



**HAL**  
open science

# Anarchisme argentin (1890-1930) : Contribution à une mythanalyse

Maria-Laura Moreno-Sainz

► **To cite this version:**

Maria-Laura Moreno-Sainz. Anarchisme argentin (1890-1930) : Contribution à une mythanalyse. Sociologie. Université Grenoble 2, 2003. Français. NNT : 2003GRE39025 . tel-01556204v2

**HAL Id: tel-01556204**

**<https://hal.science/tel-01556204v2>**

Submitted on 24 Jul 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Université Grenoble II - Pierre Mendès France  
U.F.R. Sciences de l'Homme et de la Société*

Année universitaire 2002-2003

N° 03GRE39025

**T H E S E**

*pour obtenir le grade de*

**Docteur de l'Université Grenoble II**

*Discipline : Sociologie*

*présentée et soutenue publiquement  
par*

**María Laura MORENO SAINZ**

le 8 décembre 2003

*intitulée :*

**ANARCHISME ARGENTIN 1890-1930 :  
Contribution à une mythanalyse**

*dirigée par :*

**Alain PESSIN**

JURY

M. Alain Pessin, Professeur, Université Grenoble II, Directeur  
M. Ronald Creagh, Professeur, Université Montpellier III, Rapporteur, Président  
M. Daniel Colson, Professeur, université de Saint-Etienne - Jean monnet, Rapporteur  
M. Gabriel Peries, Maître de Conférences, Université Every Val d'Essonne

---

---

---

## REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma gratitude à des nombreuses personnes qui ont rendu possible la réalisation de ce travail de thèse.

A M. Alain PESSIN, tout d'abord, pour avoir suivi mes recherches sur l'anarchisme argentin depuis mes premiers travaux à l'Institut d'Études Politiques de Grenoble jusqu'à la fin de cette aventure.

Au « Cercle d'Oxford », fondé par Alain PESSIN, qui a été un espace de discussion très riche et un lieu d'encouragement permanent. Ses membres : Christine DUSSUD, Sandrine GILBERT, Soazig HERNANDEZ, Frank LEARD, Gilles ORCEL et bien sûr Alain PESSIN m'ont beaucoup aidé, avec leur interrogations et leur regard critique, à tracer la voie de cette recherche.

Je remercie également tous ceux qui, en Europe comme en Argentine, ont contribué d'une manière ou d'une autre, à la réalisation de cette thèse :

M. Mimmo PUCCIARELLI, de l'Atelier de Création Libertaire de Lyon.

Mme. Mieke IJZERMANS et Rudolf DE JONG, de l'Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis d'Amsterdam.

Mme. Antonia FONTANILLAS BORRAS, éditrice.

Toute l'équipe de la Federación Libertaria Argentina (F.L.A.), à l'origine de la « Biblioteca-Archivo de Estudios Libertarios », récemment créé à Buenos Aires, et particulièrement Mme Marina LEGAZ BURSUK et M. Diego BUGALLO pour le temps qu'ils m'ont consacré et les nombreux documents qu'ils ont mis à ma disposition. Je tiens aussi à adresser mes remerciements à titre posthume à M. Dardo BATUECAS, Secrétaire Général de la F.L.A. jusqu'à son décès, en août dernier, pour l'intérêt toujours porté à mon travail et son aide dans mes recherches documentaires.

M. José PINYOL, de la Biblioteca Popular José Ingenieros, de Buenos Aires, qui m'a toujours reçue avec un sourire et un maté, m'a raconté des histoires d'anarchistes de son temps et m'a orienté dans ma recherche bibliographique.

---

Mme Silvia VAZQUEZ DE FERNANDEZ, historienne et chercheur, pour sa disponibilité et les documents qu'elle m'a octroyé concernant l'anarchiste français A. Falconnet (dit Pierre Quiroule).

Je voudrais remercier également des institutions qui, en m'accueillant dans leurs équipes pédagogiques, ont contribué de manière fondamentale au financement de cette thèse : l'Institut d'Études Politiques de Grenoble, l'École Supérieure de Commerce de Grenoble, l'École Supérieure de Traduction, Interprétation et Relations Internationales de l'Université Catholique de Lyon et le Service Universitaire de Formation Continue de l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne. Merci aussi aux organismes qui m'ont fait confiance en tant qu'interprète de conférence dans des congrès internationaux divers.

Enfin, je tiens à exprimer mon immense reconnaissance à deux personnes qui m'ont été indispensables pour mener à bien ce travail, par « ordre chronologique » :

Gloria SAINZ, ma mère et aussi « mon correspondant permanent » à Buenos Aires. Mille fois merci pour l'encouragement constant mais également pour les heures consacrées à la quête et à l'envoi d'innombrables documents éparpillés dans ma ville natale.

Jérôme MOLIMARD, mon mari (et mon chercheur préféré). C'est lui qui a vécu cette recherche au quotidien (pas toujours facile, facile !) avec une patience inouïe. Merci infiniment pour le soutien immense et constant, pour l'écoute permanente, pour toutes les heures de discussion et de sages conseils scientifiques, pour le temps passé à démêler les profonds secrets de l'informatique, pour la lecture attentive et les corrections du manuscrit, mais aussi pour la bonne humeur quotidienne. Bref, merci et encore merci pour l'aide précieuse en tout genre.

---

## **AVERTISSEMENT**

Cette thèse n'aurait pas pu être réalisée sans des documents n'existant qu'en langue espagnole. J'assume l'entière responsabilité de leur traduction en français (sauf précision contraire ponctuelle).

María Laura Moreno Sainz

---

---

---

*A ma mère et à mon père.*

*A Jérôme  
et  
à nos futurs enfants.*

---

---

---

## Table des matières

INTRODUCTION.....	13
Démarche et méthodologie.....	16
Le terrain choisi.....	18
La période 1890-1930.....	18
Le milieu urbain.....	19
Le corpus.....	19
Problématique.....	20
Partie I :	
HISTOIRE ET SOCIOLOGIE DE L'ANARCHISME EN ARGENTINE.....	23
CHAPITRE 1- IMMIGRATION ET POPULATION EN ARGENTINE.....	25
1.A- Le Contexte argentin de l'époque.....	27
1.B- Immigration et population.....	29
1.C- Structure socioprofessionnelle et nationalité .....	32
1.D- Formation du prolétariat (1880-1914) <sup>25</sup> .....	33
CHAPITRE 2- NAISSANCE, APOGÉE ET DÉCLIN DU MOUVEMENT ANARCHISTE ARGENTIN.....	37
2.A- Antécédents : le socialisme utopique.....	39
2.B- L'Internationale Argentine.....	41
2.C- Quelques précisions .....	42
2.D- Divers courants anarchistes.....	47
Les « anti-organisation ».....	50
Les « pro-organisation » .....	53
2.E- Identification de l'anarchisme et du monde ouvrier.....	57
2.F- L'anarcho-syndicalisme argentin : un syndicalisme « étiqueté » anarchiste....	59
2.G- Syndicalisme révolutionnaire et anarchisme .....	61
2.H- La scission de la FORA en 1915.....	63
2.I- La période illégaliste .....	66
CHAPITRE 3- SOCIOLOGIE DU MILIEU LIBERTAIRE .....	71

---

Partie II :

MYTHANALYSE DE L'ANARCHISME ARGENTIN .....79

CHAPITRE 1- VISAGES DE PROMÉTHÉE.

L'HOMME ANARCHISTE : DU REBELLE PRIMITIF AU RÉVOLTÉ CONSCIENT.....81

1.A- Méphisto, le barbare nomade : l'exemple du gaucho.....83

    Qu'est-ce qu'un gaucho?.....83

    Le gaucho, un anarchiste?.....88

1.B- Le propagandiste anarchiste : un révolté conscient.....99

    Parcours .....100

    Portrait.....107

1.C- Héros et martyrs anarchistes.....115

    Tout anarchiste est-il un héros ?.....115

        Quelques précisions.....119

    Le héros anarchiste : un propagandiste impatient.....123

        Portrait.....125

        Parcours.....139

        Héros et martyrs anonymes.....160

1.D- Conclusion du chapitre.....162

CHAPITRE 2- PROMÉTHÉE EN ACTION.

LA RECOMPOSITION DU MONDE.....167

2.A- Images de la réalité.....169

    Une société barbare et pourrie .....169

    Eux contre nous.....171

    « classe » et de « lutte de classes ».....173

    Ces fauves d'en haut .....175

    Une lutte sociale au nom de la (vraie) civilisation.....178

    Les armes de la lutte sociale.....180

2.B- Rêves de destruction.....185

    La question de la violence.....185

    Images de la destruction.....190

---

La chute tonitruante.....	193
Le feu.....	194
2.C- Rêves d'élévation de l'homme .....	200
Civilisation contre barbarie.....	200
De la propagande à l'éducation.....	210
Pédagogie et positivisme.....	210
Premiers pas du projet pédagogique libertaire.....	211
« La liberté par l'éducation ».....	213
Quelques réalisations pédagogiques marquantes.....	217
Quelques réflexions.....	222
2.D- Conclusion du chapitre.....	225
CHAPITRE 3- PEUPLE ET RÉVOLUTION.....	229
3.A- Acteurs sociaux.....	231
Eux, nous et vous.....	231
Peuple ou prolétariat ?.....	233
Qui est le peuple ?.....	235
Une vaste entité sociale .....	237
Visage du peuple.....	240
3.B- Révolution ou Évolution ?.....	249
Images d'une révolution imminente.....	252
... Qui tarde à venir.....	256
3.C- Conclusion du Chapitre.....	263
CONCLUSION.....	267
BIBLIOGRAPHIE.....	277
ANNEXES.....	297

---

---

## *INTRODUCTION*



En tant qu'état-nation moderne l'Argentine se constitue, au XIX<sup>e</sup> siècle, avec de nombreux apports extérieurs. Buenos Aires, ville portuaire et capitale d'un pays fortement centralisé, a ses yeux constamment tournés vers l'Océan Atlantique, et se montre perméable aux influences ethniques, culturelles, politiques, idéologiques, d'autant plus volontiers qu'elles proviennent de l'Europe occidentale.

Ainsi, l'idéologie anarchiste est pour l'Argentine un « produit importé ». Mais, bien entendu, les idées ne sont pas de purs « produits » et – nous le verrons – subissent inévitablement des changements dans le processus d'adaptation au nouveau milieu. En effet, si l'idéologie anarchiste est amenée dans le pays par les immigrés européens arrivés dès les années 1870-1880, elle s'enracinera très vite parmi les autochtones, même si ce sont les premiers qui constitueront la grande force initiale du mouvement anarchiste argentin.

En Argentine l'anarchisme s'imposera donc très vite comme une composante de poids du mouvement social, laissant une empreinte indélébile dans la société argentine à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle.

Notons par ailleurs que l'anarchisme argentin ne fut que peu étudié. Objet toutefois de quelques recherches sérieuses, il fut pourtant très souvent observé, comme à travers d'un zoom, dans tel ou tel aspect particulier : tantôt dans ses origines dans le pays (G.Zaragoza), tantôt pendant sa « période de gloire » dans sa version anarcho-syndicaliste (I. Oved, A. López, E. Bilsky ), tantôt à travers telle ou telle expression particulière (O. Bayer, J. Suriano), ou incarné dans tel ou tel personnage (O. Bayer, C. Panelas), ou bien dans ses aspects culturel et politique (D. Barrancos, J. Suriano).

L'anarchisme argentin, qui marqua fortement le pays entre 1890 et 1930, est ainsi présenté comme un ensemble composite d'idées, de pratiques, de discours, d'individus, de groupes plus ou moins organisés, de buts divers et variés ; bref, il apparaît comme un mouvement hétéroclite d'hommes et de femmes se réclamant de l'anarchie.

Rien ne semblerait donc réunir un ouvrier syndiqué, un poète rêveur, un médecin irlandais et un Italien poseur de bombes, et pourtant, malgré leurs différences, malgré leurs divergences voire même leurs rudes querelles, ils cohabiteront sur le sol argentin et se déclareront sans hésiter – comme tant d'autres individus de l'époque - « anarchistes ». C'est que, comme le précise très justement D. Colson, « l'anarchisme a la possibilité précieuse de dire un projet commun à une multitude de situations, à une infinité de façons de sentir, de percevoir et d'agir »<sup>1</sup>.

Or, nous pensons que la seule étude de tel ou tel aspect, de telle ou telle période, ne suffit point à comprendre l'anarchisme argentin dans son ensemble, c'est-à-dire en tant que mouvement idéologique, politique mais aussi culturel et social multiforme et surtout, à le comprendre en tant que « projet commun » à des acteurs sociaux qui s'estiment malgré tout singuliers. Les études partielles sur l'anarchisme argentin s'avèrent d'après

---

<sup>1</sup> COLSON (D.), *Petit lexique philosophique de l'anarchisme. De Proudhon à Deleuze*, Paris, Librairie Générale Française, Le livre de poche, 2001, p. 28.

nous insuffisantes car celui-ci ne peut en aucun cas, nous semble-t-il, être réduit à l'une de ses multiples expressions particulières (anarcho-syndicalisme, illégalisme, pédagogie alternative, pour ne citer que les plus visibles) ni à une période d'apogée de tel ou tel type d'action.

Il nous semble que vouloir comprendre l'anarchisme argentin implique devoir tenir compte de toutes ses facettes. Il est certain qu'il existe en Argentine un lien étroit et fondamental entre l'anarchisme et le monde ouvrier, dont l'expression anarcho-syndicaliste de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine (FORA) constitue un moment clé. Mais, trop souvent délaissé, l'anarchisme illégaliste mis en œuvre par quelques expropriateurs et poseurs de bombes, ne mérite pas moins d'être inclus dans cette communauté hétéroclite qu'est celle des anarchistes du pays, à laquelle réclameront leur appartenance des nombreux individus, groupes et organisations.

## Démarche et méthodologie

Bien sûr, si l'on s'en tient à l'aspect multiforme de l'idéologie, d'autant plus accentué que chaque militant entend représenter le « véritable » anarchisme, il semblerait que tous ceux qui en Argentine se disent « anarchistes » n'aient pas forcément beaucoup en commun, outre la revendication d'une même étiquette. Or, c'est précisément cette « étiquette » qu'il nous intéresse d'analyser ici puisque – nous le verrons – elle est loin d'être une simple dénomination vide de sens. Pour ce faire, nous pensons qu'il ne suffit pas de retracer l'histoire des idées et des pratiques, pas plus que de relire encore une fois les discours libertaires pour en dégager les traits idéologiques. Il faut, à nos yeux, emprunter la voie sociologique pour aller à la rencontre de cet univers symbolique et significatif qu'est l'imaginaire, c'est-à-dire remonter aux images, à la rêverie, aux mythes que l'anarchisme véhicule en Argentine et qui constituent selon nous sa base, source commune à partir de laquelle il peut se déployer en un éventail de manières d'être, de voir et de faire. C'est donc par le biais de l'imaginaire que nous nous proposons d'étudier l'anarchisme argentin, pour tenter de dégager des éléments d'homogénéité dans ce mouvement multiforme. Car, comme le souligne G. Bachelard, « l'image est avant la pensée »<sup>2</sup> ; portée par les discours et les actions, l'image nous dévoile, avant même la rationalisation idéologique et le durcissement de l'anarchisme en doctrine, la rêverie – cette « intuition de rêves partagés »<sup>3</sup> – qui motive les anarchistes dans leurs aspirations et dans leur vécu communs.

Nous entendons donc nourrir la connaissance de l'univers libertaire argentin par une sociologie de l'imaginaire de ce milieu, c'est-à-dire par un travail qui se propose « l'étude des processus de stabilisation et déstabilisation des savoirs collectifs » pour « montrer comment, dans un univers social et culturel donné, un corpus imaginaire s'organise, se

---

2 BACHELARD (G.), *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 7.

3 PESSIN (A.), « Dynamique de la rêverie politique », dans PUCCIARELLI (M.) et PESSIN (A.) (dir.), *Les incendiaires de l'imaginaire*, Lyon, ACL, 2000.

dote d'une certaine homogénéité et se stabilise (...) dans la rencontre entre d'un côté l'outillage mental permanent de l'homme, et de l'autre des situations concrètes, une société dans l'histoire, des faits économiques, politiques, sociaux, des caractères psychosociologiques »<sup>4</sup>.

D'un point de vue méthodologique, notre approche de l'imaginaire anarchiste argentin est basée sur la « mythanalyse sociologique » qui, précisée par G. Durand<sup>5</sup>, « tente de cerner les grands mythes directeurs des moments historiques et des types de groupes et de relations sociales »<sup>6</sup>.

Car, en tant que formulation éminemment humaine, symbolique et irréductible, le mythe, avec sa logique dilemmatique, est le porteur des grandes interrogations ontologiques que l'homme partage avec ses congénères. Le mythe nous intéresse donc ici en tant que démarche collective des anarchistes argentins dans leur élan quasi-inconscient d'octroyer un sens à leurs actes.

Ainsi, plutôt que de nous intéresser à l'idéologie et aux concepts, nous suivrons la trace des parcours, des actes, des songes des anarchistes argentins. Nous partirons donc à la recherche d'images redondantes dans leurs expressions sociales, politiques, idéologiques, culturelles, tant individuelles que collectives. Nous nous proposons ainsi de repérer des grands thèmes significatifs récurrents, que nous appelons « rêves », c'est-à-dire des constellations d'images obsédantes de par leur redondance qui, dans leur agencement et leurs relations dynamiques, tendent à se constituer en discours mythique fondateur de l'anarchisme argentin en tant que mouvement<sup>7</sup>.

Nous tenterons donc de saisir ces rêves dans leur tissu de relations dynamiques ; relations réciproques, d'une part, car c'est au sein même des relations entre les rêves partagés par les libertaires que le mythe se dévoile sous l'idéologie anarchiste ; d'autre part, ces rêves, dans leurs interactions avec le milieu argentin de l'époque, nous parlent de l'anarchisme tel qu'il fut transféré et adapté dans son milieu spatio-temporel d'accueil.

---

4 PESSIN (A.), *Le mythe du peuple et la société française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, coll. Sociologie d'aujourd'hui, 1992, p. 36-37.

5 Cf. DURAND (G.), *Figures mythiques et visages de l'oeuvre, De la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Dunod, 1992 ; DURAND (G.), « Méthode archétypologique : de la mythocritique à la mythanalyse », dans DURAND (G.), *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, Ellug, 1996, p. 133-156 ; DURAND (G.), « Pas à pas mythocritique », dans DURAND (G.), *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, Ellug, 1996, p. 229-242.

6 DURAND (D.), *Figures mythiques*, op. cit., p. 350.

7 Nous entendons par « mouvement » l'ensemble d'expressions individuelles et collectives réalisées au nom de l'anarchie.

## Le terrain choisi

### La période 1890-1930

Notre étude mythanalytique concerne la période 1890-1930. Ce choix prend en compte des facteurs divers. Des considérations politiques et sociologiques ont sans doute influencé ce choix.

En effet, même si c'est au début des années 1870 que l'on retrouve les premières traces de la philosophie anarchiste en Argentine, c'est vers 1885 que l'anarchisme commence à imprégner la société argentine, à travers les premiers groupes et publications. C'est donc vers 1890 que l'on peut considérer que l'esprit anarchiste a suffisamment « contaminé » les mentalités argentines pour être vraiment palpable dans la société. Bien entendu, cette année-là constitue plus un repère temporel qu'une date fixe à partir de laquelle un quelconque commencement pourrait être situé.

L'année 1930 est celle du premier coup d'état militaire dans le pays, qui inaugure la tristement célèbre « décennie infâme » (1930-1945). Cela aura des conséquences désastreuses pour le mouvement social et pour l'anarchisme en particulier, puisqu'ils seront la cible privilégiée de la dite « révolution » nationaliste du 6 septembre. Les forces composites du mouvement anarchiste, déjà dispersées, ne se relèveront jamais totalement. L'anarchisme argentin ne retrouvera plus le dynamisme dont il fera preuve pendant la période qui nous occupe, que l'on peut considérer close avec l'exécution, en février 1931, de l'illégaliste italien Severino Di Giovanni.

Durant cette période on assistera donc à l'implantation, à l'apogée et au déclin d'un mouvement anarchiste composite qui laissera une forte empreinte dans l'histoire argentine du XX<sup>e</sup> siècle, tant dans les domaines social, syndical, politique et culturel qu'au niveau des mentalités.

Précisons par ailleurs que ce tournant de siècle est également une période charnière en ce qui concerne les mentalités argentines : une certaine sensibilité romantique côtoie les idées positivistes en vogue, sur un fond de « civilisation contre barbarie », devise chère à la dite « génération des 1880 ».

Ainsi la période 1890-1930 représente selon nous une période de transition où deux « siècles imaginaires » se mêlent et à la fin de laquelle (1930) l'Argentine rentre définitivement dans la modernité du XX<sup>e</sup> siècle. Reste à savoir la manière dont ce « chevauchement », pour reprendre le terme de G. Durand, affecte l'imaginaire anarchiste argentin.

Soulignons enfin que le choix de la période que nous traitons est moins guidé par des repères chronologiques (historiques ou politiques) que par le souci d'inscrire notre analyse dans le temps kérygmatisé<sup>8</sup> qui guide l'imaginaire, c'est-à-dire le temps des représentations symboliques, qui ne suit que le calendrier du sens et des maturations des

---

8 DURAND (D.), « Méthode archétypologique... », op. cit. , p.150.

mentalités. Nous pensons donc que la période 1890-1930 nous permettra de saisir aussi bien les permanences que les métamorphoses dans l'imaginaire libertaire argentin.

### **Le milieu urbain**

Sans doute en Argentine l'anarchisme apparaît-il étroitement lié au milieu urbain ; c'est en effet dans les principales villes du littoral argentin (Buenos Aires, Rosario, Santa Fé, Entre Ríos) que cette idéologie s'enracinera le plus fortement pendant la période considérée, bien que cela n'implique pas qu'il s'agisse d'un phénomène exclusivement urbain (le grand mouvement gréviste des ouvriers agricoles de Patagonie au début des années 1920 en témoigne).

Sans toutefois négliger totalement d'autres secteurs du pays, où l'anarchisme a pu se manifester de manière épisodique pendant la période considérée, nous avons porté une attention particulière au mouvement anarchiste de Buenos Aires et cela pour deux raisons fondamentales. D'une part, parce que l'anarchisme se manifestera de manière particulièrement prégnante dans la capitale argentine par rapport à d'autres régions du pays (y compris urbaines) : il s'agit sans nul doute d'un phénomène éminemment urbain et principalement concentré dans la capitale argentine. D'autre part, parce que les sources sur l'anarchisme argentin, parcellaires et dispersées, conditionnent fortement la recherche et obligent le chercheur à orienter celle-ci sur la capitale au détriment d'une étude de l'anarchisme au niveau national, difficilement réalisable avec les sources disponibles<sup>9</sup>.

### **Le corpus**

Notre approche de l'imaginaire anarchiste argentin fut celui du double point de vue du discours et des pratiques ; pour ce faire nous avons étudié un grand nombre de productions anarchistes concernant la période et le terrain choisis : journaux et revues, discours politiques et syndicaux, actes des congrès mais aussi des œuvres littéraires (contes, romans, pièces de théâtre, poésies et chansons) et plastiques (dessins et bandes dessinées essentiellement). Nous avons également analysé des explicitations historiennes nous permettant d'approcher l'anarchisme dans l'action, c'est-à-dire les luttes anarcho-syndicales, les activités de quartier, l'implantation et fonctionnement d'écoles, centres culturels et bibliothèques, les actions de l'anarchisme illégaliste, parmi d'autres manifestations de toutes sortes de l'anarchisme en action. En outre nous avons eu recours à d'autres documents susceptibles à nos yeux nous aider à saisir l'imaginaire anarchiste argentin dans ses rapports avec l'univers mythique du milieu spatio-temporel considéré : il s'agit essentiellement de documents liés au syndicalisme révolutionnaire du pays, de films et d'entretiens contemporains se rapportant au milieu anarchiste argentin

---

9 Cette question a déjà été soulevée, notamment dans SURIANO (J.), *Anarquistas. Cultura y política libertaria en Buenos Aires. 1890-1910*, Buenos Aires, Ediciones Manantial, cuadernos argentinos, 2001, p. 29.

de la période qui nous intéresse, mais aussi de grands œuvres de la littérature argentine de l'époque.

Nous avons porté une attention particulière aux portraits et aux parcours des libertaires et avons donc privilégié les récits sur les hommes et sur leurs actes au détriment des discours doctrinaires sur l'idéologie (sans toutefois totalement les exclure). Nous avons donc analysé aussi bien des récits partisans que des récits sur les anarchistes, notamment des mémoires, des biographies et quelques correspondances.

La constitution de ce corpus fut guidée par plusieurs critères : la disponibilité réelle des sources, bien entendu, mais également, dans la mesure du possible selon cette disponibilité, la diversité des courants anarchistes représentés, la variété des types de discours et de sources ainsi que l'éparpillement relativement homogène de nos échantillons tout au long de la période considérée.

## **Problématique**

Nous avons axé notre mythanalyse autour de quelques interrogations qui constituent la problématique centrale de cette étude, à savoir :

D'une part, une série de questions qui concernent ceux qui véhiculent l'anarchisme en Argentine : Qu'est-ce qui fait que des hommes et des femmes apparemment si différents, aux parcours de vie si variés, aux positions si diverses (voire même opposés), au-delà de leurs habituelles confrontations, semblent d'accord pour se dire anarchistes ? Quelles images, quels rêves, quel(s) mythe(s) réunissent-ils ces hommes sous une bannière commune ? Qu'entendent-ils par anarchie ? Quel est leur état d'esprit ? Quelle est leur vision du monde ? Qu'est-ce qui les motive dans leur action ?

D'autre part, nous nous sommes proposé d'examiner l'anarchisme argentin sous l'angle du transfert culturel, ce qui implique de s'interroger sur les modalités d'adaptation, dans le milieu libertaire argentin, de rêves venus d'ailleurs puisque, comme nous le verrons, l'idéologie anarchiste fut introduite en Argentine par des immigrants européens mais s'enracina fortement chez les autochtones. Or, les rêves libertaires européens véhiculés avec les idées anarchistes s'adapteront-ils (et si oui, de quelle manière) au milieu politique, social, culturel, historique d'accueil ? Y-a-t-il une spécificité argentine dans l'imaginaire anarchiste de ce pays ? Existe-t-il un « métissage onirique » dans l'anarchisme argentin ? De quelle manière ce dernier participe-t-il (ou non) d'une « communauté de rêverie »<sup>10</sup> réunissant européens et argentins de l'époque sous le nom d'anarchistes ? Et comment participe-t-il de l'imaginaire argentin de son temps ?

Ce sont donc ces interrogations qui guident ce travail de thèse.

---

10 DURAND (G.), « Préface », dans PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste. 1848-1914*, Lyon, Atelier de Creation Libertaire, 1999 p. 11.

Nous nous proposons, dans la première partie de ce travail, de montrer comment l'anarchisme, amené d'Europe, arrive et s'implante dans la société argentine. Après avoir ébauché le contexte d'accueil de cette idéologie, nous nous efforcerons d'analyser le processus de constitution du mouvement anarchiste en tant que composante essentielle du mouvement social argentin ; cela nous permettra de le comprendre dans ses aspects particuliers, tant du point de vue historique que sociologique, ainsi que de saisir la prégnance anarchiste dans les mentalités de la période qui nous occupe.

Nous pourrions ensuite présenter les résultats de la mythanalyse entreprise : un portrait type (ou plutôt un « onirotype »<sup>11</sup>) de ceux qui véhiculent l'idéologie anarchiste en Argentine, présentés dans trois volets complémentaires : l'homme, l'action et l'espoir.

En effet, la deuxième partie de cette étude est consacrée à l'analyse de l'imaginaire anarchiste argentin et de sa mythologie propre, dans laquelle le mythe de Prométhée apparaît comme un élément central. Rappelons que ce titan de la mythologie classique, après avoir formé l'homme du limon de la terre, entend l'animer avec le feu du ciel, dérobé à Zeus dans cette intention. Il apparaît ainsi comme l'initiateur de la première civilisation humaine. Or, dans l'actualisation occidentale moderne du mythe de Prométhée, cet héros civilisateur par excellence, défenseur inconditionnel de la cause du Progrès, s'impose dans l'imaginaire comme symbole de la révolte humaine et, somme toute, comme « incarnation du refus de l'absurde de la condition humaine »<sup>12</sup>. Dans ce sens, le mythe prométhéen imprégna fortement, comme l'a déjà montré Gilbert Durand<sup>13</sup>, toutes les philosophies dialectiques et les utopies sociales du XIX<sup>e</sup> siècle occidental.

Ainsi, en tant que frère de l'anarchisme européen et donc « cousin » du marxisme, l'anarchisme argentin, apparaît clairement sous le signe de Prométhée, tant au regard de la manière d'être de ses hommes qu'à la vue de leur mode de faire et de leurs espoirs.

Nous proposons donc, dans le premier chapitre de notre mythanalyse, un regard sur l'homme anarchiste. Nous y exposerons trois visages complémentaires du Prométhée anarchiste du pays : celui du rebelle primitif à travers la figure du *gaucho* argentin, celui du révolté conscient dans le portrait du propagandiste libertaire et enfin celui du héros anarchiste incarné notamment par le partisan de l'action violente. Trois visages donc qui nous dévoilent, dans le jeu de leurs différences et dans leur complémentarité, l'homme-anarchiste-type tel qu'il s' imagine lui-même mais aussi tel qu'il est imaginé par ses contemporains puisque – nous le verrons – c'est la société argentine dans son ensemble qui contribua à dessiner les contours de l' « onirotype » que nous présentons.

Or, si l'anarchisme se présente comme un regard sur soi, il n'en reste pas moins que pour les libertaires *être* rime avec *faire* : ainsi être anarchiste signifie avant tout réaliser

---

11 C'est-à-dire, un type-idéal de l'esprit libertaire, des rêves communs à tous ceux qui s'estiment anarchistes ; un « état d'âme ou mieux une communauté de rêverie ». DURAND (G.), « Préface », dans PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 12.

12 TROUSSON (R.), « Prométhée », dans BRUNEL (P.) (dir.), *Dictionnaire des Mythes Littéraires*, Editions du Rocher, 1988, p. 1139-1152, p. 1139.

13 DURAND (G.), *Figures mythiques et visages de l'œuvre*, op. cit., p. 249.

l'anarchie, bref, agir. Le deuxième chapitre de la partie mythanalytique expose donc les rêves qui motivent l'action anarchiste. Il s'agit, tout d'abord, de montrer ce contre quoi cette action est mise en œuvre : nous évoquerons donc, dans un premier temps, la réalité du monde tel qu'elle est perçue par les anarchistes du pays, c'est-à-dire condensée dans une vision néfaste de la société établie. Nous analyserons ensuite deux constellations d'images impliquées dans les rêves de l'action anarchiste ; elles nous mèneront au cœur du drame mythique de l'anarchie dans lequel est sans cesse mis en scène le temps mythique du Progrès inéluctable qui mène du chaos à la Rédemption. Nous verrons comment des rêves de destruction d'un présent perçu en termes de barbarie, dans lesquels la violence est au centre, cèdent progressivement la place à des rêves d'élévation de l'homme, avec l'éducation du peuple comme clé de voûte.

Enfin, dans le dernier chapitre de cette étude, nous traiterons des deux grands porteurs de l'Espérance des libertaires argentins : le peuple et la révolution. Ces deux notions inséparables nous conduiront une fois de plus jusqu'au mythe et nous permettront de saisir des variations fondamentales dans l'imaginaire anarchiste argentin ainsi que d'entrevoir l'évolution de certains éléments mythiques qui, en deçà du mouvement libertaire, marqueront pourtant l'imaginaire argentin contemporain bien au-delà de la période considérée.

*Partie I :*  
***HISTOIRE ET SOCIOLOGIE DE L'ANARCHISME  
EN ARGENTINE***



**CHAPITRE 1- IMMIGRATION ET POPULATION EN ARGENTINE**



## 1.A- Le Contexte argentin de l'époque

L'année 1880 marque la fin de la période formatrice de l'Argentine et le début de sa modernité. C'est la fin d'une longue période de guerres (frontalières comme civiles), d'instabilité politique et de désordres administratifs et gouvernementaux. Le « Progrès » et la « Civilisation » - deux mots que les élites positivistes argentines de l'époque emploient au quotidien - s'avèrent les vainqueurs de la « barbarie » incarnée par les indiens de la Patagonie et de la Pampa. Cela se traduit par l'annexion au territoire national, en 1881, de 15.000 lieues de terre appartenant aux indiens soumis désormais par l'armée nationale. Cette annexion résulte un des facteurs clés qui pèseront sur l'importante expansion économique-agricole de l'Argentine au début du XX<sup>e</sup> siècle. Une grande partie de ces terres ira grossir la fortune de quelques familles qui y réaliseront de l'élevage extensif. C'est le début de la forte concentration de la propriété agraire<sup>14</sup> (le « latifundio ») qui caractérise l'Argentine encore de nos jours.

Dans cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle la politique est une activité réservée à quelques notables de l'élite traditionnelle<sup>15</sup>. Une partie considérable de la population reste donc en marge du processus de décision politique ; cela concerne aussi bien les secteurs ruraux, marginalisés par leur isolement géographique, qu'un important secteur urbain constitué par les couches populaires et moyennes d'autochtones et d'immigrés. Les secteurs marginalisés de la réussite économique à qui on a fermé toute voie politique, se constitueront en groupes de pression et agiront principalement dans le domaine économique, se groupant par branches d'activités ; leur action se déroulera en dehors du cadre politique et aura pour but, du moins au début, de satisfaire des revendications corporatives.

En outre, en Argentine comme ailleurs, on voit l'essor d'une « question sociale » que le pouvoir argentin refuse de reconnaître mais dont les expressions deviennent de plus en plus évidentes et fréquentes, rendant urgente la recherche de solutions. Cette « question sociale » deviendra le cheval de bataille de socialistes et d'anarchistes. Pendant les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, ce seront ces derniers qui réussiront à mieux canaliser les aspirations du nouveau prolétariat argentin et à transformer leurs revendications en succès tangibles. Évidemment, cela ne se fera pas sans des difficultés de tout sorte.

Plus tard, les premières élections au suffrage universel (loi de 1912), convoquées en 1916, amèneront au pouvoir le radical populiste Hipólito Yrigoyen (du parti « Unión Cívica Radical », composé essentiellement des classes moyennes). L'État conservateur mené par les positivistes de la « generación del '80 » (1880-1916) fait ainsi place, non

---

14 Entre 1876 et 1903 41.700.000 hectares seront distribuées parmi 1.843 personnes. Cf. MELGAR BAO (R.), *El Movimiento obrero latinoamericano. Historia de una clase subalterna*, Madrid, Alianza editorial, 1988, p. 155.

15 Étant donné qu'en Argentine les titres nobiliaires et la noblesse héréditaire n'ont jamais existé, c'est le pouvoir économique qui donnera l'accès au pouvoir politique et social ; c'est dans ce sens que l'on utilise la notion d' « élite traditionnelle ».

sans difficulté, à une phase de démocratie élargie (1916-1930)<sup>16</sup> sur fond de crise économique et de grands conflits sociaux. Par conséquent, une certaine ouverture du paysage politique argentin verra le jour ; parallèlement, la société argentine devient plus complexe et stratifiée et le prolétariat se diversifie. Cela s'accompagne d'une modification de l'univers syndical et d'une nette perte d'influence du mouvement anarchiste dans les syndicats au profit d'un syndicalisme « sans étiquette anarchiste »<sup>17</sup>. Toutefois, l'anarchisme se fera bien sentir en Argentine jusqu'à 1930. Le 6 septembre de cette année-là le premier coup d'état militaire de l'histoire du pays, inaugure la « décennie infâme », restaure le pouvoir de l'oligarchie conservatrice et assomme le mouvement social ; pour les libertaires argentins ce sera un coup mortel qui se traduira par la mise hors la loi de la Fédération Ouvrière, ainsi que par des déportations, des persécutions et l'envoi à la prison d'Ushuaïa, dans la froide et lointaine Terre de Feu<sup>18</sup>.

---

16 CARABALLO (L.), CHARLIER (N.) et GARULLI (L.), *Documentos de historia argentina (1870-1955)*, Buenos Aires, Eudeba, 2000.

17 Cf. infra, II.2.F : L'anarcho-syndicalisme argentin : un syndicalisme « étiqueté » anarchiste.

18 COLOMBO (E.), « Prologue » dans BAYER (O.), *Les anarchistes expropriateurs*, Lyon, ATCL, 1995 (pour la traduction française), p.16.

## 1.B- Immigration et population

Dans les années 1880 l'arrivée d'immigrés en Argentine, bien qu'il ne s'agisse pas d'un phénomène nouveau<sup>19</sup>, commence à devenir massive. L'expansion économique de la période 1880-1914 attire un important flux d'immigration<sup>20</sup> qui provoque un accroissement spectaculaire de la population argentine<sup>21</sup>. Or, cette augmentation démographique n'est pas un phénomène géographiquement uniforme, les régions du littoral argentin ainsi que les centres urbains étant sans doute celles qui en bénéficient le plus.

Deux facteurs endogènes fondamentaux (qui viennent s'ajouter à des facteurs exogènes tels que le contexte économique et social en Europe ) expliquent cette grande vague d'immigration :

Tout d'abord il faut mettre en avant le constant effort réalisé par les gouvernements successifs non seulement pour développer et moderniser l'économie du pays mais aussi pour le peupler et pour « européeniser »<sup>22</sup> sa maigre population. Et cela même avant la période qui nous occupe car la tendance à stimuler l'immigration commence peu après l'indépendance du pays en 1816, sous la devise « gouverner c'est peupler ». En effet, pour les positivistes argentins tout ce qui vient du Vieux Continent est synonyme de « civilisation » et s'oppose à la « barbarie » autochtone, surtout lorsqu'il s'agit du

19 Avant les années 1880 on compte des nombreux exilés de la Commune de Paris ainsi que des internationalistes fuyant les lois répressives de Bismark ; à partir de la décennie 80 c'est surtout la crise économique en Europe qui conditionne l'émigration espagnole et italienne. A ce sujet dit ZARAGOZA : « ... en Argentine de 1870 à 1910 les salaires des manœuvres doubleraient ou tripleraient ceux des villes françaises, italiennes et espagnoles et étaient assez plus élevés que ceux de Londres et de Liverpool ». Il ajoute plus loin : « L'émigration représentait aussi pour les gouvernements italien et espagnol une sorte d'échappatoire face aux graves problèmes de transformation rurale et de chômage, et une façon de se débarrasser des éléments révolutionnaires, dangereux et indésirables » ; ZARAGOZA (G.), *Anarquismo argentino (1876-1902)*, Madrid, Ediciones de la Torre, Coll. Nuestro Mundo N° 47, 1996, p. 27.

20 Plus de 3.000.000 de personnes dans la période énoncée, dont le solde d'immigration est 1.899.579 personnes. BILSKY( E.), *La F.O.R.A. en el movimiento obrero (1900-1910)*, 2 tomes, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1985, p.31.

21 En effet, en 1869 le pays compte 1.830.000 d'habitants, en 1880 ils sont 2.492.000, en 1895 il y a déjà 4.044.911 habitants et en 1914 la population argentine s'élève à 7.885.000 d'habitants. FLORIA (C.) et GARCIA BELSUNCE (C.), *Historia política de la Argentina contemporánea (1880-1983)*, Buenos Aires, Alianza Editorial, 1988, p. 69.

FALCON (R.), *Los orígenes del movimiento obrero (1857-1899)*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1984, p 58.

GODIO (J.), *El movimiento obrero y la cuestión nacional. Argentina : inmigrantes asalariados y lucha de clases 1880-1910*, Buenos Aires, Editorial Erasmó, 1972, p. 35.

22 Selon les mots de Miguel Cané, sénateur auteur d'un projet de loi antianarchiste qui deviendra la « Ley de Residencia » (voir plus bas), l'Europe est « sans aucun doute source de tout progrès ». Cité par ZARAGOZA (G.), *op. cit.*, p. 30. Il dit aussi : « Les pères fondateurs de la Nation - Alberdi, Sarmiento - avaient imaginé (...) que ce serait la sève du nord de l'Europe (anglo-saxonne, allemande, scandinave) qui moderniserait le pays barbare légué par la colonisation ». *Ibid.* p.24.

domaine des idées. Par ailleurs, comme nous aurons l'occasion de le montrer, cette dialectique civilisation / barbarie traversera les esprits argentins pendant une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle.

On doit souligner ensuite le besoin de main d'œuvre pour l'agriculture d'abord, pour l'industrie plus tard.

Dans un premier temps le gouvernement s'intéresse à faciliter l'arrivée d'immigrés avec des connaissances agricoles, raison pour laquelle il vise surtout l'Europe septentrionale et occidentale<sup>23</sup>. L'immigration en provenance de ces régions est constituée d'ouvriers avec un certain degré de qualification et d'instruction et arrivés parfois avec un petit capital. Il s'agit généralement de travailleurs expulsés de leurs pays par l'excédent de main d'œuvre provoquée par le processus d'industrialisation et de modernisation ou bien de paysans ayant des connaissances d'une agriculture relativement avancée. Ces immigrés s'installent surtout dans la région du littoral argentin (Entre Ríos, Santa Fé, Corrientes). Toutefois, le « latifundio », c'est-à-dire une grande extension de terre appartenant à un seul propriétaire, ne permettra que rarement à ces immigrés agricoles de devenir propriétaires des terres qu'ils cultivent.

Ensuite, à partir de 1880, la grande demande de main d'œuvre pour l'industrie argentine dans les régions urbaines entraîne un flux migratoire de travailleurs non qualifiés venant surtout de l'Europe méridionale et centrale. Il s'agit de paysans souvent très pauvres, originaires des régions les plus arriérées de l'Europe : des Italiens des campagnes et des villes du sud de l'Italie et des Espagnols de Galice conformément l'essentiel de l'immigration de cette décennie. Dans une moindre mesure arrivent aussi des Français, des Anglais, des Allemands, des Russes, des Suisses, des Autrichiens et des Belges<sup>24</sup>.

Ces immigrés, dont la mobilité occupationnelle est supérieure à celle des autochtones - et bien qu'ayant déclaré être paysans - intègrent massivement les secteurs industriel et artisanal (commerce et transports surtout), dans lesquels ils constituent, à partir de la décennie 1890, un facteur très important pour la conformation du prolétariat argentin naissant. Composée, en 1914, d'environ un tiers d'étrangers, la population argentine observe donc une consolidation des classes moyennes comme conséquence immédiate de ce grand flux humain.

Cette consolidation se base fondamentalement sur le développement du commerce, de l'administration publique, des services en général et de la petite industrie. Autrement dit, en Argentine la consolidation des couches moyennes est due à un sur-développement du secteur tertiaire, démesuré par rapport à d'autres secteurs de l'économie. Il existe, par ailleurs, une composition différenciée des classes moyennes selon la nationalité des

---

23 Selon FALCON (R.), op. cit., p 21 ; 94% des arrivés en 1870 et 65% des arrivés dans la décennie suivante proviennent de ces régions.

24 Voir tableau en annexe.

acteurs : les couches moyennes immigrés sont surtout composées de commerçants tandis que les couches moyennes natives sont plutôt conformées par les métiers de l'éducation nationale et des propriétaires fonciers.

### **1.C- Structure socioprofessionnelle et nationalité**

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la main d'œuvre salariée est concentrée dans l'agriculture, l'industrie provinciale de transformation des matières premières agricoles et d'extraction, l'industrie encore semi-artisanale produisant pour le marché local, le commerce, le secteur des transports et des services ainsi que les activités liées au processus d'urbanisation (bâtiment, par exemple).

Or, si l'on suit l'évolution de la période de formation du prolétariat (1880-1914), outre l'importance déjà signalée du secteur tertiaire, qui est composé par le commerce et les transports et emploie dans cette période environ 30 % de la population active, il faut souligner également la perte d'influence du secteur primaire (agriculture et élevage). La diminution de ce secteur se fera au profit du grand développement de celui comprenant le « personnel de service » et les « journaliers, manœuvres et autres », secteur désignant une importante masse de travailleurs qui, n'ayant pas de métier précis, est donc très mobile.

En ce qui concerne la participation des immigrés dans le marché du travail, on constate une augmentation pendant la période considérée.

Si au début de cette période les autochtones sont majoritaires dans tous les secteurs de l'économie, en 1914 le nombre de travailleurs argentins diminue légèrement dans tous les secteurs également, et en particulier chez les travailleurs journaliers et/ou sans métier précis. Cela est dû non seulement à l'augmentation de la population immigrée mais aussi à une modification de la distribution de cette dernière dans les divers secteurs de l'économie. Les travailleurs natifs abandonnent, en effet, les travaux les moins qualifiés (journaliers, personnel de service) pour occuper les secteurs secondaire et tertiaire (administration publique, professions juridiques, éducation, etc.), c'est-à-dire les secteurs socialement inférieurs à ceux occupés par l'élite dominante.

Quant aux immigrés, bien qu'appelés pour remplir des tâches agricoles, ils n'auront pas, pour la plupart d'entre eux, accès à la propriété de la terre. Ils se dirigeront par conséquent vers les centres urbains pour s'ajouter au marché du travail en réalisant les tâches méprisées par les autochtones. Ils constitueront ainsi d'une part le prolétariat urbain, et, d'autre part, ils intégreront les couches moyennes (dans des activités commerciales notamment) et l'industrie, en créant des ateliers et des établissements en général de petite taille car leur capital disponible n'est le plus souvent pas important.

Dès lors, la société argentine se compose d'une petite élite liée à la propriété de la terre, au grand commerce et aux finances et, bien sûr - directe ou indirectement -, au pouvoir politique ; d'une classe moyenne de plus en plus solide et d'un prolétariat en formation.

## 1.D- Formation du prolétariat (1880-1914)<sup>25</sup>

Dans la distribution de la population argentine par secteurs économiques on soulignera l'importance du groupe des « travailleurs journaliers, manœuvres et autres », qui réunit des personnes sans profession ni occupation précises et constituent donc une masse de main d'œuvre très mobile et capable d'influencer fortement le marché du travail, facilitant la concurrence et la dépréciation du salaire. Cette main d'œuvre disponible, élargie constamment par l'arrivée d'immigrés, peut travailler aussi bien dans les récoltes (qui nécessitent une importante quantité de travailleurs pendant certaines périodes de l'année) que dans les travaux publics, le bâtiment, les chemins de fer ou les ports. Bref, vendeurs ambulants, porteurs, manœuvres ou apprentis du bâtiment, arrimeurs des ports et des marchés, etc. constituent la base de la pyramide sociale du pays, « une sorte de sous-prolétariat »<sup>26</sup>.

Suivent, dans cette pyramide, les travailleurs de la campagne et, en général, les ouvriers de l'intérieur du pays<sup>27</sup>. Ce groupe compte une infime proportion d'immigrés et ne s'organisera que très tardivement (dans la deuxième décennie du XX<sup>e</sup> siècle dans la plus part des cas), contrairement au prolétariat urbain, ce qui montre l'influence fondamentale de l'immigration européenne dans le développement de la « conscience de classe » et l'organisation des travailleurs argentins, tel que l'on le verra plus bas.

C'est donc essentiellement le milieu urbain qui nous intéresse dans cette étude, puisque c'est surtout là (en particulier à Buenos Aires, la capitale argentine, ainsi qu'à Rosario dans la province de Santa Fé) que l'anarchisme s'enracinera et se développera, devenant un important mouvement social.

Le prolétariat urbain est composé des travailleurs industriels ainsi que des travailleurs indépendants des petits ateliers et de ceux qui travaillent à domicile.

Or, le prolétariat industriel est sans doute le plus homogène du point de vue social ; sa place centrale dans la structure productive lui confère, tout comme au secteur des transports, un poids fondamental ; ceci, ce à quoi s'ajoute l'influence d'individus issus de l'immigration, facilite son organisation. C'est de ce secteur que surgira l'organisation corporative qui s'étendra ensuite à d'autres branches.

Les caractéristiques des travailleurs industriels varient selon la taille de l'établissement qui les embauche. On peut ainsi constituer, avec Bilsky, trois groupes d'établissements industriels selon le nombre d'ouvriers qui y travaillent.

On distingue tout d'abord les grands établissements, où travaillent plus de 100

---

25 Nous reprenons ici l'essentiel des travaux de BILSKY, particulièrement détaillés sur cette question. Cf. BILSKY (E.), op. cit., p.27-58.

26 Ibid. , p. 41

27 Étant donné l'énorme distance (physique mais aussi sociale, économique, culturelle) qui sépare les mondes urbain et rural en Argentine, nous avons choisi d'utiliser l'expression (utilisée en Argentine, d'ailleurs) "intérieur de pays" plutôt que le terme "province" car il s'avère mieux adapté pour exprimer la réalité argentine.

ouvriers. Il s'agit, entre autres, des industries des salaisons, des fabriques de bière, des raffineries de sucre, des usines de filage et de gaz ainsi que des mines ; ils réunissent l'essentiel du capital investi dans le pays et la mécanisation y est importante, mais le nombre de ces établissements est peu élevé. Dans ce cas, les travailleurs sont en majorité argentins (notamment ceux de l'intérieur du pays) et peu qualifiés (à l'exception des usines de gaz) ; il s'agit très souvent de paysans (immigrés mais surtout argentins), des manœuvres voire des indiens récemment prolétarisés, sans aucune expérience politique ou d'organisation.

Le groupe d'usines de taille moyenne - moins de 100 ouvriers - est composé de quelques usines de l'alimentation, de l'habillement et du bâtiment et, dans une moindre mesure, du chimique et des Arts graphiques. On voit apparaître déjà dans ce groupe quelques organisations corporatives.

Un dernier groupe est composé d'un nombre important d'ateliers artisanaux embauchant moins de 10 travailleurs. Ceux-ci possèdent une qualification plus ou moins importante selon les métiers ; les plus importants étant : les boulangers, les fabricants de pâtes, dans l'alimentation ; les tailleurs, les cordonniers, les couturières, dans l'habillement ; les charpentiers, les marbriers, les potiers, dans le bâtiment ainsi que les constructeurs de charrettes, les ébénistes, les tonneliers, les fabricants d'articles en osier, les bijoutiers, les graveurs, etc. Il s'agit d'ouvriers souvent qualifiés, avec un plus grand accès à l'éducation, présents dans les grands centres urbains (mais aussi dans une grande partie des villages de l'intérieur du pays) et donc en contact avec des « idées d'avant-garde », ce qui leur permettra d'être, à leur tour, à l'avant-garde de l'organisation ouvrière.

Le secteur tertiaire, et tout particulièrement celui des transports, constitue le noyau du système économique : le chemin de fer et les ports (notamment celui de la capitale) s'avèrent tout-à-fait complémentaires, ce qui sera très vite compris par ces travailleurs. On trouve une majorité d'immigrés parmi les travailleurs des ports (Buenos Aires et littoral fluvial) : arrimeurs, marins, etc. Selon le Département National du Travail le nombre de ces travailleurs (hormis les marins) augmente, entre 1900 et 1920, de 9.000 à 12.000, pouvant atteindre jusqu'à 14.000 hommes pendant les périodes chargées. Le rapport dudit Département souligne « l'hétérogénéité des hommes (40% d'anglais, de norvégiens, de suisses et d'allemands) », jeunes et très peu qualifiés, et précise qu'ils constituent « une masse constamment changeante » selon les saisons <sup>28</sup>.

Si l'on s'intéresse à la composition ethnique de ce prolétariat en formation, on note que la proportion de travailleurs argentins et immigrés varie selon les secteurs d'activité.

Les premiers sont majoritaires dans les « arts graphiques », dans le secteur des « tricots et filages » et dans le bâtiment. Dans le premier des cas, la présence native est

---

<sup>28</sup> Cité par BILSKY (E.), op. cit., p. 55. Il calcule également que parmi les travailleurs du port de Buenos Aires seul 34 % sont argentins (vers 1908).

due à la nécessité d'une bonne connaissance de la langue pour exercer ce métier, ce qui aura une grande importance au moment de la structuration syndicale : en effet, les ouvriers typographes joueront un grand rôle dans l'organisation ouvrière et dans la transmission des idées anarchistes. La prédominance argentine dans le deuxième secteur évoqué est attribuable à la forte présence de main d'œuvre féminine (c'est le cas aussi pour le secteur de l'habillement) : en effet, l'immigration féminine n'atteint pas les mêmes dimensions que celle des hommes ; dans les activités où la main d'œuvre est surtout féminine celle-ci est donc en générale autochtone (sur le total de femmes employées dans l'industrie en 1914 65 % sont argentines<sup>29</sup>). Quant au secteur du bâtiment, la présence de l'immigré est très hétérogène selon les métiers : ils sont majoritaires chez les maçons notamment et dans la plupart des métiers à Buenos Aires.

En effet, à Buenos Aires l'immigré prédomine dans la plupart des métiers : par exemple, chez les boulangers, dont l'organisation syndicale est très précoce, les immigrés constituent entre 89 % et 84 % de la main d'œuvre entre 1895 et 1914.

Bref, vers 1914 la participation argentine dans les activités industrielles augmente, et cela malgré un flux d'immigration qui reste stable. Selon Bilsky l'introduction du fils de l'immigré (qui, lui, est Argentin) dans les activités industrielles ainsi qu'une certaine mobilité de l'immigré vers des travaux moins qualifiés (journaliers, personnel de service) en constituent les causes fondamentales. L'Argentin prédomine donc à l'intérieur du pays et dans le littoral tandis que l'immigré est majoritaire dans la capitale argentine (à l'exception des typographes et des métiers « féminins »).

En résumé, de cette brève analyse du prolétariat argentin, en plein essor au tournant du XIX<sup>ème</sup> siècle, on peut retenir sans doute une hétérogénéité marquante, aussi bien du point de vue national que social. Par conséquent, pendant cette période la classe ouvrière argentine ne peut pas être vue comme un tout : si elle ne peut être totalement considérée comme le semblable de la classe ouvrière européenne de l'époque on ne peut soutenir pour autant qu'il s'agisse d'un simple artisanat ou d'une majorité de paysans en voie de prolétarianisation. Il y a sans nul doute des éléments des deux.

La distinction la plus marquante est, tel que l'on s'est efforcé de le montrer, une nette différence entre un prolétariat provincial à majorité autochtone, très peu qualifié et sous des conditions de travail extrêmement dures, et un prolétariat urbain composé d'une majorité d'immigrés ayant en général plus de qualification, d'éducation et d'expérience syndicale acquise dans leurs pays d'origine. C'est de ce dernier groupe que partiront les premières tentatives d'organisation et où la philosophie anarchiste sera le mieux enracinée.

---

29 Ibid., p.50.



**CHAPITRE 2- NAISSANCE, APOGÉE ET DÉCLIN DU MOUVEMENT ANARCHISTE  
ARGENTIN**



## 2.A- Antécédents : le socialisme utopique

Parmi les idéologies « importées » en Argentine le socialisme utopique est sans doute une des premières arrivées. C'est vers 1838 qu'apparaissent les premières références explicites à Saint-Simon et que l'on utilise le terme « socialisme » pour la première fois. G. Zaragoza, dans un ouvrage remarquable sur les origines de l'anarchisme en Argentine, précise que parallèlement à la réception intellectuelle du socialisme utopique, vers les années 1850 arrive à Buenos Aires le français Amadée Florent Jacques, qui répandra le proudhonisme, se consacrera à l'enseignement et fondera le premier Collège National Argentin. Quelques années plus tard arrive au pays l'espagnol Bartolomé Victory y Suarez, typographe, qui s'inscrira dans la Société des Typographes de Buenos Aires (créée en 1857), publiera dès 1863 le périodique *El Artesano* (L'artisan), où il défend « l'égalité de la femme, la redistribution des terres et la fédération des sociétés espagnoles »<sup>30</sup>, et traduira des œuvres d'Etienne Cabet (*Le Communisme* et *Voyage en Icarie*).

Les tentatives de réaliser des sociétés idéales ne manquent pas en Amérique Latine à cette époque<sup>31</sup>; or, pour le cas argentin, l'information existante est assez rare et plutôt dispersée<sup>32</sup>. En outre, il est souvent difficile d'établir un lien direct entre les colonies dont on connaît l'existence et la philosophie libertaire voire même le socialisme utopique puisque ces tentatives se confondent parfois avec les efforts gouvernementaux de colonisation des terres cultivables d'une Argentine encore très peu peuplée (cf. supra, immigration et population). Ainsi, G. Zaragoza explique-t-il qu'en Argentine les colonies anarchistes furent peu nombreuses « peut-être parce que l'on connaissait les colonies agricoles de la république, auxquelles arrivaient tant d'immigrés illusionnés » et qui étaient « des exemples clairs de l'exploitation capitaliste »<sup>33</sup>. Et le chercheur de constater que les anarchistes du pays sont, en général opposés à la constitution de ce type de communautés. A tel point que les nouvelles à propos de la Colonie Socialiste « Cecilia », créé au Brésil en 1890 par l'italien Giovanni Rossi, sont reçues dans le milieu anarchiste argentin avec scepticisme. Malgré cela, il y aura plusieurs projets de création de communautés anarchistes au début du XX<sup>e</sup> siècle, notamment à Rosario (province de Santa Fé) sans que l'on connaisse pourtant leurs aboutissements<sup>34</sup>.

---

30 ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 66.

31 Voir FLORIA (C.) et al., op. cit., p. 82-97 et GUTIERREZ (R.), « La utopía urbana y el imaginario de Pierre Quiroule » dans GOMEZ TOVAR (L.), GUTIERREZ (R.) et VAZQUEZ (S. A.), *Utopías Libertarias Americanas. La Ciudad Anarquista Americana de Pierre Quiroule*, Madrid, Ediciones Tuero, colección Investigación y crítica, 1991, p. 123-173.

32 GUTIERREZ (R.) signale très succinctement l'existence non datée d'une colonie appelée « Perfection » par son créateur, l'espagnol Vives de Lara et située dans la province argentine d'Entre Ríos ; elle se serait soldée par un échec. L'auteur consigne également la présence, entre 1880 et 1916, d'un « Phalanstère de San José » constitué par l'italien Juan José Durandó « avec une population en majorité française ». Cf. *ibid.*, p. 123-173.

33 ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 437.

34 Cf. *ibid.*, p. 438.

En ce qui concerne les premières associations corporatives, ancêtres des syndicats plus tard anarchistes, 41 sociétés de secours mutuels voient le jour entre 1854 et 1870, tandis que pendant la décennie 1870 plus de cent sociétés seront créées. Il s'agit de sociétés de secours mutuels mais aussi d'organisations corporatives plus combatives, comme par exemple 14celles des maçons, des boulangers, des typographes, des ouvriers du bâtiment. véritables « sociétés de résistance », selon les termes de l'époque. Soulignons par ailleurs que la grève commence à être utilisée par les travailleurs en tant qu'arme de lutte dès le début des années 1870 (grève des gardiens, des manœuvres des fermes et des repasseuses à Rosario et des ouvriers typographes à Buenos Aires en 1871).

## 2.B- L'Internationale Argentine

Ce sont les immigrés français qui seront les premiers à constituer, en 1872, une « Section Française de l'A.I.T. » à Buenos Aires suivant la ligne marxiste du Conseil de Londres. Parmi ses fondateurs on trouve quelques anciens communards comme Eugène Dumas (qui dirigera le périodique *Le Laborateur*<sup>35</sup>) et des internationalistes comme A. Monnot et A. Aubert. Ce dernier, secrétaire général de l'Internationale à Buenos Aires, précise en 1873, dans une lettre à son homologue uruguayen : « Il y a actuellement à Buenos Aires trois sections internationales, basées sur la différence de langue : la section française, la section italienne et la section espagnole (...); chaque section a son comité central particulier et les questions d'intérêt général sont traitées par un conseil fédéral, composé d'un conseil de six membres (deux de chaque section) »<sup>36</sup>.

Bien que la tendance hégémonique soit celle des partisans de Marx, dans les sections italiennes et espagnoles les adeptes de Bakounine seront de plus en plus nombreux au fur et à mesure de l'arrivée de nombreux exilés espagnols après la restauration des Bourbons en 1874. En Argentine les internationalistes, notamment les espagnols et les italiens, transposeront les divergences qui minent l'A.I.T. en Europe (Cf. infra). En tout cas, pour des raisons que nous ignorons, l'Internationale argentine disparaît en 1876 ; or, on a des raisons de croire que cette désagrégation pourrait être l'œuvre des différences entre marxistes et anarchistes, surtout à la vue de la constitution cette même année du Centro de Propaganda Obrera (Centre de Propagande Ouvrière), bakounien.

Malgré ces premiers efforts, vers le début des années 1880 l'activité des internationalistes, y compris celle des libertaires, est en déclin : *El Descamisado* (Le Sans-chemise), premier périodique anarchiste, voit le jour en 1879 mais ne durera guère. Pourtant il ne faudra pas attendre longtemps pour assister à la constitution du mouvement anarchiste argentin.

---

35 le titre original est en français.

36 OVED (I.), *El anarquismo y el movimiento obrero en Argentina, México, Siglo XXI*, 1978, p. 19.

## 2.C- Quelques précisions

Non sans raison Jean Maïtron précise que « L'anarchisme (...) varie dans l'espace et dans le temps et la doctrine est fluide, insaisissable, synthétiquement difficile à définir »<sup>37</sup>. L'anarchisme est, en effet, une philosophie hétérogène et de ce fait les termes sont nombreux pour essayer de la définir dans toutes ses nuances. On parle ainsi de « collectivisme », de « socialisme », de « communisme » anarchistes ou libertaires, d'anarcho-syndicalisme, de syndicalisme révolutionnaire... et on parle aussi, bien sûr, d'« anarchisme » et d'« anarchie ».

Devant l'abondance du vocabulaire employé par les uns et les autres, quelques précisions à propos des termes que l'on utilisera dorénavant s'avèrent dès à présent indispensables.

Le terme « anarchie » vient du grec « anarkhia », qui signifie « absence de commandement » ; pourtant il faudra attendre 1840 pour que Pierre-Joseph Proudhon « donne au mot anarchie un sens précis, celui d'état sociétaire harmonieux résultant naturellement de la suppression de tout appareil gouvernemental »<sup>38</sup>, faisant contrepoids au sens péjoratif que le mot avait porté depuis longtemps et qui lui attribue un sens loin de l'esprit de la plupart des théoriciens de l'anarchisme, celui de « désordre ».

« Nous entendons par anarchisme un mouvement européen qui concrétise des tendances idéologiques révolutionnaires présentes dans des diverses associations ou individus, dont un des premiers théoriciens fut Jean<sup>39</sup> Joseph Proudhon (1809-1865), et qui prend une trajectoire spécifique chez quelques groupes révolutionnaires liés à l'Alliance de la Démocratie Socialiste de Bakounine (1814-1876) et à l'Association Internationale des Travailleurs »<sup>40</sup>. L'anarchisme est en effet une branche du socialisme et naît en tant que mouvement (dans le sens donné par J. Maïtron, à savoir « l'action collective ou individuelle d'êtres qu'une idéologie déterminée a conduits à se grouper sous les formes les plus variées »<sup>41</sup>) à partir d'une scission à l'intérieur de l'Association Internationale des Travailleurs, marquée par les divergences entre Marx et Bakounine ; celles-ci mèneront à l'exclusion de ce dernier de l'A.I.T. en 1872 et à la formation de deux courants désormais divergents appelés un peu plus tard marxistes et anarchistes.

Bakounine, tel que le précise J. Maïtron, se déclare, dès 1868, « collectiviste » et « pas du tout communiste ». A ce propos l'anarchiste russe dira : « Je déteste le communisme parce qu'il est la négation de la liberté et que je ne puis concevoir rien d'humain sans liberté. Je ne suis point communiste parce que le communisme concentre et fait absorber

---

37 MAITRON (J.), *Le mouvement anarchiste en France des origines à 1914*, Paris, Maspéro, coll. Bibliothèque socialiste, 1983 p. 20.

38 Ibid., p.14.

39 Il nous semble évident que Zaragoza fait ici allusion à Pierre-Joseph Proudhon malgré l'erreur dans le prénom de ce dernier.

40 ZARAGOZA G. op. cit., p.75.

41 MAITRON (J.), op. cit., p. 14.

toutes les puissances de la société dans l'État, parce qu'il aboutit nécessairement à la centralisation de la propriété entre les mains de l'État, tandis que, moi, je veux l'abolition de l'État, l'extirpation radicale de ce principe de l'autorité et de la tutelle de l'État, qui, sous le prétexte de moraliser et de civiliser les hommes, les a jusqu'à ce jour asservis, opprimés, exploités et dépravés. Je veux l'organisation de la société et de la propriété collective ou sociale de bas en haut, par la voie de la libre association, et non du haut en bas par le moyen de quelque autorité que ce soit. Voulant l'abolition de l'État, je veux l'abolition de la propriété individuellement héréditaire, qui n'est qu'une institution de l'État, une conséquence même du principe de l'État. Voilà dans quel sens je suis collectiviste et pas du tout communiste »<sup>42</sup>.

L'historien français précise que dans la Ière Internationale ce sont les partisans du socialisme de Marx qui s'estiment « communistes » tandis que les adeptes du socialisme bakounien (c'est-à-dire anarchiste) se considèrent « collectivistes » ou indifféremment « fédéralistes », « antiautoritaires » ou « antiétatiques ». A partir de 1876-1877, signale l'historien de l'anarchisme français, les bakounistes français et belges se déclarent « communistes-anarchistes » ou « communistes-libertaires » tandis que les anarchistes espagnols continuent de se déclarer « collectivistes » (terme utilisé en France par les guesdistes<sup>43</sup>), entendant, selon Kropotkine, par ce mot « la possession en commun des instruments de travail, et la liberté pour chaque groupe, d'en répartir les produits comme il l'entend - selon les principes communistes ou de toute autre façon »<sup>44</sup>. Ils ajouteront le mot « anarchie » à celui de « collectivisme » pour signifier leur rejet de l'État.

En Argentine les historiens de l'anarchisme du pays ne sont pas toujours d'accord en ce qui concerne la classification des courants anarchistes qui ont précédé le mouvement libertaire organisé. Ceci n'est évidemment point étonnant : d'une part, le caractère multiforme de l'anarchisme européen dont est issu son homologue argentin rend très difficile toute classification et rend cette philosophie insaisissable ; d'autre part, le véritable brassage d'influences de toute sorte ayant eu lieu en Argentine - ce à quoi vient s'ajouter le caractère souvent éparpillé et parfois fragmentaire des sources – transpose et accroît la difficulté.

En effet, dans l'Argentine de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la discussion sur les bienfaits et les problèmes de l'organisation des anarchistes vient s'ajouter à la panoplie de courants anarchistes européens. En fait, plus que les questions théorico-idéologiques, c'est surtout la question de l'organisation des forces anarchistes et la question de la pénétrations du monde du travail ce qui intéressera et divisera les premiers anarchistes en Argentine.

---

42 James GUILLAUME, *L'Internationale. Documents et souvenirs, 1864-1878*. Cité par J. MAITRON, op. cit., p.15.

43 Nous parlons des partisans du français Jules Guesde (1848-1922), qui introduisit, en 1879, les thèses marxistes au sein du mouvement ouvrier français. Il est convaincu que la révolution se fera dans le cadre de la légalité et du suffrage universel. Guesde fut député à partir de 1893 puis ministre d'État de 1914 à 1916.

44 KROPOTKINE P., *La conquête du pain*. Cité par J. MAITRON, op. cit., p.17.

Osvaldo Bayer, par exemple, assure que « en général, l'anarchisme argentin présentera les trois courants qui caractérisaient l'anarchisme italien » et il distingue donc les courants « communiste pro-organisation » proche d'Errico Malatesta, « communiste anti-organisation, qui se définissait par la formulation kropotkinienne de l'anarchisme »<sup>45</sup> et le courant « individualiste nitzschéen-stirnérien »<sup>46</sup>.

L'historien espagnol Gonzalo Zaragoza, par contre, distingue les anarchistes « pro-organisation » des « individualistes » tout en précisant cependant qu'« il ne s'agit pas de l'individualisme de Max Stirner, dont l'ouvrage *El único y su identidad* (sic.)<sup>47</sup>, fut peu lu par les anarchistes argentins »<sup>48</sup>. L'espagnol considère comme « individualistes », de manière abusive à nos yeux, les groupes et publications qui s'opposent à l'organisation des anarchistes, sous prétexte de faire apologie de la violence, ce qui selon nous ne suffit pas à les considérer comme partisans de la philosophie anarcho-individualiste. Il faudra attendre la période illégaliste (cf. infra) pour que l'individualisme anarchiste s'exprime en Argentine.

Quitte à établir une classification nécessairement idéal-typique, nous adopterons celle proposée par I. Oved, historien de l'anarchisme argentin, car elle nous semble la plus précise en ce qui concerne l'univers libertaire argentin de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

On peut distinguer donc, jusqu'à 1897 environ, trois courants anarchistes en Argentine :

- un courant anarcho-communiste dont les principaux porte-paroles sont *El Rebelde* (Le Révolté), proche du *Révolté* français, et *El Perseguido* (Le Persécuté), qui s'oppose à toute organisation. Il n'accepte que la formation de groupes d'affinités réunis pour des buts concrets, impossibles à atteindre individuellement, et se séparant une fois ce but atteint.
- Également opposé à toute organisation, il existe un courant individualiste relativement proche de Max Stirner et dont le porte-parole est *Germinal*.
- Le courant anarcho-socialiste ou anarcho-collectiviste, très favorable à l'organisation, est constitué des adeptes à la Federación Regional Española du début des années 1880 (d'où le mot « collectivisme ») et de plusieurs anarchistes italiens (d'où le mot « anarcho-socialisme »<sup>49</sup>) ; le porte-parole de ce courant sera *La Protesta Humana*.

45 Pourtant kropotkine est loin d'être « anti-organisation »; J. MAITRON le précise clairement en disant que sur « le problème de l'entrée dans les syndicats (...) Kropotkine fut un des premiers à en déclarer l'urgence » ; *ibid.*, p.266.

46 BAYER (O.), « La influencia de la inmigración italiana en el movimiento anarquista argentino », dans *Los anarquistas expropiadores*, Buenos Aires, Legasa, 1986, p. 135-161, p.158.

47 Nous ignorons s'il s'agit d'une erreur ou bien si le titre de l'ouvrage de Max Stirner fut ainsi traduit en espagnol ; toutefois il s'agit, de toute évidence, de *L'Unique et sa propriété*.

48 ZARAGOZA (G.), *op. cit.*, p. 130.

49 OVED précise que « le terme "anarchisme socialiste" a son origine dans les cercles de l'anarchisme italien, et fut employé pour la première fois par les proches de Malatesta et Merlino, dans la décennie

Vers la fin de la décennie 90 commence une « période anarchiste organisatrice et syndicaliste »<sup>50</sup>. On peut désormais parler d' « anarcho-syndicalisme » ou de « syndicalisme étiqueté » c'est-à-dire « identifié à une doctrine sociale »<sup>51</sup>, qui n'est autre que l'anarchisme communiste (ou anarcho-communisme) défini au congrès de la Fédération Jurassienne à La Chaux-de-Fonds (octobre 1880) par Kropotkine, Cafiero et Reclus, qui proposent l'abandon du mot « collectivisme » pour « se déclarer franchement communistes en faisant ressortir la différence qui existe entre notre conception du communisme anarchiste et celle qui fut répandue par les écoles communistes mystiques et autoritaires d'avant 1848 »<sup>52</sup>. Bref, il s'agit d'appliquer la formule « De chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins » et pour ce faire il faut « l'appropriation collective des moyens de production » mais aussi la « jouissance » et la « consommation » collectives des produits, ainsi que « l'abolition de toutes les formes de gouvernement et la libre fédération des groupes producteurs et consommateurs »<sup>53</sup>. « Le communisme anarchiste sera ainsi la conséquence nécessaire et inévitable de la révolution sociale et l'expression de la nouvelle civilisation qu'inaugurera cette révolution »<sup>54</sup>.

Les anarchistes argentins considèrent le syndicat comme une entité économique et révolutionnaire en même temps. L'anarcho-syndicalisme argentin est donc singulier : il s'agit d'une « conjugaison d'actions anarcho-communistes et d'actions syndicalistes » qui constitue l'originalité de l'anarchisme argentin<sup>55</sup>. C'est dans ce sens que l'on peut parler de « forisme » pour signifier la « ligne d'action syndicale révolutionnaire de la F.O.R.A. argentine et de la F.O.R.U. uruguayenne comme alternative syndicale propre et non comme simple copie des centrales européennes »<sup>56</sup>.

A partir de 1910 environ un autre courant syndicaliste se consolide en Argentine en détriment de l'anarcho-syndicalisme : le « syndicalisme pur » ou « syndicalisme révolutionnaire » inspiré des idées des français Fernand Pelloutier, de Georges Sorel et Hubert Lagardelle et des italiens Arturo Labriola et Enrico Leone. Comme le précise bien J. Maïtron, la question des rapports anarchisme-syndicalisme révolutionnaire n'est

---

de 1900 en Italie ». Il assure aussi que « En Argentine, ce terme parut pour la première fois dans *La Protesta Humana* dans un article théorique de S. Merlino: "Por qué somos anarquistas" ("Pourquoi sommes-nous anarchistes"), 9 Janvier 1898 » ; OVED (I.), op. cit., p. 89.

50 ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 116.

51 VAZQUEZ DE FERNANDEZ (S.), « Semblanza del socialismo libertario argentino », dans SAAVEDRA (M.) et al., *Historia de los argentinos*, Buenos Aires, Luis Dupuy, 1990, p.258-284, p. 277.

52 Compte rendu du Congrès de la Fédération Jurassienne de 1880 paru dans *Le Révolté*, Genève, 17 octobre 1880 transcrit dans GUERIN (D.), *Ni Dieu ni maître. Anthologie historique du mouvement anarchiste*, Lausanne, La cité éditeur, 1965, p. 338-342.

53 Ce sont des mots de Kropotkine parus dans *Le Révolté* du 18 octobre 1879 et cité par MAITRON (J.), op. cit., p. 82.

54 *Le Révolté*, 17 octobre 1880 dans GUERIN (D.), op. cit., p. 342.

55 OVED (I.), op. cit., p. 423.

56 ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 15.

pas tranchée : pour les uns anarchisme et syndicalisme révolutionnaire sont deux voies différentes tandis que pour d'autres il s'agit du même courant. En Argentine il n'y a pas de doute, ces deux courants, bien que voisins, sont clairement différenciés<sup>57</sup>. Né au sein du Parti Socialiste argentin, le syndicalisme révolutionnaire représentera surtout une concurrence pour l'anarchisme ; ces deux courants se combattront donc mutuellement.

---

57 Cf. infra.

## 2.D- Divers courants anarchistes

Si nous attirons l'attention du lecteur sur les antécédents historiques du mouvement anarchiste argentin, ce n'est que pour mieux souligner la portée de l'influence européenne dans la formation de ce mouvement. Aux travailleurs immigrés déjà évoqués, aux idées véhiculées à travers la presse (Cf. infra) viendront se joindre des hommes souvent moins anonymes que les premiers, des militants anarchistes qui contribueront d'une manière capitale à l'enracinement de l'anarchisme et à l'essor du mouvement libertaire en Argentine.

Au début des années 1880 les premiers groupes anarchistes, très restreints et réunis sur la base des nationalités, voient le jour et font circuler quelques publications. I. Oved signale l'existence d'activités animées par des anarchistes espagnols ainsi que d'un groupe hollandais et un autre belge<sup>58</sup>. Parmi ces premiers groupes il faut sans doute citer le *Círculo Comunista Anárquico* (Cercle communiste anarchiste), constitué en 1884 par des italiens et qui se déclare section de l'A.I.T. Parmi les fondateurs du Cercle se trouve un militant italien dont l'influence dans le milieu libertaire en Argentine est loin d'être négligeable.

Il s'agit de l'anarchiste italien Ettore Mattei, né à Livorno, Italie, en 1851. Membre de l'Internationale depuis 1868 il devient très tôt « anti-autoritaire ». Émigré en France, après être passé par Barcelone, il s'occupe d'un groupe de propagande libertaire à Marseille et doit ensuite émigrer à nouveau ; cette fois c'est la ville de Buenos Aires qui l'accueille au début de la décennie 1880. Dans la capitale argentine il travaille en tant que comptable et multiplie ses activités de militant. Avec ses compagnons Marino Garbaccio (boulangier), Miguel Fazzi (ébéniste) et Washington Marzorati (graveur)<sup>59</sup>, dans un but de propagande anarchiste, il constitue le *Círculo Comunista Anárquico* où sont distribués gratuitement des périodiques européens<sup>60</sup> : *Il Paria*, publié à Ancône, *La Question Sociale*, édité par Errico Malatesta à Florence mais aussi le désormais parisien *La Révolte* de Jean Grave. En 1887 E. Mattei rédige *Il Socialista*, « Organo dei Lavoratori », joue un rôle important dans ce qu'on appellera la « Société Cosmopolite de Résistance des Ouvriers Boulangers » (futur syndicat) dont il est le secrétaire, et devient en outre rédacteur en chef de *El Obrero Panadero*, périodique dudit syndicat. Il sera également, en 1897, un des créateurs du *Círculo Internacional de Estudios Sociales* (Cercle international d'études sociales) et d'une Casa del Pueblo (Maison du Peuple). Et bien sûr, en tant que militant, il sera délégué aux deux premiers congrès (1901 et 1902)

---

58 FALCON (R.) assure que « le groupe espagnol était animé par Francisco Morales, Feliciano Rey, Gabriel Abad, qui serait plus tard un militant socialiste connu, et Zacarias Ravassa, qui deviendrait une importante figure de l'anarchisme. L'autre groupe était composé de français et de belges. Les plus connus étaient : Emile Piette, propriétaire de la Librairie Internationale qui était un centre de propagande anarchiste, et un belge, Gérard Gérombou, qui entre 1884 et 1885 essaya sans succès de créer une colonie anarchiste dans la province de Buenos Aires. Parmi les français il y avait Jean Roux, appelé "le marseillais" et qui avait été dirigeant cordonnier à Paris » ; FALCON (R.), op. cit., p. 122.

59 ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 82.

60 OVED (I.), op. cit., p. 36.

de la récemment créé *Federación Obrera Argentina* ainsi que membre du Comité administratif de cette fédération. L'anarchiste italien meurt le 8 juin 1915 loin de sa terre natale, là où il avait passé plus de la moitié de sa vie, là où il s'était consacré à son idéal libertaire, à Buenos Aires<sup>61</sup>.

Parmi les militants de l'anarchisme européen dont le rôle s'avérera décisif, Errico Malatesta (1853-1931), sans doute la figure la plus proéminente de l'anarchisme italien, est un des plus influents.

Déjà à seize ans il fait partie de l'A.I.T. au sud de l'Italie, il sera désormais toujours lié à l'anarchisme. Sa participation - avec Carlo Cafiero- au Congrès de Rimini en 1872, année de la scission anarchiste, sera décisive pour la Fédération italienne : celle-ci rompra avec le Conseil de Londres, basculant dans la ligne bakounienne. Malatesta a confiance dans l'action révolutionnaire et violente des masses dans un soulèvement spontané, raison pour laquelle il se met à la tête du soulèvement paysan de Bénévent en 1874, mais il croit également au travail de conscientisation individuelle. Lorsque, après le Congrès de Londres en 1881, s'ouvre en Europe une période d'action individualiste basée sur la propagande par le fait, Malatesta s'efforcera, au contraire, de convaincre ses compagnons du fait que l'organisation est non seulement compatible avec l'idée anarchiste mais qu'elle est en outre indispensable pour éviter l'isolement anarchiste du mouvement ouvrier ainsi que le fanatisme. Il est donc un fervent partisan de l'organisation conjointe des paysans et des ouvriers pour préparer la révolution : c'est ce qu'il prône dans sa première brochure de propagande "*Fra Contadini*" (Entre paysans) publiée en 1884.

Errico Malatesta arrive à Buenos Aires en février 1885. Pourquoi l'Argentine? Pour Zaragoza « L'élection de l'Argentine chez un homme qui passa plus de trente ans en exil est due peut-être à la facilité relative d'action dans ce pays, à la moindre répression policière, à la présence d'un groupe anarchiste italien qui pouvait l'accueillir (...), aux possibilités de faire un peu d'argent pour acheter ensuite une imprimerie en Europe dans un but de propagande révolutionnaire. Il ne faut pas non plus écarter le pur hasard, l'occasion propice »<sup>62</sup>. En tout cas, il a connaissance de l'existence du *Círculo Comunista Anárquico* de Mattei qui reçoit *La Questione Sociale* et répand ses idées anarcho-communistes.

R. Falcon assure que « après avoir fui la prison de Florence, Malatesta arriva à Buenos Aires accompagné de Francesco Pezzi, son épouse Luisa Minguzzi de Pezzi, Galileo Palla et Cesare Agostinelli. Le couple Pezzi collabora directement avec Malatesta dans la publication de *La Questione Sociale*. Pendant son séjour en Argentine Palla fut impliqué dans une tentative de fraude bancaire, dans laquelle on prétendit aussi impliquer Malatesta. Palla fut libéré de l'accusation, sans qu'aucun des deux ait eu relation directe

61 Pour la vie de Ettore Mattei, voir FALCON (R.), op. cit., p. 121 ; TRONCOSO (O.) (comp.), *Los Orígenes del anarquismo en la Argentina*, Documentos de Polémica N° 17, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1972, p. 8.

62 ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 89.

avec ce fait. Après quelques mois à Buenos Aires, Malatesta et ses compagnons firent un voyage en Patagonie pour retourner ensuite à la capitale »<sup>63</sup>.

Dès son arrivée à Buenos Aires il fonde avec ses compagnons de voyage le *Círculo de Estudios Sociales* (Cercle d'études sociales), qui collabore, apparemment, avec le *Círculo Comunista Anárquico* de Mattei et qui, en accord avec l'action menée à Florence, édite un périodique : *La Questione Sociale*<sup>64</sup>. Outre des nombreuses conférences-débats réalisés dans le but de propager la philosophie anarcho-communiste et d'organiser les travailleurs grâce au syndicat, Malatesta rédige le statut du Syndicat de boulangers (Sociedad de Obreros Panaderos), récemment créé par initiative de Mattei, qui servira comme modèle à beaucoup d'autres créés par des anarchistes dans cette fin de siècle.

G. Zaragoza souligne que « les émigrés espagnols, qui étaient nombreux à avoir connu l'essor et la chute de la Fédération Espagnole (1881-1888), amènent au nouveau monde le débat sur la Fédération et la lutte entre communistes et collectivistes »<sup>65</sup>. Or, l'italien voudrait éviter en Argentine cette opposition espagnole entre anarchistes collectivistes et anarchistes communistes, ces derniers opposés à toute organisation ouvrière<sup>66</sup>. Malatesta ne pourra pourtant pas épargner l'Argentine de cette controverse entre partisans et opposants de l'organisation.

En effet, dans ce processus de transfert d'idées, d'hommes et de pratiques, l'anarchisme européen arrive en Argentine en renouvelant, surtout dans un premier temps, la multiplicité de ses nuances, souvent divergentes. Cependant, les divers courants anarchistes venus du Vieux Continent, une fois en Argentine vont axer leurs controverses autour de la question de l'organisation, c'est-à-dire de la participation des libertaires dans les organisations ouvrières existantes ou à créer (appelées plus tard syndicats).

L'anarchisme argentin de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se trouve ainsi fragmenté en des petits groupes d'affinités souvent éphémères et qui, tournés surtout vers la propagande (écrite en particulier), se prononceront pour ou contre la pénétration libertaire des milieux ouvriers.

---

63 FALCON (R.), op. cit., p. 121.

64 Seul 14 numéros paraîtront entre août 1885 et 1886 lorsqu'il arrête sa publication.

65 ZARAGOZA G. op. cit. p. 361.

66 Sur cette controverse dans l'anarchisme espagnol voir MAURICE (J.), *L'anarchisme espagnol*, Paris, Bordas, coll. Études, 1973, p. 27. A ce propos, L. Gómez Tovar précise : « La polémique apparue en Espagne entre anarcho-collectivisme (Ricardo Mella, Tárrida del Mármol, etc.) et anarcho-communisme (Miguel Rubio, F. Urales, etc.) provoqua [en Argentine] toutes sortes de positions et d'argumentations nuancées par la présence de Malatesta, mais elle accentua le besoin de disposer d'un organe de diffusion du courant anarchiste » : *La Protesta Humana*. Cf. GOMEZ TOVAR (L.), « Geografía de lo imaginario », dans GOMERZ TOVAR (L.) et al., op. cit., p. 45-46.

### Les « anti-organisation »

Parmi les opposants à l'organisation on trouve le courant anarcho-communiste dont les partisans les plus représentatifs s'expriment à travers plusieurs publications : *El Perseguido* (Le Persécuté), *La Liberté*, *El Rebelde* (Le Révolté, comme son homologue européen<sup>67</sup>). Également opposé à l'organisation des forces libertaires mais appartenant au courant anarcho-individualiste on peut citer l'éphémère périodique *Germinal*.

Se voulant fidèle aux idées de Kropotkine, dont les articles sont très souvent cités et reproduits<sup>68</sup>, *El Perseguido* est publié entre 1890 et 1896 par le groupe *Los Desheredados* (Les Déshérités<sup>69</sup>). Ce groupe, fondé en 1889 par des anarcho-communistes espagnols (andalous pour la plupart), réalise des nombreuses réunions de propagande dans des cafés, publie des manifestes et soutient la publication et diffusion de ce périodique anarchiste. Manuel Reguera, plus tard directeur de *El Rebelde* et de *La Revolución Social* de Buenos Aires est l'un des membres les plus actifs de ce groupe. De nombreux anarchistes importants à l'époque collaborent dans les pages cosmopolites d'*El Perseguido* : Beltran Orsini, le lyonnais Pierre Quiroule, Gregorio Inglán Lafarga (un des militants ensuite à l'origine de *La Protesta Humana*, en 1897), J. Reaux, l'italien Fortunato Serantoni (le créateur de la Librairie Sociologique, important centre de diffusion libertaire à Buenos Aires) et Rafael Roca<sup>70</sup> (qui avait participé aux deux premiers périodiques anarcho-communistes espagnols, *La Justicia Humana* (1886) et *Tierra y Libertad* (1886-1889), de Barcelone).

Ce périodique kropotkinien de Buenos Aires, proche de certain de ses homologues barcelonais (*Tierra y Libertad*, *Justicia Humana*, *La Revolución Social* et *El Porvenir Anárquico*)<sup>71</sup>, reçoit avec satisfaction les premières nouvelles européennes du terrorisme

67 *Le Révolté* fut fondé par Kropotkine à Genève en 1879 puis transféré à Paris en 1885, modifiant légèrement son nom (*La Révolte*) deux ans plus tard. Il se déclara anarchiste-communiste et fut le porte-parole des opposants à l'organisation anarchiste pendant la période anti organisation qui eut lieu en Europe vers la fin des années 1880. Le numéro 11 du *Révolté* parisien (du 13-26 septembre 1885) exprime ainsi son refus: « Nous ne croyons pas (...) aux associations, fédérations, etc., à long terme. Pour nous, un groupement (...) ne doit s'établir que sur un point bien déterminé, d'une action immédiate ; l'action accomplie, le groupement se reforme sur des nouvelles bases, soit entre les mêmes éléments, soit avec des nouveaux (...) » Cité par MAITRON (J.), op. cit., p. 118.

68 En 1891 le périodique publie *Le Salariat*, et en 1895, *La Conquête du Pain*, de Kropotkine. Des nombreuses œuvres de l'anarchiste russe paraissent en Argentine pendant la décennie 90 : *L'anarchie dans l'évolution socialiste* en 1895, *La loi et l'autorité* (paru en italien), *Comunismo anárquico* et *Aux jeunes gens* (paru en italien) en 1897, *La morale anarchiste* et *La loi et l'autorité* en 1898.

69 Ce groupe, fondé en 1889 par des anarcho-communistes espagnols (andalous pour la plupart), réalise des nombreuses réunions de propagande dans des cafés, publie des manifestes et soutient la publication et diffusion de *El Perseguido*. Manuel Reguera, qui sera directeur de *El Rebelde* et de *La Revolución Social* de Buenos Aires est un des membres les plus actifs de ce groupe. D'autres anarchistes importants à l'époque ayant collaboré dans les pages de *El Perseguido* : Beltran Orsini, Pierre Quiroule, Inglán Lafarga, J. Reaux, Fortunato Serantoni...

70 Voir repères biographiques en annexe.

71 Selon ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 361.

anarchiste ; en 1893, après l'explosion d'une bombe au théâtre Liceo de Barcelone, *El Perseguido* écrit : « La dynamite en action, voilà une bonne nouvelle »<sup>72</sup>.

Cette année, 1893, paraît à Buenos Aires en langue française, *La Liberté* journal éphémère, également kropotkinien, « porte-parole du groupe francophone qui se réunissait dans la Librairie Internationale d'Emile Piette »<sup>73</sup> ouverte à Buenos Aires par le français dans un but de propagande anarchiste. Cette publication, dont seul 39 numéros paraîtront, est dirigée par le lyonnais Alexandre<sup>74</sup> Falconnet (alias Pierre Quiroule) et « transcrivait fidèlement des articles publiés par la presse libertaire française »<sup>75</sup>. Parmi ses collaborateurs on trouve l'anarchiste français Auguste Vaillant qui, arrivé en Argentine en 1891 (où il restera deux ans), deviendra plus tard en France le vengeur du célèbre anarchiste Ravachol.

*El Rebelde* (Le Révolté), suivant son homologue européen (avec quelque peu de retard), se déclare anarcho-communiste et contraire à toute organisation : « Nous sommes communistes-anarchistes, nous refusons la propriété individuelle et la déclarons du vol, nous voulons que chacun consomme selon ses besoins et produise selon ses forces. Nous crions à l'individu : "fait ce que tu voudras", sans porter préjudice au "fais ce que tu voudras" du voisin. Comme tactique nous n'acceptons aucune organisation quelque soit son programme, c'est-à-dire, nous refusons de nous lier à des lignes de conduite déterminées car nous sommes suffisamment convaincus du fait que l'individu doit être libre de ses facultés, ce qui, dans ladite organisation avec tant de compromis, n'est pas possible ». Aussi déclare-t-on « Nous acceptons les actes individuels sous quelque forme que ce soit » car ils sont « utiles à la propagande » et « réveillent les cerveaux endormis » tout en maintenant « inquiets nos exploités »<sup>76</sup>. *El Rebelde*, dirigé par un ancien du groupe éditeur d'*El Perseguido* (Manuel Reguera), est publié entre 1898 et 1903, devenant un des périodiques libertaires les plus lus dans la capitale argentine de l'époque.

Enfin, tout aussi farouchement opposé à l'organisation, *Germinal*, de courte durée et de tirage réduit<sup>77</sup>, prône l'individualisme anarchiste sans toutefois faire de référence explicite au théoricien de l'anarcho-individualisme, Max Stirner, « peu lu en Argentine »<sup>78</sup>. *Germinal* se déclare « périodique anarchiste » et non pas individualiste. Toutefois, dans son premier numéro, dirigé par B. Salvans, la rédaction prône déjà la

72 *El Perseguido*, 11 Novembre 1893. Dans OVED (I.), op. cit., p. 56.

73 ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 141.

74 Ou bien, Joaquín Alejo Falconnet, selon les sources. En effet, il est très courant à l'époque, en Argentine, que les prénoms européens soient hispanisés, ce qui fait partie à nos yeux, d'un véritable processus d'acculturation.

75 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 186.

76 *El Rebelde*, cité par OVED (I.), op. cit., p. 94.

77 Paru entre le 14 Novembre 1897 et le 25 Décembre 1898, tiré à 2.000 exemplaires. Cf. ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 167.

« liberté individuelle sans entraves ni conventions », permettant « la plus large autonomie d'action » pour que chaque individu puisse agir « selon ses forces, complètement libre de liens moraux ou matériels avec un autre [individu] » et faire ainsi « oeuvre révolutionnaire »<sup>79</sup>. Dans un article du 21 août 1898, dont le titre « El yo » (Le moi) nous semble révélateur, on écrit : « L'altruisme rendit l'individu soumis et obéissant. Un tel individu est prêt à capituler devant l'injustice. L'individu chez qui l'égoïsme ne s'est pas réveillé ne peut pas comprendre la vie. Les égoïstes vendent cher leur vie et luttent »<sup>80</sup>. Et dans un numéro postérieur (dirigé maintenant par L. S. Urrutia), dans lequel la rédaction précise bien que « chacun est responsable de ses écrits », F. Muñoz, collaborateur assidu de cette publication, consacre quelques lignes à expliquer : « l'individualisme est la négation la plus totale de toute raison d'État, société ou collectivité et, par conséquent, la négation de n'importe quel type de système sous quelque nom que ce soit, en dehors du pur et simple pouvoir individuel (...) » ; de sorte que l'individualiste est « celui qui au lieu d'avoir un cœur grand et mou en possède un petit mais dur », il s'agit donc de réussir « la plus grande satisfaction de ses désirs dans le moindre temps, avec le moindre effort et avec le moins d'accompagnants possibles » car après tout « plus on est seul, plus on est fort »<sup>81</sup>.

Mais les pages de *Germinal* se consacreront surtout à combattre la formation du « parti » anarchiste, c'est-à-dire les tentatives d'organisation des forces libertaires composites.

En fait, qu'il se disent communistes, collectivistes ou individualistes, indépendamment des termes employés par les uns et les autres pour déclarer appartenir ou non à un courant anarchiste déterminé, ce qui marque l'anarchisme argentin du début des années 1890 est sans doute la phobie de l'organisation et l'apologie de la violence. Or, malgré la glorification de la propagande par le fait et de la dynamite dans la presse anarchiste d'avant 1900, les mots ne se traduiront pas, pour l'instant, en actes : il faudra attendre 1905 pour que le premier attentat anarchiste ait lieu en Argentine et les années 1920 pour voir l'illégalisme s'exprimer par l'action (Cf. infra).

En attendant, dans les dernières années de ce siècle qui s'achève on observe le déclin des tendances opposées à l'organisation et subséquemment l'essor des tendances organisatrices.

---

78 Ibid., p. 130.

79 *Germinal*. Periódico anarquista [*Germinal*. Périodique anarchiste], I, N° 1, Buenos Aires, 14 Novembre 1897, p. 1.

80 Cité par OVED (I.), op. cit., p. 81.

81 *Germinal*. Periódico anarquista [*Germinal*. Périodique anarchiste], II, N° 25, Buenos Aires, 5 Mars 1898, p. 4.

### Les « pro-organisation »

En Argentine, le courant anarcho-communiste prédomine sans doute pendant la première moitié des années 1890 ; à partir de 1895 environ débute une période de transition vers un anarchisme « organisateur ». Aux groupes anarcho-communistes vont bientôt s'opposer les anarcho-collectivistes proches de la Fédération Régionale Espagnole du début des années 1880 ainsi que les anarcho-socialistes<sup>82</sup> proche du mouvement anarchiste italien. Ces deux derniers courants ne constituent en fait qu'un en Argentine, la différence n'étant ici que dans les termes.

Déjà dès 1894 *El Obrero Panadero* (L'ouvrier boulanger), *El Oprimido*<sup>83</sup>, *L'Avvenire* et *La Questione Sociale*, très influencés par l'anarchisme italien et par les idées de Malatesta particulièrement, se constituent en porte-parole des anarchistes partisans de s'intégrer dans les syndicats<sup>84</sup>.

Mais l'anarcho-socialisme trouvera son principal porte-parole dans la publication *La Protesta Humana*, dont la contribution sera fondamentale pour consolider la tendance qui intégrera l'anarchisme argentin dans les luttes sociales des travailleurs. Cet hebdomadaire fait sa première parution en juin 1897 et devient désormais la publication anarchiste argentine par excellence<sup>85</sup>.

Le groupe fondateur de cette publication est composé par plusieurs anarchistes dont quelques espagnols : José Prat, qui séjourne dans le pays pendant deux ans ; Raúl Mella et Anselmo Lorenzo, enverront des articles depuis l'Espagne ; Gregorio Inglán Lafarga, menuisier catalan, qui avait déjà fondé avec Manuel Reguera *La Revolución Social*<sup>86</sup>, devient directeur du nouvel hebdomadaire en 1896. A ses cotés collaborent Francisco Berri, ouvrier boulanger très actif dans son syndicat ainsi que Emilio Arana et le médecin irlandais John Creaghe<sup>87</sup>, dont le soutien financier sera de capitale importance pour ce nouveau journal.

*La Protesta Humana* marquera en quelque sorte la transition de la priorité donnée aux

82 Oved précise que « le terme "anarchisme socialiste" trouve son origine dans les cercles de l'anarchisme italien et sera utilisé pour la première fois dans la décennie 1900 par les partisans de Malatesta et de Merlino ; en Argentine le terme apparaît pour la première fois dans *La Protesta Humana* en 1898 dans un article théorique de Merlino : « Pourquoi sommes-nous anarchistes? » ; OVED (I.), op. cit., p. 89.

83 *El Oprimido*, d'abord publié dans la province de Buenos Aires (à Lujan) puis transféré à la capitale, est dirigé par l'anarchiste anglais John Creaghe, arrivé en Argentine dans les années 80 et un des premiers anarchistes partisan de l'organisation en Argentine. La vie de *El Oprimido* sera courte car le groupe qui le publie s'incorporera à la rédaction de *La Protesta Humana*.

84 Selon FALCON rien qu'en 1894 se constituent 15 nouveaux syndicats (« sociedades de resistencia »), le total étant de 21 existant cette année.

85 L'hebdomadaire abrégera son nom en 1903, s'appelant désormais *La Protesta*, dont la parution deviendra périodique à partir de 1904.

86 Paru entre février 1896 et avril 1897.

87 Voir repères biographiques en annexe.

groupes réunis par affinités à la prépondérance de l'activité anarchiste dans les syndicats. A travers ses pages le typographe barcelonais Antonio Pellicer Paraire contribuera, fortement lui aussi, à orienter les forces libertaires vers la voie de l'organisation syndicale en divulguant l'exemple espagnol.

A. Pellicer Paraire naît à Barcelone en 1851 dans une famille pionnière dans la lutte ouvrière et internationaliste (son cousin n'est autre que le célèbre militant espagnol Rafael Farga Pellicer). Très jeune il devient typographe dans l'imprimerie « La Academia » de Barcelone, noyau de la Société des Ouvriers Typographes de Barcelone. En 1869 le catalan devient membre de l'Internationale dans sa ville natale dont le secrétaire et le président sont, respectivement, son oncle et son cousin Il fait également partie de l'Alliance bakouniste. Il participe, en 1881, à la création de « La Solidaria », scission anarchiste de la Société des Typographes de Barcelone, qui devient membre de la Fédération des Travailleurs de la Région Espagnole réorganisée cette année. Un des fondateurs de l'Union des Ouvriers Typographes de Barcelone, en 1882 il exercera une fonction conciliatrice lors des divergences entre collectivistes et communistes au Congrès de Séville malgré sa fidélité au collectivisme de la Fédération Espagnole.

En 1891 il arrive à Buenos Aires, où il résidera jusqu'à sa mort. Dans la capitale argentine il développe un travail intense en tant que journaliste ( tel qu'il l'avait aussi fait à Barcelone), participe activement à la Société des Typographes de Buenos Aires et y crée une école d'arts graphiques.

Selon Abad de Santillan, le libertaire catalan est « le promoteur directe du congrès qui mena à la création de la fédération ouvrière »<sup>88</sup>, la Fédération Ouvrière Argentine (1901), ensuite étiquetée anarchiste (cf. infra). Sans doute sa contribution fondamentale consiste en une série d'articles intitulée « L'organisation ouvrière » qui, parue dans *La Protesta Humana* (1900-1901) sous le pseudonyme de « Pellico », aborde la question de l'organisation anarchiste<sup>89</sup>.

Pour Pellico « la force réside en chacun d'entre nous, les opprimés ; mais cette force est nulle sans association »<sup>90</sup>. Ainsi, admet-il deux types d'organisations ouvrières : l'une « révolutionnaire », l'autre « économique ». En effet, « l'organisation peut être et est parfaitement dualiste, divisée en deux branches parallèles, (...) une branche de l'organisation ouvrière, qui peut être appelée révolutionnaire, est constituée par tous ceux qui, pleinement convaincus, travaillent droitement pour le triomphe de l'idéal, et une autre branche qui peut s'appeler économique, constituée par les masses ouvrières qui luttent pour améliorer leur condition ». Selon la conception bakounienne de l'espagnol, l'organisation révolutionnaire est plus facilement réalisable car constituée par « les plus

---

88 ABAD DE SANTILLAN (D.), *La FORA, ideología y trayectoria del movimiento obrero revolucionario en la Argentina*, Buenos Aires, Ediciones Nervio, 1978, p. 59.

89 Nous empruntons les extraits des douze articles de Pellicer Paraire parus dans *La Protesta Humana* entre novembre 1900 et février 1901 sous le titre « La organización obrera » (I-XII) à ABAD DE SANTILLAN (D.), *ibid.*, p. 59-71 ; et à OVED (I.), *op. cit.*, p. 148-157.

90 ABAD DE SANTILLAN (D.), *op. cit.*, p. 61-62.

instruits dans le but à atteindre » tandis que l'organisation économique s'avère plus difficile à réaliser étant donné « les grandes masses concernées et la multiplicité d'objectifs qu'elle se propose d'atteindre ».

Partisan convaincu du fédéralisme, Pellico prône surtout d'un fédéralisme double : des fédérations par métier mais également des fédérations par région. La fédération par métier doit se consacrer à « assurer le succès des luttes ouvrières contre le capital » tandis que la fédération locale « a, outre l'aspect de solidarité ouvrière, un aspect social plus directe (...), elle est déjà la commune en activité, le peuple exerçant son devoir et son droit ; dans ce sens son importance peut être grande et devrait l'être de plus en plus ». Ainsi, cette organisation révolutionnaire qu'est la fédération locale, pose-t-elle les « bases de la société future » car elle deviendra naturellement le noyau de la commune anarchiste.

De toute évidence, dans la consolidation du courant anarchiste pro-organisation en Argentine l'influence européenne s'avère-t-elle fondamentale.

Il faut souligner également le rôle des idées syndicalistes françaises synthétisées dans la figure de F. Pelloutier et P. Delesalle. Déjà en 1897 *La Protesta Humana* publie à Buenos Aires un rapport de ce dernier au Congrès de Toulouse de cette année ainsi que les statuts de la Confédération Générale du Travail (C.G.T.) française et fait l'éloge, comme toute la presse anarcho-socialiste, de la grève générale, du sabotage et du boycottage. Cette influence marquera les anarchistes argentins tant que le syndicalisme de Pelloutier fera partie du courant anarchiste français car il servira « d'excuse » aux anarchistes pro organisation argentins pour justifier leur position anarcho-syndicaliste ; mais ils se détacheront vite de la conception syndicaliste révolutionnaire française, tel que nous le verrons plus loin.

D'autre part, on ne peut pas oublier le grand rôle que des personnalités internationales joueront pour que l'anarchisme argentin se penche enfin vers l'organisation et l'action syndicale. Aux influences de l'italien E. Malatesta et du catalan A. Pellicer Paraire, viennent s'ajouter les efforts de Pietro Gori (1865-1911)<sup>91</sup>.

Né à Messina, Italie, il est - outre le « poète de l'anarchie » dans son pays - un des orateurs les plus prestigieux. Il est, avec son compagnon Malatesta, une figure clé dans l'organisation anarchiste italienne et participe au Congrès de Capolago en 1891. Fondateur et directeur de deux périodiques libertaires dans son pays (*L'amico del popolo*, le premier à se déclarer anarcho-socialiste, et *La lotta sociale*, périodique scientifique et littéraire), Gori est en outre un important juriste, expert en criminologie et défendra en tant qu'avocat des nombreux anarchistes poursuivis.

En 1898, après des troubles à Milan, il doit s'exiler. En juin de cette année il arrive en Argentine, où ses activités pluridisciplinaires seront fondamentales pour la consolidation

91 Cf. BAYER (O.), « La influencia de la inmigración italiana en el movimiento anarquista argentino », op. cit., p. 149-152.

du mouvement anarchiste de ce pays.

Peu après son arrivée en Argentine et par initiative d'un groupe anarcho-socialiste, Gori se consacre à parcourir le pays pour propager ses idées à travers des conférences dont les thèmes nous révèlent l'essentiel de sa philosophie : « Les droits des travailleurs et la question sociale », « L'organisation ouvrière » « La nécessité de l'organisation pour la lutte et pour la vie et le devoir de résistance », « La morale de solidarité dans la lutte et dans la vie sociale, comme opposition au dogme individualiste », « L'idée de justice dans les romans d'Emile Zola » et tant d'autres.

Il expose dans le pays ses points de vue sur la nécessité de l'intégration anarchiste dans les luttes des travailleurs. Le but final est pour lui la révolution qui éliminera la propriété privée et entraînera une société communiste, mais pour y parvenir il faut inculquer l'esprit révolutionnaire aux travailleurs et pour ce faire il est indispensable de développer une activité d'éducation et de propagande qui ne peut se réaliser que grâce à l'organisation des libertaires. Pour contrer le capitalisme Gori propose l'organisation ouvrière à travers le syndicat, qui servant comme « gymnastique révolutionnaire » grâce à l'utilisation de la grève générale, du boycottage et du sabotage, donnera au travailleur l'indispensable conscience révolutionnaire.

Bien que lors de l'arrivée de l'anarchiste italien en Argentine le courant pro organisation prime déjà sur les autres tendances libertaires, il est indéniable que l'intense activité de P. Gori contribuera énormément à le consolider, notamment grâce à l'élargissement de la base des partisans anarchistes : ouvriers « modérés », classes moyennes et intellectuels suivent attentivement ses conférences, se « convertissant » parfois aux idées libertaires du poète, avocat mais aussi sociologue italien. Il sera également le rédacteur des statuts de l'éphémère Fédération Libertaire des Groupes Socialistes-Anarchistes de Buenos Aires<sup>92</sup>.

Dès lors, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, l'essentiel des efforts des anarchistes du pays seront dirigés vers l'incitation à la grève générale et vers la pénétration libertaire du milieu ouvrier. Un premier exemple, bien éloquent, en est la constitution de la Fédération Ouvrière Argentine (F.O.A.) en 1901, pas encore définie comme anarchiste mais ancêtre tout de même de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine (F.O.R.A.) très tôt identifiée pleinement à la philosophie libertaire.

---

92 A ce sujet, rappelons toutefois avec SURIANO que « P. Gori fut sans doute un grand organisateur et son rôle dans la maturation de l'anarchisme local fut remarquable, mais son action fut circonscrite à la période de formation (1898-1902). Par ailleurs, son influence ne concerna que le courant anarchiste favorable à l'organisation car il fut combattu de manière catégorique par les individualistes » ; SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 142.

## 2.E- Identification de l'anarchisme et du monde ouvrier

Cette première Fédération Ouvrière cristallise la grandissante influence de la position anarchiste dans les syndicats, laquelle doit se comprendre dans un contexte d'agitation sociale croissante. En effet, l'aggravation des conflits du travail, la première victime parmi les grévistes, le renforcement de la place des militants libertaires dans les syndicats ouvriers ainsi que la peur qu'inspire l'anarchisme dans la société civile suite aux nouvelles du terrorisme en Europe<sup>93</sup> contribuent à l'augmentation des tensions sociales en Argentine.

Nous soulignerons l'ampleur inouïe des dix grands conflits survenus en 1902<sup>94</sup> dont les plus importants sont sans doute ceux des boulangers (qui durera un mois et demi et touchera 7.000 ouvriers) et ceux des travailleurs du port de Buenos Aires ; ces grèves sont très vite étendues par solidarité à la plupart des ports argentins et aux travailleurs du Marché des Fruits de la capitale, paralysant l'économie du pays. Outre la violence des affrontements des travailleurs avec la police, la répression et les incarcérations qui s'en suivent, ce qui caractérise ces deux grands conflits ce sont certainement les « méthodes » employées : le boycottage et la grève générale si chers aux anarchistes y sont pour la première fois mis à l'épreuve bien que souvent ce soit plus l'œuvre de l'imminence des circonstances qu'un plan détaillé à l'avance par les libertaires ; quoiqu'il en soit, leur rôle dans l'activité ouvrière deviendra dès lors fondamentale. A tel point qu'un décret-loi les visera tout particulièrement : la loi dite « de Résidence » (loi N° 4144 de 1902) qui stipule que « le Pouvoir Exécutif pourra, par décret, décider le départ du territoire national de tout étranger ayant été condamné ou poursuivi par des tribunaux nationaux ou étrangers pour des crimes ou des délits de droit commun », il pourra également « décider l'expulsion de tout étranger dont la conduite puisse compromettre la sécurité nationale, troubler l'ordre public ou la tranquillité sociale »<sup>95</sup>. Il est évident que, même si le texte ne s'adresse pas explicitement aux anarchistes, il leur est consacré puisque leur rôle dans le mouvement social devient prééminent.

Cette évolution, ébauchée pendant les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, se matérialise en 1904 : les questions théoriques et conceptuelles de la première heure laissent leur place au pragmatisme ; on cherche désormais la voie pour consolider l'anarchisme dans le monde ouvrier. Cela ne signifie pas la disparition des activités anarchistes extra

---

93 Voir chronologie en annexe.

94 Les travailleurs en grève pendant l'année 1902 sont les suivants : coupeurs de briques (qui demandent une augmentation de salaire, la reconnaissance de leur syndicat et le préavis lors du licenciement), les matelots et chauffeurs portuaires (qui demandent une convention de travail), les chaudronniers et les mécaniciens des ports (qui demandent la journée de 9 (!) heures et d'autres améliorations), les coiffeurs (qui demandent la journée de 9 ou 10 heures!), les fondeurs de la compagnie Vasena (qui demandent la reconnaissance de leur syndicat), les cochers, les boulangers de Chivilcoy et de Pergamino ...

95 Cette loi n'a été abolie qu'en 1958. Tiré du journal des séances de la chambre de sénateurs du Congrès National de la République Argentine, séance du 8 juin 1899 ; dans GODIO (J.), *El movimiento obrero y la cuestión nacional*, op. cit., p.178-179.

syndicales<sup>96</sup> mais désormais l'essence de l'anarchisme argentin se concentrera dans le syndicalisme, donnant naissance à l'anarcho-syndicalisme argentin sous la bannière de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine.

Sans doute le IV<sup>ème</sup> Congrès de la Fédération Ouvrière Argentine, réalisé en août de cette année avec la participation de 56 syndicats ouvriers de la capitale et de l'intérieur du pays, marque-t-il le début de l'apogée du mouvement anarchiste argentin, un pas fondamental vers l'imbrication du mouvement anarchiste et du mouvement ouvrier, et qui impliquera presque la réduction du premier au second.

En effet, le point fort du IV<sup>ème</sup> Congrès de la Fédération Ouvrière Argentine (F.O.A.) est incontestablement le *Pacte de Solidarité*, « corps doctrinaire et tactique achevé », selon les mots de Abad de Santillan<sup>97</sup>. Il s'agit d'un des documents les plus importants de l'histoire de la fédération et du mouvement anarchiste argentin car il constitue la base idéologique et pragmatique de la Fédération Ouvrière Argentine, désormais Fédération Ouvrière *Régionale* Argentine : cette incorporation du terme « régionale » s'avère important puisqu'il entend signifier le refus de la division politique du monde, idée clé de la philosophie anarchiste. Il faut voir ici, tout comme dans le Pacte cité, une fois de plus l'influence de l'anarchisme espagnol : c'est par inspiration de la première Fédération Espagnole (fondée à Barcelone en 1870) que le terme « régionale » est adopté par la fédération argentine, qui fait sienne l'idée qu'une nation est une région, une province est une commune et une ville, une localité.

La Pacte de Solidarité<sup>98</sup>, présente en détail le *système d'organisation* adopté par la F.O.R.A. : cette organisation, inspirée elle aussi de celle de la Fédération Régionale Espagnole, prévoit une *double structure par localité et par métier*. Cette double structure, bien que reprise de la fédération espagnole, n'est d'ailleurs pas éloignée des bourses du travail et des chambres syndicales françaises chères à F. Pelloutier<sup>99</sup>. Cependant, en Argentine le syndicalisme révolutionnaire de ce dernier séduira beaucoup moins les libertaires que les socialistes, avec lesquels la rivalité sera constante (Cf. infra).

Or, si l'influence espagnole est évidente dans l'idéologie de la F.O.R.A., et particulièrement dans le Pacte de Solidarité de 1904, il existe tout de même une différence significative : tandis qu'à cette époque les syndicats espagnols sont sous l'influence du syndicalisme français, en Argentine on s'achemine vers un syndicalisme qui se veut anarcho-communiste.

---

96 Nous pensons, par exemple, aux nombreuses tentatives, plus ou moins heureuses, de mise en place d'« écoles libres » dans le but de proposer aux milieux populaires une « éducation rationaliste », ou bien à l'organisation de nombreux et variés événements culturels et de récréation (soirées théâtrales et musicales, fêtes, pique-niques dans la nature). Cf. infra : III.2.C., Rêves d'élévation de l'homme.

97 ABAD DE SANTILLAN (D.), op. cit., p. 125.

98 Voir la traduction du texte intégral en annexe.

99 Les bourses de travail correspondant à l'organisation de tous les métiers d'une même région, les chambres syndicales réunissant les travailleurs de toutes les régions qui réalisent un même métier.

## **2.F- L'anarcho-syndicalisme argentin : un syndicalisme « étiqueté » anarchiste.**

Depuis la « conversion » des anarcho-communistes anti-organisation et leur intégration à l'activité anarchiste dans les syndicats et de la disparition des individualistes, l'anarchisme argentin s'identifiera totalement à l'anarcho-communisme de Malatesta et Kropotkine, bien que cette identification soit conjuguée à l'activité syndicale, ce qui constitue la spécificité du mouvement anarchiste argentin.

En effet, en 1905, parallèlement à l'essor du syndicalisme révolutionnaire<sup>100</sup> lors du IIIème congrès de l'Union Générale des Travailleurs (U.G.T., socialiste) tenu en août, les articles qui dans *La Protesta* appellent à clarifier la définition idéologique de la F.O.R.A. deviennent très nombreux. Cela dépassera le cadre purement théorique lorsque la fédération ouvrière de Rosario, en vue du Vè congrès que la F.O.R.A. tiendra cette année, présente une motion pour considérer la « nécessité de répandre le communisme anarchiste comme base de l'organisation ouvrière »<sup>101</sup>. Il n'est pas étonnant qu'une telle proposition vienne de Rosario, une ville où la tradition anarchiste est fort importante. Cette motion introduit un changement fondamental dans le mouvement anarchiste argentin qui, jusqu'alors, avait toujours pris soin de bien distinguer, dans la pratique, une assemblée ouvrière - de laquelle les questions théorico-idéologiques étaient absentes - d'un meeting anarchiste. La définition idéologique comme anarcho-communiste marque ainsi une évolution considérable dans l'anarchisme argentin du fait que « Le Vème Congrès Ouvrier Régional Argentin, suivant les principes philosophiques qui ont donné raison d'être aux organisations des fédérations ouvrières, déclare : qu'il approuve et recommande à tous ses adhérents la propagande et l'illustration les plus larges afin d'inculquer aux ouvriers les principes économiques et philosophiques du communisme anarchiste. Cette éducation, tout en empêchant qu'ils [les travailleurs] s'arrêtent à la conquête de [la journée de] huit heures, les mènera vers leur complète émancipation et, par conséquent, vers l'évolution sociale que l'on poursuit »<sup>102</sup>.

Cette résolution, approuvée par une écrasante majorité, représente le triomphe du courant anarchiste argentin et le point culminant de sa consolidation dans le monde ouvrier. Mais cette orientation donnée à la Fédération Ouvrière Régionale Argentine, constitue également la spécificité du mouvement anarchiste argentin par rapport à son inspirateur européen. Dès lors l'anarchisme argentin prendra une voie différente de celle empruntée par son homologue du Vieux Continent.

En effet, dans le cas français, l'anarchisme deviendra syndicalisme révolutionnaire intégrant la plupart des anarchistes dans ses rangs, et considérant cette intégration comme une évolution normale dont la Charte d'Amiens est le point culminant et la

---

100 Cf. infra. : Partie I, Chapitre 2. G.

101 « La F.O.R.A., su Vº Congreso », *La Protesta*, 23 août 1905, dans OVED (I.), op. cit., p. 416.

102 Déclaration de la FORA au Vè Congrès, tenu à Buenos Aires le 26 Août 1905, dans BILSKY (E.), op. cit., t. 2, p. 215.

C.G.T. sa cristallisation. Il n'existera jamais en France une identification totale de la philosophie et la pratique anarchistes avec le syndicalisme, entendant par « identification » le fait qu'une fédération se reconnaisse anarchiste en tant que groupe. Ceci n'arrivera en Espagne que beaucoup plus tard lorsque l'anarcho-syndicalisme s'enracinera dans la C.N.T. à partir de son IIème Congrès National en 1919, qui déclare à son tour que le « communisme libertaire » constitue la finalité de cette confédération. Dans ce sens on peut sans doute parler d'une influence réciproque entre l'Espagne et l'Argentine, bien que se soit, bien sûr, cette dernière qui bénéficiera en plus grande mesure des contributions de la première.

Avec l'adoption du « communisme anarchiste » par la Fédération Ouvrière Régionale Argentine conclut donc la période de formation du mouvement anarchiste argentin.

Si les libertaires autochtones n'ont pas apporté au mouvement une conception théorique originale en reprenant les œuvres des grandes plumes de l'anarchisme européen ( Malatesta, Gori, Kropotkine, Mella, Reclus, Grave ) ils ont pourtant réalisé un apport fondamental : la diffusion de ces théories, bien sûr, mais surtout l'application d'une pratique anarchiste adaptée à la réalité argentine. L'originalité de l'anarchisme argentin<sup>103</sup> réside donc dans une conjugaison d'une théorie « importée » et d'une pratique syndicale autochtone qui donne naissance au « forisme », c'est-à-dire à l'anarcho-syndicalisme argentin mis en pratique par la F.O.R.A.

---

103 Cf. OVED (I.), op. cit. ; VAZQUEZ DE FERNANDEZ (S.), op. cit.

## 2.G- Syndicalisme révolutionnaire et anarchisme

Déjà vers 1903-1904 un groupe de militants du Parti Socialiste Argentin commence à critiquer l'action politique socialiste car trop éloignée de la praxis et de l'activité syndicale. Ce secteur commence à se consolider après le IIIème Congrès du Parti Socialiste (juillet 1903), avec la contribution idéologique de Walter Mocchi, journaliste de *L'Avanguardia* de Milan et dirigeant de l'aile gauche du Parti Socialiste Italien, qui réalise entre 1900 et 1903 plusieurs voyages en Argentine pour propager les idées du secteur révolutionnaire dans lequel il milite<sup>104</sup>. Dès lors un courant proche de l'aile révolutionnaire du P.S. italien, identifié aux idées d'Arturo Labriola et Enrico Leone, se constitue à l'intérieur du P.S. argentin mais dont l'activité sera éclipsée par l'élection du socialiste A. Palacios à la chambre de députés, d'une part, et par le succès des anarchistes auprès des travailleurs, d'autre part.

Les syndicalistes argentins s'inspirent des théoriciens du syndicalisme révolutionnaire européen. Aux idées des italiens déjà évoqués s'ajoutent celles de George Sorel, d'Hubert Lagardelle et surtout de Fernand Pelloutier dont la conception des bourses du travail françaises inspirera en grande mesure le syndicalisme argentin<sup>105</sup>, à une époque où elles sont en plein apogée en France.

La contribution du syndicalisme français sera « importée » par deux membres du Parti Socialiste argentin qui l'introduiront au parti et à l'Union Générale des Travailleurs (U.G.T.) à travers leur activité militante : il s'agit de la française Gabriela de Coni et de l'argentin Julio Arraga. C'est donc dans l'Union Générale des Travailleurs (U.G.T., de tendance socialiste mais sans lien directe avec le parti) qu'un secteur très critique envers l'action parlementaire s'enracinera, donnant naissance au courant syndicaliste « pur » ou syndicalisme révolutionnaire argentin.

Suivant la conception de F. Pelloutier, les syndicalistes argentins assignent au syndicat un « rôle révolutionnaire », le considérant un instrument de lutte supérieur à tout autre ayant une « fonction historique dans le futur » qui n'est autre que celle « d'embryon d'un système de production collectiviste »<sup>106</sup>.

Tout paraît, en effet, les rapprocher de l'anarchisme. A tel point qu'un moment d'hésitation se produira vers 1905 ; au moment où une majorité des libertaires se range derrière l'avis d'Eduardo Gilimón pour identifier la F.O.R.A à la philosophie anarchiste, une minorité (dont le directeur de *La Protesta*, Alberto Ghirardo, devient le porte-parole) semble séduite par ces syndicalistes qui se disent « révolutionnaires » et croit voir en eux

---

104 BILSKY (E.), op. cit., t. 2, p. 167.

105 En Argentine, ce qu'en Europe est connu comme « syndicalisme révolutionnaire », s'appellera « syndicalisme pur », « syndicalisme neutre » ou tout simplement « syndicalisme », par opposition à « l'anarcho-syndicalisme » ou « syndicalisme étiqueté » de la F.O.R.A. anarchiste.

106 Programme syndicaliste paru dans *La Accion Sindicalista*, juillet 1905 ; cité par DEL CAMPO (H.), *El "sindicalismo revolucionario" (1905-1945)*. Selección de textos, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1986, p. 33-34.

une « évolution du socialisme vers l'anarchisme »<sup>107</sup>.

Toutefois, pour la plupart des anarchistes de la F.O.R.A., le syndicalisme se présente à peine plus évolué que le socialisme. La subordination de l'action parlementaire au syndicat n'a pour eux rien de révolutionnaire. Aussi, l'idée du syndicat comme but de la révolution ne peut-elle être acceptée par ceux qui ne considèrent le syndicat que comme un simple moyen d'action parmi d'autres<sup>108</sup> mais jamais comme une fin en soi. En témoignent les mots d'Emilio López Arango (1891-1929) : « Nous ne sommes pas d'accord avec ce syndicalisme neutraliste, même s'il s'auto-qualifie révolutionnaire. Les anarchistes doivent être fidèles à leurs principes et conséquents avec leurs idées dans tous les domaines de l'activité révolutionnaire. Et dans le syndicat, même au prix du heurt avec ceux qui s'y opposent, il est nécessaire de défendre les idées libertaires, car cette défense est, pour les anarchistes, la raison d'être du syndicalisme »<sup>109</sup>.

A la révolution éminemment économique des syndicalistes les anarchistes opposent donc la révolution sociale, qui non seulement inclue le domaine économique mais aussi, et surtout, le dépasse. Si le syndicalisme se veut purement ouvrier, l'anarchisme se prétend en même temps une philosophie et une pratique sociale englobant tous les aspects de la vie de l'homme et ne pouvant jamais se réduire à la condition prolétarienne.

Le syndicalisme apparaît donc comme une tendance purement ouvrière, autonome, révolutionnaire et apolitique (ce qu'il ne faut pas confondre avec la position anti-politique des anarcho-syndicalistes) et préoccupée avant tout par l'unification des forces ouvrières.

---

107 Cf. « Palestra, socialismo viejo, socialismo nuevo », *La Protesta*, 14 mai 1905 ; cité par BILSKY (E.), op. cit., t. 2., p. 126.

108 En effet, bien que l'activité syndicale est une priorité pour les anarchistes argentins, ils ne s'écarteront jamais du travail de conscientisation réalisé par la propagande écrite mais aussi par le théâtre libertaire, par la création d'écoles libertaires, par la diffusion d'œuvres libertaires théoriques mais également littéraires, par la création de groupes de discussion, etc. Cf. infra : III.2.C., Rêves d'élévation de l'homme.

109 LOPEZ ARANGO (E.), « Sindicalismo revolucionario », *Ideario*, Buenos Aires, ACAT, 1942, dans RAMA (C.) et CAPPELLETTI (A.), *El anarquismo en América Latina*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1990, p. 72.

## 2.H- La scission de la FORA en 1915

En effet, malgré des rapports très souvent tendus entre anarchistes et socialistes, les tentatives d'unification des efforts sous une même fédération ne manquent point<sup>110</sup> entre ces deux tendances éternellement rivales. Depuis l'apparition du courant syndicaliste argentin la propension à l'union des forces ouvrières commence à se consolider, d'autant plus que les conflits sociaux s'aggravent dans un pays proche de la « guerre sociale », selon les mots d'Abad de Santillán. A vrai dire, les grandes manifestations ouvrières survenues en 1909 et 1910, années bien agitées pour le mouvement social<sup>111</sup>, donnent lieu à une répression sans précédent débouchant sur une loi (dite de Défense sociale) qui mine l'action syndicale et tout particulièrement l'activité anarchiste. Ce à quoi il faut ajouter le début d'une crise économique, aggravée ensuite avec la guerre en Europe, qui touchera sévèrement le milieu des travailleurs pendant des longues années<sup>112</sup>.

Dans ce contexte, les plus grands efforts réalisés dans le sens de la fusion seront ceux de l'U.G.T., qui devra souvent faire face à la réticence anarchiste. Toutefois, face à la gravité de la situation des travailleurs, l'unité semble s'imposer en 1909 : ainsi, la Confédération Ouvrière Régionale Argentine (C.O.R.A.) voit-elle le jour par fusion, en théorie du moins, de la F.O.R.A. anarchiste et de l'U.G.T. (socialistes et syndicalistes). La nouvelle Confédération Ouvrière accepte le Pacte de Solidarité (constitué en 1904) de la F.O.R.A. mais refuse de conseiller publiquement à ses militants le « communisme anarchiste »<sup>113</sup>, soit l'âme de la Fédération anarchiste. Cette dernière se trouve en fait très faiblement représentée au Congrès constitutif de la nouvelle Confédération puisqu'une majorité de libertaires avait décidé de ne soutenir ni assister à aucune tentative de fusion avec l'U.G.T.

Bref, la fusion de la F.O.R.A. dans la C.O.R.A. se heurte à des fortes résistances. Du fait que cette dernière a accepté le Pacte de Solidarité de la F.O.R.A. (y compris son système d'organisation, mais avec des légères modifications), les adhérents de celle-ci considèrent que la nouvelle confédération devrait dès lors s'incorporer à la fédération anarchiste. Le résultat est donc la présence simultanée de la Confédération Ouvrière Régionale Argentine (où le courant syndicaliste « neutre » fait son chemin, se rapprochant de l'anarchisme dans certains domaines) et de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine qui refuse d'abandonner sa recommandation du communisme anarchiste. On voit bien que l'éternelle rivalité persiste d'autant plus que le nouveau concurrent pour l'anarchisme s'affirme de plus belle dans la conscience de ce prolétariat en pleine mutation.

Il faut souligner que, dans ce contexte de tension sociale extrême et d'essor

---

110 Voir chronologie en annexe.

111 Idem.

112 Si en 1914 le chômage touchait plus de 300.000 travailleurs, en 1917 ils étaient 455.870 à ne pas être embauchés, soit 20 % de la population active. Cf. DEL CAMPO (H.), De la FORA a la CGT, *Historia del movimiento obrero* n° 38, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1973, p. 77.

113 Cf. Déclaration de la F.O.R.A. en 1905, en annexe.

syndicaliste, la fédération anarchiste, ainsi que les groupes anarchistes et leurs publications ne pourront pas rester longtemps comme un bloc homogène. Les divergences (re)commencent parmi les anarchistes, notamment en ce qui concerne la volonté de fusion des forces ouvrières. En fait, tout tourne autour de l'unification, bien sûr, mais surtout de la définition idéologique de la confédération à créer. Comme conséquence des querelles internes au mouvement anarchiste, quelques militants « anarchistes authentiques »<sup>114</sup>, surtout des intellectuels, s'écartent peu à peu du mouvement. Le résultat en est une sensible « syndicalisation » de la fédération anarchiste.

Ainsi, n'est-il pas difficile de comprendre qu'en 1910 la C.O.R.A. décide sa propre dissolution et son incorporation (concrétisée l'année suivante) à la F.O.R.A.. Or, dans cette nouvelle Fédération (élargie aussi par la jonction de syndicats autonomes) les divergences entre syndicalistes et anarchistes continueront de plus belle.

Lorsque cette nouvelle F.O.R.A. élargie décide, en 1915 (à son IX<sup>e</sup> Congrès), qu'elle « ne se prononce officiellement partisane ni conseille l'adoption de systèmes philosophiques ni d'idéologies déterminées (...) »<sup>115</sup>, seule une minorité<sup>116</sup> est prête à conserver la déclaration idéologique anarcho-communiste. Dans une assemblée, réalisée en mai 1915, 21 sociétés de résistance<sup>117</sup> mécontentes des résultats de la fusion cristallisée au IX<sup>e</sup> congrès de la F.O.R.A. décident de méconnaître ce congrès et de maintenir la déclaration du communisme anarchiste du V<sup>e</sup>me congrès de la fédération en en créant une nouvelle. L'union des forces ouvrières n'aura donc jamais existé en Argentine ; désormais deux fédérations ouvrières coexisteront : la F.O.R.A. du V<sup>e</sup>me congrès (anarchiste) et la F.O.R.A. du IX<sup>e</sup>me congrès (syndicaliste « neutre »), dénotant encore une fois la scission idéologique des travailleurs mais, surtout, cette vision anarchiste qui prétend la subversion du monde, tout effort moins ambitieux s'avérant dépourvu de sens.

114 Étant donné l'évolution de certains anarchistes vers la conception syndicaliste, les anarcho-communistes, critiquant les uns comme les autres, se définissent comme « anarchistes authentiques » par opposition aux anarchistes « convertis » au syndicalisme ; même les socialistes parleront des « anarchistes authentiques » car eux aussi s'opposent aux deux courants révolutionnaires.

115 On y remarquera par ailleurs l'influence de la Charte d'Amiens (1906) de la C.G.T. Française. Déclaration de principes du IX<sup>e</sup>me congrès de la F.O.R.A. ; dans DEL CAMPO (H.), *El "sindicalismo revolucionario"*, op. cit., p.48-49.

116 Il s'agit des sociétés de résistance suivantes : celle de menuisiers, chauffeurs de chariots, maçons, peintres, chaudronniers, ouvriers du tabac, coupeurs de chaussures, chambre syndicale de cuisiniers, de la capitale; et boulangers de Chacabuco, métiers similaires de Punta Alta, constructeurs de charrettes de Rosario, chambre syndicale de cuisiniers de La Plata et métiers similaires de Berazategui. Cf. ABAD DE SANTILLAN (D.), op. cit., p. 248.

117 Ces sociétés de résistance sont : celle des chauffeurs de chariots, menuisiers, électriciens, tabaquiers, plusieurs sections de boulangers, fondeurs et métiers similaires, ouvriers du port, fabricants d'espadrilles, travailleurs des arts graphiques et métiers similaires, Centre Ouvrier de l'Est, Fédération d'arts graphiques, Chambre syndicale de cuisiniers et pâtisseries, métiers similaires de Berazategui, ouvriers cordonniers de Rosario, Section ferroviaire de San Cristobal, métiers similaires de Santa Fé et Fédération Ouvrière de Entre Rios. Ibid., p. 254.

C'est cette vision qui caractérisera constamment les anarchistes « authentiques » de la F.O.R.A. du Vè, désormais en déclin dans le monde ouvrier mais toujours fidèles à un idéal de liberté qui ne peut que concerner la société toute entière.

Mais les divisions internes sont aussi un des traits spécifiques de ce mouvement multiforme : le Révolution Bolchevique viendra ajouter une divergence de plus à cette Fédération anarchiste déjà affaiblie où un groupe « anarcho-dictatorial »<sup>118</sup> - dira Abad de Santillán avec amertume - regarde la Russie d'un œil plein d'espoir. C'est avec eux que la F.O.R.A. du IXè conformera, en 1922, l'Union Syndicale Argentine, laissant à la F.O.R.A. anarchiste l'exclusivité dans l'appellation : une seule F.O.R.A. survit désormais, celle des anarchistes, qui profitent d'ailleurs pour se prononcer, une fois de plus, fermement contre toute dictature y compris la « dictature du prolétariat ».

Lorsque la première dictature militaire, celle du général José Félix Uriburu, débute en Argentine (en septembre 1930), le mouvement anarchiste n'est plus majoritaire dans l'univers syndical depuis l'essor du courant syndicaliste révolutionnaire cristallisé par la division de la F.O.R.A. en 1915.

Au moment du coup d'état du 6 septembre, les militants du mouvement ouvrier sont distribués parmi trois centrales nationales : la F.O.R.A. (anarchiste), l'U.S.A. (syndicaliste) et l'éphémère Confédération Ouvrière Argentine (C.O.A., socialiste)<sup>119</sup>. Quelques jours après l'instauration du gouvernement militaire les syndicalistes, les socialistes et quelques syndicats autonomes fusionnent pour donner naissance à la Confederación General del Trabajo (Confédération Générale des Travailleurs, C.G.T.), à laquelle -on ne s'en étonnera point – les anarchistes de la F.O.R.A. s'opposeront farouchement.

La création de la C.G.T. Argentine inaugure ainsi une nouvelle étape dans l'histoire du mouvement ouvrier du pays, de plus en plus éloigné de l'anarchisme « authentique » : la nouvelle Confédération cherchera une bonne entente avec le gouvernement « provisionnel » de 1930 et deviendra plus tard la clé de voûte du pouvoir populiste du général Juan Domingo Perón<sup>120</sup> ; la F.O.R.A. continuera son existence (désormais clandestine) séparée du reste des travailleurs « légalistes ».

---

118 Ibid., p. 269.

119 Créé en 1926 par initiative de l'Unión Ferroviaria (cheminots), elle adoptera une organisation verticale et centralisée.

120 Cf. BELLONI (A.), *Del anarquismo al peronismo. Historia del movimiento obrero argentino*, Buenos Aires, Ediciones Documentos, 1960.

## 2.1- La période illégaliste

Comme le souligne J-M Lacroûte : « L'histoire du mouvement anarchiste s'est construite sur le syndicalisme d'action directe, sur des mouvements communistes-libertaires, des luttes antimilitaristes ou individualistes, et aussi dans les attentats, les actions illégalistes »<sup>121</sup>.

Le mouvement anarchiste argentin n'est pas une exception puisqu'il aura connu toutes ces nuances : bien plus méconnu que l'anarcho-syndicalisme de la F.O.R.A., l'anarchisme illégaliste aura pourtant sa période « de gloire », si l'on peut dire, secouant non seulement la société argentine toute entière mais aussi obligeant tout le mouvement anarchiste à prendre position face à la violence. Car c'est de la violence dont il s'agit, même si l'on entend par « illégalisme » un ensemble d'actes relativement hétéroclites dont la violence n'est pas une condition sine qua non, bien qu'elle soit tout de même un élément souvent présent.

En effet, « De l'attaque à main armée réalisée, en 1919, par les anarchistes Babby et Boris Wladimirovich, au périple expropriateur légendaire des Espagnols Buenaventura Durruti et Francisco Ascaso dans le sol latino-américain, l'anarchisme violent avait jeté ses bases à Buenos Aires et son histoire atteindra son point culminant avec les figures de Miguel Arcángel Roscigna et Severino Di Giovanni »<sup>122</sup>.

L'expropriation ou « reprise individuelle », la création de fausse monnaie, la « propagande par le fait », les meurtres de vindicte ou de vengeance, les attentats auront lieu en Argentine, avec un décalage dans le temps par rapport au mouvement anarchiste européen ; mais comme pour ce dernier, ces actes marqueront la fin d'une époque et une réorientation du mouvement libertaire<sup>123</sup>.

En effet, nous voudrions attirer l'attention sur un constat : si la question de l'utilisation de la violence comme méthode révolutionnaire se pose en Argentine dans les années 1890 comme écho aux événements survenus en Europe, ce n'est qu'en 1905, parallèlement à l'essor du syndicalisme révolutionnaire et à la définition idéologique des anarchistes de la F.O.R.A., qu'aura lieu le premier attentat anarchiste, commis par le catalan Salvador Planas contre le président argentin Manuel Quintana. En 1908, encore un attentat contre le président Figueroa Alcorta, commis par Francisco Solano Regis. Le premier sera condamné à 10 ans de réclusion, le second devra purger une peine de 20

---

121 LACROÛTE (J-M), « Introduction » dans BAYER (O.), *Les anarchistes expropriateurs*, op. cit., p. 5.

122 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni el idealista de la violencia*, Buenos Aires, Planeta, 1998, p. 151.

123 Cf. PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p.199-210. Pour le cas argentin, E. Colombo signale : « [dans les années 30] s'organisa au niveau régional le mouvement spécifique, c'est à dire ce qui sera pour la première fois en Argentine une organisation nationale spécifiquement anarchiste » et il précise que le « spécifisme » est le « nom sous lequel on définit la tendance qui défend l'organisation nationale et permanente des anarchistes en tant que tels » et à laquelle la F.O.R.A. s'est toujours opposée ; COLOMBO (E.), « Prologue », op. cit., p. 16.

ans ; ils seront emprisonnés à la Penitenciaría National, une prison qui à l'époque se trouve en plein centre de la capitale argentine.

C'est donc par deux tyrannicides (manqués) que débute une longue période illégaliste. En 1909 Enrique Nido, ancien collaborateur de Francisco Ferrer, réalise un attentat (frustré) contre le consul espagnol à Rosario (Santa Fé), pour venger l'exécution du pédagogue espagnol et, cette même année, le polonais Simón Radowitzky tue le colonel Falcón, chef de la police de Buenos Aires et responsable du triste bilan de cette année lors de la manifestation du 1<sup>o</sup> mai, devenue la « Semaine Rouge » de Buenos Aires.

Aux tyrannicides, suivent ainsi deux attentats corps-à-corps contre deux haut responsables de la mort de nombreux grévistes ; car l'action de Radowitzky sera renouvelée, en 1923, par l'allemand Kurt Wilckens, qui tue le colonel Varela, tête de la répression des grévistes en Patagonie (1920-1921)<sup>124</sup>. Emprisonné à Buenos Aires, il sera tué la même année dans sa cellule par un partisan de la Liga Patriótica Argentina (organisation fasciste).

S. Radowitzky et K. Wilckens, emprisonnés, bénéficieront d'un grand soutien parmi les libertaires du pays, tout comme les italiens Sacco et Vanzetti, bénéficiant de grandes campagnes de solidarité pendant longtemps.

Or, vers 1925, commencent les actions de l'anarchisme illégaliste : attaques à main armée (banques, transporteurs de fonds, gares) mais aussi des attentats à la bombe dont les cibles, d'ailleurs, se diversifient à tel point que cela provoque une sérieuse rupture à l'intérieur même de l'anarchisme argentin. A cette époque l'espagnol Buenaventura Durruti fait un – infructueux – séjour en Argentine pour tenter de remplir les caisses de son groupe anarchiste. Aussi l'italien Severino Di Giovanni se consacre-t-il entièrement à l'action directe telle qu'il la conçoit, soit par la dynamite et par la plume.

Severino Di Giovanni naît à Chieti, Italie, en 1901. Tout en travaillant comme maître d'école, il apprend le métier de typographe. En 1922 il abandonne l'Italie fasciste et débarque à Buenos Aires en 1923, avec son épouse et sa fille née entre-temps au Brésil. Dans la capitale argentine il exerce son métier de typographe et se met en contact avec des anarchistes et des anti-fascistes comme lui : en 1924 il écrit son premier article dans *L'Avvenire* mais dès l'année suivante il commence sa propre publication, *Culmine*, réalisée entièrement, de la rédaction à l'expédition, par l'italien et un collaborateur. Ce

---

124 Il s'agit de deux grandes grèves successives réalisées en 1920 et 1921 par les ouvriers agricoles embauchés notamment dans la tonte des moutons dans les immenses estancias de la région de la Patagonie argentine. Ces grèves seront organisées par la Fédération Ouvrière de Río Gallegos (non loin du Détroit de Magellan, dans la Province de Santa Cruz), où les idées anarchistes sont majoritaires. Voir BAYER (O.), *La Patagonie rebelle. 1921-1922 : chronique d'une révolte des ouvriers agricoles en Argentine*, Lyon, ACL, 1996 (traduit par S. Guittard et F. Mintz). Pour une version succincte et également en français voir BAYER (O.), « Lutte de classes sur fond d'estancias », dans SCHNEIER-MEDANES (G.) (dir.), *Patagonie. Une tempête d'imaginaire*, Autrement, Hors Série N° 94, Mai 1996, p. 165-180.

dernier vient du groupe de *L'Avvenire* et s'appelle Aldo Aguzzi ; il est « la contre-figure de Severino », assure O. Bayer, c'est-à-dire « partisan du travail d'organisation [des anarchistes] et pacifiste »<sup>125</sup>. Or, Di Giovanni, ce « volontariste à l'extrême et individualiste au service de l'humanité »<sup>126</sup>, ne se contente pas de cette publication ; il organise aussi une bibliothèque nomade en langue italienne et crée ensuite une librairie qui propose des oeuvres de Bakounine, Kropotkine, Nietzsche, Darwin, Stirner, Morris, Reclus et Malatesta. Il réalise également un travail d'éditeur en publiant des travaux de S. Faure ainsi que d'E. Armand.

Mais ses activités ne concerneront pas uniquement l'encre ; et son discours de dynamiteur deviendra en même temps une pratique de la propagande par le fait et de l'illégalisme.

« Le 6 juin 1925 commença de façon quasi innocente le vertigineux cycle de la violence. Ce jour-là la colonie fasciste italienne fêtait à Buenos Aires le 25<sup>e</sup> anniversaire de l'intronisation de Victor Emmanuel III. La grande fête avait lieu dans le théâtre Colon en présence du président de la nation, Marcelo T. de Alvear, et de l'ambassadeur italien Luigi Aldrovandi Marescotti, comte de Viano. Quand l'orchestre entonna l'hymne national italien, un incident bruyant se produisit : un groupe d'anarchistes, duquel se détachait Severino Di Giovanni, interrompit la fête en lançant des tracts et en scandant : mort au fascisme ! C'était le point de départ »<sup>127</sup>. En effet, ce n'est que le début d'une suite d'actions directes menées par Di Giovanni et quelques compagnons : 1926, une bombe au consulat américain en Argentine entend manifester pour la libération des anarchistes italiens Sacco et Vanzetti aux Etats-Unis ; en réponse à l'annonce de leur exécution, l'année suivante, une bombe au monument à Washington, une bombe à l'agence de la compagnie étasunienne Ford, une bombe au City Bank et, au passage, une bombe pour faire cesser la production des nouvelles cigarettes marque « Sacco et Vanzetti », sans oublier la bombe du 3 mai 1927 qui fait sauter le consulat italien à Buenos Aires. Aux attentats à la bombe Di Giovanni et ses amis ajouteront des actions « expropriatrices » ainsi que l'introduction de fausse monnaie. Il s'agit de financer, bien sûr, la lutte anti-fasciste en Argentine, mais aussi des campagnes de solidarité avec des anarchistes emprisonnés : Sacco et Vanzetti, mais également le russe Radowitzky reclus à Ushuaïa depuis son attentat de 1909.

Ces actions vont créer un climat de violence diffuse chez la population de la capitale argentine comme chez les libertaires. Deux courants vont dès lors se combattre autour de la question de l'utilisation de la violence dans les rangs anarchistes.

D'une part, la F.O.R.A. et les rédacteurs de *La Protesta* (parmi les plus connus, D. Abad de Santillán et A. López Arango) prendront une position « modérée », c'est-à-dire nettement contre les coups spectaculaires des expropriateurs, soigneusement différenciés

---

125 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 37.

126 BAYER (O.), *ibid.*, p. 39.

127 Le paragraphe est extrait de la « Note sur Severino Di Giovanni » parue dans BAYER (O.), *Les anarchistes expropriateurs*, op. cit., p. 42 ; traduction de Sabine Chakroun et Frédéric Goldbronn.

ceux-là des heureuses actions de « vengeance du peuple » accomplies par Radowitzky ou par Wilckens.

Les rédacteurs de *La Antorcha*, d'autre part, défendront souvent (avec R. González Pacheco, T. Antillí et J. Prince en tête) l'action directe, l'illégalisme et ses actifs partisans, si ce n'est pour les justifier systématiquement ce sera du moins pour les comprendre. Et, bien sûr, ouvertement favorable à l'expropriation et à la violence, le journal *Culmine* rédigé (depuis 1925) par S. Di Giovanni sera le porte-parole des anarchistes expropriateurs argentins. Ainsi, « l'anarchisme individualiste, qui avait eu un grand essor à la fin du [XIX<sup>e</sup>] siècle, renaquit avec la publication de "Culmine" de Severino Di Giovanni »<sup>128</sup>.

Le combat entre *protestistas* et *antorchistas* sera rude, au point qu'un meurtre viendra clore cette période d'auto-questionnement libertaire : en 1929 le militant López Arango est tué de trois balles à son domicile très certainement par Severino Di Giovanni<sup>129</sup>, celui qu'il combattait le plus depuis les pages de *La Protesta* car l'italien était devenu le représentant de la ligne violente de l'anarchisme argentin.

En 1930, on observe une dernière tentative d'union des libertaires face au coup d'état militaire. Même le clandestin Di Giovanni, commence cette année-là à publier dans l'atelier de *La Antorcha*, *Anarchia*, un journal franchement individualiste mais qui se veut toutefois « ouvert à tous : à ceux que nous voulons critiquer comme à ceux qui veulent nous critiquer »<sup>130</sup>, comme pour tenter un rapprochement des forces libertaires. Mais le mouvement anarchiste argentin se trouve affaibli et divisé.

Severino Di Giovanni, traqué par la police depuis longtemps, sera emprisonné puis sommairement jugé par un tribunal militaire en 1931. Ironie du sort, Franco, un militaire argentin commis d'office, lui assurera une défense brillante, devenue par ailleurs une véritable plaidoirie contre la peine de mort. Mais l'italien sera condamné à mort par unanimité et fusillé le 1<sup>o</sup> février 1931 devant une foule de curieux qui l'entendront pour la dernière fois ; ce sera pour crier : « Evviva l'anarchia! ».

C'est la fin d'une période ; celle pendant laquelle l'anarchisme pèse véritablement dans la société argentine, tant du point de vue des pratiques que du point de vue des mentalités.

---

128 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 28.

129 Cf. BAYER (O.), *ibid.*, p. 256.

130 *Anarchia*, N° 1, 11/04/30, cité par BAYER (O.), *ibid.*, p. 239.



**CHAPITRE 3- SOCIOLOGIE DU MILIEU LIBERTAIRE**



La composition sociologique du milieu libertaire argentin n'est pas toujours aisément repérable puisque, d'une part, on le sait, il s'agit d'un mouvement diversiforme, hétéroclite, aux éléments mouvants et parfois éphémères ; d'autre part, du fait même de cette caractéristique mais aussi en raison des successives persécutions des militants et des consécutifs éparpillements des hommes et des femmes, il est parfois difficile de reconstituer des traces fuyantes de ce mouvement qui existe assez souvent dans la clandestinité, notamment à partir de 1910 (Cf. supra, Loi de Défense Sociale).

Ce n'est pas le but de ce travail que d'établir avec précision une sociologie du mouvement anarchiste argentin qui sans doute reste à faire ; toutefois, nous voudrions maintenant montrer en peu de mots l'essentiel des forces composites de ce mouvement. Nous ne pouvons, bien entendu, que compter sur les acteurs relativement organisés puisque ce sont eux qui ont laissé des traces pour la recherche ; quant aux autres, peut-être pourra-t-on les connaître lors de prochains études sur le milieu libertaire argentin qui, malgré quelques travaux remarquables, reste peu exploré, surtout en ce qui concerne la deuxième moitié de notre période.

Sans doute le mouvement anarchiste argentin apparaît-il étroitement lié au monde du travail tout d'abord et à l'anarcho-syndicalisme de la F.O.R.A. ensuite.

En effet, avant même la constitution de la Fédération ouvrière on peut noter l'existence de nombreux groupes, cercles et centres d'études, de vie très souvent éphémère, mais dont l'activité est en général fort intense, formés de manière spontanée par des libertaires dans le but de proposer au travailleur et à sa famille des activités concernant tous les aspects de leur vie quotidienne : l'usine, l'atelier, le logement, le quartier, les espaces culturels et de loisir ainsi que les lieux d'expression politique. Situés dans les zones urbaines (Buenos Aires mais aussi des villes portuaires comme Rosario ou Bahía Blanca) et particulièrement dans les quartiers ouvriers de la capitale, toute une panoplie de groupes, réunissant des travailleurs comme des intellectuels, se consacrent à une multitude d'activités telles que l'édition de brochures et périodiques, l'organisation de conférences, des représentation théâtrales, des soirées musicales et dansantes, des pic-nic dans la nature, la constitution de bibliothèques et d'écoles libertaires mais aussi des campagnes de solidarité pour aider les familles des grévistes disparus, déportés ou emprisonnés ... cette liste n'étant que sommaire<sup>131</sup>.

J. Suriano rappelle le caractère fragmentaire des sources disponibles et la difficulté de réaliser « une reconstruction satisfaisante » du filet composé par les divers groupes, centres et cercles anarchistes<sup>132</sup>. Il n'est donc pas étonnant que l'on ne puisse établir avec certitude la composition sociologique de ces groupes. Cependant, on est en mesure de croire que cette composition ressemble à celle des organisations ouvrières de l'époque, mieux connues, et cela d'autant plus que, comme le chercheur argentin le souligne, l'existence de ces groupes s'avère dépendante de la santé des libertaires dans le monde du travail ; autrement dit, « la présence des cercles anarchistes atteint le moment de plus

---

131 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 37-57.

132 SURIANO (J.), *ibid.*, p. 41.

forte diffusion et influence pendant la première décennie de ce siècle [le XX<sup>e</sup>] et cela simultanément à la croissance de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine »<sup>133</sup>.

Ainsi, un des premiers groupes libertaires du pays, le « Cercle Communiste-anarchiste » créé en 1884, est composé, selon Falcón, par des italiens parmi lesquels un boulanger, un ébéniste et un graveur<sup>134</sup>. Il signale également qu'à partir de 1894 les anarchistes sont présents chez les maçons, les boulangers, les fabricants de cigarettes, les cordonniers, les plâtriers et les sculpteurs.

En ce qui concerne les militants et propagandistes de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, il faut souligner que, outre une poignée d'anarchistes européens déjà évoqués et dont le séjour en Argentine sera relativement bref, le mouvement libertaire du pays comptera, selon les mots de Suriano, « une large masse de propagandistes » représentatifs des « militants de base », c'est-à-dire « des centaines d'activistes » actifs dans « les usines, les ateliers, le port [de la capitale], le marché central, le transport » ainsi que dans les logements ouvriers et d'autres espaces publics. Et l'historien argentin de préciser que « la plupart de ces propagandistes étaient des ouvriers, notamment des travailleurs manuels : des boulangers, des maçons, des typographes, des mécaniciens, des cordonniers, des peintres, des porteurs, des coiffeurs » mais aussi un bon nombre d'ouvriers non qualifiés tels que « des péons, des journaliers et des arrimeurs » et quelques « employés et commerçants »<sup>135</sup>. Or, à l'exclusion de ces derniers, si l'on ajoute les cheminots de Rosario, on retrouve la composition du secteur anarchiste présent au congrès constitutif de la première Fédération Ouvrière Argentine (F.O.A., 1901) et, à peu de différences près, on est en présence du noyau anarchiste de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine de 1905, celle qui - rappelons-le - empreindra le mouvement social, et ouvrier en particulier, de la philosophie anarcho-communiste.

Or, outre cette base de militants artisans / ouvriers, le mouvement anarchiste argentin se compose également d'un noyau, bien plus restreint, d'intellectuels qui « organisaient, diffusaient et donnaient impulsion aux idées libertaires notamment à travers la presse et les conférences mais aussi grâce à l'enseignement et aux soirées culturelles »<sup>136</sup>. Ce groupe est composé, surtout à partir de l'application de la Loi de Résidence (1902) d'une majorité d'argentins, contrairement à l'essentiel de la base militante des travailleurs des premières années qui devra attendre un peu plus longtemps pour voir l'achèvement de l'autochtonisation de ses rangs. Il s'agit ici d'un groupe, encore une fois, assez hétérogène

---

133 SURIANO (J.), *ibid.*, p. 56.

134 FALCON (R.), *op. cit.*, p. 120.

135 SURIANO (J.), *Anarquistas*, *op. cit.*, p. 129.

136 SURIANO (J.), *ibid.*, p. 130.

tant du point de vue de la nationalité de ses membres que de leurs parcours idéologiques et biographiques : la mobilité géographique des intégrants de ce groupe se traduit par une fluctuation relativement fréquente des individus dans les groupes militants argentins et il n'est pas rare, par exemple, de compter avec la participation, dans tel ou tel cercle, de militants européens dont la présence dans le pays ne sera que transitoire. De même, ce sera aussi le cas pour nombre de militants libertaires argentins qui, plus tard, se rendront en Espagne pour contribuer à grossir les rangs républicains lors de la guerre civile de 1936-39. Il faut noter également que l'implication et la permanence des intellectuels dans l'activité libertaire est variable dans le temps, ce qui, une fois de plus rend difficile une sociologie de ce secteur, pourtant clé, du mouvement anarchiste du pays (et cela même si les libertaires liés au monde du travail ne les chériront pas toujours). En général, ce groupe est composé d'une majorité de journalistes, maîtres d'école, professeurs et écrivains, souvent liés à la bohème de la capitale<sup>137</sup>. L'apport de ces intellectuels n'est pas celui d'une contribution autochtone à l'idéologie anarchiste ; cependant leur participation sera primordiale pour la diffusion (et parfois traduction) des théoriciens de l'anarchisme international. Aussi joueront-ils un rôle « pédagogique » essentiel pour le mouvement, que ce soit à travers leur participation dans la presse libertaire, la création littéraire servant la cause anarchiste, le soutien aux nombreuses « écoles libres »<sup>138</sup>, bibliothèques, librairies et cercles divers.

En 1915 les anarchistes, minoritaires dans le mouvement syndical, restent pourtant attachés à la philosophie anarcho-communiste qu'ils entendent garder comme « étiquette » de leur fédération : ce noyau qui fait scission en constituant une nouvelle F.O.R.A. (dite du V<sup>e</sup> congrès) est composé de chauffeurs de chariots, de menuisiers, d'électriciens, de fabricants de cigarettes, de boulangers, de fondeurs, d'ouvriers du port, de fabricants d'espadrilles, de typographes, de cuisiniers et pâtisseries, de cordonniers et de cheminots, bien que cela n'implique pas forcément la totalité des travailleurs des branches évoquées. Toutefois, notons que la composition des militants par métier et par localité (la capitale, les villes de Rosario et d'Entre Ríos) reste stable depuis le début du mouvement anarcho-syndicaliste.

137 Parmi les plus connus on peut citer, sans prétention d'exhaustivité, Alberto Ghirardo, José de Maturana, Alejandro Sux, Julio Barcos, Teodoro Antillí, John Creaghe, Félix Basterra, Pascual Guaglianone, Virginia Bolten, Elam Ravel, Eduardo Gilimón, Mariano Cortés (dit Altair), Santiago Loscascio, Fortunato Serantoni, Bautista Fueyo, Emilio Arana, Rodolfo González Pacheco, Emilio López Arango, Diego Abad de Santillán, Pierre Quiroule. Voir repères biographiques en annexe.

138 En effet, « les expériences pédagogiques menées par l'anarcho-communisme [argentin] pendant les trois premières décennies » du XX<sup>e</sup> siècle sont nombreuses. Sous l'influence des idées de Paul Robin et du projet pédagogique de Francisco Ferrer particulièrement, les écoles « laïques », « libres », « modernes », « rationalistes », « intégrales » ou « libertaires » (termes qui désignent des expériences semblables) se développeront fortement entre 1900 et 1930, bien qu'avec des cycles de succès / échec, suivant les fluctuations du mouvement anarchiste dans le pays. Cf. BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres en la Argentina de principios de siglo*, Buenos Aires, Editorial contrapunto, 1990, p. 86.

Or, depuis cette date historique, la Fédération anarchiste ne pourra plus se vanter de représenter la majorité du mouvement, désormais plus éparpillé qu'auparavant. Les données nous manquent pour établir avec certitude la composition du mouvement libertaire des années 1920, mais il est clair qu'aux militants de la F.O.R.A. il faudra ajouter désormais une force non négligeable constituée par tous ceux qu'elle combat : le groupe formé autour de l'hebdomadaire *La Antorcha* (« dirigé » par l'intellectuel argentin R. González Pacheco), les groupes *Pampa Libre* et *Ideas*, bannis de ladite fédération en 1924, ainsi que les illégalistes, évidemment peu ou pas organisés et dont les parcours s'avèrent relativement hétéroclites.

Parmi ces derniers on peu citer, avec O. Bayer, l'allemand Kurt Wilckens, le russe Simón Radowitzky (forgeron), et Boris Wladimirovich, les argentins Miguel Angel Roscigna (leader métallurgiste), Emilio Uriondo et Juan Antonio Morán (« secrétaire général de la Fédération Ouvrière Maritime » de la capitale), l'italien Severino Di Giovanni (typographe), parmi d'autres<sup>139</sup>.

Que dire des forces anarchistes en Argentine vers 1930 ? En ce qui concerne la F.O.R.A. nos sources s'avèrent contradictoires : selon Abad de Santillán, par exemple, la fédération comptait avant le coup d'état « non moins de 100.000 adhérents »<sup>140</sup> alors que l'historien A. López signale qu'à cette date « de la F.O.R.A. dite du Vè congrès il n'existait plus que le nom »<sup>141</sup>.

Une chose est sûre : le coup d'état militaire de 1930 trouvera les anarchistes divisés ; à cela il faudra ajouter la dispersion provoquée par la nouvelle dictature. A ce sujet, Jacobo Maguid (dit Jacinto Cimazo), militant de la Fédération Anarcho-communiste Argentine (F.A.C.A., 1935<sup>142</sup>) dira : « une fois survenu le coup d'état militaire d'Uriburu le délabrement [du mouvement anarchiste] fut irrépensible. Les meilleurs militants furent emprisonnés, pour la plupart dans les prisons de Villa Devoto [à Buenos Aires] et d'Ushuaïa. D'autres furent déportés ou réussirent à quitter le pays. A [la prison de] Villa Devoto vivaient ensemble environ deux cents anarchistes réunis là-bas par la dictature. Ils venaient de divers endroits [du pays], depuis Jujuy [tout au nord] et El Chaco jusqu'à La Pampa et Río Negro [en Patagonie]. Ils avaient été actifs dans un groupe, une branche foriste ou autonome, une bibliothèque, un athénée (...), un comité pro prisonniers, une association de jeunes ou d'étudiants ». Et le militant argentin de rajouter : « Dans une situation aussi lamentable, la vie commune commença à effacer les antagonismes et la méfiance créés par une division interne [qui avait duré] de longues

139 Cf. BAYER (O.), « Simón Radowitzky, ¿mártir o asesino? », dans *Los anarquistas expropiadores, Simón Radowitzky y otros ensayos*, Buenos Aires, Galerna, 1975, p. 79-118 ; BAYER (O.), *Les anarchistes expropriateurs*, op. cit. et BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. Cit.

140 ABAD DE SANTILLAN (D.), op. cit., p. 296.

141 LOPEZ (A.), *Historia del movimiento social y la clase obrera argentina*, Buenos Aires, Editorial Programa, 1971, p. 277.

142 Devenue Fédération Libertaire Argentine (F.L.A.) en 1955.

années »<sup>143</sup> ; c'est le début d'une autre étape de l'histoire libertaire argentine, qui – on l'aura compris – échappe au cadre circonscrit pour cette étude.

---

143 CIMAZO (J.), « Una innovación metodológica. La organización anarquista en la Argentina », Jornadas Interdisciplinarias sobre anarquismo, Facultad de Filosofía y Letras [de la Universidad de Buenos Aires], 1991.



*Partie II :*  
**MYTHANALYSE DE L'ANARCHISME ARGENTIN**



## CHAPITRE 1- VISAGES DE PROMÉTHÉE.

### L'HOMME ANARCHISTE : DU REBELLE PRIMITIF AU RÉVOLTÉ CONSCIENT

*« Soy anarquista  
porque sueño y espero,  
porque siento y sufro,  
porque soy rebelde y lucho ! »*

*« Je suis anarchiste parce que  
je rêve et j'espère / j'attends,  
parce que je sens et je souffre,  
parce que je suis rebelle et je lutte ! »*

La Protesta Humana, 1916.



## 1.A- Méphisto, le barbare nomade : l'exemple du *gaucho*

### Qu'est-ce qu'un *gaucho*?

Rien que le mot *gaucho*, d'origine incertaine, nous introduit déjà dans un univers mythique. En effet, définir le *gaucho* ne sera jamais une tâche simple pour les Argentins ; on le trouve au carrefour de l'histoire et de la littérature, de l'anthropologie et de la légende conformant un personnage insaisissable, une figure omniprésente dans l'imaginaire argentin. Toujours vivant pour certains, mort depuis bien longtemps pour d'autres, le *gaucho* est partout et nulle part. Nous voudrions à présent livrer au lecteur quelques grandes images que le *gaucho* réveille sans cesse dans les esprits argentins de l'époque. Nôtre tentative n'est pas de décortiquer un personnage historique bien daté mais tout simplement de donner un bref aperçu de ce que l'imaginaire argentin nomme *gaucho*.

En ce qui concerne l'étymologie du mot, et sans prétendre à l'exhaustivité, nous ne pouvons proposer que des hypothèses : Agustín Basualdo dans son ouvrage *El gaucho argentino* [Le gaucho argentin] avance qu'il s'agit d'un mot provenant de la voix indienne (araucano) « gachu » signifiant « ami, camarade ». L'écrivain argentin Martínez Estrada (1898-1964), auteur de la célèbre *Radiografía de la Pampa* [Radiographie de la Pampa] (1933) ainsi que de *Muerte y transfiguración de Martín Fierro* [Mort et transfiguration du Martin Fierro] (1943), considère que l'étymologie « la plus authentique » serait celle qui « par métathèse se forme à partir du mot *huacho*, "guacho" (orphelin) en quichua. Voilà ce qu'était le *gaucho* : un être sans père ni famille (...) »<sup>144</sup>.

Enfin, l'historien et anthropologue uruguayen Fernando O. Assunção, spécialiste de la question du *gaucho*, précise<sup>145</sup> qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, avant que le terme *gaucho* ne fasse son apparition dans les documents historiques, les termes utilisés par les espagnols et les hispano-américains pour désigner le type rural de la région du Río de la Plata étaient ceux de « vagabundo » (vagabond), « vagamundo » (que nous nous permettrons de traduire par « vagamonde ») et « vago » (fainéant). C'est en 1771 que l'on trouve la première trace écrite du mot *gaucho* employé pour désigner l'homme pampéen. Or, le mot *gaucho* était déjà utilisé dans l'Espagne du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le domaine des mathématiques et de l'architecture, pour signifier le « défaut d'une surface dénivelée » ou encore comme synonyme de « dévié » et « tordu » ; ceci laisserait penser qu'il s'agit d'un mot provenant du terme français « gauche », et qui probablement aurait été utilisé par les fonctionnaires espagnols chargés de délimiter les territoires en Amérique et qui aurait été ensuite utilisé pour nommer l'habitant de la Pampa, également considéré comme un « dévié ».

S'il n'existe pas de consensus pour considérer le *gaucho* en tant que type ethnique

144 Cité par MAFUD (J.), *El desarraigo argentino*, Buenos Aires, Americalee, 1959 p. 29.

145 ASSUNÇÃO (F.), « Reseñas del pasado en las márgenes del Plata », *La Nación*, Rincón gaucho, 24 Avril 1999 ; ASSUNÇÃO (F.), « Una cuestión de palabra », *La Nación*, Rincón gaucho, 19 Juin 1999.

et/ou culturel voire social, on peut être *presque* sûr qu'il s'agit d'un produit du métissage. J. Mafud, dans son étude sur le déracinement argentin, évoque ainsi l'origine du *gaucho* : « Avant même sa naissance il était incrusté entre l'indien et l'homme civilisé. Dans le processus fœtal du *gaucho* ont rivalisé une mère indienne et un père blanc. Mais il ne fut ni l'un ni l'autre. Il fut un être intermédiaire : *gaucho*. Son berceau fut un vide ; le vide existant entre l'indien et le conquistador. Il naquit d'un croisement impossible (...). Il est issu d'un heurt et non pas d'une union »<sup>146</sup>. F.O. Assunção, lui, évoque le mélange ethnique qui eut lieu en Argentine avec l'apport de nombreux groupes autochtones locaux, du conquistador espagnol et portugais ainsi que d'autres indigènes et/ou métis venus des régions environnantes (Pérou, Bolivie, Paraguay, Brésil, Chili). Le *gaucho* est donc selon lui une « conjugaison de groupes ethniques autochtones pédestres qui vivent de la chasse et de la cueillette et qui deviendront des cavaliers dès qu'ils rencontreront le cheval et la colonisation européenne -espagnole et portugaise- »<sup>147</sup>.

En général, on parle donc de *gaucho* pour signifier le type rural du bassin du Río de la Plata et, par extension, de la Pampa (région de l'Argentine centrale).

Or le *gaucho* est devenu l'ancêtre mythique des Argentins.

Jusqu'en 1880 environ le mot *gaucho* aura un sens presque exclusivement péjoratif et sera utilisé par les élites urbaines positivistes en tant que synonyme de « fainéant, voleur de la campagne, vagabond, sans patrie ni patron » dans un contexte politique, idéologique et même imaginaire de lutte entre la « civilisation » (entendue comme le progrès qui ne peut venir que de l'Europe) et la « barbarie » (représentée par tout ce qui est lié à l'indien et, plus largement, autochtone).

La littérature (qui, comme la politique, ne concerne qu'un petit nombre d' « élus ») est sans doute le moyen privilégié par lequel le *gaucho* peut prendre une place symbolique dans les centres urbains les plus importants du pays, soucieux surtout de se distinguer de cette campagne si proche de la « barbarie ». On peut considérer donc que les élites urbaines, en véhiculant leur représentation d'un *gaucho* mal connu, contribueront fortement à réaliser son portrait.

Pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle la littérature romantique du Río de la Plata adopte parfois la langue du *gaucho* (mélange de l'espagnol ancien et de voix indiennes conservées par la tradition orale) pour composer des poèmes souvent satiriques. Ainsi, par exemple, un « Faust » *gaucho* voit-il le jour en 1866 grâce à la plume de Estanislao del Campo (1834-1880), inspiré par l'opéra de Charles Gounod représentée cette année-là pour la première fois à Buenos Aires. Sous le titre *Fausto : impresiones del gaucho Anastasio el Pollo en la representación de esta ópera* [Faust : les impressions du gaucho Anastasio el Pollo dans la représentation de cet opéra] l'écrivain nous livre avec ses vers une parodie du monde bourgeois aux aspirations « européisantes » confronté à l'univers du *gaucho*. Le décor de civilisation contre barbarie y est déjà mais il faudra attendre

146 MAFUD (J.), *El desarraigo argentino*, op. cit., p. 29.

147 ASSUNÇÃO (F.), « Tras los rastros de un arquetipo », *La Nación*, Rincón gaucho, 22 Août 1998.

quelques années avant de voir l'ébauche des traits de caractère du *gaucho* presque tel qu'il survit encore de nos jours.

Un événement littéraire contribuera à faire changer la vision urbaine méprisante de la figure du *gaucho* : en 1872 José Hernández, écrivain et journaliste cultivé et engagé, publie son célèbre *Martín Fierro*. Ce poème épique aura un propos pédagogique très clairement exprimé si non par son auteur du moins par son éditeur : la première partie (*El gaucho Martín Fierro* [Le gaucho Martin Fierro], publiée en 1872) sera adressée aux élites qui par méconnaissance du *gaucho* le méprisent ; la deuxième partie (*La vuelta de Martín Fierro* [Le retour de Martín Fierro], publiée en 1879) aura comme but principal de « faire du *gaucho* un véritable citoyen, un auxiliaire illustré de la démocratie »<sup>148</sup>). Cette œuvre, qui utilise la langue parlée par le *gaucho*, inaugure un nouveau genre littéraire : la littérature « gauchesca », très développée vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>.

José Hernández souhaite également rendre compte de « tous les malheurs dont est victime cette classe déshéritée [celle des *gauchos*] de notre pays » et introduit son poème épique en annonçant son effort de présenter « un type d'homme qui personnifiât le caractère » du *gaucho*, pour pouvoir apprécier son « imagination pleine d'images et de couleurs », « tous ses accès d'arrogance immodérés jusqu'au crime » et « tous ses élans », pour ainsi le montrer tel qu'il est : « l'enfant d'une nature que l'éducation n'a pas encore poli et adouci »<sup>149</sup>.

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'éradication quasi totale des indiens établis dans le territoire argentin ainsi que le développement du barbelé à grande échelle -entre autres raisons- provoqueront la sédentarisation (bien forcée, d'ailleurs) du *gaucho* et donc un changement fondamental de son mode de vie : le *gaucho* « matrero » (qui signifie « rusé » mais aussi « vagabond »), nomade, éleveur de bétail, sera progressivement remplacé par le *gaucho* travailleur dans l'estancia (fermier salarié). On attribuera à ces deux types de *gaucho* des caractéristiques plus ou moins artificielles ; on les imagine assez différents. Pérez Amuchástegui dans son étude sur la « mentalité du *gaucho* » ébauche celle-ci en utilisant pêle-mêle des exemples historiques et littéraires. L'intérêt de son travail réside à nos yeux moins dans une analyse « objective » de la figure du *gaucho* que dans un formidable concentré d'images que ce personnage évoque.

Le *gaucho* « matrero », parfois aussi appelé *gaucho* méchant, apparaît comme un personnage nomade qui, vivant en pleine liberté dans une Pampa pas encore morcelée par le barbelé imposé avec le *latifundio*, vit de la chasse du bétail parsemé sur ce sol immense qu'il considère chez lui. Il mange la viande, il vend ou troque le cuir. Mais il « doit faire face à une vie dure et difficile correspondant à une période incertaine de

148 Prologue à la 10<sup>e</sup> édition argentine du *Martín Fierro* Cité par PEREZ AMUCHASTEGUI (A.J.), *Mentalidades argentinas (1860-1930)*, Buenos Aires, Eudeba, 1965, p.289.

149 Lettre de José Hernández à José Zoilo Miguens, datée à Buenos Aires, décembre 1872, dans HERNANDEZ (J.), *Martín Fierro*, Buenos Aires, Kapelusz, septième édition, 1965, p. 2.

transformation de la vie rurale »<sup>150</sup>. D'une part, l'armée nationale a besoin de lui pour repousser les frontières de la « civilisation » et gagner du terrain aux indiens ; le *gaucho*, forcé à devenir chair à canon pour défendre une notion - la patrie - qu'il ne connaît point, réveille donc ses « mauvais instincts » de « bagarreux » perpétuel et se rebelle contre cette autorité qu'il ne reconnaît pas, devenant ainsi souvent un déserteur. D'autre part le barbelé fait son entrée triomphale dans la campagne argentine, faisant du chasseur nomade, parfois éleveur de bétail, un simple voleur de la campagne.

Il s'agit en tout cas d'un personnage qui permet difficilement un regard « neutre », le *gaucho* soulève inévitablement des passions à son égard, comme s'il ne pouvait pas s'empêcher de transmettre, par contagion presque, tout le bouillonnement que l'on attribue à l'essence de son être. Or, Amuchástegui, peut-être dans une tentative d'impossible objectivité à l'égard de cette figure légendaire, signale que le *gaucho* « n'est pas un dégénéré ni un saint, il n'est pas un bandit ni un héros mais un homme méprisé (...) »<sup>151</sup>. Et, avant de finir son paragraphe sur ce type de *gaucho*, de préciser : « Etre matrero ne signifiait donc pas d'être bon ou mauvais mais d'être farouche, d'être rebelle face à l'impunité arbitraire et capricieuse d'un système de gouvernement qui, occupé du futur, devint insensible à la réalité présente (...) »<sup>152</sup>. Cette vision n'est pas très éloignée de celle de l'écrivain qui, avec son *Martín Fierro*, dessina dans les villes argentines le visage d'un *gaucho* qui devint très vite le *gaucho*.

Mais après l'implantation du barbelé, que reste-t-il de cet homme si libre dans cette Pampa sauvage? Le *gaucho* serait-il mort en devenant travailleur agricole et sédentaire? Encore une fois, pour cette question, le consensus n'est pas de mise. Pour certains (Jorge Luis Borges ; Ezequiel Martínez Estrada), en effet, il est impensable de prétendre transformer le *gaucho* en salarié agricole : un *gaucho* est rebelle et nomade ou n'est pas. Ainsi, le *gaucho* serait-il mort avec le XIX<sup>e</sup> siècle emportant avec lui tout son bagage de barbarie et sans connaître le XX<sup>e</sup> siècle du progrès et de la civilisation.

Or, évidemment ce personnage est toujours d'actualité en Argentine ; encore de nos jours un des plus importants quotidiens argentins consacre au *gaucho* un espace hebdomadaire : cela nous autorise à soupçonner que, malgré toutes les péripéties et les métamorphoses que l'homme pampéen ait pu subir dans le temps, l'imaginaire argentin ne fut pas capable de tuer le *gaucho*.

En effet, le *gaucho* vagabond du début du XIX<sup>e</sup> siècle deviendra progressivement péon à l'estancia ce qui implique déjà de se fixer, parfois même de former une famille, ainsi que de se forger des « bonnes habitudes » : celle du travail et du respect de l'autorité « légitime » (le patron et bien sûr l'État). Mais bien entendu cela ne l'empêche pas de garder très ancré en lui son caractère d'homme libre, solitaire mais également solidaire avec tout être humain qui aurait besoin de lui. Un peu rude mais non moins fraternel, il ne manquera jamais de convier son prochain à partager un bout de viande ;

---

150 PEREZ AMUCHASTEGUI (A. J.), op. cit., p. 319.

151 PEREZ AMUCHASTEGUI (A. J.), *ibid.*

152 PEREZ AMUCHASTEGUI (A. J.), *ibid.*, p. 322.

représentant du *maté*<sup>153</sup>, il sera toujours prêt à rendre service.

Voilà le *gaucho* devenu symbole. Pour les anarchistes le *gaucho* « matrero », méchant, d'avant l'apparition du barbelé deviendra le symbole du rebelle, le précurseur de la révolte ouvrière. Le *gaucho* « agriculteur », travailleur sédentaire, sera transformé par les élites, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, en paradigme de l'identité argentine ; il deviendra donc le symbole national en tant que citoyen argentin par excellence. Et pour preuve : en 1993 une loi établit le 4 décembre comme la « journée nationale du *gaucho* » en hommage à la première publication du *Martín Fierro* de José Hernandez. Ainsi, le président de la Confederación Gaucha Argentina en 1999, M. Héctor Caballero, écrivait-il pour célébrer cette journée : « Aujourd'hui sa figure n'est pas présente dans la Pampa, mais ses vertus impalpables continuent de chevaucher nos rues » et donnent vie au « *gaucho* citoyen » actuel qui participe à la vie de la communauté, « paye ses impôts et chante l'hymne national »<sup>154</sup>. On en est loin du *gaucho* revendiqué par les premiers anarchistes, et pourtant encore de nos jours on continue d'évoquer aussi quelques traits de cet ancêtre libre, solitaire et solidaire cher aux libertaires et dont l'héritage resterait vivant : l'historien Félix Luna exalte ainsi la « conscience de l'égalité » et « l'attitude vagabonde » du *gaucho* qui, bien que disparu selon lui, empreigne la société argentine de son « esprit de liberté », trace indélébile. Et encore de nos jours, on apprécie bien celui qui est capable d'une *gauchada* (un acte digne d'un *gaucho*), c'est-à-dire d'un acte généreux, désintéressé, qui rend service à autrui.

Par ailleurs, le directeur du Musée Argentin d'Histoire Nationale, Juan José Cresto, définissait le *gaucho* comme le « personnage archétypique qui nous représente le mieux » et voici le portrait qu'il nous livre : « centaure, chanteur, bagarreur, rebelle, travailleur occasionnel et protagoniste de notre histoire, qui émerge des pages de nos traditions »<sup>155</sup>. Et le journaliste Mariano Grondona de préciser : « le *gaucho* pur est mort, mais le sentiment qui l'animait (...) reste vivant » car sa figure bien qu'elle représente l'Argentine, est somme toute une figure universelle<sup>156</sup>. Il est évident que cet être légendaire, puisque mythique, reste toujours d'actualité en Argentine.

---

153 Infusion d'une plante originaire du Paraguay (la *yerba mate*) préparée dans une petite courge creusée (récipient également appelé *maté*, mot quechua qui signifie « pot »), elle est bue avec une sorte de paille (la *bombilla*) qui filtre l'eau en laissant les feuilles broyées au fond du récipient. Le *maté*, puisqu'il est toujours partagé en passant de bouche en bouche, constitue un sorte de rituel d'amitié. Cela reste une pratique quotidienne très enracinée dans l'Argentine contemporaine.

154 CABALLERO (H.), « La expresión profunda del alma criolla », La Nación, Rincón gaucho, 4 Décembre 1999.

155 CRESTO (J.J.), « En la senda del triunfador », La Nación, Rincón gaucho, Buenos Aires, 6 Mars 1999.

156 GRONDONA (M.), « Vigencia del sentir gaucho », La Nación, Rincón gaucho, 13 Novembre 1999.

### Le *gaucho*, un anarchiste?

D'autres chercheurs avant nous observèrent la « revendication » de la figure du *gaucho* par les anarchistes argentins<sup>157</sup>. Bien sûr, on peut y voir un « outil » astucieux de légitimation idéologique voire un pur moyen de prosélytisme, une manière d'atteindre les couches populaires rurales avec cette Idée venue d'ailleurs et enracinée surtout dans le milieu urbain argentin. Mais à nos yeux il ne s'agit pas que de cela : de toute évidence, la seule réalité, la dureté de la vie ouvrière aussi bien en ville qu'à la campagne auraient pu suffire à légitimer cette idéologie du changement radical. Et pourtant... l'anarchisme argentin semble bien avoir besoin du *gaucho*, beaucoup moins, par ailleurs, en tant que personnage autochtone qu'en tant qu'expression de l'homme anarchiste. Or là aussi, l'imaginaire libertaire argentin aurait pu se contenter d'adopter des figures telles que Bakounin ou Malatesta, parmi d'autres, pour avoir un « modèle » d'anarchiste « pur ». Cependant, malgré la présence de ces deux libertaires dans les esprits de leurs compagnons argentins, le *gaucho* s'y fera également une place. Évidemment, des idées et des rêves venus d'ailleurs ne pouvaient que s'incarner dans des images bien d'ici.

Il est aisé de constater à quel point cette figure légendaire évoquée plus haut se montrait perméable aux rêves romantiques des premiers libertaires européens. Et cela à tel point que, bien que nous ayons présenté deux types de *gaucho* ayant alimenté l'imaginaire de secteurs argentins différents voire opposés (élites et libertaires), la typification ébauchée plus haut s'avère, comme tout idéal type, relativement artificielle. Et il ne nous semble pas abusif d'affirmer que, si la figure du *gaucho* fut présente - du moins pendant un temps - dans l'esprit libertaire argentin, ce dernier contribua indéniablement à composer le semblant légendaire que le *gaucho* présente de nos jours.

Mais revenons à l'époque qui nous occupe. Incontestablement, le *gaucho* est imaginé comme le reflet de la Pampa sauvage, son environnement naturel ; ainsi est-il rêvé par les argentins du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle comme un être proche de la nature (trop proche pour nombre de citadins qui s'en méfient) ; bref, le *gaucho* est un barbare. Il laisse transparaître, avec toute sa démesure dyonisiaque, des éléments d'un imaginaire nocturne qui caractérise la rêverie des premiers anarchistes européens et « contaminera » également l'imaginaire libertaire argentin. Toutefois, une mise en garde semble nécessaire : le figure idéaltypique du *gaucho* nocturne que nous nous efforçons de décrire ici eut dans l'esprit anarchiste une durée relativement brève, le rebelle primitif tendant constamment à devenir révolté conscient, ce dernier participant à un tout autre trajet de l'imaginaire. L'intérêt que nous lui portons s'explique dès lors moins par des considérations de durée que par des raisons de prégnance symbolique.

Au XIX<sup>e</sup> siècle finissant le mythe prométhéen réunira les élites argentines et les premiers anarchistes de ce pays au-delà de leurs oppositions idéologiques ; ils laissent transparaître un même souci civilisateur : le *gaucho* constituera pour les premières un barbare qu'il faut civiliser ; or pour les seconds il s'agira également d'un barbare mais « civilisateur ».

---

157 ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 75 ; DIAZ (H.), Alberto Ghirardo : *anarquismo y cultura*, Buenos Aires, CEAL, 1991, p.46.

C'est Alberto Ghirardo (1875-1946)<sup>158</sup>, un des plus célèbres représentants de la première génération d'anarchistes argentins, qui, à nos yeux, dévoile le mieux la figure du *gaucho* telle qu'elle est rêvée dans le milieu libertaire de la première époque. Sous sa plume le *gaucho* apparaît comme un « barbare civilisateur » (dont la valorisation est nettement positive) : en tant qu'incarnation de la Nature, ce primitif « rusé », « méchant », « sauvage », « courageux », selon Ghirardo, est représenté comme l'archétype du rebelle refusant toute soumission et faisant tête à tout obstacle venant entraver sa liberté. Il s'agit donc d'une figure exemplaire dans sa barbarie puisque capable de nous apprendre la vie en totale Liberté, laquelle ne peut s'accomplir que par la révolte. Ainsi, le *gaucho* rêvé par les libertaires argentins, met-il en exergue ce qu'Alain Pessin caractérisa comme la rêverie de l'homme reconquis où celui-ci part, comme en voyage, à la conquête de sa nature. Dans ce sens, le *gaucho* n'est point un prototype du bon sauvage de Rousseau mais un des multiples exemples de la « barbarie exemplaire » chère à Bakounine. C'est pour cela que, bien qu'il soit un être dont la liberté lui est intrinsèque, on exaltera bien plus son côté méchant et rebelle et sera mis en scène non pas dans une Pampa idyllique de liberté absolue mais dans un « décor oppressif »<sup>159</sup> qui fait obstacle à son accomplissement en tant qu'homme. Julio Mafud soutient que « Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, le *gaucho* était entouré d'un monde de cruauté »<sup>160</sup>. Autrement dit, dans ce royaume de la barbarie qu'est la Pampa, le *gaucho* règne.

Dans son conte « *Heroica* » [Héroïque] Alberto Ghirardo présente dès les premières lignes une humanité « empêchée d'accomplir son destin »<sup>161</sup> à travers une description de la Conquête du continent, conquête brutale qui introduit déjà la souffrance dans cette chair blessée qu'est celle du peuple d'Amérique Latine. La conquête de l'Amérique est dans les mots de l'auteur, une « orgie au zénith » où « la race vaincue » a été « donnée en offrande » dans un « bûché fumant » au « dieu tragique ». Or, le conte commence par ces termes : « Seul dix mois de séjour dans la terre conquise et l'Espagnol se sentait déjà le propriétaire de l'Amérique, l'Atlantique [sic.] enchantée pressentie par Platon, promesse d'or (...) »<sup>162</sup>. L'exemple semble éloquent et significatif : il ne nous dit rien sur l'Amérique d'avant la conquête tout simplement parce que, comme le souligne Alain Pessin, il n'y a pas d'âge d'or pour l'imaginaire anarchiste puisque « la liberté n'est pas au début mais à la fin de l'histoire »<sup>163</sup>. C'est pourquoi, d'un point de vue mythocritique, le trajet imaginaire ici en œuvre est continuellement celui qui va du chaos à la rédemption (progressisme de G. Durand) ; autrement dit, l'histoire suit son cours naturel vers un destin de liberté conquise par la révolte car, en effet, s'il n'y a pas d'état de nature, il y a du moins des « symptômes de nature », dont les « gestes de refus » et la révolte face aux obstacles que

158 Voir repères biographiques en annexe.

159 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 216.

160 MAFUD (J.), *El desarraigo argentino*, op. cit., p. 43.

161 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p.216.

162 GHIRALDO (A.), *Carne doliente*, Buenos Aires, Las Grandes Obras, Año II, N° 34, 1923 (1ère édition 1906), p. 1-2.

163 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 89.

représentent la domination et l'autorité. Et c'est par la barbarie que le refus de toutes les entraves s'exprime le mieux ; le barbare, créature instinctivement rebelle, concentre en lui tous les espoirs pour que l'humanité puisse accomplir son destin et, dans ce sens il ne peut qu'être un barbare civilisateur. Celui-ci est souvent la figure qui s'oppose à celle du « civilisateur barbare » qu'est l'oppresseur : dans le conte déjà évoqué « Indiens et *gauchos alzados*<sup>164</sup> », « enfants des chardons et des *pajas bravas*<sup>165</sup> », « occupaient la Pampa » et étaient « persécutés à mort par le chrétien tenace et barbare, civilisateur et sauvage ». Mais nos indomptables personnages ne sont pas prêts de se rendre, ils se veulent « morts ou libres » et mettront toute leur énergie au service de la liberté : « les terribles hors-la-loi » avec leur « attitude rebelle » s'attacheront à « arrêter l'œuvre des civilisateurs barbares »<sup>166</sup>.

Dans le contexte argentin de nette polémique entre civilisation et barbarie, la figure du gaucho met en évidence une toute autre logique de l'imaginaire : la « dialectique des antagonismes », structure nocturne qui « [vise à] la cohérence sauvegardant les distinctions, les oppositions »<sup>167</sup>, fait, en effet, de notre personnage le porteur d'une barbarie civilisatrice qui contraste avec la civilisation barbare imposée par l'Autorité. Le civilisateur barbare (l'oppresseur) ne se propose que de *combattre* la barbarie, il s'agit pour lui de civiliser le barbare (du grec « barbaros » et du latin « barbarus », qui signifient « étranger », rappelons-le), de domestiquer l'étranger, bref, de soumettre l'Autre. Or, la barbarie du gaucho rebelle doit être entendue comme une nature qu'il faut découvrir ; dans l'esprit libertaire il s'agit d'*absorber* cette barbarie, de se laisser apprivoiser par le barbare, de connaître l'étranger, pénétrer dans ses ténèbres et ainsi, en quelque sorte, être l'Autre, s'imbiber de sa puissance profonde.

Car ce barbare est rêvé comme étant obscurément puissant, capable de tout pour préserver sa liberté. Il n'est donc pas étonnant que dans un conte qui, de manière bien allusive, s'intitule « Salvaje » [Sauvage]<sup>168</sup>, Ghiraldo fasse du gaucho un « terrible » « Méphistophélès de la Pampa » dont les yeux resplendissent de manière « étrange » dans l'obscurité et qui « domine » la campagne argentine<sup>169</sup>. Tout comme Méphisto règne aux Enfers le gaucho règne dans une Pampa marquée par le feu et le sang<sup>170</sup>. Il est ainsi

164 Provenant du verbe *alzarse* (« se lever », « se soulever », « s'enfuir »), l'adjectif signifie « fugitif », « sauvage », mais aussi « arrogant », « insolent » et « rebelle ».

165 La *paja brava* (gynérion argenté) est une herbe de la pampa dont le nom signifie littéralement « paille brave » ; l'adjectif, est synonyme de courageux, hardi, héroïque, intrépide, résolu, téméraire, vaillant mais renvoie également au féroce et au sauvage voire même au déchaînement des forces de la nature.

166 GHIRALDO (A.), *Alma gaucha*. Drama en 3 actos y 8 cuadros, Buenos Aires, Pascual Mediano Editor, 1909 (1ère édition 1906), p. 6.

167 DURAND (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992, p. 403.

168 GHIRALDO (A.), *Alma Gaucha*, op. cit., p. 11-16.

169 GHIRALDO (A.), *Alma Gaucha*, op. cit., p. 11.

170 Cf. infra : III.2.B, Rêves de destruction

ce « Satan généreux »<sup>171</sup> qui dans son rêve humanitaire utilise toute sa puissance pour contrer Dieu dans le but non pas d'assujettir l'homme mais de le libérer, de le rendre maître de lui-même et surtout de le maintenir en perpétuel mouvement car dans l'acte anarchiste d'éternelle rupture le bouillonnement des passions s'avère primordial.

Sans doute, la figure du gaucho participe-t-elle fortement de la « rêverie de l'altérité », cette « double rêverie de l'Autre et de l'Ailleurs »<sup>172</sup> qui imprégna l'imaginaire libertaire de la première heure en Europe comme en Argentine. L'anarchiste est, en effet, celui qui « s'inscrit comme étranger aux démarches communes »<sup>173</sup>, il se rêve différent. Or nous avons déjà souligné l'origine mythique du gaucho dans l'imaginaire argentin, il n'est donc pas étonnant que cette créature, venue d'on ne sait où et habitant des lointaines contrées sauvages<sup>174</sup>, ait pu si bien s'accommoder des rêves concernant l'homme anarchiste puisque le gaucho, en quelque sorte, était déjà, dans l'imaginaire du pays, un rebelle primitif. Et c'est bien parce que « la barbarie [est] considérée comme l'étrangeté absolue »<sup>175</sup> que le gaucho sera combattu (en tant que barbare) par les élites et exalté (en tant qu'exemplaire) par les premiers libertaires argentins. Notons, par ailleurs, que cette rêverie de l'Autre et de l'Ailleurs « contaminera » aussi les mentalités argentines non-anarchistes : l'anarchiste se rêve lui-même comme un sorte d'étranger de ce monde ; or, cette même vision fera qu'il sera tantôt craint, tantôt méprisé par une bonne partie de la société argentine qui le considère toujours comme l'immigré, le barbare venu déranger la paix sociale du pays ; l'anarchisme sera pendant longtemps regardé en Argentine comme une doctrine amenée d'ailleurs par des étrangers indésirables venus corrompre les bonnes habitudes locales, ce qui ne tient pas compte de l'enracinement profond de cette idéologie chez les autochtones<sup>176</sup>.

Comme on peut le constater, le rebelle primitif argentin participe de plusieurs éléments de la rêverie concernant Bakounine comme « ancêtre fondateur »<sup>177</sup> mythique du mouvement anarchiste européen. On retrouve chez l'argentin cette « barbarie

171 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 216.

172 PESSIN (A.), *ibid.*, p. 81 sqq.

173 PESSIN (A.), *ibid.*, p. 81.

174 Rappelons par ailleurs que le mouvement anarchiste argentin est fondamentalement urbain et que les distances sont immenses en Argentine, ce qui contribue à une vision objectivement lointaine et déformée de l'habitat rural d'avant le barbelé où le gaucho « rebelle » passe ses jours.

175 PESSIN (A.), *ibid.*, p. 125.

176 Voici quelques exemples : En 1894 le journal *La voz de la iglesia* [La voix de l'Eglise] dénonce que l'on « prépare une nouvelle remise d'individus provenant de la crème de l'anarchisme, qui [veulent continuer ici] l'œuvre démolisseuse qu'ils essayent aujourd'hui en des diverses villes européennes (...) Il est temps donc de contrôler et de sélectionner l'immigration qui arrive à nos ports ». Cité par ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 454. A cela s'ajoutent deux lois visant l'expulsion d'immigrés indésirables : Loi de Résidence (1902) et de Défense sociale (1910) Cf. supra : II.2.E et II.2.H.. Voir également la chronologie en annexe.

177 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 63.

exemplaire », la rêverie de l'Autre et de l'Ailleurs, la figure d'un Satan humaniste, mais aussi la rêverie nomade.

Cet étrange personnage, cet Autre mystérieux venu d'un Ailleurs obscur et enflammé est, en effet, traversé par cet « axe générateur de la rêverie libertaire »<sup>178</sup> qu'est le nomadisme. On retrouve manifestement chez le gaucho cette « liaison en quelque sorte anthropologique » entre « l'errance » et « la diffusion de la subversion »<sup>179</sup>. Ce n'est donc pas un hasard s'il y a eu en Argentine des efforts considérables pour faire du gaucho un travailleur sédentaire<sup>180</sup>, puisque « par rapport au sédentaire, l'errant est toujours inquiétant. Il transporte avec lui trop de rêves complexes. Des rêves, surtout, qu'il n'a pas abdiqués. Des rêves qui continuent à animer sa vie, et qui, justement, le maintiennent en chemin »<sup>181</sup>. Ainsi, le gaucho incarne-il à merveille, pour les anarchistes argentins, le « trimardeur libertaire » décrit par A. Pessin, c'est-à-dire « l'inconnu qui s'enfonce dans le monde, et sème en cheminant des thèmes de révolte. Il réunit en lui, outre ses traits d'homme libre, proche de la nature, ceux du missionnaire de l'anarchie et de l'agitateur impénitent » tout en étant également « un savant à sa manière » car « il réalise la science pragmatique de l'anarchie, science de la solidarité humaine, de l'entraide et de la fraternité »<sup>182</sup>.

Le gaucho apparaît donc comme un errant permanent, c'est là sa nature puisqu'il ne connaît ni loi, ni patron ni frontières, il est par conséquent partout chez lui, « propriétaire de la campagne »<sup>183</sup> ; ce n'est en effet que par l'errance que le gaucho prend possession de la Pampa en dehors de toute notion de patrie et peut ainsi s'enraciner sans pour autant se fixer. Son errance est ainsi la conséquence d'un choix et d'une nécessité : sa barbarie et sa rébellion font de lui un « éternel persécuté » qui « seul a peur de la captivité »<sup>184</sup> et vit perpétuellement « en fuite », « en chemin »<sup>185</sup>. Voilà donc toute « l'âme du gaucho », que Ghiraldo met en scène dans une pièce de théâtre<sup>186</sup> à travers un gaucho, « Cruz » [Croix], qui refuse de faire son service militaire en se réclamant de l'héritage de son père, qui avait combattu parmi les indiens contre l'armée ; Cruz se souvient de son père dans ces termes : « gaucho alzado<sup>187</sup> -et il avait raison-, il fut persécuté par l'autorité et dut donc

178 PESSIN (A.), *ibid.*, p. 77.

179 MAFFESOLI (M.), *Du Nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Paris, Librairie Générale Française, 1997, p. 152.

180 Cf. *Supra* : Partie II, Chapitre 1.A, « qu'est-ce qu'un gaucho ? ».

181 MAFFESOLI (M.), *Du Nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Paris, Librairie Générale Française, 1997, p. 154.

182 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p.79-80.

183 GHIRALDO (A.), *Alma gaucha*, op. cit., p. 12.

184 GHIRALDO (A.), *ibid.*, p. 15.

185 GHIRALDO (A.), *ibid.*, p. 12.

186 GHIRALDO (A.), *ibid.*

187 Rappelons que l'adjectif signifie aussi bien « fugitif » et « sauvage » que « rebelle », « arrogant » et « insolent ».

gagner la frontière »<sup>188</sup>, bref, aller ailleurs est pour lui le seul moyen de rester lui-même.

Or, « en étant de partout et de nulle part, l'homme nomade, par opposition à l'établi, est en route avec, vers l'autre, et de là avec, vers l'absolu »<sup>189</sup>. Cet absolu est bien entendu, l'Anarchie. Mais si le gaucho est présenté comme un « missionnaire de l'anarchie » c'est, contrairement au propagandiste<sup>190</sup>, bien malgré lui : son courage frôlant la férocité dans la défense de ses valeurs de liberté et de solidarité, son refus d'autres attaches que celles que son cœur lui conseille, tout comme son contact permanent avec la nature sauvage qui lui colle à la peau, font de lui un exemple pour tout anarchiste. Ce n'est que dans ce sens qu'il pourrait être considéré comme un « propagandiste errant » qui « possède le savoir du devenir »<sup>191</sup>, celui de la vie solidaire en totale liberté. Mais le gaucho n'est pas pour autant un anarchiste, ce n'est pas celui qui amène, dans son périple sans cesse, son savoir et sa révolte à ceux qui ne connaissent pas encore les bienfaits de l'Anarchie. Dans notre cas, au contraire, ce sont les libertaires, déjà embrasés par des idées de rédemption, qui rêvent le gaucho comme un être qu'il faut absolument approcher, comme si par contagion on pouvait s'imbiber un peu de la barbarie qu'il porte en soi tel un feu inépuisable.

C'est donc un être difforme dans sa démesure, qui effraye les tenants de la civilisation et fascine les libertaires avides de barbarie (même si elle est civilisatrice).

Une fois de plus nous considérons que la littérature de Ghiraldo s'avère intéressante pour mettre en évidence l'évolution de cette figure dans l'imaginaire libertaire comme dans l'imaginaire argentin puisque le premier est inévitablement lié au second (et en fait partie), comme nous le laisse soupçonner cette volonté pédagogique et pour ainsi dire « civilisatrice » des deux.

Or, le gaucho rappelle ce double monstrueux évoqué par A. Pessin dans sa description de Bakounine en tant qu'homme anarchiste complet<sup>192</sup>. Car le gaucho sera en effet figuré par le Centaure<sup>193</sup>. Bien sûr, la comparaison semble facile du fait que l'homme pampéen se déplace à cheval et que ce dernier semble en quelque sorte faire partie du corps du premier ; mais indéniablement l'imaginaire se trouve mêlé de cette association qui n'est pas à nos yeux que pure coïncidence entre la façon de se déplacer du gaucho argentin et la constitution de la créature mythologique.

Rappelons que le Centaure, créature double, mi-homme, mi-cheval apparaît comme

---

188 GHIRALDO (A.), *ibid.*, p. 9.

189 MAFFESOLI (M.), *op. cit.*, p. 143.

190 Cf. *infra* : Partie II, Chapitre 1.B., « Le propagandiste anarchiste : un révolté conscient ».

191 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, *op. cit.*, p. 56-57.

192 PESSIN (A.), *ibid.*, p. 63-67.

193 La figuration du gaucho par le centaure ne concerne pas seulement les anarchistes, bien entendu ; on continue encore de nos jours à l'associer à ce personnage mythologique (Cf. *Supra*). Il semble donc que « Le gaucho sans cheval est un corps sans âme » ; MAFUD (J.), *El desarraigo argentino*, *op. cit.*, p. 47.

une représentation de la double nature (bestiale et divine) de l'être humain : la primitivité des instincts de l'homme est figuré par le bas du corps du cheval, renvoyant à tout ce qui est « bas »<sup>194</sup> dans l'homme et que l'on pourrait résumer sous le terme de bestialité ou bien dans l'expression bakounienne « avoir le diable au corps »<sup>195</sup> (l'âme étant bien entendu réservée aux dieux) ; par contre le haut du corps du centaure est celui du haut du corps humain, là où se trouvent le cœur et l'esprit qui nous distinguent en tant qu'espèce, la tête et donc la conscience qui nous rapproche des dieux, du ciel, bref, du haut.

Or, dans l'exemple proposé la symbolique du centaure se trouve renforcée par celle du cheval qui renvoie aussi à deux mondes opposés (monde du dessous, chtonien / monde du dessus, ouranien) tout en les reliant. Les deux symboles (centaure / cheval) avec leur double symbolique se renforcent mutuellement pour dessiner la figure de ce « héros légendaire » qu'est le gaucho selon A. Ghirardo et pouvoir ainsi le montrer en tant que barbare civilisateur.

Le pôle bestial du centaure et le pôle chtonien du cheval<sup>196</sup> sont connotés de manière positive et marqués par une imagerie du fauve, renforcée par celle du feu destructeur/régénérateur que nous étudierons plus tard<sup>197</sup>. Ces deux pôles ne sont là, à nos yeux, que pour valoriser un « chaos initial », cette « pureté terrible », cette « violence primitive »<sup>198</sup> et fécondante dont le contact permettra l'élévation. Dans notre exemple il s'agit de l'élévation du barbare au rang de civilisateur ; d'une manière générale il s'agira de l'élévation de l'humanité par la révolte. Cette notion d'élévation est marquée par le passage des pôles bestial du centaure et chtonien du cheval aux pôles divin et ouraniens respectifs ; ce sont ces deux pôles (haut/bas correspondant à civilisation/barbarie) imbriqués (il s'agit, on l'a dit, d'absorber la barbarie) ce qui permettra à Ghirardo de faire du gaucho un barbare civilisateur. Dans le conte « Salvaje », « l'éclat barbare et primitif de chaleur sensuelle et sanglante » par lequel le gaucho possède une femme par la force, ne peut être compris qu'en « évoquant l'homme rude des cavernes s'appropriant violemment la femelle dans la nuit des temps »<sup>199</sup>. Il s'agit d'une barbarie qui renvoie à un temps des origines, temps mythique. Et c'est justement parce qu'elle est fondatrice que la barbarie du gaucho peut devenir civilisatrice : le gaucho du conte doit payer son crime (le viol) avec sa vie ; pourtant « il avait quelque

---

194 Rappelons comme exemple que les « bas instincts » sont précisément en bas en non pas en haut! L'expression a sans doute ses raisons imaginaires!

195 Dans une lettre du 1873 Bakounine, en parlant d'Elisée Reclus, regrette qu'il n'aie pas « tout le diable au corps désirable », cité par COLSON (D.), « La science anarchiste », Réfractations, N° 1, hiver 1997, 89-118, p. 92.

196 Nous pensons au « cheval chtonien » ou « cheval infernal » lié au Mal et à la Mort ; cf. DURAND (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 78 sqq.

197 Cf. III.2.B., Rêves de destruction

198 cf. PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 141-146.

199 GHIRALDO (A.), « Salvaje » [Sauvage], dans *Carne doliente*, op. cit., p. 14.

chose de sauvagement héroïque lorsqu'il reçut le châtement »<sup>200</sup>. Le châtement se trouve ici transmué en sacrifice, la barbarie transmuée en civilisation.

Nous venons de faire un parallèle entre la figure du gaucho en tant que rebelle primitif archétypal dans l'imaginaire libertaire argentin et la figure de Bakounine en tant qu'ancêtre mythique des anarchistes européens tel qu'il est analysé par A. Pessin. Mais nous tenons à souligner deux aspects de notre exemple argentin qui diffèrent de celui du sociologue grenoblois.

D'une part, il faut dire que si le gaucho argentin peut être compris en termes d'ancêtre mythique des libertaires du pays, ce sera seulement du fait qu'il est ce rebelle primitif exalté par les premiers libertaires, inspirés d'un romantisme humanitaire qu'en Argentine coexiste avec une vision positiviste (dont les élites sont bien représentatives et qui prendra très vite le relais dans les mentalités argentines, qu'elles soient anarchistes ou non). Cela équivaut à dire que si le gaucho est exalté par les anarchistes argentins c'est beaucoup moins en tant que personnage autochtone argentin<sup>201</sup> qu'en tant que rebelle (voué d'ailleurs à devenir très vite révolté), précurseur de la révolte ouvrière. Dans ce sens, le gaucho fera partie des figures que les anarchistes respectent mais au même titre que d'autres figures non autochtones, comme le laissent voir, par exemple, les pseudonymes adoptés par certains abonnés de tel ou tel journal<sup>202</sup> ou les nombreux portraits d'anarchistes européens proposés comme prix dans des tombolas organisées par tel ou tel groupe ou journal anarchiste<sup>203</sup>. La figure du gaucho ne réussit pas à s'imposer dans l'imaginaire libertaire argentin en tant qu'ancêtre mythique *unique*, elle ne sera pas toujours exaltée à la manière ghiraldienne. Toutefois, nous le verrons, des bribes du portrait du gaucho ici décrit viendront constamment contribuer à ébaucher le portrait de l'homme anarchiste en Argentine<sup>204</sup>.

Bien sûr le fait que le gaucho soit un autochtone n'est pas un élément à mépriser du point de vue de l'imaginaire puisqu'il semble inévitable que des rêves venus d'ailleurs trouvent à s'exprimer par des images qui évoquent le contexte socio-culturel d'accueil.

200 GHIRALDO (A.), *ibid.*

201 Notons l'absence totale de référence à l'indigène dans l'anarchisme argentin, contrairement à d'autres pays d'Amérique Latine (Pérou, Mexique) où le mouvement anarchiste inclura la composante indigène locale, certes plus nombreuse qu'en Argentine, dans le projet de société libertaire. Il semble intéressant de souligner que pour A. Ghirardo, indigènes et gauchos représentent tous les deux beaucoup plus le rebelle primitif que l'autochtone argentin en tant que tel ; c'est ce qui permet à l'écrivain de placer indigènes et gauchos ensemble alors que des points de vue historique et sociologique ils ne forment point un groupe homogène.

202 On retrouve, par exemple, « un ami de Caserio » et « le frère de Ravachol » dans *El Oprimido* [L'Opprimé], IV, N° 27, 14 Mars 1897, p. 4. Dans *Germinal*, II, N°25, 5 Mars 1898, p. 5, un abonné signe « Vive Zola! » et un autre « E. Malatesta ».

203 Ceux de Bakounine, Reclus, Proudhon, Zola et Victor Hugo, par exemple. Cf. SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 314.

204 Cf. *infra* : figures du propagandiste et du héros anarchistes.

L'imaginaire anarchiste argentin, c'est ce que l'on tentera de montrer tout le long de ces pages, s'accommodera et de l'imaginaire anarchiste et de l'imaginaire argentin qui lui sont contemporains.

D'autre part, si A. Pessin met la figure de Bakounine, « père mythique de l'anarchisme », sous la forme nocturne de la *coïncidentia oppositorum*<sup>205</sup> (c'est-à-dire la cohérence, l'harmonisation des contraires), nous croyons pouvoir placer notre gauchocentaure plutôt du côté d'une autre structure nocturne : la dialectique des antagonismes. Bien sûr chez le Centaure on trouve une certaine harmonie des contraires<sup>206</sup>, le personnage incarnant une certaine complémentarité des pôles haut / bas. Mais il est indéniable que ce qui prime est une « valorisation égale et réciproque des antithèses *dans le temps* » [le souligné est à nous]<sup>207</sup>. C'est-à-dire que dans le cas du gauchocentaure, être monstrueux fait de démesure, dans un premier temps, le pôle bestial sera le plus valorisé, à l'aide de l'aspect ténébreux octroyé par Mephisto, par exemple, ainsi que par une imagerie nocturne liée au feu, au sang et au fauve. Or, il est certain que le facteur temps est primordial pour donner toute sa dimension à cette figure. Car le Centaure tend en permanence à devenir Sagittaire et faire ainsi basculer la figure du gauchocentaure dans un tout autre régime de l'imaginaire. Et cela ne peut être apprécié que dans le temps : du point de vue mythocritique, l'exemple nous semble une fois de plus intéressant puisque, aussi bien chacun des contes choisis que le recueil pris comme un tout, présentent un temps mythique (cristallisé dans le temps chronologique de chaque histoire racontée) allant du chaos à la rédemption, du bas vers le haut, bref, de la barbarie à la civilisation. La figure du gauchocentaure ne peut ainsi qu'être considérée en dynamique, tant du point de vue de l'espace (verticalité) que du temps (« procès dramatique » de G. Durand) car « les thèmes ne restent jamais statiques mais se développent en s'affrontant »<sup>208</sup>. Et G. Durand d'ajouter que dans le symbolisme ascensionnel « [...] c'est le schème du mouvement qui organise les symboles ». Le gauchocentaure tend donc à devenir sagittaire : de la valorisation du pôle du bas on passera progressivement à la valorisation du pôle du haut, allant des pattes du centaure jusqu'à la flèche du sagittaire ; la barbarie sera progressivement bannie au profit de la raison et la conscience, le rebelle primitif devenant révolté conscient et participant non plus au régime nocturne mais au régime diurne de l'imaginaire<sup>209</sup>.

Dans le cas du « Méphistophélès de la Pampa » de Ghirardo, sa figure ténébreuse évoque « des temps épiques » où « ce type de persécuté courageux fut celui qui brillait le plus dans la défense de la liberté ». Le côté nocturne sera vite éclairé par une lumière de plus en plus solaire.

205 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 68.

206 Cf. DURAND (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 400-403.

207 DURAND (G.), *ibid.*, p. 403.

208 DURAND (G.), *ibid.*

209 Cf. DURAND (G.), *ibid.*

L'exemple du film *La Patagonia Rebelde* [La Patagonie rebelle]<sup>210</sup>, construit de manière très diurne, nous semble également éloquent de la trajectoire que nous décrivons. En effet, après un combat corps à corps crucial entre les grévistes de Patagonie et les forces de l'ordre argentines, Soto (ouvrier galicien mais pas moins ébauché comme ayant pris certains traits du gaucho, outre le cheval) est montré, dans une Pampa solaire, comme un centaure-sagittaire, la flèche pouvant être devinée par son regard qui vise loin et haut alors que le soleil éclaire son visage. Ce personnage clé dans le mouvement gréviste de 1920-21 fera dans le film l'objet de plusieurs prises de caméra qui le montrent toujours sur son cheval ; on le voit parfois pris d'en bas tel un centaure géant, d'autres prises insistant sur le haut de son corps (dans ce cas on ne voit plus son cheval) ainsi que sur son regard sagittaire. Voici le révolté conscient en lutte contre son ennemi. G. Durand nous rappelle par ailleurs que *sagire* signifie « percevoir rapidement », la flèche étant symbole du savoir rapide, ce qui dans notre exemple se traduit par un rebelle primitif et barbare devenu révolté conscient, civilisateur par sa révolte, grâce à la conscience, la science et la raison<sup>211</sup>.

La figure du gaucho tend ainsi à se diluer dans celle du prolétaire. Un bon exemple de cela se trouve dans les « Milongas »<sup>212</sup> [poèmes chantés par le gaucho] anarchistes écrits par un anonyme (alias « le pauvre gaucho ») et parus dans *El Perseguido* [Le Persécuté] en 1893. Ici, « le pauvre gaucho » se déclare le « nouveau chanteur du territoire argentin » qui « avec [son] chant annonce le soleil de la liberté ». Il se dit « le gaucho qui cultive et féconde la terre » et dont le « cœur enferme tout un trésor d'amour », « mais en tant que travailleur » il « hait le riche propriétaire qui méprise le prolétaire ». Bref, on est face à un gaucho qui n'inspire plus l'admiration mais la pitié, presque, puisque « le pauvre gaucho » va « toujours de mal en pis » et il a beau travailler « avec une grande ferveur », il ne sort pas de sa condition de « prolétaire ». Alors que d'autres « se vantent d'être des patriotes mais n'ont jamais travaillé » : ils ont « volé » leur capital au « pauvre peuple ». Dans cet exemple le travail est une valeur positive attribuée à ceux d'en bas, alors que le vol est critiqué et attribué à ceux d'en haut<sup>213</sup>, le gaucho est ici débarrassé de sa barbarie puisque celle-ci est maintenant à combattre, comme le dit clairement Luis Woollands (dit Juan Crusao<sup>214</sup>) dans sa « Carta Gaucha »<sup>215</sup> [Lettre *gaucha*, soit par et pour le gaucho], qui contrairement à Ghiraldo, place l'indigène argentin du côté de la

210 Film : OLIVERA Héctor, *La Patagonia Rebelde*, Fiction basée sur des faits réels, Argentine, Video Films S.R.L., s/d (VO espagnol). Avec un scénario conçu par Osvaldo Bayer, ce film est basé sur le livre du même titre écrit par cet historien et journaliste argentin.

211 Cf. infra : III.2.C., Rêves d'élévation de l'homme.

212 « Milongas Anarquistas », *El Perseguido*, N° 54, 8 Janvier 1893, retranscrit par ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 497-499. Voir le texte complet (en espagnol) en annexe.

213 Cf. infra : III.2.A., Images de la réalité.

214 « crusao » renvoie, dit à la manière du gaucho, à l'adjectif « cruzado » qui signifie aussi bien « croisé » (dans le sens métissage d'animaux) que « cinglé » ou « revêche » ; les deux sens étant bien entendu attribués au gaucho.

215 WOOLLANDS (L.), *Carta Gaucha y la descendencia del Viejo Vizcacha*, Buenos Aires, Impresiones El Sol, 1960.

barbarie, alors que le gaucho doit se trouver du côté de la civilisation. Ainsi, dira-t-il dans sa lettre « écrite pour les gauchos » « pour qu'ils ouvrent les yeux et marchent sur les bonnes traces » : « nous, les enfants de cette terre sommes barbares et arriérés! »<sup>216</sup>, ce à quoi il faut bien sûr remédier. Son souhait est que « le pays des Argentins soit libre un jour et que la fierté des paysans puisse être de dire que si leurs pères en ont fini avec les indiens portant la lance, eux, ils en auront fini avec les indiens portant la redingote »<sup>217</sup>.

Et, à en croire Pierre Quiroule<sup>218</sup>, le gaucho aurait laissé sa place au héros anarchiste dont le destin est celui de sauver les autres de l'oppression grâce à sa lucidité et sa maîtrise de la science. En effet, à propos de « El Físico » [Le Physicien], qui depuis sa cité anarchiste en Argentine prépare secrètement la rédemption du prolétariat européen grâce à une arme infaillible fruit de sa science, l'auteur précise que « même si sa métamorphose ne pouvait être plus totale, la similitude de son aspect avec celui du classique habitant du désert, évoquait tout de suite la figure légendaire de l'indomptable gaucho de la Pampa argentine » ; notre héros remplaça ses habits « bourgeois » qui « torturaient son corps civilisé » par d'autres « plus hygiéniques et rationnels »<sup>219</sup> qui étaient ceux du gaucho d'autrefois. Ici la parenté avec le gaucho est, de toute évidence, lointaine (nous transcrivons la seule référence au gaucho du texte), mais elle mérite tout de même d'être signalée puisqu'elle place malgré tout le gaucho comme ancêtre de la lignée libertaire autochtone.

Mais le gaucho laissera sa place à un autre type d'homme anarchiste, héritier de ce rebelle primitif : celui qui ne se contente pas de se défendre de l'oppression mais qui agit consciemment et se soulève contre l'opresseur. Dans ce sens, D. Abad de Santillán précise que « les anarchistes du monde (...) ont senti le besoin de développer une action défensive et offensive »<sup>220</sup>. Il ne suffit plus d'être rebelle, encore faut-il se révolter : dans cette prise de conscience de sa propre force l'homme anarchiste prépare soigneusement ses armes et lutte ; le gaucho rebelle, devenu prolétaire, sera ainsi remplacé par le propagandiste, orateur révolutionnaire, militant actif qui va vers les autres pour guider le peuple vers son salut, l'Anarchie.

---

216 WOOLLANDS (L.), *ibid.*, p. 15.

217 WOOLLANDS (L.), *ibid.*, p. 24.

218 QUIROULE (P.), *La Ciudad anarquista americana*, Madrid, Ediciones Tuero, col. Investigación y Crítica, 1991 (1ère édition 1914).

219 QUIROULE (P.), *ibid.*, p. 23.

220 ABAD DE SANTILLAN (D.), « Significación de una campaña contra la represión gubernativa », *La Protesta. Suplemento semanal* [La Protestation. Supplement hebdomadaire], I, N° 1, Buenos Aires, 9 Janvier 1922, p. 1.

## 1.B- Le propagandiste anarchiste : un révolté conscient

« *La révolte est le fait de l'homme informé, qui possède la conscience de ses droits* »<sup>221</sup>

« La propagande par la parole joua toujours un rôle important dans l'action anarchiste. Les "trimardeurs" accomplissant leur tour de France emportaient dans leurs besace quelques paquets de brochures et n'hésitaient jamais à engager la discussion dans les milieux les plus divers. D'autres organisaient des tournées de conférences et allaient ainsi apporter "la bonne parole" à travers le pays »<sup>222</sup>.

Dans la société argentine prométhéenne de la fin du XIX<sup>e</sup> on s'attachera de plus en plus à réaliser une « véritable œuvre civilisatrice »<sup>223</sup> qui en finisse d'une fois pour toutes avec la barbarie.

L'intention pédagogique et de diffusion prend ainsi une place prépondérante dans le mouvement libertaire argentin et se traduit dans l'imaginaire par une valorisation très récurrente de la figure du propagandiste, conscient de sa force et de son rôle de transmission de « l'Idéal ». C'est ainsi que la figure du gaucho d'avant le barbelé, rebelle mais sans intention révolutionnaire, s'estompera quelque peu dans l'imaginaire libertaire argentin ; cette première figure de l'homme anarchiste laissera progressivement sa place à celle du propagandiste, militant et orateur, incarné aussi bien par le travailleur anarchiste syndiqué que par l'intellectuel libertaire engagé, tous les deux militants actifs - par la parole comme par l'action - qui véhiculent la révolte anarchiste.

Or, si sur le terrain de la réalité quotidienne du mouvement on peut assez souvent parler d'une certaine coupure entre militants syndicaux et intellectuels anarchistes, dans le domaine de l'imaginaire il n'y a pas de telle scission : l'anarchiste s'estime un homme complet, entier et dans ce sens il se doit aussi bien de penser et de théoriser que d'agir. Cela veut dire qu'il porte en lui et l'homme d'action qu'est le militant syndical et l'homme de réflexion et de connaissance qu'est l'intellectuel. Autrement dit, tout intellectuel anarchiste se rêve comme militant (ne serait-ce qu'un militant par la plume) et tout travailleur syndiqué, réalise, par son action, l'Anarchie et s'estime autorisé à dissenter sur ses principes. Bref, travailleur et intellectuel constituent deux visages complémentaires et indispensables réunis dans la figure du propagandiste.

---

221 CAMUS (A.), *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 35

222 MAITRON (J.), op. cit., p. 133-134.

223 *El Oprimido. Periódico comunista anárquico* [L'Oprimé. Périodique communiste-anarchiste], I, N° 1, Luján, 9 Septembre 1894, p. 3.

## Parcours

Nous avons déjà souligné l'importance de l'apport des travailleurs immigrés dans la transmission des idées anarchistes en Argentine ainsi que le rôle fondamental de certains propagandistes libertaires dans la constitution du mouvement anarchiste argentin et dont les parcours de vie seront très souvent mis en valeur par leurs compagnons sud-américains. Ces derniers comprendront très vite l'importance de la transmission de l'Idée et deviendront à leur tour des propagandistes dans leur travail, dans leur quartier, dans leur région, dans leur vie.

Le propagandiste sera considéré comme l'exemple de l'homme anarchiste complet et sa biographie mythifiée viendra ajouter une leçon de plus à son œuvre pédagogique de diffusion de l'Idéal. Ainsi, peut-on dégager certaines récurrences dans les parcours des militants anarchistes actifs, ouvriers comme intellectuels, ce qui nous permet d'ébaucher le parcours idéal-typique du propagandiste anarchiste en Argentine<sup>224</sup> que voici :

1. Un rebelle destiné à la révolte.  
L'homme anarchiste est issu d'une longue lignée de rebelles
2. Rencontre initiatique et conversion.  
La rencontre avec un militant plus aguerrri marque sa conversion à la philosophie anarchiste et en membre d'une communauté universelle
3. Formation autodidacte.  
L'homme anarchiste, intéressé par le savoir et la science, est un studieux infatigable
4. Le révolté conscient devient propagandiste à son tour.  
Militant et orateur, l'anarchiste se consacre à transmettre tout ce que l'on lui a transmis et devient un « semeur d'idées »

Bien sûr, on ne naît pas anarchiste, on le devient. Et pourtant... Il semble que le parcours du libertaire ne commence pas au moment où il le devient mais bien avant. En effet, ce que l'on pourrait appeler des signes d'altérité apparaissent très tôt chez l'anarchiste, faisant pressentir chez l'enfant l'homme exceptionnel qu'il est voué à devenir. Car dès sa plus tendre enfance il semble destiné, d'une manière ou d'une autre, à la

---

224 Dans la mesure où ces militants, hommes et femmes, ont vécu et milité en Argentine pendant toute (ou presque toute) leur vie, nous ne ferons pas de distinctions de nationalité et les considérerons comme Argentins du fait d'avoir contribué grandement et pendant longtemps à constituer le mouvement anarchiste du pays. Pour des éléments biographiques voir les repères en annexe.

révolte contre l'injustice.

Ce n'est donc pas un hasard si Salvador de la Fuente, « alter-ego de Ghiraldo »<sup>225</sup>, débute l'évocation de sa « vie de propagandiste et combattant » par le récit d'un événement survenu dans sa plus tendre enfance et qui marquera ses jours. Ainsi, emprisonné à Barcelone, se souvient-il de son écœurement face à l'agression subie par un « petit gaucho » lors de la célébration du carnaval, fête détestée car considérée « primitive, presque barbare ». Révolté par l'injustice commise, et solidaire avec l'attitude rebelle et courageuse de la victime - qui répond avec violence et refuse de se soumettre -, le petit libertaire ne pourra s'empêcher de solliciter l'aide de son père aux côtés du malheureux. L'enfant n'oubliera jamais la « virilité » du petit gaucho ni le « geste altier » de son père dans la résolution de cette situation périlleuse. Notre personnage restera marqué par cet événement qui aura pour lui « une signification symbolique et profonde » puisqu'il présente « la vertu de lui avoir révélé pour la première fois, étant encore enfant, le véritable sentiment de la justice qui [...] l'accompagnera depuis lors et pour toujours »<sup>226</sup>.

Une autre figure proéminente de l'anarchisme argentin, González Pacheco semble, lui aussi, destiné à la révolte et cela avant même sa naissance : son biographe insiste sur le fait qu'il soit né en pleine Pampa, dans un village (Tandil, du nom du grand chef indien de la région) à la frontière entre civilisation et barbarie, terre d'indiens et de gauchos, carrefour de nomades et de vagabonds qui préfigurent la révolte<sup>227</sup>. Dans un tel contexte, quel autre destin aurait pu avoir l'Argentin sinon celui qui mène à la lutte pour la liberté? Ainsi, après s'être attardé sur le village pampéen, son biographe précise-t-il : « Au fur et à mesure qu'il grandit, cet enfant contempla, entendit, absorba les essences et les substances, spirituelles comme physiques, du lieu où il naquit » ; autrement dit, le dramaturge libertaire s'imbibera dès sa naissance des traits de caractère des légendaires habitants de la région, et surtout de « la discussion ardente, [du] geste violent, [de] la dispute, [de] la protestation »<sup>228</sup>. Et sans doute pour insister sur la précocité de l'attitude rebelle de G. Pacheco, De la Guardia donne la parole au libertaire, qui remémore : « cette histoire de casser des réverbères était un sport auquel nous nous étions consacrés [avec des petits camarades] dans le but hygiénique d'aider les flics à digérer les chevaux - maigres et d'autrui – qui constituaient leur repas quotidien »<sup>229</sup>. Ce n'est qu'après avoir savouré « [l]es premières expériences de révolte et de solidarité » du « petit garçon absolument libre »<sup>230</sup> que l'on peut pleinement comprendre cet homme, devenu plus tard anarchiste, presque malgré lui.

225 DIAZ (H.), op. cit., p. 9.

226 GHIRALDO (A.), *Humano ardor* (Aventuras, luchas y amores de Salvador de la Fuente.). Novela argentina, Madrid, C.I.A.P., s/d (1ère édition 1928), p. 8-9.

227 DE LA GUARDIA (A.), *Rodolfo González Pacheco*, Buenos Aires, Ediciones Culturales Argentinas, 1963, p. 13-17.

228 DE LA GUARDIA (A.), *ibid.*, p. 15.

229 GONZALEZ PACHECO (R.), *Carteles*, cité par DE LA GUARDIA (A.), *ibid.*, p. 16-17.

230 DE LA GUARDIA (A.), *ibid.*, p. 17.

Ce sont, bien sûr, surtout les intellectuels qui ont laissé les traces biographiques les plus aisément repérables : soit qu'ils aient eux mêmes écrit leurs parcours, soit que, du fait de leur célébrité, ils aient été l'objet d'attention d'historiens et chercheurs décidés à retracer leurs histoires personnelles. Mais, si l'on s'attarde sur la vie d'hommes beaucoup plus anonymes, des militants qui pendant bien longtemps ont été fondus dans la grande masse d'anarchistes argentins, on constate que ce sont les mêmes éléments biographiques qui sont mis en valeur par les uns et les autres.

Lorsque l'on demande à J. E. Palmeiro<sup>231</sup> comment il est devenu militant, il répond : « je viens d'une famille d'hommes politiques qui ont participé à des mouvements sociaux. Mon père, qui était un socialiste espagnol, autodidacte et grand lecteur, était délégué pendant les grèves de La Forestal<sup>232</sup>. Mon oncle a été député socialiste. Et moi, j'ai absorbé toute cette ferveur qui m'entourait »<sup>233</sup>. Et l'Argentin d'ajouter : [mon père] prônait un socialisme bien différent de celui d'ici, plus enclin à la liberté, à ce que j'aime. C'est donc avec cette base que j'ai commencé à militer pleinement dans l'anarchisme. Et je suis anarchiste jusqu'à la moelle »<sup>234</sup>.

On voit bien dans ce témoignage à quel point l'homme qui deviendra plus tard anarchiste était comme promis d'avance à la cause libertaire. Tout le prédestine à la révolte, on dirait presque qu'il ne peut (ni ne veut) rien contre cette force extraordinaire qui se montre à lui de diverses manières. Avant même de se savoir anarchiste, dès son enfance il découvre son altérité, il sait qu'il n'est pas comme les autres, lui qui ne peut tolérer aucune injustice, qui ne peut supporter la moindre autorité.

Le révolté conscient apparaît dans l'imaginaire libertaire comme le descendant d'une longue lignée de révoltés, le lien de sang n'étant, bien entendu, que secondaire.

Celui qui peut se vanter d'être né au sein d'une famille de révoltés conscients ne se privera pas de souligner cet aspect de ses origines, tout en insistant sur le côté « modeste » de ces origines. Aussi trouvera-t-il sa conversion « naturelle » puisque tel était son destin. Or, celui qui comme G. Pacheco est né, pour ainsi dire, dans le mauvais camp de la lutte sociale, ne pouvant pas afficher des origines populaires, cherchera ses origines mythiques ailleurs. Mais l'un et l'autre auront « absorbé » très tôt quelque chose qui les rendra perméables à des idées de rédemption sociale et les préparera dès l'enfance à la rencontre initiatique qui aura lieu un peu plus tard.

En effet, l'esprit rebelle et un environnement de révolte, bien qu'ils constituent « une base » indispensable, n'en font pas pour autant un anarchiste. Il arrive un moment dans la vie de cet homme où il semble mûr pour que la graine de la révolte puisse germer ; c'est à

---

231 Né en 1918, il est un militant de la FORA depuis 1938.

232 Grève des travailleurs des plantations de quebracho dans l'estancia La Forestal, province de Santa Fé, survenue en 1915.

233 ATAN (A.), Cuatro Historias de Anarquistas. Testimonios orales de militantes del anarcosindicalismo argentino, Buenos Aires, Gráfica MPS, 2000, p. 51-52.

234 ATAN (A.), *ibid.*, p. 56.

ce moment-là qu'une rencontre viendra lui apporter un élément essentiel : la *conscience* de sa propre force et de sa capacité à renverser la réalité qu'il a toujours détesté. Bien qu'il soit déjà particulièrement bouleversé à la vue d'une société corrompue par tous les vices<sup>235</sup>, ce qui pousse à la révolte son âme rebelle, c'est la rencontre avec un militant souvent plus vieux, toujours plus expérimenté et plus aguerri que lui qui le fera devenir anarchiste ; cette rencontre tiendra lieu d'initiation. A partir de ce contact humain il se saura appartenir à une communauté sans frontières dont les membres sont unis par le libre lien de la solidarité et de la fraternité.

C'est sur la Place de Mai<sup>236</sup>, le jour du coup d'état militaire de 1930, que Palmeiro aura son premier contact avec les libertaires, lors d'une manifestation pour répudier le coup d'état. « Donc c'est là, dans la rue, que j'ai rencontré les anarchistes. Et depuis ce moment-là j'ai été influencé par l'action directe », raconte-t-il. Et le déclic qui le tournera vers le mouvement anarchiste, il l'attribue à « plusieurs facteurs », qui ne sont que des rencontres : « les bavardages chez le coiffeur », dont le propriétaire était anarchiste, « où se réunissaient plusieurs clients qui pensaient comme lui » ; mais aussi « la rencontre avec les chauffeurs de charrettes », « *foristes*<sup>237</sup> pour la plupart »<sup>238</sup> ; « les campagnes [de solidarité] pour Sacco et Vanzetti, Simón Radowitzky, pour Di Giovanni ainsi que [ses] lectures de Bakounine, P. Kropotkine, R. Barret, P. Gori, E. Reclus »<sup>239</sup>.

Et G. Pacheco ne dit pas autre chose lorsqu'on lui demande comment est-il devenu anarchiste : « C'est la faute de quelques agitateurs qui, déguisés en matelots et en contrebandiers, sont arrivés un après-midi des premiers jours de ce siècle [le XX<sup>e</sup>] à l'estancia de mes parents [...]. Ces faux contrebandiers ont demandé la permission [d'y] passer la nuit et selon l'habitude hospitalière de notre pampa, on leur a donné de la viande grillée et des lits de camp pour coucher dans le hangar des péons. Le lendemain, après leur départ, un des péons m'a apporté une collection de petites brochures que les étrangers avaient oublié dans le hangar, dispersés stratégiquement pour que l'on puisse les trouver après leur départ... Il s'agissait de pensées de Bakounine, de Kropotkine, de Pietro Gori, de Malatesta »<sup>240</sup>.

Cette rencontre apporte donc une découverte qui prend l'allure d'une révélation. Salomón Rodríguez, anarchiste galicien arrivé en Argentine dans les années 1930, témoigne d'une expérience similaire. C. Panelas, dans un ouvrage qui retrace les parcours de nombreux anarchistes galiciens ayant milité en Argentine, indique que l'espagnol « découvrit les idées anarchistes au moment de son service militaire, puisque là-bas il

---

235 Cf. III.2.A., Images de la réalité.

236 Place du centre de la capitale argentine où se trouvent le siège du gouvernement, ainsi que la banque centrale et la cathédrale.

237 C'est-à-dire membres de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine (FORA), anarchiste.

238 ATAN (A.), *ibid.*, p. 55 ; 57.

239 ATAN (A.), *ibid.*, p. 57.

240 Entretien avec G. Pacheco à la « Sociedad de Actores » [syndicat des comédiens], cité par BAYER (O.), « El santo ácrata », Página/12, 9 Avril 1994.

rencontra des compagnons libertaires qui étaient détenus à la caserne. Il prit contact avec eux [et] commença à lire des livres et des brochures qui l'ont tourné immédiatement vers le mouvement [anarchiste argentin] »<sup>241</sup>.

En tout cas, il s'agit d'une rencontre de cœur et d'esprit, indissociables chez l'homme anarchiste. Sans doute, cet aspect n'est-il point négligeable dans la conversion de ces individus contents d'adhérer à une philosophie qui considère l'homme non seulement en tant que travailleur mais aussi en tant qu'être humain.

G. Pacheco se montrera particulièrement éloquent à ce propos. En évoquant les propagandistes libertaires qui lui ont fait connaître l'anarchisme, il avoue : « J'étais un fils-à-papa, un apprenti de gaucho, coureur de jupons dans les bals et bagarreur dans les réunions d'épicerie. Les gauchos me respectaient plus parce que j'étais l'enfant d'un propriétaire terrien et un protégé des flics que pour ma bravoure », et d'ajouter : « Quand je les ai lues [les brochures anarchistes] j'ai remarqué pour la première fois que dans le monde il y avait autre chose que des guitares, du genièvre et des courses de chevaux ; qu'il y avait des gens qui se préoccupaient de leurs congénères ; et que ma vie était vile comparée à la noblesse et aux sentiments de ces gens » qui se souciaient de la question sociale.

On comprend qu'après une enfance marquée par des rêves de rédemption sociale et des actes de révolte, la prise de conscience provoquée par une rencontre - qui semble anodine mais s'avère décisive - ne peut aboutir qu'à une conversion (souvent immédiate) à la cause anarchiste. Car la graine de ce « semeur d'idées »<sup>242</sup> qu'est le propagandiste averti ne tombe pas en terrain stérile. Bien au contraire, le novice est prêt pour accueillir ce germe et tout compte fait il ne lui manquaient que les outils pour labourer. La rencontre avec un militant donnera au jeune initié les moyens de canaliser dans un mouvement toute cette énergie dont il disposait depuis longtemps (sinon depuis toujours). Autrement dit, avec l'Idée on lui transmettra également la conviction de pouvoir faire bon usage de l'élan de révolte qu'il porte en lui ; le bon usage consiste à s'associer dans une action collective, bref à devenir militant et transmettre cet élan et cette Idée à son tour.

Un trait également essentiel du parcours du propagandiste est sans doute son éducation « autodidacte » dont l'anarchiste se montrera toujours très fier. Peu important les circonstances qui l'ont poussé à l'être ; qu'il ait dû interrompre sa scolarité par nécessité - comme tant de militants issus de familles pauvres - ou par choix délibéré - comme c'est le cas de l'intellectuel argentin González Pacheco -, ce qui compte c'est de se placer contre l'éducation « officielle », expressément conçue pour abrutir et soumettre l'homme, et de se consacrer à sa formation de manière entièrement libre, digne d'un anarchiste. Le propagandiste va donc parfaire celle-là suivant ses envies, ses rencontres, ses moyens, son implication dans tel ou tel groupe, association, syndicat mais toujours en

---

241 PANELAS (C.), *Los gallegos anarquistas en Argentina*, Buenos Aires, Ediciones del Valle, 1999, p. 77.

242 BAYER (O.), « El santo ácrata », op. cit.

attribuant au savoir et à la science une grande importance<sup>243</sup>. Ainsi, par exemple, Juan Corral (1912-1962), cheminot libertaire qui, comme tant d'autres anarchistes espagnols habitera en Argentine jusqu'à sa mort, « eut toujours une approche rationnelle de chaque sujet. Aussi rencontra-t-il le professeur Jorge Nicolai (auteur de *Biología de la guerra*, *Miseria de la dialéctica*, *Los fundamentos reales de la sociología*, *La seguridad científica*, etc.). Cette rencontre contribua de manière fondamentale à consolider la pensée de Corral, car elle le mena à comprendre l'importance de la science et de la méthode scientifique dans la vie »<sup>244</sup>.

La « vocation d'autodidacte » que J. Duvignaud signale chez Proudhon<sup>245</sup>, est en effet, une constante chez les libertaires argentins. Ainsi, un article de la revue libertaire *Reconstruir* se souvient de Juan Corral comme un homme « d'origine humble », dont la vie « se forgea à l'école des privations et des sacrifices » comme tous ceux qui « depuis l'enfance durent travailler pour contribuer à maintenir les siens »<sup>246</sup>. Juan Corral est bien sûr un autodidacte, un « lecteur infatigable » qui « formait les militants » : en effet, « il organisait, dans son humble maison, des réunions où l'on lisait et commentait des livres des auteurs classiques de l'anarchisme. On y étudiait des œuvres de Bakounine, Proudhon, Kropotkine, Faure, Nettlan [sic.]<sup>247</sup>, Rocker, entre autres. On analysait les textes, on soulignait les apports de l'idéal libertaire dans l'histoire des luttes sociales »<sup>248</sup>.

Car tout cet apprentissage, théorique comme pratique, doit bien entendu être transmis à son tour. Notre rebelle a su canaliser sa puissance de révolte, il est maintenant un homme d'action, un militant, il adhère probablement à un syndicat (bien que ce ne soit pas une condition *sine qua non*) ; en tout cas il agit pour que dans un temps point lointain l'Anarchie soit une réalité. Il agit de multiples façons, en discutant avec ses proches sur l'instauration d'un monde meilleur, en payant sa cotisation pour tel ou tel groupe, cercle ou syndicat, en vociférant dans les rassemblements ouvriers, pour expliquer les bienfaits des idées libertaires ; il accomplira sa tâche révolutionnaire chaque fois qu'il fera œuvre de transmission, par la parole et par l'action. Notre personnage est d'ores et déjà un militant et un orateur, bref, un nouveau propagandiste de la cause libertaire. Cela est extrêmement important puisque la propagande est le moyen naturel par lequel on devient anarchiste et on s'approche du mouvement.

Comme le souligne E. López Arango, l'anarchisme est « le résultat d'une propagande systématique »<sup>249</sup>. Et Jesús Gil, militant actif de la FORA pendant les années 1930, ne dit pas autre chose que son prédécesseur. Interviewé par A. Atán en 2000, il compare

243 Cf. III.2.C., Rêves d'élévation de l'homme.

244 PANELAS (C.), op. cit., p. 76.

245 DUVIGNAUD (J.), Hérésie et subversion. Essai sur l'anomie, Paris, La Découverte, 1986, p. 125

246 PEREYRA (O.), *Reconstruir*, Mars 1971, cité par PANELAS (C.), op. cit., p. 75.

247 Nous croyons pouvoir y lire Max Nettlau.

248 PANELAS (C.), op. cit., p. 75.

249 LOPEZ ARANGO (E.), « Una "exposición concreta" », *La Protesta. Suplemento semanal*, N° 1, 1922, op. cit., p. 2.

« l'anarchisme d'avant » - « très actif en ce qui concerne la diffusion des idées » puisqu'il existaient « des très nombreuses publications »<sup>250</sup> – à l'anarchisme du nouveau millénaire, en nette perte de vitesse « faute de propagande », ce qui entraîne « la méconnaissance », responsable de l'actuel état des choses<sup>251</sup>. Car très souvent les libertaires considèrent que, comme ce fut le cas pour eux-mêmes, il suffit de connaître la philosophie anarchiste pour que l'adhésion se révèle inévitable ; en fait, tout semble être une question de propagande à laquelle travailleurs et intellectuels devenus militants et orateurs, se consacreront sans relâche.

Nous retrouvons ici la figure, évoquée par A. Pessin<sup>252</sup>, du missionnaire anarchiste dont la vie est consacrée à transmettre tout ce qu'il a appris, bref, son Idéal.

Et bien sûr, à l'image de ses ancêtres autochtones comme européens, le propagandiste argentin est un nomade par excellence. Ce n'est plus un barbare en toute liberté dans la Pampa mais un homme debout, révolté qui se consacre à la transmission de l'Idée anarchiste en toute conscience de l'importance de son rôle, de sa « trans-mission ». Et il n'y a pas besoin d'aller bien loin pour « semer le germe de l'Anarchie », comme on peut souvent lire dans les écrits libertaires. Bien sûr, les premiers propagandistes viennent de loin, de l'autre côté de l'Océan, d'Espagne, d'Italie<sup>253</sup> ... ; et de nombreux libertaires partiront d'Argentine exilés, parfois volontairement, très souvent par obligation, vers des terres lointaines. Mais le nomadisme libertaire n'a pas forcément besoin de parcourir des grandes distances, bien que le territoire argentin s'y prête.

Nous avons déjà signalé l'influence fondamentale d'un Errico Malatesta - « qui avait l'habitude de d'offrir des conférences informelles et spontanées dans des cafés »<sup>254</sup> - ou d'un Pietro Gori, qui « contribua à changer dans le pays le sens attribué à la conférence, l'entendant comme un outil essentiel de la propagande anarchiste » en vue de « réveiller les consciences endormies »<sup>255</sup>.

Sans doute l'apport des telles figures n'est-il pas uniquement idéologique, leur influence va bien au-delà de l'aide pratique pour l'organisation des forces libertaires argentines. Les esprits autochtones garderont très longtemps le souvenir de ces propagandistes par excellence dont le court séjour dans le pays laissera pourtant des traces indélébiles. E. Gilimón, dans un long paragraphe consacré aux propagandistes, ne peut s'empêcher de faire allusion à P. Gori « orateur sans rival », qui « donna une impulsion extraordinaire à l'anarchisme en Argentine, pays qu'il parcourut en toutes directions, y donnant des conférences et s'y attirant des sympathies grâce à son caractère

---

250 Voir la liste de publication anarchistes (1890-1930) en annexe.

251 ATAN (A.), op. cit., p. 36-37.

252 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 75-85.

253 Cf. Supra : Partie I, « Histoire et sociologie de l'anarchisme en Argentine ».

254 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 121.

255 SURIANO (J.), *ibid.*, p. 122.

comme à son talent »<sup>256</sup>.

A. Ghirardo, dans son roman autobiographique, s'est très certainement inspiré des libertaires italiens pour décrire son personnage du propagandiste, au début de la dernière partie de son roman, intitulée par ailleurs « Apostolat ». Selon le poète libertaire « le propagandiste » « était orateur, orateur par excellence ; il sentait la volupté de la parole et vivait dans la tribune. Des heures, des nuits entières passées à disserter sur ses sujets favoris ; le contempler et l'écouter était un véritable spectacle ». Et l'argentin de poursuivre : « il maîtrisait tous les secrets de l'art oratoire et ses discours étaient des chefs d'œuvre magnifiques qu'il polissaient tous les jours avec un amour d'orfèvre ». Le propagandiste était en outre « d'une efficacité unique, il parlait en tous les lieux et pour tous les publics ; et il n'était pas rare de le voir l'après-midi mener, dans une place, une assemblée composée de milliers d'ouvriers et, le soir, dans un centre culturel en train d'élucider des sujet éminemment scientifiques »<sup>257</sup>.

Ce n'est donc point étonnant que « la lecture en public et, particulièrement la conférence » soient « considérées, avec la presse, comme des outils primordiaux pour l'éducation et la conversion des travailleurs »<sup>258</sup> par les libertaires argentins, imprégnés d'une grande « confiance dans le rôle rédempteur de la parole »<sup>259</sup>.

### Portrait

Ce que C. Panelas souligne chez le militant Juan Corral, s'avère transposable à tout propagandiste, à savoir que « sa personnalité réunissait des qualités peu courantes »<sup>260</sup>. Autrement dit, comme l'affirme A. Ghirardo dans son autobiographie romancée, « le propagandiste » est un « homme extraordinaire »<sup>261</sup>.

En effet, son altérité est telle que l'observateur a l'impression d'être face à quelqu'un venu d'un autre monde, d'un Ailleurs mystérieux qui empreigne l'homme lui-même d'un halo de mystère. Cela le rend un être profondément seul dans son humanité puisqu'il ne peut trouver sa place qu'en dehors du monde de l'humain. Incompris de tous ceux qui, aveuglés par une société corrompue, ne voient pas la grandeur de l'Idée qu'il prêche, il est de surcroît persécuté par les ennemis de la liberté et de la véritable justice. Les persécutions, les déportations, l'exil compromettent souvent sa vie personnelle et familiale ; bien sûr, il peut toujours compter sur la solidarité et l'amitié de ses compagnons, mais il n'en reste pas moins que la seule compagne stable du propagandiste

---

256 GILIMON (E. G.), *Hechos y comentarios seguidos de Páginas Intimas y algunos artículos de varios escritores*, Buenos Aires - Montevideo, Imprenta B. Puey, 1911, p. 32.

257 GHIRALDO (A.), *Humano ardor*, op. cit., p. 143-144.

258 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 118.

259 SURIANO (J.), *ibid.*, p. 121.

260 PANELAS (C.), op. cit., p. 75.

261 GHIRALDO (A.), *Humano ardor*, op. cit., p. 143.

est la cause libertaire. Dans ce sens, la solitude morale de cet homme vient du fait qu'il est un être hors du commun, spécial, inégalable. Ainsi, à propos de l'intellectuel anarchiste R. González Pacheco, qui semble « convaincu de sa solitude »<sup>262</sup>, son biographe dira-t-il : « même ceux qui, après sa mort, allaient s'ériger en héritiers [de l'anarchiste argentin] n'avaient ni la stature ni l'intelligence pour être à ses côtés ». Car le véritable libertaire est tout aussi grand que l'idéal qu'il propage ; sa solitude est ainsi l'inévitable « prix de sa supériorité »<sup>263</sup>.

En effet, l'anarchiste est un Grand Homme. Et, Ghiraldo, dans un conte intitulé « Simbólica » [Symbolique]<sup>264</sup>, de le présenter à travers un typographe « de taille énorme », un « colosse » « d'énorme présence » qui s'appelle « Hercule ». Ce personnage s'avère intéressant puisqu'il laisse transparaître un homme pas encore épuré des rêves nocturnes de l'imaginaire. Le militant ghiraldien est conçu avec les attributs de l'androgyme, archétype nocturne dont l'isomorphisme avec les figures du médiateur et du messie est souligné par G. Durand<sup>265</sup>. Ce libertaire herculéen, qui préfigure la figure du héros anarchiste<sup>266</sup>, est « doté par la Nature des plus hauts attributs du mâle » tout en étant « gentil et suave » et dont la voix « sereine » est « imprégnée de tendresse ». Toutefois, ce « géant » fait preuve d'une intention imaginaire nettement diurne car notre Hercule, « lutteur » sans égal, est le porteur de toute la force virile dont l'anarchiste doit faire preuve dans son combat quotidien contre l'oppression. Il est donc surtout un combattant, et si l'écrivain le présente comme un « homme-montagne » ce n'est, à nos yeux, que pour mieux signifier l'espoir que représente la révolte pour parvenir à l'élévation de l'humanité<sup>267</sup> et le rôle que l'homme anarchiste, avec sa propagande, est voué à y jouer.

Car l'homme que nous décrivons est un agitateur qui, par la parole et par l'action, fera preuve à tout moment d'une force et d'une virilité hors du commun mises au service de la lutte sociale. En effet, on le reconnaît par le « tempérament anarchiste » qui le définit non seulement comme libertaire mais aussi en tant qu'être humain. Ce tempérament, bien résumé dans un article de *La Anarquía*, consiste en une « fibre active » et une « intention combative » qui font du libertaire un homme « toujours debout » qui va constamment « de l'avant » avec « énergie »<sup>268</sup>. E. Gilimón évoque à ce propos une anecdote éloquentes quant aux « actes de véritable audace » nécessaires à l'œuvre de propagande libertaire ; il

---

262 DE LA GUARDIA (A.), op. cit., p. 55.

263 DE LA GUARDIA (A.), ibid., p. 56.

264 GHIRALDO (A.), « Simbólica », *Carne doliente*, op. cit., p. 34-40.

265 DURAND (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 346.

266 Cf. infra. : III.1.B., « Héros et martyrs anarchistes ».

267 Cf. infra. : III.2.C., « Rêves d'élévation de l'homme ».

268 « A qué venimos », *La Anarquía*. Boletín mensual de la Confederación Anarquista R. A. [L'Anarchie. Bulletin mensuel de la Confédération Anarchiste R. A.], I, N°1, Buenos Aires, Novembre 1912, p. 1.

raconte : « Une fois, le docteur Juan Creaghe<sup>269</sup>, médecin âgé et homme chez qui l'idéal anarchiste constituait une sorte de seconde nature, prit une voiture, la chargea avec une grande quantité d'exemplaires de *La Protesta Humana* et sortit les vendre dans les rues du centre de Buenos Aires, criant le titre du périodique, tout en maintenant éloignés, le revolver à la main, les employés de la section Ordre Social de la police, qui ne saisirent pas le journal comme ils l'avaient déjà fait à plusieurs reprises, intimidés probablement par l'attitude du docteur, qui indiquait clairement son intention de terminer par un drame cet abus policier »<sup>270</sup>.

Bien sûr l'anarchiste doit se montrer fort et implacable avec l'opresseur et le combattre sans relâche. Le courage du propagandiste, qui frôle souvent la témérité, provoque sans doute la crainte de ses ennemis. Mais cet homme inspire aussi, par ses qualités morales comme physiques, le respect et l'affection de ses proches. Ainsi, P. Gherra, rédactrice à *La Voz de la Mujer*, souligne-t-elle que « au foyer il [l'anarchiste] est extrêmement tendre et affectueux »<sup>271</sup>. Et ce n'est pas un hasard si, comme l'Hercule androgyne de Ghiraldo, le visage de José Grunfeld<sup>272</sup> attire l'attention par son « regard ferme qui incarne l'étrange paradoxe entre la dureté et la tendresse »<sup>273</sup>. Car la fermeté du libertaire se conjugue toujours avec une grande gentillesse, une générosité et un dévouement sans bornes, bref, un « cœur magnanime »<sup>274</sup>. Il s'agit donc d'un homme « altier, généreux et sage »<sup>275</sup>, dont l'intégrité et le désintéressé seront toujours exaltés car somme toute le propagandiste sème l'anarchie autour de lui mais avant tout il la réalise en lui-même.

En effet, les témoignages de la générosité des militants ne manquent pas : de nature fondamentalement noble, le propagandiste n'hésitera pas à donner à profusion ; son temps, ses biens, son savoir, tout ce dont il dispose est mis à disposition de ses semblables et de la cause anarchiste. Un exemple éloquent, dont tous les libertaires argentins se souviendront, est l'achat d'une imprimerie réalisé par J. Creaghe pour permettre la survie de la publication anarchiste la plus importante de l'histoire du mouvement. C'est en effet grâce à l'investissement désintéressé de cet homme que l'hebdomadaire *La Protesta Humana* deviendra, en 1904, le quotidien libertaire par excellence (sous le nom abrégé de *La Protesta*).

---

269 Voir repères biographiques en annexe.

270 GILIMON (E.), *Hechos y comentarios*, op. cit., p. 41.

271 GHERRA (P.), « Siluetas », *La Voz de la Mujer*, 18 Octobre 1896, cité par ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 449.

272 Né à Santa Fé en 1907, il est des militants les plus actifs de la Fédération Anarcho-Communiste Argentine (FACA, crée en 1935, devenue ensuite Fédération Libertaire Argentine). Voir repères biographiques en annexe.

273 ATAN (A.), op. cit., p. 91.

274 GHIRALDO (A.), *Carne doliente*, op. cit., p. 34-35.

275 *La Protesta Humana*. Periódico semanal anarquista [La Protestation Humaine. Périodique hebdomadaire anarchiste], I, N° 28, Buenos Aires, 25 Septembre 1916, p. 2.

G. Zaragoza, lorsqu'il évoque « quelques anarchistes typiques »<sup>276</sup>, souligne la générosité du libertaire à travers la figure d'un militant, Orsini Bertani, fils d'un propriétaire de grands commerces, qui ne peut refuser l'hospitalité aux chômeurs et aux réfugiés ni s'empêcher de distribuer parmi ses camarades tout ce qu'il trouve dans les magasins de son père.

Et même ceux qui n'ont rien, ou très peu, font preuve de cette grandeur d'âme. Ainsi, O. Bayer signale-t-il l'« honnêteté » et la « générosité » de celui qui sera un des personnages clé des grandes grèves rurales de Patagonie (1920-1922). José Font, dit Facón Grande (ce qui signifie *Grand Couteau*), « ne faisait jamais attention aux sous »<sup>277</sup> et était toujours prêt à donner un coup de main à quiconque le lui demanderait, de la même manière que G. Pacheco était « toujours disposé au don de soi avec une totale générosité, sans hésitation, selon les demandes de la cause qu'il se doit de défendre, des camarades qui sonnent à sa porte prêts à la lutte, de l'ami dans le besoin »<sup>278</sup>.

Et cette abnégation qui caractérise l'homme anarchiste est confirmée par d'autres militants, comme J. Gil, qui se souvient « avec satisfaction » de l'époque où il était militant à la FORA et précise : « je ne regrette pas [tout] le temps [que j'ai] passé à la FORA car je ne cherchais pas des lauriers [ni] la pédanterie des flatteries personnelles, pas du tout, ça ne m'intéresse pas. L'argent et la reconnaissance ne m'ont jamais intéressé »<sup>279</sup>. Et J. Grunfeld d'avouer : « j'ai toujours œuvré inspiré par la vocation de servir mon prochain et je me moquais des heures [consacrées à l'activité de militant] et des choses que j'ai abandonnées »<sup>280</sup>.

En somme, nous sommes ici en présence de la « figure du militant intégral, toujours bien disposé à effectuer n'importe quel type d'activité, compromis à tous les niveaux de la vie, faisant passer la cause révolutionnaire avant d'autres aspects de sa vie privée »<sup>281</sup>.

Il s'agit également d'un être se voulant raisonnable, mesuré et capable de maîtriser ses instincts, qui sont désormais à bannir, tout comme les vices et les mauvaises passions<sup>282</sup>.

Un bref dialogue du scénario écrit par O. Bayer pour le film *La Patagonia Rebelde*, qui peut paraître anodin au spectateur non averti, témoigne pourtant à nos yeux de l'intention civilisatrice du propagandiste anarchiste, soucieux de participer à l'élévation de l'humanité en devenant lui-même un exemple de l'homme à venir, épuré de tout soupçon de vice, aussi minime soit-il. Ainsi, le gaucho José Font (surnommé « Grand Couteau »), un des leaders des grèves de 1920-22 dans sud argentin, rentre dans une salle où deux de

---

276 ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 448-452.

277 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, Buenos Aires, Hyspamérica, 1985, p. 213, (traduction MLMS).

278 DE LA GUARDIA (A.), op. cit., p. 50.

279 ATAN (A.), op. cit., p. 38.

280 ATAN (A.), *ibid.*, p. 145.

281 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 46.

282 Cf. infra. : III.2.C., Rêves d'élévation de l'homme.

ses compagnons, le galicien Soto et l'allemand Schultz, discutent sur la suite des événements du moment. Font porte une bouteille de vin à la main et semble vouloir la partager avec ses deux camarades. Mais son intention est très vite interrompue par Antonio Soto : « non, compagnon, ici pas d'alcool », lui dit-il d'une voix presque suppliante, comme pour écarter la tentation du mal. Le gaucho se justifie : « juste un peu pour digérer! » ; mais l'allemand n'entend pas faire de concession à ce sujet et lui explique sèchement : « l'alcool ne sert qu'à abrutir le peuple, il est une arme de la bourgeoisie », et, en lui tendant un verre sans doute à ses yeux plus digne d'un anarchiste, lui propose : « buvez donc un peu de thé »<sup>283</sup>. Le gaucho Font rejoint le mouvement gréviste d'inspiration anarchiste non pas par idéologie mais par solidarité. Il apportera son énergie de rebelle et son expérience d'homme-à-cheval ; il devra toutefois « apprendre » ce qu'est un militant.

Santiago Loscascio, rédacteur de l'hebdomadaire anarchiste *La Protesta Humana*, en 1916, c'est-à-dire un an après la scission de la Fédération Ouvrière argentine entre anarchistes et syndicalistes, critique le syndicalisme révolutionnaire. Dans un article intitulé « Les simulateurs », il s'insurge contre ces « dirigeants des groupes populaires et ouvriers » qui non seulement ne semblent pas s'inquiéter de « l'état d'imperfection de la société » mais surtout, fait inacceptable pour un libertaire, se consacrent à « réveiller les passions brutales des masses ». Ces « simulateurs » qui prétendent selon l'anarchiste s'octroyer la direction du mouvement ouvrier, n'ont en outre « aucune préparation » et ne possèdent « la moindre notion de leur propre responsabilité ». Bref, ils ne ressemblent en rien aux anarchistes, ces « éducateurs des masses » qui, incapables d'« aveugler leurs cerveaux » avec « des excitants pernicious », ne se proposent autre chose que de leur « indiquer » quel est le « vrai chemin »<sup>284</sup>.

En 1922, un autre rédacteur de *La Protesta*, qui signe avec le pseudonyme Xaxara, entend exprimer son rejet du communisme et des « adeptes de [cette] nouvelle religion », c'est-à-dire de « ces animaux que l'on appelle "communistes" » ; et l'anarchiste d'ajouter : « il est évident qu'ils pensent avec la panse et qu'ils ont les idées dans les intestins »<sup>285</sup>. Cela contraste, bien entendu, avec la figure du propagandiste anarchiste, être rationnel s'il en est.

Car dorénavant, la raison est un des principaux alliés du militant, homme d'action par excellence. On comprend donc l'appel que, très tôt, les féministes libertaires de *La voz de la Mujer* font aux travailleurs : « Sisyphe du travail », clament-elles, « écoutez la voix de la raison qui vous parle »<sup>286</sup>. Car c'est bien au nom de la raison que le propagandiste entend transmettre la « science anarchiste » ; n'oublions pas qu'il s'agit d'un homme éclairé, doté d'un grand esprit d'analyse et qui ne cesse d'étudier les sciences

283 OLIVERA (H.), *La Patagonia Rebelde* (film), op. cit.

284 LOSCASCIO (S.), « Los simuladores », *La Protesta Humana*, N° 28, 1916, op. cit., p. 2-3.

285 XAXARA, « El ombligo de Marx », *La Protesta*, N° 1, 1922, op. cit., p.2.

286 *La Voz de la Mujer*. Periódico comunista-anárquico [La Voix de la Femme. Périodique communiste-anarchiste], II, N° 9, Buenos Aires, 1<sup>o</sup> Janvier 1897, p. 2.

modernes, comme nous aurons l'occasion de le montrer plus bas<sup>287</sup>.

Le rebelle primitif est devenu un révolté : il a pris conscience de la rude réalité du monde et de la société ainsi que de son propre rôle dans la lutte sociale. Conscience acquise grâce à la propagande, à la diffusion de brochures, aux diverses et nombreuses conférences, bref, à l'éducation et à la science.

Avec la figure du propagandiste nous laissons derrière le personnage du rebelle teinté de romantiques couleurs nocturnes, pour nous confronter à un homme debout, un combattant marqué par un geste postural de verticalisation ascendante (soit la « dominante posturale » durandienne) et qui évolue dans un contexte imaginaire de plus en plus marqué par le conflit de notions antagoniques ( « l'antithèse polémique » selon G. Durand).

Le propagandiste argentin conserve de son ancêtre mythique quelques traits essentiels qui lui collent à la peau. Comme le gaucho, il est concerné par la rêverie de l'altérité mais d'une manière assez différente : bien sûr, ces deux personnages partagent dans l'imaginaire libertaire l'appartenance à une autre humanité, différente de l'actuelle, qui préfigure un homme nouveau ; dans ce sens ils sont tous les deux des êtres hors du commun. Mais la monstruosité, qui faisait du gaucho cet Autre légendaire à la recherche des ténèbres, tend à s'effacer chez le propagandiste. Ce dernier ne sera plus rêvé comme un barbare, terrible monstre difforme qui par le Mal tente d'implanter le Bien, mais plutôt comme un colosse civilisateur toujours à la recherche du Bien, combattant le Mal sans repos.

Et bien sûr, tout comme ses ancêtres argentins et européens, le propagandiste est un nomade par excellence. Mais le barbare évoluant en toute liberté dans la Pampa, figure représentée par le gaucho, a laissé sa place à un homme révolté totalement conscient de l'importance de son rôle, qui est, en somme, un rôle civilisateur, entendu comme un combat contre la barbarie et les ténèbres et donc comme l'apport de la Lumière à ceux qui, souvent par ignorance, vivent dans l'obscurité. Le propagandiste libertaire se déplacera très souvent d'un bout à l'autre du territoire argentin, voire même dans les pays frontaliers ; c'est particulièrement le cas pour l'Uruguay, placé de l'autre côté du grand fleuve, le Río de la Plata qui sépare Buenos Aires et Montevideo. Il y aura, en effet, des échanges réguliers et une grande solidarité entre les libertaires des deux pays voisins. Mais, bien que les figures anarchistes les plus visibles du pays aient l'habitude du voyage, le nomadisme libertaire n'est pas forcément une question de voyage au sens géographique du terme. Et on peut dire sans exagération que tout anarchiste est un propagandiste puisqu'il consacrerait une grande partie de son temps et de sa vie à faire passer son message de liberté, de solidarité et d'égalité, ne serait-ce que dans son entourage le plus proche, à l'atelier, à l'usine, dans sa famille, au café. Souvent nomade au sens propre, par la force des circonstances, le propagandiste, très souvent « catalogué » anarchiste dans les listes noires des employeurs, devra ainsi changer de

---

287 Cf. infra. : III.2.C., « Rêves d'élévation de l'homme ».

travail, voire même de métier ; de la même manière, il sera parfois obligé de changer de logement, expulsé par le propriétaire pour cause d'insolvabilité.

Mais, comme l'a déjà signalé A. Pessin, l'anarchiste est surtout un « trimardeur »<sup>288</sup>, c'est-à-dire quelqu'un qui parcourt constamment le grand-chemin (le « trimard », en argot) à la recherche de rencontres fécondes, de quelqu'un à qui pouvoir transmettre, à son tour, son bagage de rêves et de connaissances.

Le propagandiste est un nomade dans son lieu de travail, dans son quartier, dans sa ville. Il est, en effet, un missionnaire de l'anarchie : nous exagérerions à peine si nous disions qu'il ne vit que pour la transmettre. Plus encore, et même si rationnellement il entend s'affranchir de toutes sortes de chefs, le propagandiste libertaire se rêve comme un guide spirituel : il ne se contente pas de transmettre la bonne parole, il prétend également conduire le monde vers le bonheur de la vie future, montrer le chemin vers la Lumière. C'est ce qui fait dire à D. Abad de Santillán que la « solidarité doit être la signification de *notre supériorité morale de propulseurs d'une vie plus humaine* »<sup>289</sup>.

J. Suriano a recueilli le témoignage d'un étranger qui, autour de 1910, en visite dans la capitale argentine, s'étonnait du grand nombre de conférences qui y avaient lieu. Ainsi, parlait-il du conférencier comme étant quelqu'un qui « veut guider toute une partie de l'Amérique Latine vers la route du progrès ; et veut, enfin, semer la graine qui fleurira dans le champ de l'humanité ainsi que libérer les peuples qui dorment encore »<sup>290</sup>. Ces mots exemplifient bien le parcours de notre Prométhée libertaire, dont les visages évoluent au fur et à mesure du temps. On voit donc la figure du missionnaire, devenu très vite un guide, lui même tendant à s'instaurer comme messie / sauveur. Dans d'autres mots, le premier souci de notre Prométhée sera celui de *transmettre* la bonne parole anarchiste mais il lui sera difficile de ne pas tenter de *montrer* au monde *la voie* qui mène au bien-être de la Société Future. Autrement dit, comme le dit l'argentin A. Ghirardo, le propagandiste trace « les nouveaux chemins par lesquels l'humanité [doit] continuer sa marche ascendante »<sup>291</sup>. Ce sont, bien sûr, des rêveries d'élévation de l'humanité<sup>292</sup> : les libertaires sont des « éducateurs des masses »<sup>293</sup>, des « infatigables gladiateurs du travail », d' « indomptables et altiers *portes-paroles* de la révolte humaine »<sup>294</sup>.

---

288 Cf. PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 75-85.

289 *La Protesta. Suplemento semanal*, N° 1, 1922, op. cit., p. 1. Le souligné est à nous.

290 RUSIÑOL (S.), *Un viaje o Plata*, Madrid, 1911, p. 143, cité par SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 121.

291 GHIRALDO (A.), *Humano ardor*, op. cit., p. 144.

292 Cf. infra, partie II, chapitre 2.C.

293 LOSCASCIO (S.), « Los simuladores », *La Protesta Humana*, N° 28, 1916, op. cit., p. 3.

294 *La Voz de la Mujer*, N° 9, 1897, op. cit., p. 2. Le souligné est à nous.

Or, pour ce qui est de « libérer », nous pensons que l'élan du propagandiste tend plutôt à s'épuiser dans son rôle de guide, pédagogue avide d'éclairer du Soleil libertaire la voie de l'humanité. Mais le rôle de messie / sauveur, qui entend délivrer les peuples de l'oppression, n'est point absent de l'imaginaire anarchiste argentin : tout anarchiste est sans doute empreint d'un halo héroïque ; ainsi, la figure du propagandiste tend à devenir héros anarchiste. Ce dernier, comme nous le verrons plus bas, dans sa volonté de réveiller à tout prix les consciences endormies, opère le passage du guide au messie / sauveur.

## 1.C- Héros et martyrs anarchistes

Certains anarchistes se montreront trop impatients d'en terminer une fois pour toutes avec un présent jugé néfaste et corrompu, las de constater que la « bonne parole » militante des libertaires n'a toujours pas amenée l'Anarchie ; ils sont trop avides d'inaugurer le futur. Ce sont eux aussi des propagandistes, mais à la parole ils substitueront « la propagande par le fait », à l'action militante ils opposeront « l'action directe » et individuelle. Car ce n'est que par les actes que l'on pourra réveiller les consciences. De toute évidence le but n'a pas changé mais la propagande cesse pour eux d'être un outil pour devenir une arme au sens propre du terme ( la bombe, le couteau).

Ce sont, comme on le verra, des personnages avec des parcours décrits dans des termes épiques ; ce sont des courageux aventuriers de l'anarchie qui mettront tout en œuvre, qui risqueront leur vie à chaque pas pour tenter de libérer l'humanité de l'oppression.

### Tout anarchiste est-il un héros ?

Un héros est, par définition, un être extraordinaire. Le *Dictionnaire de la langue française*, signale que héros est le « nom donné dans Homère aux hommes d'un *courage* et d'un *mérite supérieurs*, favoris particuliers des dieux, et dans Hésiode à ceux qu'on disait fils d'un dieu et d'une mortelle ou d'une déesse et d'un mortel ». Au sens figuré du terme, on appelle héros tous « ceux qui se distinguent par une *valeur extraordinaire* ou des succès éclatants à la *guerre* » ainsi que « tout homme qui se distingue par la *force* du caractère, la *grandeur d'âme*, une *haute vertu* ». On apprend également que « le héros d'une chose » est « celui qui y *brille* d'une manière excellente en bien ou en mal » et que « le héros du jour [est] l'homme qui, en un certain moment, attire sur soi toute l'attention du public »<sup>295</sup>.

Sans doute ces définitions ne sont-elles point très éloignées du portrait du libertaire que nous avons ébauché plus haut. Et pour cause, l'homme anarchiste (Prométhée), que ce soit le gaïcho rebelle ou le propagandiste conscient, est indéniablement rêvé avec des traits héroïques : en effet, il nous semble que c'est par ce qu'A. Pessin appelle la « rêverie de l'Autre et de l'Ailleurs » que l'anarchiste participe à la rêverie héroïque. Autrement dit, l'anarchiste et le héros partagent des rêves d'altérité et de nomadisme : ils sont tous les deux des êtres différents, de nature mi-humaine, mi-divine, faits de démesure et dont les attributs sur-humains laissent penser qu'ils viennent d'un Ailleurs mystérieux ; combattants au nom de la civilisation, ces personnages hors du commun sont toujours « en chemin vers ».

Héros comme anarchistes sont surtout des combattants ; le héros est un libérateur. Or du libertaire au libérateur il n'y a qu'un pas.

---

<sup>295</sup> *Dictionnaire de la langue française*, de Littré, dans SELLIER (Ph.), *Le mythe du héros*, Paris, Bordas, 1990, p. 13. Le souligné est à nous.

Nous avons déjà évoqué la manière dont le gaucho argentin devient, pour les libertaires, un barbare civilisateur dans le sens qu'il représente un être exemplaire puisqu'indomptable et totalement libre. On se souviendra de son courage inouï, de son geste altier de refus de l'autorité, bref, de ce « quelque chose de sauvagement héroïque »<sup>296</sup> que Ghiraldo remarquait chez le « Méphistophélès de la Pampa ». Or, si le gaucho n'est pas un anarchiste, par le combat qu'il est obligé de livrer contre l'autorité, ce *libertaire malgré lui*, en devenant un barbare civilisateur nous renseigne sur la manière de combattre l'oppression. Dans ce sens notre rebelle primitif avait déjà un halo héroïque sur lequel le poète libertaire A. Ghiraldo ne manquait pas d'insister.

En ce qui concerne le propagandiste libertaire, nous avons particulièrement souligné l'importance de sa prise de conscience pour son rôle de transmission de l'Idéal anarchiste car c'est cette conscience qu'il a de lui-même et de son environnement ce qui entraînera sa *volonté civilisatrice*, volonté qui le distingue du gaucho rebelle dont l'attitude civilisatrice n'est pas voulue a priori. Cette volonté du propagandiste viendra « habiller autrement », si l'on peut dire, la figure du gaucho rebelle pour conformer un homme anarchiste qui tend à se rapprocher de la figure du héros. Car le parcours du propagandiste que nous avons retracé plus haut présente, comme nous allons le voir, des similitudes avec le « modèle héroïque »<sup>297</sup> analysé par le chercheur Philippe Sellier ainsi qu'avec la « vie du héros »<sup>298</sup> étudiée par l'anthropologue argentin Guillermo Etchevarría Molloy.

En effet, nous avons établi la première étape du parcours du propagandiste en soulignant que l'anarchiste est *issu d'une longue lignée de rebelles* ; nous avons également montré qu'il semble *destiné* à la révolte (parfois avant même sa naissance) et que des *signes d'altérité* apparaissent très tôt chez le futur propagandiste libertaire. En d'autres mots, l'existence du propagandiste libertaire précède sinon l'homme du moins sa conscience d'incarner la révolte libertaire. On se souviendra donc de la révolte précoce du petit A. Ghiraldo devant l'injustice commise par un enfant vis-à-vis d'un gamin gaucho, révolte annonciatrice de l'anarchiste à venir. On pensera également à l'influence qui, selon le biographe de González Pacheco, aura eu la Pampa, terre de nomades révoltés, sur le caractère du libertaire argentin ; il s'imbibera, sans le savoir, de tout ce dont il aura besoin plus tard pour sa mission libertaire.

Or, ceci n'est pas très différent de ce qui a été affirmé par Etchevarría Molloy, à savoir que « le héros est un être pré-destiné par excellence »<sup>299</sup> car avant même la naissance du héros, l'oracle, qui bien entendu, ne se trompe jamais, nous annonce déjà que quelqu'un d'extraordinaire s'approche de ce monde. L'anthropologue argentin, suivant la ligne de Lévy-Stauss et se basant sur les travaux de J. Campbell, divise la vie du héros en trois

---

296 GHIRALDO (A.), « Salvaje », *Carne doliente*, op. cit., p. 14.

297 Cf. SELLIER (Ph.), *Le mythe du héros*, op. cit., p. 14-16.

298 Cf. ECHEVARRIA MOLLOY (G.), *Una vida de héroe. Función y significado del mito*, Buenos Aires, Biblos, 2001

299 ECHEVARRIA MOLLOY (G.), *ibid.*, p. 129.

« cycles » composés chacun de différents « épisodes ». Ainsi distingue-t-il le « départ » du héros (composé de « l'oracle », « la naissance » et « l'abandon »), comme étant le premier de ces trois « cycles ».

Le « modèle héroïque »<sup>300</sup> schématisé par Philippe Sellier ne dit pas autre chose : la « naissance » est selon lui le premier moment clé du parcours du héros. Il souligne que ce dernier est issu de « parents illustres » dont un des deux est « de nature divine ». Mais un présage l'annonce comme dangereux, généralement pour son père, et l'enfant, rejeté par sa famille, est « exposé » à tous les dangers puis « recueilli » par quelqu'un d'étranger à sa destinée. Il mènera dès lors, tout comme l'anarchiste, une « vie cachée » jusqu'à ce qu'un « signe de son origine » permettra sa « reconnaissance », bien que ce soit le plus souvent par ses « travaux éclatants » qu'il « se révèle au monde ». Quant à notre propagandiste, rappelons que ce que nous avons appelé des *signes d'altérité* s'avéreront d'une importance fondamentale pour la suite de son parcours. Car il s'agit en quelque sorte de signes qui lui permettront non seulement de se reconnaître lui-même en tant qu'anarchiste mais aussi d'être reconnu des autres (libertaires ou non) ainsi que de distinguer ses compagnons libertaires parmi les hommes et les femmes côtoyés.

La seconde étape importante du parcours du propagandiste consiste en une *rencontre initiatique* avec un militant plus expérimenté, suivie d'une *conversion* à la philosophie anarchiste. Cela s'apparente de manière très claire au deuxième cycle de la vie du héros constaté par Etchevarría Molloy, à savoir « l'initiation » (cycle composé des épisodes suivants : « l'éducation », « l'appel », « les dons » et « le collaborateur » du héros). En effet, « à un moment d'une certaine stabilité, le héros doit être "réveillé" du rêve du temps anodin pour réaliser les tâches pour lesquelles il est déterminé »<sup>301</sup>. Ce « réveil », c'est en quelque sorte la fonction du militant plus aguerrri qui, nous l'avons dit, apporte à notre personnage la *conscience* nécessaire à tout anarchiste pour accomplir le rôle pédagogique pour lequel il semble destiné. C'est un « collaborateur », c'est-à-dire « un envoyé sans la présence duquel [le héros] ne pourrait accomplir les tâches qu'il doit réaliser »<sup>302</sup>, il « connecte » notre personnage avec son « Destin » ; sans lui « il n'y a pas de garantie de l'accomplissement »<sup>303</sup> de la mission à laquelle il est voué. Car, comme nous l'avons déjà souligné, tempérament anarchiste et environnement de révolte constituent une base préalable importante mais non suffisante pour que notre homme devienne un anarchiste. Ce sont comme des « dons » octroyés par des êtres « d'un autre monde » ; des dons comme « le courage » et la notion de « justice »<sup>304</sup>, *absorbés* par le libertaire grâce à une puissance étrange et méconnue mais dont il lui faudra se rendre compte. La rencontre initiatique puis son éducation autodidacte contribueront

300 SELIER (Ph.), Le mythe du héros, op. cit., p. 14-16.

301 ECHEVARRIA MOLLOY (G.), op. cit., p. 147.

302 ECHEVARRIA MOLLOY (G.), ibid., p. 171.

303 ECHEVARRIA MOLLOY (G.), ibid., p. 172.

304 ECHEVARRIA MOLLOY (G.), ibid., p. 153.

grandement à cela.

Selon le modèle héroïque de Sellier, notre propagandiste libertaire serait au début de « l'épiphanie héroïque », marquée par des « initiations » et des « épreuves ».

Or, indéniablement, c'est là que tout commence pour notre propagandiste puisque c'est à partir du moment où il devient anarchiste à proprement parler, c'est-à-dire membre conscient d'une communauté au sens large (communauté d'idées, d'actions, de rêverie), qu'il doit faire face à des nombreuses épreuves (manifestations de rue, boycottages, grèves, persécutions, emprisonnement, exil...) qui ne feront que le conforter dans son Idée et dans son action de missionnaire. Ces « épreuves » ne sont qu'une « lutte contre le monstre (dragon / colosse) », un combat dans lequel l'homme anarchiste excelle puisque la lutte sociale est au centre de sa propagande libertaire.

Sans doute la figure du propagandiste libertaire constitue-t-elle un des visages de notre Prométhée et dans ce sens elle participe de la rêverie héroïque ici évoquée.

Cependant, bien que le héros décrit par Sellier et par E. Molloy et le propagandiste anarchiste présentent des traits de caractère communs, il faut préciser que le parcours de ce dernier tend à s'estomper dans la dernière étape évoquée plus haut, c'est-à-dire lorsqu'il devient lui-même propagandiste, adoptant souvent une démarche pédagogique. Bien sûr, on pourrait voir cette transformation comme une « seconde naissance », caractéristique de ce que Sellier appelle « l'apothéose » du héros. Toutefois, il nous semble que la figure du propagandiste libertaire dont l'ébauche nous présentons ici, ne peut être totalement superposée à celle du héros.

En effet, il semble que le parcours héroïque ne puisse en aucun cas se terminer autrement que par la mort, suivie celle-ci de *l'après-mort*, si l'on peut dire. Etchevarría Molloy, toujours fidèle à Campbell, considère que le dernier « cycle » du héros est constitué par « le retour » : « les tâches » accomplies par le héros le mènent vers la mort, « qui est en réalité, un sacrifice »<sup>305</sup>. Sellier précise que la mort du héros peut être causée par sacrifice mais aussi par trahison. Quoiqu'il en soit, alors que le propagandiste n'a toujours pas vu le triomphe de son Idéal, le héros apparaît comme le « vainqueur de "l'épreuve", le héros apparaît comme celui qui délivre, le "sauveur" de tout un peuple »<sup>306</sup>. Or, après sa mort on assiste au « retour » du héros, soit, dans les mots de Sellier, à « l'Apothéose » : le héros « triomphe de la mort » et « accède à l'immortalité par une seconde naissance »<sup>307</sup>.

En ce qui concerne notre propagandiste libertaire, on peut dire sans se tromper que sa figure annonce celle du héros. Mais il est clair que le propagandiste n'est pas lui-même un héros à part entière. Son parcours idéal-typique s'estompe, si l'on peut dire, dans

---

305 ECHEVARRIA MOLLOY (G.), *ibid.*, p. 183.

306 SELLIER (Ph.), *Le mythe du héros*, op. cit., p. 16.

307 SELLIER (Ph.), *ibid.*

l'évocation de son rôle pédagogique, qui durera par ailleurs toute sa vie. On se souviendra de lui comme d'un jeune plein d'énergie devenu un vieillard incorruptible, fidèle aux idées libertaires jusqu'à la fin. Mais justement, le propagandiste type, malgré toutes les épreuves vécues, arrive à la vieillesse (ce qui est rare chez le héros). Son œuvre pédagogique de missionnaire de l'anarchie sera accomplie jusqu'à sa mort ; il deviendra avec le temps un vieillard respectable que l'on admire par sa vie exemplaire de militant, d'orateur, de studieux ; quelqu'un qui continue d'assumer son rôle de propagandiste, auquel il s'ajoute celui de « mémoire vivante » des actes héroïques d'autrefois, bref, du mouvement anarchiste.

Ainsi, par exemple, dans un hommage posthume à Jacobo Maguid (1907-1997), l'anarchiste italienne Luce Fabbri élogie « la fécondité de cette longue vie » et déclare : « parler de Jacobo Maguid, alias Maciso, alias Jacinto Cimazo, veut dire parcourir mentalement toute l'histoire argentine du mouvement libertaire (...) ». Et Fabbri d'exprimer : « tu as eu beaucoup de chance, frère Maguid, car tu as légué beaucoup de choses : beaucoup d'idées, une organisation en marche, des livres, un grand exemple et de nombreux souvenirs de création et de lutte »<sup>308</sup>. C'est sans doute une œuvre considérable, mais sans l'éclat de l'acte héroïque.

### *Quelques précisions*

La figure du héros anarchiste est incontestablement liée à la question de la violence anarchiste. Cette question sera abordée plus tard, lorsque nous observerons les rêves véhiculés par notre Prométhée en action. Toutefois, nous voudrions signaler dès à présent que, comme ailleurs, en Argentine la question de l'utilisation de la violence de la part des anarchistes divisera nettement les rangs des militants libertaires. Or, contrairement aux discours des uns et des autres sur ce sujet, qui semblent centrer le débat sur le bien fondé ou non de l'utilisation de la violence dans la lutte sociale, notre mythanalyse nous mène à soutenir que ce qui divise les esprits anarchistes de l'époque (et particulièrement à partir des années 1910 environ) c'est beaucoup moins le positionnement vis-à-vis de telle ou telle « expropriation » ou de tel ou tel attentat, que le choix de la cible visée et le sens qui lui est associé.

Si nous tenons à préciser cela c'est parce que le qualificatif de « héros » ne sera décerné, si l'on peut dire, par la majorité des libertaires, qu'à certains anarchistes et non pas à d'autres.

Pour quelle raison Simón Radowitzky et Kurt Wilckens seront-ils traités comme des véritables héros? Alors que Severino Di Giovanni, avec un parcours tout aussi semé d'embûches, qui prendra constamment des risques au nom de la cause anarchiste, qui, enfin, sera condamné à la peine de mort par une dictature d'extrême droite, ne réussit pas

---

308 FABBRI (L.), « Jacobo Maguid (1907-1997) », dans FONTANILLAS BORRAS (A.) et TORRES PANELLIS (S.) (comp.), Luce Fabbri. La libertad entre la historia y la utopía. Tres ensayos y otros textos del siglo XX, Barcelona, édité par les auteurs, 1998.

à obtenir, de la part de la majorité des libertaires, le qualificatif de héros. Bien au contraire, l'individualiste italien sera rudement critiqué et même farouchement combattu dans les pages de *La Protesta* grâce aux voix de D. Abad de Santillán et d'E. López Arango. Par exemple, en 1928, deux attentats sont réalisés le 23 Mai par Di Giovanni dans le cadre de sa lutte anti-fasciste : l'un contre le Consulat Italien à Buenos Aires, l'autre contre une pharmacie, propriété du président du sous-comité fasciste du quartier La Boca (quartier ouvrier à majorité italienne, où est situé le port de la capitale). La réaction du quotidien anarchiste se fait sentir très rapidement : « Anarchisme n'est pas terrorisme », assure *La Protesta*, et se demande « Comment un acte de lâcheté, qui cause des victimes innocentes, sans que le motif politique qui le détermina soit visible, peut-il être l'œuvre d'un homme conscient, d'un révolutionnaire? »<sup>309</sup>. Les auteurs, très influents dans le mouvement anarchiste argentin, amalgament ces attentats aux activités fascistes, considérant qu'il s'agit d'une « violence extrême et bestiale » ; il n'hésitent pas à affirmer que « entre un fait révolutionnaire et un fait fasciste (...) est interposé l'abîme qui existe entre la responsabilité et l'irresponsabilité, entre la conscience et la sauvagerie »<sup>310</sup>.

Pourquoi cette « différence de traitement » entre des hommes qui, somme toute, utiliseront les mêmes méthodes dans leur combat contre le monstre ?

L'historien O. Bayer soutient que « le problème était la violence même » ; il considère que la question clé consiste à se demander « comment celui d'en bas<sup>311</sup>, sans défense, pouvait-il répondre à la violence d'un État omnipotent comme le fasciste ? »<sup>312</sup>. Le chercheur argentin refuse de considérer qu'il puisse exister une différence entre les attentats et donc entre leurs auteurs et considère que « "La Protesta" avait recours à l'exemple classique d'attentats "propres", comme celui de Wilckens, comme celui de Radowitzky » ; et Bayer d'affirmer que « ces attentats avaient été propres parce que le diable ne s'y était pas immiscé », c'est-à-dire parce qu'il n'y avait pas eu des victimes innocentes et que seuls sont morts les personnes visées.

En effet, le colonel R. Falcón, chef de la police de Buenos Aires, et son secrétaire privé, seront tués en 1909, par S. Radowitzky ; il posera à l'intérieur de la voiture où voyagent les fonctionnaires, une bombe préparée par deux de ses amis, des anarchistes galiciens. Falcón est tenu pour responsable de la répression violente exercée à l'encontre des manifestants lors du traditionnel rassemblement ouvrier du 1<sup>o</sup> Mai qui, cette année-là, deviendra la dite « Semaine Rouge »<sup>313</sup> de Buenos Aires.

309 *La Protesta*, 25 Mai 1928, cité par BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 111.

310 *La Protesta*, ibid., cité par BAYER (O.), ibid., p. 112.

311 L'historien adopte à nos yeux la vision classique de l'époque (et qui dépasse largement la seule appréciation anarchiste) qui consiste à considérer que la société est divisée entre « ceux d'en haut » et « ceux d'en bas ». Cf. infra., III.2.C., Images de la réalité.

312 BAYER (O.), ibid., p. 113.

313 En effet, le rassemblement du 1<sup>o</sup> Mai se solde avec 3 morts et 40 personnes gravement blessées. Dans les jours qui suivent, 16 dirigeants anarchistes seront arrêtés et tous les locaux où se réunit cette tendance seront fermés. Anarchistes et socialistes appellent à la grève générale pour demander la démission du colonel Falcón, mais le succès de la grève n'est que partiel et le président argentin F.

Quant à l'allemand Kurt Wilckens, il sera, beaucoup plus tard, en 1923, le responsable de la mort du colonel Varela. Wilckens attendra ce dernier devant la porte de son domicile et lancera au militaire une bombe de fabrication artisanale qui ne réussit pas à le tuer ; l'anarchiste achèvera donc le colonel argentin par six coups de revolver. Car Varela est le responsable des exécutions massives réalisées en Patagonie pour couper court aux grèves organisées par les travailleurs agricoles de la région au début des années 1920<sup>314</sup>.

Pourtant, force est de constater que dans les esprits argentins, anarchistes comme non anarchistes, il existe bel et bien une différence entre les deux auteurs des attentats que nous venons d'évoquer et les anarchistes individualistes et expropriateurs, également responsables d'attentats, dont Severino Di Giovanni est la figure la plus célèbre. Autrement dit, tous les attentats ne se ressemblent pas ; il semblerait que certains soient sinon « propres », du moins mieux compris que d'autres attentats qui, eux, n'auraient pas de sens aux yeux d'une grande partie des anarchistes.

*La Protesta* aura des mots très clairs à propos de cette différence, qu'il ne convient pas selon nous de négliger. On peut y lire : « Un fait révolutionnaire est toujours imprégné d'humanité, de clarté dans son propos, de sentiments de responsabilité. Un Wilckens interpose son corps pour que la bombe destinée au colonel Varela ne blessât un enfant, et puis il revendique son acte noblement en expliquant les motifs qui l'ont mené à l'action extrême. Les anarchistes n'ont pas hésité à défendre avec passion le vengeur des massacres de Patagonie. Plusieurs années se sont déjà écoulées et beaucoup d'autres s'écouleront, mais la mémoire de Wilckens sera toujours défendue par les anarchistes, par les partisans comme par les adversaires de l'action individuelle »<sup>315</sup>.

C'est que tous les attentats, même commis au nom de la liberté et de l'anarchie, ne sont pas comparables. Les rédacteurs de *La Protesta*, pourtant opposés par principe à l'utilisation de la violence par les anarchistes, feront couler beaucoup d'encre pour souligner une distinction qui leur semble capitale : « Mettez face à l'acte de Wilckens, les bombes de la Banque de Boston<sup>316</sup> et l'explosion dans le consulat italien<sup>317</sup> et vous comprendrez le contraste. Dans le premier cas il y a de l'esprit de sacrifice, un objectif

---

Alcorta conforte le colonel dans son poste. Une usine est attaquée par un groupe d'ouvriers et 60.000 ouvriers défilent en silence derrière le cercueil des manifestants tués le 1<sup>o</sup> Mai. Cf. BAYER (O.), « Simón Radowitzky », op. cit.

314 Cf. BAYER (O.), *La Patagonie rebelle*, op. cit.

315 *La Protesta*, 25 Mai 1928, cité par BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 112.

316 Le 24 Décembre 1927, Severino Di Giovanni entend une fois de plus s'élever contre l'annonce de l'application de la peine de mort aux anarchistes italiens Sacco et Vanzetti aux États-Unis. Il pose donc une bombe au City Bank et une autre à la Banque Boston. Cette dernière manque d'exploser et ne produit qu'une grande flamme ; mais la bombe du City Bank, prévue pour exploser à midi, après la fermeture de la banque, explose finalement plus tôt que prévu se soldant par 23 blessés et deux morts.

317 Il s'agit également d'un attentat à la bombe réalisé par Severino Di Giovanni, cette fois dans le cadre de sa lutte anti-fasciste : la bombe explosera le 23 Mai 1928 au Consulat Italien à Buenos Aires et fera 9 morts et 34 blessés.

clair, une conscience pleine de la responsabilité, un héros qui montre son visage ; dans les deux autres, nous trouvons l'inhumanité, la lâcheté, l'irresponsabilité, la bestialité, c'est-à-dire le fascisme pur »<sup>318</sup>.

Le périodique anarchiste *La Antorcha*, dont la position nettement moins hostile (voire même favorable) à la violence le place en franche opposition au groupe éditeur de *La Protesta*<sup>319</sup>, prendra, face aux attentats de 1928 commis par Di Giovanni, une position moins bienveillante qu'à d'autres occasions. En effet, les membres de *La Antorcha* diront à ce propos : « L'anarchie n'est pas cela. Elle ne s'exprime pas à travers la violence aveugle ou désespérée. Sa violence est défensive et consciente, car elle illumine le sentiment de haine envers l'oppression, par un idéal de justice ». Toutefois, ces attentats ont à leurs yeux du sens ; *La Antorcha* l'exprimera ainsi : « Nous comprenons, parce que nous sommes capables de sentir ses mêmes déchirements intimes, *l'enfant du peuple*<sup>320</sup> qui aurait pu mettre la bombe, et dont la douleur serait sans doute aussi sincère que la nôtre devant les victimes innocentes de son acte désespéré »<sup>321</sup>.

Selon nous, la distinction, opérée par les libertaires entre les différents auteurs d'attentats en Argentine, concerne beaucoup moins chacun des hommes en tant que militants anarchistes que le sens attribué à leurs actes violents. La violence apparaît comme un ultime recours pour contrer celle qu'ils estiment avoir été exercée contre le peuple (ou du moins, contre les travailleurs<sup>322</sup>). Du moment où le lien entre tel ou tel attentat et la souffrance du peuple ne peut être établi, la violence perd son sens « révolutionnaire » pour devenir « violence aveugle », « violence fasciste », bref, « barbarie ». Ceci est, bien entendu, inacceptable pour la majorité des anarchistes argentins. Tout d'abord, parce qu'il s'agit d'hommes fortement imprégnés des idées qu'ils estiment « rédemptrices » précisément pour le peuple, sans qui l'anarchie n'aurait point de sens ; ensuite, parce qu'ils rêvent d'une société vraiment « civilisée », d'où toute trace de barbarie doit être bannie sans concession<sup>323</sup>. González Pacheco nous paraît très clair à ce sujet lorsqu'il dit : « (...) ce Christ injurié qu'est le peuple argentin, sourit depuis sa croix. Il sourit à Kurt Wilckens »<sup>324</sup>.

Encore une précision : la figure idéal-typique du héros anarchiste que nous ébaucherons plus bas a été construite à partir d'hommes dont les actes, les vies, les pensées et les rêves participent selon nous au mythe héroïque que nous avons déjà

318 *La Protesta*, *ibid.*, cité par BAYER (O.), *ibid.*

319 Cf. *supra*. : II.2.I, La période illégaliste.

320 Le souligné est à nous.

321 *La Antorcha*, 9 juin 1928, cité par BAYER (O.), *ibid.*, p. 113-114.

322 Cf. *infra*. : Partie II, Chapitre 3.A.

323 Cf. *infra*. : Partie II, Chapitre 2.C., « Rêves d'élévation de l'homme ».

324 GONZALEZ PACHECHO (R.), « Kurt Wilckens », s/d, cité dans BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicator*, T. 4, Buenos Aires, Planeta / Espejo de la Argentina, 1997, p. 226.

commencé à ébaucher. Certains d'entre eux, comme Radowitzky et Wilckens, seront clairement considérés comme des héros par les libertaires argentins ; d'autres, comme Di Giovanni et ses compagnons de route, ne seront pas reconnus, en tant que héros anarchistes, par nombre de libertaires du pays. Cependant, dans tous les cas, nous espérons bien le montrer, ces personnages seront rêvés par leurs contemporains (anarchistes et non anarchistes) comme des figures héroïques dont les caractéristiques intrinsèques ne diffèrent guère malgré les appréciations divergentes des uns et des autres vis-à-vis de leurs actes et de leur personnalité. Tous contribueront fortement à donner à l'homme anarchiste son visage prométhéen ; celui d'un héros civilisateur voué à faire basculer l'humanité des ténèbres du présent à la Lumière de l'Avenir.

### **Le héros anarchiste : un propagandiste impatient**

« Chez Kurt Gustav Wilckens, cet être si évangélique, si tolstoïen, si ascétique et éloigné de toute rivalité, se forme l'image de l'ange avec l'épée de feu »<sup>325</sup>.

Nous savons à présent à quel point l'homme anarchiste prend au sérieux son rôle de transmission de l'Idéal. Il est désormais conscient que son devoir de révolte lui exige d'agir. Il lui faut, sans tarder, faire en sorte que l'anarchie soit une réalité. Mais comment? Certains anarchistes s'impatientent ; ils constatent que la propagande libertaire n'a pour l'instant rien changé dans la société oppressante dans laquelle ils doivent vivre. Et pour cause, la bonne parole libertaire ne suffit pas à faire basculer le système ; il faut donc faire autrement, remplacer les mots par des actes. Et puisque l'anarchie se fait attendre, il faut faire de la véritable propagande : de la propagande par l'action. Ils semblent considérer, comme Reszler, que « toute grandeur authentique réside dans la manière dont une grande idée est vécue et transformée en exemple », c'est sans doute pour cela que « la réponse que le héros donne aux grandes questions (...) se trouve invariablement dans une "vie" et non pas dans un "livre" »<sup>326</sup>.

En effet, pour les anarchistes italiens installés aux États-Unis, qui suivent de près les activités de Severino Di Giovanni et de son ami proche Paulino Scarfó, les mots de Reszler apparaissent comme une évidence. Dans leur publication, *L'Adunata dei refrattari*, ils parleront ainsi du groupe illégaliste des deux italiens à Buenos Aires : « La "bande" était un groupe d'hommes animés d'une profonde passion pour les idées libertaires et d'une volonté en fer de tester leur propre audace et leurs propres vies pour combattre et rendre propice le futur ». Et en 1931, après l'exécution des deux illégalistes à Buenos Aires, cette publication éditera un numéro spécial qui leur est consacré et où l'on peut lire : « Après le coup d'état [de 1930 en Argentine] seul restèrent dans la résistance (...) des petits noyaux d'action (...). Parmi ceux-ci figuraient – comme à chaque fois que la parole devait céder sa place à l'action - Severino Di Giovanni,

325 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 216.

326 RESZLER (A.), *Mythes politiques modernes*, Paris, PUF, 1981, p. 183.

Paulino Scarfó et leurs amis, plus actifs et résolus que jamais ». Et le journal remémore les débuts des activités illégalistes de Scarfó en disant : « Pour le compagnon Paulino il devient de plus en plus clair que *la meilleure propagande est celle de l'exemple* »<sup>327</sup>. C'est par ailleurs, probablement, ce qui s'est dit Di Giovanni, dont le premier métier en Argentine ne sera autre que celui de typographe dans une imprimerie de Buenos Aires, avant de se consacrer à la propagande par le fait, dont le « complément », si l'on peut dire, restera l'encre et la plume à travers les pages de sa propre publication, *Culmine*.

K Wilckens, après son attentat contre le colonel Varela, explique son acte dans une lettre à Diego Abad de Santillán en disant : « ne parlons pas de vengeance. Je ne me suis pas vengé : je n'ai pas vu en Varela un officier quelconque. Non, en Patagonie, il a été tout : gouverneur, juge, bourreau et fossoyeur. J'ai voulu frapper en lui le symbole dénudé d'un système criminel. Mais la vengeance est indigne d'un anarchiste »<sup>328</sup>. Et Wilckens de continuer : « L'avenir, notre avenir, n'est pas l'affirmation de rancœurs, de crimes, de mensonges ; il est l'affirmation de la vie, de l'amour, de la science ; travaillons pour en hâter la venue »<sup>329</sup>.

De la même manière, en 1919, Boris Wladimirovich, après sa condamnation à perpétuité pour avoir réalisé une « expropriation » en vue de financer la propagande, écrit quelques mots pour la presse. Il y signale : « La vie d'un propagandiste d'idées comme moi s'expose à des telles contingences [en l'occurrence la prison à perpétuité] ; aujourd'hui comme demain ». Quant à l'acte qu'on lui reproche et pour lequel il est condamné, il dira : « c'est l'avenir qui l'expliquera, plutôt que le procès judiciaire »<sup>330</sup>.

Et González Pacheco, tout de suite après l'attentat de K. Wilckens, exprimera son admiration vis-à-vis de l'anarchiste allemand en disant : « Kurt Wilckens : blanc et fin, son visage est baigné par le bleu clair de ses yeux. Plutôt qu'un ouvrier, on dirait un artiste. *Demain*, lorsque le travail ne salira plus, ne déformera plus, *tous les travailleurs seront comme lui* »<sup>331</sup>.

Voilà ce qui, à nos yeux, constitue le véritable sens non seulement d'un acte individuel mais aussi le sens de toute action de ces anarchistes qui tâcheront de réaliser une propagande par le fait. En effet, le héros anarchiste, propagandiste impatient, n'agit que dans le but d'accélérer le temps, de hâter le Grand Jour où tout sera, enfin, différent du présent.

---

327 *L'Adunata dei refrattari*, s/d, cité longuement dans BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p.362-366. Les soulignés sont à nous.

328 BAYER (O.), *La Patagonie rebelle*, op. cit., p.261-262.

329 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, op. cit., p. 373.

330 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 311.

331 GONZALEZ PACHECHO (R.), « Kurt Wilckens, s/d, cité dans BAYER (O.), *ibid.*, p. 225. Le souligné est à nous.

### **Portrait**

Comme le souligne A. Pessin, « l'esprit anarchiste » est dans une « recherche constante de la formulation la plus abrupte de son altérité »<sup>332</sup>. Ces mots, qui nous semblent très justes pour dessiner le visage de l'homme anarchiste en général, acquièrent une profondeur particulière lorsque l'on s'intéresse à la figure du héros anarchiste.

Ce dernier présente sans doute tous les traits de caractère du propagandiste tel que nous l'avons déjà décrit. Mais on retrouve chez le héros libertaire tous ces traits de manière exacerbée.

L'homme anarchiste, rappelons-le, apparaît comme un homme différent aux autres, il incarne l'altérité dans un monde qui ne lui correspond pas. Or, différent parmi les différents, le héros libertaire, dans sa démesure, incarne l'altérité la plus totale y compris parmi ses compagnons anarchistes.

Les Russes Simón Radowitzky et Boris Wladimirovich, l'Allemand Kurt Wilckens, les Italiens Severino Di Giovanni et Paulino Scarfó, les Argentins Miguel Arcángel Roscigna (leader métallurgiste), Juan Antonio Morán (secrétaire général de la Fédération Ouvrière Maritime de la capitale) et Emilio Uriondo, sont autant d'anarchistes qui prendront l'allure d'hommes extraordinaires, héros à la frontière entre la réalité et la légende.

Dans une publication hebdomadaire de *La Protesta* (1929) consacrée entièrement aux grèves des travailleurs agricoles de Patagonie (1920-22) et à « l'acte » du proclamé « vengeur individuel »<sup>333</sup> Kurt Wilckens, on peut lire : « Dans cette maison nous sommes iconoclastes ; nous ne reconnaissons aucune sorte d'idoles. Mais la première chose que les compagnons voient quand ils arrivent est un portrait de Kurt Wilckens, posé à un endroit bien visible, pour qu'il soit à la vue de tous ceux qui y passent ». Et d'ajouter : « Nous avons des raisons d'être fiers de ce héros, à cause de sa vie privée, de sa longue trajectoire révolutionnaire, de son acte hautement humain et revendicateur. Bien que Wilckens nous ait quitté il y a si peu de temps, il est pour nous comme un symbole, comme une figure légendaire »<sup>334</sup>.

Il est intéressant de constater à quel point K. Wilckens pourra susciter une admiration qui frôle l'idolâtrie, y compris (et surtout) chez les libertaires, c'est-à-dire tous ceux qui prétendent s'affranchir des symboles et des idoles. Mais la rêverie est toujours la plus forte.

332 PESSIN (A.), « Anarchie et anomie », Réfractations, n°1, hiver 1997, p. 161-170, p. 161.

333 Et cela même si l'allemand rejettera catégoriquement le terme de « vengeance » pour expliquer son attentat. Cf. supra.

334 « Causas y efectos. La tragedia de la Patagonia y el gesto de Kurt Wilckens » [Causes et conséquences. La tragédie de Patagonie et le geste de Kurt Wilckens], Suplemento Quincenal La Protesta [Supplément hebdomadaire La Protestation], 31 Janvier 1929, p. 34-53, p. 52. Le souligné est à nous.

Severino Di Giovanni est l'anarchiste individualiste le plus combattu de l'époque, l'ennemi de tout le monde : « de la société », selon l'opinion publique, « de la cause anarchiste », selon une grande partie des libertaires, « du fascisme », selon lui-même. Pour lui, « L'anarchisme est subversion, audace, intrépidité », mais surtout, l'anarchisme doit être un « destructeur d'idoles ». Cependant, il ne cachera pas son admiration du dit « vengeur » des travailleurs de Patagonie. Dans un article intitulé « Les annonciateurs de la Tempête : Kurt Wilckens dans l'idée et dans l'action »<sup>335</sup>, l'Italien trace un portrait poétique de ce « noble compagnon et frère » ; il exalte l'homme « à la trempe adamantine » et « l'anarchiste [qui possède] toutes les vertus ».

Les mots que nous transcrivons sont, bien sûr, ceux de quelques libertaires émus, reconnaissants et admiratifs devant la figure d'un compagnon<sup>336</sup> qui leur est cher et qui de plus, est disparu, assassiné pendant son sommeil par un membre de l'extrême droite argentine, dans la cellule où il purgeait sa peine de prison à perpétuité. On pourrait nous reprocher la partialité de tels témoignages.

Pourtant, ces derniers s'avèrent représentatifs des images convoquées dans les esprits à l'évocation de ces hommes hors du commun, solitaires, mystérieux.

Ainsi, n'oserait-on mettre en doute l'objectivité et le sérieux d'un historien tel que O. Bayer, chercheur minutieux et fort documenté, auteur de travaux qui s'avèrent capitaux pour la compréhension du mouvement anarchiste argentin, et particulièrement des anarchistes illégalistes. Or, comme le souligne Bachelard, l'image précède la pensée ; et dans le mouvement anarchiste argentin, il y a des hommes dont les parcours de vie appellent des constellations d'images qui, obsédantes de par leur redondance, sont partagées par tout un groupe social. Ces hommes sollicitent des rêves héroïques qui sont communs à tous ceux qui évoquent leurs portraits et leurs parcours.

Prenons l'exemple d'un anarchiste qui fait partie des « expropriateurs » tant détestés par le courant libertaire majoritaire.

Boris Wladimirovich, d'origine russe et noble, est médecin, biologiste et peintre ; il parle couramment - outre sa langue maternelle et plusieurs dialectes de son pays – l'allemand et le français et se débrouille assez bien en espagnol. Il arrive en Argentine en 1909, après la mort de sa femme, et déçu de l'échec de la révolution russe de 1905. Il est l'auteur de trois livres de sociologie et le réalisateur de quelques expropriations. Mais il est surtout l'idéologue d'une vengeance : en effet, en tant qu'expropriateur, il est condamné à perpétuité et envoyé à Ushuaïa (où se trouve déjà emprisonné l'anarchiste russe S. Radowitzky). C'est dans la lointaine prison de la Terre de Feu qu'il commence à se faire passer pour un fou, dans le but d'être transféré à l'asile de la capitale où est

---

335 Longuement reproduit dans BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicator*, op. cit., p. 354-355.

336 Kurt Wilckens sera considéré comme un « compagnon » par tous les courants de l'univers anarchiste, pourtant très divisé au sujet de la violence. Et même si l'anarchiste allemand avait sa carte d'adhérent de la FORA, l'individualiste Di Giovanni verra en lui « le prototype de l'anarchiste expropriateur ».

interné (apparemment pour lui éviter la prison) Pérez Millan, l'assassin de K. Wilckens. Une fois dans l'asile en question, il peaufinera minutieusement l'assassinat du membre de la Ligue Patriotique Argentine. L'attentat sera commis le 9 novembre 1925 par un déséquilibré de l'asile (nommé Lucich) qui, contrairement à Boris, a libre accès au pavillon où se trouve l'ultra nationaliste argentin.

Cet anarchiste éclairé, « est un intellectuel, oui, mais on trouve chez lui quelque chose que l'on ne trouve pas chez d'autres intellectuels : l'action ». Et Bayer d'expliquer : « Wladimirovich est un des bombistes [sic] les plus expérimentés que connurent les rues de Moscou, de Leningrad, de Paris et de Barcelone ». C'est un « professeur » de « figure étrange », un « personnage hallucinant », nous dit l'historien argentin, à tel point qu'« on dirait une figure tirée d'un conte d'Hemingway, de Melville, de Jack London, de Joseph Conrad. Une grande moustache noire, des cheveux bouclés, des yeux vifs »<sup>337</sup>.

Et la presse de l'époque ne peut que coïncider avec une telle description, car le russe fascine tout le monde avec son air intelligent de professeur universitaire ; même s'il est soupçonné par l'opinion publique de vouloir financer la préparation de bombes et non pas de la propagande écrite comme il le soutient ; même s'il est condamné à perpétuité. Le quotidien *La Prensa*, par exemple, considérera que Wladimirovich « n'est pas un délinquant ordinaire ». Et dans *La Razón*, on parlera de lui comme d'une « curieuse, sinistre, romanesque silhouette »<sup>338</sup>.

Prenons à présent l'exemple d'une autre personnage : Severino Di Giovanni, anarchiste individualiste, anti-fasciste, dix attentats, quatre « expropriations ». Il est l'ennemi public numéro un de l'Argentine des années 1920, un personnage célèbre dans le pays. Il s'agit peut-être de l'anarchiste qui a suscité les plus grandes passions en Argentine, de son vivant comme de nos jours<sup>339</sup>. Mais, qu'on l'aime ou qu'on le haïsse, il ne déclenche que des réactions enflammées, à la hauteur de la démesure du héros.

O. Bayer est l'auteur d'une biographie considérable de celui qu'il appela « l'idéaliste de la violence ». L'Argentin voudrait raconter l'histoire du « vrai Di Giovanni », celui qui contraste avec la « satanisation du personnage »<sup>340</sup> opérée par l'opinion publique de l'époque et même plus récente. Et l'historien d'assurer : « j'ai découvert un homme différent au milieu d'une époque spéciale » ; c'est que Severino Di Giovanni « ne se contente pas du *possible* »<sup>341</sup>.

Et précisément, parmi d'autres qualités magnifiques que nous évoquerons plus tard, on trouve chez le héros anarchiste cette ivresse de l'impossible et un tempérament excessif, qui font qu'il ne peut en aucun cas être confondu avec le commun des mortels. Or, pour que le héros puisse être reconnu comme tel, il faut que le personnage suscite

337 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 305-306.

338 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 312.

339 Cf. infra (apothéose).

340 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 10.

341 BAYER (O.), *ibid.*, p. 12. Le souligné appartient à l'auteur.

chez tout le monde, chez ses amis comme chez ses détracteurs, ce mélange d'admiration et de crainte dû à la croyance dans ses mystérieuses capacités sur-humaines.

Le 29 janvier 1931 Severino Di Giovanni est enfin arrêté par la police de la capitale, qui le cherchait depuis longtemps. Plutôt que de se laisser capturer par l'ennemi, l'Italien se tire lui-même une balle dans le thorax ; mais il survit. Le lendemain de sa détention des autorités officielles vont lui rendre visite à l'hôpital où il se récupère de sa blessure avant d'aller en prison : *La Nación*, quotidien conservateur, informe : « (...) pendant un long moment il resta impénétrable à la curiosité de tous et immuable telle une momie égyptienne. Tout ceci était nécessaire, indispensable, pour que la *figure extraordinaire* du délinquant prît un prestige nouveau et méconnu de tous »<sup>342</sup>.

Nous pourrions multiplier les exemples pour montrer la fascination que ces anarchistes susciteront chez leurs contemporains. Tels des véritables héros, ils seront entourés d'un halo surnaturel qui fera l'unanimité parmi ses amis comme parmi ses ennemis. Nous voudrions proposer encore un témoignage éloquent : celui de *L'Adunata dei refrattari*, qui en 1931, après l'exécution de Severino Di Giovanni et de Paulino Scarfó leur consacre un numéro spécial. Dans celui-ci on peut lire : « La figure de Severino révèle sans aucun doute une *trempe extraordinaire* (...). Mais la fantaisie de ceux qui ne font rien et la méchanceté des ennemis (...) se sont rejoints pour créer autour de son nom *une légende plus extraordinaire que ce que la réalité pouvait humainement concevoir*, traçant un portrait de Severino (...) comme étant celui d'un *personnage fantastique doté d'attributs surhumains* tels que l'ubiquité et l'évanescence, chef d'une bande non moins fantastique de méconnus perturbateurs de l'ordre et de la digestion des bons bourgeois »<sup>343</sup>.

L'homme extraordinaire décrit jusqu'ici apparaît sans doute comme un héros, mais il s'agit d'un héros *anarchiste*. Et en tant qu'homme anarchiste, il est l'héritier de certains traits caractéristiques du libertaire.

En effet, le héros anarchiste est, comme ses ancêtres spirituels (le gaucho et le propagandiste), un nomade, un véritable « trimardeur ». La vie du héros anarchiste est un chemin perpétuel rythmée par ses activités d'homme voué à la cause : il ne peut se poser que provisoirement puisque sa vie n'est possible que dans la clandestinité. Nomade dans le monde, il passera d'un pays à l'autre selon les besoins et les circonstances ; nomade dans la ville, il changera fréquemment de domicile pour brouiller les pistes à ses adversaires.

Ainsi, par exemple, on mettra en valeur le périple réalisé par Kurt Wilckens avant d'arriver en Argentine en 1920, comme faisant partie de son bagage de travailleur militant et propagandiste.

---

342 *La Nation*, Buenos Aires, s/d, cité dans BAYER (O.), *ibid.*, p. 314.

343 *L'Adunata dei refrattari*, s/d, cité in extenso dans BAYER (O.), *ibid.*, p. 364.

Né à Bad-Bramstedt en 1886, Wilckens est issu de la haute bourgeoisie allemande. En 1910, après avoir travaillé en tant que mineur en Silésie, il émigre aux États-Unis. « Sa vie en Amérique était celle de nombreux Scandinaves et Allemands que Knut Hamsun a si bien décrits dans son livre *Landstreicher* (les Vagabonds), c'est-à-dire parcourant le pays avec juste un baluchon sur l'épaule, travaillant aux récoltes ou dans tout autre métier exigeant de la force physique »<sup>344</sup>.

Aux États-Unis il travaille d'abord dans une usine de poisson en conserve, d'où il sera expulsé en raison de l'organisation d'un sabotage. Devenu mineur en Arizona, dans les mines de charbon, il participe à une grève générale en 1916, ce qui lui vaut d'être emprisonné au Nouveau Mexique puis à Fort Douglas. En 1917 il s'échappe du camp où il est arrêté pour aller travailler dans les récoltes à Seattle et en 1919 il tente de redevenir mineur au Colorado mais se fait arrêter par la police et finit par être expulsé du pays. Il rentre en Allemagne en 1920 mais son séjour dans son pays natal sera bref : « A Hambourg, dans des cercles anarchistes, il apprend qu'en Argentine il existe un grand mouvement ouvrier libertaire et décide de voyager dans ce pays méconnu »<sup>345</sup>. Il arrive à Buenos Aires le 29 septembre 1920. Une fois en Argentine, il travaille, au début, dans la récolte des fruits à Cipolletti, dans la province de Río Negro, au nord de la Patagonie, ensuite il est embauché en tant qu'arrimeur à Ingeniero White puis il exercera à Bahía Blanca (au sud de la province de Buenos Aires) le métier pour lequel il s'était formé pendant sa jeunesse en Allemagne, celui de jardinier.

C'est en 1923 que, ayant pris connaissance des événements de Patagonie et du sort subi par les travailleurs agricoles de cette région immense, il devient « l'ange exterminateur »<sup>346</sup> du colonel Varela. Dès lors, il sera considéré en Argentine comme un véritable héros anarchiste.

Il n'est donc pas étonnant que les libertaires du pays l'aient admiré au même titre que leur ancêtre mythique, le gaucho. Plus encore, Wilckens deviendra explicitement un héritier, un digne descendant de ce brave nomade argentin.

Les anarchistes de la ville de General Pico (province de La Pampa), rendront un hommage admiratif et respectueux à l'allemand. Ce sera dans ces termes : « Gaucho étranger! Frère Wilckens, recevez une accolade de vos compagnons gauchos de La Pampa qui voient en vous un exemple de la justice du petit peuple! »<sup>347</sup>.

Severino Di Giovanni ne manquera pas non plus de souligner la parenté entre le héros allemand et le gaucho rebelle. Il écrira : « L'homme, l'anarchiste de toutes les vertus, embrassa le front de milliers de ses frères. Ceux-ci semèrent sur les chemins du monde le verbe formidable des mâles rebelles (...). Ils s'élevèrent vers les hauteurs de la révolte

---

344 BAYER (O.), *La Patagonie rebelle*, op. cit., p. 253.

345 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 211.

346 BAYER (O.), *La Patagonie rebelle*, op. cit., p.13.

347 La Pampa Libre, General Pico, 15 février 1923, cité dans BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, op. cit., p. 355.

(...). Ils s'élevèrent de plus en plus haut (...). Ils s'élevèrent vers les hauteurs les plus inatteignables et volèrent au-dessus de toutes les régions du monde. Ils obtinrent l'impossible dans tous les pays (...). Ils semèrent à pleines mains tous les prodiges, toutes les révoltes, tous les péchés, toutes les audaces. Un d'eux, Kurt Wilckens, vola et sema dans le grand sol argentin. Un sol qui n'avait connu que le gaucho, symbole de la révolte du passé, et qui attendait le symbole de la révolte à venir ». Heureusement, la révolte du gaucho argentin trouve son continuateur dans ce pays en attente, et Wilckens « arrive enfin, après avoir parcouru tant de chemin hérissé de difficultés »<sup>348</sup>.

Un autre anarchiste du pays, le Français A. Falconnet (qui signe « Pierre Quiroule »), observera le lien imaginaire qui existe entre le gaucho et le héros anarchiste. Ce lyonnais arrivé très jeune en Argentine (vers 1890), écrira *La Ciudad Anarquista Americana*, une fiction qui traduit ses rêves les plus chers d'un monde idéal. La cité anarchiste américaine est, en effet, une société où l'on a déjà instauré l'Anarchie. Quiroule commence par nous expliquer : « vingt ans s'étaient écoulés depuis la chute de la Monarchie d'El Dorado, rasée par la vague révolutionnaire, et depuis la disparition de la domination bourgeoise dans cette partie du continent américain. Le prolétariat émancipé s'était organisé immédiatement dans tout le territoire exproprié »<sup>349</sup>. L'action se déroule dans cette « jeune commune anarchiste » installée dans la « cité des Enfants du Soleil », où l'on prépare une arme salvatrice terrible, le « Vibraliber », dans le but de « terminer avec l'esclavage du prolétariat européen » qui ne connaît pas encore le bonheur de l'anarchie.

Le réalisateur de cette invention qui changera le monde outre-Atlantique est un héros anarchiste dans son portrait le plus caricatural. En effet, « on ignorait son vrai nom » mais « certains l'appelaient "Le Physicien", en raison de ses activités préférées ; d'autres, principalement ceux de la nouvelle génération, le nommaient, tendre et simplement, "L'Ancien", non pas parce qu'il fût vieux mais du fait d'être né et d'avoir agité pendant l'époque précédente [à la révolution]. Les autres (...) avaient gardé, sans ironie, le surnom de "Super", forme abrégée de sur-homme, avec lequel étaient connus auparavant les individualistes "purs" »<sup>350</sup>. « Super, pourtant, était communiste »<sup>351</sup>, précise Quiroule, « mais avant tout il était anarchiste ». Et il est impatient de sauver l'Europe de l'oppression, c'est pour cela qu'il construit son arme, c'est sur cela qu'il concentre toutes ses énergies.

Or, cet homme mystérieux, « peu communicatif » et qui « sourit de manière énigmatique » est présenté par l'anarchiste français comme un lointain descendant du gaucho. « Peu après le triomphe de la Révolution », nous dit Quiroule, notre héros avait « modifié radicalement ses habitudes », à commencer par l'abandon de ses « habits de bourgeois élégant », « ridicules et compliqués » et qui « torturaient son corps de

348 DI GIOVANNI (S.), « Los anunciadores de la Tempestad: Kurt Wilckens en la idea y en la acción », s/d, cité dans BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. Cit., p. 354-355.

349 QUIROULE (P.), *La Ciudad anarquista*, op. cit., p. 17.

350 QUIROULE (P.), *ibid.*, p. 20.

351 QUIROULE (P.), *ibid.*, p. 22.

civilisé ». Il les remplacera par des vêtements plus « hygiéniques et rationnels » qui ne sont autres que ceux du gaucho : il adopte ainsi le pantalon bouffant (la bombacha) , très « anatomique », ainsi que « le chaud poncho du paysan de la terre américaine ». Et l'auteur de préciser, à propos du héros : « bien que sa métamorphose ne pût être plus totale, la ressemblance de son aspect avec celui du classique habitant du désert, évoquait tout de suite la figure légendaire de l'indomptable gaucho des pampas argentines »<sup>352</sup>.

Mais, bien entendu, le gaucho (tout comme le propagandiste) ne transmettra pas seulement son nomadisme au héros anarchiste. Ce dernier héritera de tous les traits fondamentaux du rebelle pampéen auxquels viendront s'ajouter, légués par le propagandiste, la volonté de révolte et la conscience de son propre rôle dans la lutte sociale.

Nous avons déjà évoqué cette combinaison de dureté et de tendresse qui marquait le caractère du propagandiste. Elle sera également présente chez le héros anarchiste. Ainsi, par exemple, *La Protesta* dira à propos de K. Wilckens : « derrière cette douceur évangélique il y avait tout un caractère et une énergie en fer »<sup>353</sup>. Et Pierre Quiroule avertira que chez « Super », le héros de la cité anarchiste américaine, « le regard tranquille et froid octroyait à son allure une certaine apparence de dureté, qui n'était qu'un faux reflet d'une âme exquisément sensible et altruiste »<sup>354</sup>.

Or, dans le cas du héros anarchiste, bien que l'on ne manque pas de souligner sa sensibilité et son côté humain, c'est son caractère fort et énergique qui tend à être le plus valorisé.

Il n'est donc pas étonnant qu'il soit présenté comme un agitateur exceptionnel. Le tempérament combatif, la virilité, la force, le courage, la témérité dont le propagandiste faisait preuve, prennent, évidemment, chez le héros libertaire, des proportions inouïes. Car un héros ne peut être que vaillant et intrépide.

Les admirateurs de Di Giovanni saluent la « magnifique témérité » d'un homme qui « lutte en risquant tous les jours sa vie dans les entreprises les plus difficiles »<sup>355</sup>. Et même l'opinion publique argentine, qui bien sûr désapprouve totalement les actions violentes de l'anarchiste italien, soulignera ces traits remarquables par ses adorateurs. Le quotidien conservateur *La Nación* écrit en 1931 : « Di Giovanni, véritable type d'homme légendaire, conserva après l'événement<sup>356</sup> (...) cette audace et cette rare énergie qui le

352 QUIROULE (P.), *ibid.*, p. 23.

353 « Causas y efectos. La tragedia de la Patagonia y el gesto de Kurt Wilckens », *op. cit.*, p. 52.

354 QUIROULE (P.), *La Ciudad anarquista*, *op. cit.*, p. 19-20.

355 *L'Adunata dei refrattari*, s/d, cité in extenso dans BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, *op. cit.*, p. 364.

356 On fait ici allusion à la course poursuite avec la police argentine pendant laquelle, cerné, Di

caractérisaient et qui transparaisaient jusqu'au moindres détails. On connaissait déjà son audace et sa tranquillité à toute épreuve mais, après son arrestation, il démontra qu'on n'avait encore rien vu ». Et le journal d'ajouter : « Il était audacieux, vaillant, d'une bravoure irréfléchie, plus digne d'un fauve que d'un homme »<sup>357</sup>.

Comme dans le cas du gaucho rebelle, dont on soulignait le courage de lion et l'astuce de loup, nous retrouvons à nouveau l'imagerie du fauve associée au héros anarchiste. Sans doute parce que, comme le souligne G. Durand, le loup et le lion (avec le jaguar et le tigre) sont pour l'imagination humaine des animaux féroces et terribles<sup>358</sup>.

Le 6 juin 1925 Severino Di Giovanni se fait connaître à Buenos Aires en répandant, depuis le paradis du théâtre Colón, des tracts contre le fascisme italien, alors que le président argentin chante l'hymne royal italien en compagnie de l'ambassadeur d'Italie lors d'une soirée officielle. Des jeunes de la collectivité fasciste argentine présents tentent de battre le libertaire italien et ses quelques compagnons. Mais dans la bagarre, Di Giovanni, qui, selon O. Bayer, « a la force d'une bête », « se défend comme un lion »<sup>359</sup>.

Et lorsque le 16 juin 1923 (date de l'assassinat de Kurt Wilckens), le chanteur Luis Acosta García, improvise, dans un rassemblement public, une chanson en son hommage, il imagine K. Wilckens, dans sa cellule de la prison, la poitrine transpercée par l'arme de son meurtrier, rugissant comme un « lion blessé »<sup>360</sup>.

Dans le cas du héros anarchiste l'imagerie du fauve contribue selon nous à renforcer l'ambiguïté inhérente au mythe du héros. Comme le souligne Ph. Sellier, « le personnage héroïque possède souvent certains traits du monstre. Il suffit d'accentuer un peu la fulgurance solaire du regard pour obtenir les yeux qui lancent des flammes (...). Ainsi s'explique que le héros soit à la fois être divin et animal dangereux »<sup>361</sup>.

Or, nous avons déjà analysé les deux pôles, bestial et divin, du gaucho centaure. Notre héros anarchiste type est également composé de ces deux pôles. Ceci pourra être observé parfois chez un même personnage, comme c'est le cas du portrait de Di Giovanni. Mais cette double nature du héros (tantôt dieu tantôt bête, tantôt ange tantôt monstre) est plus aisément repérable à l'observation de tous les personnages qui contribuent à dessiner le héros anarchiste type. Ainsi, peut-on indiquer que (du moins pour une majorité des libertaires) la rêverie associée à Simón Radowitzky et à Kurt Wilckens contribuera, en

---

Giovanni se tire une balle dans la poitrine, ce après quoi il est fait prisonnier, à l'hôpital d'abord et à la prison ensuite.

357 *La Nación*, Buenos Aires, s/d (probablement le lendemain de la capture de l'anarchiste, survenue le 29 Janvier 1929), cité par BAYER (O.), *ibid.*, p. 314.

358 DURAND (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 91-93.

359 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 20 et 22.

360 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, op. cit., p. 388.

361 Cf. SELLIER (Ph.), *Le mythe du héros*, op. cit., p. 126.

général, à esquisser l'aspect angélique ou divin du héros anarchiste, alors que celle qui concerne Severino Di Giovanni et la plupart des illégalistes les représente plutôt en tant que figures proches de l'aspect monstrueux du héros libertaire. Bien sûr, dans la rêverie anarchiste et même argentine en général, chacun de ces hommes portera en lui une part de chacun des deux aspects du héros, une facette solaire et une facette ténébreuse<sup>362</sup>. Ainsi, par exemple, Severino Di Giovanni sera tantôt considéré comme un Robin des Bois tantôt comparé à Al Capone.

En effet, le cas de l'individualiste italien semble intéressant puisque, au moment de parler de lui, tout le monde laissera transparaître une certaine admiration mêlée de crainte et de répulsion, tout comme du fauve on admire ses traits caractéristiques en même temps qu'on les redoute. Et cet homme est sans doute un des personnages les plus redoutés de l'époque.

On se souvient de l'anecdote qu'E. Gilimón raconte à propos du docteur Greaghe et de son « geste de véritable audace » pour tenir à l'écart, pistolet en main, la police de la capitale argentine et pouvoir ainsi distribuer à sa guise *La Protesta Humana*, la plus importante publication anarchiste du pays<sup>363</sup>. Le courage inouï du propagandiste irlandais restera dans les pages libertaires comme un souvenir impérissable. Or, ce courage atteint chez le héros libertaire des sommets insoupçonnés. Voici, pour en témoigner, les souvenirs du petit-fils de E. M. Vázquez Aguirre, un poseur de bombes, que l'on approche ici grâce aux enquêtes de Carlos Panelas. Cet anarchiste galicien connaissait les plus célèbres héros anarchistes du début du XX<sup>e</sup> siècle argentin ; « Simón Radowitzky était son ami proche, il l'appelait "mon frère" »<sup>364</sup>. Il connaissait également l'italien Severino Di Giovanni. En effet, son petit-fils raconte : « Severino fréquenta pendant longtemps la maison de mon grand-père (...). Une fois, Di Giovanni était recherché par la police. On avait placé un agent devant la porte d'entrée de chez mon grand-père. On a dit à l'agent de police : "Si jamais [Severino] est à l'intérieur, il ne faut pas qu'il sorte, s'il veut rentrer, tu le lui empêcheras". Mon grand-père l'attendait. Il savait qu'il devait venir. Des heures s'écoulèrent. A un moment, à la tombée de la nuit, un homme robuste, avec un chapeau, d'un pas ferme et d'une démarche lente, s'approche. Il s'arrête devant la porte de la maison de mon grand-père, qui était prêt et regardait en cachettes par la fenêtre. Le policier dit à l'homme : "Et vous, vous êtes qui ?". Celui-ci lui répond donc, sèchement, le regardant droit dans les yeux, le transperçant du regard : "Chi sono io? Io sono Severino Di Giovanni". Le policier est parti en courant. Severino est entré chez mon grand-père »<sup>365</sup>.

Pour appuyer son courage, le propagandiste irlandais avait du moins utilisé de son pistolet. Ce n'est pas que Severino ne porte pas d'arme, loin s'en faut. Mais dans ce cas, semble-t-il, il n'en a pas besoin, son regard suffit largement à faire fuir un agent de

362 Cf. « solarité du héros », SELLIER (Ph.), *ibid.*, p. 19.

363 Cf. *supra* : Partie II, Chapitre 1.B., « le propagandiste anarchiste ; un révolté conscient ».

364 PANELAS (C.), *op. cit.*, p. 104.

365 PANELAS (C.), *ibid.*, p. 105.

police!

Car « dans la plupart des cas, c'est le regard qui laisse deviner la grandeur solaire du héros », or « comme le soleil, le héros est *invincible* »<sup>366</sup>.

Ghiraldo, dans son conte « Salvaje » [Sauvage] ne manquait pas de souligner les « resplendissements étranges » des « yeux du gaucho »<sup>367</sup>, qui, à la fin du récit, est « transformé en héros » ; « la figure du gaucho », tué par ses persécuteurs, semble au poète anarchiste, « grande, superbe, héroïque »<sup>368</sup>.

Et comme nous pouvons le constater, le héros anarchiste marquera, lui aussi, les esprits argentins avec son regard, et tout particulièrement avec cet « éclat sombre du regard » lié au côté ténébreux du héros<sup>369</sup>. Car en effet, on parlera à peine des yeux (que l'on sait clairs) du Russe Radowitzky et de l'Allemand Wilckens (dont Bayer souligne tout de même le « regard intelligent »<sup>370</sup>) ; par contre, les yeux de l'Italien Di Giovanni (homme blond-châtain, à la peau blanche et aux yeux bleus), seront pourtant rêvés comme étant foncés, obscurs.

Voici encore un témoignage éloquent à propos de la puissance contenue dans les yeux du héros ; la presse argentine informe ainsi l'emprisonnement de Severino Di Giovanni : « Lorsqu'il fut arrêté, il ne voulut pas parler. Tout le mystère de sa vie romanesque était enfermé derrière ces yeux terribles ». Plus encore, au lendemain de son arrestation : « Quand il fut hospitalisé à l'Hôpital Ramos Mejía il [S. Di Giovanni] s'enferma dans un mutisme impénétrable et laissa, par ailleurs, parler ses yeux. Des yeux de lynx, incontestablement. Il regardait, hier, avec une tranquillité effrayante, durement, sans même sourciller. Il y avait dans son regard tout un monde d'accusations et de menaces, ce avec quoi il inspirait un début de panique chez ceux qui osèrent soutenir le poids accablant de ce je ne sais quoi de bizarre et de fort qui s'écoulait de ses yeux profonds »<sup>371</sup>.

De la même manière, au moment de la condamnation à mort de Di Giovanni et de son ami Scarfó, les divers témoins de l'exécution insisteront sur le regard des condamnés.

Le quotidien *Crítica* remarquera chez Paulino Scarfó « ses yeux petits, noirs, éclairés par un éclat étrange, qui laissent passer un regard traduisant la ferme volonté de ne pas se plier en dernier ressort »<sup>372</sup>. Et le célèbre écrivain et journaliste argentin Roberto Arlt, qui assistera à l'exécution publique de Di Giovanni en tant que correspondant du journal

366 SELIER (Ph.), *Le mythe du héros*, op. cit., p. 17.

367 GHIRALDO (A.), *Carne doliente*, op. cit., p. 11.

368 GHIRALDO (A.), *ibid.*, p. 12.

369 Cf. SELIER (Ph.), *Le mythe du héros*, op. cit., p. 19.

370 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, op. cit., p. 363.

371 *La Nación*, Buenos Aires, s/d (probablement le lendemain de la capture de l'anarchiste, survenue le 29 Janvier 1929), cité par BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 314.

372 BAYER (O.), *ibid.*, p. 356.

*El Mundo*, fera une description sobre de l'événement<sup>373</sup>. Il restera, lui aussi, marqué par « des yeux terribles et fixes, vernis de fièvre ». Pendant la lecture de la sentence de mort, « Di Giovanni regarde le visage de l'officier. Il projette sur ce visage la force terrible de son regard ». Il refuse qu'on lui couvre les yeux pour mourir et « regarde durement les exécuteurs ». Enfin, le corps sans vie de l'anarchiste tendu par terre offre une dernière occasion d'observer ses « yeux entrouverts ».

Nous reviendrons plus tard sur le thème de l'apothéose du héros anarchiste, c'est-à-dire le moment où sa figure triomphe sur la mort. Soulignons pour l'instant, comme le fait G. Durand, que l'œil et le regard sont étroitement liés au « schème de l'élévation et aux idéaux de la transcendance »<sup>374</sup>. En effet, bien que les rêves sollicités par la figure de notre héros anarchiste hésitent parfois à le rapprocher de dieu ou du diable, de l'ange ou de la bête, cette figure tend à participer, à sa manière, de la rêverie d'élévation de l'homme que nous analyserons ultérieurement.

Comme le note A. Pessin, l'homme anarchiste est un « savant, à sa manière, il réalise la science pragmatique de l'anarchie, science de la solidarité humaine, de l'entraide, de la fraternité, qu'en esquissant entre libertaires, il souhaite propager dans le peuple entier »<sup>375</sup>.

Notre héros anarchiste n'en est pas une exception. Il entend lui aussi concrétiser l'anarchie, tout de suite, ici et maintenant : ses actes visent à terminer d'une fois pour toutes avec le présent néfaste pour accélérer ainsi l'avènement du futur. Il matérialise, dans son être comme dans ses actes, la société idéale chère aux libertaires.

Ainsi, Wilckens, incarnait-il à tel point l'Anarchie que, selon *La Protesta*, « en le côtoyant on pouvait se faire l'illusion de vivre déjà un bout de la vie de l'avenir »<sup>376</sup>.

C'est que toutes les qualités du libertaire, exaltées chez le propagandiste, se trouvent amplifiées chez le héros : la générosité, la solidarité, le dévouement, l'intégrité, la pureté s'expriment à travers le héros anarchiste, qui les personnifie d'une manière presque caricaturale.

Vers 1910, une dizaine d'années avant son arrivée en Argentine, Wilckens émigre aux États-Unis d'Amérique pour y travailler en tant qu'ouvrier ; il y fait partie des I. W. W. (Industrial Workers of the World<sup>377</sup>) et s'engage dans les luttes ouvrières du pays ; *La*

---

373 ARLT (R.), *Obras completas*, Buenos Aires, Ed. Carlos Lohlé, tomo II, 1981, cité longuement dans BAYER (O.), *ibid.*, p. 349-351.

374 DURAND (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 170.

375 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 80.

376 « Causas y efectos. La tragedia de la Patagonia y el gesto de Kurt Wilckens », op. cit., p. 52.

377 Grande Centrale Ouvrière créée en 1905 à Chicago, par des anarchistes, des syndicalistes-révolutionnaires et des socialistes et rassemblant notamment des immigrants, des ouvriers non-spécialisés et des marginaux. Cf. TARIZZO (D.), *L'Anarchie. Histoire des mouvements libertaires*

*Protesta* exalte le parcours du héros en disant : « son *abnégation* et son *esprit solidaire* furent si grands que la bourgeoisie le distingua très vite, le signalant comme un des rouges les plus dangereux du West »<sup>378</sup>.

Il semble naturel qu'un héros « indiscuté » tel que Kurt Wilckens apparaisse comme un homme aux innombrables qualités. Mais on pourrait croire que d'autres personnages, dont les actes seront rudement critiqués et désapprouvés d'une manière générale, seraient dépourvus de tels attributs. Or, il n'est rien. A ce sujet, nous nous permettrons de multiplier les exemples car ils contiennent à nos yeux la confirmation du fait que, même si les opinions sont divisées à propos de l'utilisation de la violence et des actions anarchistes illégales en général, les hommes qui les mettront en œuvre ne sont pas moins imaginés en tant que véritables anarchistes, héros d'une cause somme toute, commune.

Miguel Arcángel Roscigna fait partie des anarchistes activistes du Buenos Aires des années 1920. Cet Argentin, ferronnier de métier et leader métallurgiste, partage ses activités d'expropriation avec une participation active au Comité de défense des prisonniers et déportés du pays, dont il est le secrétaire. Il participe avec la « bande à Durrutti », le 19 janvier 1926, au braquage d'une banque du centre de la capitale argentine, dans le but de remplir les caisses du groupe de l'anarchiste espagnol. L'année suivante, Roscigna réalise, avec trois compagnons, une « expropriation » (soit l'attaque d'un convoyeur de fonds) dans le but de financer la fabrication de fausse monnaie et de venir à l'aide des anarchistes emprisonnés en Argentine et en Uruguay. Plus tard, par ailleurs, il en aidera quelques uns en organisant une évasion mémorable.

Un de ses camarades, dont O. Bayer nous livre le témoignage, écrira que « la vie de Miguel Arcángel Roscigna, si on la considère avec du recul, fut un véritable poème épique, un *hymne à la solidarité* » ; un autre de ses compagnons, l'Argentin Emilio Uriondo, considérera son compatriote comme « le plus *désintéressé* » « de tous les anarchistes activistes », « un homme qui, dans la vie bourgeoise, aurait pu vivre une existence confortable et paisible, mais qui a préféré tout laisser tomber et jouer sa vie pour son idéal ». Et Bayer de préciser que « même Abad de Santillán, ennemi des expropriateurs, a dit de Roscigna que "c'était un homme intelligent, décidé et *généreux*" »<sup>379</sup>.

Il semble clair que, comme tout anarchiste, même ceux qui seront connus comme les « individualistes » de l'anarchisme, font preuve de générosité et de solidarité. Nous retrouvons avec Roscigna la figure du « bandit à grand cœur » analysée par A. Pessin

---

dans le monde, Paris, Seghers, 1978.

378 « Causas y efectos. La tragedia de la Patagonia y el gesto de Kurt Wilckens », op. cit., p. 52. Le souligné est à nous.

379 Témoignages cités dans BAYER (O.), *Les anarchistes expropriateurs*, op. cit., p. 57. Le souligné est à nous.

pour le cas des illégalistes français<sup>380</sup>. Et ce n'est certainement pas un hasard, moins encore « une gaffe » comme le soutient O. Bayer, si un haut fonctionnaire du service d'Ordre Social de la police argentine parle de S. Di Giovanni comme d'un « *moderne Robin des Bois* »<sup>381</sup>. Il n'aura fait que traduire une rêverie commune à tous ceux qui évoquent non seulement la figure de l'anarchiste italien mais, d'une manière plus générale, celle du héros anarchiste tel que nous nous efforçons de le décrire dans ces pages.

C'est en effet, dans ces termes que *L'Adunata dei refrattari*, après l'exécution de Severino et de Paulino Scarfó en 1931, s'exprime à propos de Scarfó : « Il aurait très bien pu, avec le premier argent obtenu avec audace, mener une vie confortable et régulariser plus tard sa situation devant la loi. Mais dans son action d'attaque au capital on ne trouvera pas un seul soupçon d'égoïsme (...). Il sait se comporter en rebelle qui attaque le capital pour affaiblir le régime ; et il exproprie, il ne vole pas, il exproprie puisqu'il rend tout aux déshérités. C'est une partie, bien que minime, de la richesse que ceux-ci, ces déshérités, ont produit »<sup>382</sup>.

Plus récemment, dans un documentaire consacré à Severino Di Giovanni, plusieurs témoins s'appliquent à ébaucher un portrait de cet homme qui continue de nos jours à faire parler de lui.

Un ancien dirigeant communiste, Fernando Nadra, se souvient de Di Giovanni comme d'un « homme magnifique », « sélecte », « excellent ». Il rappelle que Severino est un « autodidacte » et le considère comme le représentant de « la mauvaise violence mise en œuvre par des hommes qui personnellement étaient un *modèle de vertu* », bref, « la mauvaise violence chez un homme magnifique ». Et Nadra ajoute, comme pour essayer de le comprendre : « Di Giovanni était un amant, un père, un studieux, un travailleur ... pourtant il finissait par tuer des gens ». Nadra n'hésitera pas à qualifier l'action de Di Giovanni comme « très négative » ; malgré cela, il regrette le portrait que l'opinion publique tracera de l'anarchiste : « on l'a dépeint comme un démon, un bandit, un criminel, en laissant croire que, du fait d'être un bandit et un criminel, il était méchant. Et celle-là n'était pas la vérité ! »<sup>383</sup>.

Le héros anarchiste apparaît donc comme un être aux qualités incroyables et nombreuses. On soulignera souvent son intégrité morale, qui fait de lui un homme debout, constamment dans la lutte et au caractère inébranlable. Quelqu'un capable de subir toutes sortes de tortures morales comme physiques sans pour autant renoncer aux idéaux de liberté et de justice qui sont les siens. C'est un homme droit, incorruptible et capable d'une bonté altruiste.

---

380 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 129-134.

381 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 26. Le souligné est à nous.

382 *L'Adunata dei refrattari*, s/d, cité in extenso dans BAYER (O.), *ibid.*, p. 365.

383 Témoignage de Fernando NADRA, dans ALVAREZ Eliseo (producteur), *Severino Di Giovanni. Una vida ... Una historia de pasión y muerte*, Documentaire, Argentine, Blakman, s/d (VO espagnol)

Les rédacteurs de *La Protesta*, lorsqu'ils évoquent la figure de K. Wilckens, déclarent : « Nous n'avons jamais trouvé un homme d'une pureté morale aussi élevée » ; et les libertaires d'ajouter : « Sa bonté, son honnêteté, sa noblesse, frôlaient presque le mysticisme »<sup>384</sup>. Et, on l'a vu, même le contesté Di Giovanni apparaît comme un « modèle de vertu », comme quelqu'un qui sait se faire aimer car « même s'il était impétueux, son caractère jovial lui attirait des amis et des copains »<sup>385</sup>.

Or, si le héros anarchiste inspire un tel respect c'est aussi et surtout parce qu'il fait preuve d'un dévouement hors du commun pour sa cause. Bien sûr, comme un digne propagandiste, il ne comptera pas son temps ni son énergie du moment qu'il s'agit de propagande anarchiste, quitte à « voler des heures au sommeil », comme on lira souvent un peu partout.

Ainsi, par exemple, Donato Antonio Rizzo, administrateur du journal *La Antorcha*, se souvient que, de l'écriture jusqu'à l'expédition de sa publication *Culmine*, Di Giovanni « faisait tout le travail (...). Il était de ces hommes qui veulent tout faire car autrement ils croient que rien ne marche. Il oubliait de manger pendant les heures interminables qu'il passait au travail. De temps en temps il mâchait un bout de pain dur qui lui tombait sous le bras tout en restant absorbé dans sa tâche »<sup>386</sup>.

Mais le héros libertaire n'est pas seulement un propagandiste ; sa passion, comme tout son être, est démesurée : nous avons déjà montré que son extrême courage mène le héros aux entreprises les plus audacieuses voire périlleuses. Ainsi, son abnégation de propagandiste se verra commuée en sacrifice, car transmettre l'Idéal ne lui suffit point, il voudrait en outre libérer le monde de l'oppression et de l'injustice, laver les immondices d'une société qu'il trouve abjecte. Le héros anarchiste ne vit que pour combattre le monstre, au risques et périls de sa propre vie, bien entendu.

La figure du propagandiste libertaire, Missionnaire de l'Anarchie, qui s'attribuait un rôle de guide du peuple, se trouve amplifiée en excès dans celle du héros anarchiste, qui somme toute est un propagandiste à outrance. La pureté du propagandiste devient chez le héros anarchiste une ferme volonté purificatrice et libératrice dont la violence en est la matérialisation<sup>387</sup> ; la rationalité et l'intérêt pour les sciences humaines (hygiène et médecine, biologie) et sociales (sociologie) observés chez le propagandiste libertaire impliquent chez le héros anarchiste une passion de la chimie : le pédagogue se fait chimiste ; la conscience du premier devient chez notre héros une extrême lucidité vis-à-vis de la réalité, tout comme de son propre rôle social, qui n'est autre que celui de délivrer le monde. Le Missionnaire / Guide tend ainsi, dans son impatience et sa démesure, à devenir Messie / Sauveur.

---

384 « Causas y efectos. La tragedia de la Patagonia y el gesto de Kurt Wilckens », op. cit., p. 52.

385 *L'adunata dei Refrattari*, New York, , 28 Mars 1931, dans BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 26.

386 BAYER (O.), *ibid.*

387 Cf. *infra.*, Partie II, Chapitre 2. B. : Rêves de destruction.

### *Parcours*

Le parcours du héros anarchiste commence là où s'estompait celui du propagandiste libertaire. Car il est somme toute un propagandiste à outrance, la propagande étant à tel point au centre de sa vie que l'on croirait que celle-ci ne commence qu'au moment où il entreprend de combattre le monstre.

En effet, on ne saura rien ou très peu sur l'enfance d'un Kurt Wilckens, d'un Simon Radowitzky ou d'un Di Giovanni ; ce n'est pas cette période de la vie du héros qui intéresse l'imaginaire. On ne retiendra pas non plus de quelle manière il est devenu anarchiste, comme si on l'imaginait libertaire depuis toujours. Tout au plus on soulignera sa formation autodidacte, comme pour rappeler sa parenté avec le propagandiste libertaire.

Sans doute, le parcours du héros anarchiste commence-t-il au moment de « l'épiphanie », pour reprendre les termes de Ph. Sellier. Dans ce sens, le rigoureux et fort documenté travail de recherche historique réalisé par O. Bayer sur Severino Di Giovanni, nous fournit un exemple intéressant puisque l'organisation de son contenu présente une étonnante similitude avec le parcours héroïque esquissé par les mythologues cités plus haut<sup>388</sup>. Le premier chapitre de cette biographie monumentale de plus de 400 pages s'intitule, de manière très éloquente, « faccia a faccia col nemico », c'est-à-dire « face-à-face avec l'ennemi » : ce sont les mots que l'anarchiste italien avait choisi pour intituler une des sections de sa publication *Culmine* (« Sommet », « Cime », « Hauteur », selon la traduction du biographe argentin) ; mais ces mots condensent également la vie du héros, consacrée entièrement à la lutte contre le monstre. La biographie de Di Giovanni débute donc par le récit de l'acte qui le rendra connu à Buenos Aires (l'affaire du Théâtre Colón). Plus encore, nous ne saurons que très peu de chose à propos de cet homme avant le début de son épiphanie. Et O. Bayer, emprunte les mots de *L'Adunatta dei Refrattari*, journal anarchiste des italiens aux États-Unis, pour préciser : « On ne connaît que très peu de chose sur son enfance mais on sait qu'il fut un enfant intelligent, vif, rebelle à l'autorité familiale (...) »<sup>389</sup>. Bien sûr Severino présente les traits du propagandiste déjà évoqué, et l'historien argentin complétera cette ébauche succincte par quelques éléments biographiques de la période qui précède l'arrivée de Di Giovanni à Buenos Aires. Mais cette période est loin d'être au centre du travail et cela, nous semble-t-il, pour une raison imaginaire majeure : le personnage étudié incarne la figure du héros anarchiste et en tant que tel, même si l'on devine ses signes d'altérité, il va se « révéler au monde » (Ph. Sellier) par une démonstration rayonnante de cette altérité que l'on soupçonne innée.

Car c'est par des « travaux éclatants » que le héros se fera connaître. Et en cela le héros libertaire n'est pas une exception : on rencontrera Kurt Wilckens, Simon

388 Cf. ECHEVARRIA MOLLOY (G.), op. cit. ; SELIER (Ph.), *Le mythe du héros*, op. cit.

389 *L'Adunatta dei Refrattari*, New York, 28 mars 1931, cité par BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 24.

Radowitzky ou Severino Di Giovanni grâce à leurs actes (de « vengeance » pour certains, de « justice » selon d'autres), leurs attentats, ou leurs expropriations, parus dans la presse et dont tout le monde parle.

Le parcours du héros anarchiste commence donc par sa première confrontation avec le monstre qu'il combattra jusqu'à la fin. Nous avons déjà souligné que la biographie mythifiée du propagandiste libertaire peut être comprise comme étant une leçon de plus de son œuvre pédagogique de diffusion de l'Idéal. De la même manière, le parcours type du héros anarchiste constitue sans doute la matérialisation d'une idée clé pour comprendre notre personnage, à savoir, rappelons-le, que la seule propagande efficace est celle de l'action. La propagande par le fait, dont nous parlerons au moment d'évoquer les rêves liés à l'action, s'incarne donc dans des vies, celle de ces hommes considérés comme héroïques. Nous avons relevé des étapes récurrentes mythifiées dans ces biographies et pouvons esquisser à présent le parcours idéal-typique du héros anarchiste :

1. Premier acte héroïque

L'anarchiste réalise un acte spectaculaire par lequel il se fait connaître

2. Persécutions et Clandestinité

Son action lui vaut d'être persécuté par l'ennemi. Sa vie n'est donc possible que dans la clandestinité

3. Échec (apparent) du héros et Châtiment

Un dernier acte spectaculaire tourne mal : il doit payer son défi par la prison ou par l'exil.

4. Mort

Il meurt par sacrifice volontaire ou par trahison d'un tiers

5. Apo théose

Sa figure glorifiée vit dans la mémoire de tous, il accède ainsi à l'immortalité.

### **Premier acte spectaculaire**

Le colonel Ramón Falcón, chef de la police de la capitale est déclaré l'ennemi numéro un par les anarchistes en raison de sa participation active dans la répression de la manifestation du 1er mai 1909, pendant laquelle on entendra de très nombreux manifestants hurler des slogans péremptoirs contre la police et son chef, tout autant détestés que la bourgeoisie et le capitalisme. Cette manifestation, où la présence anarchiste est majoritaire, aura sa continuation dans la dite « Semaine Rouge » de Buenos Aires, pendant laquelle des locaux ouvriers et anarchistes sont fermés et une grève générale est décidée pour demander la démission du colonel Falcón.

Le 14 novembre 1909 Falcón, dont le poste est confirmé publiquement par le

président de la république, sort d'un enterrement dans le prestigieux cimetière de la Recoleta, en plein centre de la capitale. Le cocher fait le nécessaire pour que les chevaux démarrent la voiture qui doit ramener le chef de la police et son secrétaire privé, le jeune Alberto Lartigau.

Le Russe Simón Radowitzky attend un peu plus loin et lorsqu'il aperçoit sa cible, il court derrière la voiture et lance une bombe de fabrication artisanale aux pieds de l'homme visé. L'attentat aura le succès escompté car Ramón Falcón et son secrétaire privé seront gravement touchés ; ils mourront quelques heures plus tard de suite de leurs blessures. C'est ainsi que « Simón Radowitzky donnait la mort, en pleine lumière du jour, à *l'enfant de l'ombre*, au *monstre fatidique* (...), terrible fléau pour le peuple ouvrier (...) »<sup>390</sup>.

Bien sûr, Radowitzky n'aura pas organisé cet attentat seul. Le témoignage du petit-fils de l'anarchiste galicien Eduardo Vázquez Aguirre, indique que la bombe aura été préparée par ce dernier en collaboration avec un autre Galicien, Andrés Vázquez Paredes. Le témoin raconte qu'une réunion sera réalisée avec les trois anarchistes en vue d'organiser l'attentat et déterminer l'auteur par tirage au sort. Le Russe aura été ainsi mandaté pour poser la bombe<sup>391</sup>. Désormais il sera considéré comme le seul auteur de l'attentat : il s'auto-qualifiera de seul responsable de son acte (ce qui constitue par ailleurs une constante chez le héros anarchiste type que nous étudions). Son attentat deviendra ainsi un « acte individuel » héroïque par lequel un anarchiste, un travailleur russe se paiera la tête du personnage le plus détesté de l'époque par les travailleurs de la capitale argentine et vengera ainsi le sort des manifestants devenus des martyrs sur la place publique.

En 1923, les 1.500 grévistes tués en Patagonie un an plus tôt et dont le lieutenant-colonel Varela est tenu pour responsable, ne sont toujours pas oubliés. Kurt Gustav Wilckens, « un anarchiste allemand, de tendance tolstoïenne, ennemi de la violence »<sup>392</sup> se chargera, pourtant violemment, de raviver le souvenir.

Un matin de janvier 1923<sup>393</sup>, avec une bombe à la main et un revolver dans la poche,

390 « Remembranzas. 1909-1912 », *La Anarquía*, N° 1, 1912, op. cit., p. 2. La souligné est à nous.

391 PANELAS (C.), op. cit., p. 107.

392 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, op. cit., p. 14.

393 La date de l'attentat contre Varela fut très vraisemblablement le 25 janvier 1923. C'est cette date qui est annoncée dans *La Protesta*, cf. « Causas y efectos. La tragedia de la Patagonia y el gesto de Kurt Wilckens », op. cit., p. 52. O. Bayer, lorsqu'il reconstruit les événements qui mèneront à l'assassinat de l'anarchiste allemand, précise également, et cela malgré la première ligne de son ouvrage qui annonce le 27 janvier comme date de l'attentat de Wilckens, que « la mort du commandant Varela se produisit le 25 janvier 1923 », cf. BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, op. cit., p. 407. Précisons que cette dernière phrase est omise dans la traduction française, qui commet en outre une erreur évidente en situant le jour de l'attentat ainsi : « Le 27 juin 1923, dès 5 heures 30 du matin, la journée s'annonçait chaude à Buenos Aires », cf. BAYER (O.), *La Patagonie rebelle*, op. cit., p. 13. L'erreur

Wilckens attend la sortie du dit « commandant » Varela devant la porte de son domicile. O. Bayer, auteur de la seule recherche historique existante à notre connaissance sur cet événement, nous livre le récit détaillé que voici :

« Quand il voit arriver Varela, Wilckens n'hésite pas. Il va à sa rencontre et se place dans l'entrée du numéro 2493 de la rue Fitz Roy. Là, il attend. Les pas du militaire se font déjà entendre. L'anarchiste sort du porche pour lui faire face. Mais tout ne va pas être si simple, car à ce moment une enfant traverse la rue, puis se trouve à trois pas devant Varela, allant dans la même direction.

« Wilckens n'a plus le temps : l'apparition de la fillette bouleverse son plan, mais il prend une décision : saisissant l'enfant par un bras, il la fait partir en criant : – File! Une auto arrive!

« La fillette ne comprend pas, s'effraie, hésite. Varela observe ce curieux incident et arrête sa marche. Wilckens, au lieu de lancer la bombe, avance vers lui en tournant le dos à l'enfant qui part alors en courant. Wilckens se tient face à Varela et jette la bombe au sol, entre le militaire et lui-même. C'est un explosif usiné ou artisanal de grande puissance. Les éclats frappent de plein fouet les jambes de Varela stupéfait, mais frappent aussi Wilckens qui, sous le coup de la douleur aiguë, revient sous le porche et monte d'instinct trois ou quatre marches. C'est pour se ressaisir, car la terrible déflagration l'a laissé étourdi. A peine quelques secondes se sont écoulées et Wilckens redescend ; il réalise qu'il est perdu, qu'il ne pourra fuir. Une de ses jambes est cassée (...), et le pied de l'autre reste immobilisé par une esquille qui a pénétré le cou-de-pied.

« Sortant du porche, il se trouve devant Varela dont les deux jambes sont brisées et qui, essayant de se tenir debout en s'agrippant à un arbre, avec le bras gauche, tente de dégainer son sabre avec sa main droite. Wilckens avance en se traînant et sort un colt. Varela pousse un rugissement qui n'est guère qu'un râle, comme pour effrayer cet inconnu aux grands yeux bleus qui va l'abattre. Le commandant s'affaisse, mais il n'est pas de ceux qui se rendent en demandant grâce. Il continue à tirer son sabre sans pouvoir le sortir de sa gaine : il s'en faut de vingt centimètres. Varela a encore l'espoir d'y parvenir quand il reçoit la première balle en pleine poitrine. Ses forces l'abandonnent et il commence à glisser peu à peu le long du tronc de l'arbre. Mais il a encore assez de force pour crier une injure à celui qui le tue.

« La seconde balle lui sectionne la jugulaire. Wilckens vide son chargeur, tous les impacts sont mortels. Varela reste comme enroulé à l'arbre. (...)

« Le lieutenant-colonel Varela est mort. Exécuté. Son agresseur est gravement blessé (...) »<sup>394</sup>.

---

nous paraît évidente puisque non seulement l'hiver argentin commence le 21 juin (et n'est pas très chaud), mais encore parce que Wilckens sera assassiné dans la prison de Buenos Aires le 15 juin 1923.

394 BAYER (O.), *La Patagonie rebelle*, op. cit., p. 14.

Six ans après cet attentat célèbre, le quotidien anarchiste *La Protesta* publie un supplément dans lequel on entend informer sur les grandes grèves agricoles de Patagonie (1920-22), ses « causes » et ses « conséquences ». Il n'est pas un hasard que, des 20 pages dédiées à la question, 18 soient consacrées aux « causes », c'est-à-dire à la description du contexte social, politique et économique du début des années 1920 puis à la description de la « tragédie de la Patagonie », soit le déroulement des grèves et la gestion gouvernementale du conflit qui deviendra un des événements les plus sanglants dans l'histoire du pays. Cette longue introduction s'avérera indispensable pour comprendre « la chute du colonel Varela », c'est-à-dire « le geste » de Kurt Wilckens. Car c'est justement parce qu'il viendra laver l'affront commis contre le peuple que l'acte de l'anarchiste allemand le transformera en héros. On parlera par ailleurs dorénavant du « geste » de Wilckens, terme qui traduit non seulement le mouvement du corps (donc l'action) mais aussi, et surtout, un acte de gentillesse ou de générosité.

Une courte page sera suffisante pour ébaucher le parcours de l'« ouvrier humble » et nomade qu'était cet Allemand inconnu avant qu'il ne devienne le héros incontesté du peuple argentin. Mais ce sont des lignes importantes puisqu'elles nous rappellent les traits essentiels de celui qui apparaît avant tout comme un propagandiste, impatient de sanctionner la barbarie du colonel Varela.

*La Protesta* décrit ainsi cet attentat historique : « Le 25 janvier 1923 [Wilckens] trouva le colonel Varela dans la rue et lui lança une bombe. La hyène tomba. Wilckens tomba également, blessé ; précisément au moment de lancer la bombe, un enfant traversa son chemin et, pour éviter que cet innocent ne fût atteint par les projectiles, il s'interposa d'un mouvement rapide et reçut ainsi lui même quelques blessures (sic), ce qui le fit tomber par terre. Cependant, en voyant que le lieutenant-colonel Varela bougeait encore, [Wilckens] puisa dans sa volonté en fer des forces surhumaines, se mit debout et lui tira quelques coups de revolver, jusqu'à ce qu'il fût certain que le "pacificateur de la Patagonie" ne nuirait plus jamais. Wilckens eut d'autres occasions de tuer Varela ; il le trouva à d'autres reprises, mais il [Varela] était en compagnie de ses petits enfants. Et sa sensibilité et sa morale lui empêchèrent de faire payer à des innocents des délits qu'ils n'avaient pas commis »<sup>395</sup>.

Comme nous l'avons déjà souligné, cette question de « ne pas faire payer des innocents » est d'une importance capitale pour la majorité des libertaires, tout comme pour l'opinion publique argentine. Car c'est un élément qui fera de Radowitzky comme de Wilckens des héros incontestés ou tout du moins « compris », dont le seul but aura été en quelque sorte de redresser des torts commis contre le peuple.

Le cas de Di Giovanni et des autres illégalistes sera, rappelons-le, quelque peu différent. Il n'en reste pas moins que l'anarchiste italien rentrera pompeusement sur la scène argentine grâce à une manifestation pour le moins déconcertante pour l'opinion de l'époque.

---

395 « Causas y efectos. La tragedia de la Patagonia y el gesto de Kurt Wilckens », op. cit., p. 52-53.

Récemment, lors d'un événement que nous évoquerons plus tard, la presse argentine traçait un bref profil de l'anarchiste et rappelait que c'est le 6 juin 1925 que Di Giovanni « fut le protagoniste de son premier acte public : lors d'une célébration réalisée au Théâtre Colón [de Buenos Aires] pour le 25<sup>e</sup> anniversaire du royaume de Victor Emmanuel III, [Di Giovanni] y fit irruption, avec quelques partisans, en criant des slogans contre Mussolini et en jetant des pamphlets »<sup>396</sup>.

Nous avons signalé que la biographie de Severino Di Giovanni réalisée par O. Bayer commence par une description minutieuse de ce premier acte public de l'anarchiste italien. En effet, cette soirée officielle, tenue dans le théâtre le plus prestigieux du pays, réunit les plus hautes autorités argentines : le président de la république, Marcelo T. de Alvear, ainsi que les ministres de l'Intérieur, des Affaires Étrangères et de l'Éducation Nationale y rendront hommage au roi d'Italie, représenté par l'ambassadeur italien à Buenos Aires, Luigi Aldrovandi Marescotti, comte de Viano.

C'est au moment où l'orchestre commence à jouer la Marche Royale Italienne et que les invités chantent les premiers vers de cet hymne, que l'on entend crier Di Giovanni, qui avait pris place au paradis du théâtre : « Assassini! Ladri! Viva Matteotti<sup>397</sup>! »<sup>398</sup>. Ces mots adressés à l'ambassadeur italien, seront les premiers d'un discours anti-fasciste contre le gouvernement de Mussolini que l'anarchiste prononcera en plusieurs étapes, car des nombreux assistants de la soirée se ruent déjà sur l'italien et sur la dizaine de compagnons qui sont avec lui. La bagarre se termine avec l'arrivée de la police et des pompiers. « Tout le monde voulait frapper [les perturbateurs], des messieurs élégants aux visages décomposés de rage et des jeunes hommes dont l'allure était digne d'un champs de bataille », raconte l'historien argentin. Enfin, les perturbateurs « sont emmenés dans le hall d'entrée [du théâtre] et menottés » devant une « foule indignée ». Or, avant de monter dans la voiture de police, Di Giovanni « lance un crachat adroit au visage d'un militaire italien rigide » puis est emmené en criant « Evviva l'anarchia! »<sup>399</sup>.

Voilà « le point de départ de l'action d'un jeune homme qui pendant un peu plus de cinq ans allait constamment apparaître dans les chroniques de la presse »<sup>400</sup>. Car cette fois il sera détenu mais vite relâché ; « désormais, ses actes seront de plus en plus violents »<sup>401</sup> et Di Giovanni, de plus en plus célèbre.

Car, à nos yeux, Severino Di Giovanni doit sa célébrité, en une certaine mesure à la propagande écrite qu'il réalise dans les pages de son journal *Culmine*, mais aussi et

---

396 « Las cartas de amor de Severino Di Giovanni », Clarín, Buenos Aires, 27 Juillet 1999, p. 26. Voir les articles de presse concernant Di Giovanni (en espagnol) en annexe.

397 Giacomo Matteotti (1885-1924) fut le secrétaire général du Parti Socialiste Italien (1922), assassiné par les fascistes

398 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 20.

399 BAYER (O.), *ibid.*, p. 22.

400 BAYER (O.), *ibid.*, p. 23.

401 « Las cartas de amor de Severino Di Giovanni », op. cit.

surtout à la multiplicité des activités illégales (actions expropriatrices et terroristes) tout comme à son habileté pour se dérober de la police.

Ceci nous mène à avancer quelques précisions qui nous semblent nécessaires en ce qui concerne l'ennemi du héros anarchiste.

D'une façon générale et schématique, on peut dire que l'anarchisme concentre ses attaques sur l'inégalité, l'injustice et l'autorité ; or, le héros anarchiste devra *matérialiser* son ennemi et donc le définir d'une manière plus précise, décider qui représente ces notions à combattre, car c'est la seule voie pour lui de « passer à l'action ». Comme le souligne Ph. Sellier, cet ennemi, désigné en tant que Monstre, pourra ainsi prendre le visage d'un dragon, d'un « horrible colosse » ou bien celui d'une « multitude d'ennemis, le grand nombre apparaissant par lui-même comme monstrueux » car « il existe, en effet, une relation à peu près constante entre le monstrueux et le multiple »<sup>402</sup>.

Dans le cas qui nous occupe, chacun des hommes, dans le choix de sa cible, contribuera à ébaucher un Monstre qui, on le voit, ne peut être que multiforme. Plus concrètement, Radowitzky comme Wilckens, en attendant contre deux hommes, chacun incarnant à un moment donné « le bourreau du peuple », se présentent comme les combattants de cet « horrible colosse » dont parle le mythologue cité ci-dessus. Et, outre le lien qui unit le héros anarchiste au peuple, le choix d'un ennemi clairement identifiable contribue, selon nous d'une manière fondamentale, au « succès » indiscuté du Russe comme de l'Allemand, dont les figures seront unanimement exaltées en Argentine, contrairement au controversé Di Giovanni. C'est que l'Italien aura fait le choix d'un ennemi multiple, à divers visages ; or, cette multitude d'ennemis fera de lui une figure redoutable y compris pour une grande partie des libertaires, qui lui reprochent, comme le fait A. de Santillán, par exemple, de ne pas avoir bien identifié sa cible. C'est pour cela que, outre la question des morts « innocents », la violence des illégalistes comme Di Giovanni sera considérée comme étant « aveugle ».

Pourtant, les cibles choisies par l'anarchiste italien ne sont pas en dissonance avec les revendications des autres libertaires à la même période. Il n'y a que la méthode qui change.

Ainsi, par exemple, en 1926, alors que l'opinion internationale attend le verdict du procès des anarchistes italiens Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti (qui risquent la peine de mort aux États-Unis), alors qu'à Buenos Aires les anarchistes créent un « Comité pro Sacco et Vanzetti » et réclament leur libération dans la presse libertaire comme dans des manifestations de rue, Severino Di Giovanni se consacre à faire entendre la voix individuelle de la dynamite pour exprimer sa solidarité envers les deux prisonniers en Amérique du Nord. Ainsi, le 16 mai 1926 une bombe éclate à l'ambassade des États-Unis à Buenos Aires. C'est le premier d'une suite d'attentats commis par l'Italien, qui écrira dans sa publication *Culmine* un article intitulé « Face à face avec l'ennemi » ; on peut y lire : « un généreux, un de ceux qui surgissent lorsque le sadisme de la réaction atteint son comble, a donné le signal. Une bombe a explosé dans

---

402 SELLIER (Ph.), *Le mythe du héros*, op. cit., p. 15-16.

l'ambassade des États-Unis. C'est le signal de la lutte! Le délit contre nos deux compagnons sera vengé! »<sup>403</sup>.

### Persécutions et clandestinité

Une fois initié son combat contre le monstre, le héros anarchiste ne pourra jamais revenir en arrière : désormais il a identifié son ennemi, mais de la même manière ce dernier connaît maintenant son visage et ne cessera de le pourchasser. Le héros devient donc, selon le terme qui revient constamment dans les discours, un « persécuté », et doit rentrer dans la clandestinité. Car la vie du héros anarchiste n'est possible *que* dans la clandestinité, ce qui bien sûr contribue à augmenter le halo de mystère qui lui colle à la peau et, plus généralement, à renforcer les traits du héros évoqués dans le portrait ci-dessus.

Bien sûr, les activités de l'Italien n'iront pas sans conséquences, d'autant plus que, dans un premier temps, il refuse la vie clandestine et ne se cache point ; c'est ainsi que la police n'aura aucun mal à trouver le domicile de la famille Di Giovanni<sup>404</sup>. L'homme est détenu et interrogé par la police de la capitale. Il déclare être le propriétaire et le rédacteur de *Culmine* et se définit « anarchiste », bien qu'il ne reconnaisse pas être l'auteur de l'attentat contre l'ambassade américaine. Mais la clarté de ses réponses au commissariat, et surtout le fait de revendiquer haut et fort son idéologie constituent la première étape de ce qui sera considéré comme un véritable défi lancé à la société argentine.

En raison d'une grande campagne anarchiste de solidarité envers les libertaires détenus après cet attentat (Di Giovanni n'est, en effet, pas le seul à devoir s'expliquer sur ce sujet au commissariat), l'Italien est finalement relâché. Mais il sera désormais fiché en tant qu'« anarchiste redoutable »<sup>405</sup>. Après deux autres attentats à la bombe pour attirer l'attention sur l'affaire Sacco et Vanzetti, il ne tardera point à rentrer dans une vie clandestine faite de constants changements de domicile, dans le but de dépister la police tout en continuant ses nombreuses activités illégales<sup>406</sup> mais aussi celles d'édition et de traduction d'écrits libertaires. Car il faut noter que Di Giovanni publiera et rédigera deux journaux (*Culmine* et *L'Anarchia*) et aura, en 1930, l'intention d'éditer les œuvres complètes d'Elisée Reclus, en hommage aux cent ans de la naissance du géographe anarchiste français.

---

403 DI GIOVANNI (S.), « Cara a cara con el enemigo », *Culmine*, Buenos Aires, s/d, cité dans BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 45.

404 Severino arrive en Argentine avec sa femme, Teresina, et leur fille Laura (leurs deux autres enfants, Aurora et Ilvo naîtront à Buenos Aires). En Argentine, il rencontrera América Scarfó, sœur de ses proches compagnons Paulino et Alejandro Scarfó, nés Argentins de parents Italiens. Avec cette jeune Argentine Severino vivra, à partir de 1928, une histoire d'amour passionnée et tout aussi célèbre que sa figure.

405 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, op. cit., p. 395.

406 Voir, en annexe, le tableau récapitulatif des activités illégalistes en Argentine.

Mais indéniablement ce qui contribue à la « légende Di Giovanni » c'est surtout sa vie de hors la loi, de bandit, de conspirateur, toujours prêt aux activités les plus périlleuses, préparées soigneusement avec l'aide de quelques amis inconditionnels.

Il est vrai que les actions du héros anarchiste apparaissent souvent comme étant des actes individuels, car il est habituel que, par solidarité envers ses compagnons, il se déclare l'unique responsable de son acte. Il est donc rêvé comme un chimiste solitaire et mystérieux, d'autant plus que, rappelons-le, l'imagination admet mal une multiplicité de héros, le multiple étant fortement lié au redoutable. Or, le héros anarchiste est rarement seul.

Ainsi, tout comme Radowitzky était entouré de quelques compagnons pour préparer son attentat, Di Giovanni est lié à des nombreux hommes d'action qui, selon les circonstances, participeront avec lui dans telle ou telle opération ou l'aideront d'une manière ou d'une autre dans sa vie d'homme caché. Ce qui par ailleurs ajoutera à la figure de l'Italien un aspect encore plus redoutable, car la variété de ses actions va de pair avec une multiplicité de collaborateurs indépendants<sup>407</sup>, faisant de Di Giovanni la part visible d'un iceberg implacable, le chef d'une bande redoutable qui occulterait d'innombrables hommes comme lui.

Au moment d'évoquer les collaborateurs du héros libertaire, dont le rôle est particulièrement important dans sa vie clandestine, il faut sans doute faire allusion à une figure influente lorsqu'il y a lieu de d'ébaucher le parcours de Di Giovanni. Il s'agit d'une femme : América Scarfó. Sœur de Paulino et Alejandro, elle n'a que 14 ans lorsque Severino Di Giovanni s'installe avec sa famille, comme locataire, dans une chambre de la maison des Scarfó. Paulino et Alejandro, déjà sympathisants libertaires, deviendront des amis inconditionnels de Severino. Quant à la jeune América, « ce qui était au début de l'admiration, deviendra un amour platonique pour enfin déborder dans une histoire d'amour romanesque et passionnée, qui se développera d'une manière désespérée dans ce périple de violence et persécution dont Di Giovanni sera le protagoniste quelques mois plus tard »<sup>408</sup>.

En 1928, dans une des nombreuses lettres d'amour qu'il écrira à América, Severino lui parle de « chanter la rhapsodie héroïque de la vie difficile »<sup>409</sup>. Cette année-là ils prendront la décision d'être ensemble ; mais même si l'anarchiste est déjà séparé de sa femme, la relation avec la jeune fille ne devient pas pour autant plus aisée : l'action clandestine et la

---

407 Di Giovanni aura des liens avec des très nombreux activistes de Buenos Aires. Parmi les amis proches on trouvera les frères Alejandro et Paulino Scarfó, Silvio Astolfi et Miguel Arcángel Roscigna ; mais l'Italien côtoiera, de manière plus ou moins régulière, des très nombreux anarchistes du pays, comme, Emilio Uriondo, Juan Antonio Morán, Jorge Tamayo Gavilán, Paco González, Braulio Rojas, Umberto Lanciotti, Juan López Dumpiérrez ... Notons par ailleurs que Di Giovanni maintiendra un contact épistolaire assez régulier avec les anarchistes d'Italie, grâce à Ugo Treni, qui est en contact avec Luigi Fabri et Errico Malatesta. Cf. BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit.

408 BAYER (O.), *ibid.*, p. 59.

409 Lettre de Severino Di Giovanni à América Scarfó, datée le 10 Décembre 1928, citée dans BAYER (O.), *ibid.*, p. 131.

vie de nomade de l'Italien viennent se joindre à la surveillance permanente des parents de la jeune Argentine, déjà préoccupés par les activités des deux frères d'Amérique, que la police recherche, tout comme Di Giovanni.

Mais la jeune fille n'hésitera pas à participer à la « rapsodie héroïque » de Di Giovanni et ses compagnons, par amour sans doute, par amitié envers ses deux frères, mais aussi par engagement vis-à-vis de la cause anarchiste. Car cette femme, qui devient la compagne du héros, n'incarne pas uniquement la Sagesse et la Sérénité que l'univers féminin apporte au héros<sup>410</sup>. América Scarfó, ne représente pas, ou du moins pas seulement, le « repos du guerrier » ; elle est une anarchiste engagée, fière de pouvoir incarner ne serait-ce qu'un petit bout de cet Idéal. Ainsi, écrit-elle dans une lettre adressée à l'anarchiste français Émile Armand : « (...) je souhaite l'anarchie pour toute l'humanité. Je crois que pour l'atteindre nous devons faire la révolution sociale. Mais je pense aussi que pour arriver à cette révolution il est nécessaire de se libérer de toute sorte de préjugé, de conventionnalisme, de fausse morale et de codes absurdes. Et, en attendant que la grande révolution éclate, nous devons accomplir cet œuvre dans toutes les actions de notre existence »<sup>411</sup>.

C'est ainsi que, en 1930, après un plan bien rôdé, qui inclut le « respect » de toutes les conventions, América Scarfó se marie légalement avec Silvio Astolfi, un anarchiste proche de Di Giovanni qui avait accepté de fréquenter la jeune fille pour jouer le rôle du fiancé, l'épouser ensuite et pouvoir ainsi rendre possible l'union de Severino et América. Après la fête de mariage, les mariés partiront, en guise de voyage des noces, à la rencontre de Di Giovanni, qui se cache dans un petit village de la province de Buenos Aires.

Et c'est ensemble que, en octobre de la même année, il rédigeront le seul journal qui ose encore s'opposer à la dictature militaire instaurée en septembre 1930. Le couple, qui ne se quittera que l'année suivante, par la force des circonstances (puisque l'anarchiste italien sera condamné à mort), apparaît donc comme le « couple héroïque » évoqué par Sellier<sup>412</sup> : ce n'est donc pas par hasard que, dans la biographie de Severino Di Giovanni, un chapitre consacré à « l'anarchiste, l'amour, la femme » présente une photo de la jeune América Scarfó « déguisée en Bonnie », c'est à dire la version féminine du couple de bandits, stéréotypé dans le célèbre couple formé par Bonnie et Clyde. La jeune Argentine est photographiée dans une attitude qui hésite entre la moquerie et la fierté, portant une casquette et un foulard autour du cou ; une cigarette à la main qui semblerait vouloir défier le monde entier.

La jeune fille est dès lors rêvée en tant que « double » du héros anarchiste, devenant

---

410 Cf. SELLIER (Ph.), *Le mythe du héros*, op. cit., p. 20-22.

411 Lettre d'Amérique Scarfó à Émile Armand, datée à Buenos Aires, le 3 Décembre 1928, et publiée par L'en Dehors du 20 Janvier 1929. Elle fut écrite en français, dont la traduction en espagnol est citée in extenso dans BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 141-144.

412 Cf. SELLIER (Ph.), « Héroïque (le modèle – de l'imagination) », dans BRUNEL (P.), *Dictionnaire des Mythes Littéraires*, éditions du Rocher, 1988, p. 733-741, p. 740.

une figure qui, sans le rayonnement et la démesure du héros lui-même, vient toutefois compléter, voire continuer, le mythe du héros anarchiste. Elle sera la compagne inconditionnelle, dans les idées comme dans ce parcours fait de combat, de clandestinité, de persécution. Dans l'imaginaire argentin elle reste jusqu'à nos jours « la compagne » de Severino Di Giovanni<sup>413</sup>.

Car si ce dernier reste une figure de « légende » en Argentine, il faut noter qu'il l'est devenu de son vivant. L'intense activité clandestine et le cache-cache continuels de l'anarchiste avec les forces de l'ordre ne pourront que contribuer à nourrir sa figure héroïque. Ainsi, en juin 1930, un braquage pompeux est commis par l'Italien et ses compagnons, dans le but de réunir des fonds pour « libérer » des anarchistes emprisonnés à Buenos Aires ; Di Giovanni réussit une fois de plus à se déjouer d'une police déjà bien ridiculisée par la presse argentine, qui suit de très près les entreprises audacieuses du bandit et commence à réclamer des gros moyens pour le capturer. Et, comme le souligne Bayer, la popularité de Di Giovanni est telle, que, de l'autre côté de l'Océan, la presse italienne fasciste s'insurge. *Il Mattino d'Italia* publie, en effet, un article qui traduit bien la manière dont l'anarchiste est perçu aussi à Buenos Aires. On peut y lire : « La fuite de Di Giovanni gâche le triomphe de l'autorité (...). On espère que la police prendra bientôt sa revanche. Non seulement en vue d'empêcher d'autres délits mais aussi pour que la figure de ce délinquant ne réussisse à se faire une *auréole de quelque chose d'irréfrénable, de courage indomptable et d'astuce géniale* qui pourrait séduire et atteindre une certaine forme d'*admiration publique* qui, bien que basée sur la peur, ne reste pas moins l'hommage à une *supériorité reconnue*, même dans le mal. Di Giovanni, qui apparaît et disparaît, qui est à la tête d'une bande de délinquants et qui tient en échec la police à lui tout seul, alors que d'autres se laissent attraper ; Di Giovanni qui exerce son activité obscure avec un total succès tout comme ses vengeances en tant que *bandit de légende* ; Di Giovanni l'anarchiste, le bombiste, le braqueur, le meurtrier, le chef d'une bande d'audacieux, commence à devenir une espèce de *héros du délit*, un personnage auquel tout le monde s'intéresse, bien que terrorisés, mais en lui reconnaissant une supériorité. Il serait bon que la légende s'estompe avant de naître (...). Lorsque la police aura capturé Di Giovanni (...) la légende d'un Di Giovanni (...) ne pourra se former ni ne le sera, elle sera détruite »<sup>414</sup>.

Mais il est trop tard ; la « légende » est déjà née et ne mourra pas. La figure de cet Italien célèbre est probablement celle qui contribuera le plus à conformer le visage du héros anarchiste argentin.

### **Échec apparent et châtime**

Une des raisons à cela est probablement le fait que seuls Di Giovanni et quelques illégalistes pourront renouveler leurs exploits. Ce ne sera pas le cas (était-ce par ailleurs

413 Cf. infra, l'apothéose du héros anarchiste.

414 *Il Mattino d'Italia*, 21 Juillet 1930, cité in extenso dans BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 245-246. Le souligné est à nous.

le but ?) de Radowitzky et de Wilckens.

Mais en fin de compte le nombre d'exploits n'est pas l'essentiel du parcours du héros anarchiste. Le Russe et l'Allemand, en tuant chacun un « bourreau du peuple », auront accompli un acte héroïque comparable à tous les exploits de l'Italien.

En tous cas, le héros anarchiste devra tôt ou tard payer son défi. Sa démesure ne tardera pas à être châtiée.

Radowitzky, tout de suite après l'explosion de la bombe qui blessera à mort le colonel Falcón et son secrétaire, partira en courant du lieu de l'attentat ; mais deux hommes du cortège du militaire, qui auront vu le Russe lancer la bombe devant eux, se lancent déjà à sa poursuite, suivis de nombreux curieux. Lorsque le terroriste s'aperçoit que la foule à ses trousses n'est pas loin, et qu'il sera bientôt coincé, il pointe son revolver vers sa poitrine et il tire. C'est donc blessé et par terre que ses persécuteurs le trouveront, non loin de l'endroit de l'attentat, pour l'insulter en attendant la police. La persécution n'aura duré que quelques mètres.

Kurt Wilckens, on se souvient, ne sort pas indemne de l'explosion de sa propre bombe. Il sait qu'il ne pourra pas fuir car il a une jambe et un pied gravement blessés. Et malgré un « suprême effort »<sup>415</sup> pour quitter le lieu de l'attentat, on peut difficilement considérer cela comme une fuite. Très vite, deux policiers arrivent : « lorsqu'ils se trouvent à deux pas de Wilckens ils sortent leurs armes, mais ils n'ont besoin de faire quoique ce soit car il [Wilckens] leur avance la crosse de son propre revolver. Ils lui enlèvent l'arme et l'entendent dire, en mauvais espagnol : "j'ai vengé mes frères" »<sup>416</sup>. La tâche est accomplie et peu importe désormais le sort du héros. Wilckens l'exprimera clairement ensuite. L'attentat a eu lieu à quelques mètres de deux quartiers d'infanterie (ce qui ne manque pas d'ajouter à la figure de l'anarchiste une touche supplémentaire de courage) ; des militaires qui connaissent bien le commandant tué rejoignent le lieu de l'attentat et exigent que Wilckens leur soit livré pour l'exécuter au plus vite. L'anarchiste répliquera alors : « Je ne suis pas nécessaire dans la vie, j'ai accompli mon devoir, vous pouvez me tuer »<sup>417</sup>.

En effet, ces deux héros incontestés, ne s'efforceront pas d'éviter les conséquences de leurs actes ; bien au contraire. La tâche héroïque apparaît comme le but ultime : une fois celle-ci accompli, peu importe la suite des événements. Le châtement ne tardera pas à arriver, mais ce n'est qu'un échec apparent dans le parcours héroïque.

On retrouve ici la notion de « sacrifice individuel volontaire » analysé par A. Pessin. Sans doute, la notion de sacrifice est-elle au centre des gestes de Radowitzky comme de Wilckens. Ce qui leur importe c'est que « le bourreau » ne soit plus en mesure de nuire le peuple ; bien sûr ceci ne s'avère possible que par la mise à mort de cet être monstrueux

---

415 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. Los Bandoleros*, T. 1, Buenos Aires, Planeta / Espejo de la Argentina, 1993, p. 21.

416 BAYER (O.), *ibid.*

417 BAYER (O.), *ibid.*, p. 22.

qui ne mérite pas le qualificatif d'humain<sup>418</sup>. Et pour cela, ils sont prêts à sacrifier leurs vies.

Le cas de l'anarchiste allemand sera, de ce point de vue, celui qui marquera le plus l'imagination des anarchistes argentins : en effet, le « geste » de Wilckens sera toujours remémoré en soulignant que, pour épargner la vie d'un enfant, il fut lui même blessé par sa propre bombe.

De la même manière, Radowitzky préférera se donner la mort plutôt que se rendre aux forces de l'ordre. Et quelques années plus tard Severino Di Giovanni reproduira ce même schéma.

En janvier 1931 le troisième volume des Œuvres Complètes de Reclus est prêt pour être imprimé. Di Giovanni tient beaucoup à ce travail de diffusion, d'autant plus que les effets de la dictature militaire se font déjà sentir à Buenos Aires. Or, à la sortie de l'imprimerie la police l'attend. Mais une fois de plus l'Italien tentera de s'y soustraire. Il faudra une longue course-poursuite à travers les rues et les toits du centre de la capitale, des nombreux coups de feu et des morts avant que l'anarchiste accepte de se rendre ... aux évidences : il est encerclé par les forces de l'ordre. Alors, comme l'anarchiste russe l'avait fait bien avant lui, il pointera son arme vers sa poitrine et tirera.

Mais la mort n'est pas encore au rendez-vous pour nos anarchistes. Car tout héros doit payer son défit des dieux par un châtement à la mesure de sa démesure.

La tentative suicidaire de Radowitzky ne se soldera que par quelques blessures sans gravité, soignés à l'hôpital où il se sera détenu dans un premier temps. On demande la peine de mort contre lui, que l'on présente comme l'exemple type de l'anarchiste criminel décrit par Cesare Lombroso<sup>419</sup>. Or, après une longue enquête, il est démontré que le Russe n'a que 18 ans quand il commet l'attentat en 1909 ; la peine de mort lui est commuée en prison à perpétuité. Il passera deux ans dans la Penitenciaría, une prison du centre de Buenos Aires, où il est isolé et nourri au pain et à l'eau pendant 20 jours par

---

418 Cf. infra, l'imagerie du fauve associé au miasme, chapitre 2.A.

419 L'Italien Cesare Lombroso (1835-1909), médecin et criminologue, est le fondateur de l'anthropologie criminelle. Ses travaux se veulent une description du criminel-né type, qui présenterait selon lui des caractéristiques morphologiques précises. Dans son ouvrage *Les Anarchistes*, on peut lire : « Ce qui frappe à première vue dans la physionomie de Ravachol, c'est la brutalité ; la face, qui présente une asymétrie très nette, se distingue par une énorme sténocrotaphie et par l'exagération des sourcils, par le nez très dévié à droite, les oreilles en anse, placées à des hauteurs différentes, enfin par la mâchoire inférieure énorme, carrée et prédominante, qui complète dans cette tête les caractères typiques de mon criminel-né », Cf. LOMBROSO (C.), *Les Anarchistes*, traduit de la 2<sup>e</sup> édition italienne (1896), Paris, Ernest Flammarion Editeur, s/d, p. 49-50. On ne peut que noter l'influence du criminologue italien chez les Argentins de l'époque quand l'on lit le rapport du procureur lors du procès de Radowitzky : « La physionomie de l'assassin présente des caractères morphologiques qui montrent, de manière bien accentuée, tous les stigmates du criminel. Développement excessif de la mâchoire inférieure, proéminence des arcades sourcilières, dépression du front, regard torve, légère asymétrie faciale, voici les caractères somatiques qui accusent Radowitzky comme étant le délinquant type », Cf. BAYER (O.), « Simón Radowitzky », op. cit., p. 89.

mois, en commémoration de son crime. Or, en 1911, suite à l'évasion de deux anarchistes<sup>420</sup> (suivis de 11 prisonniers de droit commun), Radowitzky, qui n'a pas pu s'enfuir, est transféré à la prison d'Ushuaïa, dite « la Sibérie argentine », que l'on réserve aux prisonniers récidivistes et dangereux. Désormais, les libertaires argentins ne cesseront de dénoncer les mauvais traitements, voire les « tortures » subis au « bagné » par le « vengeur du peuple », devenu un véritable « martyr » de la cause. Car la prison d'Ushuaïa représente une véritable descente aux enfers

Le châtime est à son comble ; mais le héros ne se laissera pas vaincre si facilement, il tentera encore un nouvel acte héroïque. En effet, le 9 novembre 1918 l'anarchiste russe s'évade de la prison d'Ushuaïa. Ce château-fort, réputé inviolable, est construit dans une région extrêmement inhospitalière, faite de steppes et de montagnes enneigées, entourées de mer et d'îles rocheuses ; autrement dit, seul un véritable héros serait capable de fuir une telle forteresse. « C'est que les anarchistes de Buenos Aires sont des bons amis. Ils préparèrent les plans pour vaincre l'impossible et réunirent de l'argent », raconte O. Bayer.

Un matin, le Russe quittera donc la prison, déguisé en gardien. Deux anarchistes argentins, Apolinario Barrera et Miguel A. Roscigna, l'attendront dans un cotre, prêts à faire front au Détroit de Magellan, à défier les froides mers australes, pour libérer leur compagnon. Après 4 jours de navigation, un bateau approche les fugitifs : Radowitzky décide donc de nager jusqu'à la côte chilienne et de continuer son périple à pied. Mais déjà les polices argentine et chilienne sont à ses trousses et, « épuisé, ses habits gelés »<sup>421</sup>, il ne tardera pas à être retrouvé près de Punta Arenas (Chili). L'échec de cette évasion signifie pour l'anarchiste, dans un premier temps, l'emprisonnement dans un bateau de guerre, puis le retour à la prison qu'il avait quitté presque un mois auparavant.

### **Mort par sacrifice ou par trahison**

Nous savons le propagandiste libertaire capable d'une abnégation totale pour sa cause. Or, l'anarchiste « jusqu'à la moelle » qu'était déjà le propagandiste, trouvera une expression encore plus extrême chez le héros libertaire, qui se voudra « anarchiste jusqu'à la mort ». Car seule la mort physique de l'homme, d'ailleurs très souvent prématurée, peut mettre fin aux activités incessantes du héros.

Et la mort d'une créature extraordinaire ne peut être en aucun cas banale : « la mort du héros est en réalité un sacrifice »<sup>422</sup>, soutient E. Molloy. En effet, le héros n'est pas dupe, il sait que chacun de ses pas peut lui coûter la vie. Mais sa vie n'apparaît que comme un

420 Il s'agit des Espagnols Salvador Planas et Francisco Solano Regis ; le premier est l'auteur d'un attentat contre le président argentin Manuel Quintana, commis en 1905 et pour lequel il sera condamné à 10 ans de prison ; le second fera de même contre le président argentin Figueroa Alcorta, en 1908, et sera condamné à 20 ans de réclusion. Cf. BAYER (O.), *ibid.*, p. 92-93.

421 BAYER (O.), *ibid.*, p. 101.

422 ECHEVARRIA MOLLOY (G.), *op. cit.*, p. 183.

modeste échange : elle vient promettre le triomphe de l'Idéal, inaugurer la rédemption de tout un peuple.

A. Ghiraldo, dans une nouvelle, intitulée, de manière suggestive, « Symbolique », condense la vie du héros anarchiste, qu'il appelle « Hercule ». Ce lithographe, « de taille immense » et aux « yeux clairs, d'une clarté d'abîme », était « impulsif dans sa bonté, généreux jusque la splendeur et le sacrifice, vaillant jusque la témérité ». Son « attitude héroïque » est constante, et sa force est telle que les trois balles reçues en pleine poitrine pendant une confrontation avec la police n'ont sur lui aucun effet. Plus tard, dans un repas entre amis, on parlera « du sacrifice individuel réalisé au nom d'une idée » ; alors Hercule semble « s'illuminer tout d'un coup » et « transfiguré par l'émotion », éclate en sanglots. Cela s'explique par « la douleur qu'il ressent de ne pas pouvoir offrir sa vie en holocauste » en honneur des « idées de rédemption humaine » ; car « il avait rêvé plus d'une fois de donner sa vie (...) pour le bien de la cause et de l'avenir »<sup>423</sup>. Or, Hercule finit par se suicider.

Severino Di Giovanni, après le coup d'état de 1930, écartera le choix de l'exil bien qu'il sache que sa vie est menacée ; il n'hésitera pas à continuer de plus belle ses activités clandestines.

*L'Adunata*, dans un hommage posthume à Severino Di Giovanni, salue cette décision courageuse de l'anarchiste italien, qui lui coûtera l'application de la peine de mort en 1931. L'auteur de l'article précise : « Severino me répétait qu'il ne pouvait que rester [en Argentine] » et d'ajouter : « Au moment où toute liberté disparaît, où l'on empêche l'exercice des droits les plus élémentaires, où l'on interdit toutes les formes de propagande de nos idées alors que nos compagnons sont persécutés, il ne nous reste qu'une attitude à adopter : nous armer et revendiquer avec la force les droits et la liberté qu'on nous refuse, démontrer avec *le sacrifice de nos vies*, où que ce soit, que ce n'est pas tout le monde qui se rend, que la cause de la liberté a encore des défenseurs et que les anarchistes savent faire face à la lutte qu'on leur impose avec tant de férocité, *jusqu'aux ultimes conséquences*. C'est une bonne logique, la sienne et il y resta toujours fidèle »<sup>424</sup>.

Et, bien sûr, cette fidélité l'amènera devant l'échafaud. Severino Di Giovanni dira à l'avocat commis d'office pour sa défense : « je n'aurai qu'une manière de déclarer : la vérité. Je vous demande seulement de ne pas me faire mentir sur mon idéologie. Je suis anarchiste et ça je ne le renie pas, pas même devant la mort. Je suis conscient de ma situation et je ne compte esquiver aucune sorte de responsabilités. J'ai joué, j'ai perdu. Comme un bon perdant, je paye avec la vie »<sup>425</sup>.

On voit bien que, comme le note A. Pessin, « les terroristes anarchistes – et nihilistes – ont souvent considéré leur mise à mort rituelle comme partie intégrante de leur projet,

---

423 GHIRALDO (A.), *Carne doliente*, op. cit., p. 34-37.

424 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 364.

425 BAYER (O.), *ibid.*, p. 318.

sinon comme l'instant décisif de celui-ci »<sup>426</sup>.

En effet, après un procès sommaire, un tribunal militaire le condamne à mort par unanimité. Sa mise à mort, le 1 février 1931, aura lieu à la manière d'un rituel sacrificiel. Si la capture de l'Italien avait déjà impressionné l'opinion argentine, son exécution prendra l'allure d'un spectacle public auquel la presse mais aussi tous les citoyens sont conviés. Et, bien sûr, le public sera très nombreux ; à tel point que le trafic du centre de la capitale sera dévié pour éviter le passage de véhicules autour de la prison où s'appliquera la peine ; en outre, la présence policière et militaire sera nettement renforcée pour contenir la foule qui voudrait assister à l'exécution du célèbre personnage.

C'est que, comme le dit bien O. Bayer, « la société argentine semble convaincue qu'avec l'exécution de cet égaré s'arrangeraient tous les problèmes. C'est un peu comme un acte de rédemption. ; la crucifixion du mauvais voleur ; l'offertoire du pêcheur afin de stopper la colère de Dieu pour que le Suprême bénisse ainsi ce peuple argentin »<sup>427</sup>.

Or, A. Pessin ne dit pas autre chose lorsqu'il considère que « c'est toujours la violence sociale que l'on dissoudra par la mort d'un seul »<sup>428</sup>. Pour la société argentine, la mort de Di Giovanni sera rêvée comme une promesse de retour au calme, d'instauration d'une nouvelle paix sociale qui écarterait la menace de dissolution de cette société<sup>429</sup>. Pour le héros anarchiste, son sacrifice individuel est également annonciateur d'une autre société : celle qui ne peut être possible que dans l'Anarchie.

Severino Di Giovanni se trouve, une dernière fois, face-à-face avec l'ennemi : il voudra regarder dans les yeux les soldats qui s'apprêtent à tirer sur lui ; avant les coups de feu, un cri perçant, dit-on, inonda la salle bondée : « Evviva l'anarchia! ».

Kurt Wilckens n'aura pas le temps d'un tel débordement de passion héroïque. La nuit du 15 au 16 juin 1923, encore convalescent des blessures causées par sa bombe meurtrière, il attend son procès dans une cellule de la prison du centre de Buenos Aires. Il dort au moment où Jorge Ernesto Pérez Millán Temperley, un « jeune de famille aristocratique, membre de la Ligue Patriotique Argentine et parent lointain par alliance du lieutenant-colonel Varela »<sup>430</sup>, rentre dans la cellule habillé en gardien de la prison. « Es-tu Wilckens? », lui demandera-t-il ; à la réponse affirmative de l'anarchiste suivra un coup de fusil mortel.

Sa mort sera perçue, de manière quasi unanime, comme une trahison. On soulignera avec insistance le fait qu'il ait été « lâchement assassiné » pendant son sommeil,

426 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 168.

427 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 340.

428 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 168.

429 Il faut noter tout de même que, d'un point de vue de la réalité historique, on ne peut en aucun cas parler de « paix sociale » dans l'Argentine de 1930.

430 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 244-245.

sournoisement surpris par un ennemi déloyal. Ceci fait du « vengeur du peuple » un martyr, ce qui constitue un des aspects du visage de tout héros. Car, en effet, « le titre de "martyr" est un triste blason que le héros [au sens large du terme] exhibe "presque" sans exception »<sup>431</sup>.

Ainsi, le journal *Crítica*, qui n'a pourtant aucun lien avec l'univers anarchiste, informera : « Wilckens a été lâchement agressé aujourd'hui à la Prison Nationale » ; l'article continue en précisant : « Wilckens, dignifié par la mort, est passé, en un instant, de la condition de prisonnier ordinaire, à la condition de *martyr*. Peut-être n'aspirait-il à autre chose puisque son esprit était toute générosité, détachement et sacrifice. Il avait, on peut dire, la *vocation magnifique du sacrifice*, renforcée par une foi inébranlable en un monde meilleur, d'où le fait qu'il ait, peut-être, expiré satisfait, comme les véritables martyrs »<sup>432</sup>.

Et on ne l'oubliera jamais : « Pour les pionniers de la Liberté Kurt Wilckens sera une étoile qui les guidera lors des jours sombres »<sup>433</sup>.

### Apothéose

La mort du héros anarchiste n'est en fait qu'un début : celui de son apothéose, une seconde naissance par laquelle le héros accède à l'immortalité<sup>434</sup>. Sa figure, glorifiée, purifiée, restera à jamais dans la mémoire de tous. La tâche de transmission du propagandiste libertaire devient, chez le héros anarchiste, une trans-mission, c'est à dire une mission qui transcende l'homme au-delà même de sa vie sur terre et fait de lui un personnage libérateur.

La mort de K. Wilckens en 1923 provoquera en Argentine une véritable commotion chez les travailleurs de toutes les tendances (anarchistes mais aussi socialistes et communistes) ; à tel point que, de manière spontanée, une grève générale s'instaure à peine connue la nouvelle, avant même que les organisations ouvrières aient pu s'exprimer sur le sujet. Comme le remarque O. Bayer, toutes les tendances du mouvement ouvrier voudraient « s'approprier Wilckens ». Ceci n'est, à nos yeux, pas étonnant puisque, même si les libertaires se chargeront de rappeler que le héros de tous était tout de même un anarchiste, la figure de l'allemand est devenue celle d'un « héros du peuple ».

Quelques jours après sa mort, par exemple, un tract circulant dans une petite ville de la province de Buenos Aires, parle déjà de la transcendance de la figure purifiée du héros. On peut y lire : « Kurt G. Wilckens, ton oeuvre noble et pure gît dans le coeur des gens cultivés, qui bat tel un volcan! Ton corps est mort mais ton oeuvre est immortelle.

431 ECHEVARRIA MOLLOY (G.), op. cit., p. 183.

432 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 253.

433 Alarm, N° 3, Hambourg, 1925, cité dans BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 247.

434 Cf. SELLIER (Ph.), *Le mythe du héros*, op. cit., p. 16.

L'humanité te remercie (...)! Gloire à ta tombe, Wilckens! »<sup>435</sup>.

Des années plus tard, *La Protesta* se souvient de K. Wilckens en disant : « Nous l'aimions comme un frère avant le 25 janvier 1923 [date de son attentat], nous l'avons admiré après cette date mémorable, et nous le vénérons presque, depuis le 16 juin de cette même année [date de sa mort] »<sup>436</sup>.

Or, cette vénération dépasse largement le cadre de l'univers anarchiste. En effet, la figure de Kurt Wilckens sera maintes fois reprise par des *payadores*<sup>437</sup> argentins qui, même avant sa mort, tracent, en vers, le portrait monstrueux du colonel Varela et exaltent la figure héroïque de l'anarchiste allemand. Ces chansons perdureront bien longtemps dans la mémoire populaire argentine : ce n'est que dans les années 1970 que l'historien O. Bayer les a compilées, grâce à des témoins qui se souvenaient toujours de ces paroles.

Ainsi, par exemple, le chanteur Martín Castro, très célèbre dans les années 20, saluera la figure du héros libertaire dans un long poème intitulé « Kurt Wilckens ». Ce dernier apparaît comme un « homme de conscience », un « martyr généreux de l'Idée » qui n'hésita pas à « porter la Croix sur son épaule » : c'est pour cela qu'il est comparé à « un nouveau Christ », bien que ces vers aient été écrit pendant l'incarcération de l'anarchiste et donc avant la mort du héros<sup>438</sup>.

Le soir même de la nouvelle de l'assassinat de Wilckens, un autre chanteur improvise, dans un rassemblement public, une chanson mettant en scène la mise à mort du héros. S'adressant au « bourreau », Luis Acosta García s'exclame : « tu as tué Kurt Wilckens (...) parce qu'il était l'apôtre martyr d'une haute idéalité, sans voir que, dans un autre siècle, à Galilée, il y avait un homme comme lui, blond et avec la même idée, qui a honoré avec sa mort toute l'humanité »<sup>439</sup>.

Et en 1924, voit le jour la *payada* « El Héroe » [Le héros], écrite par Fernando Gualtieri. Cette longue chanson décrit tout d'abord le « crime » commis contre les grévistes en Patagonie. Elle évoque ensuite l'attentat de Wilckens puis remémore l'assassinat de l'anarchiste. Encore une fois, le héros apparaît comme un « Christ » qui « porte la croix », un Messie au rôle purificateur, car c'est grâce à lui que « tout le peuple argentin se sent lavé enfin d'une salissure qui déshonorait son noble cœur et troublait sa

435 « Au Peuple », tract du *Centro de Estudios Sociales Germinal*, Coronel Pringles, juin 1923, reproduit dans BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 104.

436 « Causas y efectos. La tragedia de la Patagonia y el gesto de Kurt Wilckens », op. cit., p. 52.

437 Les *payadores* sont des chanteurs ambulants d'Argentine, du Chili et d'Uruguay qui improvisent sur un thème en s'accompagnant de la guitare, comme le faisaient autrefois les *gauchos*. Leurs chansons, les *payadas*, eurent au XIX<sup>e</sup> siècle, une influence très importante sur la littérature *gauchesca*, celle qui parle de la vie et à la manière du gaucho.

438 CASTRO (M), « Kurt Wilckens », s/d, chanson reproduite dans BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 266-269.

439 Improvisation de Luis Acosta García à Buenos Aires, le 16 Juin 1923, chanson reproduite dans BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 264-265.

face pâle ». Et l'hommage posthume de conclure :

« Noble peuple argentin!  
 Au front qui a été lavé de la honte,  
 n'oublie jamais le héros de janvier,  
 qui a payé de son sang sa fraternité!  
 Ne l'oublie pas! Pense au geste  
 de ce martyr qui eut un égal :  
 ce noble Simón Radowitzky  
 qui végète encore sur la terre infernale.  
 Ce sont deux héros, deux grands, deux nobles,  
 deux étoiles au splendide éclat,  
 qui ont tracé des voies du bonheur  
 avec deux bombes chargées d'amour »<sup>440</sup>.

La voix de Gualtieri n'aura pas de mal à être entendue ; le culte des héros anarchistes n'est en effet pas nouveau.

Déjà en 1898 *El Rebelde* consacrait un poème en prose à « La mort du héros » dans lequel le poète s'exclamait : « Dormez, les ombres, dormez ; reposez-vous, illustres héros, mâles austères qui pensâtes à émanciper ceux qui souffrent, à libérer ceux qui pleurent, à dignifier la conscience humaine (...). Vivez dans le souvenir de ceux qui vous aimèrent, respirez dans l'esprit de ceux qui écoutèrent vos enseignements, encouragez l'âme de ceux qui vous imitent, dormez dans l'histoire, reposez-vous dans l'avenir (...). Nous incarnerons cette pensée et, si nous ne pouvons ceindre vos tempes flétries avec les lauriers du triomphe, du moins ornerons-nous vos noms avec l'amarante de l'immortalité »<sup>441</sup>.

Nous voyons bien que, comme le précise E. Molloy, « la permanence du héros dans l'esprit humain est garantie »<sup>442</sup> ; et c'est cela le triomphe du héros anarchiste : outre la

440 GUALTIERI (F.), « El Héroe », octobre 1924, dans BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, op. cit., p. 390-396. L'extrait reproduit se trouve dans BAYER (O.), *La Patagonie rebelle*, op. cit., p. 279. Voir d'autres extraits de ce poème dans le recueil de poésies et chansons anarchistes en annexe.

441 ZOZAYA (A.), « La muerte del héroe », *El Rebelde*. Periódico anarquista [Le Rebelle. Périodique anarchiste], I, N° 1, Buenos Aires, 11 Novembre 1898, p. 3.

442 ECHEVARRIA MOLLOY (G.), op. cit., p. 190.

réussite des épreuves vécues, outre le succès de tel ou tel acte, ce qui importe c'est que son passage sur terre a rendu le sol moins stérile, le préparant pour que d'autres continuent sa tâche libératrice. Ainsi, par exemple, Boris Wladimirovich, qui n'est autre que le vengeur de la mort de Kurt Wilckens, se montrera optimiste malgré sa condamnation à perpétuité dans la prison d'Ushuaïa (où il mourra). Il témoigne de l'importance du rôle posthume du héros anarchiste en disant : « Je sais que je ne verrai pas le triomphe de mes idées, mais après moi, d'autres viendront tôt ou tard »<sup>443</sup>. Car, comme l'exprime un groupe d'ouvriers (pourtant non syndicalisés) de la province de La Rioja, l'important est « que le sang du martyr stoïque augmente la force dynamique et morale du rouge drapeau libertaire »<sup>444</sup>. C'est bien pour cela que la figure du héros anarchiste laissera un trace indélébile dans l'imaginaire libertaire.

Mais c'est également l'imaginaire argentin qui restera marqué par cette figure héroïque. Severino Di Giovanni en est sans doute l'exemple le plus éloquent.

Déjà en 1931, après son exécution, le marchandage dont fera l'objet son corps sans vie montre bien que, somme toute, le héros n'est pas mort. Il ne s'agit pas d'un cadavre ordinaire et c'est bien pour cela qu'il ne sera pas rendu à sa famille. Le cercueil, par ordre ministérielle, sera conduit au cimetière escorté par la police et dans le plus grand secret quant à l'endroit de l'enterrement, qui aura lieu pendant la nuit et sans témoins. Malgré toutes ces précautions, la tombe de l'anarchiste apparaîtra le lendemain « totalement couverte de fleurs rouges », signale le biographe de l'Italien. Cet hommage provoquera l'indignation du Ministre de l'Intérieur, qui ordonnera donc une surveillance permanente des restes de l'anarchiste, jusqu'à ce qu'ils soient déposés ailleurs<sup>445</sup>.

Un documentaire récent retrace, avec des nombreux témoignages, la vie de Severino Di Giovanni. Ce document précise que c'est Uriburu, à la tête de la junte militaire au pouvoir, qui aura donné l'ordre de transférer la dépouille de l'anarchiste dans une fosse commune, sur laquelle, semble-t-il, on ait bâti ensuite ; en tout cas, quant aux restes de Di Giovanni, « de nos jours personne ne sait où ils sont »<sup>446</sup>.

Or, sa figure reste vivante dans la mémoire collective des Argentins. En effet, plus de 60 ans après l'exécution de l'anarchiste, le nom de Severino Di Giovanni continue d'être prononcé en Argentine et fait toujours l'objet de débat.

Des événements récents permettent de constater à quel point le mythe du héros anarchiste se perpétue et contribue à alimenter un mythe plus large, celui de l'anarchisme argentin.

En juillet 1999 le gouvernement argentin décide de rendre à América Scarfó les lettres d'amour et les quelques poèmes que son compagnon Severino lui avaient écrits vers la fin

---

443 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, op. cit., p. 419.

444 BAYER (O.), *ibid.*, p. 396.

445 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 351.

446 ALVAREZ (E.), *Severino Di Giovanni*, (documentaire), op. cit.

des années 1920<sup>447</sup>. Ces lettres se trouvaient jusque là au Musée de la Police Fédérale Argentine ; elles seront rendues dans une cérémonie officielle tenue à la Casa Rosada (le siège du gouvernement), par le Ministre de l'Intérieur argentin, M. Corach, qui considère que cette remise était « une obligation morale de l'État argentin ». Le Ministre reconnaîtra que Di Giovanni « est mort pour ses idéaux » et qualifiera la relation de Severino et América de « très belle histoire d'amour ».

Or, quant à cette relation, déjà très contestée à l'époque, le consensus n'est toujours pas de mise, comme s'il s'agissait de rappeler la difficulté de l'imaginaire à placer le héros du côté des dieux ou du côté de la bête.

En 2000, Severino Di Giovanni est à nouveau un sujet de controverse. Tout comme la figure de l'anarchiste italien « *Severino Di Giovanni. El Idealista de la violencia*, par Osvaldo Bayer, est un livre passionnant et maudit », écrit une journaliste dans un magazine de cinéma. En effet, après quelques projets non aboutis de plusieurs cinéastes, l'Argentin Luis Puenzo achète à l'historien les droits de cette biographie dans le but d'en faire un film. La querelle ne tarde pas à se présenter. América Scarfó, consultée par le cinéaste argentin, se plaint publiquement de la mauvaise qualité du scénario produit et accuse Puenzo de dénaturer complètement l'histoire, d'insinuer une relation incestueuse entre elle et son frère Paulino Scarfó, ainsi que de présenter les figures des deux anarchistes (P. Scarfó et S. Di Giovanni) comme des « brutes fainéantes », selon les mots de Silvia Schwarzböck, qui signe l'entretien avec O. Bayer. Ce dernier, écœuré, affirme : « Je ne comprends pas Puenzo. Il a un personnage incroyable chez Severino. Il a cet amour merveilleux, tout pureté, entre Severino et l'adolescente América. Et il prend tout cela pour faire une "histoire officielle" qui paraît tirée des journaux à sensation de l'époque, lesquels reproduisaient et augmentait les versions de la police. Plus encore : Puenzo invente des choses très sales que même la société établie [de l'époque] n'a pas osé inventer ». Décidément, ballotté entre le pur et le sale, notre héros anarchiste ne laisse toujours pas les argentins indifférents.

Et Schwarzböck se demande « pourquoi [Puenzo] abruti-t-il les protagonistes [de son film], et particulièrement Di Giovanni? » ; elle tente ainsi d'y répondre : « on dirait que ce qui a le plus perturbé Puenzo (au point de devenir un obstacle) est le fait que Severino était intellectuellement brillant ». Et la journaliste d'ajouter : « Chaque page [du livre de Bayer] prouve que Di Giovanni était un homme meilleur que les autres, indépendamment du fait qu'il ait pu avoir politiquement tort (...). Ôter l'intelligence et la culture à cet homme peut s'avérer une vengeance inconsciente, dans laquelle Puenzo voudrait secrètement nous représenter nous tous, tout en essayant de nous proposer - nous, spectateurs - une façon de nous voir nous-mêmes comme étant plus lucides que son Severino. Si tel est le cas, nous devrions refuser son indulgence »<sup>448</sup>.

---

447 Voir à ce sujet les articles de presse en annexe.

448 SCHWARZBOCK (S.), « La Voluntad. Entrevista a Osvaldo Bayer », *El Amante. Revista de cine y otras pasiones*, Buenos Aires, 10 septembre 2000, <<http://elamante.com/nota/0/0594.shtml>> (page consultée le 26 février 2002).

Il nous semble que cette « vengeance inconsciente » dont le cinéaste argentin serait le véhicule, n'est autre chose que l'imaginaire à l'œuvre. Nous n'avons pas connaissance du scénario controversé ; pour des raisons que nous ignorons, le film en question n'a toujours pas vu le jour. Quoiqu'il en soit, le respect de la vérité historique qui préoccupe à juste titre l'historiographie, ne doit pas contrarier l'analyse mythanalytique. Bien au contraire, aux yeux du sociologue, cette querelle présente, nous semble-t-il, un intérêt particulier : elle apporte encore un témoignage de la tension permanente, entre le côté lumineux et le côté sombre, suscitée dans l'imaginaire argentin par le héros anarchiste. Mais ce souci « d'étiquetage » du héros en tant que « ange » ou « bête » montre également la prégnance du mythe libertaire au sens large puisque le héros anarchiste, nous l'avons vu, n'est somme toute que le portrait le plus extrême de tout homme anarchiste ; autrement dit, nous sommes en présence du visage de Prométhée dans sa forme la plus abrupte. Or, tout anarchiste porte en lui un élan prométhéen.

### *Héros et martyrs anonymes*

Si tout anarchiste porte en lui quelque chose de Prométhée et tend donc à devenir un héros, c'est bien parce que celui-ci va toujours jusqu'au bout de sa démarche, transformant son abnégation pour la cause en sacrifice. Or, le martyr est précisément celui qui souffre jusqu'à la mort plutôt que de renoncer à sa foi. Dans ce sens, les anarchistes argentins rendront hommage à des nombreux anonymes. En effet, il n'est pas nécessaire d'avoir posé des bombes ou d'avoir tenté de s'évader pompeusement de la prison d'Ushuaïa pour devenir un héros : un ouvrier mort « au combat », lors d'une grève par exemple, sera considéré par ses compagnons comme un martyr et ainsi, en quelque sorte, « canonisé » si l'on peut dire, bref, transformé en héros. Car, comme le précise O. Bayer lorsqu'il évoque les manifestations ouvrières du Premier Mai 1909 (qui donneront lieu à la dite « Semaine Rouge » de Buenos Aires), « c'est une époque à laquelle beaucoup de travailleurs veulent devenir des martyrs des idées »<sup>449</sup>. Or, le thème du sacrifice dans l'imaginaire anarchiste argentin marque sans doute toute la période que nous considérons dans ce travail. Déjà en 1898, dans le premier numéro de la publication anarchiste *El Rebelde*, un article en souvenir des « martyrs de Chicago »<sup>450</sup>, intitulé « Vengeance », s'écriait : « Dormez le sommeil<sup>451</sup> éternel, oh nobles victimes! Vos sacrifices seront dans le souvenir de tous les cœurs élevés et votre abnégation sublime sera admirée par les hommes de l'avenir ». Le sacrifice n'est jamais considéré comme stérile, le sang versé s'avère toujours fécondant : ainsi, « lorsque l'on se souvient des

449 BAYER (O.), « Simón Radowitzky », op. cit., p. 82.

450 En Mai 1886 des manifestations ouvrières ont lieu à Chicago en demande de la journée de 8 heures ; fortement réprimée par la police étasunienne, cette manifestation se solde par la condamnation à mort (survenue en 1887) de cinq anarchistes, connus désormais comme « les martyrs de Chicago ».

451 Il nous semble intéressant de préciser qu'en espagnol un seul terme, « sueño », désigne aussi bien le sommeil que le rêve. NDT.

martyrs de l'idéal ils nous stimulent dans la lutte »<sup>452</sup>.

C. Panelas, pour sa part, introduit sa galerie de portraits des galiciens anarchistes en Argentine en rendant hommage à ces hommes qu'il voudrait évoquer car ils sont « oubliés, humiliés » et pourtant « font partie de notre histoire ». Ces hommes présentent « une trajectoire héroïque et épique », bref, « ils sont les martyrs non reconnus par l'histoire, les combattants anonymes qui donnèrent en offrande leurs vies pour un monde plus juste, plus libre, plus humain »<sup>453</sup>.

Nous ne pouvons que donner raison à J. Suriano lorsqu'il affirme que « l'ouvrier inconnu tombé dans la mobilisation devenait le "héros vainqueur" et en tant que tel il jouissait désormais des attributs du héros, comme par exemple le courage du révolutionnaire »<sup>454</sup>. Et si l'historien argentin souligne « l'importance du rituel funèbre »<sup>455</sup> consacré à ces martyrs anonymes, c'est à nos yeux parce que ceux-ci, avec leur mort, contribuent de manière fondamentale à renforcer le parcours de Prométhée. L'apothéose du héros anarchiste s'avère primordiale puisque l'immortalité du héros garantit en quelque sorte la pérennité de L'Idéal anarchiste : « Et lorsque le héros expire, dans le drapeau de la nuit, s'ouvre un œil de lumière »<sup>456</sup>.

---

452 PALMIRO, « Venganza », *El Rebelde*, N° 1, 1898, op. cit., p. 1.

453 PANELAS (C.), op. cit., p. 64.

454 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 311.

455 SURIANO (J.), *ibid.*, p. 310.

456 GHIRALDO (A.), *Carne doliente*, op. cit., p. 39.

## 1.D- Conclusion du chapitre

L'anarchisme arrive d'Europe avec toutes ses nuances du point de vue idéologique mais aussi en tant que porteur du grand mythe titanesque et civilisateur qu'est le mythe prométhéen : celui-ci marqua de son empreinte ignée les rêves humanistes et progressistes du XIX<sup>e</sup> siècle occidental.

Prométhée, héros civilisateur par excellence, en dérobant le feu à Zeus pour l'apporter aux hommes, tente, par son action désintéressée, d'être le créateur d'une humanité nouvelle. Le mythe de Prométhée, dans son actualisation moderne, propose une réflexion sur le rapport de l'homme à la nature et la culture ; il mène également à un autre grand thème qu'est celui de la révolte humaine. En effet, ce personnage mythologique, constamment en action, s'institue comme héros de la révolte, tout comme Satan et Caïn, ses « frères en romantisme », et s'instaure en tant qu'« archétype du titanisme acquis à l'idée du Progrès »<sup>457</sup>. Dans ce sens, le mythe prométhéen traverse non seulement l'imaginaire anarchiste mais aussi celui de toutes les philosophies dialectiques et des utopies sociales du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>458</sup> en Occident.

En Argentine, dans l'imaginaire des libertaires (immigrés comme autochtones) l'homme anarchiste est donc perçu comme un titan civilisateur, révolté contre l'Autorité et la soumission, dont le combat est celui de la liberté et de la justice. C'est un des aspects essentiels qui fait de lui un être prométhéen.

Or, en tant qu'anarchiste, notre Prométhée incarne des rêves fondamentaux de l'esprit libertaire : des rêves d'altérité et de nomadisme.

En effet, l'homme anarchiste est imaginé comme incarnant lui-même l'Idéal humaniste qu'il propage : dans ce sens, notre Prométhée apparaît comme un être exceptionnel, un homme totalement différent du reste de ses congénères contemporains ; car l'anarchiste est bien un représentant de la vie future. Il rêve d'un Autre Monde, bien meilleur que le monde du présent, mais surtout radicalement différent. Le thème de l'altérité le traverse donc : il rêve d'Autre Chose et, voulant incarner en lui cette autre chose dont il rêve, l'anarchiste est imaginé comme étant lui-même un représentant de cette altérité.

Le Prométhée libertaire est également marqué par une rêverie de l'Ailleurs. D'une part, il rêve d'un Ailleurs lumineux qu'il appelle Anarchie ; d'autre part, il apparaît comme un nomade, toujours en chemin vers ailleurs, trimardeur toujours prêt à prêcher la bonne parole anarchiste.

Or, d'autres chercheurs avant nous ont montré que, dans l'imaginaire libertaire, la figure de Satan, ce rebelle qui tente « la régénération de l'humanité par la négation »<sup>459</sup>,

---

457 RESZLER (A.), op. cit., p. 29.

458 DURAND (G.), *Figures mythiques et visages de l'œuvre*, op. cit., p. 249.

459 RESZLER (A.), op. cit., p. 28.

tend constamment à l'emporter sur celle de Prométhée, « héros plus pur et plus affirmateur »<sup>460</sup>.

En ce qui concerne l'imaginaire anarchiste argentin, ces deux figures sont également présentes. Toutefois, dans notre cas d'étude, nous avons constaté que même si la figure d'un Satan guidé par son instinct et sa barbarie exemplaire existe bien au début de la période considérée, et trouve à s'incarner dans la figure autochtone du gaucho, celle-là s'empreindra vite d'éléments prométhéens purificateurs, tendant ainsi constamment à être substituée par un Prométhée de plus en plus rationnel et civilisé.

C'est pour cela que nous considérons que dans le cas argentin l'aspect méphistophélique du rebelle primitif fait partie des visages d'un Prométhée qui se veut de plus en plus un révolté conscient.

Nous avons vu de quelle manière cet homme de la pampa au sang métissé, nommé *gaucho*, s'instaure dans l'imaginaire argentin comme un ancêtre mythique. Le gaucho sera, en effet, doté par les uns et les autres, d'un caractère local particulier : le gaucho d'avant l'introduction du barbelé dans la campagne argentine sera idéalisé en tant que rebelle nomade ; or, une fois habitué au découpage de la terre et à l'introduction de la propriété privée par le *latifundio*, le gaucho, devenu travailleur agricole, sera considéré par les Argentins comme le porteur des principales vertus nationales.

C'est ainsi que les anarchistes du pays trouveront dans la figure du gaucho rebelle et nomade un ancêtre mythique autochtone qui, investi oniriquement des principaux traits de l'homme anarchiste, contribuera à que cette idéologie venue d'Europe puisse s'enraciner dans les mentalités de l'Argentine de l'époque.

Dans la rêverie anarchiste du pays, le gaucho barbare, être fait de démesure, toujours marqué par son instinct rebelle, devient très vite un propagandiste libertaire bien conscient de sa révolte et de son rôle pédagogique et civilisateur. Être mesuré et rationnel, orateur et militant actif, le propagandiste est rêvé comme un Missionnaire de l'Anarchie qui, prêchant la bonne parole libertaire, voudrait guider le peuple vers un avenir lumineux.

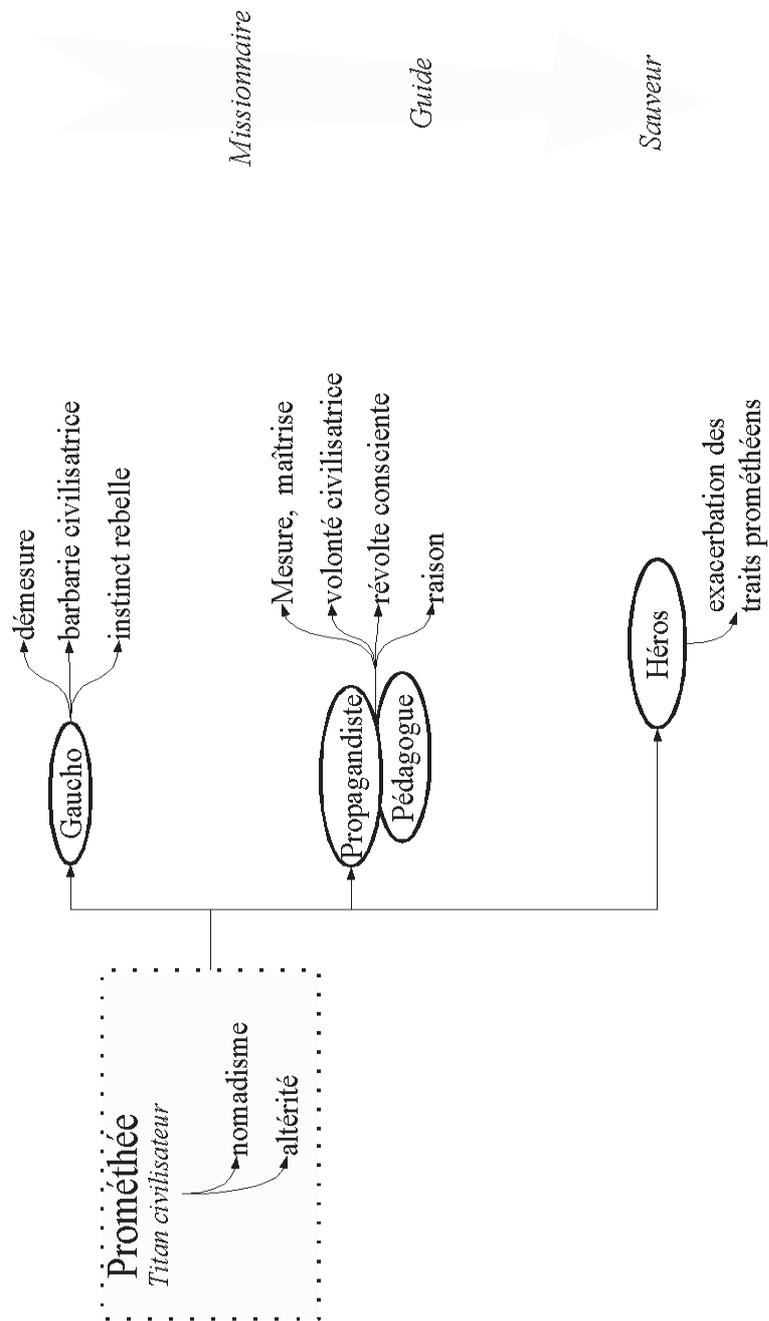
Or, certains anarchistes, impatients de faire basculer l'humanité dans la Lumière de l'Idéal, souvent à l'aide de la violence, feront œuvre de propagande à outrance. Incarnant de la manière la plus abrupte les traits principaux du propagandiste, ils seront rêvés comme des héros : le courage deviendra chez eux témérité, la générosité fera d'eux des « Robins des Bois », le dévouement pour la cause anarchiste les mènera jusqu'au sacrifice. Ils voudraient libérer tout de suite le monde de l'oppression pour inaugurer au plus vite l'Avenir radieux de l'Anarchie.

Gaucho rebelle, propagandiste conscient, héros anarchiste : voici donc trois figures dont les portraits, complémentaires, constituent les visages de notre Prométhée libertaire.

---

460 RESZLER (A.), *ibid.*, p. 30.

Car même si, dans la rêverie anarchiste du pays, le gaucho barbare ne tardera pas à évoluer vers un propagandiste libertaire au rôle pédagogique et civilisateur, les traits du gaucho, nous l'avons vu, ne disparaissent jamais totalement : il n'est ainsi pas anodin que certains libertaires soulignent la parenté imaginaire qui relie le héros anarchiste (qu'il soit Allemand, Russe ou Italien), à cet ancêtre mythique des Argentins. Barbare pour certains, civilisé pour d'autres, le héros anarchiste montrera toujours des signes, aussi infimes soient-ils, qui le relie au gaucho. En effet, dans la généalogie anarchiste argentine cette parenté est capitale puisque, somme toute, tout homme anarchiste est un peu gaucho, un peu propagandiste et donc aussi un héros, qui peut à tout moment devenir martyr, préparant avec son sacrifice, sinon l'avènement de l'Anarchie, du moins le terrain pour que son œuvre soit continuée par d'autres hommes comme lui.



Visages de Prométhée



## **CHAPITRE 2- PROMÉTHÉE EN ACTION.**

### **LA RECOMPOSITION DU MONDE**

*« Nous les anarchistes devons créer un instrument d'action  
qui nous permette d'être une force agissante et belligérante  
dans les luttes pour la conquête de l'avenir ».*

Emilio López Arango



## 2.A- Images de la réalité

### Une société barbare et pourrie

La notion de question sociale fait son apparition en Argentine vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. De toute évidence, cet intérêt pour les conditions de vie des masses populaires va de pair avec une vision spécifique de la société du moment (ou plutôt des sociétés, car ladite vision n'est pas particulière au pays que nous étudions mais elle relie ce dernier à ses contemporains occidentaux).

La société argentine apparaît aux libertaires comme le lieu de toutes les barbaries ; c'est donc elle qui perpétue la malheureuse situation que les travailleurs, et plus généralement les pauvres, subissent au quotidien. Ainsi, n'épargneront-ils pas les termes les plus crus pour décrire ce qu'ils considèrent comme un environnement néfaste.

Dans un article intitulé « Vers le sommet », paru en 1916 dans l'hebdomadaire *La Protesta Humana*, on décrit de manière allégorique une société où règne « la bestialité la plus cruelle et sauvage que l'on puisse imaginer », mal cachée sous « une morale, une justice et un ordre » « dénigrants et destructeurs » et qui laissent voir la « condition sociale de l'homme » comme un véritable « état de barbarie » puisque « le crime, le vol, le mensonge et la cruauté » font partie d'une légalité « répugnante ». Misère, exploitation, égoïsme, injustice, faim, parmi tant d'autres « affreux fléaux », font de « l'homme civilisé un fauve beaucoup plus terrible et dangereux que ceux qui appartiennent à l'ordre animal inférieur »<sup>461</sup>.

La presse anarchiste octroie, en effet, une place importante à consigner tous les malheurs dont sont victimes « ceux d'en bas » : les privations subies par les familles ouvrières, les atrocités commises contre le mouvement social par les forces de l'ordre lors des manifestations et des grèves, les mauvais traitements des « prisonniers sociaux », les lois aberrantes promulguées au parlement, sont autant de caractéristiques de la société actuelle, confondue souvent avec « le régime » et « le système ». Il s'agit donc d'une société « infâme », « injuste », « pourrie », « barbare », « viciée », « corrompue », « malade », « maudite »...

« Ah! société abjecte et corrompue (...). Ah! Société de fripons et de voyous, je vous méprise et vous maudis! », s'écrie un des collaborateurs de la publication *El Obrero Panadero*<sup>462</sup>.

Et il n'est point étonnant, par ailleurs, lorsque l'on sait que le mouvement anarchiste argentin est fondamentalement urbain, que cette vision de la société apparaisse étroitement liée à la vision de la ville en tant que Monstre dévorant et lieu de toutes les pestes. D'autant plus que nous sommes dans une période où, rappelons-le, la population

461 RAJADASA, « Hacia la cumbre », dans *La Protesta Humana*, N° 28, 1916, op. cit., p. 3.

462 PEREZ (J. M.), « Pobre obrero! », *El Obrero Panadero. Periódico defensor del gremio [L'Ouvrier Boulanger. Périodique défenseur de la corporation]*, I, N° 15, Buenos Aires, 9 Novembre 1899, p. 2-3.

du pays s'accroît considérablement et se concentre tout particulièrement dans la capitale et les principales villes argentines. Les centres urbains sont donc en pleine expansion et cela n'est pas sans conséquences, particulièrement (bien que pas seulement) dans la ville de Buenos Aires. Le déficit de logements se fera cruellement sentir dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et deviendra un des principaux problèmes de la vie quotidienne des classes défavorisées.

La société argentine « découvre » l'exiguïté, l'entassement et la promiscuité de l'habitat urbain des plus démunis. La presse argentine tout comme la littérature et ensuite les pouvoirs publics commencent à s'intéresser de près aux maisons de quartier, plus connues sous le nom de *conventillos*. Lieu de vie et parfois même atelier précaire de travailleurs et d'immigrés, le *conventillo* est un immeuble généralement vétuste composé de très nombreuses chambres, souvent sans fenêtres ; chaque chambre, jamais plus grande que 20 m<sup>2</sup>, est louée par une famille qui partage, avec ses très nombreux voisins, une cour commune où se trouvent, bien que pas toujours existants, une cuisine, un wc et une salle d'eau.

A ce propos, J. Suriano précise : « une des caractéristiques les plus significatives des maisons de quartier était le taux d'entassement très élevé, lié à des déficiences sanitaires notoires » car « en raison du prix élevé des loyers, le groupement de plusieurs travailleurs pour louer une chambre était fréquent » en vue de diminuer le prix de la location. Et l'historien d'ajouter : « il faut préciser que ces mêmes chambres où ils vivaient – mangeaient et dormaient – entassés, presque sans espace pour bouger, devenaient des ateliers improvisés dans lesquels des couturières, des repasseuses, des assembleuses et des petits tailleurs s'intégraient au système de "travail à domicile" si mal rémunéré »<sup>463</sup>. Ces conditions de vie, réunies au manque de service sanitaire de base, feront du *conventillo* un « véritable foyer d'irradiation des maladies infectieuses-contagieuses » : en effet, en 1904, 22% de ce type d'habitation de la capitale ne possédait ni douches ni latrines<sup>464</sup>.

Ainsi, comme le soulignent Mabel Bellucci et Cristina Camusso « ce type d'habitat fait partie de l'histoire du mouvement ouvrier argentin et se caractérise par des conditions d'entassement et d'insalubrité extrêmes »<sup>465</sup>, ainsi que par des prix de location très élevés (autour de 25% du salaire moyen ouvrier, selon J. Suriano) et des règlements intérieurs très strictes. Ainsi, par exemple, « le propriétaire de la maison se réserve le droit d'inspecter les chambres pour contrôler l'état de propreté requis par l'hygiène » ; en outre, la musique et la danse sont défendues, « il est interdit de se poser devant l'entrée de la maison » ainsi que d'inviter dans les chambres « toute personne n'ayant pas été présentée au concierge ». Ce dernier, locataire représentant le propriétaire, aura un rôle

---

463 SURIANO (J.), *Movimientos sociales. La huelga de inquilinos de 1907*, Buenos Aires, CEAL, 1983, p.10.

464 SURIANO (J.), *ibid.*, p.11.

465 BELLUCCI (M.) et CAMUSSO (C.), *La huelga de inquilinos de 1907. El papel de las mujeres anarquistas en la lucha*, Cuadernos del CICSO, Serie Estudios n° 58, Buenos Aires, Centro de Investigaciones en Ciencias Sociales, 1987, p. 43.

pour le moins étendu : il s'occupera du ménage mais aussi de faire payer le loyer et même de « garantir l'ordre » de la maison.

Ces conditions attireront, de toute évidence, l'attention de ceux qui s'intéressent à la question sociale naissante et feront l'objet de nombreuses protestations dont le point culminant aura lieu en 1907 avec une grande grève des locataires des *conventillos* de la capitale et des principales villes du pays.

La vie quotidienne dans ce type d'habitat marquera sans aucun doute la vision des anarchistes en ce qui concerne la réalité argentine de l'époque, qu'ils ne cesseront pas de dénoncer.

Dans ce contexte, Pierre Quiroule<sup>466</sup>, dans les « deux mots d'explication » qui précèdent sa *Ciudad Anarquista Americana* (1914), s'écrie : « Non, nous ne voulons plus de votre formidable progrès, hommes de génie! Ni de vos villes colossales, illustres patriotes! Ces grandes villes, dont la splendeur, composée de sang prolétaire, cache tant de vices<sup>467</sup> dégueulasses! Nous voulons de la lumière, nous voulons de l'air, nous voulons du soleil... et dans vos villes et dans votre organisation sociale il n'y a qu'asphyxie et ténèbres...! »<sup>468</sup>.

### Eux contre nous

Sans doute l'anarchisme partage-t-il avec son père mal-aimé – le marxisme – une vision du monde souvent qualifiée de manichéenne. Nous utiliserons plutôt, avec G. Durand, la notion d'antithèse polémique pour décrire le regard des anarchistes argentins sur le monde (souvent concentré presque exclusivement dans une vision sociale) car il ne s'agit pas seulement d'un face à face, d'une simple opposition du Bien et du Mal mais d'un véritable conflit, d'une lutte frontale et franche entre ces deux forces, lutte qui transparaît partout, dans tous les domaines de la vie et de la mort, de la pensée et des sentiments. Ce « dualisme exacerbé », structure schizomorphe dont parle G. Durand, et qui ne peut donner à penser le monde autrement qu'en termes de scission et de conflit, s'avère fondamental pour comprendre l'imaginaire anarchiste argentin, imprimé fortement d'une coloration diurne. Or, nous insistons, la vision anarchiste du monde tend à se concentrer sur la société actuelle. Rappelons que l'organisation fédérale prônée par les libertaires, aussi bien pour organiser les travailleurs dans l'immédiat que pour construire la future société sans hiérarchie, considère qu'une nation n'est qu'une région du monde (d'où, par exemple, le nom de Fédération Ouvrière *Régionale* Argentine). Il n'est donc point étonnant que ce soit la société qui fasse l'objet de tous les regards puisque le monde n'est finalement composé que de sociétés ; recomposer le monde équivaut donc à recomposer

466 Voir repères biographiques en annexe.

467 En espagnol : *lacrás*, ce qui peut se traduire par « tare », « défaut », « fléau » mais qui signifie également les traces laissées par la maladie (« ulcère », « plaie », voire « cancer », « gangrène »).

468 QUIROULE (P.), *La Ciudad anarquista americana*, op. cit., p. 12.

la société car c'est en elle que nichent toutes les pestes responsables des pires maladies humaines : l'inégalité et l'oppression. Précisons tout de même que l'intérêt des anarchistes argentins pour les questions sociales ne s'arrête pas aux frontières argentines ni mêmes sud-américaines (frontières, par ailleurs, que comme tous les libertaires, ils ne reconnaissent pas en tant que telles) ; au contraire, comme chez les libertaires d'ailleurs, l'internationalisme est de mise chez les argentins. Ainsi, les journaux, les conférences libertaires abondent-ils en nouvelles du monde, et sont tout particulièrement attentifs aux mouvements sociaux chez leurs contemporains.

Tout dans l'imaginaire libertaire, semble être représenté en termes de dualité conflictuelle. Les riches contre les pauvres, le beau opposé au laid, le grand face au petit, etc., tout élément constitutif du monde est présenté accompagné de son contraire et en franc combat contre lui.

Ainsi, par exemple, P. Guaglianone, dans un discours en commémoration des « pâques des opprimés » (soit le premier mai), déclare-t-il : « qui aime le grand, le juste et le beau, déteste le petit, l'injuste et le laid. Et nous haïssons et détestons cette maudite société bourgeoise avec toutes ses lois, ses prisons, ses échafauds ; nous la détestons et la haïssons avec toute sa misère et ses inégalités économiques ; nous la détestons et la haïssons avec toutes ses guerres, ses armées et ses magistrats ; nous la détestons et la haïssons avec toute sa religion, sa patrie, son amour moral et métallique »<sup>469</sup>.

Ce regard sur la société en termes de contrastes criants peut être particulièrement bien observé dans des nombreux dessins parus dans la presse anarchiste de l'époque. Ainsi, par exemple, un dessin publié par *La Protesta* en 1926<sup>470</sup>, offre-t-il une bonne synthèse de la société argentine telle qu'elle est perçue par les anarchistes : sous le titre de « démocratie bourgeoise » on peut voir deux couples représentatifs de cette société scindée en riches et pauvres. Sans doute pour bien marquer la bassesse d'une telle organisation sociale (la société bourgeoise), ne peut-on voir les personnages que à partir des genoux, soit le bas des corps. La scène a lieu sur un trottoir : à gauche, dans une position statique, un homme exhibe un pantalon déchiré et une chaussure en lambeaux dans sa seule jambe saine, l'autre mollet, amputé, étant remplacé par une prothèse misérable composée d'un bâton en bois. A son côté on peut voir les jambes déformées et mal vêtues d'une femme de sa même condition sociale, elle aussi dans une attitude de fixité qui laisse deviner la mendicité. Par contre, à droite, un couple de toute évidence « bourgeois », dont le pas sûr laisse deviner une certaine arrogance, passe devant les miséreux : on observe en effet les jambes sveltes d'une femme élégante chaussée de hauts talons aiguille ainsi que celles de son compagnon, qui expose, dans une attitude ferme, un pantalon au tissu épais et une paire de chaussures bien cirées<sup>471</sup>.

---

469 GUAGLIANONE (P), « La Pascua del proletariado », dans *La Protesta Humana*, Buenos Aires, III, N° 83, 29 avril 1900, p. 1. Dans ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 495-496.

470 Dessin paru dans *La Protesta*, Buenos Aires, 18 Août 1926, reproduit dans DEL CAMPO (H.), *Los anarquistas*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1971, p. 67. Voir le dessin en annexe.

471 Le périodique argentin *La Protesta* publia dans les années 1920 des nombreux dessins allégoriques qui semblent nettement inspirés de la presse anarchiste espagnole du début du siècle ; il existe en

La société, reflet du monde, est donc perçue comme un lieu barbare où deux forces irréconciliables s'affrontent. Les anarchistes décriront cette société en utilisant l'image de la pyramide sociale, qui représente bien, en fin de compte, la hiérarchie qu'ils prétendent abolir. Il s'agit d'une pyramide très simplifiée, sans nuances et, bien entendu construite, en termes de dualité conflictuelle : eux / nous correspondant à sommet / base.

Ainsi, dans la vision libertaire de la société « ceux d'en haut » écrasent en permanence « ceux d'en bas » ; la société est un lieu pervers où tout est conçu pour que les uns profitent et les autres subissent ; il s'agit d'un terrain où s'opposent oppresseurs et opprimés.

### « classe » et de « lutte de classes »

Ces deux forces qui s'affrontent dans la société représentent « les deux pôles opposés dans la dynamique sociale »<sup>472</sup>. Certains libertaires parleront même de « classe » ; T. Antillí, par exemple, déclare : « L'homme se trouve aujourd'hui entre deux classes (...) qui luttent, l'une pour imposer, l'autre pour ne pas se laisser imposer. La première possède le monde, la seconde ne possède rien. Les droits appartiennent à la première, les devoirs, à la seconde »<sup>473</sup>. On l'aura compris, la société est définitivement scindée en deux. Selon les rédacteurs du périodique *El Oprimido* [L'Opprimé] « la société, divisée en deux classes diamétralement opposées, n'a cessé de lutter poussée par la loi du progrès »<sup>474</sup>.

D'autres, au contraire, refuseront catégoriquement le terme de « classe », issu du marxisme tant combattu. « L'idée de classe nous semble contredire les principes soutenus par l'anarchisme. Nous croyons découvrir en celle-là l'ultime refuge de l'autoritarisme et, alors que nous luttons pour libérer le mouvement ouvrier des partis politiques, en affirmant l'idée de classe nous préparons le terrain pour une nouvelle domination », et d'ajouter : « Nous ne voyons pas pourquoi il serait nécessaire d'avoir recours à l'idée de classe pour grossir les files des partisans de la révolution (...) »<sup>475</sup>.

---

effet une grande similitude dans les représentations comme dans le style, ce qui s'avère moins étonnant lorsque l'on connaît la grande influence de l'anarchisme espagnol et ses partisans sur le mouvement anarchiste argentin, particulièrement présente dans *La Protesta*. Pour une comparaison des dessins en question, voir DEL CAMPO (H.), *Los anarquistas*, op. cit., p. 52-72 ; LITVAK (L.), *La mirada roja. Estética y arte del anarquismo español (1880-1913)*, Barcelona, Ediciones del Serbal, 1988, p. 81-128 et LITVAK (L.), « La prensa anarquista. 1880-1913 », dans HOFMANN (B.), TOUS I (P. J.) et al. (eds.), *El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, Madrid, Iberoamericana, 1995, p. 215-236.

472 LOPEZ ARANGO (E.), *Ideario*, dans RAMA (C.), *El anarquismo en América Latina*, op. cit., p. 80.

473 ANTILLI (T), *Salud a la anarquía!*, Buenos Aires, Ed. La Antorcha, 1924, dans RAMA (C.), *ibid.*, p. 154.

474 *El Oprimido*, N° 1, 1894, op. cit., p.2.

475 ABAD DE SANTILLAN (D.), LOPEZ ARANGO (E.), *El anarquismo en el movimiento obrero*,

Quoiqu'il en soit, chez les anarchistes ce terme est souvent utilisé. Mais le terme importe sans doute moins que le sens, et à notre avis, chez les libertaires cette notion de « classe » va bien au-delà de la distinction marxiste entre capitalistes et prolétaires, car pour les libertaires, l'homme ne peut se résumer au rôle de producteur salarié qu'il joue dans la société capitaliste. C'est pour cela que deux militants d'envergure précisent : « nous n'agissons pas en tant que composants d'une classe économiquement inférieure mais en tant que défenseurs d'une idée de justice et de liberté sociales que nous voudrions voir réalisée. Et si nous voulons la révolution, ce n'est pas seulement en vue de soulager la situation de ceux qui ont faim de pain, mais en vue d'organiser la vie sociale de sorte que tous les hommes aient une place dans le banquet de la vie, et puissent jouir des avantages de la liberté »<sup>476</sup>. A l'antagonisme marxiste entre prolétaires et capitalistes, les anarchistes opposent leur vision d'une société également scindée ; mais « loin de constater une frontière divisant salariés et capitalistes, nous ne constatons, dans tout le mouvement ouvrier moderne, qu'une ligne qui divise les partisans et les ennemis de la révolution (...) »<sup>477</sup>. « Nous », les révolutionnaires, « eux », les ennemis de la révolution. De sorte que tous ceux qui ne sont pas avec nous sont forcément contre nous. La scission s'opère donc en termes de verticalité entre « ceux d'en haut » et « ceux d'en bas ». Bref, il s'agit d'une « société d'opresseurs et d'opprimés »<sup>478</sup>, où les premiers écrasent les seconds de tout leur poids fait d'exploitation et de tyrannie. Car si la société est néfaste et barbare c'est bien parce qu'elle est dirigée par ceux qui se trouvent en haut d'une pyramide sociale caractéristique de cette société « bourgeoise » vouée à disparaître. De toute évidence, il n'y a pas d'entente possible entre « eux », ceux d'en haut et « nous », ceux d'en bas. L'opposition devient donc un combat perpétuel puisque l'homme a un devoir de révolte vis-à-vis de l'opresseur qui en l'assujettissant le déshumanise.

En effet, ce sont « eux » que l'on trouve en haut, ou plutôt « lui », l'ennemi, puisque le singulier est souvent de mise comme s'il s'agissait d'insister plus sur le poids de la force qui opprime que sur les acteurs qui l'exercent. En haut est placé donc pêle-mêle le riche, le capitaliste, le propriétaire, le bourreau, le magistrat, le prêtre, le soldat, le policier, le bourgeois, l'exploiteur mais également le Capital, la Loi, la Religion, les Institutions (Église, État, Armée), le Pouvoir. Les majuscules<sup>479</sup> sembleraient plus lourdes que les

---

Barcelona, Ed. Cosmos, 1925, p. 90 cité par LOPEZ (A.), *La FORA en el movimiento obrero*, 2 t., Buenos Aires, CEAL, 1987, p.73-74.

476 Ibid.

477 Ibid.

478 *El Oprimido*, N° 1, 1894, op. cit., p.2.

479 Il est très fréquent, dans les journaux, de trouver tous les visages de l'opresseur écrits en majuscule (la Loi, l'Autorité, etc.) comme pour souligner le poids écrasant qu'il représente ; bien sûr, il y a des exceptions à l'usage de ces majuscules péjoratives : la Révolution et surtout le Peuple, seul acteur social capable de peser aussi lourd voire plus que l'opresseur, seul contre-poids possible pour faire basculer l'ordre établi et de ce fait, la majuscule devient une preuve de grandeur et de puissance.

minuscules puisque cet Autre que l'on combat, c'est évidemment l'opresseur.

Or, si l'ennemi est assez bien défini, on ne peut pas en dire autant de « ceux d'en bas » : il s'agit d'un « nous » « fourre-tout » qui s'avère assez difficile à définir, probablement car c'est une notion qui recoupe la notion de Peuple, dont on parlera plus tard. Pour l'instant on se contentera de constater que l'autre pôle de cette altérité conflictuelle est constitué par « nous » « ceux d'en bas » : le bas Peuple, les vagabonds, les malfaiteurs, la canaille, la scorie de la société, la foule de déshérités, les proscrits, les méprisés ; mais aussi les pauvres, les dépossédés, les victimes, les exploités ; et également l'ouvrier, le travailleur (ou les travailleurs), le producteur (ou les producteurs), le prolétaire (ou les prolétaires). Bref, comme le dit dans un discours du 1<sup>o</sup> Mai 1900 l'intellectuel anarchiste argentin Pascal Guaglianone, « nous sommes opprimés »<sup>480</sup>.

Et bien sûr il faut se libérer, par la révolte, de ce poids écrasant : l'opposition conflictuelle entre ceux d'en haut et ceux d'en bas devient très vite une lutte sociale sans merci dans laquelle victimes d'aujourd'hui mais héros d'un demain imminent combattent ce monstre qu'est l'opresseur.

Ainsi, la vision sociale libertaire ne laisse-t-elle pas de doutes quant à la connotation nettement négative de la barbarie. Désormais il n'y a plus de barbarie civilisatrice grâce à laquelle le rebelle gaucho devenait centaure exemplaire : la barbarie, la bestialité, les mauvaises passions, les bas instincts ont, pour ainsi dire, changé de camps et sont dorénavant à combattre.

### **Ces fauves d'en haut**

Soulignons par ailleurs que les libertaires feront couler beaucoup d'encre pour décrire et menacer cette sale bête immonde qu'est pour eux l'opresseur. En effet, on insistera plus sur les caractéristiques de ce poids accablant que représentent ceux d'en haut que sur les éléments qui pourraient constituer la cohésion de ceux d'en bas, les opprimés. Mais cette cohésion n'est-elle pas basée précisément sur le combat de la barbarie ?

Car ceux d'en haut, qui détiennent le Pouvoir, représentent en effet la pire des barbaries, cause de toutes les misères du monde. Selon un des rédacteurs de *La Escuela Popular*, publication de la Ligue d'Éducation Rationaliste argentine, ceux qui se trouvent « au sommet », les « hauts fonctionnaires », ne sont que des « criminels » qui « corrompent le pays » ainsi que « l'environnement [social] », qui « volent au peuple » et restent pourtant « impunis »<sup>481</sup>. Celle-ci reste cependant une vision relativement nuancée.

---

Bref, seul le héros peut égaler le monstre.

480 GUAGLIANONE (P), « La Pascua del proletariado », op. cit., dans ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 495-496.

481 La Escuela Popular. Revista mensual. Organo de la Liga de Educación Racionalista [L'Ecole Populaire. Magazine mensuel. Organe de la Ligue d'Éducation Rationaliste], I, N<sup>o</sup> 1, Buenos Aires, 1<sup>o</sup> Octobre 1912, p. 5-6.

Or, d'autres vont encore plus loin dans la description de ceux d'en haut, point de vue qui s'avère paradigmatique du milieu libertaire. *La Voz de la Mujer*, périodique anarcho-communiste, présente clairement « nos exploiters », ces « suceurs de sang ouvrier »<sup>482</sup>, comme une véritable bête affreuse.

Il est nécessaire de souligner que cette représentation de ceux d'en haut en tant que monstre ou bête à combattre va souvent de pair avec une importante imagerie du fauve à connotation nettement négative, c'est-à-dire liée au symbolisme de l'agressivité et de la cruauté que représente la « gueule prête à mordre »<sup>483</sup> : Si l'intellectuel anarchiste P. Guaglianone<sup>484</sup>, dans son discours du 1<sup>o</sup> mai évoqué plus haut, défie les « griffes du pouvoir », « les gueules des loups capitalistes » et « les serviles qui deviennent des chiens »<sup>485</sup>, dans *La voz de la mujer* « la bourgeoisie », est présentée comme un « fauve insatiable », une « hyène jamais satisfaite », un « reptile venimeux », bref, un monstre qui « renferme tout l'infâme, tout ce qui est le plus salement répugnant »<sup>486</sup>. On voit bien à quel point le fauve est associé au miasme : le juge y est décrit comme une « hyène », un « loup », un « chacal » « nauséabond », « répugnant », qui rend tout « pourri » et « qui sent la mort ».

*El Obrero Panadero* tente, pour sa part, de mettre en garde le « pauvre ouvrier » quant aux appétits sans limites du patron. Que le boulanger soit donc prévenu : « l'argent qu'on t'a volé et avec lequel tu pourrais acquérir des médicaments pour guérir tes maux, est dans la poche de ton maître ; cet argent qui t'appartient lui sert à s'adonner à des folles orgies ». Puis, en s'adressant à ce répugnant individu, l'auteur de l'article d'exclamer : « vous, exploiters impies, vous célébrez, avec l'argent du pauvre, des grands festins somptueux, agrémentés de rires stridents d'ivrognes, qui sont une insulte grossière à l'humanité pauvre et souffrante ! Et vous, femmes girouettes et sans pudeur, vous formez avec eux cet ensemble de bêtes humaines qu'on appelle *société culte et civilisée* ; vous, désengrenage (sic.) pourri qui infestez le foyer du pauvre, serez les responsables de vos œuvres infâmes et iniques »<sup>487</sup>.

Ce discours, représentatif des images que ceux d'en haut convoquent chez les anarchistes, permet d'observer la « bassesse » de l'ennemi tant détesté, imaginé avec tous les attributs de la bestialité que les libertaires voudraient éliminer de la société, dans leur tentative de purification civilisatrice.

Des nombreuse figures seront ainsi individualisées, tout au long de la période qui nous

482 *La Voz de la Mujer*. Periódico comunista-anárquico [La Voix de la Femme. Périodique communiste-anarchiste], I, N° 1, Buenos Aires, Janvier 1896, p. 1.

483 DURAND (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 90.

484 Voir repères biographiques en annexe.

485 GUAGLIANONE (P), « La Pascua del proletariado », op. cit., dans ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 495.

486 *La Voz de la Mujer*, N° 1, 1896, op. cit., p. 1.

487 PEREZ (J. M.), « Pobre obrero ! », *El Obrero Panadero*, N° 15, 1899, op. cit., p. 3.

occupe, pour exemplifier le visage de l'ennemi grâce à un vaste bestiaire qui contraste, évidemment, avec l'humanité de l'Idéal anarchiste.

Ainsi, par exemple, lorsque *La Protesta* entend analyser les « causes et conséquences » des grands mouvements grévistes de Patagonie (1920-1922), ainsi que du « geste de Kurt Wilckens », le périodique anarchiste commence par évoquer la « vermine de la faune politique » et les « requins de la finance » liés au président H. Yrigoyen qui ordonna l'envoi des troupes nationales pour réprimer le mouvement patagonien. Ensuite, on s'attardera à la description des événements et particulièrement à la description du lieutenant-colonel Varela, chef de ces troupes et principal ennemi des grévistes, qui révélera, lors de sa deuxième expédition dans le sud, ses « instincts de hyène ». Puis *La Protesta*, laisse la parole à un témoin de l'époque qui décrit le militaire comme un « chacal » « sanguinaire et sauvage », un « ogre insatiable » aux « instincts bestiaux », qui aura pris dans ses « griffes » des centaines de vies innocentes. Ce témoin des exécutions massives des grévistes par les soldats de l'armée nationale raconte : « Moi, blessé par une balle (...), en voyant l'œuvre de ces hyènes en furie, j'ai eu l'heureuse idée de me faire passer pour un cadavre, ce que je serais effectivement devenu s'ils avaient vu en moi des signes de vie, car les gémissements et les supplications ne servaient à rien, vue la férocité de ces panthères aux allures humaines »<sup>488</sup>. En effet, les troupes nationales envoyées en Patagonie seront décrites comme des « corbeaux », des « loups affamés à l'affût » dont « l'attitude barbare » n'est autre chose que de la « furie bestiale » mise au service du propriétaire terrien de la région, lui-même un « boa vorace » « terriblement assoiffé » du « torrent de sang bu avec délectation »<sup>489</sup>.

Aussi, le chanteur Luis Acosta García, lorsqu'il met en chanson l'assassinat de l'anarchiste allemand K. Wilckens par Pérez Millán, considère-t-il que « seul une bête sans âme, au cœur pourri », seul un « fauve » pouvait accomplir un tel crime contre le porteur d'un « haut idéal »<sup>490</sup>.

De la même manière, une chanson anonyme consacrée au colonel Falcón, tenu pour responsable des événements de la dite Semaine Rouge de Buenos Aires (1909), adresse à cet ennemi des travailleurs une longue liste d'insultes où le Monstre apparaît, une fois de plus, clairement associé au miasme. En voici un extrait :

« Oh, crétin cabotin, oh, fripon satanique,

(...) Méphistophélès infâme,

trafiquant de consciences ouvrières,

inutile, dégénéré,

488 « Causas y efectos. La tragedia de la Patagonia y el gesto de Kurt Wilckens », op. cit., p. 46.

489 Ibid., p. 34-53.

490 Improvisation de Luis Acosta García à Buenos Aires, le 16 Juin 1923, chanson reproduite dans BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, op. cit., p. 264-265.

libertin, licencieux  
 dissolu, perversi,  
 (...) misérable  
 sans conscience et sans pudeur,  
 vil suceur insatiable  
 du sang doux et pur de ce peuple laborieux,  
 vile créature indécente  
 qui ne vaud même pas ce que vaut  
 la défécation d'un ouvrier.  
 Homme triste, homme mauvais,  
 homme inutile, homme immonde,  
 pernicieux, homme de paille,  
 larve fétide et bileuse (...) »<sup>491</sup>.

Nous pourrions encore multiplier les exemples pour montrer que, de toute évidence, nous sommes loin du fauve exemplaire et sympathique (puisqu'héroïque) qui permettait à A. Ghirardo d'exalter la figure d'un *gaucho* révolté, ce Méphistophélès au courage de lion et à l'astuce de loup. Si, dans un premier temps, l'imaginaire anarchiste argentin a pu courtiser les ténèbres et adorer la figure de Satan, il faut souligner que très tôt l'imagerie de l'obscurité se retrouvera dans le camps ennemi. Le bestiaire que nous venons d'évoquer montre bien à quel point les anarchistes argentins redoutent désormais la noirceur, exècrent le miasme et se placent sans conteste du côté de la Lumière et du pur dont Prométhée est le porteur. A présent, nous le voyons, le fauve est devenu Monstre et le but dorénavant est de le terrasser. Et pour cela, bien entendu, il faut le combattre.

### **Une lutte sociale au nom de la (vraie) civilisation**

« A la lutte, compagnons » car « la lutte est la vie »<sup>492</sup>, lit-on dans les pages de *El Oprimido*. Cette « maudite société bourgeoise », « non seulement nous la détestons,

491 « Semana trágica », F. GUALTIERI, 1919, dans *Marchas y canciones anarquistas*, recueil réalisé par Osvaldo Bayer, s/d, document en notre possession, cassette V/O espagnol. Voir le texte intégral (en espagnol) en annexe.

492 *El Oprimido*, N° 1, 1894, op. cit., p. 2.

nous la haïssons, mais nous la combattons (...)»<sup>493</sup>, s'écrie P. Guaglianone. Alors qu'un lecteur du quotidien anarchiste au titre éloquent, *La Batalla* [La bataille], se réjouit de constater que « de plus en plus, ceux d'en bas montrent leurs poings »<sup>494</sup>.

La lutte est déclarée ; mais il s'agit d'une lutte sociale, qu'il ne faut surtout pas confondre avec la lutte des classes, tant critiquée par les anarchistes parce que « la lutte de classes menée à la Révolution a pour but la "dictature prolétaire" » alors que « la lutte sociale menée à la Révolution a pour but la liberté de l'Humanité »<sup>495</sup>. Rappelons que l'anarchisme ne s'attaque pas seulement à l'inégalité mais aussi à l'Autorité, l'égalité n'étant rien sans la liberté ; dans ce sens l'ennemi combattu est bien plus vaste que celui des marxistes : au bourgeois capitaliste s'ajoutent donc les institutions qui soumettent l'homme à leur tyrannie, c'est-à-dire l'Église, l'Armée et l'État.

La notion de lutte dans l'imaginaire anarchiste prend donc une connotation différente de celle octroyée par le marxisme. Bien sûr, la notion d'antagonisme réunit en dernière instance ces deux courants voisins, mais là où les marxistes voient une lutte purement économique, les anarchistes se confrontent à un ennemi beaucoup plus large qui inclut également toute Autorité, sous quelque forme que ce soit. En d'autres termes, « la lutte pour le pain ne suffit pas. Il faut inscrire dans la conscience de l'homme les valeurs de son individualité perdue, déterminant ainsi une résistance morale aux monstrueuses constructions du capitalisme et opposant à la réalité matérielle une réalité spirituelle »<sup>496</sup>. La lutte sociale est pour les libertaires « d'une nature humaine et supérieure »<sup>497</sup> aux propositions, jugées autoritaires, de Marx et ses partisans.

C'est donc une lutte au nom de la « vraie civilisation », celle que représentent ceux d'en bas puisque ce sont eux les porteurs des plus hautes qualités humaines et morales, que l'on devine par opposition à la description de l'abominable société actuelle et de ceux d'en haut, c'est-à-dire de cette prétendue civilisation qui n'est autre chose que pure barbarie.

Si A. Ghirardo, dans un poème de 1900, convoque à « la lutte rédemptrice contre tous les barbares du monde »<sup>498</sup>, c'est parce que toute trace de barbarie doit être bannie ; désormais, comme le dit clairement P. Quiroule, il s'agit de « dompter les forces de la nature pour les faire servir l'œuvre de civilisation libertaire »<sup>499</sup>.

---

493 GUAGLIANONE (P), « La Pascua del proletariado », op. cit.

494 La Batalla. Diario anarquista de la tarde [La Bataille. Quotidien anarchiste du soir], I, N° 44, Buenos Aires, 26 avril 1910, p. 2.

495 ANTILLI (T), *Salud a la anarquía!*, Buenos Aires, Ed. La Antorcha, 1924, dans RAMA (C.), *El anarquismo en América Latina*, op. cit., p. 154-155.

496 LOPEZ ARANGO (E.), *Ideario*, dans RAMA (C.), *ibid.*, p. 61.

497 ANTILLI (T), *Salud a la anarquía!*, op. cit., dans RAMA (C.), *ibid.*, p. 154-155.

498 GHIRALDO (A.), *El Sol*, 24 septembre 1900, extrait cité dans ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 413.

499 QUIROULE (P.), *La ciudad anarquista americana*, op. cit., p. 155.

## Les armes de la lutte sociale

Or, il faut tout de même préciser que, face au constat de cette société barbare où règnent ces bêtes en perpétuelles bacchanales, l'esprit anarchiste, comme nous le verrons plus tard, hésite entre deux démarches distinctes qui sont très liées à sa conception de la Révolution dans le temps<sup>500</sup>. En effet, d'une part, on est tenté d'attendre que le régime actuel s'écroule et tombe comme un fruit pourri ; et d'autre part, on ne peut s'empêcher d'agir pour aider ainsi à la destruction de la société actuelle et donc à l'avènement de la nouvelle société anarchiste. En Argentine, à la première tentation correspond une période assez courte marquée par des discours enflammés, très violents, empreints de rêves de destruction de l'actuelle société<sup>501</sup> ; ce sont pourtant des discours en franc décalage avec une action anarchiste peu violente, centrée sur l'organisation des forces libertaires et syndicales. Par contre, la tentation d'agir et combattre, qui tend constamment à prendre le dessus chez les anarchistes argentins, se reflétera dans une période où la plupart des discours anarchistes diminuent leur contenu ultra-violent mais appellent en même temps à démultiplier les forces libertaires : on verra donc s'exprimer une multiplicité d'actions anarchistes très diverses, plus ou moins violentes, mais qui révèlent, tout comme les discours, une rêverie d'élévation et de purification de l'homme<sup>502</sup>.

Même si les modalités de l'action anarchiste sont très diverses, il est certain que celle-ci sera toujours perçue dans le cadre d'une lutte sociale : pour les libertaires agir c'est combattre et, bien entendu, combattre c'est la meilleure manière d'agir.

Dans ce sens, l'arme principale de l'anarchiste est l'action ; très tôt et de plus en plus, l'idée s'impose chez les libertaires qu'il faut cesser de discourir et de théoriser et se consacrer d'une fois pour toutes entièrement à l'action.

Mais que signifie « action » pour les uns et pour les autres? Cette question clé renvoie à une autre, non moins centrale, qui consiste à déterminer quels moyens il faut mettre en œuvre pour atteindre l'Idéal libertaire. Or, il n'y a pas de consensus anarchiste pour répondre à ce problème.

Les modalités de l'action sont, évidemment, multiples et chaque anarchiste s'estime libre de mettre en œuvre, dans la lutte, les outils qu'il considère les plus appropriés à chaque situation.

Ainsi, la propagande écrite et orale compte-t-elle parmi les premiers instruments utilisés dans la lutte sociale par les anarchistes argentins. La presse libertaire jouera donc un rôle essentiel ; en 1901 *La Protesta Humana* déclare : « Celle-ci, notre action, celle-ci, notre labeur, a pour objet la diffusion des idées qui ne sont pas présentes dans la

---

500 Cf. infra. : Partie II, Chapitre 3. B., Révolution ou Evolution ?

501 Cf. infra. : Partie II, Chapitre 2. B., Rêves de destruction.

502 Cf. infra. : Partie II, Chapitre 2. C, Rêves d'élévation de l'homme.

conscience populaire »<sup>503</sup>.

Or, cette propagande sera également véhiculée, surtout au début du mouvement libertaire, par des nombreux groupes, cercles et centres d'étude ou centres culturels, dont la *Casa del Pueblo* [La Maison du Peuple] est sans doute le plus emblématique.

Comme le souligne J. Suriano, les noms octroyés à ces groupes en dit long sur les images que les anarchistes se font de la réalité. Ainsi, par exemple, certains s'identifieront clairement à ceux d'en bas, comme *Los desheredados* [Les déshérités], *Los Vagabundos* [Les Vagabonds], *Los Errantes* [Les errants], *Hijos del Pueblo* [Enfants du Peuple], *Los Hambrientos* [Les affamés] ou *El Colmo de la Miseria* [Le comble de la misère]. D'autres feront ouvertement allusion au monde du travail, c'est le cas, par exemple, de *El Grito del Obrero* [Le cri de l'ouvrier] et *El Proletario* [Le Prolétaire]<sup>504</sup>. D'autres, encore, exprimeront dans leur nom l'importance de l'action et la diversité que nous évoquons : *La Lucha* [La Lutte], *La Expropiación* [L'expropriation], ainsi que les rêves de destruction<sup>505</sup>, comme *La Venganza* [La Vengeance], *Los Dinamiteros* [Les Dynamiteurs], *Emulos de Ravachol* [Émules de Ravachol] ou *Destruir es crear* [Détruire c'est créer]. Puis on retrouve également des groupes nettement identifiés au rêves d'élévation<sup>506</sup>, comme *El Sol* [Le soleil], *La Aurora* [L'aurore], *Fulgor* [Fulguration], *Hijos del Sol* [Enfants du soleil] ou bien *Aurora del Porvenir* [Aurore de l'avenir]<sup>507</sup>.

Comme on peut le constater, ces quelques cercles, qui appartiennent à la période 1897-1910, renvoient déjà à l'essentiel des images que nous nous efforçons d'organiser tout au long de cette étude. Or, bien que nos efforts consistent à dégager des tendances et des évolutions dans la rêverie anarchiste argentine au fur et à mesure du temps, force est de constater que, d'une manière générale, toutes ces images, fort différentes, coexistent tout au long de la période considérée.

Il n'en reste pas moins que, d'un point de vue chronologique, les moyens mis en œuvre par les libertaires dans la lutte contre l'ennemi, sont, de toute évidence, étroitement liés aux images convoquées (de manière relativement successive dans le temps) par l'imaginaire anarchiste argentin. C'est-à-dire que l'on peut parler d'une certaine évolution dans le choix des armes de la lutte sociale. Autrement dit, notre Prométhée aura tendance à privilégier des méthodes d'action qui correspondent aux visages déjà analysés<sup>508</sup>.

Ainsi, le propagandiste conscient, ajoutera-t-il très tôt à la propagande écrite et orale

503 *La Protesta Humana*, 12 Janvier 1901, cité dans SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 107.

504 Il faut noter que le cosmopolitisme du mouvement anarchiste argentin, notamment au début de la période considérée, se reflétera, naturellement, dans le choix des noms des groupes et cercles, tout comme dans ceux de la presse.

505 Cf. infra, Partie II, Chapitre 2.B.

506 Cf. infra, Partie II, Chapitre 2.C.

507 Cf. SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 41-45. Voir aussi ZARAGOZA (G.), op. Cit.

508 Cf. supra, Partie II, Chapitre 1.

(cercles, presse, conférences) son activité de militant syndical : la grève générale, le boycottage et le sabotage comptent, en effet, parmi les méthodes privilégiées des anarcho-syndicalistes argentins.

En 1899 la publication des boulangers syndiqués consacre un long article aux « Moyens de lutte » dans lequel, après avoir cité des exemples de boycottage à Berlin, à Londres et à Paris, on exalte les vertus de cette méthode que l'on devrait appliquer à la situation présente : « Le boycottage s'emploie de la manière suivante. Quand un patron veut réduire les salaires, supprimer le peso supplémentaire ou bien éliminer un ouvrier de l'équipe, alors on applique le boycottage à cette boulangerie à travers d'annonces, de circulaires, de réunions, de manifestations ou d'autres moyens adéquats, en invitant le public à ne pas acheter son pain dans ces magasins, jusqu'au jour où [le patron] accédera à nos demandes. Puisque le public reconnaîtra la justice de nos réclamations, il n'y sera pas indifférent, et les patrons se verront obligés de capituler complètement »<sup>509</sup>.

Et il n'est pas rare de trouver dans la presse anarchiste, pendant toute la période considérée, des annonces appelant au boycottage ; ainsi, par exemple, peut-on lire dans *El Libertario*, en 1920 : « Nous prévenons les maçons que la branche est en conflit avec l'entreprise Wayss J. Freitung, qui s'occupe des chantiers suivants, auxquels aucun ouvrier conscient ne doit aller travailler : rue Libertad N° 145 ... (etc.) »<sup>510</sup>. Et en 1922 *La Protesta*, rappelait au milieu de ses articles, encadré et en gras, que « les boycottages représentent un aspect de la grande lutte que nous avons entreprise contre le capitalisme. Les soutenir est un devoir des exploités conscients »<sup>511</sup>. C'est ce que fera la FORA, par exemple, l'année suivante, en décidant « d'appliquer au niveau régional le boycottage aux produits de la brasserie Bieckert »<sup>512</sup>.

Et, « quand le boycottage appliqué aux patrons n'a pas le succès attendu, alors on lui applique une autre tactique du même genre que nous qualifierons de sabotage », explique *El Obrero Panadero* à ses lecteurs ; cette tactique « complémentaire du boycottage » peut être résumée dans une seule phrase : « à mauvaise paye, mauvais travail »<sup>513</sup>.

Or, c'est sans doute la grève qui constitue pour les libertaires l'arme par excellence de la lutte sociale.

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les grèves ayant eu lieu pendant la période considérée car elles sont fort nombreuses. Mais il est tout de même intéressant de souligner que la grève, et tout particulièrement la grève générale, sera non seulement considérée en tant qu'arme de protestation et de lutte mais aussi comme une première étincelle menant à la révolution car avec « les grèves générales à caractère

---

509 « Medios de Lucha », *El Obrero Panadero*, N° 15, 1899, op. cit., 1-2.

510 « Notas varias », *El Libertario* [Le Libertaire], I, N° 1, Buenos Aires, 22 Mai 1920, p. 8.

511 *La Protesta. Suplemento Semanal*, N° 1, 1922, op. cit., p. 8.

512 Déclarations du IX<sup>e</sup> Congrès de la FORA, tenu à Buenos Aires en Mars-Avril 1923, citée dans LOPEZ (A.), *La FORA en el movimiento obrero*, op. cit., t. 2, p. 128.

513 « Medios de Lucha », *El Obrero panadero*, N° 15, 1899, op. cit., 1-2.

révolutionnaire » le travailleur peut acquérir progressivement une « éducation révolutionnaire »<sup>514</sup>. C'est ainsi que, en 1904, la Fédération Ouvrière Régionale Argentine réunie en congrès à Buenos Aires déclare : « Le Congrès recommande que les grèves partielles soient aussi révolutionnaires que possible pour qu'elles puissent servir d'éducation révolutionnaire et de prologue pour une Grève Générale ; celle-ci peut être motivée par un événement bouleversant la classe laborieuse et que la Fédération Ouvrière Argentine doit soutenir »<sup>515</sup>.

Ainsi les organisations syndicales anarchistes, avec la FORA en tête, déclareront-elles systématiquement la grève face chaque événement important concernant « ceux d'en bas » : la réduction du temps de travail ( journée de 8h puis de 6 h), la baisse des loyers des *conventillos*, la réaction contre la répression de leurs manifestations ou l'emprisonnement de tel ou tel compagnon, en Argentine comme ailleurs, comptent parmi tant d'autres causes de grève, que les anarchistes tenteront toujours de convertir, avec plus ou moins de succès, en « générale ». Dans tous les cas, la grève apparaît toujours aux yeux des libertaires comme une véritable lutte, voire même comme une guerre.

Ainsi, par exemple, ce qui avait commencé en 1901 comme une campagne d'agitation pour améliorer les conditions de vie et faire baisser les loyers des *conventillos* de la capitale et des principales villes du pays, deviendra en 1907 une grande grève des locataires.

En 1906 un groupe de locataires constitue la « Ligue de Lutte contre les loyers et les impôts élevés », chargée de mener une grande mobilisation grâce à la distribution de pamphlets et à la réalisation de conférences sur la question. En septembre 1907 le Comité Central de cette Ligue, exigeant une baisse de 30% du prix des loyers, la suppression des trois mois de dépôt et des améliorations sanitaires, appelle à la grève générale des locataires des *conventillos*. Le mouvement devient très important : « plus de 2.000 maisons cessèrent de payer le loyer ; ce chiffre représentait environ 80% du total de maisons en location de Buenos Aires et le nombre de grévistes s'éleva à environ 100.000 personnes »<sup>516</sup>. Les grévistes, parmi lesquels les femmes anarchistes joueront un rôle fondamental<sup>517</sup>, s'organisent par quartiers et par zones, ce qui n'est pas sans rappeler l'organisation, chère aux anarchistes, de la Fédération Ouvrière. Face aux décisions judiciaires d'expulsion des grévistes de leurs habitations, la résistance est forte. *La Protesta* se fera ainsi l'écho du mouvement : « Expulsions? ... De l'eau bouillante! (...) Toutes les armes sont bonnes en temps de guerre ; et personne ne peut dire que nous ne soyons pas en pleine guerre contre l'exploitation et l'usure. Faut se défendre, donc! Et il y a beaucoup de manières de défense ». Parmi les méthodes, *La Protesta* propose « les

---

514 A. G., « A organizarnos », Ibid., p. 3.

515 Déclarations du IV<sup>e</sup> Congrès de la Fédération Ouvrière Argentine, tenu à Buenos Aires en Juillet 1904, citée par LOPEZ (A.), *La FORA en el movimiento obrero*, op. cit., t. 1, p. 100.

516 SURIANO (J.), *Movimientos sociales*, op. cit., p. 15.

517 Cf. BELLUCCI (M.), *La huelga de inquilinos de 1907*, op. cit.

pierres, bien adressées depuis un deuxième étage » et « des bons seaux d'eau bouillante »<sup>518</sup>.

Peu à peu, la propagande, considérée au début du mouvement anarchiste en tant qu'outil de transmission de la philosophie libertaire, devient véritablement une arme privilégiée de la lutte sociale dont l'exemple extrême est la « propagande par le fait » véhiculée par le héros anarchiste déjà évoqué.

Selon D. Colson, la propagande par le fait est une « notion inventée à la fin des années 1870 par les cercles militants issus du bakounisme (Reclus, Malatesta, Cafiero, Brousse, Kropotkine, etc.) qui prétend – de l'insurrection aux vertus explosives de la chimie, en passant par toutes les formes de révolte ou toute autre action immédiate et transformatrice aussi minuscule et anodine qu'elle puisse paraître – substituer les "actes" aux paroles, "l'action" aux "discours" »<sup>519</sup>.

Or, « dans le retournement de sens que la "propagande par le fait" impose au mot "propagande", à ce qu'il désignait comme pratiques et comme rapport au monde, paroles, discours, écrits et mises en formes symboliques ne disparaissent pas. Ils changent de nature eux aussi. De "représentatifs", ils deviennent "expressifs". Et si les "faits" se mettent à parler, les paroles deviennent elles-mêmes des "actes" »<sup>520</sup>.

En Argentine, cette question des paroles et des actes divisera les anarchistes. Pour certains, avec la FORA en tête, l'action sera définie en termes de propagande écrite et orale, de grèves, de boycottages et de sabotages ; pour d'autres, dont l'exemple le plus notoire est celui de Severino Di Giovanni, la propagande devient une arme au sens propre du terme : outre la propagande écrite, l'action ne peut qu'impliquer la bombe, le revolver et le couteau. D'autres, enfin, comme les adeptes de la Ligue d'Éducation Rationaliste Argentine, participeront à la lutte sociale libertaire avec d'autres armes encore : l'instruction, l'éducation et la science.

Mais ils poursuivent tous un même but : celui de réveiller les consciences pour permettre ainsi l'élévation de l'homme<sup>521</sup>.

Car, comme le souligne avec justesse D. Colson, « lorsque Kropotkine, en 1880, invite à "la révolte permanente par la parole, par l'écrit, par le poignard, le fusil, la dynamite [...], tout est bon pour nous qui n'est pas de la légalité", "parole" et "écrit" n'ont pas de statut spécial au regard du "poignard", du "fusil" ou de la "dynamite". Ce sont eux aussi des armes, des instruments balistiques ou explosifs, des actes, porteurs de tous les mouvements, qu'ils cherchent à instaurer dans les corps et les esprits »<sup>522</sup>.

---

518 *La Protesta*, 2 Octobre 1907, p. 1, cité dans SURIANO (J.), *Movimientos sociales*, op. cit., p. 80.

519 COLSON (D.), *Petit lexique philosophique de l'anarchisme*, op. cit., p. 251.

520 COLSON (D.), « La science anarchiste », op. cit., p. 105.

521 Cf. infra. : Partie II, Chapitre 2. C, Rêves d'élévation de l'homme.

## 2.B- Rêves de destruction

« Lorsque tout le présent sera détruit, la nouvelle civilisation sera un fait »<sup>523</sup>.

« Réfléchissez, ouvriers, et à l'œuvre! Un coup d'épaule, un coup de pouce et la société tombera, et une nouvelle, tout amour, charme et poésie, surgira comme le phœnix de ses cendres »<sup>524</sup>

### La question de la violence

A. Pessin a bien montré que la violence anarchiste, qui « constitue l'un des nœuds essentiels de la rêverie de l'homme anarchiste »<sup>525</sup>, fait l'objet d'un paradoxe qui s'avère être clé pour comprendre l'imaginaire libertaire. En effet, la violence suscite en même temps la répulsion et l'exaltation des anarchistes : elle est réprouvée mais également « imposée et, en dernier lieu, nécessaire »<sup>526</sup>.

Il semble naturel que ce paradoxe soit aussi au cœur de l'imaginaire anarchiste argentin. Car même si l'Idéal anarchiste aspire à une société de paix et d'amour, d'harmonie, de justice et d'égalité ; même si l'homme anarchiste ne manquera point d'exprimer sa sensibilité et sa solidarité, « l'imagination de l'altérité amène nécessairement à la provocation », c'est-à-dire à provoquer chez l'Autre « la crainte, la haine, le dégoût »<sup>527</sup>.

Ce paradoxe de la violence s'exprimera en Argentine à travers un franc décalage dans le temps entre les discours et les pratiques anarchistes, ce qui ne fait que rappeler « la contradiction entre la violence exaltée et la timidité de l'action »<sup>528</sup> notée par A. Pessin.

La décennie 1890, jusqu'à 1904-1905 environ, se caractérise par des discours anarchistes qui, toutes tendances confondues, exaltent clairement la violence « révolutionnaire », font souvent écho au mouvement anarchiste européen et, d'une manière générale, appellent par tous les moyens disponibles à la destruction au sens large, comme une manière de terminer avec le Présent pour accéder au plus vite à

---

522 COLSON (D.), « La science anarchiste », op. cit., p. 105.

523 « Qué somos y qué haremos? », *El Perseguido*, 18 Mai 1890, cité dans OVED (I.), *El anarquismo...*, op. cit., p. 42-43.

524 ILLENATOM, *El Libertario*, N° 1, 1920, op. cit., p. 8.

525 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 124.

526 PESSIN (A.), *ibid.*, p. 117.

527 *Ibid.*, p. 125.

528 *Ibid.*, p. 127.

l'Avenir radieux promis par l'anarchie<sup>529</sup>.

En 1890 le groupe *Los Desheredados* [Les Déshérités] publie le premier numéro d'un des périodiques anarchistes les plus marquants de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : *El Perseguido* [Le Persécuté], qui « joua un rôle principal dans l'expression et la diffusion de l'anarchisme en Argentine »<sup>530</sup>. Ce numéro inclut une sorte de Manifeste, publié en espagnol, en italien et français, qui sous le titre « Que sommes-nous et que ferons-nous? »<sup>531</sup> annonce la couleur des intentions du groupe fondateur mais aussi des premiers libertaires du pays. Car il s'agit, comme le souligne I. Oved, du « premier document authentique dans l'esprit des groupes anarchistes au début de la décennie 1890 »<sup>532</sup>.

Pour ceux-ci « la liberté », « l'égalité » et « la solidarité » constituent une « trinité » essentielle et ils méprisent toute hiérarchie, toute autorité et toute exploitation. « Pour atteindre notre but nous rejetons toute réserve, tout opportunisme et nous nous déclarons ouvertement révolutionnaires, c'est-à-dire, promoteur et exécuteur (sic.) de tout acte qui puisse avoir comme effet l'écroulement de l'édifice de l'ordre constitué ». Comme l'avait déjà prôné Kropotkine dix ans auparavant<sup>533</sup>, les Argentins précisent : « Nos moyens sont tous ceux que la loi condamne ». Et de crier : « mort à l'autorité! ». Pour ce faire, « si nous voulons vraiment détruire, nous écarterons tout sentiment de pitié et de générosité (...). Sans pitié, jusqu'au bout, sera notre devise. Ceci est absolument nécessaire ». Car - et voici une notion clé pour comprendre l'imaginaire anarchiste - « lorsque tout le présent sera détruit, la nouvelle civilisation sera un fait » ; et le manifeste de conclure : « Destruam et aedificado »<sup>534</sup>.

En 1895 un nouveau périodique anarcho-communiste voit le jour à Buenos Aires et entend se faire le porte-parole, comme son nom l'indique, de *La Voz de Ravachol* [La Voix de Ravachol]. La rédaction explique, dans le premier (et seul) numéro paru, la raison de cet hommage au terroriste français : « La voix de Ravachol, en détruisant des limites et en dépassant des frontières, se fera sentir pour que tant d'autres Ravacholes connaissent la manière d'arriver à la totale émancipation de l'humanité » ; et de préciser : « nous ne devons pas hésiter dans la construction d'engins explosifs, comme l'ont déjà fait nos prédécesseurs, peu importe qu'après on nous coupe la tête, qu'on nous martyrise, qu'on nous fusille, Bof! Ce n'est rien à côté de notre idéal »<sup>535</sup>. Puis, après la traduction des déclarations de Ravachol (lors de son dernier procès, apparemment), la rédaction se

529 Cf. infra, partie II, chapitre 2.B : Images de la destruction.

530 OVED (I.), *El anarquismo ...*, op. cit., p. 43.

531 « Qué somos y qué haremos? », *El Perseguido*, 18 Mai 1890, reproduit intégralement dans OVED (I.), *ibid.*, p. 42-43. C'est la version en espagnol à laquelle nous avons eu accès et que nous traduisons pour cette étude.

532 OVED (I.), *ibid.*, p. 42.

533 « Tout est bon pour nous qui n'est pas de la légalité », *Le Révolté*, N° 22, 25 Décembre 1880, cité dans COLSON (D.), « La science anarchiste », op. cit., p. 105.

534 « Qué somos y qué haremos? », *El Perseguido*, 18 Mai 1890, reproduit intégralement dans OVED (I.), *El anarquismo ...*, op. cit., p. 42-43. C'est la version en espagnol à laquelle nous avons eu accès et que nous traduisons pour cette étude.

dit « solidaire » « avec tous ses actes » et déclare que tout « ennemi des moyens violents » est par conséquent « notre ennemi »<sup>536</sup>.

*El Rebelde* publie en 1898 son premier numéro, qui inclut une « Déclaration de Principes Anarchistes » dans laquelle le groupe éditeur considère que « la violence s'impose » ; et il précise : « nous acceptons les actes individuels sous quelque forme que ce soit, et nous les acceptons parce qu'ils sont utiles à la propagande, car ils réveillent les cerveaux endormis en les faisant méditer sur le pourquoi de tels actes et, en même temps, ils maintiennent inquiets nos exploiters »<sup>537</sup>

A cette époque, nombreux sont les anarchistes qui considèrent, en se réjouissant, que « nous avons à notre disposition la chimie »<sup>538</sup>. On assiste, en effet, à un véritable engouement pour la dynamite. Ainsi, par exemple, lorsqu'en 1893 la police dissout une assemblée anarchiste et emprisonne quelques uns des participants, le groupe « Los Dinamiteros » [Les dynamiteurs] distribue dans la rue des Buenos Aires des tracts où ils considèrent que « il est nécessaire que nous conquérions la liberté et pour cela nous avons besoin de la dynamite, car sa force fait contre-poids à la force employée par nos oppresseurs (...). Vive la dynamite. Vive la révolution sociale. Vive l'anarchie »<sup>539</sup>.

Et Josefa Martinez, exclaimera dans les pages de *La Voz de la Mujer* [La voix de la Femme] : « Oh! Dynamite! Combien de pourriture il faut remuer et extirper ! » ; et la féministe de conseiller aux ouvriers : « avez-vous faim? Expropriez, tuez (...)! » puis « partons [de la fête bourgeoise] et lorsque nous reviendrons, soyons préparés, avec la dynamite à la main pour la mettre en action, et alors nous verrons fuir toute cette lâche canaille (...) »<sup>540</sup>.

Et même les anarchistes les plus « modérés », s'il nous est permis d'utiliser cet adjectif peu compatible avec l'univers anarchiste, s'intéresseront de près à la violence. Félix Basterra, en 1902, constate : « Des attentats individuels, des groupes impétueux, des branches qui se soulèvent possédés par une combativité toujours justifiée, des villes s'acheminent vers la révolution, voici les caractères de notre époque (...). Notre temps, donc, est fait de violence ». Et personne n'y peut rien, la violence est en effet, une fatalité : « Si aujourd'hui nous voyons que nous sommes ainsi faits, que nos parents nous ont ainsi élaborés, que notre entourage nous pousse à la combativité, malgré tout ce que l'on puisse prôner dans le sens opposé, nous serons ce que l'on a fait de nous : des êtres impulsifs et violents ». De sorte que, selon F. Basterra, « il faut que nous nous

---

535 *La Voz de Ravachol*. Periódico comunista anárquico [La Voix de Ravachol. Périodique communiste-anarchiste], I, N° 1, Buenos Aires, 11 Novembre 1895, p. 1.

536 Ibid., p. 2.

537 « Declaración de principios Anarquistas », *El Rebelde*, N° 1, 1898, op. cit., p. 1.

538 « La Miseria », *La Voz de Ravachol*, N° 1, 1895, op. cit., p. 3-4.

539 « A los anarquistas de Sudamérica », tract distribué par le groupe « Los Dinamiteros », cité par OVIED (I.), *El anarquismo ...*, op. cit., p. 55-56.

540 MARTINEZ (J. M. R.), « Obreros! », *La Voz de la Mujer*, N° 1, 1896, op. cit., p. 2.

convainquions, donc, d'une fois pour toutes : dans une époque comme la nôtre, où la violence prédomine, la violence est tout et de la violence sortira tout » ; ceci ne constitue pas pour le libertaire une prise de position mais une simple observation empirique : « nous ne sommes ni partisans ni adversaires des faits violents. Nous observons notre temps, nous l'étudions », soutient-il. Mais il ne pourra pas échapper au paradoxe, et Basterra de conclure : « Ce qu'il y a de positif c'est que la génération actuelle porte la rébellion dans le sang et dans les nerfs, et que lorsque ce sang et ces nerfs traversent telle ou telle période déterminée, ils mènent, soit individuellement soit collectivement, à la violence »<sup>541</sup>.

Comme l'a noté avant nous l'historien J. Suriano, cette « ambiguïté à propos de la violence » sera générale dans le monde libertaire ; il signale, par exemple, l'existence d'un groupe d'exilés russes qui, vers 1904, organise des conférences pratiques aux intitulés bien suggestifs : « Le dernier attentat russe, portée et nécessité des attentats », « Explosions simultanées en deux ou plus de cibles pré-déterminées », « Les acides et leur maniabilité » ou bien « Chimie pratique : la nitroglycérine, le chlorure de potassium et le coton-poudre ».

Et même le périodique *La Protesta*, qui pourtant a l'habitude de concentrer ses énergies à l'organisation syndicale des forces anarchistes, se laissera parfois charmer par les vertus de la chimie et publiera quelques petits articles isolés qui « sous le titre de "El Mundo Científico" [Le Monde Scientifique] ou "Química práctica" [chimie pratique] indiquaient comment fabriquer des bombes ou de la dynamite, comment les manipuler et comment les faire exploser »<sup>542</sup>.

Il est évident que « l'ère des attentats » qui aura lieu en France entre 1892 et 1894, avec les actions individuelles de Ravachol, Léauthier, Vaillant, Henry et Caserio<sup>543</sup>, tout comme les divers attentats anarchistes en Espagne (Pallás, 1983 ; Angiolillo, 1897), en Suisse (Luccheni, 1898), en Italie (Bresci, 1900), aux États-Unis (Czolgosz, 1901) marqueront les discours des anarchistes en Argentine, et cela d'autant plus que, on l'a dit, le rôle des libertaires européens installés dans le pays dans cette première époque représente un apport fondamental pour le mouvement anarchiste naissant. En effet, même si, contrairement au Français Vaillant et à l'Espagnol Pallás, Ravachol n'aura jamais mis ses pieds sur le sol argentin, ce dernier sera clairement glorifié par les premiers anarchistes en Argentine, indignés par la mise à mort de celui qui « incarne le principe de la rébellion » et « symbolise les idées de liberté et d'action individuelle »<sup>544</sup>.

D'une manière générale, les attentats anarchistes commis dans le monde à la fin du

541 BASTERRA (F.), « Lo que es la violencia », *La Protesta Humana*, N° 169, 1902, op. cit. *La Protesta Humana. Periódico anarquista* [La Protestation Humaine. Périodique anarchiste], VI, N° 169, Buenos Aires, 18 Avril 1902, p.1.

542 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 282.

543 Cf. MAITRON (J.), *Le mouvement anarchiste en France*, op. cit., p. 206-249.

544 *Ravachol*, brochure éditée par le groupe « La Expropiación », Buenos Aires, Mai 1895, cité par OVIED (I.), *El anarquismo ...*, op. cit., p. 57.

XIX<sup>e</sup> siècle seront très souvent « justifiés » ou tout au moins « compris » par les libertaires argentins puisque la violence apparaît comme un mal nécessaire.

Lorsqu'en 1901 le président étasunien Mac Kinley est victime d'un attentat anarchiste, les boulangers qui éditent *El Obrero* se font ainsi l'écho du paradoxe de la violence : « Nous ne condamnons pas le fait mais nous ne l'applaudissons pas non plus »<sup>545</sup>. Une position qui résume bien le traitement de la question de la violence par les anarchistes argentins.

A propos de cet événement, A. Ghirardo explique dans un discours qu'il ne pouvait pas en être autrement puisque « la violence d'en bas » ne fait que répondre à « la violence d'en haut ». A tel point que la publication qu'il dirige, *El Sol* [Le Soleil], qui se veut pourtant plutôt littéraire, publie cette année-là une brochure intitulée *Manual del perfecto dinamitero* [Manuel du parfait dynamiteur], dont le prologue précise : « [le journal espagnol] *El País*, il y a quatre jours, note très justement le manque de révolutionnaires d'action à Buenos Aires, de propagandistes par le fait, d'anarchistes dignes d'un tel nom, dotés d'énergie suffisante pour lancer une bombe au Sénat (...). Il se permet en même temps d'adresser quelques dards ironiques contre les jeunes théoriciens des plus modernes idées sociologiques, sans s'apercevoir que c'est parmi ceux-là que surgit [l'anarchiste français] Henry. Malgré tout cela, nous croyons, en effet, que la propagande par le fait s'impose parmi nous, et c'est dans le but d'apporter nos efforts (...) que la bibliothèque vient d'éditer le *Manual del perfecto dinamitero* »<sup>546</sup>.

A ce climat discursif de violence et d'appel à la destruction, contribueront les souscripteurs aux diverses publications anarchistes ; en effet, par leur choix des pseudonymes, beaucoup tenteront de se montrer méchants et de faire peur. Et même si souvent le résultat est plus risible qu'effrayant, il n'en reste pas moins qu'ils contribueront à nos yeux à dessiner le visage de l'anarchiste violent et à créer un climat de « psychose anti-anarchiste », qui mènera à des lois spécialement conçues pour les combattre<sup>547</sup>.

Ainsi, par exemple, nous trouverons parmi les pseudonymes des abonnés de *Germinal*, de *La Voz de Ravachol* ou de *El Rebelde*, « dynamite pour le pape », « sérieux et sang froid », « un cireur qui voudrait cire avec du sang de bourgeois », « un qui veut faire des chaussures avec de la peau de bourgeois », « un gardien de l'enfer », « un égorgueur de bourgeois », « je veux jouer au billard avec des couilles de bourgeois », « une bombe », « un expropriateur », « un coup de canon » ainsi que « Juan Pallás », « Ravachol » ou bien « Caserio ».

Même si toute cette violence ne se traduira en actes que plus tard<sup>548</sup>, lorsque certains

545 « La tragedia de Buffalo », *El Obrero*, 22 Septembre 1901, cité par OVED (I.), *ibid.*, p.202.

546 *El Sol*, 15 Septembre 1901, cité dans OVED (I.), *ibid.*, p.203.

547 Cf. les dites Loi de Résidence (1902) et Loi de Défense Sociale (1910).

548 Cf. supra : Partie I, Chapitre 2. I, La période illégaliste.

illégalistes tâcheront de mettre en œuvre l'action directe et la propagande par le fait, il est indéniable que les discours de cette première période sont porteurs d'une rêverie de destruction qui, bien que assez vite diluée dans des rêves d'élévation de l'homme, marquera les mentalités argentines du début du XX<sup>e</sup> siècle.

### Images de la destruction

La rêverie anarchiste est animée d'une profonde foi millénariste, c'est-à-dire la croyance en l'avènement définitif d'une société juste et heureuse. Or, le constat d'une réalité bien éloignée de ce futur royaume de bonheur pour tous pousse les anarchistes à rêver de destruction. Comme le souligne A. Pessin, « dans la mesure où cette rêverie invite au chaos, elle impose alors ce dernier comme condition de possibilité d'une renaissance ultérieure »<sup>549</sup>. *El Perseguido* l'exprimera clairement en 1890 en considérant que « lorsque tout le présent sera détruit, la nouvelle civilisation sera un fait »<sup>550</sup>.

En effet, le présent est synonyme de ténèbres et de barbarie, la société actuelle est totalement corrompue, bref, tout est miasme : la destruction de tout cela apparaît donc comme seule solution purificatrice et régénératrice, permettant ainsi l'avènement tant attendu. Ainsi, par exemple, le périodique *Germinal* considère que : « L'actuelle atmosphère corrompue qui abîme les cerveaux de l'humanité (...) doit forcément être désinfectée, étant nécessaire pour cela la totale extermination des causes qui engendrent des telles saletés » ; et c'est précisément cela l'anarchie, « une idée qui, voyant tant d'immondice et tant de corruption, tend à détruire les causes qui les engendrent, attaquant les gouvernement, les lois, les codes, les religions et tout ce qui représente autorité, prophétie ou superstition ». La violence apparaît donc non seulement comme une fatalité mais aussi comme un élément bénéfique : « la violence, la force brute, la rébellion, l'incendie, enfin, sont des armes plus logiques et raisonnables [que « les prophéties » et « les divagations »] pour détruire totalement l'organisation bourgeoise » ; la destruction s'impose donc : « Pas de moyens termes (...) Détruisons ce qui nous prive de la liberté et du bien-être individuel »<sup>551</sup>.

Un sonnet anonyme publié par le périodique *La Voz de Ravachol* ne laisse pas de doutes quant à la nécessité de la destruction :

Des poignards, des bombes, des espingoles, des couteaux

des pierres, des coutelas, des pistolets et des canons

des mausers, (...) des flèches, (...)

549 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 149.

550 « Qué somos y qué haremos? », *El Perseguido*, 18 Mai 1890, cité dans OVED (I.), *El anarquismo* ..., op. cit., p. 42-43.

551 Matilde, *La Anarquía*, *El Libertario* [Le Libertaire], I, N° 15, Buenos Aires, 23 Octobre 1920, p.1.

des bâtons, des revolvers, des escopettes, des marteaux  
Des navajas, des baïonnettes, des sabres et des briques  
des fleurets, des lances, des pics et des ciseaux,  
des épées et des haches, des machettes et des pointeaux ;  
Des mortiers, des alènes, (...)  
Nous devons utiliser tout cela et plus encore  
pour détruire la bourgeoisie infâme,  
détruire, brûler, casser et empoisonner!  
Et après cette lutte acharnée  
le bien-être aura triomphé, ce sera le triomphe de l'Anarchie!<sup>552</sup>

Nous le voyons, il s'agit d'une volonté destructrice qui s'avère fondatrice puisque la pureté de l'Idéal anarchiste nécessite, pour être instaurée, d'une rupture symbolique fondamentale : celle d'un monde inerte débarrassé de toute trace de l'ancien. Car après la destruction viendra la rédemption.

Dès la première page *La Voz de Ravachol* exprime clairement qu'il faut « tout détruire jusqu'à ce que [tout] reste ras comme la paume de la main, pour implanter plus tard la nouvelle société, avec les fondements sains et élevés jusqu'au plus haut degré de Liberté, d'Égalité et de Fraternité, qui sera véritablement COMMUNISTE ANARCHISTE »<sup>553</sup>.

La fondation d'une nouvelle société ne peut donc avoir lieu qu'après une hécatombe qui lavera le monde de tout le miasme passé et présent et inaugurer le futur radieux promis par l'anarchie.

C'est donc par des images apocalyptiques, c'est-à-dire des événements grandioses et terribles, que les anarchistes évoqueront la fin d'un monde (celui du présent) et l'avènement de l'Anarchie. Les images d'une réalité abominable sont ainsi le prélude d'un grand événement annonciateur de cette rupture nécessaire à l'inauguration du futur. C'est, à nos yeux, pour cette raison qu'ils feront couler tant d'encre pour décrire l'épouvantable société actuelle. En traçant son portrait les anarchistes indiquent clairement leur ennemi mais surtout ils « démontrent » que la déchéance étant à son paroxysme, la fin de ce monde devient inévitable. Car rien n'est possible après le pire sinon la destruction.

L'humanité se trouve ainsi, pour les libertaires, à un moment charnière où tout peut et

---

552 « Adelante con eso! Soneto », *La Voz de Ravachol*, N° 1, 1895, op. cit., p. 4.

553 « La Miseria », *La Voz de Ravachol*, ibid., p. 3-4.

va basculer, la révolution est imminente, et sa première étape sera naturellement la destruction du vieux monde.

« L'histoire de la révolte est, dans le monde occidental, inséparable de celle du christianisme », nous dit A. Camus ; en effet, l'esprit anarchiste, héritier malgré lui de la civilisation judéo-chrétienne, convoque dans sa rêverie le mythe de l'apocalypse.

On pourrait dire, avec M. Eliade, que selon les libertaires, l'heure est au « règne de l'Antéchrist » ; ce dernier « équivaut dans une certaine mesure à un retour au Chaos. D'une part, l'Antéchrist est présenté sous la forme d'un dragon ou d'un démon, et ceci rappelle le vieux mythe du combat entre Dieu et le Dragon »<sup>554</sup>. Or, nous avons déjà souligné l'importance que les anarchistes octroient à leur combat contre le monstre de la société bourgeoise ainsi que leur hantise de la réalité du présent.

Pour M. Eliade « il importe de souligner un fait : certaines époques historiques, particulièrement tragiques, étaient considérées comme dominées par l'Antéchrist – mais on gardait toujours l'espoir que son règne annonçait en même temps l'imminente venue du Christ », et le mythologue de préciser : « les catastrophes cosmiques, les fléaux, la terreur historique, le triomphe apparent du Mal, constituaient le syndrome apocalyptique qui devait précéder le retour du Christ et le millénium »<sup>555</sup>.

En effet, c'est selon nous dans le cadre d'une rêverie millénariste qu'il faut comprendre l'imaginaire anarchiste qui, comme l'a déjà précisé A. Pessin, est fortement marqué du trajet destruction / rédemption ; cela n'épargne pas, bien entendu, les libertaires argentins.

M. Eliade caractérise les mouvements millénaristes chrétiens par deux éléments centraux que nous retrouvons également dans l'imaginaire anarchiste argentin :

- d'une part, « leurs inspirateurs attendent et proclament la restauration du Paradis sur la Terre, après une période d'épreuves et de cataclysmes terribles »,
- d'autre part on observe « l'idée religieuse » selon laquelle « ce monde-ci – le Monde de l'Histoire – est injuste, abominable, démoniaque ; heureusement, il est déjà en train de pourrir, les catastrophes ont commencé, ce vieux monde craque de tous les côtés ; très prochainement, il sera anéanti, les forces des ténèbres seront définitivement vaincues (...) »<sup>556</sup>.

Or, nul ne peut savoir exactement la forme que cela prendra ; les anarchistes hésitent même à voir dans cette destruction tantôt un événement fatal qui devait de toutes façons se produire, tantôt le résultat de leur propre action, d'où leur hésitation à attendre l'hécatombe et agir pour qu'elle se produise. Toutefois, ils ont quelques intuitions sur l'imminente destruction universelle.

---

554 ELIADE (M.), *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard / Idées, 1963, p. 86.

555 Ibid.

556 Ibid., p. 87-88.

En effet, deux grandes images concentrent leurs rêves de destruction : celle de la chute tonitruante et celle du grand incendie.

### ***La chute tonitruante***

Face au constat de la décrépitude du présent les anarchistes concluent que la fin de ce monde approche inéluctablement : l'humanité se trouve en des « instants suprêmes » où « tout s'écroule, où tout naufrage et tombe ; où tout périra », c'est-à-dire « le vieux », « le mauvais » et « le pourri »<sup>557</sup>. Ils attendent donc une chute tonitruante de ce vieux monde craquelé de partout, annonciatrice des Nouveaux Jours promis par l'Idéal. Cette image va souvent de pair (bien que pas uniquement) avec l'idée de fatalité millénariste déjà évoquée. La société actuelle, et ceux d'en haut qui en sont les maîtres, apparaissent donc aux libertaires comme un fruit pourri qui ne tardera pas à tomber par son propre poids oppresseur. L'opresseur devient ainsi un sorte d'Icare, qui a voulu aller toujours plus haut, finira inéluctablement par tomber. Car, la chute n'est autre chose que la punition de la pesanteur noire<sup>558</sup> exercée par ceux d'en haut.

Alors que l'opprimé est parfois comparé à Sisyphe : le poids écrasant qu'on exerce sur lui fait qu'il ait du mal à monter vers le sommet, c'est-à-dire à réussir son élévation en tant qu'être humain. Mais bientôt, une fois débarrassé du « rocher » qu'il porte, l'opprimé s'élèvera et avec lui l'Humanité. On verra ce changement plus tard, par exemple, sur la couverture de la publication *Culmine*, de Severino Di Giovanni, dans laquelle on peut voir, sur fond de ciel bleu, un grand pic rocheux escaladé par un homme agile et musculeux qui, sans aucun poids qui l'encombre, n'est pas loin d'arriver sommet<sup>559</sup>.

Mais on en est pas encore là ; pour l'instant les libertaires tentent d'avertir Sisyphe de l'imminente chute d'Icare. Car ils considèrent que « du bas vers le haut, l'ascension est difficile, laborieuse ; mais du haut vers le bas... on dégringole si facilement! », de sorte que « la bourgeoisie tombera pour ne plus jamais se relever »<sup>560</sup>. Et « votre chute, bourgeoisie anthropophage, ouvrira la terre et fera déborder la mer pour nettoyer votre sang impur, corrompu depuis autant d'années que vous avez d'existence, jusqu'à ce que la trace de vos pas sur la terre disparaisse. L'abîme vous attend! Race maudite! Je te maudis! »<sup>561</sup>. Ici l'abîme, « leitmotiv de la punition apocalyptique »<sup>562</sup>, vient renforcer l'aspect terrible de la chute et insister sur la fin fatale tant attendue.

Or, la tendance à l'attente quasi passive de cet écroulement du monde prophétisé par

557 GHERRA (P.), « Estridentes! », *La Voz de la Mujer*, N° 9, 1897, op. cit., p. 2.

558 Cf. DURAND (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 122-129.

559 Cf. ALVAREZ (E.), *Severino Di Giovanni*, documentaire, op. cit..

560 *El Rebelde*. Periódico anarquista [Le Rebelle. Périodique anarchiste], V, N° 104, Buenos Aires, 28 Mai 1903, p. 2.

561 *El Rebelde*, N° 1, 1898, op. cit., p. 3.

562 DURAND (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 125.

les premiers libertaires, n'est jamais totalement une simple attente ; elle sera toujours complétée par une ferme volonté de pousser l'édifice fragile du présent pour l'aider à le faire tomber. Autrement dit, le schème de la chute, « solidaire des symboles des ténèbres et de l'agitation »<sup>563</sup>, va de pair avec des images de feu destructeur / régénérateur car celui-ci permet, on le verra, de raccourcir l'attente en agissant.

### *Le feu*

De la flamme au grand incendie, de l'étincelle à l'explosion, le feu est sans doute au centre des rêves de destruction anarchistes.

Lorsqu'A. Ghiraldo exalte son gauchiste rebelle, qu'il appelle « Méphistophélès de la Pampa », c'est toujours dans un environnement igné qu'il le fait évoluer. Le symbolisme du feu est en effet omniprésent, par exemple, dans son conte « Heroica » [Héroïque] : indien et gauchos y combattent l'Autorité, représentée par le régiment des soldats nationaux ; la lutte se déroule sous un « soleil furieux » « qui menace d'être feu », dans une Pampa où « tout brûlait en des crépitements de désespoir et d'angoisse ». Enfin, c'est grâce à un grand incendie qui encercle l'ennemi que les autochtones triomphent : « La Pampa en flammes, servant comme tombe au régiment, symbolisa dans ce crépuscule tragique, le triomphe momentané de l'astuce du gauchiste sur la force disciplinée du chrétien civilisateur et barbare »<sup>564</sup>.

Il s'agit d'un feu purificateur toujours rattaché au chaos apocalyptique régénérateur, par ailleurs souvent associé à l'image du sang fécondant. Le feu cher aux anarchistes rappelle le feu-germe bachelardien puisqu'il suffit d'une étincelle pour embraser le monde : « l'étincelle, comme le germe, est une petite cause qui produit un grand effet. D'où une intense valorisation du mythe de la puissance ignée »<sup>565</sup>, auquel les anarchistes n'échappent point.

Ainsi, par exemple, dans *El Rebelde*, Palmiro rêve-t-il du « jour où la flamme de la Révolution embrasera l'édifice bourgeois »<sup>566</sup> et, plus explicite encore, Virgilio Prajoux, satisfait de l'existence du périodique anarchiste, considère : « à mon sens, il y a un grand besoin du feu purificateur de *Germinal* »<sup>567</sup>.

Dans l'imaginaire libertaire, le feu vient donc imager « la destruction universelle d'où va jaillir le monde nouveau » ; et très souvent, l'imagerie du sang fécondant vient côtoyer celle du feu purificateur, comme pour rappeler que la rédemption viendra ensuite, mais

---

563 DURAND (G.), *ibid.*, p. 122.

564 GHIRALDO (A.), *Carne doliente*, op. cit., p. 8-9.

565 BACHELARD, (G.), *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 86.

566 *El Rebelde*, N° 1, 1898, op. cit., p. 1.

567 *Germinal*. Periódico anarquista [Germinal. Périodique anarchiste], I, N° 15, Buenos Aires, 19 Juin 1898, p. 2.

par la « médiation du sacrifice individuel volontaire »<sup>568</sup>.

On pourrait sans doute multiplier les exemples de cette connivence des images du feu et du sang. Ainsi, par exemple, dans la Pampa ghiraldienne, c'est sous un « soleil sanglant » que « le sang fécondait les champs, et avec le sang, l'Idée »<sup>569</sup>. Encore plus explicite nous semble l'article de Luisa Michel<sup>570</sup> publié par *El Obrero Panadero* de Buenos Aires en 1899. Dans un hommage posthume aux « martyrs de Chicago », au nom des « incendiaires du vieux monde pestilentiel », L. Michel se demande : « Quand viendra-t-il ce jour où la rosée de sang lavera la terre pour une humanité libre ! » ; car c'est après cela que l'on verra pointer « l'aurore de la rédemption ».

On l'aura compris, le feu destructeur-régénérateur annonce la rédemption humaine.

Dans *La Ciudad Anarquista Americana* [La cité anarchiste américaine], P. Quiroule se consacre à une description minutieuse de la vie d'une commune libertaire imaginaire, celle des « Enfants du Soleil », qu'il situe quelque part en Amérique<sup>571</sup> : dans « l'El Dorado ». Dans cette cité paradisiaque où règnent l'harmonie et la liberté, un petit groupe de libertaires se prépare pour délivrer de la tyrannie leurs compagnons européens, qui n'ont pas encore fait la Révolution. Un physicien, appelé Super, peaufine la création du « Vibraliber », un « appareil diabolique », une « arme terrible » avec une « puissance destructrice » incroyable : ses « ondes radioactives » transpercent les cerveaux produisant, comme l'étincelle bachelardienne, « une brûlure imperceptible mais fatale »<sup>572</sup>. Ce sera l'arme qui va « rédimier le vieux continent » et qui « annonce qu'une nouvelle aurore brillera resplendissante sur les ruines de cet affreux chaos social »<sup>573</sup>. Et c'est « la terrible mission » de Super et ses compagnons, réunis dans la « Légion Libertaire », que de faire la Révolution en Europe, qui sera véritablement une « œuvre destructrice ».

Après des années de préparation, les révolutionnaires du nouveau monde se rendent enfin dans le Vieux Continent. Ils choisiront le moment le plus propice, à savoir, pendant la nuit, lors de la célébration des fêtes du royaume, qui ne sont que des

568 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 151.

569 GHIRALDO (A.), *Carne doliente*, op. cit., p. 16 ; 3.

570 Étant donné l'habitude très répandue des libertaires argentins d'hispaniser les noms de leurs compagnons d'ailleurs, nous croyons que l'article pourrait bien être la traduction d'un texte de la Française Louise Michel. Toutefois, la version en français que nous proposons ici correspond à la traduction par nos soins du texte paru en espagnol, sous le titre « Acordaos! Los mártires de Chicago (1887 – 11 Noviembre – 1899) », dans *El Obrero Panadero*, N° 15, 1899, op. cit., p. 1.

571 Malgré le manque de références précises de la part de l'auteur et probablement du fait que ce dernier vécut presque toute sa vie en Argentine, L. Gómez Tovar localise le récit de Quiroule dans ce pays. Cf. GÓMEZ TOVAR (L.), « Geografía de lo imaginario », op. cit. Quoiqu'il en soit, la situation géographique de La Cité Anarchiste Américaine est pour nos propos moins intéressante que son contenu, qui s'avère être un concentré des intuitions libertaires.

572 QUIROULE (P.), *La ciudad anarquista americana*, op. cit., p. 28.

573 Ibid., p. 33-34.

affreuses bacchanales, des « orgies patriotiques » où « des masses compactes et turbulentes » se montrent « ivres d'enthousiasme patriotique et d'eau de vie à bon marché »<sup>574</sup>. Le feu viendra donc purifier cette ambiance fétide de déchéance et de corruption.

« La tâche destructrice de la révolution »<sup>575</sup> aura lieu pendant la nuit et prendra la forme d'un grand incendie à l'aide de la dynamite : « des effrayants incendies qui éclairaient le ciel avec des resplendissements rougeâtres transformaient en bûcher de nombreux point de la capitale du royaume »<sup>576</sup>. Enfin, « la capitale du royaume brûlait de partout, telle un bûcher géant, lorsque les révolutionnaires considèrent terminée leur terrible mission destructrice ... De tout le pouvoir de la monarchie il ne restait plus rien (...) tout avait disparu, tout avait été réduit en cendres par le feu des incendies »<sup>577</sup>.

On voit bien à quel point « l'alchimie politique »<sup>578</sup> évoquée par A. Pessin est présente chez les anarchistes argentins. En effet, l'écroulement du vieux monde aura fatalement lieu, en témoigne la totale déchéance du présent ; or, puisque la fin tarde à venir, pourquoi ne pas donner « un coup de pouce » au destin ? C'est donc par le feu, comme les alchimistes, que l'on pourra accélérer « la maturation du processus révolutionnaire »<sup>579</sup> et donc l'avènement du nouveau monde de l'Anarchie. A. Ghirardo se fait le porte-parole alchimiste dans un discours du 1er Mai 1901, dans lequel il s'insurge contre ce qu'il considère une perte de l'essence révolutionnaire de cette date. Il l'exprime ainsi : « On veut, on prétend rien de moins qu'endiguer dans le lit d'un fleuve doux et pacifique, les courants d'énergie, la lave ardente qui descend, rugissante, du cerveau et du cœur du prolétariat pour former une mer de feu, dans laquelle doivent fatalement brûler, se consommer et s'évaporer tous les préjugés, toutes les formules et toutes les tyrannies »<sup>580</sup> du présent.

Car, comme le souligne Bachelard, « le feu suggère le désir de changer, de brusquer le temps, de porter toute la vie à son terme, à son au-delà. (...) L'être fasciné entend l'appel du bûcher. Pour lui, la destruction est plus qu'un changement, c'est un renouvellement »<sup>581</sup>.

Ainsi, Quiroule précise-t-il : « le développement du plan révolutionnaire avait été si rapide et complet qu'à l'aube les libertaires étaient déjà totalement maîtres de la ville »<sup>582</sup>. Ils proclament donc la « libre commune » : le « triomphe de la révolution » aura été « le

---

574 Ibid., p. 124 ; 127.

575 Ibid., p. 128.

576 Ibid., p. 129.

577 Ibid., p. 131.

578 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 159.

579 Ibid., p. 164.

580 GHIRALDO (A.), discours prononcé dans un miting de la Plaza Once (à Buenos Aires), paru dans *El Sol* N° 118, 19 Mai 1901 et reproduit dans DIAZ (H.), op. cit., p. 108-110.

581 BACHELARD (G.), *La psychanalyse du feu*, op. cit., p. 39.

travail d'une seule nuit »<sup>583</sup>. Nous voyons bien que « tout ce qui change vite s'explique par le feu »<sup>584</sup>.

L'obsession ignée de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se calmera relativement dans les discours une fois les forces anarchistes canalisées en grande partie dans la pratique anarcho-syndicale ; au fur et à mesure que l'anarchisme argentin devient anarcho-sindicalisme, le feu purificateur tend à devenir Lumière qui montre la voie de l'élévation.

Mais l'alchimie politique trouvera son apogée dans la violence mise en œuvre bien après les discours les plus enflammés, dans les années 1920, par quelques illégalistes dont Severino Di Giovanni est probablement la figure la plus proéminente.

Pendant la grande campagne d'agitation anarchiste qui aura lieu en Argentine pour tenter d'épargner aux anarchistes Sacco et Vanzetti la peine de mort aux États-Unis, Di Giovanni écrit dans sa publication *Culmine* : « Les heures courent vite, chaque seconde qui passe doit être une catapulte lancée violemment contre la forteresse de la réaction bourgeoise. Ne perdons pas de temps à discourir sur comment et quand doit-on agir (...). Soyons ennemis des ordres du jour et des assemblées remplies de démagogues : AGIR, AGIR, AGIR, comme la foudre, forts comme le cyclone, puissants comme un cataclysme! »<sup>585</sup>.

Di Giovanni voudrait en même temps purifier le présent et vivre tout de suite le futur et c'est dans ce but qu'il agit, par la bombe comme par la plume. Pour lui, les armes servent à « liquider la maladie corrosive », à « faire une entaille pour isoler la gangrène »<sup>586</sup>. Son intention est donc purificatrice mais aussi « civilisatrice » ; ainsi s'exprime-t-il après le coup d'état militaire survenu en Argentine en septembre 1930 : « Agiter l'esprit humain, se rebeller en cette heure obscure, venger ceux qui tombèrent sous le poids de la barbarie et de la prépotence bourgeoise doivent être les devoirs constants de chaque révolutionnaire, aujourd'hui, demain, toujours » ; et l'anarchiste voudrait déchirer les ténèbres : « Élevons avec toutes les forces de nos êtres la flamme de la foi, la lumière de l'idéal, la vertu révolutionnaire qui furent toujours les meilleurs espoirs de notre mouvement. En action! »<sup>587</sup>.

S'il propose la destruction du présent c'est donc parce qu'il rêve de l'élévation de

---

582 QUIROULE (P.), *La ciudad anarquista americana*, op. cit., p. 132.

583 Ibid., p. 133.

584 BACHELARD (G.), *La psychanalyse du feu*, op. cit., p. 23.

585 DI GIOVANNI (S.), « Tengan cuidado los verdugos de Sacco y Vanzetti », *Culmine* N° 9, cité par BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit., p. 49.

586 Lettre de Severino Di Giovanni à Ugo Treni et à Adone Moscallegra, 27 Mars 1930, cité par BAYER (O.), *ibid.*, p. 256.

587 « Acción! », article de Di Giovanni sous le pseudonyme de Mario Vando, paru dans *Anarchia* N° 12 et reproduit dans *Ibid.*, p. 298-299.

l'humanité, il voudrait « changer le plat de lentilles contre un héritage fabuleux de sommets inaccessibles »<sup>588</sup>. Mais pour cela il faut d'abord un réveil collectif, une prise de conscience générale de la situation chaotique du présent ainsi que de la puissance que chacun pourrait et devrait mettre en œuvre pour terminer une fois pour toutes avec la tyrannie. C'est dans ce sens qu'il entend son travail d'éditeur ; lorsqu'en 1930 Di Giovanni lance le premier numéro du périodique *Anarchia*, il affiche parmi les buts de sa publication, « la formation de l'individualité consciente ». Malgré des méthodes non partagées par la majorité des anarchistes argentins des années 1920, le souci pédagogique de l'italien et ses rêveries d'élévation humaine le rapprochent de ses contemporains libertaires. Mais il se montrera bien plus impatient que ceux-ci et trouvera dans la dynamite le moyen de précipiter l'avènement du futur radieux dont il rêve. Car pour lui « attendre méssianiquement (sic.) est un délit. Il est nécessaire d'intervenir, de réfléchir aux moyens d'imposer le *bastia!* (...) L'agitation est urgente! »<sup>589</sup>. C'est pour cela qu'il écrit dans son nouveau périodique que « tout ce qui servira pour accélérer la chute du système social présent aura notre soutien le plus fervent et inconditionnel » et Di Giovanni de préciser : « le passé, pour nous, reste derrière, devant il y a l'avenir. Marchons! »<sup>590</sup>.

Bien qu'ils soient plus prégnants au début de la période choisie, les rêves de destruction ne disparaissent pas totalement. Ainsi, par exemple, pourra-t-on lire en 1920, dans *El Libertario* : « Réfléchissez, ouvriers, et à l'œuvre! Un coup d'épaule, un coup de pouce et la société tombera, et une nouvelle, tout amour, charme et poésie, surgira comme le phœnix de ses cendres »<sup>591</sup>.

De la même manière, la rêverie rédemptrice qui met en œuvre un trajet imaginaire axé sur une verticalité ascendante, est présente déjà très tôt chez les libertaires argentins. Dès 1894, les boulangers organisés, qui éditent à Buenos Aires *El Obrero Panadero*, proclament dans le premier numéro de la dite publication : « Nous hissons le drapeau de la rédemption humaine et de la dignité de l'ouvrier piétinée par les puissants »<sup>592</sup>, et d'encourager le lecteur : « dressons-nous à la hauteur de la dignité qui correspond à tout homme »<sup>593</sup>.

Mais c'est à partir de la seconde moitié de la période considérée, que la rêverie destructrice tend d'une manière générale à laisser sa place aux rêves de l'élévation de

588 DI GIOVANNI (S.), *Fragmentos del reino de Psique*, cité par BAYER (O.), *ibid.*, p. 219.

589 *Anarchia*, N° 2, 15 avril 1930, cité par BAYER (O.), *ibid.*, p. 241.

590 *Anarchia*, N° 1, 11 avril 1930, cité par BAYER (O.), *ibid.*, p. 238-239.

591 ILLENATOM (I.), « ¿Dónde vamos? », *El Libertario*, N° 1, 1920, *op. cit.*, p. 8.

592 « Nuestros propósitos », écrit par La Commission de Rédaction, *El Obrero Panadero*. Organo de la Sociedad Cosmopolita de Resistencia y colocación de Obreros Panaderos [L'Ouvrier Boulanger. Organe de la Société de Resistance et d'Embauche des Ouvriers Boulangers ], I, N° 1, Buenos Aires, 16 Septembre 1894, p. 1.

593 MAZZOLA (J. B.), « A los obreros panaderos », *El Obrero Panadero*, *ibid.*, p. 2.

l'homme. Tout se passe comme si « le sacrifice » inauguré en 1909 par l'attentat commis avec succès par Simón Radowitzky, devenu le premier héros anarchiste du pays, avait renforcé le redressement postural toujours présent chez les libertaires.

Nous avons déjà souligné l'importance de la notion de sacrifice volontaire lorsque nous avons évoqué le parcours du héros anarchiste, sacrifice qui vient inaugurer la rédemption du peuple et qui est complété par le sacrifice collectif, pas précisément volontaire mais tout aussi annonciateur, des « victimes tombées » pour l'Idéal lors des grèves et manifestations de rue. A travers ce sacrifice, le sang répandu (du tyran comme des « victimes ») annonce donc le début de la rédemption espérée, qui deviendra désormais l'axe de l'imaginaire libertaire.

Les anarchistes cesseront progressivement de concentrer leur attention sur la destruction du présent pour commencer, d'une certaine manière, à tenter de « vivre » le futur : tout en combattant la société dite bourgeoise, ils rêvent de « civilisation », c'est-à-dire de tout ce qui humanise l'homme et élève son esprit.

C'est dans ce contexte qu'E. López Arango, dans les années 1920, écrira : « il ne suffit pas de détruire les effets immédiats du mal-être ; il faut détruire le système. Et pour opérer un changement aussi profond dans l'agencement de la société, il faut avoir conscience de ce que l'on détruit »<sup>594</sup>. Bien sûr, on continue de parler de destruction, mais elle n'est plus conçue de la même manière qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les termes « changement » et « conscience » deviennent clé pour comprendre cette seconde période : la disparition du régime actuel pourrait finalement être une question de changement progressif des mentalités, et pour que cela arrive, la conscience de sa propre puissance et de son propre rôle s'avère fondamentale. « C'est avec des raisons et non pas avec des bâtons que le monde sera conquis », estime encore López Arango. Les libertaires s'intéresseront désormais moins à la destruction qu'à la rédemption, en mettant en œuvre, dans leur combat contre le Monstre, des armes plus « constructives », si l'on nous permet de nous exprimer ainsi.

---

594 LOPEZ ARANGO (E.), *Ideario*, chapitre I, Buenos Aires, ACAT, 1942, reproduit entièrement dans RAMA (C.), *El anarquismo en América Latina*, op. cit., p. 111.

## 2.C- Rêves d'élévation de l'homme

### Civilisation contre barbarie

« La société moderne occidentale s'est construite (...) sur l'idée d'une nette séparation entre la liberté de l'homme et le déterminisme de la nature », rappelle D. Colson. En effet, on assiste, depuis trois siècles, à une « construction dualiste de la réalité » qui met en conflit l'humain et le non-humain, la culture et la nature, l'esprit et la matière. Or, selon cette vision, l'homme, qui appartient au monde naturel, doit devenir véritablement humain et accéder au monde de la culture : « c'est en se libérant qu'il devient homme, en s'opposant radicalement à cette nature qui l'enveloppe, qu'il est supposé faire naître un autre monde, qualitativement différent, non naturel, le monde de la "liberté" »<sup>595</sup>. Ainsi, la pensée moderne occidentale se propose-t-elle la maîtrise de la nature grâce à la science et la technique ainsi que le triomphe de l'humain et de son œuvre la plus achevée, la culture.

En 1845, l'écrivain et pédagogue argentin Domingo Faustino Sarmiento<sup>596</sup>, publie un essai célèbre<sup>597</sup> qui introduit en Argentine l'opposition civilisation / barbarie. Pour l'auteur, « la ville est le centre de la civilisation argentine » : « l'homme de la ville porte le costume européen, vit de la vie civilisée telle que nous la connaissons partout : c'est là où se trouvent les lois, les idées de progrès, les moyens d'instruction, une organisation municipale, le gouvernement régulier, etc. ». Alors que l'immense campagne est pour lui synonyme de barbarie : « en sortant de la ville tout change d'aspect » ; ainsi « la vie pastorale » rappelle-t-elle le souvenir de « la vie primitive des peuples, la vie éminemment barbare et stationnaire »<sup>598</sup>. Son projet entend donc en finir avec l'ignorance

---

595 COLSON (D.), « La science anarchiste », op. cit., p. 90.

596 Francophile et partisan d'un pays centralisé, Sarmiento (1811-1888), dit « le Père de l'École » en raisons de ses constantes préoccupations pédagogiques, sera président de l'Argentine de 1869 à 1874, s'occupant tout particulièrement d'éducation et de culture. En tant qu'écrivain, il est l'auteur, entre d'autres nombreux écrits, de *De la educación popular* [De l'éducation populaire] (1849) et d'un essai de sociologie intitulé *Conflictos y armonías de las razas en América* [Conflits et harmonies des races dans le Continent Américain] (1883).

597 Il s'agit de *Civilización i barbarie. Vida de Juan Facundo Quiroga. Aspecto físico, costumbres i hábitos de la República Argentina* [Civilisation et barbarie. Vie de Juan Facundo Quiroga. Aspects physiques, coutumes et habitudes de la République Argentine], édité à Santiago du Chili en 1845. Le titre a évolué au fur et à mesure des éditions : la dernière édition du vivant de l'auteur s'intitule *Facundo. Civilización y barbarie en la Pampas argentinas* [Facundo. Civilisation et barbarie dans la Pampa Argentine] ; de nos jours l'œuvre est connue sous le titre abrégé de *Facundo. Civilización y barbarie*. Cet essai fut écrit à peine 35 ans après l'indépendance du pays et avant même l'existence de la Constitution Argentine (qui date de 1853), dans un contexte de guerres internes entre « unitaires », partisans d'un gouvernement centralisé et « fédéraux », adeptes d'une organisation fédérale du pays. Sarmiento, « unitaire », est alors exilé au Chili, et attend la fin de la dictature du fédéral Juan Manuel de Rosas, auquel il entend s'opposer par cette biographie de Facundo Quiroga, caudillo régional et principal combattant du dictateur. Toutefois, l'un comme l'autre incarnent selon Sarmiento la « barbarie » de cette époque sanglante.

598 SARMIENTO (D. F.), *Facundo. Civilización y barbarie*, Madrid, Ediciones Cátedra, col. Letras Hispánicas, 1993, p. 66-67.

et l'analphabétisme et apporter ainsi la « civilisation » à tout le territoire du pays.

Très vite, exaltée par les positivistes de la dite « génération des 1880 », la devise devient « civilisation *contre* barbarie », englobant une grande partie de la problématique de la modernité, dont la vision prométhéenne, on le voit, marquera aussi les mentalités argentines.

En effet, dans la jeune société argentine du début du XX<sup>e</sup> siècle, en pleine formation, chacun voudrait incarner cette « civilisation » si hautement considérée, entendue comme une vision « à l'européenne » de la modernité et du progrès<sup>599</sup> ; or, les libertaires n'en feront pas une exception.

Nous avons déjà ébauché les caractéristiques fondamentales de la réalité telle qu'elle est perçue par les anarchistes argentins et qui peut se résumer en deux mots : société barbare. Car, à la vision de la modernité, du progrès et de la civilisation, inséparable du système capitaliste, prônée par les élites argentines au pouvoir, les anarchistes opposeront leur propre vision, qu'ils considèrent la « vraie civilisation » et le « véritable progrès » qu'apportera l'Anarchie ; tout le reste n'est donc que barbarie.

Et pour combattre tout ce qui représente pour eux « la barbarie » et « les ténèbres », les libertaires tenteront d'incarner « la vraie civilisation » ; il faut donc se couper d'une manière radicale de sa propre barbarie et par conséquent, de rompre avec la société établie.

Or, préparer la Société future consiste à incarner, ici et maintenant, l'Idéal ; l'Anarchie doit donc être « vécue ». C'est la raison pour laquelle la tâche des anarchistes argentins ne se cantonne pas au domaine syndical ; en effet, les libertaires s'intéresseront profondément à tous les domaines de la vie quotidienne puisqu'ils refusent de considérer l'homme en tant que seul producteur ou acteur purement économique.

Ainsi, dans le domaine de la vie privée, depuis l'amour et la sexualité, en passant par les coutumes populaires au sens large, jusqu'au temps consacré au loisir, les anarchistes auront-ils toujours leur mot à dire. Leur souci vis-à-vis de ces questions s'avère clairement pédagogique, se veut « civilisateur » et donc empreint d'une ferme volonté de combattre la barbarie sur tous les fronts. Cette volonté doit impérativement être mise en perspective avec les idées eugénistes et néo-malthusiennes, en vogue dans cette Argentine positiviste des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, et auxquelles les anarchistes rendront, à leur manière, un hommage tout aussi enthousiaste que celui des autres secteurs sociaux<sup>600</sup>. Le combat contre « les ténèbres de l'ignorance »<sup>601</sup> devient

---

599 On peut trouver un bon aperçu des mentalités argentines de l'époque dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario, Madrid, Alianza editorial, 1996.

600 Cf. BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit.

601 Ce sont les termes employés par un groupe anarchiste du quartier Villa Crespo (Buenos Aires) qui voudrait reprendre la propagande dans le quartier, cf. *La Protesta*, 3 Décembre 1924, propos cités par BARRANCOS (D.), *ibid.*, p. 312.

pour eux central ; seul un individu « pur » et « à l'esprit élevé » peut préparer la transformation radicale qu'implique la vie dans une société véritablement libre. Tous les efforts libertaires vont concourir dès lors à l'élévation de l'homme dans tous les aspects de sa vie, imprimant à l'imaginaire des « fortes colorations positivistes, scientistes, éducatrices »<sup>602</sup>.

Parmi les questions abordées par les libertaires en Argentine, l'amour et la sexualité sont sans doute au centre de leurs préoccupations. Le rejet de l'institution du mariage (dans le cadre de leur refus de toute institution) est une des caractéristiques majeures de la vision libertaire du couple, qui doit s'unir en toute liberté et sans autre avis que celui des intéressés. Mais ces questions ne traduisent pas uniquement le point de vue idéologique des anarchistes ; elles laissent transparaître également (comme tout autre domaine, bien entendu) des rêves fondamentalement diurnes<sup>603</sup>, très prégnants dans l'imaginaire anarchiste argentin.

Dans leur souci de se débarrasser de tous les « vices » sociaux, parmi lesquels les « bacchanales » attribuées à « ceux d'en haut » font partie des plus répudiés, les libertaires n'hésiteront pas à introduire la sexualité et le plaisir (sujets cantonnés, à l'époque, à la sphère privé) dans l'arène publique. Or, malgré des discours qui se voudraient sans préjugés, l'imaginaire de l'époque semble l'emporter dans la rêverie libertaire, laissant pour la vie future une certaine idée de « l'amour libre » et gardant pour le quotidien des pratiques teintées par « la morale sexuelle prédominante »<sup>604</sup>, dans le cadre desquelles l'union libre apparaît bien entendu comme une transgression.

Par ailleurs P. Quiroule s'attachera, dans les années 20, à préciser la différence entre « amour libre » et « union libre », différence qui avait déjà été soulignée par l'anarchiste argentine Mercedes Gauna en 1913. En effet, l'amour libre signifie la possibilité, pour un homme comme pour une femme, de changer de partenaire au cours du temps et des aléas du cœur ; or, en aucun cas les libertaires argentins de la période acceptent-ils la notion de simultanéité dans les rapports amoureux. Comme le précise D. Barrancos, « la promiscuité et l'adultère » représentent « des *terrifiantes descentes* dans l'échelle morale de l'anarchisme »<sup>605</sup>. Ils seront fermement condamnés, d'autant plus que l'union libre permet à tout moment la rupture d'un contrat affectif purement moral : changer de partenaire est possible (bien que plus en théorie qu'en pratique) à condition d'avoir rompu ce contrat avec le partenaire précédent. Les termes de D. Barrancos nous semblent particulièrement justes à la vue de l'obsession élévatrice des anarchistes argentins et de leur hantise permanente de toute « descente » sous quelque forme que ce soit. C'est à nos yeux à la lumière de cette hantise qu'il faut comprendre, par exemple,

---

602 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 215.

603 Au sens attribué par DURAND (G.) dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit.

604 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 174.

605 BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit., p. 256. Le souligné est à nous.

que certains anarchistes proches de Di Giovanni n'aient pas vu d'un très bon œil sa relation amoureuse avec América Scarfó<sup>606</sup>, même s'il avait déjà rompu avec la mère de ses enfants et que celle-ci, Teresina, avait une relation très amicale avec la nouvelle compagne de Severino<sup>607</sup>. Par ailleurs, la désapprobation d'une partie de l'entourage du couple poussera la jeune América à écrire une lettre au libertaire français E. Armand, pour le « consulter » et lui demander son « avis » sur cette relation hors normes. Dans cette lettre elle considère que « l'amour véritable est pur. Il est un soleil dont les rayons aveuglent ceux qui ne peuvent pas escalader les hauteurs (...) Rendons à la beauté, aux plaisirs de l'esprit, à l'amour, le culte qu'ils méritent »<sup>608</sup>. Ces appréciations ne sont pas uniquement celles d'une jeune fille amoureuse, elles sont aussi celles d'une anarchiste en pleine consonance avec la rêverie de ses homologues contemporains.

En effet, déjà en 1915, un débat s'était instauré dans la presse libertaire autour de la question de l'amour et du plaisir. La « Liga de Educación Racionalista Argentina » organise même une table ronde pour réfléchir à la notion de plaisir ; les conclusions manifestent clairement les rêves d'élévation de l'homme que nous nous efforçons de décrire dans ces pages. Ainsi, les intellectuels libertaires réunis, après avoir établi une distinction entre « les plaisirs matériels, qui correspondent aux besoins physiques » et « les plaisirs intellectuels, artistiques, affectifs, moraux », ils concluent que les plaisirs « moraux » sont « supérieurs » aux plaisirs « matériels ». Quant au plaisir sexuel, il ne résulte pas banni de la vie, bien entendu, mais il doit lui aussi contribuer à l'élimination de la barbarie : « l'acte sexuel » est préconisé « entre deux êtres physiquement sains, à l'esprit cultivé et réciproquement amoureux »<sup>609</sup>.

Bref, l'esprit doit à tout moment maîtriser le corps car le premier est toujours du côté de la civilisation alors que le second pourrait très vite céder à la barbarie ; la culture doit donc constamment l'emporter sur la nature. Dans le combat entre civilisation et barbarie nul ne peut laisser triompher cette dernière. Autrement dit, Prométhée doit toujours emporter le combat contre Dionysos.

Ainsi, les libertaires déclareront-ils la guerre à tous les « vices » qui rabaissent l'homme à un état méprisable. Parmi ceux-là, l'alcool prend une place privilégiée : les libertaires se feront ainsi l'écho des préoccupations sanitaires et hygiénistes de l'Argentine des années 1900. En outre, l'ivresse est totalement proscrite, puisqu'elle obscurcit l'esprit et corrompt la raison en abrutissant l'homme.

Lorsqu'en 1902 surgit l'idée de créer une Maison du Peuple à Buenos Aires, le projet de création déclare : « Le service de café-bar ne satisfera que des commodités utiles et salubres ; les boissons alcoolisées seront absolument exclues pour corriger le vice funeste

---

606 CF supra, partie II, Chapitre 1.C. : parcours du héros

607 Voir BAYER (O.), *Severino Di Giovanni*, op. cit.

608 Lettre d'América Scarfó à Emile Armand, daté du 3 Décembre 1928 et publiée par *L'en Dehors* du 20 Janvier 1929 ; elle est reproduite dans BAYER (O.), *ibid.*, p. 141-144.

609 *La Protesta*, 14 Juillet 1914, cité par BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit., p. 245.

qui dégénère et abruti, et diffuse la plus noire misère et la désolation de tant de foyers prolétaires »<sup>610</sup>.

D. Barrancos signale l'existence, chez les libertaires des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, d'une véritable « croisade anti-alcool »<sup>611</sup>, menée grâce à des nombreux outils pédagogiques, tels que les publications, les conférences et les soirées théâtrales.

Cette croisade s'étendra également à « la fainéantise », souvent vue comme une conséquence du penchant éthylique. Malgré une large diffusion en Argentine, du célèbre *Droit à la paresse* écrit par le Français Paul Lafargue en 1880, la plupart des libertaires argentins se détacheront de ces idées : la paresse sera considérée comme un véritable « vice » qui mène à la misère matérielle puis à la misère morale, sommet de toute déchéance. Ainsi, en franche opposition à P. Lafargue, le libertaire argentin Ricardo Carrencá affirme : « la fainéantise est un mal qui réside dans la société et puisque nous luttons contre les maux sociaux, nous devons lutter contre celui-ci qui, malheureusement, attaque beaucoup des nôtres »<sup>612</sup>. Or, déjà en 1898 un projet d'école libertaire, qui se donnait pour but « la régénération de l'espèce humaine », entendait combattre ce vice. L'École Libertaire se proposait ainsi « d'empêcher [chez l'élève] que l'aptitude productive se distende à cause de l'habitude d'une vie parasitaire » ainsi que de lui inculquer « la conscience de la laideur de mener une vie parasitaire » ; bref, il est précisé que « les instincts de rapacité, de paresse ou d'inimitié ne seront pas tolérés »<sup>613</sup>.

La croisade prométhéenne menée par les libertaires, aux allures nettement pédagogiques, trouvera dans l'art et la culture un soutien fondamental.

Dans un article intitulé « Credo estético » [credo esthétique]<sup>614</sup> A. Ghirardo présente son idéal de l'art, qui ne peut exister selon lui que pour servir l'Idée. « Comprendre la beauté – dit-il – l'aimer, s'identifier à elle, s'imprégner de ses effluves sublimes, revient à se préparer pour penser noblement, à élever l'intelligence à la hauteur des harmonies sereines, où la vie se purifie et se déploie ». Et après déplorer le succès de « ces créations vides, banales et frivoles » qui prolifèrent dans « la médiocrité ambiante », il vaticine : « bientôt arrivera le moment où la lumière sera faite » et où « tous les inconscients du monde » se tourneront vers l'art véritable, c'est-à-dire celui qui élève l'âme humaine. Et Ghirardo de convier : « oh, poètes, mes frères! (...) chantez la gloire de la lumière triomphale parmi les brumes épaisses formées par l'ignorance et le fanatisme et vous aurez fait ainsi œuvre de poètes-hommes. Croyez-moi : seulement alors vous aurez

610 Tiré du Projet de création de la Casa del Pueblo, Buenos Aires, 1902, paru dans *La Protesta* du 18 Mai 1902, cité dans BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit., p. 295.

611 BARRANCOS (D.), *ibid.*, p. 300.

612 Propos de Ricardo Carrencá recueillis par BARRANCOS (D.), *ibid.*, p. 302.

613 MOLINA Y VEDIA (J.), Proyecto de Escuela Libertaria, paru dans *La Protesta Humana*, N° 27, Buenos Aires, 13 Février 1898, reproduit dans ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 502-503.

614 Selon DIAZ (H) cet article fut publié plusieurs fois par A. Ghirardo ; la première parution serait celle de la première édition de *Los Nuevos Caminos* (1901). Nous utilisons la version tirée de *Crónicas Argentinas*, s/d, reproduite entièrement par DIAZ (H), op. cit., p. 110-115.

réalisé l'idéal de l'art. Nous voulons donc que l'artiste soit un homme d'idées ». Car, l'art sans « mission sociale » n'est rien.

Bien plus tard, en 1924, P. Quiroule sera du même avis. Selon lui, il faut se demander « quelle influence moralisatrice, ou plutôt civilisatrice, exerce [l'art] sur la mentalité collective? ». Et tout en soulignant son « influence régénératrice », il précise : « nous entendons que si l'art a une mission sociale supérieure à accomplir, celle-ci ne peut être que celle de contribuer à la réalisation d'une étique de floraison humaine dans l'égalité – économique et libertaire – des individus »<sup>615</sup>.

Dès lors, les pratiques culturelles et artistiques deviendront pour les libertaires, non seulement un véhicule de propagande idéologique mais aussi et surtout une manière de « vivre » quelques instants un bout de la vie future, une vie de laquelle serait bannie toute la déchéance du présent.

La guerre déclarée par les anarchistes argentins au carnaval constitue à nos yeux un bon témoignage de cela. Comme le souligne avec justesse J. Suriano, cette « guerre au carnaval » s'inscrit dans le cadre de la recherche libertaire de « divertissements sains et rationnels »<sup>616</sup>. Le carnaval était, en effet, la fête populaire par excellence dans l'Argentine du début du XX<sup>e</sup> siècle. Des milliers de personnes y participaient chaque année, avec une profusion de déguisements évoquant souvent l'univers rural du gaucho, cet être toujours soupçonné de connivence avec la barbarie<sup>617</sup>. « Dans ce contexte, l'anarchisme combattait le sens profond du carnaval car il concevait un modèle de divertissement souhaitable en rapport à son adhésion fervente (...) à la raison, et dans ce sens, cette fête représentait précisément le contraire à ses aspirations, puisqu'elle était perçue comme une manifestation de totale irrationalité »<sup>618</sup>, précise J. Suriano.

Et A. Ghirardo lui donne raison dans un paragraphe de son roman *Humano ardor*, intitulé « Carnaval de province » où il n'épargne pas son mépris : « ces fêtes de carnaval se célébraient alors d'une façon primitive, presque barbare » ; et l'auteur, qui s'indigne de la tolérance générale vis-à-vis de ces festivités, d'ajouter : « ce divertissement, si l'on peut l'appeler ainsi, était brutal, violent et presque féroce ». Il s'agit en somme d'un « jeux barbare », sorte de « fatalité collective » presque incontournable.

Ainsi, n'est-il pas difficile d'adhérer au commentaire de J. Suriano, qui signale : « le carnaval était interprété [par les anarchistes] comme une fête des sens libérés du poids de la raison, qui paralysait le sens de la logique, annulait la faculté de réflexion de l'individu

---

615 QUIROULE (P.), « Nuestro concepto del arte », La Revista Blanca, Madrid, 15 Septembre 1924, p. 28-30, p. 21. Les conceptions de P. Quiroule, correspondant à Buenos Aires de *La Revista Blanca* de Madrid, rentrent totalement dans la ligne éditoriale de cette importante publication anarchiste espagnole. Voir LOPEZ CAMPILLO (E.), « Vanguardia burguesa y cultura anarquista en la Revista Blanca (1923-1936) », dans HOFMANN (B.), op. cit., p. 237-242.

616 Cf. SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 152-156.

617 Cf. supra, partie II, chapitre 1. A, qu'est-ce qu'un gaucho?.

618 SURIANO (J.), *ibid.*, p. 153-154.

ainsi que le sens moral »<sup>619</sup>.

Le carnaval concentre donc tous les « vices sociaux » que les libertaires combattent ; ils y verront un affreux déchaînement de pulsions collectives, de corps mêlés qui, à l'aide de l'alcool, se laissent aller aux bas instincts. En outre, cette fête détruit en quelques jours le travail de toute une vie consacrée à la conscientisation et à l'élévation spirituelle du peuple. C'est donc une déchéance qui jure avec les rêves de régénération humaine. Une fois de plus l'analyse de Suriano nous semble très pertinente lorsqu'il souligne que le carnaval est perçu par les anarchistes argentins comme « une manifestation rudimentaire de divertissement, liée à une forme atavique et à une régression dans le passé, dont les origines remontent jusqu'aux temps de corruption débridée que représentent les fêtes païennes des saturnales de l'Empire Romain »<sup>620</sup>.

Il est aisé de constater, encore une fois, la prégnance du mythe dans l'imaginaire anarchiste argentin. Indéniablement, Prométhée, héros civilisateur par excellence, ne peut tolérer que Bacchus (Dionysos) s'octroie, ne serait-ce que pour le temps de trois jours, une quelconque emprise sur le peuple. Car tous les efforts sont consacrés à « vivre moins bestialement »<sup>621</sup> ; il faut absolument « dominer, organiser et humaniser jusqu'à la fin » « le chaos »<sup>622</sup>.

Dans ce sens la « soirée » représente pour les anarchistes le modèle idéal de divertissement, qui doit avoir un apport « culturel » et donc, comme le souligne D. Barrancos, une triple fonction de propagande, d'éducation et de divertissement. C'est pour cela qu'en général, la soirée libertaire type comporte : au début de la période une conférence-débat, progressivement remplacée par une pièce de théâtre, puis de la musique « révolutionnaire », pour ensuite se terminer par un bal populaire.

Ces soirées, souvent complémentaires des pique-nique organisés dans la nature, se voulaient également un contre-poids aux fêtes patriotiques et au carnaval ; bref, une manière de proposer au peuple des loisirs « civilisés » et de combattre ainsi la barbarie sociale.

Or, en ce qui concerne la danse, il est intéressant de constater la grande méfiance<sup>623</sup> des anarchistes, du moins au début de notre période, vis-à-vis de cette pratique populaire si répandue. Dans les *conventillos*, par exemple, il était habituel (malgré l'interdiction) d'entendre toutes sortes d'instruments jouer les rythmes les plus variés, représentant le cosmopolitisme de ses habitants. La danse était sans doute un des liens sociaux fondamentaux chez les plus défavorisés et c'est probablement cela qui poussera les

---

619 Ibid., p. 154.

620 Ibid.

621 PRAT (J.), « Fragmento », La Voz del Campesino [La voix du paysan], I, N° 1, General Pico, La Pampa, Septembre 1925, p. 1.

622 GILIMON (E.), *Hechos y comentarios*, op. cit., p. 129.

623 Cf. SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 152 ; BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit., p. 310.

libertaires à l'incorporer aux moments de loisirs qu'ils organisent. Il n'en reste pas moins que, sans totalement la combattre comme dans le cas du carnaval, l'agitation et le rapprochement des corps que représente la danse sera plus tolérée qu'encouragée par les anarchistes argentins. Et parmi les principaux « suspects » se trouve bien évidemment, le Tango. Danse marginale et passionnelle par excellence, dansé à l'origine par des maquereaux et des prostituées, il était loin de combler les rêves d'élévation culturelle et spirituelle des libertaires des années 1900. Ainsi, D. Barrancos précise-t-elle : « son origine était une menace à la morale préconisée, et ceux qui le pratiquaient étaient franchement répudiés, du moins pendant une bonne partie des premières décennies [du XX<sup>e</sup> siècle] »<sup>624</sup>. Les anarchistes argentins, participant fidèlement à l'imaginaire du pays, ne dérogeront pas cette règle et il faudra attendre quelque temps avant que les intellectuels, libertaires ou non, acceptent le Tango comme une véritable composante de la culture populaire.

On l'aura compris, « deux géants humains » sont en « lutte terrible et inégale » : « le cerveau » (avec « le bras », son allié) et « la passion » (dont « l'alliée » est « l'ignorance »). Le bras, « force positive », doit toujours obéir au cerveau et non pas à la passion qui, elle, doit être « bannie de la lutte émancipatrice »<sup>625</sup>.

Faire œuvre de civilisation libertaire signifie donc de combattre la passion et l'ignorance qui font plonger l'homme dans les ténèbres de sa propre barbarie. « Il est de notre devoir d'humaniser tous les hommes qui feront la Révolution », soutient l'Argentin Julio Barcos en 1921, qui considère que « plus le degré de conscience des masses laborieuses sera important, plus le niveau de leur morale révolutionnaire sera élevé et, par conséquent, leur capacité pour construire le nouvel échafaudage des institutions libres dans la future société (...) sera d'autant plus importante. C'est pour cela que la seule chose qui puisse nous faire craindre pour le sort de la Révolution est l'état de barbarie des foules »<sup>626</sup>.

Tous les efforts seront dirigés vers le combat de « la barbarie », associée au ténèbres, alors que la « civilisation » devient synonyme d'élévation, de Lumière, de pureté. Or, comme l'assure clairement P. Quiroule, « l'homme fuira les ténèbres » grâce à la « raison »<sup>627</sup>.

La quête d'élévation concerne, on l'a vu, tous les domaines de la vie. Car si l'anarchie mènera tout naturellement à l'élévation *économique et sociale* des plus démunis, celle-ci n'est pas une fin en soi mais juste une heureuse conséquence de l'action de « ceux qui

---

624 BARRANCOS (D.), *ibid.*

625 SEGUNDO (J.), URIARTE (J.), « El brazo emancipador », *La Protesta Humana*, N° 28, 1916, op. cit., p. 2.

626 BARCOS (J.), « Entre los míos », *Cuasimodo. Revista quincenal*, II, N°14, Buenos Aires, 4 Avril 1921, p. 11.

627 QUIROULE (P.), *Ciudad anarquista ...*, op. cit., p. 14.

luttent pour élever leur condition de salariés à celle d'hommes»<sup>628</sup> ; c'est cela le fondamental, que ceux d'en bas, abrutis par un système monstrueux, conquièrent leur véritable humanité grâce à leur élévation intellectuelle et morale. Il s'agit donc d'un effort de conscientisation vis-à-vis de « ceux d'en bas ».

« Je crois à la civilisation lorsque je dirige mon regard vers les conscients prolétaires qui, tels de nouveaux titans, consacrent leurs efforts à se débarrasser de l'hydre répugnante qui entoure et opprime leur corps et tente d'aplatir leur dignité », s'exclame en 1910 un anonyme sous le pseudonyme de « Pluton »<sup>629</sup>.

Serpent monstrueux à sept têtes combattu par Héraclès (Hercule), l'hydre apparaît ici en tant que symbole de tous les vices sociaux combattus par un Prométhée de plus en plus rationnel : elle doit donc être combattue par la Raison et la Science libertaires, seules capables d'apporter la Lumière de la liberté.

En effet, l'élan civilisateur des anarchistes se traduit par une rêverie ascensionnelle qui convoque constamment des images visuelles de lumière solaire purificatrice.

Après avoir sondé les abîmes obscurs de la société du présent et annoncé sa chute tonitruante, les libertaires entendent aider Sisyphe à se débarrasser du rocher qui l'encombre pour lui permettre enfin de réaliser pleinement son geste vertical vers le sommet. Car, comme le souligne Bachelard, « l'être qui monte voit s'effacer les dessins de l'abîme. Pour lui, l'abîme se dissout, s'embue, se trouble »<sup>630</sup>. C'est ce redressement postural qui fera du gaucho-centaure un sagittaire, opérant le passage du rebelle primitif au révolté conscient<sup>631</sup>. Et « en prenant conscience de sa force ascensionnelle, l'être humain prend conscience de tout son destin. Plus exactement, il sait qu'il est une matière d'espérance »<sup>632</sup>.

Or, l'anarchisme voit le futur d'un œil résolument optimiste. Basée sur une profonde foi dans le Progrès, la vision libertaire est celle d'une grande espérance : l'humanité, debout, s'achemine inéluctablement vers « un monde nouveau fortifié par un soleil de justice » dont « les puissants rayons de lumière » « éclaireront les intelligences »<sup>633</sup>. Ainsi, « la torche de la vérité éclairera avec ses rayons purificateurs »<sup>634</sup> tous ceux qui, par leur révolte, contribuent à l'avènement du futur radieux promis par l'Anarchie.

Car ce destin d'espoir c'est bien entendu, l'Anarchie. Rien que le mot est suffisant pour

628 GILIMON (E. G.), *Un anarquista en Buenos Aires (1890-1910)*, Buenos Aires, CEAL, 1971, p. 17.

629 *La Batalla*, N° 44, 1910, op. cit., p. 2.

630 BACHELARD, (G.), *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Librairie José Corti, 1943, p. 79.

631 Cf. supra : partie II, chapitre 1.A, le gaucho, un anarchiste?.

632 BACHELARD (G.), *ibid.*

633 *La Protesta Humana*, Buenos Aires, 1° Mai 1898, cité par SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 306.

634 *Fulgor*, N° 12, 13 Octobre 1906, cité par SURIANO (J.), *ibid.*

évoquer tout ce que la Lumière de la « vraie civilisation » comporte : « Anarchie c'est le rêve heureux du poète, la vision éblouissante des âmes grandes, les désirs des cœurs nobles, l'aspiration sublime des être avides de justice. C'est la pensée humaine dans son plus haut vol, l'aigle osé qui conquiert l'espace insondable, qu'il défie, habillé de rayons de soleil (...) »<sup>635</sup>.

Dans l'imaginaire anarchiste argentin, les rêves de destruction, marqués par le schème de la chute et par l'image de feu, sans toutefois disparaître totalement, seront progressivement remplacés par une rêverie ascensionnelle qui transmue l'image du feu qui brûle en feu qui éclaire ; autrement dit, le feu purificateur devient Lumière pure. L'imaginaire accomplit ainsi l'opération alchimique d'accélération du temps, faisant rentrer les libertaires dans le temps mythique de l'anarchie. Après la destruction symbolique du vieux monde et le sacrifice des martyrs morts pour la cause, on est en mesure d'attendre la rédemption promise.

Dans ce monde scindé entre « ceux d'en haut » et « ceux d'en bas », l'élévation de ces derniers, fruit du courage et de la volonté alliés au Progrès et à la Science, laisse augurer les Nouveaux Temps.

« En tant qu'anarchiste, je lutte contre tout ce qui soit la négation du Progrès et de la Science »<sup>636</sup>. On le voit, le combat contre le Monstre ne cessera point ; mais désormais une partie importante des efforts libertaires sera consacrée à « élever » le peuple, dans tous les sens du terme puisque c'est son éducation qui permettra l'ascension.

Le combat doit ainsi être mené sur tous les fronts : bien sûr, la lutte syndicale s'avère de fondamentale importance. La grève, le boycottage et le sabotage, utilisés dès le début du mouvement anarchiste, sont sans doute des armes puissantes de la lutte sociale et doivent continuer d'être utilisées en tant que telles, tout comme la propagande. Mais ces armes doivent impérativement aller de pair avec l'éducation du peuple. Nous avons observé, comme le fait C. Panelas, que dans la presse anarchiste il existe « une incroyable production de discours à l'intention informative ou théorique » alors que par la littérature les libertaires entendent « dénoncer, sans trêve, les misères sociales et conscientiser les victimes des telles injustices » ; et C. Panelas de souligner : « ils doivent lutter constamment, avec acharnement, grâce à l'instruction, à l'éducation et, surtout, à l'exemple », pour « encourager et purifier », car « ils s'obstinent à en finir avec une société d'injustices, de vices, de corruption et de privilèges »<sup>637</sup>.

---

635 LOMBARDOZZI (I.), « ¿Qué es la anarquía? », *La Protesta Humana*, N° 28, 1916, op. cit., p. 1.

636 *La Batalla*, N° 44, 1910, op. cit., p. 2.

637 PANELAS (C.), op. cit., p. 54.

## De la propagande à l'éducation

### *Pédagogie et positivisme*

Il nous semble important de préciser qu'en tant qu'état-nation, l'Argentine se constitue comme un fidèle héritier des Lumières, Buenos Aires se plaçant en tête de ce qui deviendra une véritable « croisade civilisatrice ». La science et la raison sont hissées au rang des plus hautes valeurs dans cette jeune république où la nouvelle capitale<sup>638</sup> entend devenir une « *province pédagogique*, c'est-à-dire une métaphore des Lumières, image qui, d'une manière où d'une autre, arriva à nous à travers la tradition cosmopolite, européenne, artistique et spectaculaire de la ville »<sup>639</sup>. Les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle argentin témoignent ainsi d'un grand élan pédagogique qui place l'éducation au centre des préoccupations puisqu'elle est considérée comme synonyme de progrès<sup>640</sup>.

Nous avons déjà souligné l'importance, pour les anarchistes, de *transmettre* l'Idéal ainsi que le rôle fondamental de la propagande libertaire (sous des multiples formes) dans cette tâche de transmission<sup>641</sup>. Or, dans cette mission de réveiller les consciences, la propagande, déjà à caractère pédagogique puisqu'elle ne se propose pas seulement de convaincre mais aussi d'instruire, tend à devenir une tentative d'éducation intégrale. Il semblerait que, aux efforts du « semeur d'idées » qu'est le propagandiste, il faille très tôt ajouter ceux d'un pédagogue libertaire, qui véhicule les sciences modernes. Diffuser les vertus de l'anarchie est sans doute utile mais la tâche, semble-t-il, doit aller encore plus loin ; il s'agit, en quelque sorte, de former l'homme libre de la société future.

C'est donc dans ce contexte rationaliste et scientificiste qu'il faut comprendre le grand intérêt des anarchistes pour l'éducation, lequel doit être mis en perspective dans le cadre général des mentalités argentines de l'époque.

Dans un ouvrage fort documenté qui analyse les rapports entre le monde du travail et la divulgation de la science en Argentine à l'époque qui nous occupe, Dora Barrancos synthétise bien les idées fondamentales des divers « socialismes » du pays en ce qui concerne le statut attribué à la science<sup>642</sup>. Elle distingue, en effet, cinq « principes à haute signification », que nous reprenons ici car ils constituent la base sur laquelle l'imaginaire anarchiste argentin vient s'asseoir. Ces principes sont les suivants :

1. La pensée scientifique s'identifie à la vérité
2. La pensée scientifique est l'expression la plus élevée du progrès

638 La ville de Buenos Aires devient la capitale du pays en 1880.

639 LOZANO (C.), « Buenos Aires, provincia pedagógica », dans VAZQUEZ RIAL (H.), op. cit., p. 418.

640 En 1884 une loi (dite « loi 1420 ») établit que, pour les enfants de 6 à 14 ans, l'école publique sera désormais obligatoire, gratuite et laïque.

641 Cf. Partie II, Chapitre 1.B, Le propagandiste anarchiste : un révolté conscient.

642 BARRANCOS (D.), *La escena iluminada. Ciencias para trabajadores, 1890-1930*, Buenos Aires, Plus Ultra, 1996, p.15-32.

3. La pensée scientifique instituera un nouvel ordre moral
4. La Science assure la justice et la fraternité
5. La Science conduit vers le socialisme

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que le propagandiste apparaisse, on l'a vu<sup>643</sup>, comme un grand « studieux » autodidacte, toujours intéressé par la science et le savoir au sens large. Il semble également naturel que l'effort de propagande libertaire évolue vers une tâche éducatrice plus vaste, d'autant plus qu'il est dans l'air du temps de combattre l'ignorance par l'éducation. Dans l'esprit anarchiste cela signifie instruire le peuple pour qu'il puisse, par ses propres moyens, prendre conscience de l'oppression qu'il subit. Or, les efforts d'alphabétisation et de transmission de connaissances adressés aux travailleurs vont paraître insuffisants aux anarchistes, tournés de plus en plus vers la construction de la société future. Très tôt, il leur apparaît donc comme essentiel de s'occuper aussi des enfants, l'éducation étant rêvée comme libératrice. Ils entendent proposer une éducation différente à l'école officielle, jugée autoritaire et reproductrice des vices sociaux du présent ; une éducation qui soit – on le verra - « libre », « rationaliste », « intégrale » ou « moderne »<sup>644</sup>, et qui associant théorie et pratique, activités manuelles, intellectuelles et physiques, considère l'individu comme un tout indissociable et le forme pour devenir l'être libre de la société à venir.

### ***Premiers pas du projet pédagogique libertaire***

C'est très tôt, en 1898, qu'apparaît en Argentine le premier projet d'École libertaire conçu par l'Argentin Julio Molina y Vedia et publié dans l'édition argentine de la brochure « Éducation et autorité paternelle » du Français André Girard<sup>645</sup>. Ce projet, comme tant d'autres de la période considérée, restera lettre morte, mais il n'en constitue pas moins un précédent important, témoin d'une forte tendance initiée dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle chez les libertaires argentins, influencés par leurs homologues européens.

Ce projet d'École libertaire, qui se propose comme « principes suprêmes de la

---

643 Cf. supra, partie II, chapitre 1.B, Le propagandiste anarchiste : un révolté conscient.

644 Ces termes utilisés indistinctement par les uns et les autres désignent des expériences similaires. D. Barrancos, bien que ce soit le terme qu'elle utilise le plus souvent dans son travail, considère qu'il est « un peu arbitraire d'étiqueter « rationalistes » les expériences pédagogiques menées par l'anarcho-communisme pendant les trois premières décennies de notre siècle en Argentine » ; et l'historienne de préciser que celles-là « virent le jour sous des dénominations différentes : écoles *laïques* dans des rares occasions, *modernes* dans la plupart des cas, *libres* dans d'autres cas, *rationalistes*, *intégrales* ou simplement *libertaires* ». BARRANCOS (D.), *La escena iluminada*, op. cit., p.86.

645 La brochure fut publiée en espagnol par le groupe anarchiste de Buenos Aires « Los Ácratas » en 1898. Cf. GIRARD, André, *Educación y Autoridad Paternal*, Biblioteca de Propaganda Anarquista, N° 6, « Los Ácratas », répertorié dans ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 434 ; 517.

méthode éducative » « la préservation ou régénération de l'espèce humaine » et « le bonheur de l'élève », entend se baser sur « l'expérience ». Il prévoit donc, « pour les étudiants des deux sexes depuis l'âge de six ans », un « enseignement scientifique » large, comprenant l'étude de « la biologie et la psychologie (appliquées à la préservation de la santé individuelle) », ainsi que de « la chimie, la physique, les mathématiques et la sociologie » ; il prévoit en outre « l'enseignement esthétique », c'est-à-dire « la pratique de la sculpture, de la peinture et de la musique » ainsi que la lecture des « œuvres des grands poètes, romanciers, historiens et philosophes »<sup>646</sup>. A cela s'ajoute, selon G. Zaragoza, des excursions, le travail de la terre dans le jardin de l'école, ainsi que la fabrication de meubles et d'habits<sup>647</sup>.

Ce projet pédagogique de Molina y Vedia ne se concrétisera pas en raison du manque de fonds puisque l'appel à contributions réalisé par son inspirateur s'avérera un échec. Toutefois, il témoigne à nos yeux de « l'indéniable influence française dans le modèle culturel de l'anarchisme argentin »<sup>648</sup>. Cette influence sera véhiculée non seulement par des communards français exilés en Argentine, tel que le rappelle D. Barrancos, mais aussi par des contacts réguliers des anarchistes des deux pays à travers la presse libertaire<sup>649</sup>.

Nous ne sommes pas en mesure de fournir des précisions au sujet de la brochure du Français A. Girard ni sur l'auteur lui-même<sup>650</sup> ; mais il est probable qu'il ait contribué à répandre en Argentine les idées pédagogiques du libertaire Paul Robin dont l'influence dans ce pays ne fait pas de doute<sup>651</sup>.

---

646 Projet d'École libertaire, paru dans *La Protesta Humana*, N° 27, Buenos Aires, 13 Février 1898, reproduit dans ZARAGOZA (G.), *ibid.*, p. 502-503.

647 *Ibid.*, p. 434.

648 BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit., p. 55.

649 A titre d'exemple, G. Zaragoza signale que, pour les années 1891 et 1892, les anarchistes de quatre pays (L'Italie, L'Espagne, la Grande Bretagne et la France) envoient leurs publications en Argentine en échange d'*El Perseguido* de Buenos Aires. Les périodiques français sont : *La Révolte*, *La Tribune Libre*, *Le Père Peinard* et *Les Gueux*. Cf. ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 364.

650 Nous pouvons tout de même préciser que dans *Ciencia Social. Revista mensual de sociología, artes y letras* [Science Sociale. Revue mensuelle de sociologie, arts et lettres], II, N° 1, Buenos Aires, Juillet 1898, la « Librería Sociológica » de Buenos Aires, dont le propriétaire (Fortunato Serantoni) est également l'administrateur de cette publication, annonce parmi les nombreux titres en vente en espagnol « *Educación y autoridad paternal* de A. Ghirard », « *Los crímenes de Dios*, por Sebastian Faure », « *La sociedad futura*, por Juan Grave », « *Psicología del socialista anarquista*, y *El socialismo y el congreso de Londres*, por A. Hamon » ainsi que « *El derecho a la pereza*, por P. Lafargue ». Elle propose également quelques ouvrages en italien et en français ; parmi ces derniers : *L'individu et la société* et *La grande famille* (Jean Grave), *L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique* (Elisée Reclus), *La philosophie de l'anarchie* (Ch. Malato) et *Le socialisme en danger* (Domela Nieuwenhuis).

651 Cf. BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit., p. 37-51.

En effet, même si à notre connaissance il ne fait aucune référence explicite à un quelconque idéologue, le programme de Molina y Vedia – sans toutefois être comparable - présente quelques similitudes avec Cempius, l'expérience pédagogique d'enseignement intégral menée par P. Robin en France entre 1880 et 1894<sup>652</sup>. Cela s'observe, d'une part, dans un état d'esprit général commun : l'enseignement mixte, la volonté d'éradication des mauvais sentiments chez les élèves (la rivalité, la jalousie chez Robin, la rapacité ou l'inimitié chez Molina y Vedia), la pédagogie par l'exemple et le bonheur comme un des buts suprêmes de l'expérience éducative. D'autre part, les enseignements proposés par le Français et par L'Argentin ne sont pas très différents : l'instruction scientifique allant de pair avec l'apprentissage et la pratique des arts ainsi qu'avec des travaux manuels, le tout complété par des excursions en dehors de l'enceinte scolaire, qui devraient rapprocher l'élève de la nature et lui apporter en outre un véritable contact avec la réalité empirique.

Ces similitudes semblent moins étonnantes lorsque l'on sait que l'établissement libertaire français géré par P. Robin avait reçu des visiteurs de divers pays du monde, dont l'Argentine, tel que le précisa Gabriel Giraud, beau-frère de P. Robin et auteur de sa biographie<sup>653</sup>.

En tout cas, c'est en 1899 que la première école libertaire est créée en Argentine ; ouverte à Corrales, ancien quartier de la capitale, elle portera un nom éloquent : « Nueva Humanidad » [Nouvelle Humanité]. A l'origine de cette expérience on trouve, d'une part, le Groupe Libertaire de Corrales, opposé à l'organisation des forces anarchistes mais toutefois partisan « d'une alternative éducatrice rationaliste et scientifique »<sup>654</sup>. D'autre part, l'école bénéficiera d'un soutien actif des ouvriers des abattoirs du quartier Corrales, de la Société de Résistance des Maçons, des sociétés anarchistes de Barracas, un quartier voisin, ainsi que des périodiques *El Rebelde* et *La Protesta Humana*. Dirigée par l'Espagnol Juan C. Cazabat (qui quittera le pays en 1902), cette école fonctionnera pendant environ 3 ans avec 79 élèves en 1900 et 70 en 1901, mais elle sera toujours déficitaire. La précarité des conditions de fonctionnement (manque de fonds, conditions d'hygiène minimales non assurées) semble donc la raison principale de sa fermeture<sup>655</sup>.

Comme le souligne J. Suriano, cette expérience pédagogique installera le débat dans le mouvement anarchiste argentin quant à l'importance de l'éducation alternative.

### « *La liberté par l'éducation* »

Il nous semble pertinent d'établir une distinction entre les intentions transcrites dans les discours, d'une part et, d'autre part, le champ des réalisations pédagogiques libertaires

652 Cf. Ibid.

653 Cf. GIRAUD (G.), *Paul Robin. Sa vie. Ses idées*, Paris, G. Mignolet & Storz, s/d cité par BARRANCOS (D.), *ibid.*, p. 50.

654 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 232.

655 BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit., p. 91-92 ; SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 233 ; ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 435.

puisqu'il existe sans doute un certain décalage. Celui-ci, à nos yeux, témoigne précisément de cette rêverie en pleine mutation que nous nous efforçons de décrire tout au long de ce travail.

D'un point de vue des intentions exprimées dans les discours anarchistes, les premières déclarations de la F.O.R.A. s'avèrent assez éloquents quant à l'importance attribuée aux questions pédagogiques en général et à celle de l'éducation libertaire en particulier.

En effet, en 1901, parallèlement à la création de L'École Moderne de Barcelone par Francisco Ferrer (1859-1909)<sup>656</sup>, la Fédération Ouvrière Argentine (F.O.A.)<sup>657</sup> récemment créée (mai 1901) vote dans son premier congrès « l'installation d'écoles libres »<sup>658</sup>. Mais c'est en 1903 que cette fédération se montrera plus explicite : en effet, « le 3<sup>e</sup> congrès de la F.O.A. considère nécessaire et urgente la fondation d'écoles libres où, excluant toute éducation sectaire, on expose l'enfant au plus grand nombre de connaissances, pour éviter ainsi la déformation cérébrale et préparer des critères larges, capables de commenter et comparer plus tard tout genre de doctrines. La devise de ces écoles sera *la liberté par l'éducation*<sup>659</sup>, et l'instruction esthétique ainsi que l'apprentissage manuel devront se joindre à l'enseignement scientifique, ayant toujours comme but le développement intégral de toutes les facultés. Quant aux académies d'enseignement pour adultes, elles fonctionneront le soir dans le même local de l'école »<sup>660</sup>.

On voit déjà apparaître la volonté de soustraire les enfants du peuple de l'éducation de

656 D. Barrancos rappelle à juste titre l'exil en France du Catalan (vers 1885) et son contact étroit avec les libertaires français Grave, Malato et Robin. Si Barcelone sera toujours une sorte de pont entre les anarchistes de France et leurs compagnons argentins, Francisco Ferrer contribuera sans doute à véhiculer non seulement ses propres idées et expériences mais aussi celles de P. Robin, bien moins connue dans l'Argentine de l'époque. L'œuvre de F. Ferrer, *La Escuela Moderna. Póstuma explicación y alcances de la enseñanza racionalista* (1907), sera éditée en Argentine du moins trois fois jusqu'en 1930. Cf. BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit., p. 53-69.

657 Il faut préciser que cette Fédération, qui compte déjà avec une présence anarchiste importante, déclare pourtant « n'avoir aucune sorte d'engagement ni avec le parti Socialiste ni avec l'Anarchiste ni avec tout autre parti politique » ; il faudra attendre 1905 pour que cette fédération, devenue Fédération Ouvrière Régionale Argentine (F.O.R.A.) en 1904, adopte les « principes économique-philosophiques du communisme anarchiste », Cf. BILSKY (E.), *La FORA ...*, op. cit., t. 2, p. 191 ; 215.

658 I. Oved précise que cette information sera transmise différemment par les périodiques socialistes, qui parlent d'écoles « théorico-pratiques », et *La Protesta Humana*, anarchiste, qui parle d'écoles « libres », Cf. OVED (I.), op. cit., p. 169. Or, au-delà des divergences terminologiques (qui traduisent des divergences idéologiques), ce qui est à souligner à nos yeux, est bien cette volonté unanime de placer l'éducation au centre des débats et des efforts.

659 La première tentative pédagogique française, « L'École libertaire », menée par J. Degalvès et E. Janvion en 1897, fut diffusée grâce à une brochure intitulée *La Liberté par l'enseignement* ; on notera la similitude de cette dernière et de la devise des argentins. Sur cette première tentative française, cf. MAITRON (J.), op. cit., p. 355-356.

660 Résolution du 3<sup>e</sup> congrès de la F.O.A., tenu en juin 1903, reproduite dans BILSKY (E.), *La FORA...*, op. cit., t. 2, p. 203. Le souligné fait partie du texte original.

l'État, tenue pour responsable de la « déformation » de la nature humaine et donc de la perpétuation de la société corrompue du présent. L'ignorance apparaît donc comme en grande partie responsable des malheurs actuels et la connaissance scientifique comme l'antidote à cette peste qui doit être éradiquée : l'éducation devient ainsi « libératrice » ; ceci introduit la notion, de plus en plus prégnante à l'époque (et donc aussi chez les anarchistes), d'une transformation radicale de la société à travers un changement progressif des mentalités.

L'influence des principes pédagogiques de F. Ferrer s'avère, par ailleurs, évidente en ce qui concerne le « développement intégral » de l'enfant, refusant un morcellement, jugé artificiel, de l'individu ; selon cette vision, ce dernier doit pouvoir s'épanouir en tant qu'être humain tout en se préparant en tant qu'acteur social clé de la nouvelle société à venir. Sans exclure donc l'instruction de l'adulte, que l'on espère continuer de « conscientiser », on commence à insister tout particulièrement dans la formation de l'enfant, espoir du succès de la tâche régénératrice entreprise. La rêverie destructrice, on le voit, laisse donc sa place à des rêves d'élévation régénératrice du peuple et par conséquent, de la société.

C'est ainsi qu'en 1905, le V<sup>e</sup> congrès de la F.O.R.A., qui approuve et recommande « les principes économique-philosophiques du communisme anarchiste », relance la question de la nécessité de « l'instruction libre » et « recommande à toutes les sociétés fédérées de consacrer une partie de leurs fonds au soutien d'écoles libres » mais aussi « de bibliothèques et de l'édition de brochures »<sup>661</sup>. On voit bien que, du moins pour le moment, la nécessité d'éducation n'éclipse pas pour autant l'importance de la propagande de l'Idéal. Il semblerait que, sans pour autant renoncer complètement au rêve d'un soulèvement spontané qui terminerait avec le vieux monde, sorte d'étincelle révolutionnaire qui l'embraserait tout (d'où l'importance de la propagande et de l'instruction des futurs acteurs de la révolution), une autre rêverie commence à s'installer : celle d'une régénération humaine, certes plus lente, mais peut-être aussi plus profonde puisqu'elle confie à la connaissance scientifique (garante du progrès) le soin d'éduquer pour la liberté et la solidarité humaines.

Ainsi, J. Suriano signale-t-il, dans les premières années de 1900, l'existence d'un sorte de débat implicite parmi les anarchistes argentins. Alors que certains, influencés par les conceptions bakouniennes, entendent laisser l'éducation libertaire pour après la révolution, d'autres, encore minoritaires à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, influencés par les idées de P. Robin et F. Ferrer, considèrent que seule une éducation rationnelle, conçue pour la liberté, sera capable de transformer l'homme et mener donc à la révolution.

Cette observation nous semble très importante et dépasse à nos yeux une pure question idéologique. Bien au contraire, ces deux visions à propos de l'éducation libertaire témoignent du changement qui commence à s'opérer au niveau de l'imaginaire anarchiste argentin. En effet, la prégnance d'une rêverie de destruction qui convoque –

---

<sup>661</sup> Résolutions du 5<sup>e</sup> congrès de la F.O.R. A., tenu en août 1905, reproduites dans BILSKY (E.), *ibid.*, p.211-216.

on l'a vu - le feu purificateur et la chute de l'actuel régime, commence à s'essouffler au profit d'une rêverie qui appelle à l'élévation humaine à travers une pédagogie de la liberté. Bien sûr, ce changement de régime imaginaire<sup>662</sup> ne se fera pas du jour au lendemain.

Ainsi, comme le précise J. Suriano, pendant la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, trois positions peuvent être observées chez les anarchistes vis-à-vis du rôle de l'éducation. Il s'agit de positions rarement explicites et qui constituent très difficilement des véritables courants étanches, d'autant plus qu'aucun libertaire n'aurait osé contester l'importance, pour la cause anarchiste, d'une éducation alternative.

Il nous semble donc intéressant de présenter ces positions car elles mettent en évidence le changement fondamental qui commence à s'opérer dans l'imaginaire anarchiste argentin.

J. Suriano distingue<sup>663</sup> :

1. Un groupe de « doctrinaires purs » qui, sans nier l'importance de l'éducation rationnelle, n'en font pourtant pas une priorité, d'autant plus qu'ils considèrent, avec les Espagnols R. Mella et E. Gilimón (ce dernier, militant à Buenos Aires), que le rôle de l'éducation intégrale n'est certainement pas celui de « faire des anarchistes » mais, au contraire, celui de donner libre accès à la connaissance (rationnelle et scientifique) pour favoriser ainsi le libre arbitre de l'élève. Mieux vaut donc se concentrer sur la propagande de L'Idéal pour réveiller le peuple et laisser la question de l'éducation pour la société post-révolutionnaire.
2. Les « secteurs ouvriers » et particulièrement les organisations syndicales anarchistes qui intègrent la F.O.R.A., pour qui le milieu anarchiste militant, avec la vaste panoplie d'activités culturelles proposées, constitue déjà un bon moyen d'éducation pour les travailleurs.
3. Un secteur qui, imprégné de l'expérience de F. Ferrer à Barcelone, octroie à l'anarchisme argentin un « fort profil pédagogique », notamment à partir de 1905<sup>664</sup>, grâce aux activités d'un pédagogue libertaire, l'Argentin Julio Barcos (1883-1960)<sup>665</sup>, qui donnera un grand élan aux expériences éducatives rationalistes.

---

662 Au sens octroyé par DURAND (G.) dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit.

663 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 228-231.

664 Il est intéressant de constater que cette date correspond à-peu-près à l'essor du syndicalisme révolutionnaire en Argentine qui, rappelons-le, sera « importé » de L'Italie et de la France par des socialistes et mènera une vie syndicale indépendante de l'anarchisme. Cf. supra, Partie I, Chapitre 2.G : syndicalisme révolutionnaire et anarchisme.

665 Voir repères biographiques en annexe.

### *Quelques réalisations pédagogiques marquantes*

Or, d'un point de vue des expériences pédagogiques sur le terrain, on assiste sans doute à une multiplicité diversiforme de projets et des réalisations libertaires. Cette esquisse, ne peut donc qu'apparaître « figée » par rapport à la complexité de la réalité bouillonnante de l'époque. Toutefois, elle a selon nous le mérite d'ébaucher la tendance qui se profile dans l'imaginaire libertaire puisque - on le verra - c'est le « profil pédagogique » qui, au fur et à mesure du temps, tend à l'emporter au détriment d'une propagande strictement anarchiste.

Mais une fois constaté le soutien théorique général dont bénéficie l'éducation libertaire parmi les anarchistes, l'analyse des expériences concrètes s'avère moins évidente.

Il est difficile de déterminer, pour chacun des très nombreux projets et réalisations pédagogiques alternatives de la période considéré pour cet étude, la provenance du premier élan. D'une part, les sources s'avèrent souvent insuffisantes, dispersées ou contradictoires ; d'autre part, la volonté de proposer une alternative à l'éducation officielle argentine n'est certainement pas l'apanage des seuls anarchistes, qui auraient eu pourtant un rôle moteur dans ce type de réalisations.

Les expériences éducatives alternatives se développeront, entre 1898 et 1930, par cycles plus ou moins florissants qui sont étroitement liés au sort du mouvement anarcho-syndicaliste argentin.

Ainsi, peut-on distinguer, avec D. Barrancos, trois périodes pendant lesquelles les activités pédagogiques libertaires tenteront de s'installer dans le tissu social du pays avec un succès inégal.

La période 1900-1910 est sans doute la plus prospère : on assiste à une vaste panoplie de projets mais aussi à de nombreuses expériences concrètes, avec des durées de vie variables. Nous n'évoquerons ici que les plus importantes réalisations pédagogiques, parmi tant d'autres ayant eu lieu dans des nombreux endroits du pays.

Une des expériences les plus marquantes est sans doute celle de l'École Laïque de Lanús, qui fonctionnera dans cette localité proche de la capitale argentine entre 1906 et 1909. Elle naît par initiative de l'Association pour l'Éducation Laïque, essentiellement socialiste, mais avec un large soutien pluraliste : des anarchistes, des libéraux, des libres-penseurs et des franc-maçons participent à sa création. Cette école propose, pendant la journée, les quatre premières classes de l'école primaire à 125 élèves, puis des cours nocturnes sont proposés à 30 étudiants adultes<sup>666</sup> ; en outre elle offre des conférences, des activités artistiques et des cours d'espéranto.

Cette expérience sera marquée fortement par les tensions entre socialistes et anarchistes : sa première directrice, la socialiste Ramona Ferreira, est remplacée par le pédagogue libertaire Julio Barcos (1883-1960), qui quittera la direction de cette école

---

<sup>666</sup> Les chiffres correspondent à l'année 1908, comme l'annonce *La Protesta* du 5 Avril de la même date, cité par SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 239.

pour diriger, en 1907, l'École Moderne de Buenos Aires. L'établissement aura ensuite trois autres directeurs jusqu'à sa fermeture en 1909.

Des nombreux syndicats<sup>667</sup> se réuniront en 1907 pour tenter de créer une école rationaliste à Buenos Aires, constituant pour cela une Commission Administrative de l'École Moderne.

« L'enfant – assurent-ils – apprendra à regarder la vie telle qu'elle est, ouvrira les yeux sans peur pour regarder en face les choses et les hommes ; il apprendra sans crainte à chercher, à examiner, à discuter, à critiquer »<sup>668</sup>. Il s'agit, on le voit, de réveiller l'individu depuis l'enfance, de faire en sorte de « former, à partir des enfants, un type humain différent, délivré de tous préjugés autoritaires »<sup>669</sup>. C'est pour cela que les anarchistes argentins précisent : « nous avons la conscience de faire une excellente oeuvre révolutionnaire »<sup>670</sup>.

Cette expérience, bien que marquée par des tensions entre E. Gilimón et J. Barcos (en raison des positions précédemment décrites), bénéficiera d'un bon soutien anarchiste. Elle ouvrira, tout d'abord, des cours nocturnes dans divers locaux syndicaux, et ensuite, une école enfantine, dirigée par J. Barcos, qui aurait compté une centaine d'élèves. L'École Moderne de Buenos Aires bénéficiera également, pendant quelque temps, de la présence de José Sagristá, ancien directeur d'une des écoles membres de l'École Moderne de Barcelone de F. Ferrer, dont elle tentera de s'inspirer pendant sa courte vie.

Mais c'est l'École Moderne de Luján (localité de la province de Buenos Aires) qui, selon D. Barrancos, s'approchera le plus du modèle de pédagogie rationaliste, avec un établissement de type colonie agricole propulsé par J. Creaghe, avec le soutien du syndicat des boulangers, et dirigée par L. Mario, un des rédacteurs de *La Protesta*. Ce dernier précisera que « le but poursuivi par l'École Moderne est celui de préparer une humanité véritablement fraternelle, sans distinction de classes ni de sexes »<sup>671</sup>.

Cette école, sans doute influencée par « La Ruche » de S. Faure et l'expérience de « Cempuis » menée par P. Robin, recevra en internat des enfants à partir de 5 ans et tentera de joindre aux « exercices physiques » et aux « travaux manuels » (« agriculture » et « travaux d'aiguille »), un « apprentissage des métiers » en atelier, tout en proposant également des enseignements plus classiques (arithmétique, géographie, histoire, sciences naturelles, lecture et écriture). Elle propose aussi l'enseignement de

---

667 Parmi ceux-ci on trouve, entre autres, des travailleurs du cuir, des forgerons, des serveurs, des charpentiers, des peintres, des cordonniers, des travailleurs du port, des mécaniciens, des maçons et des chauffeurs ; cf. BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres...*, op. cit., p. 113-114.

668 Communiqué de la Commission Administrative de l'École Moderne de Buenos Aires, *La Protesta*, 25 Mai 1907, cité par BARRANCOS (D.), *ibid.*, p. 114.

669 MAITRON (J.), op. cit., p. 355.

670 Communiqué de la Commission Administrative de l'École Moderne de Buenos Aires, *La Protesta*, 25 Mai 1907, cité par BARRANCOS (D.), *ibid.*

671 *La Protesta*, 28 Août 1907, cité par BARRANCOS (D.), *ibid.*, p. 124.

« l'hygiène » et des cours artistiques (chant et déclamation, dessin).

C'est en 1909 que les expériences évoquées devront fermer leurs portes, leurs difficultés de fonctionnement (financières notamment) s'ajoutant à l'état de siège instauré dans le pays, suite, d'une part, à la grève générale réalisée en réaction à la mort de F. Ferrer en Espagne (13 octobre 1909) et, d'autre part, à l'attentat commis dans la capitale argentine par S. Radowitzky contre le chef de la police, colonel Falcón (14 novembre 1909).

La période 1911-1919 est « très intense en propositions, projets et activités de préparation, mais sans doute très limitée en ouverture d'établissements d'éducation ». On assiste à des activités d'instruction très diversifiées mais peu formalisées, grâce aux activités des centres ouvriers, des groupes culturels, des syndicats, des bibliothèques. « On a fini par privilégier une stratégie de diffusion de connaissances qui, en une certaine mesure, remplaça les efforts tendant à implanter des alternatives plus régulières et spécialisées en éducation ». Pendant ces années, qui – rappelons-le – coïncident avec la scission de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine suite aux divergences entre anarchistes et syndicalistes-révolutionnaires, on fait le choix « d'élargir l'horizon culturel des travailleurs adultes » en détriment de « l'instruction formalisée de leurs enfants »<sup>672</sup>.

Or, la création, en 1912, de la Ligue d'Éducation Rationaliste mérite à nos yeux qu'on s'y attarde puisque c'est elle qui, à nos yeux, transcrit le mieux l'inflexion vers la rêverie de l'élévation humaine que nous nous efforçons d'analyser dans ce chapitre.

Pour J. Barcos, un des membres les plus actifs de la Ligue, le monopole de l'État vis-à-vis de l'enseignement, constitue un « danger » « pour la cause de la liberté et de la raison » ; c'est cela donc qu'il faut « conjurer » pour préparer la société future, car « selon l'éducation que l'on donnera à nos enfants, nous aurons préparé : soit l'avènement de la Lumière, la Liberté et la Justice, soit la perpétuation de l'erreur, la douleur et la tyrannie »<sup>673</sup>.

Et c'est, bien entendu, l'avènement de la Lumière que la Ligue d'Éducation Rationaliste entend préparer. Ainsi, cette « association populaire », se propose-t-elle « la fondation d'Écoles Rationalistes » car ce type d'école « orientera les esprits en formation vers le futur et non vers le passé »<sup>674</sup>. Cette dernière affirmation s'avère clé pour comprendre la rêverie élevatrice chez les anarchistes argentins, qui, sans toutefois cesser complètement de rêver de l'écroulement du présent et la *destruction* de l'actuel régime (notamment dans le milieu anarcho-syndical), se tourneront de plus en plus clairement vers la *construction*

---

672 Ibid., p. 144-145.

673 BARCOS (J.), « El monopolio del Estado en la enseñanza », *La Escuela Popular*, N° 1, 1912, op. cit., p. 3-4. Il est intéressant de noter que la revue *La Escuela Popular*, devenue le porte-parole de la Ligue d'Éducation Rationaliste, remplace une publication qui existait déjà sous le non de *Francisco Ferrer*.

674 « Liga de Educación Racionalista. Bases y Fines », *La Escuela Popular*, ibid., p. 11.

du futur radieux promis par la cause (en particulier dans le milieu pédagogique libertaire). Ce changement dans l'imaginaire, étroitement lié aux images convoquées par la notion de révolution<sup>675</sup>, sera d'autant plus visible que l'on avance dans le XX<sup>e</sup> siècle et que l'idée de Progrès imprègne davantage les mentalités. Du moment où la société, aidée par la science, ne peut que s'acheminer vers une amélioration générale, l'urgence révolutionnaire cède sa place à des rêves de transformation radicale mais progressive de la société. Et il n'est pas étonnant que l'instruction, l'éducation et la culture soient les véhicules de ce nouvel espoir.

Bien plus tard, J. E. Palmeiro (né en 1918), militant anarchiste des années 1940, exprimera clairement cette rêverie progressiste en considérant qu'« une personne est une construction, une conséquence sociale ; sa raison et sa conscience se développent peu-à-peu à travers la culture »<sup>676</sup>.

La Ligue d'Éducation Rationaliste n'affirme pas autre chose dans ses « bases et objectifs », rédigés en 1912 : « L'école doit préparer chacun des élèves à devenir un élément utile à la collectivité et, le progrès étant une condition de vie de cette dernière, [l'école] fera de chaque enfant un homme susceptible de concevoir un idéal d'amélioration intégrale de la vie (...) »<sup>677</sup>.

Depuis sa création, la Ligue sera à l'origine de nombreuses réalisations pédagogiques. Mais il faut préciser que son action éducative s'avérera moins vaste que ses intentions le laissent croire. La Ligue s'occupera moins de l'éducation enfantine que de l'instruction pour adultes ; à travers des activités décentralisées, utilisant les locaux des syndicats et des centres ouvriers, elle proposera le plus souvent des cours pratiques à but alphabétisateur (espagnol, arithmétique) et/ou professionnalisant (couture), bien que sans négliger d'autres enseignements chers aux rationalistes, comme l'espéranto, l'hygiène sexuelle et la prophylaxie en général ou bien l'anatomie et la physiologie<sup>678</sup>, mais toujours octroyés de manière peu formelle. C'est, bien sûr, un souci « civilisateur » qui est au centre de sa démarche, la volonté de donner aux travailleurs accès au savoir, au sens large du terme, voire même de faire d'eux des êtres « cultivés », à la hauteur de « ceux d'en haut » ; en témoignent certains cours et conférences proposés, tels que la peinture et la musique, la littérature et l'esthétique ainsi que la langue française, domaines associés, comme le souligne D. Barrancos, à la « "haute" culture »<sup>679</sup>.

Or, si les membres de la Ligue se proposent de « préparer, à travers les connaissances scientifiques et la philosophie positive, les individus capables de vivre dans la véritable société du futur », il faut préciser que leurs efforts visent également à « former des

---

675 Cf. infra : Partie II, Chapitre 3. B., Révolution ou Évolution ?

676 Entretien de Juan Enrique Palmeiro avec Adriana Atán, ATAN (A.), op. cit., p. 62.

677 « Liga de Educación Racionalista. Bases y Fines », op. cit., p. 11.

678 Cf. Programme de la Ligue d'Éducation Rationaliste, avril 1914, reproduit dans BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit., p. 224.

679 Cf. BARRANCOS (D.), *ibid.*, p. 229.

mentalités exemptées de toute idéologie dogmatique, tolérantes vis-à-vis de l'opinion des autres bien que non pas indifférentes»<sup>680</sup>. Cette dernière affirmation, à laquelle s'ajoute la « nécessité de réformer l'école actuelle »<sup>681</sup>, causera un certain éloignement des anarchistes les plus doctrinaires<sup>682</sup>, méfiants vis-à-vis de toute possible « déviance » vers le syndicalisme-révolutionnaire, déjà très présent dans le mouvement social argentin. Signalons, par ailleurs, que la Ligue d'Éducation Rationaliste, tout en comptant parmi ses membres actifs des militants anarchistes renommés, se penchera pourtant vers un changement du système éducatif de l'intérieur, en promouvant, pour cela, la syndicalisation des enseignants. Et dans ce sens, les efforts de J. Barcos joueront un grand rôle, car pour lui, ce qui « pourra sauver la cause de l'éducation » c'est « l'action populaire », qui n'est autre chose que « l'effort combiné des masses pensantes qui rêvent des rêves de rédemption, et celui des enseignants qui sont les ouvriers de l'intelligence »<sup>683</sup>.

Comme le précise D. Barrancos, « Barcos, et avec lui une partie de l'anarchisme, commence à considérer le système public de l'intérieur, ce qui signifie un changement substantiel d'optique » par rapport au traditionnel refus des libertaires d'associer leurs efforts à ceux de leur principal ennemi, l'État.

Ce changement n'empêchera pourtant pas la continuation d'activités éducatives alternatives, avec un soutien nettement pluriel : à titre d'exemple, citons l'École Rationaliste N° 1 de Rosario (province de Santa Fé), qui, en 1913, commencera à fonctionner dans l'enceinte de la Fédération Ouvrière Locale, avec le soutien de la Ligue d'Éducation Rationaliste, d'une part, et avec celui du catalan Enrique Nido<sup>684</sup>, d'autre part. Cette école fera partie d'un réseau constitué par 4 écoles rationalistes à Rosario, existant probablement jusqu'en 1924.

Pendant la troisième décennie du XX<sup>e</sup> siècle les réalisations éducatives libertaires déclinent, malgré la persévérance de quelques syndicats qui arrivent encore, au niveau local, à faire vivre des écoles à Buenos Aires, à Santa Fé ou à Mendoza.

D'une manière générale, les expériences pédagogiques alternatives de la période 1898-

---

680 ERLIJMAN (J.), « La educación racionalista y la lucha por la libertad », *Boletín de la Liga de Educación Racionalista*, N° 6, mai 1915, cité par SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 246.

681 « Liga de Educación Racionalista. Bases y Fines », op. cit., p. 11.

682 Ces divergences viendront se superposer à la scission de la F.O.R.A. entre anarchistes et syndicalistes, cf. Partie I, chapitre 2.G ; puis au divorce entre *antorchistas* (anarchistes réunis autour du périodique *La Antorcha*) et *protestistas* (le noyau autour de *La Protesta*), cf. supra : Partie I, chapitre 2.I.

683 BARCOS (J.), « El monopolio del Estado en la enseñanza », *La Escuela Popular*, N° 1, 1912, op. cit., p. 4.

684 Rappelons que ce collaborateur et admirateur de F. Ferrer à Barcelone, avait répudié l'exécution de son compatriote en posant, en 1909 à Rosario, une bombe au Consulat Espagnol, ce qui lui avait coûté 5 ans d'emprisonnement en Argentine.

1930 s'avèrent pour le moins hétéroclites et reflètent non seulement un mouvement anarchiste que l'on savait multiple, mais aussi et surtout une rêverie libertaire en pleine mutation.

Sans doute la réalité des expériences éducatives menées par les libertaires ne seront-elles pas à la hauteur des rêves qui plaçaient l'enfant au centre d'une transformation sociale globale. La plupart de ces expériences deviendront des sortes d'universités populaires pour travailleurs adultes, à qui on espère pouvoir « éclairer », à travers des cours mais aussi des conférences de divulgation scientifique, des lectures commentées, qui viennent s'ajouter à la création de bibliothèques, de troupes de théâtre, et d'autres activités culturelles.

Contrairement au rôle de « prosélytisme » de la propagande anarchiste, les tentatives d'éducation alternative se réaliseront – non sans débat sur cette question, certes – en dehors de toute idéologie, fut-elle libertaire. On entrevoit déjà le recul des activités de propagande de l'Idéal au profit de grands efforts consacrés à l'instruction populaire, avec les travailleurs au centre des réalisations. L'éducation pose, en effet, une question qui s'avérera centrale pendant toute la période considérée, à savoir : faut-il transmettre l'Idéal anarchiste à l'école ? Autrement dit, l'éducation est-elle un outil de propagande libertaire comme un autre ? Cette question, qui se posera également vis-à-vis du syndicat, sera résolue, de manière conflictuelle, dans le sens de l'indépendance idéologique de l'école, même si les méthodes pédagogiques restent d'inspiration libertaire. Cela traduit une re-attribution de rôles, pas encore totalement définie à la fin de notre période, entre les diverses composantes du mouvement social et syndical mais aussi entre propagande et instruction / éducation. Quoiqu'il en soit, la rêverie élévatrice reste intacte d'autant plus que la propagande anarchiste dépassait déjà largement un but purement prosélytiste ; elle était rêvée – on l'a vu – comme un moyen privilégié de « conscientisation » du peuple. C'est donc l'éducation (dans la pratique, plutôt l'instruction) qui progressivement prendra la place de la propagande dans sa tâche de faire prendre conscience au peuple (dans la pratique, les travailleurs<sup>685</sup>) de son Ignorance, d'abord, de l'absolue nécessité de la combattre, ensuite, puis du rôle libérateur de la connaissance, grâce à laquelle une autre société est possible. Celle-ci sera donc l'œuvre constructive d'un individu libre et solidaire (puisqu'instruit) qui, une fois sorti de son abrutissement, l'acheminera inéluctablement (c'est le propre du Progrès) vers la société rêvée.

### *Quelques réflexions*

En général, les réalisations pédagogiques seront menés de manière conjointe par un noyau d'intellectuels dits, très justement, « progressistes », dans lequel les libertaires occupent une place importante mais non exclusive, et par divers syndicats locaux, avec le soutien plus ou moins effectif de la F.O.R.A. (et/ou les deux F.O.R.A., syndicaliste et anarchiste, à partir de 1915).

---

685 Cf. infra : Partie II, Chapitre 3. A., Peuple ou prolétariat ?

Les enseignements proposés témoignent de la prégnance des idées positivistes et eugénistes dans la société argentine. On offrira toujours des cours mettant en avant la science, le raisonnement et l'expérience : à peu de différence près, enfants comme adultes apprendront l'arithmétique, la physique, la chimie, la biologie, l'hygiène et les bases de la médecine ainsi que des sciences humaines telles que la géographie, l'histoire, la psychologie et la sociologie.

Ces expériences pédagogiques se réaliseront sous une forme peu formalisée, en quelque sorte « intermédiaire » entre la propagande nomade déjà évoquée et des écoles libertaires stables et inscrites sur la durée qui auraient pu représenter des véritables alternatives à l'école officielle. Si leur durée de vie ne dépassera jamais trois ans c'est en raison du manque de fonds pour fonctionner, du manque d'enseignants spécialisés et surtout des tensions entre les différents courants à l'origine des telles initiatives. Il est également possible que le public visé n'ait pas répondu avec l'enthousiasme que les pédagogues attendaient.

Dans tous les cas, nous pensons que l'imaginaire libertaire n'est pas totalement étranger au résultat ambigu de ces expériences. Dans le champ des réalisations éducatives libertaires c'est, à nos yeux, tout le foisonnement de l'imaginaire (anarchiste et argentin, parfois superposés) qui se trouve exprimé. Ce champ montre en filigrane les tiraillements à l'intérieur de l'imaginaire anarchiste, d'une part, et d'autre part, l'intégration (ou du moins la relation) de ce dernier avec un champ plus large d'images, celui de l'imaginaire argentin de l'époque.

En d'autres termes, les diverses expériences pédagogiques libertaires incitent le mythologue à réfléchir sur d'autres questions, à savoir :

- Nous connaissons le combat de notre Prométhée contre un Monstre à plusieurs visages : à celui de l'État, de l'Armée et de l'Église viendra s'ajouter celui de l'Ignorance. Or, il semblerait que, dans le champs des expériences pédagogiques libertaires, l'Ignorance tende à incarner à elle seule le Monstre combattu dans la croisade civilisatrice prométhéenne : « Combattons l'Ignorance et nous aurons combattu tous les maux »<sup>686</sup>, s'exclame-t-on dans *La Protesta* en 1908.

Ce nouveau combat pourrait nous laisser croire à un glissement d'une vision anti-autoritaire à une vision « classiste », initialement rejetée par la majorité des anarchistes. Un tel glissement, observé par D. Barrancos, semble claire dans les affirmations du « Comité Educacional Pro Infancia » [Comité Éducatif en faveur de l'Enfance] créée à Buenos Aires en 1922 « comme une avance du 1<sup>o</sup> congrès anarchiste régional tenu cette année »<sup>687</sup>, et devenu l'année suivante « Comité Pro Escuelas Racionalistas » [Comité en faveur des Écoles Rationalistes]. En effet, en 1923, le nouveau Comité édite une brochure de l'Espagnol F. Barthe, intitulé « Algo sobre enseñanza » [A propos de l'enseignement], publiée avec la Déclaration d'Objectifs du Comité récemment constitué,

686 SOTANETTI (A.), « Organización sindicalista y organización anarquista », *La Protesta*, 10 Septembre 1908, cité par SURIANO (J.), *Movimientos sociales*, op. cit., p. 100.

687 BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres ...*, op. cit., p. 151.

qui proclame : « convaincus du fait que l'émancipation des travailleurs implique aussi l'émancipation mentale des enfants et des femmes, sans lesquels il serait impossible de préparer une ère harmonieuse de liberté et de justice pour le futur : convaincus du fait que l'éducation officielle est systématiquement ennemie de la civilisation et que tous les organes de l'État répondent, de manière dogmatique et autoritaire, aux seuls buts d'une classe, au détriment des intérêts et des aspirations légitimes du prolétariat, nous constituons une libre association des parents et amis de l'éducation rationaliste, nommée "Comité Pro Escuelas Racionalistas", dont le but objectif [sic.] est de tendre vers la création d'écoles populaires, spécialement destinées aux enfants des travailleurs »<sup>688</sup>.

- Or, le texte précédent, traduit-il vraiment un changement d'optique ? Il pose, en tout cas, la question du public visé par ces tentatives éducatives (enfants et / ou adultes). Mais celle-ci dépasse à nos yeux le champ des pratiques pédagogiques pour placer au centre une question incontournable : qui est l'acteur de la révolution sociale tant rêvée ? S'agit-il du Peuple ? Des travailleurs ? Ces deux notions sont-elles identiques ?
- Ceci mène également à s'interroger sur les images convoquées par la notion anarchiste de « révolution ».

C'est précisément ces questions que nous nous proposons d'analyser dans le chapitre qui suit.

---

<sup>688</sup> F. Barthe, « Algo sobre enseñanza », Talleres Gráficos La Protesta, Buenos Aires, 1923, cité par BARRANCOS (D.), *ibid.*, p. 153-154.

## 2.D- Conclusion du chapitre

L'homme anarchiste est un révolté et de ce fait il est constamment en mouvement. Ainsi, ne peut-on penser l'anarchisme autrement qu'en termes d'action car « dans la nature, tout est mouvement et action : être ne signifie pas autre chose que faire »<sup>689</sup>. En Argentine, ces mots de Bakounine seront pris au pied de la lettre : être anarchiste signifie, avant tout, réaliser l'anarchie, autrement dit, agir ; or, l'action anarchiste est un élan *contre* un monde perçu comme chaotique.

Dans l'imaginaire anarchiste argentin la réalité du monde est condensée dans une vision néfaste de la société établie. Les libertaires feront ainsi couler beaucoup d'encre pour décrire ce Monstre qu'ils entendent combattre puisqu'il leur apparaît comme la source de tous les malheurs du peuple.

La société argentine est donc perçue comme synonyme de barbarie, étant le lieu des vices les plus affreux, où s'affrontent deux forces irréconciliables : « ceux d'en haut » et « ceux d'en bas », c'est-à-dire oppresseurs et opprimés. Les premiers, rêvés comme des fauves impitoyables qui s'estiment les porteurs de la civilisation, ne sont en fait, pour les libertaires, que les représentants de la barbarie sociale du présent ; les opprimés, porteurs des plus hautes qualités humaines, se présentent, au contraire, comme le véhicule de la « vraie » civilisation.

En effet, dans la jeune société argentine du début du XX<sup>e</sup> siècle, les mentalités sont fortement marquées par une véritable lutte de la « civilisation » - entendue comme une vision « à l'européenne » de la modernité et du progrès - contre la « barbarie » incarnée par tout ce qui est autochtone et considéré comme « arriéré ». Dans ce contexte, chacun entend donc incarner la civilisation ; et les anarchistes du pays ne seront pas une exception.

En franc décalage avec l'exaltation bakounienne de la démesure, des ténèbres et des mauvaises passions, notre Prométhée, au contraire, affirmera une foi inébranlable en la raison et la science comme véritables facteurs de progrès humain, et s'efforcera de combattre les passions et les instincts, qui rabaissent le peuple à un état de barbarie indigne de l'homme.

Or, à la vue de cette société « pourrie », l'anarchiste argentin oscillera entre deux tentations oniriques, liées à la manière (paradoxale, on le verra) dont il rêve la Révolution, c'est-à-dire en deux étapes successives dans le temps. En effet, devant cette société décrépète il hésitera entre *attendre* et *agir*. Tenté d'attendre que le vieil édifice social s'écroule tel un fruit pourri, les premiers anarchistes du pays rêvent donc de destruction, notamment à travers l'image de la chute tonitruante du monde présent, dans lequel l'opresseur, tel Icare, finira inéluctablement par tomber.

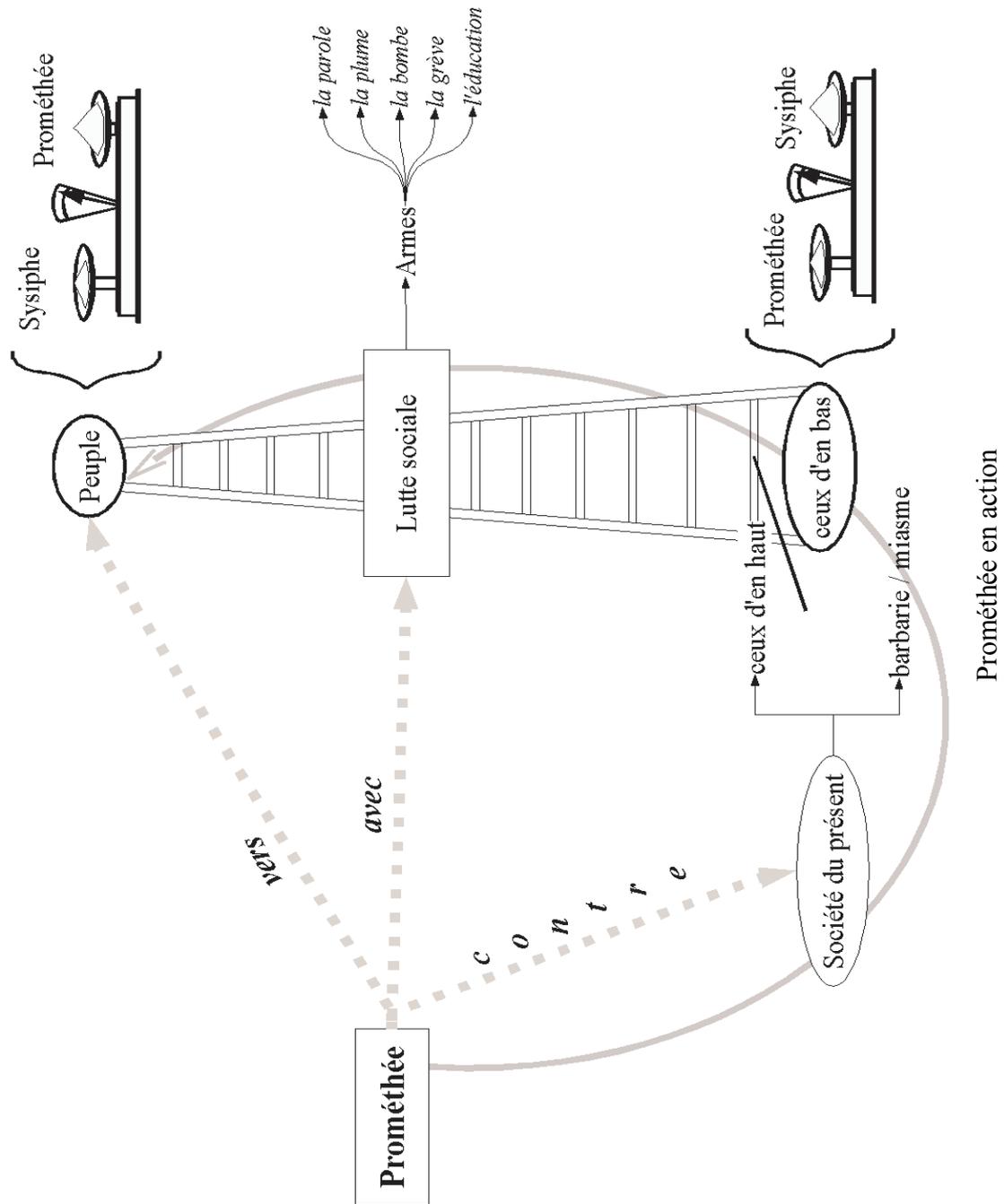
Mais l'homme anarchiste est surtout un homme d'action : cette attente sera toujours

---

689 BAKOUNINE (M.), *Considérations philosophiques sur le fantôme divin, sur le monde réel et sur l'homme*, *Oeuvres*, Stock, t. 3, 1908, p. 384, cité par COLSON (D.), *Petit lexique philosophique ...*, op. cit., p. 15.

complétée par la tentation d'agir dans le but de contribuer à la destruction et d'accélérer ainsi le moment de la Rédemption tant attendue. Le feu destructeur / régénérateur, associé au sang fécondant, viendra donc raccourcir cette attente par l'action d'une « alchimie politique » dont le rôle n'est autre que d'accélérer le temps et d'annoncer donc l'Avenir solaire promis par l'Idéal. C'est là que réside à nos yeux le rôle de la violence, verbale au début de notre période, réelle dans les actes d'une poignée d'illégalistes, vers sa fin. Car, en effet, le sacrifice inauguré par le héros anarchiste marquera l'inflexion imaginaire entre l'attente et l'action évoquées. Celui-là viendra annoncer que, après la destruction, l'heure est à la délivrance rédemptrice. La rêverie de l'action anarchiste nous introduit ainsi dans le temps mythique de l'Anarchie, s'écoulant de la chute du vieil édifice social à l'élévation humaine, de la destruction à la rédemption, du présent ténébreux au futur lumineux de l'Idéal libertaire. Le sacrifice (individuel du héros, collectif des martyrs anonymes) apparaît donc comme un médiateur entre ces deux moments mythiques.

Or, dans cette lutte sociale entreprise pour recomposer le monde par éradication de la barbarie, notre Prométhée, dans son souci civilisateur, mettra en œuvre une multiplicité d'armes : la propagande écrite et orale (devenue pour certains anarchistes « propagande par le fait »), l'activité syndicale (avec le boycottage, le sabotage et la grève comme principaux moyens) mais aussi l'éducation populaire. Avec les expériences pédagogiques libertaires l'Ignorance prend une place toujours plus importante dans la lutte prométhéenne contre un Monstre à plusieurs visages (État, Église, Armée puis Ignorance). L'action anarchiste, tout en renonçant à l'élan destructeur, s'attachera surtout à réveiller les consciences puisque, tourné de plus en plus vers l'Avenir, Prométhée rêve désormais de l'élévation de l'homme. Dans l'imaginaire anarchiste argentin la prégnance des rêves de rédemption entraînera ainsi l'épuisement progressif de la rêverie de destruction, opérant, comme nous le verrons, un changement dans les images convoquées par la notion de Révolution.





### **CHAPITRE 3- PEUPLE ET RÉVOLUTION**



### 3.A- Acteurs sociaux

*« Je suis le troubadour de ta misère,  
peuple. Et cette voix qui sur le monde  
telle une rébellion sonne rugissante  
est ta voix, qui se hisse jusqu'aux nuages,  
comme le cri de tous tes Vésubes  
convoquant à la lutte rédemptrice  
contre tous les barbares du monde »<sup>690</sup>*

Pour nous référer aux acteurs sociaux visés par le discours anarchiste nous avons utilisé jusqu'à présent, pêle-mêle, des mots tels que « travailleurs », « prolétaires », « opprimés », « peuple », laissant sans doute s'installer un certain flou quant à ces termes apparemment interchangeables. Il est à présent nécessaire de s'attarder sur ces notions et notamment sur celle de « peuple », qui présente chez les anarchistes un statut tout particulier.

#### **Eux, nous et vous**

Nous avons déjà souligné à quel point l'imaginaire anarchiste argentin est marqué par l'antithèse polémique : selon la vision libertaire, en effet, la société peut être représentée par une pyramide simplifiée où, depuis le sommet, « ceux d'en haut » oppriment « ceux d'en bas ». Quant aux premiers, « eux », on se contentera ici de rappeler l'image de la bête immonde, soit du fauve associé au miasme, qu'ils convoquent dans la rêverie anarchiste argentine puisqu'ils représentent le Monstre que Prométhée combat<sup>691</sup>.

Or, si le visage de « ceux d'en haut » s'avère facilement identifiable, en ce qui concerne « ceux d'en bas », la tâche devient plus ardue à l'heure des catégorisations chères au sociologue.

Car, en effet, qui, dans la lutte sociale, est prêt à combattre contre « eux » ? « Nous », sans doute, mais jamais sans « vous », répondent sans hésitation les anarchistes argentins. Ces pronoms, qui reviennent sans cesse dans les discours libertaires argentins de l'époque, posent bien des questions et non des moindres.

---

690 GHIRALDO (A.), *El Sol*, 24 septembre 1900, extrait cité dans ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 413.

691 Cf. supra, partie II, chapitre 2. A., Images de la réalité.

Qu'entendent les libertaires par « nous » et par « vous » ? La réponse à cette question s'avère complexe et nous conduit au cœur du mythe du peuple tel qu'il est analysé par A. Pessin<sup>692</sup> et auquel nous aurons l'occasion de revenir dans ce chapitre.

En ce qui concerne ce « nous » des libertaires, il concerne tantôt le peuple, tantôt exclusivement les révoltés conscients, c'est-à-dire les anarchistes eux-mêmes. Car, si d'une manière générale notre Prométhée estime qu'il appartient au peuple, nous savons déjà qu'il s'octroie un rôle social bien particulier : celui de réveiller les consciences ; c'est dans ce sens qu'il se rêve lui-même en tant que missionnaire et guide du peuple, voire même en tant que messie / sauveur<sup>693</sup>. Ainsi, parfois le « nous » des libertaires renvoie à « ceux d'en bas » au sens large, au peuple, dont l'anarchiste dit en faire partie : « (...) nous appartenons au Peuple. Et le Peuple fait l'histoire »<sup>694</sup>, déclare P. Guaglianone.

Cependant, ce « nous » tend à ne concerner qu'une poignée d'homme et de femmes différents des autres<sup>695</sup> ; la révolte et surtout la conscience vis-à-vis de la barbarie du présent place l'homme anarchiste *ailleurs* : au cœur du peuple mais pas totalement puisque ce dernier, contrairement à notre Prométhée, n'a pas encore pris conscience de sa propre puissance et du rôle qui est le sien ; au cœur de la société de son temps, du moment où il déploie contre celle-ci toute son action, l'anarchiste n'en fait pourtant pas totalement partie puisque son tempérament d'homme libre, ses qualités d'abnégation et de lucidité hors du commun font de lui un être de la vie de l'avenir ; ses qualités le placent ainsi moins dans la société présente que dans celle du futur. « Nous » renvoie donc, au sens le plus large, à « la masse consciente des combattants »<sup>696</sup> ; mais le plus souvent ce « nous » convoque ceux - moins nombreux - qui incarnent « la voix de la raison », les « porteurs-paroles de la révolte humaine »<sup>697</sup>, « les propulseurs d'une vie plus humaine »<sup>698</sup>, bref, ces guides éclairés, ces traceurs de chemins de Lumière (pour ne pas dire ces « élus ») que sont les anarchistes.

Un témoignage éloquent de cela nous est donné par R. González Pacheco, qui à nos yeux ne fait qu'exprimer clairement une image partagée par une majorité des libertaires argentins, même si elle est rarement aussi explicite. « Nous les anarchistes sommes la clarté de la terre ; nous possédons l'art divin de nous créer nouveaux, à nouveau »<sup>699</sup>.

---

692 PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit.

693 Cf. supra, partie II, chapitre 1., Visages de Prométhée.

694 GUAGLIANONE (P.), « La Pascua del Proletariado », op. cit. Dans ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 495-496.

695 Cf. supra, partie II, chapitre 1., Visages de Prométhée.

696 *El Rebelde*, N° 1, 1898, op. cit., p. 1.

697 « A los obreros », *La Voz de la Mujer*, N° 9, 1897, op. cit., p. 2.

698 ABAD DE SANTILLAN (D.), « Significación de una campaña contra la represión gubernativa », *La Protesta*, N° 1, 1922, op. cit., p. 1.

699 GONZALEZ PACHECO (R.), *Carteles*, Américalee, Buenos Aires, 1956, T. I, p. 108, cité par SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 94.

Ainsi, en dépit de la volonté obstinément iconoclaste affichée par l'idéologie, voilà qu'il nous est rappelé encore une fois que Prométhée est somme toute une déité. « Nous » tend donc à ne concerner qu'une « minorité consciente », une poignée d'hommes hors-pair.

Déjà en 1898 *El Rebelde* publiait la traduction en espagnol d'un article de l'anarchiste français Sébastien Faure intitulé « J'accuse » ; l'auteur s'exprime au nom des « anarchistes accusateurs » : « nous sommes encore une poignée », dit-il, en comparaison de la foule qui « vit dans une désolante inconscience » ; l'accusation est portée contre « eux », c'est-à-dire tous les représentants des « principes, institutions, croyances, toutes ces forces sociales [qui] procèdent d'une même force régénératrice : l'Autorité ». Enfin, ce texte s'adresse à « vous tous, les pauvres, les opprimés, les ignorants, les exploités, les misérables (...), spoliés et humiliés (...), vous tous, lacérés, moribonds, persécutés, mais vaillants et énergiques »<sup>700</sup>.

Avant de parler de ces derniers ; signalons que la différenciation des sujets établie par le Français ne passera pas inaperçue en Argentine : les libertaires du pays la reprendront sans cesse à leur compte.

Mais cette distinction « nous » / « vous » (opposés à « eux », l'ennemi à combattre) n'est jamais nette car, d'une part – on l'a dit –, l'anarchiste fait partie du peuple, mais pas totalement ; d'autre part, le peuple – on le verra – apparaît comme potentiellement révolutionnaire (et donc anarchiste) mais il ne l'est pas encore complètement. Pour le devenir, il faudra la rencontre de ce « nous » et ce « vous », de la parole anarchiste et des potentialités attribuées au peuple.

### Peuple ou prolétariat ?

A qui va dirigée la parole anarchiste ? Qui est l'interlocuteur privilégié du propagandiste ? Au nom de qui agissent un Radowitzky ou un Wilckens, devenus héros ? A qui sont consacrés les efforts du pédagogue ? S'agit-il de ceux-là mêmes qui réaliseront la révolution sociale ?

Le lien étroit de l'anarchisme argentin et du monde ouvrier est indiscutable. Le champ des pratiques libertaires se développera toujours – bien que pas uniquement – en connivence avec les travailleurs organisés, notamment urbains. Dans ce sens, les anarchistes n'hésiteront pas à encourager toute grève, partielle ou générale, tout boycottage, tout sabotage, entendus comme des armes parmi d'autres à utiliser dans la

---

700 FAURE (S.), « Yo acuso », *El Rebelde*, N° 1, 1898, op. cit., p. 2. Les citations de S. Faure que nous incluons ici correspondent à notre traduction du texte paru en espagnol, sans précision de date ni de source, et dont la traduction anonyme présente quelques gallicismes que nous nous sommes efforcés d'interpréter pour restituer le sens original du texte ; il n'est donc pas exclu que les termes employés ici ne soient pas ceux-là mêmes utilisés par son auteur dans la version originale. NDT.

lutte sociale. Ils encourageront également les travailleurs à lutter contre « le patron », vu comme un des symboles du capitalisme combattu. Cela pourrait laisser croire, comme c'est le cas pour les syndicalistes révolutionnaires argentins, que les libertaires attribueraient un rôle révolutionnaire particulier au syndicat et aux travailleurs (ou du moins aux ouvriers). Or, il n'en est rien, pas plus que la parole anarchiste ne leur est particulièrement adressée.

Nous avons déjà signalé à quel point, malgré quelques utilisations sporadiques du terme de « classe », les anarchistes rejettent une vision « classiste » de la société : ils méprisent l'idée marxiste de lutte des classes au profit d'une vision plus large, en termes de « lutte sociale »<sup>701</sup>.

Ainsi, peut-on voir dans l'anarchisme argentin, avec J. Suriano, une doctrine « vaguement anti-classiste » et « populiste puisqu'elle aspirait à unir tous les secteurs sociaux opprimés (...) »<sup>702</sup>.

En effet, du moment où le Monstre à combattre est bien identifié, Prométhée s'adresse à tous ceux qui ne sont pas pris en compte par ceux qui se trouvent au pouvoir dans la société barbare du présent, à ceux qui ne la représentent pas, aux exclus des richesses accaparées par un petit nombre, aux exilés de la « vraie vie », aux bannis des bienfaits du progrès et de la science. Mais qui sont-ils ?

A. Pessin montre, dans son analyse de la rêverie anarchiste en Europe, que les premiers théoriciens libertaires « s'appuient sur une réalité sociale large, celle de la "classe la plus pauvre et la plus nombreuse", selon l'expression de Proudhon, que cette classe soit paysanne ou ouvrière et, en tant qu'ouvrière, indépendante ou prolétarienne »<sup>703</sup>. Dans ce sens, Bakounine placera tout son espoir dans le peuple, entendu comme « la majorité, la masse immense des pauvres et des opprimés », « terre féconde »<sup>704</sup> et « à peu près vierge de toute civilisation bourgeoise »<sup>705</sup>. Puis son successeur, Kropotkine, qui pourtant, comme le rappelle A. Pessin, « deviendra dans le mouvement anarchiste le stratège de la révolution du prolétariat », s'efforcera toujours de « renforcer la notion de peuple en la dégageant de son particularisme de classe » : pour le Russe, « le prolétariat ne serait qu'un cas particulier du peuple, mais ses qualités propres en tant que prolétariat seraient secondaires par rapport à ses qualités essentielles qui seraient celles de la tradition populaire (...) »<sup>706</sup>.

Or, en Europe, au fur et à mesure que l'anarchisme entre dans sa phase syndicaliste et que la lutte sociale se concentre dans le milieu ouvrier, de la main de Pelloutier, les

---

701 Cf. supra : Partie II, Chapitre 2. A, « classe » et « lutte de classes ».

702 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 77.

703 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 179.

704 BAKOUNINE (M.), *A propos du communisme*, cité par PESSIN (A.), *ibid.*, p. 182.

705 BAKOUNINE (M.), *Lettre à un Français...*, cité par PESSIN (A.), *ibid.*, p. 180.

706 PESSIN (A.), *ibid.*, p. 191.

espoirs placés dans le peuple tendent à s'évanouir à la vue de ce dernier devenu un prolétariat de plus en plus conformiste, « mauvais sujet de l'histoire, qui non seulement tarde, mais se montrera incapable d'accomplir sa révolution »<sup>707</sup> ; si auparavant les anarchistes rêvaient d'une rencontre féconde avec le peuple, dont la « barbarie exemplaire » chère à Bakounine apparaissait comme une garantie révolutionnaire, les libertaires se consacreront désormais à éduquer, à élever le peuple, se concentrant tout particulièrement sur ce prolétariat qui s'avère, somme toute, assez décevant quant à son élan révolutionnaire.

En ce qui concerne le cas argentin, nous avons déjà eu l'occasion d'observer, tout au long de cette étude, une succession de rêves dans la période concernée, qui retrace celle survenue en Europe. Toutefois, lorsque l'on analyse les images convoquées par la notion de peuple chez les libertaires argentins, ces rêves apparaissent mêlés, rappelant ainsi que les anarchistes du pays se trouveront souvent au carrefour des divers courants anarchistes mais aussi des idées progressistes au sens large, en vogue en Europe depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sans doute faut-il souligner, avec J. Suriano, la grande influence que les idées de Kropotkine exerceront, dès les années 1890, chez les libertaires d'Argentine ; les Espagnols José Prat et Anselmo Lorenzo, très influents dans le pays, contribueront d'une manière importante à la diffusion des idées du libertaire russe, tout comme les principaux journaux anarchistes de Buenos Aires, qui publieront ses premiers travaux avant 1900. Or, c'est à partir de 1905, parallèlement à l'adoption des « principes économiques et philosophiques du communisme anarchiste »<sup>708</sup> par la Fédération Ouvrière Régionale Argentine, que l'influence kropotkinienne s'accroît, à tel point que *La Protesta* publiera, pendant cent numéros consécutifs, la traduction en espagnol des *Mémoires d'un Révolutionnaire*<sup>709</sup>.

Cette influence, à laquelle s'ajoute le divorce entre anarcho-syndicalistes et syndicalistes révolutionnaires, contribuent à nos yeux d'une manière fondamentale à alimenter une rêverie du peuple bien particulière.

### ***Qui est le peuple ?***

A. Pessin montra en détail que le peuple est un fantôme : en fait « il n'y a peuple que parce qu'il y a des chercheurs de peuple »<sup>710</sup>. Cela signifie que « le peuple n'est pas une réalité donnée, c'est, toujours et partout, un monde imaginé et un projet politique », il

<sup>707</sup> *ibid.*, p. 196.

<sup>708</sup> Déclaration de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine au V<sup>e</sup> Congrès, Buenos Aires, 26 Août 1905, dans ABAD DE SANTILLAN (D.), *La FORA ...*, op. cit., p. 153-154.

<sup>709</sup> SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 78-79.

<sup>710</sup> PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit., p. 247.

« n'est donc pas une catégorie sociale, il n'est pas un groupement réel d'hommes et de femmes, il est une qualité, une vertu »<sup>711</sup>.

Le peuple est donc moins un sujet palpable qu'un « vecteur » de l'espérance collective<sup>712</sup> ; et s'il est « toujours à la source d'un sentiment paradoxal, lui qui apparaît proche et lointain, en nous et hors de nous, évidence introuvable, qui doit être rejoint et ne peut pas l'être, peuple géant et nain, vierge et souillé, toujours assuré de vaincre et pourtant toujours vaincu... »<sup>713</sup>, c'est que le peuple est, somme toute, un mythe. Penser le peuple permet d'apporter, à des hommes et des femmes résolument optimistes, une réponse - paradoxale, certes, mais ô combien rassurante – au dilemme posé par le spectacle de la misère dans la société sans pour autant devoir renoncer à cette foi inébranlable dans le progrès humain, progrès qui tarde sans doute trop à amener le bien-être pour tous.

Et bien sûr, les libertaires argentins sont fortement imprégnés du mythe du peuple, tout comme, réciproquement, ils contribuent à l'alimenter. Ainsi, par exemple, en 1921, un article de *La Antorcha* entend analyser « la réalité du progrès ». Le premier constat est celui de l'étonnement face à l'immense chemin parcouru par l'homme « dans la maîtrise de la nature, dans l'utilisation des éléments soumis à son intelligence ». Or, « s'il est étonnant de constater l'immense avancée du progrès », « le penseur sans préjugés » ne peut être que véritablement « stupéfait » devant « le *contraste criminel entre le progrès atteint et la condition misérable dans laquelle végète la partie basse de la société*, sur laquelle repose la base de tout ce progrès brillant » ; et l'auteur de se demander : « A quoi sert d'avoir atteint une telle hauteur dans le progrès de l'humanité si, encore aujourd'hui, dans les basses couches de la stratification sociale, (...) privée de toutes les avancées du progrès, gémit misérable, endolorie et angoissée, la même humanité laborieuse qu'il y a des siècles érigea des pyramides et qui crée à présent toutes les merveilles du monde ? ». Car, en somme, « qu'est-ce que peut faire aux déshérités tant de progrès si l'on considère que l'immense majorité des hommes (...) ne peut jouir de ses bénéfices ? ». Or, « doit-on pour autant renier le progrès ? », se demande l'anarchiste ; certainement pas, puisque « avec ou sans progrès, l'esclavage subsistera tant que les privilèges économiques et politiques existeront. Le mal n'est donc pas dans le progrès mais dans le Privilège. Voici l'ennemi »<sup>714</sup>. La foi progressiste reste intacte, c'est donc au peuple de jouer son rôle.

---

711 PEQUIGNOT (B.), PESSIN (A.), « Que met-on sous la notion de peuple ? », présentation au Colloque « Les peuples de l'art », Nantes, Novembre 2002 (à paraître en 2004).

712 PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit., p. 246-247.

713 PESSIN (A.), « Le mythe du peuple au XIX<sup>e</sup> siècle », *Sociétés et représentations*, N° 8, 2000, p. 131-144.

714 ASTA (L.), « La realidad del progreso », *La Antorcha. Semanario [La Torche. Hebdomadaire]*, I, N° 4, Buenos Aires, 15 Avril 1921, p. 3. Le souligné est à nous.

### *Une vaste entité sociale*

Dans l'imaginaire anarchiste argentin, pendant la période considérée, la notion de peuple recouvre une entité sociale large explicitée très souvent, rappelons-le, par opposition à « ceux d'en haut » : il s'agit de « ceux d'en bas ». Cette notion, qui à nos yeux rejoint celle de « peuple », fait allusion, plus qu'à une hypothétique homogénéité, à la dualité (déjà soulignée par les premiers théoriciens anarchistes européens) pauvres / riches, exploités / exploités, déshérités / privilégiés : c'est donc la séparation opérée entre peuple et bourgeoisie.

Dans ce sens, comme pour Bakounine, le peuple c'est à peu près tout le monde, les opprimés au sens large, les déshérités en général ; bref, tous les mis à l'écart du « banquet de la vie » ou, dans les termes de Kropotkine, « la masse restée en dehors des ramifications de la société »<sup>715</sup>. Et J. Suriano de souligner la préoccupation toute particulière que les libertaires argentins porteront aux malades, aux vieillards, aux misérables, aux prostituées<sup>716</sup>.

Or, malgré le développement des pratiques syndicales, malgré un engouement à prédominance ouvrière pour la philosophie anarchiste, dans l'imaginaire libertaire argentin le prolétariat n'arrivera jamais totalement à évincer le peuple en tant que dépositaire des espérances de réalisation d'une autre vie, libre et juste.

Ce n'est pas un hasard si l'Hymne anarchiste par excellence, chanté par les libertaires argentins à l'occasion de tous leurs rassemblements importants, est intitulé « Hijo del Pueblo » [Enfant du Peuple] et chante :

« Enfant du Peuple, des chaînes t'oppriment  
et cette injustice ne peut continuer  
si ton existence est un monde de peines  
plutôt qu'esclave, choisis de mourir !

Ces bourgeois à la face égoïste  
qui méprisent ainsi l'humanité  
seront rasés par les anarchistes  
lors du cri fort de la liberté.

---

715 KROPOTKINE (P.), *Paroles d'un révolté*, cité dans GUERIN (D.), *Ni dieu ni maître*, op. cit., p. 372.

716 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 92.

Ô rouge bannière, assez de souffrance !

l'exploitation succombera !

Lève-toi, peuple loyal

au cri de "révolution sociale" ! »<sup>717</sup>

Comme on peut le constater, cet hymne s'adresse non pas au prolétaire, non pas au travailleur mais à chaque « enfant du peuple », c'est à dire à chacun des opprimés qui, ensemble, constituent cette immense puissance collective qu'est le peuple.

Or, il faut tout de même préciser qu'il existe, tout au long de la période qui nous intéresse, une certaine oscillation en ce qui concerne le sujet dépositaire de la confiance et des espoirs libertaires, allant du peuple au prolétariat ; cela est dû sans doute à l'influence du syndicalisme révolutionnaire, qui à partir de 1905 environ apportera un certain nombre d'éléments à l'imaginaire anarchiste argentin, notamment dans les aspects diurnes de sa rêverie, mais aussi et surtout à des pratiques libertaires étroitement liées au monde du travail.

Les expériences consacrées à l'éducation témoignent selon nous de cette oscillation : dans la réalité de ces pratiques les travailleurs restent l'essentiel du public assistant aux différents cours proposés, voire même, parfois, le public visé en exclusivité<sup>718</sup>. Mais les anarchistes dévoués à la cause de l'éducation resteront tout de même essentiellement attachés (du moins en théorie) à une éducation pour le peuple, c'est-à-dire une instruction qui s'étende au-delà du milieu prolétaire pour apporter la Lumière à tous les opprimés et non pas aux seuls ouvriers.

C'est, par ailleurs, le mythe du peuple qui rejoindra autour de l'éducation populaire des hommes et des femmes aux idéologies différentes mais avec un rêve fondamental commun : l'élévation du peuple<sup>719</sup>.

Ainsi, par exemple, à l'heure d'exalter la figure de l'anarchiste Simón Radowitzky, González Pacheco, l'associant à celle de Kurt Wilckens, dira : « Si le peuple a un visage, une âme, une volonté, *ces hommes sont le peuple* de l'Argentine »<sup>720</sup>. Alors que F. Gualtieri, pour rendre hommage à S. Radowitzky, chantera en 1923 :

---

717 BAYER (O.), *Marchas y canciones anarquistas*, op. Cit.

718 Cf. la Déclaration d'Objectifs du Comité Pro Escuelas Racionalistas, 1923. Voir Partie II, Chapitre 2. C. : De la propagande à l'éducation ; quelques réflexions.

719 Cf. Partie II, Chapitre 2. C. : Rêves d'élévation de l'homme.

720 GONZALEZ PACHECO (R.), « La muerte de Wilckens », Cartel cité dans BAYER (O.), *La Patagonie rebelle*, op. cit., p. 282. Le souligné est à nous.

« Simón, en tant qu'homme d'idées  
 avec des conceptions libertaires  
 divulgua parmi les *prolétaires*  
 l'amour et l'égalité,  
 une famille universelle  
 de *travailleurs cultivés*,  
 sans esclaves, sans seigneurs,  
 sans loi et sans propriété »<sup>721</sup>

Mais malgré cette oscillation peuple / prolétariat<sup>722</sup>, le « projet » anarchiste, si l'on peut s'exprimer ainsi, continuera de s'adresser au plus grand nombre d'opprimés et cela malgré les rapports privilégiés entretenus avec les ouvriers<sup>723</sup>.

Ainsi, par exemple, en 1921, le journal *Tribuna Obrera* [Tribune Ouvrière], qui s'auto-définit comme « journal défenseur de la classe travailleuse » et publie de nombreux articles qui touchent « le prolétariat », reste pourtant fort attaché à ses principes anarchistes et au populisme qui lui est associé. En effet, dans un article signé par « Peregrino Job » [Job le pèlerin], ce dernier, en voyage à la campagne, se réjouit de ses rencontres ; tout d'abord, rencontre avec des clochards, dont il vante la « vie nomade », qui sont « des personnes remarquables, une sorte d'encyclopédie ambulante sur des questions sociales », dit-il, et d'ajouter : « passer une nuit parmi des clochards est bien plus profitable que la passer dans un concours académique ». On retrouve ici encore des bribes de cette « démarche vers le peuple en forme de "mise à l'écoute" de celui-ci »<sup>724</sup> observée par A. Pessin chez les premiers libertaires européens, et que nous avons

721 GUALTIERI (F.), extrait de la chanson « Este y aquel » [Celui-ci et celui-là], dans BAYER (O.), *Marchas y canciones anarquistas*, op. cit.. Le souligné est à nous. Voir (en espagnol) la chanson en entier en annexe.

722 On pourrait considérer, par ailleurs, cette oscillation comme l'« équivalence complète entre les termes *peuple* et *prolétaire* » observée par A. Pessin en France, « immédiatement après la révolution de 1830 » et qui n'est pas à confondre avec « une signification de classe ». Cf. PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit., p. 244.

723 Par contre, la rêverie de révolution imminente qui en Europe va de pair avec cette définition bakounienne / kropotkinienne du peuple, c'est-à-dire imaginée comme une étincelle qui provoquera un grand incendie (et associée aux rêves de destruction), s'épuisera en Argentine, sans pour autant que le prolétariat remplace le peuple dans le projet et dans l'imaginaire anarchistes, comme dans le cas européen. Les rêves de destruction – on l'a vu – s'épuisent assez tôt (sans pour autant disparaître totalement) au profit de rêves d'élévation de l'homme : la révolution devient par là même – on le verra – un processus de changement progressif des mentalités. Cf. infra : 3. B.- « Révolution ou Évolution ? ».

724 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 192.

observée également dans le cas du *gaucho* rêvé comme barbare nomade.

Ensuite, le pèlerin rencontrera un « paria arrimeur » qui le conduira au syndicat dont il fait partie : c'est là que la déception se fait sentir, en voyant que ledit syndicat n'est pas anarchiste mais membre de la FORA du IX<sup>e</sup>, c'est-à-dire syndicaliste et non pas libertaire<sup>725</sup>. De toute évidence, pour ce trimardeur, la qualité de clochard ou de paria est bien plus importante que celle de travailleur et même que celle de travailleur organisé, puisque le syndicalisme, on le voit, n'est garantie de rien. L'espoir, tel qu'on peut le constater, reste placé dans le peuple.

Une petite annonce parue dans le même journal s'avère également très éloquente à ce sujet. En effet, l'« Agrupación Comunista Anarquista Obreros del Puerto de la Capital » [Groupe Communiste Anarchiste Ouvriers du Port de la Capitale] publie son planning des conférences à venir, qui seront prononcées « dans le but d'éclairer les travailleurs du port en particulier et le peuple en général »<sup>726</sup>.

Pour les anarchistes, concentrer les efforts dans le milieu prolétaire n'implique nullement s'écarter du peuple, bien au contraire. « Nous avons toujours combattu les tendances exclusivement ouvriéristes car nous sommes convaincus que le problème social est une question humaine et non simplement le patrimoine d'une classe »<sup>727</sup>, précise S. Loscascio en 1916.

Dans ce sens, en 1922, le journal *La Protesta* lance le premier numéro d'un supplément hebdomadaire qui se voudrait complémentaire du célèbre périodique, qui, lui, « traite les événements du jour dans ce qu'ils ont d'intéressant pour les ouvriers conscients » et donc « reflète plus ce que cette lutte entre *ouvriers* et patrons a d'épisodique que le fonds philosophique des idées que les anarchistes essayons d'inculquer dans le cerveau de *l'homme*, pour qu'elles deviennent le moteur de ses révoltes »<sup>728</sup>. On le voit, une fois de plus, l'homme est toujours avant le travailleur.

Car, on l'aura compris, le prolétariat n'est qu'une des composantes du peuple et jamais l'élément essentiel ; il ne suffit pas d'être prolétaire pour être révolutionnaire, alors que le peuple ...

### *Visage du peuple*

Introuvable, le peuple est pourtant non seulement l'interlocuteur des anarchistes mais

---

725 PEREGRINO JOB, « Crónica de las afueras », Tribuna Obrera. Diario de la mañana, defensor de la clase trabajadora [Tribune Ouvrière. Journal du matin, défenseur de la classe laborieuse], II, N° 161, Buenos Aires, 20 Avril 1921, p. 2.

726 Annonce de l'Agrupación Comunista Anarquista Obreros del Puerto de la Capital, ABAD DE SANTILLAN (D.), *La FORA* ..., op. cit., p. 3.

727 LOSCASCIO (S.), « Los simuladores », *La Protesta Humana*, N° 28, 1916, op. cit., p. 2.

728 « Nuestros Objetivos », *La Protesta. Suplemento Semanal*, N° 1, 1922, op. cit., p. 1. Le souligné est à nous.

aussi et surtout le porteur de leurs espérances révolutionnaires ; c'est au peuple qu'ils parlent, c'est pour le peuple qu'ils luttent. Il nous semble donc intéressant de nous attarder sur les images que ce peuple convoque dans l'esprit libertaire argentin qui, rappelons-le, est alimenté par le mythe du peuple et contribue réciproquement à l'alimenter. Le portrait du peuple peut donc être brossé selon le triptyque qui suit :

1. Le peuple est une victime de l'ordre social actuel.
2. Le peuple est aveugle, inconscient, voire même bête, mais surtout, ignorant.
3. Le peuple est (malgré tout) le porteur de l'espérance collective.

En effet, le peuple apparaît aux libertaires comme une victime de la société barbare du présent. Il trouvera donc à s'incarner dans la figure du « pauvre malheureux », constamment évoquée par les anarchistes.

Cette figure est présente, par exemple, chez les abonnés d'*El Oprimido* [L'opprimé], dont des nombreux pseudonymes contribuent à ébaucher le visage du « pauvre-diable » : parmi ceux qui soutiennent le périodique on trouve ainsi « un mécontent », « un exploité », « un clochard », un « *affamato* » [un affamé], « un esclave », « un prisonnier innocent », « un boiteux », un « *desgraciato que non trova domicilio* » [un malheureux qui ne trouve pas de domicile], « un déshérité » puis « le malheureux »<sup>729</sup>.

On retrouve ici un des thèmes constitutifs du mythe du peuple : le mythème du « peuple absent », tel qu'il fut analysé par A. Pessin, qui soutient que « le point de départ de tout populisme en effet consiste en la désignation d'une existence oubliée et abandonnée, ignorée et vaincue »<sup>730</sup>. Il s'agit donc d'un peuple exilé, écarté de la vie, un peuple misérable et à la dérive.

Ainsi, peut-on lire, en 1920, certainement sous la plume de R. González Pacheco : « Les bourgeois avaient bien dépouillé le peuple. Ensuite, une fois nu, ils le jetèrent au faubourg ou aux champs ; le plus loin qu'ils ont pu. Et ils ne comptèrent plus avec lui sinon pour lui arracher des chiots pour leur armée, des juments pour leurs chevauchées ou des boeufs pour leurs sillons. La pratique de cette infamie (...) leur donna même l'illusion que le peuple n'existait pas »<sup>731</sup>.

Ce thème de l'absence, de l'exil du peuple est, nous semble-il, complémentaire de l'observation faite par J. Suriano, qui soutient que, dans le cas de l'anarchisme argentin, « [l'] absence d'une cosmovision classiste de la société dota l'anarchisme de l'aspiration de

729 « Suscripción voluntaria a favor de EL OPRIMIDO », *El Oprimido. Periódico comunista anárquico* [L'opprimé. Périodique communiste-anarchiste], IV, N° 27, Luján, 14 Mars 1897, p. 4.

730 PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit., p. 230.

731 « Carteles. El forastero », *El Libertario*, N° 1, 1920, op. cit., p. 1.

représentativité universelle des exploités en termes générales, se rapprochant de l'idée d'homme déraciné. Un homme déraciné vu depuis une perspective éthique et culturelle qui privilégiait dans son analyse des éléments éducationnels, culturels et moraux face aux caractérisations spécifiquement socio-économiques »<sup>732</sup>.

Car, en effet, chez les libertaires argentins, la définition du peuple à partir d'une dualité conflictuelle pauvres / riches, opprimés / oppresseurs, exploités / exploités... deviendra, avec le temps, opposition entre possesseurs et dépossédés, non pas des moyens de production (comme dans le cas des marxistes) ni même des moyens de subsistance ; cette dualité, contaminée par des rêves d'élévation de l'homme (donc du peuple), deviendra une franche opposition entre possesseurs et dépossédés du savoir, de la culture, de la « vraie civilisation », bref, de la Lumière.

En effet, dans le projet civilisateur libertaire, le peuple apparaît comme empêché d'accéder à la civilisation car victime de la barbarie sociale. Nous sommes ici très proches de l'imaginaire populiste de V. Hugo<sup>733</sup>, dans la mesure où l'on voit en scène « une mécanique sociale qui trace un cercle infranchissable de la misère » : pauvreté, vice, loi<sup>734</sup>.

On trouve un bon exemple de ce cercle vicieux dans le premier numéro de l'hebdomadaire *Ideas y Figuras*, auto-défini comme « magazine mensuel de critique et d'art », dirigé par A. Ghirardo. Ce numéro de 1909 est entièrement consacré à « la traite des blanches », avec un article de Marco Nereo et un feuilleton constitué de dessins, complétés par quelques lignes descriptives.

M. Nereo décrit la prostitution comme « un mal social étendu à tout notre organisme », un phénomène qui a lieu avec « la complicité indirecte de la loi » ; ainsi, la prostituée et même son maquereau sont-ils, selon lui, des victimes de cette société viciée : « on nous présente le tableau de la femme victime d'un marchand répugnant sur lequel on prétend décharger toute la colère sociale, comme si lui-même n'était pas un produit de l'environnement ». Et l'Argentin de considérer : « il est nécessaire d'apprécier le mal dans toute sa magnitude. La malheureuse qui tombe dans l'ancre le fait : 1° par faim, 2° par des exigences physiologiques, 3° par intrigue ou tromperie, 4° par honte d'être mère, 5° par incapacité d'exercer d'autres tâches ». Enfin, il déclare : « Essayons de supprimer ces causes et on aura supprimé le cancer. Mais ne soyons pas hypocrites ! Une société qui réglemente la prostitution (...) ne peut, honnêtement, dire qu'elle cherche la disparition du mal. Ce qu'elle cherche c'est à cacher la plaie (...) »<sup>735</sup>.

Quant au feuilleton, il met en scène une « indigente » européenne qui, trompée par un homme, débarque en Amérique du Sud pleine d'espoir de sortir de sa misère ; mais une

---

732 SURIANO (J.), *Anarquistas*, op. cit., p. 79.

733 Cf. PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit., p. 55-98.

734 Ibid., p. 60.

735 NEREO (M.), « La trata de blancas », *Ideas y Figuras*. Revista semanal de crítica y arte [Idées et Figures. Magazine hebdomadaire de critique et d'art], I, N° 1, 13 Mai 1909, p. 2.

fois sur place « la rédemption rêvée par l'ancienne misère qui la liait à sa terre natale ne sera plus rédemption... elle sera tristesse, encore misère, qui attache la chair aux plus viles des chaînes... »<sup>736</sup> ; obligée de se prostituer, la jeune fille finira par mourir, seule, dans une nuit d'hiver.

On voit bien à travers cet exemple l'importance de la reproduction sociale des malheurs du peuple, la pleine responsabilité d'une société qui l'écrase. Le thème du fardeau, par ailleurs, souligné par A. Pessin comme un des éléments du mythe du peuple, est très présent dans l'imaginaire anarchiste argentin : en effet, l'image de Sisyphe permet de mettre en scène tantôt le peuple, tantôt le travailleur accablé par le poids oppressant d'une société sans pitié envers ceux d'en bas. Cette image permet de souligner un paradoxe que nous avons observé dans la rêverie libertaire du pays : la société bourgeoise, et ceux d'en haut qui en ont les rênes, écrasent ceux d'en bas de tout leur poids d'oppression et dans ce sens les premiers sont responsables du malheur des seconds ; or, cela est également de leur faute puisque, aveugles, ceux d'en bas manquent parfois d'élan de révolte.

En effet, pour les libertaires argentins, le peuple est une victime sociale mais en même temps il est en grande partie responsable de son malheur. Car Sisyphe pourrait très bien lâcher une fois pour toutes son lourd rocher et continuer donc sa marche ascendante en toute légèreté. Car « l'homme n'est pas né pour traîner des chaînes. Assujetti à celles-ci, son destin, qui est la liberté, se voit tordu, nié et adultéré (...) »<sup>737</sup>. Or, force est de constater que Sisyphe continue de traîner son rocher. Et les anarchistes n'hésiteront pas à le lui reprocher.

En 1895, *La Voz de Ravachol* consacre un article « au peuple qui rit » dans lequel on fustige sévèrement le peuple qui s'amuse en toute inconscience au lieu de combattre ses oppresseurs : « Dans quel but, ô peuple insensé !, t'amuses-tu, montrant ainsi à ceux qui t'arrachent jusqu'à la dernière goutte de sang qu'il t'en reste encore un peu (...) ? », s'indigne l'anarchiste, qui ne doute pas que « pendant que tu rêves lors de ces joies que tu crois t'offrir, il y a d'autres qui, profitant de ta léthargie, veillent à ce que tu ne comprennes pas que [ce sont eux qui] te font [tout] oublier avec leurs chants de sirènes ; mais entre eux, ils se demandent : que fait le peuple ? Il se promène. Que fait le peuple ? Il danse ! Que fait le peuple ? Il dort ! ». Et l'auteur de se lamenter : « Ah, peuple, peuple ! Quand, quand vas-tu réfléchir, quand sauras-tu te débarrasser de cette peste méchante et sanguinaire qui te parle de liberté en te faisant croire que la liberté est de te laisser t'amuser pendant qu'elle t'opprime et t'affame »<sup>738</sup>.

Josefa Martinez, dans *La Voz de la Mujer*, s'indigne également de la bêtise du peuple et s'exclame : « Ouvriers ! Est-ce possible, jamais vous rendrez-vous compte de ce que vous êtes et de ce que vous devriez être ? N'avez-vous pas encore compris le tristissime et répugnant rôle que vous jouez lorsque vous allez, comme des misérables idiots, à ces

---

736 *Ideas y Figuras*, ibid., p. 7.

737 « La salud pública », *El Libertario*, N° 1, 1920, op. cit., p. 2.

738 « Al pueblo que rie », *La Voz de Ravachol*, N° 1, 1895, op. cit., p. 3.

places, à ces parades militaires, etc., où vous êtes méprisés (...) de mille manières ? N'avez-vous pas observé le mépris avec lequel vous regardent ceux qui vous volent ? »<sup>739</sup>.

Et parfois on arrivera même à détester le peuple, à le traiter de tous les noms, car il est vu comme un obstacle pour accomplir la révolution. C'est le cas de *Germinal*, périodique anarcho-individualiste et opposé à l'organisation des anarchistes, qui en 1898 publie un article tiré du *Libertaire* français. Signé par « Jean Brumaire », l'article s'intitule « Le Criminel » et déclare : « C'est toi, le criminel – qu'on appelle peuple – puisque c'est toi le Souverain. Tu es, il est vrai, le criminel inconscient (...). Tu votes et tu ne vois pas que tu es ta propre victime (...). Tu te plains ! mais c'est toi qui veux le maintien du système dans lequel tu végètes ! Tu te révoltes, des fois, mais c'est toujours pour recommencer. Tu es ton propre bourreau. De quoi te plains-tu ? ». Et le Français s'acharne sur ce « criminel » qu'est le peuple : « Je te hais, moi, homme libre, moi, anarchiste. Je te hais au même titre que les tyrans (...) que tu exaltes avec ton ignorance (...) et que tu m'imposes par ton imbécillité »<sup>740</sup>.

Or, il faut tout de même préciser que le ton adopté par cet article, duquel *Germinal* semble se faire le porte-parole, restera rare parmi les libertaires d'Argentine.

En effet, en règle générale, on reproche au peuple sa cécité, son inconscience voire même sa bêtise, mais en dernier lieu on finira toujours par souligner sa naïveté et son ignorance, somme toute, remédiables.

Ainsi, *La Voz de Ravachol*, termine son discours « au peuple qui rit » en lui priant : « peuple naïf, convaincs-toi d'une fois pour toutes [de la tromperie de la liberté bourgeoise] et agis comme il le faut pour détruire ce Pygmée qui t'apparaît sous la forme d'un colosse et détruis-le (...). Seulement alors, danses, fais la fête, ris, et profites du monde qui t'appartient »<sup>741</sup>.

On rencontre ici un thème très prégnant dans la rêverie libertaire argentine lorsqu'il s'agit d'imaginer le peuple : celui du pygmée et du colosse, du grand et du petit, du nain et du géant. En effet, le peuple est rêvé comme un géant qui s'ignore et pis encore, un géant qui se prend pour un nain. Cette image en dit long sur les libertaires argentins, qui rêvent le peuple de manière paradoxale puisque, d'une part, il est grand et puissant et dans ce sens il est potentiellement révolutionnaire, portant ainsi tous les espoirs d'une nouvelle vie possible ; mais d'autre part, il n'est point conscient d'être un géant et il est même assez bête pour se considérer comme un nain : on pensera au reproche de J. Martínez, « jamais vous rendrez-vous compte de ce que vous êtes et de ce que vous devriez être ? ». Le même reproche apparaît dans *La Protesta* en 1926, mais cette fois,

739 MARTINEZ (J. M. R.), « Obreros ! », *La Voz de la Mujer*, N° 1, 1896, op. cit., p. 1.

740 BRUMAIRE (J.), « El Criminal », *Germinal*, N° 15, 1898, op. cit., p. 1. Les extraits de cet article correspondent à notre traduction de la version publiée en espagnol par ce périodique anarchiste de Buenos Aires.

741 « Al pueblo que rie », *La Voz de Ravachol*, N° 1, 1895, op. cit., p. 3.

sous forme de dessin. Construit en deux parties, selon la mise en contraste chère aux libertaires, on peut voir dans le dessin de gauche, le profil d'un homme de grande taille et à l'allure costaud, qui tient dans ses mains un panier rempli de fruits que l'on devine récemment cueillis de l'arbre que l'on voit derrière lui ; devant ce géant, on voit le profil d'un autre homme, ventru et bien habillé, dont la taille dépasse à peine les genoux du premier personnage ; le nain tend les bras vers le haut, vers le grand panier de fruits. Alors que le dessin de droite représente ces mêmes personnages mais dans une situation inversée : ici c'est le géant qui tend les bras vers le bas, vers le nain qui, lui, possède maintenant le grand panier et tend un fruit au géant. Voici, selon *La Protesta*, la « distribution des fruits du travail »<sup>742</sup>.

« Le peuple est candide et peu combatif, plus ignorant que lâche. Il sacrifie sa vie parce qu'il est plus généreux que guerrier ; il préfère perdre les batailles que vaincre avec sa force irrésistible. Il craint les résultats de son action révolutionnaire (...) »<sup>743</sup>.

On le voit, le peuple est naïf, même, peut-être, aveugle ; mais il est tout de même puissant et donc porteur d'un grand espoir, porteur du rêve de « l'irruption de la justice au monde »<sup>744</sup>. Malgré les reproches adressés au peuple, les libertaires argentins auront tendance à considérer le peuple comme étant aveuglé, plutôt qu'aveugle ; sa bêtise et son inconscience seront plus l'œuvre de l'ignorance que des qualités intrinsèques du peuple. Il est donc surtout ignorant, ou comme nous le précisons plus haut, non possesseur (voire même dépossédé) du savoir, de la culture, de la science, bref, le peuple est tenu à l'écart de la Lumière, à mi-chemin entre la civilisation et la barbarie. Car, comme l'exprime clairement S. Loscascio en 1916, le peuple, « abandonné par les privilégiés de l'intelligence », est « soumis à la plus abjecte misère intellectuelle »<sup>745</sup>. Il faut donc l'instruire, l'éduquer, l'élever, l'éclairer, comme le « peuple écolier » cher à V. Hugo<sup>746</sup>, car, tel que nous l'avons montré plus haut, pour les anarchistes argentins la liberté passe par l'éducation.

« Nous sommes ennemis du troupeau, car nous voulons l'élévation intellectuelle de chaque être, de chaque homme libre », soutient A. Martinez en 1916 dans les pages de *La Protesta Humana*, et de poursuivre : « mais nous pensons qu'il est nécessaire d'instruire ce peuple ignorant (...) pour qu'il marche seul par le véritable chemin rédempteur »<sup>747</sup>.

Voici l'image des « masses ignorantes » chère à Pelloutier et aux syndicalistes révolutionnaires français qui, comme les anarchistes argentins, tenteront de faire prendre au peuple conscience de lui-même.

742 *La Protesta*, Buenos Aires, 10 Mai 1926, dessin reproduit dans DEL CAMPO, *Los anarquistas*, op. cit., p. 68. Voir le dessin en annexe.

743 SEGUNDO (J.), URIARTE (J.), « El brazo emancipador », *La Protesta Humana*, N° 28, 1916, op. cit., p. 2.

744 PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit., p. 253.

745 LOSCASCIO (S.), « Los simuladores », *La Protesta Humana*, N° 28, 1916, op. cit., p. 2.

746 Cf. PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit., p. 89-93.

747 MARTINEZ (A.), « Idea de anarquismo », *La Protesta Humana*, N° 28, 1916, op. cit., p. 2.

C'est ce que tentera également S. Talia dans son article « A Juan Pueblo » [A Jean Peuple], où il dit : « Tes délégués au pouvoir (...) ignorent complètement ta souveraineté et se sont érigés en tes patrons. Toi, qui es le contribuable de ce Trésor dit National, on te maintient oublié, privé d'un de tes droits les plus chers et légitimes, qui est : l'éducation ». Et après l'annonce du « licenciement de cent cinquante instituteurs d'écoles nocturnes pour adultes », S. Talia ajoute, indigné : « Voici la manière qu'ils ont [les « messieurs d'en haut » du Conseil National d'Éducation] de combattre ton analphabétisme, Jean Peuple ! (...) S'en fichent-ils de cette phalange d'individus avides de lumière ne pouvant être instruits ? Quelle honte ! Cache ton visage, ami Peuple ! Ou bien serais-tu devenu le laquais de ceux qui ne peuvent même pas être tes serviteurs ? Impossible ! (...) Ah ! Mon cher ami Jean Peuple ! Lève-toi contre ceux qui te refusent jusqu'à l'instruction ! »<sup>748</sup>.

Parfois, comme ici, les libertaires prêteront même au peuple la volonté d'accéder à la lumière ; dans tous les cas, en soulignant l'ignorance du peuple plutôt que de le considérer comme un obstacle à la révolution, les anarchistes argentins conservent intacte l'espérance placée en lui et en cette dernière, dont l'urgence, du coup, semble moindre puisque la révolution sera l'œuvre du peuple instruit, éduqué, pleinement conscient, bref, civilisé. En attendant, la tâche la plus urgente est donc celle de l'éducation, car elle permettra à Sisyphe de devenir Prométhée, c'est à dire de se hisser à la hauteur qui lui correspond véritablement, celle qu'il mérite. C'est cela qui marque la rencontre entre « nous », les anarchistes, et « vous », le peuple. Ce dernier, dans l'esprit anarchiste, ne sera jamais totalement Sisyphe puisqu'il est porteur d'un élan d'ascension et cherche la lumière en permanence ; mais il ne deviendra jamais totalement Prométhée car son ascension ne termine pas de s'accomplir. Le peuple restera, dans l'imaginaire libertaire argentin, toujours entre civilisation et barbarie, oscillant constamment entre l'un et l'autre pôle selon le regard des uns et des autres. Mais il sera, sans conteste (à l'exception d'une petite poignée d'individualistes) le dépositaire de cette grande espérance d'un avenir juste et libre.

Ce n'est que bien plus tard que les anarchistes du pays, nous semble-t-il, se seraient résolus à établir un constat d'échec quant aux espoirs placés dans le peuple et auraient vu dans celui-ci un véritable obstacle à la révolution. D'après certains libertaires, le péronisme<sup>749</sup> transformera le peuple / prolétariat en troupeau prêt à servir son maître, Juan Domingo Perón<sup>750</sup>, notamment à travers un mouvement syndical nettement

---

748 TALIA (S.), « A Juan Pueblo », Ibid.

749 Nous voulons signifier le mouvement social et politique né en Argentine à partir de 1945 autour de la figure de Juan Domingo Perón et de sa première épouse Eva Duarte, dite Evita. Également connu sous le nom de « justicialisme », il s'agit d'un mouvement hétéroclite constitué autour de la figure charismatique du leader. Son populisme nationaliste s'appuie notamment sur la C. G. T. et l'armée.

750 Ce militaire argentin (1895-1974) participe au coup d'état militaire de 1943, ce qui lui vaudra un poste au Secrétariat d'État au Travail et à la Prévision Sociale, à partir duquel il pourra contrôler la Confédération Générale du Travail. Ministre de la Guerre puis vice-président en 1944, il sera évincé en 1945 mais reviendra en force, acclamé par la foule, de la main de sa première épouse Eva Duarte, s'imposant aux élections présidentielles en 1946. Il sera réélu en 1951 puis renversé par les militaires

corporatiste et acquis à la cause du chef ; c'est probablement à ce moment là, avec le populisme péroniste, nous semble-t-il, que les libertaires verront dans le peuple un obstacle à la révolution.

En 2000, dans un entretien avec la journaliste A. Atán, J. E. Palmeiro, militant anarchiste dans les années 1940, s'exprime au sujet du péronisme. A la question « Quels furent les éléments les plus déstabilisateurs pour l'anarchisme ? », J. E. Palmeiro répond : « Le péronisme. Le péronisme a été terrible pour nous. Le péronisme et le socialisme ont été les pires ennemis du mouvement libertaire (...). Le socialisme parce que, tout comme le syndicalisme, a négocié avec le pouvoir. Et il a conditionné le travailleur à respecter les lois et les impositions de l'État, le conduisant à un légalisme qui a créé une mentalité dépendante ». Et le péronisme « parce qu'il a éliminé nos militants et manipulé le syndicalisme. Il a semé la terreur avec ses persécutions et cela a provoqué la résignation chez les gens. Beaucoup de gens ont eu peur et d'autres se sont laissé charmer par la démagogie, le treizième mois, les vacances [payées]... ». Pourtant, comme le précise A. Atán, « il y a aussi beaucoup d'anarchistes qui furent séduits par le péronisme ». Et Palmeiro de reconnaître : « Oui, le péronisme, avec ses promesses de révolution au coin de la rue, a porté un grand préjudice à notre mouvement. Avec son assistantialisme (sic.) et sa démagogie on a fait croire aux gens qu'ils allaient résoudre tous leurs problèmes. Et cela a généré chez le peuple cette attitude passive qui consiste à déléguer sa responsabilité et à laisser agir d'autres à sa place. Nous avons signalé que ces promesses étaient fictives, mais les gens ne l'ont pas compris. Et [les rangs de] notre mouvement s'éclaircissaient car il est très facile pour un peuple qui n'est pas bien conscientisé de se laisser entraîner par les promesses des politiciens »<sup>751</sup>.

Nous pensons que le mouvement péroniste constitue une sorte de prolongement du mouvement libertaire : certainement pas d'un point de vue idéologique (la concentration du pouvoir dans la personne de Perón, son socialisme national et probablement tant d'autres éléments, apparaissant aux antipodes de l'idéologie anarchiste), mais d'un point de vue onirique. En effet, c'est à nos yeux le mythe du peuple qui permet d'établir un lien entre ces deux idéologies bien différentes. Lorsque A. Atán interroge l'anarchiste J. Grunfeld au sujet de la « fascination » exercée par le péronisme sur nombre d'anarchistes, convertis à la cause du général, l'Argentin consent et affirme : « Souvent les convictions ne sont pas l'œuvre de la réflexion mais du sentiment. Il y avait, dans l'anarchisme comme dans d'autres sectes, une *sympathie envers le populisme*. Cette faiblesse vis-à-vis de la massification explique que des grandes personnalités se soient laissées entraîner vers les

---

en 1955, il part s'exiler en Espagne. Il reviendra en Argentine en 1973 pour assumer une nouvelle fois la présidence du pays, après avoir gagné les élections présidentielles avec sa deuxième épouse Maria Estela Martinez. Vice-présidente de l'Argentine, cette dernière devra assumer la tête du pays à la mort du président J. D. Perón en 1974. Elle sera renversée en 1976 par le coup d'état militaire de Videla.

751 ATAN (A.), op. cit., p. 68-69. Le souligné est à nous.

inclinations de la majorité »<sup>752</sup>.

La question des modalités de re-création du mythe du peuple par le mouvement péroniste dépasse, évidemment, le cadre de ce travail de thèse. Mais il nous semble que l'imaginaire anarchiste argentin, par les rêves qui furent les siens, marquera la rêverie du pays bien au-delà de la conjoncture sociale, politique et économique qui permit le développement de l'anarchisme en tant que mouvement social bien daté. L'anarchisme s'épuise, en tant que mouvement social prégnant, vers la fin des années 20 ; 1930, marque le début de la dite « décennie infâme » argentine, sorte de parenthèse pour le mouvement social du pays, qui reprendra son souffle lors de l'apparition du général Perón sur la scène politique. Un autre « chercheur de peuple » reprendra, nous semble-t-il, le flambeau des libertaires quant aux promesses de justice sociale : Perón et son mouvement devenu, avec le temps, précisément, « justicialiste ».

Car, en somme, comme l'a déjà remarqué D. Colson, « de par sa richesse et sa complexité, la diversité des rapports et des éléments qui la composent, des contradictions qui la traversent et la constituent, la puissance du peuple peut produire des effets tout aussi divers, se transformer en force émancipatrice aussi bien qu'accepter passivement l'injustice et la domination ou faire l'objet de bien d'autres métamorphoses encore (fascisme, nazisme, stalinisme, xénophobie et nationalismes de toute sorte) »<sup>753</sup>.

---

752 Ibid., p. 125-126. Le souligné est à nous.

753 COLSON (D.), *Petit lexique philosophique ...*, op. cit., p. 234.

### 3.B- Révolution ou Évolution ?

« Démolition et Réédification ; présent et futur. Voici notre œuvre »<sup>754</sup>.

Le domaine de la révolution est pour les libertaires le domaine du non accompli par excellence, c'est « l'inconnu »<sup>755</sup>. Dans ce sens, nul ne peut savoir avec exactitude la forme qu'elle prendra ; et si le mot sera maintes et maintes fois prononcé par les anarchistes tel une formule incantatoire, c'est pour rappeler vers quoi on s'achemine et jamais pour décrire l'indescriptible.

En 1898 un article est publié par *El Rebelde* sous le titre prometteur de « Ce que nous entendons par révolution ». Mais les premiers mots de cet article dissipent le doute quant à toute précision possible en ce qui la concerne : « D'où viendra la révolution ? Comment s'annoncera-t-elle ? Personne ne peut répondre à ces questions. C'est l'inconnu ». Et après avoir fait allusion aux événements français de 1848 et de 1871 pour préciser qu'ils « n'étaient que des insurrections », le rédacteur anonyme soutient : « une fois disparu le gouvernement (...) seul reste le peuple ». Cela est un bon signe car « voici comment une révolution s'annonce » ; or, il ajoute : « tout cela est très beau, sublime. Mais ce n'est pas encore la révolution. Au contraire, c'est maintenant que la tâche du révolutionnaire va commencer ». Mais, ce qu'est véritablement la révolution, on ne le saura pas puisque l'article se termine avec l'annonce « à suivre »<sup>756</sup>. Ceci nous semble un témoignage bien éloquent de l'impossibilité des anarchistes d'octroyer un visage à la révolution à venir.

La révolution présente en effet, un caractère insaisissable et on pourrait dire, en paraphrasant l'expression d'A. Pessin pour définir le peuple, qu'il n'y a de révolution que parce qu'il y a des rêveurs de révolution. Pour les anarchistes argentins tout événement que l'on ait pu appeler « révolution » auparavant ne mérite point cette appellation puisque l'avènement de l'Anarchie n'a toujours pas eu lieu ; la révolution est pour eux ce qui reste encore à venir.

L'article cité semble donc donner raison à V. Mathieu lorsqu'il voit la révolution comme « cette réalité qui n'est-pas-là, parce que sa seule façon possible d'être-là est de ne-pas-être-encore-là »<sup>757</sup>. Autrement dit, tout comme le peuple duquel elle est indissociable, la révolution est un fantôme, elle est l'espérance dont le peuple est le vecteur, bref l'espoir d'un changement radical à venir.

Or, on ignore la manière dont ce changement se produira. Comme le précise V. Mathieu, le révolutionnaire mettra en œuvre des « techniques propitiatoires » censées

---

754 « Tétricas », *El Rebelde*, N° 104, 1903, op. cit., p. 1.

755 « Lo que entendemos por revolución », *El Rebelde*, N° 1, 1898, op. cit., p. 3.

756 Ibid.

757 MATHIEU (V.), *Phénoménologie de l'esprit révolutionnaire*, Paris, Calmann-Lévy, 1974, p. 18.

contribuer à l'avènement de la révolution. « Mais il sait que la réussite de ce qu'il projette *n'est pas encore la révolution* : c'est un moyen de la préparer, une tentative propitiatoire, une recherche pour que ce qui se cache derrière le terme "révolution" se révèle avec des traits précis. Cette apparition définitive, cet événement ultime (...) le révolutionnaire sait qu'il ne pourra, lui, le produire à volonté » ; il ne peut donc qu'espérer que, grâce en partie à ses efforts, « *on ne sait comment, l'événement se produira* »<sup>758</sup>.

En ce qui concerne les anarchistes, tous leurs espoirs d'un Autre Monde sont placés dans ce qu'ils appellent la « Révolution Sociale ». Kropotkine précise : « ce n'est pas un simple changement de gouvernants. C'est la prise de possession par le peuple de toute la richesse sociale. C'est l'abolition de tous les pouvoirs qui n'ont cessé d'entraver le développement de l'humanité »<sup>759</sup>. Cette vision est complétée par celle de Malatesta, qui soutient : « Révolution : c'est la création d'institutions nouvelles, vivantes, de nouveaux groupements, de relations sociales nouvelles... c'est aussi la destruction des privilèges et des monopoles, c'est l'esprit d'une justice nouvelle, de fraternité, de cette liberté qui doit renouveler toute la vie sociale, le niveau moral et les conditions matérielles des masses, en les incitant, à travers leurs actions directes et conscientes, à assurer leur propre avenir »<sup>760</sup>.

Bref, dans la Révolution il y a un « travail de démolition » puis « l'œuvre de réorganisation qui doit suivre la démolition », c'est-à-dire une « élaboration de formes sociales nouvelles »<sup>761</sup>.

La Révolution Sociale, les libertaires n'en doutent pas, inaugurerait un Monde Nouveau où les rapports sociaux seraient complètement différents des rapports passés et présents. Or, en inaugurant un Nouveau Monde la Révolution introduit également – et c'est là l'essentiel – un autre temps, différent du temps chronologique de l'histoire, un temps mythique fondateur qui est celui de l'Idéal. Car « la révolution se présente comme la recherche, à la fois volontariste et magique, de la fracture du temps »<sup>762</sup>.

Le passé et le présent marqués par l'oppression laissent avec la Révolution la place au futur radieux de l'Anarchie, le temps de l'enfin libérés venant briser le temps de l'encre opprimés. La Révolution introduit donc le temps inaugural d'un monde radicalement différent de l'ancien : le temps de la victoire de la Lumière contre les Ténèbres, du terrassement de la barbarie par la civilisation, le temps du peuple debout vivant enfin la « vraie vie ».

L'imaginaire anarchiste argentin participe, naturellement, de cette rêverie. Les

---

758 Ibid., p. 80-81.

759 KROPOTKINE (P.), extraits de *Paroles d'un Révolté*, dans GUERIN (D.), op. cit., p. 372.

760 Paroles de MALATESTA à propos de la Révolution, dans Ibid., p. 389.

761 KROPOTKINE (P.), extraits de *Paroles d'un Révolté*, dans Ibid., p. 373.

762 PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit., p. 189.

libertaires du pays sud-américain rêvent eux aussi de cette subversion du temps : « Nous ne célébrons pas le passé, nuit noire de l'esclavage et de la souffrance – s'exclame P. Guaglianone le 1<sup>o</sup> Mai 1900 – nous ne célébrons pas des événements survenus, parce que nous sommes encore opprimés ; nous célébrons quelque chose de plus grand et de plus unique [sic.] ; nous célébrons l'Avenir, parce que nous appartenons au Peuple. Et le Peuple fait l'Histoire ». L'Argentin entend donc « propager » avec son discours « le suprême et radical remède contre la misère et la tyrannie : la Révolution » ; cette dernière sépare donc le passé-présent de l'Avenir. L'anarchiste terminera son discours en « protestant contre la société infâme » du présent pour ensuite « [saluer] l'avènement de la Société de l'Amour, du Bien-être, de la Science et de l'Art : l'Anarchie »<sup>763</sup>.

Ce discours permet, nous semble-t-il, d'observer l'introduction du temps mythique de la révolution et la scission du temps historique : grâce à l'invocation de la révolution, le futur radieux de l'Idéal vient, ne serait-ce que le temps d'un discours, éclairer les ténèbres du passé et du présent faits d'oppression.

La notion de révolution de Kropotkine et de Malatesta, dont l'influence idéologique dans le mouvement anarchiste du Rio de la Plata fut déjà soulignée, se reflétera sans doute chez les libertaires argentins.

En effet, ces derniers rêvent la révolution en deux trajets distincts : l'acte de destruction du vieux monde sera suivi par le processus de reconstruction du monde nouveau, avec l'instauration de l'Anarchie. Ces deux trajets sont indissociables et constitutifs de leur imaginaire révolutionnaire, ce qui signifie que la révolution ne peut se réduire à un seul des deux puisque pour que le nouveau monde puisse enfin être inauguré il faut d'abord que le vieux monde soit démoli.

Ainsi, la révolution réunit-elle les deux grands trajets de l'imaginaire anarchiste du pays en ce qui concerne l'action, à savoir les rêves de destruction et les rêves d'élévation.

Toutefois, l'esprit libertaire argentin, au début de la période qui nous occupe, axé plutôt sur le premier des trajets constitutifs de la révolution, se laissera tenter progressivement par le second trajet ; cette tentation étant étroitement liée à la manière, paradoxale, de concevoir la révolution dans le temps.

En effet, traiter la question de la révolution dans l'imaginaire anarchiste argentin implique partir d'un constat, déjà souligné par A. Pessin dans le cadre de la rêverie anarchiste européenne : celui du paradoxe de la révolution dans le temps. Car la révolution apparaît aux libertaires comme étant « immédiatement réalisable », sans devoir

---

763 GUAGLIANONE (P.), « La Pascua del Proletariado », *La Protesta Humana*, III, N° 83, 29 Avril 1900, p. 1, article reproduit entièrement dans ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 495-496.

attendre la maturation d'un quelconque processus ; mais paradoxalement, ceux dont on attend cette réalisation ne sont pas prêts : « les masses laborieuses ne sont pas immédiatement disponibles au renversement décisif »<sup>764</sup>.

Dans le cas argentin, ce paradoxe conduit les libertaires à adopter deux attitudes : d'une part, puisque la révolution leur semble fatalement imminente, ils seront tentés d'attendre qu'elle se produise, se contentant de « vaticiner » cette imminence. Cette attente sera marquée par des rêves de destruction, tels que nous les avons décrits plus haut.

Or, d'autre part, au fur et à mesure que l'attente se prolonge, l'immédiateté de la révolution semble compromise ; on conclut donc qu'il faut intensifier l'action en vue de contribuer à son avènement tant attendu. Cette action, qui prend la forme d'une lutte sociale, se réalisera sous des formes multiples : propagande écrite et orale, activité syndicale (avec ses moyens privilégiés : boycottage, sabotage, grève), propagande par le fait. Mais pendant cette attente dans l'action, on attend également (et surtout on espère) qu'un quelconque signe venu du peuple vienne rappeler cette certitude sur l'imminence de la révolution et en quelque sorte avertir que le peuple est prêt. Or, il n'en est rien ; le paradoxe de la révolution n'est que plus évident : le peuple ne semble pas encore prêt à la réaliser puisqu'il n'a pas encore pris conscience de sa propre puissance et du rôle qu'il est voué à y jouer. L'action anarchiste tend donc à se concentrer sur l'éducation du peuple en vue de contribuer à cette prise de conscience. Mais ces efforts éducatifs apparaissent comme une tâche de longue haleine et entraîneront l'épuisement de certains rêves vis-à-vis de la révolution. Le peuple naïf, aveuglé, inconscient mais surtout ignorant, reste – rappelons-le – au cœur de l'espérance libertaire quant au grand changement à venir ; mais cette espérance est conservée dans l'imaginaire anarchiste au détriment de l'imminence octroyé auparavant à la révolution.

Deux visions distinctes de cette dernière tendent donc à se succéder dans la rêverie libertaire argentine pendant la période considérée. Ce sont ces deux visions que nous nous proposons d'étudier à présent.

### **Images d'une révolution imminente...**

On peut dire sans exagération que la révolution sociale est une question de temps. Cette affirmation traduit deux lectures complémentaires : d'une part – on l'a dit – la notion de révolution renvoie au temps humain, ou plus exactement à « la manœuvre du temps »<sup>765</sup>. Le temps historique, chronologique, est modifié voire même « interrompu » (et en tout cas, écarté) au profit d'un temps autre, temps mythique, fondateur du groupe social que nous étudions. Car la notion de révolution réunit les anarchistes au-delà de leurs nombreuses divergences en tous genres : il s'agit d'une espérance commune qui les lie à et dans un Ailleurs de Lumière, sorte d'espace-temps mythique nommé Anarchie.

764 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste*, op. cit., p. 178.

765 PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit., p. 189.

D'autre part, dire que la révolution est une question de temps équivaut à traduire sans trahir, nous semble-t-il, la manière dont les anarchistes argentins rêvent la révolution.

Les premiers libertaires d'Argentine octroient à celle-ci deux caractéristiques fondamentales : sa fatalité et son imminence. La révolution leur apparaît, en effet, comme un événement qui ne peut pas ne pas se produire (vue la déchéance du présent) d'un moment à l'autre. Cette foi millénariste de laquelle nous avons déjà parlé<sup>766</sup>, les amène à tenter d'accélérer l'avènement de la révolution puisqu'elle leur semble réalisable ici et maintenant. Ils mettront donc en œuvre des « techniques propitiatoires », autrement dit, des rites<sup>767</sup> en vue de contribuer à cet avènement.

Ainsi, la violence joue-t-elle ce rôle d'accélérateur. Comme nous l'avons signalé plus haut, les anarchistes entretiennent un rapport ambigu avec la violence, tantôt exaltée, tantôt réprouvée, mais très souvent invoquée comme un mal nécessaire. Qu'elle soit exercée par la parole du révolté conscient ou par les actes du héros anarchiste, la violence est une de ces techniques ; éventuellement, elle permet de secouer la conscience du peuple, de le réveiller, mais surtout elle « provoque » symboliquement, elle annonce donc la destruction de l'ancien, indispensable au renouveau tant attendu.

Derrière l'idéologie anarchiste, nous voici encore une fois face au mythe et à sa logique non-formelle. La révolution, au centre de l'idéologie anarchiste, nous révèle donc la pensée mythique qui constitue sa base : le présent corrompu appelle fatalement la violence et la fatalité de la violence « démontre » la fatalité et l'imminence de la révolution.

D'où la mise en place d'un autre rite propitiatoire, que nous appellerons l'Annonciation, c'est-à-dire l'affirmation permanente, criée haut et fort à qui veut bien l'entendre, que la révolution est possible ici et maintenant.

« La Révolution Sociale est déjà un fait – s'exclame-t-on dans *La Protesta* en 1919 – Le peuple bout d'enthousiasme et de désirs. Elle est au cœur même des foules esclaves, incarnant leurs aspirations les plus sublimes. Plus personne ne discute sa nécessité. Tous en général l'acceptent, ou plutôt l'attendent comme la seule salvatrice qui remplacera avec l'ordre et l'harmonie le chaos existant : elle est, ni plus ni moins, la nouvelle arche de Noé dans laquelle l'humanité se protégera de la banqueroute actuelle ». La révolution marque donc bien la rupture du temps historique que nous avons évoquée plus haut : « Oui, compagnons. Ici, comme partout dans l'Univers, l'avenir est à nous ; nous allons

---

766 Cf. Partie II, Chapitre 2. B. : Rêves de destruction.

767 Nous entendons par « rite », avec C. Rivière, un « ensemble de conduites individuelles (...) ou collectives (...), relativement codifiées, ayant un support corporel (verbal, gestuel, postural), à caractère plus ou moins répétitif, à forte charge symbolique pour leurs acteurs et habituellement pour leurs témoins, fondées sur une adhésion mentale, éventuellement non conscientisée, à des valeurs relatives à des choix sociaux jugés importants (...) » ; RIVIERE (C.), « Structure et contre-structure dans les rites profanes », dans SEGRE (M.) (sous la dir. de), *Mythes, rites et symboles dans la société contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 101-122.

directement vers le triomphe ; nous sommes les maîtres du futur. Les distances de siècles qui nous séparent [sic.] de l'avenir fécond de paix et de fraternité humaine sont déjà disparues<sup>768</sup>. Nous sommes en train de traverser le linteau du portail d'entrée ».

Or, un événement aussi grandiose que la fin de l'oppression, aussi merveilleux que l'entrée du peuple dans l'Histoire ne pouvait être imaginé que marqué par une violence au moins égale à celle subie par le peuple. Celle-ci viendra « démontrer » à quel point les opprimés en étaient jusque là victimes. « La période violente de la révolution n'est pas loin, donc, camarades. La peur bourgeoise le prouve, le peuple le confirme, lui qui peut à peine contenir son enthousiasme dans les actes publics. La révolution s'est faite chair dans l'environnement », soutient-on dans l'article cité.

Et bien entendu, elle vient marquer le passage du chaos à la rédemption : « Révolution est la trompette magique qui viendra abattre les murailles de cette Jéricho, ensevelissant parmi ses décombres toute la pourriture sociale »<sup>769</sup>.

Le début de notre période, jusqu'à 1915 environ, est donc marqué par une profusion de discours annonçant l'imminence de la Révolution. Cette verbosité révolutionnaire n'est pas sans rappeler la « libération de la parole » observée par A. Pessin dans le cas du peuple français en révolution et qui constitue sans doute une « manifestation euphorique de l'entrée dans l'avenir »<sup>770</sup>.

L'écrivain argentin Leopoldo Lugones<sup>771</sup> ne put s'empêcher de participer à cette euphorie du tournant du siècle ; c'est certainement pour cela que l'anarchiste catalan E. Gilimón, militant en Argentine dans la première heure du mouvement, inclut dans son ouvrage *Hechos y Comentarios* quelques « pages oubliées » de cet écrivain tourné plus tard vers des thèmes nationaux. Dans « La fête du prolétariat » L. Lugones affirme : « La canaille a ses dimanches. En voici un (...). Il n'y a pas de journée plus triste que le dimanche d'un peuple esclave. Pourtant, il y a quelque chose d'immensement beau en ce jour des opprimés : l'Espérance (...). L'Espérance ! Voici notre Pâque de Résurrection. Chacun de nous sait qu'il est dépositaire d'une particule d'Aurore (...). Il sait que la force d'une chaîne se mesure par le degré de résignation de la victime qui la subie. Et bien, c'est pour cela qu'il va y avoir Révolution ». Car « Nous qui souffrons la douleur de la servitude avons proclamé la Liberté. Nous voulons abattre notre prison [et que] l'ordre social qui est notre prison disparaisse ». Et L'écrivain de résumer : il s'agit de « L'Avenir faisant le procès du Passé » ; puis de conclure : « Nous sommes donc le dimanche de la

768 L'incohérence dans l'utilisation des temps verbaux traduit à nos yeux la cohérence interne du mythe et le rôle de fracture du Temps attribué à la Révolution : la distance qui nous sépare (encore) de l'Avenir est déjà disparue. La Révolution nous introduit ainsi dans un Autre Temps, celui du mythe, qui n'est ni passé, ni présent ni totalement Avenir puisqu'il s'agit d'un espace-temps mythique : celui de l'Anarchie.

769 *La Protesta*, 1<sup>o</sup> Janvier 1919, article reproduit sous le titre « Los anarquistas y la Revolución Social » dans DEL CAMPO (H.), *De la FORA a la CGT*, op. cit., p. 90.

770 PESSIN (A.), *Le mythe du peuple*, op. cit., p. 190-192.

771 Leopoldo LUGONES (1874-1938), écrivain argentin moderniste tourné vers 1910 vers une thématique nationale.

Canaille. Et ce qui démontre que la Chose approche c'est que les autres ne savent pas quel jour on est. Ils croient que l'on est le premier Mai 1897 »<sup>772</sup>.

Mais en fait, on l'aura compris, on est déjà (presque) dans l'Avenir ; et la « Chose » n'est autre que cette révolution inéluctable dont on ne connaît pourtant pas le visage. C'est pour cela qu'il faut, comme le précise *La Protesta Humana* en 1902, « considérer la Révolution comme une nécessité présente et comme une possibilité immédiate »<sup>773</sup>.

Or, cette profusion de paroles redondantes suscitée par la Révolution s'accompagne d'images auditives parmi lesquelles le cri est bien entendu au centre, allant de pair avec la chute « tonitruante » du vieil édifice social. En effet, ce qui permet de constater que la Révolution approche est bien « le cri de guerre des opprimés », selon les termes de L. Lugones. Et selon la chanson « Hijo del Pueblo », devenue l'hymne libertaire, c'est « le cri fort de la liberté » des anarchistes ce qui permettra de « raser » les bourgeois ; de la même manière l'hymne proclame que le « peuple loyal » se lèvera « au cri de "Révolution sociale" »<sup>774</sup>.

Cette dernière, les anarchistes l'entendent s'approcher ; mais ils la voient également, avec son cortège de Lumière. Car, en effet, les images auditives s'allient à des images visuelles qui, allant de la lumière ténue de l'Aurore révolutionnaire au Soleil éblouissant de l'Anarchie, rappellent que, comme nous le disions plus haut, la révolution est une question de temps.

Ainsi, le périodique *Germinal*, qui s'estime connaisseur de « la psychologie des révolutions », proclame dans son premier numéro : « *Germinal* est l'aurore de l'avenir naissant, obscurcissant avec ses rayons le crépuscule du passé »<sup>775</sup>. Et Lugones d'évoquer la révolution en expliquant « c'est comme si la lumière d'une lampe avait été remplacée par le Soleil »<sup>776</sup> ; alors que P. Guaglianone, en 1900, voit déjà pointer « les premiers rayons de soleil de la Société Libre » qui ne peuvent être que « vivificateurs ». Bref, comme le précise en 1913 un des rédacteurs de *La Anarquía*, la révolution, vers laquelle « nous allons tout droit », est « un beau pays "donde si leva il sole" »<sup>777</sup>, c'est-à-dire un Nouveau Jour d'un Autre Temps.

---

772 LUGONES (L.), « La fiesta del proletariado », article paru dans *La Montaña* du 1<sup>o</sup> Mai 1897, reproduit dans GILIMON (E.), *Hechos y comentarios*, op. cit., p. 184-185.

773 *La Protesta Humana*, 5 Avril 1902, cité par DEL CAMPO (H.), *Los anarquistas*, op. cit., p. 77.

774 BAYER (O.), *Marchas y canciones anarquistas*, op. cit.

775 *Germinal*, N<sup>o</sup> 1, 1897, op. cit., p. 1.

776 LUGONES (L.), « La fiesta del proletariado », article paru dans *La Montaña* du 1<sup>o</sup> Mai 1897, reproduit dans GILIMON (E.), *Hechos y comentarios*, op. cit., p. 184-185.

777 *La Anarquía*, N<sup>o</sup> 2, 1913, op. cit. p. 2.

### ... Qui tarde à venir

Le temps passe et révolution se fait attendre. Certains anarchistes s'impatientent. On se tourne vers le peuple, dont on attend un signe qui indiquerait qu'il est prêt pour accomplir cette révolution qui ne devrait pas tarder...

« Peuple ! Le temps est précieux : au fur et à mesure qu'il passe nous nous approchons du moment suprême de notre libération de tout ce qui aujourd'hui nous opprime et nous dégrade (...); mais, peuple, il ne faut pas que nous laissions tout faire au temps », recommande en 1912 un des membres de la Confédération Anarchiste Argentine dans *La Anarquía*, bulletin mensuel de ladite confédération constituée cette année-là. Et l'anarchiste de considérer que « nous devons aider avec enthousiasme [ceux qui travaillent pour cette libération] dans leur œuvre de démolition et construction »<sup>778</sup>.

Les efforts d'éducation libertaire qui se développent et la création, en juin 1912, de la Ligue d'Éducation Rationaliste laissent penser que, du moins pour une partie des libertaires, l'éducation du peuple s'avérerait un préalable à la révolution. Mais la Confédération Anarchiste Argentine s'indigne d'une telle idée : « Dire que la révolution n'est pas encore possible par manque de préparation du peuple revient à montrer une méconnaissance ou une incompréhension absolue de l'histoire et de la psychologie des peuples ou bien une grande petitesse d'esprit dissimulée sous un vernis de prudence et de prévision. La Révolution est possible aujourd'hui. Oui. Et pas besoin de grandes élucubrations pour démontrer de quoi est capable le peuple quand il a devant lui la perspective de conquérir pain et liberté ». Et ceux qui commenceraient à douter de l'élan révolutionnaire du peuple, mettant en cause l'imminence de la révolution, devraient savoir, selon les membres de la confédération, que « l'ambiance est prête et bien que le peuple ne soit pas imprégné des théories communistes il aime sa liberté et voudra la conquérir (...). Il n'est pas nécessaire que les individus aient obtenu des diplômes (...) pour faire la révolution »<sup>779</sup>. Il faut, selon les groupes confédérés, que les anarchistes se décident à « aider » le peuple et à faire donc enfin la révolution.

Mais cela s'avère plus facile à dire qu'à faire, à en croire *La Protesta* qui tout en affirmant, en 1919, que « la Révolution Sociale est déjà un fait », concluait pourtant en avouant : « il ne manque que la main audacieuse qui donne le premier coup »<sup>780</sup>.

Peu à peu ce que nous avons appelé l'Annonciation décline. La verbosité des débuts s'amointrit et fait même parfois objet de critique de la part de certains anarchistes qui voudraient moins de discours et plus d'action. D'autres constatent amèrement l'échec d'une telle profusion verbale.

Ainsi, R. Vander exposera-t-il dans *La Antorcha* toute sa déception quant à la parole anarchiste qui, hélas, n'est pas entendue. En 1921 il écrit dans son article « La parole » :

778 « Peuple ! », *La Anarquía*, N° 1, 1912, op. cit., p. 4.

779 « Revolución », Ibid., p. 3.

780 *La Protesta*, 1<sup>o</sup> Janvier 1919, article reproduit dans DEL CAMPO (H.), *De la FORA a la CGT*, op. cit., p. 90.

« on veut mettre dans nos paroles tous les désirs qui nous agitent, tous les rêves qui nous enflamment, l'espoir qui nous encourage, les passions qui nous fouettent. (...) Nous voulons que ces paroles réveillent les cœurs et élèvent les esprits (...); qu'elles soient dans cette nuit une lumière d'aurore (...), un chemin de lumière (...) qui invite à sortir de la boue et à s'élever vers les hauts sommets où les soleils règnent (...) ». R. Vander voudrait donc que la parole anarchiste fût « tout le grand, tout le beau et le fort, tout le pur et le riche dont notre esprit est capable » ; or, l'heure n'est plus, semble-il, à la parole libertaire crieée à la face du monde : « Mais nous parlons (...) et personne ne nous écoute ». C'est que « lorsque l'action stagne la parole s'avère vaine comme l'ombre de la fumée »<sup>781</sup>.

Il semblerait qu'ils soient restés loin derrière ces « 20 ans de propagande en vue d'atteindre l'infini [qui] nous avaient donnés (...) des individus aptes uniquement pour faire des métaphores », c'est-à-dire « plusieurs milliers d'hallucinés pour qui l'action anarchiste n'était autre chose qu'un simple jeu de mots agressifs et sonores qu'il fallait répéter toujours, jusque s'en lasser »<sup>782</sup>.

Action, voilà le maître-mot. En effet, depuis 1910-1915 environ, l'heure anarchiste est à l'action, sous quelque forme que ce soit (activité syndicale, action violente mais surtout activités pédagogiques). Les discours ne cessent pas pour autant, la voix anarchiste ne se taira point, bien entendu, mais d'une manière générale l'action est privilégiée (y compris dans les discours !) : tout se passe comme si la foi dans la fatalité et l'imminence de la révolution était déjà moins prégnante ; il ne suffit plus d'*attendre* la révolution, il faut désormais *agir* pour la provoquer. Bien sûr, les modalités d'action seront diverses, mais cette action sera motivée, comme nous l'avons déjà vu, par des rêves d'élévation du peuple. Derrière ces rêves, on retrouve en filigrane l'amorce d'une autre rêverie de la révolution.

« Il ne faut pas attendre que la totalité, ni même une minorité considérable du peuple soit préparé [pour la révolution], cela demanderait un temps si long qu'il vaudrait mieux tout confier à l'évolution, et ce qu'il faut faire c'est la révolution »<sup>783</sup>, soutient quelqu'un de la Confédération Anarchiste. Pourtant, c'est bien cela qui s'amorce désormais dans l'esprit libertaire argentin.

Les expériences d'éducation populaire montrent, à nos yeux, à quel point il est jugé important de « préparer » le peuple au grand changement. Or, ce travail de préparation contribuera à modifier progressivement l'imaginaire révolutionnaire anarchiste.

Ce n'est donc pas un hasard si, en 1919, le bimensuel *Prometeo* [Prométhée] considère « d'actualité » de « dissenter sur les concepts d'évolution et de révolution ». Car c'est bien de cela dont il s'agit.

781 VANDER (R.), « La Palabra », *La Antorcha*, N° 4, 1921, op. cit., p. 1.

782 « A qué venimos », *La Anarquía*, N°1, 1912, op. cit., p. 1.

783 Confederación Anarquista Buenos Aires (R.A.), « A los anarquistas de todo el mundo y en especial a los de Sud y Centro América », *Ibid.*, p. 3.

En effet, dans son article « Des sophismes intronisés », L.M. López soutient que « la révolution sociale » est « le seul moyen positif et efficace d'atteindre effectivement la liberté et la pleine jouissance de tous les bien que la bienheureuse mère nature nous prodigue ». Ainsi, selon lui, « seul l'ignorance, la timidité ou la lâcheté peuvent conduire les travailleurs à regarder avec horreur la possibilité d'un *changement brusque et soudain dans les normes sociales en vigueur, pour établir un régime de vie plus logique et humain* ». Or, l'auteur critique ceux qui « acceptent avec sympathie la révolution » mais « en même temps travaillent pour l'éviter » car ils « la craignent comme un terrible cataclysme qui, d'après leur critère simpliste, déterminerait le chaos et le déchaînement tumultueux de toute la haine accumulée dans l'esprit du peuple ouvrier ». Ce n'est pas cela la révolution ; il critique donc cette vision car elle relève selon lui d'une « profonde ignorance qu'il faut dissiper ». Mais L.M. López s'en prend également aux « évolutionnistes "sui generis" », ces partisans de la légalité à tout prix, « sophistes » et « menteurs » qui « proclament que tout changement stable et durable sera l'œuvre automatique de l'évolution » ; il les méprise parce qu'ils considèrent la révolution « comme synonyme de destruction, de désordre, de confusion et de chaos ». Or, ce n'est pas cela la révolution.

En somme, pour l'auteur « entre les termes d'évolution et de révolution il n'y a pas de contraste », bien au contraire, « l'évolution et la révolution sont deux choses inséparables », soutient-il ; et de préciser que les révolutions « furent et seront toujours la *culmination prévue d'un long cycle évolutif, pendant lequel sont conçues graduellement des formes de plus en plus parfaites qui, arrivées à leur point de maturation, montent brusquement à la surface (...)* ». Dans d'autres termes, « lorsque les vieux moules sont déjà trop étroits et précaires pour contenir la vie, toujours en perpétuelle expansion et développement, celle-ci finit par vaincre violemment les barrières artificielles qui tentent de lui faire résistance, pour déborder en quête de liberté. Voici les révolutions »<sup>784</sup>.

Cet article témoigne d'une inflexion importante dans l'imaginaire révolutionnaire des anarchistes argentins.

La notion de révolution ne sera évidemment pas bannie de l'imaginaire libertaire ; toutefois, vers la fin de la période considérée, elle se trouvera habillée de nouveaux rêves. Encore perçue, dans l'article cité plus haut, comme un « changement brusque et soudain », la révolution commence pourtant à perdre le caractère apocalyptique qu'elle revêtait au XIX<sup>e</sup> siècle. La notion d'évolution, longtemps méprisée par les anarchistes acquis à la cause du « tout ou rien », commence à se frayer un chemin dans l'esprit libertaire : la révolution deviendra, de manière de plus en plus claire, l'aboutissement d'un processus évolutif inexorable. Elle perd ainsi son caractère imminent et la fatalité qu'on lui attribuait autrefois devient nettement plus hésitante : elle sera plutôt l'œuvre d'un « travail systématique et continué », il faut donc semer « sans vouloir connaître le moment de la moisson »<sup>785</sup>.

784 LOPEZ (L.M.), « Sofismas que se entronizan », Prometeo. Quincenario [Prométhée. Bimensuel], I, N° 2, première quinzaine de septembre 1919, p. 8-9. Le souligné est à nous.

785 CARULLA (J. E.), « La propaganda racionalista », *La Escuela Popular*, N° 1, 1912, op. cit., p. 4-5.

La notion d'inexorabilité ne disparaît pas encore pour autant, mais est-ce l'instant du grand changement ou bien le changement progressif des mentalités ce qui devra fatalement se produire ?

Il semble que les libertaires des années 30 rêvent la révolution autrement que leurs prédécesseurs. Celle-ci leur apparaît comme le couronnement d'un travail de longue haleine, d'un changement progressif pendant lequel le peuple fera l'apprentissage de la vie future ; bref, c'est une évolution des mentalités ce qui permettra, un jour (peut-être lointain), l'instauration de l'Anarchie.

Lorsqu'en mai 1929 se constitue l'Association Continentale Américaine de Travailleurs (ACAT), le congrès constitutif, tenu à Buenos Aires, se proclame pour l'instauration d'une « société anarchiste » et considère que « le socialisme libertaire ne peut être réalisé que par la révolution sociale ». Mais comment y parvenir ? Et bien, on se fixera parmi d'autres « buts dans l'immédiat », la « divulgation et affirmation d'une *mentalité profondément libertaire* et de production consciente comme *condition préalable à une transformation sociale prometteuse* ». Plus encore, fait pour le moins étonnant pour celui qui fréquenta les anarchistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle argentin, l'ACAT se propose « d'encourager » et de « soutenir » « tous les courants et mouvements sociaux-culturels qui, même sans coïncider entièrement avec nous dans les objectifs finaux, contribuent avec leur action et propagande à affaiblir les fondements de l'autoritarisme politique et du privilège économique (...) »<sup>786</sup>.

Autrement dit, comme nous l'avons précisé plus haut, l'éducation devient la clé de voûte du changement social puisque c'est elle qui mènera à la liberté. Tout n'est plus ou noir ou blanc ; on dirait que, avec le temps, notre Prométhée découvre la gamme des gris. Le Nouveau Monde est donc à construire ici et maintenant, peu-à-peu, chacun apportant sa pierre au quotidien.

On observe désormais, dans l'imaginaire révolutionnaire, la prégnance des rêves de reconstruction au détriment de la rêverie destructrice. Si, comme nous l'avons déjà indiqué, les deux trajets (destruction / reconstruction) sont étroitement liés et conformement ensemble la rêverie de la révolution, c'est toutefois sur le deuxième de ces trajets que s'appuiera dorénavant la rêverie anarchiste en ce qui concerne la révolution.

Ce changement, amorcé pendant la seconde moitié de la période considérée, peut être confirmé par des témoignages plus récents. Une fois de plus les militants anarcho-syndicalistes interviewés en 2000 par la journaliste A. Atán viendront corroborer la tendance que nous ébauchons dans ce travail.

En effet, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle J. E. Palmeiro, qui précise que « l'anarchisme n'est pas le désordre mais l'ordre naturel », croit toujours aux possibilités de transformation sociale ; cela devra être selon lui l'œuvre de « l'information, de l'exposition du projet

---

786 Congreso Constituyente de la Asociación Continental Americana de Trabajadores, Buenos Aires, Mai 1929, déclarations extraites de LOPEZ (A.), *La FORA ...*, op. cit., p. 179. Le souligné est à nous.

social de la FORA ». Il reste confiant au point de considérer que « les gens vont se tourner peu-à-peu vers la philosophie anarchiste par contraste avec [le] processus de dégradation sociale [actuel] » ; cependant il reconnaît que « ça va être lent »<sup>787</sup>. La révolution, on le voit, n'est plus question d'un instant où tout bascule ; bien au contraire, elle se prépare, elle se mûrit.

J. Grunfeld s'avérera encore plus explicite quant à cette (r)évolution que nous évoquons. « Je ne crois plus aux mouvements violents, dit-il, mais à l'esprit constructif de l'humanité » ; c'est pour cela qu'il soutient devant ses compagnons d'idées « la nécessité de nous renouveler, de ne pas mépriser les formes actuelles de la société mais d'essayer de les améliorer par une action productive. Tant que nous aurons réussi à accroître l'équité nous serons toujours plus près de la liberté puisqu'il ne peut exister l'une sans l'autre »<sup>788</sup>. J. Grunfeld considère ainsi que « les anarchistes qui croient que du seul fait de détruire les institutions actuelles d'autres plus justes vont surgir » ont tort, car « les institutions sociales sont très complexes et l'utilisation de la violence pour atteindre d'autres plus justes ne garantit rien ». Et l'Argentin d'ajouter « c'est pour cela que, de nos jours, il faudrait dire ce que répondit Elisée Reclus<sup>789</sup> – un anarchiste qui participa à la Commune de Paris – à un jeune qui lui demanda ce qu'il fallait faire. "J'accepte – dit-il – qu'il y ait des gens qui admettent la violence, mais pour moi l'exemple consiste à mener toute une vie consacrée à la solidarité et au travail" ». Le Grand Changement ne peut donc avoir lieu que par addition de petits changements quotidiens. J. Grunfeld parle ainsi de « la nécessité de remplacer notre conception de rejet de la société par une intégration avec elle et une lutte de l'intérieur en faveur de notre prochain »<sup>790</sup>. Car « avant on croyait que le conflit conduisait à la création d'un esprit révolutionnaire » mais pour ce militant « la tactique du conflit est archaïque et purement destructrice »<sup>791</sup> et par conséquent à éviter de nos jours. Et l'Argentin de se lamenter : « Il y a beaucoup [d'anarchistes] qui croient encore à la solution abrupte, spontanée et totale des problèmes » ; or celle-ci est une vision « tragique, parce que continuer de penser – même avec les meilleurs des intentions – que les solutions peuvent être trouvées de manière totale annule l'anarchisme au lieu de l'aider ». J. Grunfeld, on l'aura compris, ne rêve pas la révolution de la même manière que ses compagnons du XIX<sup>e</sup> siècle, pour lui, en somme « le véritable chemin est le long, le difficile, l'utopique » et « non seulement les anarchistes peuvent le suivre, n'importe qui avec du bon sens peut agir de manière constructive »<sup>792</sup>, soutient-il.

---

787 ATAN (A.), op. cit., p. 74-75.

788 Ibid., p. 111.

789 Une parenthèse mérite à nos yeux d'être ouverte pour noter que c'est également à la figure d'Elisée Reclus que tentera de rendre hommage, entre bombe et bombe, l'illégaliste italien Severino Di Giovanni, et cela par la publication en espagnol de quelques uns des écrits de l'anarchiste français. Voici donc un exemple de plus d'un mouvement anarchiste diversiforme mais dont les militants, tout en s'opposant parfois, partagent pourtant des rêves communs.

790 Ibid., p. 115-116.

791 Ibid., p. 121.

792 Ibid., p. 129.

Ces propos contemporains permettent de clarifier une rêverie de la révolution qui s'annonce en Argentine déjà vers 1910-1915 mais qui, du moins jusqu'à 1930 restera plus ou moins latente car le rêve de l'instant du Grand Chamboulement tardera à s'épuiser totalement dans l'imaginaire anarchiste, tant sa prégnance était forte.

D'une part, déjà en 1905, dans son célèbre Vè Congrès lors duquel elle « approuve » et « recommande » « les principes économique-philosophiques du communisme anarchiste », la F.O.R.A. poursuit sa déclaration en affirmant que « cette éducation » anarcho-communiste « empêchera » que les travailleurs « s'arrêtent à la conquête de la journée de 8 heures et les mènera à leur émancipation totale et par conséquent à l'évolution sociale que l'on poursuit »<sup>793</sup>. La notion de révolution progressive, si l'on peut ainsi la définir, commence donc à se frayer un chemin dans les esprits anarchistes.

Mais, d'autre part, encore à la fin des années 1920 l'utilisation de la violence par les illégalistes montre bien que pour certains anarchistes du moins, la révolution reste « l'instant suprême où tout s'écroule ». La rêverie de destruction du vieux monde n'est donc pas totalement épuisée à la fin de notre période, mais une majorité des libertaires se consacre depuis longtemps déjà à des activités « constructrices » dans le souci de changer le monde grâce à un changement des mentalités.

Il faut signaler par ailleurs que, même à la fin de la période considérée, le terme de révolution ne disparaît point des discours, bien que la fréquence de ses apparitions ne soit évidemment pas comparable à celle de la période de « l'Annonciation » d'une révolution imminente. Mais le terme devient de plus en plus creux, il se vide progressivement de son contenu onirique initial sans que toutefois une majorité des anarchistes ose remplacer franchement le terme de révolution par celui, plus adapté désormais, d'évolution. Pourtant, nous l'avons vu, c'est bien d'évolution dont il s'agit.

Finalement, les propos des militants argentins contemporains évoqués ici nous introduisent, nous semble-t-il, dans une rêverie tout-à-fait en consonance avec l'imaginaire des libertaires français d'aujourd'hui tels qu'il fut étudié par M. Pucciarelli. La « révolution libertaire » est perçue de nos jours, en France comme en Argentine (et probablement partout en occident où il se fasse sentir un « esprit libertaire »), comme « une transformation au jour le jour de la sphère personnelle, politique, sociale, culturelle, basée sur des principes éthiques tels que la justice et l'égalité économique et sociale, le respect de l'autre et une réflexion critique face à la domination sous toutes ses formes »<sup>794</sup>.

---

793 Déclaration du Vè Congrès de la F.O.R.A. tenu à Buenos Aires en Août 1905, citée par BILSKY (E.), *La FORA ...*, op. cit., p. 215.

794 PUCCIARELLI (M. D.), *L'imaginaire des libertaires aujourd'hui*, Lyon, Atelier de Création Libertaire, 1999, p. 317.

Pour les anarchistes argentins des années 30 la révolution à perdu son imminence et sa fatalité mais elle reste tout de même l'espérance d'un monde meilleur à venir : sinon totalement libre, du moins *plus* libre ; sinon totalement juste, du moins *plus* juste. Car, comme on dit si souvent en Argentine, « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ».

### 3.C- Conclusion du Chapitre

La société hiérarchisée du présent est perçue par les anarchistes d'Argentine à l'aide d'une pyramide sociale simplifiée dans laquelle on retrouve, comme nous l'avons vu, « ceux d'en haut », c'est-à-dire « eux », les oppresseurs, et « ceux d'en bas ». Et c'est en ces derniers que sont placés tous les espoirs de changement ; car si les révoltés conscients (« nous », les anarchistes) s'estiment différents des autres hommes, il n'en reste pas moins qu'ils se sentent appartenir à ceux d'en bas et savent que sans « vous », le peuple, il n'y a pas de Révolution Sociale possible.

Dans cette société corrompue, les anarchistes s'octroient donc un rôle social bien particulier : celui de Guider le peuple vers la Lumière. Mais la révolution tant attendue ne peut avoir lieu sans qu'il existe avant une rencontre de la parole anarchiste et des potentialités révolutionnaires du peuple.

Peuple et Révolution : voici donc les deux grands porteurs de l'espérance des anarchistes argentins.

Le peuple apparaît comme un fantôme, un acteur social fondamental mais insaisissable, et en somme un mythe : penser le peuple permet aux anarchistes (tout comme aux nombreux populistes argentins de l'époque) d'apporter par le rêve une réponse, paradoxale mais rassurante, au dilemme posé par l'existence de la misère dans la société sans toutefois devoir renoncer à leur foi au Progrès, alors que ce dernier tarde à se traduire en bien-être pour tous. L'oppression disparaîtra lorsque le peuple se révoltera.

Comme pour Bakounine et pour Kropotkine, la notion de peuple recouvre chez les libertaires argentins une vaste entité sociale : c'est-à-dire tous ceux qui se trouvent en bas de la pyramide sociale, les exploités, les déshérités, les exclus du « banquet de la vie ». Car, en effet, malgré le lien privilégié existant entre les libertaires et les travailleurs du pays - qui fait de l'anarcho-syndicalisme une composante essentielle de l'anarchisme argentin -, c'est le peuple que les anarchistes placeront au centre de leur projet révolutionnaire. Malgré des pratiques libertaires étroitement liées au prolétariat, dans l'imaginaire anarchiste ce dernier n'arrivera jamais totalement à évincer le peuple en tant que vecteur de la grande espérance d'accomplissement d'une autre vie, juste et libre.

Le peuple, leur apparaît comme empêché d'accéder à la civilisation puisque victime de la barbarie social existante ; comparé à Sisyphe et son lourd rocher dans son constant recommencement ascensionnel, le peuple est accablé par le poids oppressant d'une société impitoyable. Or, par manque de révolte, il est en partie responsable de son asservissement et les anarchistes ne manqueront pas de le lui reprocher. Mais en dernier lieu ils mettront l'accent sur la naïveté et l'ignorance du peuple, porteur au demeurant d'un élan d'ascension : dépossédé de tout et notamment du savoir et de la culture, il est rêvé comme un colosse qui s'ignore et se comporte en pygmée par manque de conscience de sa propre puissance. Le peuple est donc surtout oublié, tenu à l'écart de la Lumière, lui qui pourtant l'incarne, restant ainsi à mi-chemin entre civilisation et barbarie. C'est donc par l'éducation, qui est libératrice, que Sisyphe pourra se débarrasser de son rocher

et accomplir ainsi son élévation.

La notion de peuple met en évidence, une fois de plus, le temps mythique de l'Anarchie, réalisant par la rencontre avec Prométhée et l'œuvre révolutionnaire, le passage de la barbarie à la civilisation, des ténèbres du présent à la Lumière de l'Avenir.

Mais c'est sans doute la notion de Révolution, inséparable de celle de peuple, qui dévoile le plus clairement le mythe derrière l'idéologie : cette notion réunit les deux grands rêves de destruction et d'élévation et laisse en outre transparaître, au fur et à mesure des années, le changement dans l'imaginaire anarchiste argentin déjà observé au niveau de l'action.

En effet, tout comme le peuple, la Révolution est un fantôme : elle est l'espérance, véhiculée par « ceux d'en bas », d'un changement radical à venir qui se traduira par des « relations sociales nouvelles » (Malatesta) et donc par une transformation sociale totale. Il s'agit d'un Nouveau Monde dont l'avènement est conditionné à la mort de l'ancien. Ainsi, comme leurs homologues européens, les anarchistes argentins rêvent-ils la Révolution Sociale en deux temps : « Démolition et Réédification ; présent et futur. Voici notre œuvre »<sup>795</sup>, précise *El Rebelde* de Buenos Aires tout en soulignant la rupture symbolique du temps historique introduite par la notion mythique de Révolution.

Or, les premiers libertaires argentins rêvent la Révolution Sociale comme un événement inexorable et imminent qui viendra terminer une bonne fois pour toutes avec le présent chaotique et ténébreux pour faire basculer le monde dans la Lumière solaire de l'Anarchie. En attendant donc l'écroulement du vieil édifice social, qui semble possible ici et maintenant, ils ne se lassent pas d'annoncer, haut et fort, l'imminence de cette chute tonitruante, rendant ainsi propice avec ce rite d'Annonciation, l'avènement tant attendu. Mais si la révolution semble réalisable dans l'immédiat, paradoxalement, le peuple – dont on attend cette réalisation – ne semble pas susceptible de l'accomplir tout de suite.

Ainsi, au fur et à mesure que le temps passe et que la Révolution tarde à venir, les anarchistes se tournent-ils vers le peuple, dont on attend un signe qui indiquerait qu'il est prêt à la réaliser. Mais le peuple ne semble toujours pas prêt pour ce basculement décisif : la verbosité annonciatrice des libertaires des premières années de la période considérée décline donc parallèlement à la prégnance de leur foi en une révolution imminente. L'action tendant à remplacer l'attente, les efforts anarchistes se consacrent de plus en plus à faire sortir le peuple de son ignorance. L'éducation populaire, qui apparaît progressivement comme un besoin préalable à la révolution, entend donc préparer le peuple pour le grand changement à venir, qui semble désormais bien moins immédiat. Parallèlement au développement des activités éducatrices libertaires les rêves révolutionnaires changent : la notion de Révolution, en perdant le caractère apocalyptique et destructeur qu'elle revêtait au XIX<sup>e</sup> siècle, sera peu-à-peu remplacée par celle d'évolution, bien plus constructive. En effet, vers la fin de notre période, les anarchistes argentins rêvent surtout d'un changement progressif des mentalités qui produira un jour (peut-être lointain) l'avènement de l'Anarchie. Ce Grand Changement

---

<sup>795</sup> « Tétricas », *El Rebelde*, N° 104, 1903, op. cit., p. 1.

sera donc l'œuvre de l'addition, au jour le jour, de changements, petits mais fondamentaux, dans les rapports sociaux. Après l'apprentissage de la vie future et comme couronnement de ce travail de construction sociale de longue haleine, l'Anarchie sera, peut-être, possible.

La Révolution n'est plus imaginée comme étant inexorable et imminente ; mais notre Prométhée n'a pas pour autant perdu sa foi : il gardera toujours cette grande espérance qu'est la possibilité d'un monde meilleur à venir.



## *CONCLUSION*



Nous avons fait le choix de commencer cette étude mythanalitique par des éléments historiques et sociologiques. Cela nous a permis, d'une part, d'ébaucher le contexte d'accueil de l'idéologie anarchiste, arrivée d'Europe ; d'autre part, nous avons pu souligner l'importance de l'immigration, notamment européenne, dans la formation de l'Argentine en tant que nation moderne, et dont le rôle s'avérera capital pour l'implantation de l'anarchisme dans le pays.

C'est, en effet, une volonté profondément prométhéenne qui, au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, poussera les gouvernements argentins successifs à encourager l'arrivée massive de main d'œuvre (qu'ils voudraient qualifiée et en provenance du nord de l'Europe) pour l'agriculture tout d'abord, pour l'industrie, ensuite. Mais, à partir de 1880, c'est un grand flux de travailleurs non qualifiés en provenance de l'Europe méridionale et centrale (avec une prédominance d'Italiens du sud et d'Espagnols de Galice) qui intègre massivement les secteurs industriel et artisanal urbains. A l'aube du XX<sup>e</sup> siècle le prolétariat argentin est donc en plein essor : il existe, d'une part, un prolétariat provincial rural à majorité autochtone, très peu qualifié, et d'autre part, un prolétariat urbain constitué d'une majorité d'immigrés (travailleurs des ports, boulangers), avec plus de qualification, d'éducation et d'expérience syndicale. C'est donc au sein du prolétariat urbain (chez les typographes, les travailleurs du bâtiments et des transports, les boulangers) que l'on trouvera les premières organisations syndicales et où l'idéologie anarchiste s'enracinera le mieux.

Mais il faut signaler que déjà dans les années 1870 des immigrés internationalistes fondent à Buenos Aires, sur la base de leurs nationalités (Française, Italienne et Espagnole), les premières sections, éphémères, de l'Association Internationale des Travailleurs, introduisant en Argentine les divergences entre marxistes et bakouniens.

Importé d'Europe, l'anarchisme arrive à ce pays avec toutes les nuances qu'il présentait dans le Vieux Continent : à une période où les anarchistes s'opposent farouchement à toute organisation des militants et dans laquelle les idées anarcho-communistes et anarcho-individualistes prédominent, succède – vers la fin de la décennie 1890 – une progressive acceptation de la nécessité de s'organiser, prônée par le courant anarcho-socialiste (ou anarcho-collectiviste) adepte de la Fédération Régionale Espagnole. Aux groupes, cercles et centre d'études, constitués par affinités et souvent éphémères, s'ajouteront progressivement (parfois tendant à les remplacer) les Sociétés de Résistance ouvrières (plus tard appelées syndicats), enracinées particulièrement dans la capitale argentine et dans le littoral du pays (Corrientes, Entre Ríos et surtout Santa Fé). Or, si les anarchistes se penchent vers la pénétration du monde ouvrier c'est sans nul doute grâce à l'apport d'importantes personnalités de l'anarchisme européen : les Italiens Ettore Mattei, Errico Malatesta et Pietro Gori, les Espagnols José Prat, Gregorio Inglán Lafarga, Antonio Pellicer Paraire, parmi d'autres, contribueront de manière fondamentale à la diffusion du communisme et du collectivisme anarchistes qui, se fondant dans une unique pratique, permettront la consolidation des idées anarchistes dans les syndicats et la naissance du « forisme » ou anarcho-syndicalisme argentin, c'est-à-dire l'association de la pratique syndicale et de l'idéologie anarcho-communiste, incarné par la Fédération

Ouvrière Argentine crée en 1901, devenue *Régionale* en 1904 et « étiquetée » anarchiste en 1905.

L'anarchisme argentin apparaît donc étroitement lié au monde du travail, d'abord, et à l'anarcho-syndicalisme de la F.O.R.A., ensuite. Toutefois, comme nous l'avons vu, il s'agit d'un mouvement multiforme qui ne peut totalement se réduire ni à l'un ni à l'autre.

D'une part, parce que, outre une base de militants artisans / ouvriers, la sociologie du milieu libertaire argentin présente également un noyau, certes plus restreint, d'intellectuels (journalistes, professeurs, écrivains) dont le rôle pédagogique et de diffusion – parfois même de traduction – des théoriciens de l'anarchisme international s'avérera d'une importance capitale pour le mouvement anarchiste du pays.

D'autre part, parce que la F.O.R.A., hégémonique dans le mouvement ouvrier comme dans le mouvement anarchiste jusqu'à 1915 environ, ne pourra plus désormais se vanter de représenter totalement le mouvement ouvrier puisqu'elle devra compter désormais avec un concurrent de poids : le syndicalisme révolutionnaire, importé de France et introduit dans l'univers syndical par les socialistes du pays. Par ailleurs, la F.O.R.A. anarchiste ne représentera même plus la majorité des libertaires, encore plus éparpillés qu'auparavant. Et cela d'autant plus que l'utilisation de la violence par certains anarchistes, qui commence à prendre de l'ampleur à Buenos Aires dans les années 20, n'est pas tout-à-fait consensuelle dans les rangs libertaires. En franche opposition avec les anarchistes fédérés et leur journal porte-parole, *La Protesta*, on trouve donc des partisans de l'action directe et de la propagande par le fait : à quelques illégalistes très actifs il faudra dès lors ajouter les anarchistes réunis autour du périodique *La Antorcha*, plutôt « compréhensifs » envers ceux-là, contrairement au partisans, plus « modérés », de *La Protesta*.

Cette première approche historico-sociologique nous a permis de voir la manière dont l'idéologie anarchiste fut transférée dans un terrain social, politique, économique et culturel particulier, différent de celui qui donna naissance à cette idéologie. Car si la composition sociologique du mouvement anarchiste argentin ne diffère guère de celle de l'anarchisme « source » (milieu artisanal et pré-industriel), nous pensons qu'il existe deux éléments spécifiques qu'il ne convient pas de négliger.

D'une part, d'un point de vue socio-politique, il nous semble que l'expérience de déracinement d'une immigration vite déçue des promesses de prospérité joua un rôle fondamental dans ce processus de transfert idéologique.

D'autre part, d'un point de vue du mouvement social, et tel que d'autres chercheurs le soulignèrent avant nous, l'anarchisme argentin présente une particularité par rapport à son inspirateur européen : l'anarcho-syndicalisme argentin mis en pratique par la F.O.R.A., en conjuguant une idéologie « importée » avec une pratique syndicale autochtone, mit en œuvre une identification jamais existante auparavant puisque c'est la Fédération Ouvrière en tant que groupe qui se reconnut dans l'idéologie anarcho-communiste.

Or, ces particularités s'inscrivent toutefois dans un processus de transfert culturel très important.

L'Argentine de l'époque qui nous concerne se présente comme un pays aux influences multiples ; Buenos Aires, capitale d'un pays très centralisé, est une ville portuaire tournée vers l'Océan Atlantique et extrêmement perméable à tous les apports extérieurs et cela d'autant plus volontiers qu'ils viennent de l'Europe occidentale, « berceau de la civilisation », comme on se plaît à dire à l'époque. Il s'agit d'un pays métissé mais où la maigre composante autochtone, reléguée dans un milieu rural souvent isolé, est méprisée par les élites citadines avides de « civilisation ». C'est par ailleurs cet état d'esprit qui contribuera à que l'Argentine soit considérée dans le continent comme « l'Europe de l'Amérique Latine ».

Ainsi, au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle les mentalités argentines, déjà acquises à l'idée de Progrès, ne rêvent que de combattre la « barbarie » par la « civilisation ». L'esprit prométhéen se respire donc déjà dans l'air de la capitale lorsque une grande partie des travailleurs immigrés récemment débarqués commence à s'organiser et à diffuser les idées anarchistes, qui, comme nous le savons, s'enracineront très vite parmi les natifs.

Il s'agit donc d'un pays (du moins dans sa composante urbaine) qui présente une grande prédisposition d'accueil à tous les courants d'idées provenant du Vieux Continent, dont bien sûr l'idéologie anarchiste. Or, comme nous nous sommes efforcés de le montrer tout au long de ce travail, les idées véhiculent des rêves et des mythes.

Ainsi, n'est il point étonnant que l'anarchisme arrive d'Europe avec toutes ses nuances d'un point de vue idéologique mais aussi en tant que porteur du grand mythe titanique et civilisateur qu'est le mythe de Prométhée, qui marqua les rêves humanistes et progressistes du XIX<sup>e</sup> siècle occidental.

Notre mythanalyse nous a permis d'ébaucher les traits les plus caractéristiques de l'imaginaire anarchiste argentin.

L'anarchisme apparaît, d'une part, comme un regard sur soi : l'homme anarchiste est perçu comme un titan civilisateur par sa révolte. Aussi, l'anarchisme est-il un rapport à l'action ; il n'est pas concevable sans une action *contre* une réalité oppressante. D'autre part, l'anarchisme se révèle comme une grande espérance, dont le peuple est le vecteur, d'un changement radical à venir qui, nommé révolution, marquera le passage vers un Nouveau Monde d'harmonie, de justice et de liberté.

En effet, l'anarchiste argentin se présente comme une version de plus du mythe de Prométhée dans son actualisation moderne, c'est-à-dire comme l'incarnation du progrès, de la science et de la civilisation. Mais notre Prométhée nous offre plusieurs visages complémentaires dont chacun, accentuant ou allégeant certains traits de caractère, donnant plus ou moins d'importance à tel ou tel élément biographique, contribue à conformer le portrait et le parcours complexes du libertaire.

Nous avons vu comment le *gaucho*, ancêtre mythique des Argentins, deviendra

également l'ancêtre mythique de l'anarchiste autochtone. Les libertaires du pays trouveront en lui un être primitif et indomptable, un rebelle par instinct, un nomade en symbiose avec son cheval, vivant en totale liberté dans la pampa encore sauvage et donc préservée de l'oppression. Par sa démesure et sa barbarie le gaucho est exemplaire puisque capable de nous apprendre la vie libre et solidaire de l'Anarchie rêvée et dans ce sens il est pour ainsi dire « civilisateur malgré lui ». Mais le gaucho manque pourtant de *conscience*, il n'apparaît pas comme le porteur d'une *volonté* civilisatrice. Ainsi, la figure du gaucho sera tôt remplacée dans l'esprit anarchiste par celle du propagandiste qui, lui, est un révolté conscient, sorte de continuateur onirique du gaucho. Car il ne suffit pas d'être rebelle, encore faut-il se révolter : le propagandiste, imprégné des qualités extraordinaires de son ancêtre (courage, force, virilité, générosité), a prit conscience de sa propre force et lutte par la parole et par l'action pour préparer l'avènement de l'Anarchie. Mais contrairement à son ancêtre pampéen, il s'agit d'un être rationnel et capable d'une totale maîtrise de ses instincts. Il est un militant actif, un studieux infatigable de la « science anarchiste », un orateur qui prêche ici et là les bienfaits de l'Idéal ; bref, le propagandiste est un Missionnaire de l'anarchie, il voudrait guider le peuple vers la Lumière de l'Avenir.

La figure du propagandiste est donc incarnée par le militant syndical, par l'intellectuel s'exprimant dans la presse libertaire, par le pédagogue s'efforçant de mettre en œuvre des alternatives concrètes à l'éducation officielle. Son parcours sera continué par certains propagandistes impatientes qui, las de constater que la bonne parole des libertaires n'a toujours pas amené l'Anarchie, substitueront la propagande par le fait à la parole, l'action directe et individuelle à l'activité militante. Ce sont des propagandistes à outrance qui rêvent de réveiller les consciences et mettront pour cela tout en œuvre : la bombe, le couteau, le vol. Ils apporteront au portrait de Prométhée sa composante héroïque la plus marquée. Car le héros anarchiste, par son portrait démesuré et son parcours épique, incarne à merveille l'aspect excessif de l'anarchiste, son altérité la plus abrupte. Téméraire jusqu'au sacrifice, le héros anarchiste rêve de libérer tout de suite le monde de l'oppression pour inaugurer au plus vite l'Avenir, incarnant ainsi le rôle de Sauveur.

Cette galerie de portraits prométhéens nous a permis d'observer la parenté onirique existante entre ces personnages idéal-typiques. Ils contribuent tous à dessiner un portrait composite de Prométhée : celui d'un révolté lucide vis-à-vis d'une réalité oppressante et dont l'élan civilisateur n'a comme but que d'accélérer le temps néfaste du présent pour en finir avec la barbarie et faire ainsi basculer l'humanité dans l'Avenir Lumineux proposé par l'Idéal anarchiste.

Et bien sûr cet élan civilisateur se traduira dans l'action. Nous avons vu que l'anarchisme argentin se révèle fortement influencé par le contexte argentin de l'époque, lui-même très imprégné de la devise « civilisation contre barbarie ». Ainsi, l'anarchisme du pays porte-il un regard sur la réalité en termes de dualisme conflictuel : ceux d'en haut (opresseurs) sont opposés à ceux d'en bas (opprimés) comme le présent ténébreux est opposé au futur lumineux. L'action anarchiste se présente donc comme une action *contre*. C'est, à nos yeux, la raison pour laquelle les libertaires s'attacheront avec autant

d'empressement à décrire la réalité présente, dont le regard est concentré dans une vision de la société, qu'ils perçoivent en termes de barbarie et de ténèbres. Car c'est *contre* celle-ci qu'ils entendent agir. Nous ne saurons que peu de chose à propos de la Société Future anarchiste outre le fait qu'elle sera libre et juste ; il n'est pas nécessaire de décrire la Lumière puisqu'il est urgent de combattre les ténèbres et, bien sûr, de les vaincre. C'est par ailleurs cette urgence que traduira l'utilisation de la violence anarchiste.

En effet, l'action libertaire, quelque soit la forme qu'elle prenne, se révèle comme la représentation, dans les actes, du temps mythique de l'Anarchie. Celui-ci se présente comme le trajet imaginaire allant de la destruction à la rédemption ou, si l'on préfère, de la chute du vieux monde à l'élévation humaine, du chaos des ténèbres au bonheur de la lumière, de la barbarie à la civilisation, du passé / présent néfaste au Futur heureux. Ces deux trajets apparaissent dans l'imaginaire anarchiste nettement distincts et donc médiatisés par le sacrifice individuel (du héros) ou collectif (des martyrs anonymes).

La violence, avec son cortège d'images de destruction (la chute et le feu notamment) apparaît dans l'imaginaire libertaire comme une solution purificatrice et régénératrice face au miasme social mais aussi comme un accélérateur du temps historique qui, à la manière d'une « alchimie politique » (A. Pessin) précipitera l'avènement de la Rédemption promise par l'Idéal. Nous avons vu que cette volonté destructrice s'avère fondatrice puisque la pureté de l'Idéal anarchiste nécessite, pour être instaurée, d'une rupture symbolique fondamentale : celle d'un monde inerte débarrassé de toute trace de l'ancien. Car après la destruction viendra la rédemption.

Ce trajet diachronique obsédant, évoqué constamment, de manière redondante, est le drame mythique de l'imaginaire anarchiste argentin, le socle qui soutient l'espérance libertaire : on le trouvera - en filigrane - partout, dans les portraits des uns et des autres, dans leurs parcours de vie, dans les discours comme dans les pratiques. C'est également ce trajet que l'on découvre, de manière particulièrement explicite, derrière l'espoir placé dans le peuple : les efforts de Prométhée n'ont d'autre but que d'aider le peuple à abandonner le monde de la barbarie et de le guider vers l'accomplissement de son élévation pour qu'il puisse ainsi rentrer dans l'univers de la civilisation. C'est en somme tout le dilemme prométhéen qui oppose Nature et Culture.

C'est encore une fois ce drame mythique que l'on observe sous la notion de Révolution, imaginée elle aussi en deux temps : démolition / réédification.

Or, ce drame mythique trouvera à s'incarner dans l'histoire du mouvement anarchiste argentin. En effet, d'un point de vue chronologique, les premiers libertaire du pays auront tendance à jouer surtout le premier acte de ce drame : ainsi les rêves de destruction seront-ils, chez les anarchistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, plus prégnants que les rêves d'élévation. Comme leurs homologues européens de la première heure, les anarchistes argentins feront couler beaucoup d'encre pour annoncer l'imminence de la chute du vieil édifice social et du Grand Incendie révolutionnaire, préludes de la Rédemption. Cette violence n'est que discursive avant 1900, elle ne se traduira dans les actes que plus tard, à un moment où une majorité des anarchistes joue déjà le second acte du drame mythique,

c'est-à-dire rêve d'élévation et travaille non plus pour détruire l'ancien mais pour pour construire (par éradication de l'Ignorance) le monde à venir.

Ce passage du premier au second acte du drame mythique est aisément observable dans la notion de Révolution qui, rêvée au début de la période considérée pour cet étude, comme un basculement soudain, inexorable et imminent, changera, vers la fin de cette période, vers une conception plus évolutive selon laquelle le Grand Changement sera l'œuvre d'un changement progressif des mentalités, d'une addition jour après jour de petits changements fondamentaux au sein des rapports sociaux ; bref, il s'agit désormais d'un travail de construction sociale de longue haleine.

En 1930 le premier coup d'état militaire du pays achève le délabrement d'un mouvement déjà à bout de force. L'espérance populiste et révolutionnaire des libertaires trouvera à s'incarner dans une autre idéologie, certes bien différente de l'idéologie anarchiste, mais qui réactualisera à sa manière le mythe du peuple. En effet, il nous semble que le mouvement péroniste dirigé par le général Juan Domingo Perón, constitue une sorte de prolongement du mouvement anarchiste. Les modalités de ce prolongement dépassent le cadre de cette étude et restent sans doute à explorer. Mais nous pensons que l'épuisement du rêve d'une révolution immédiate et inexorable et la prégnance grandissante du mythe du peuple dans l'imaginaire argentin représentent des éléments non négligeables qui plaident en faveur du lien onirique anarchisme / péronisme. La figure du général Perón réactualise, à nos yeux, celle du Guide / Sauveur anarchiste, en prenant appui sur la pratique syndicale, très ancrée en Argentine, ainsi que sur une masse paysanne déracinée dans la ville après l'exode rural des années 30.

En Argentine, le mythe anarchiste tel que nous l'avons dévoilé s'épuise donc au profit du mythe du peuple, qui aura encore bien d'années devant lui. La prégnance de ce dernier dans ce pays nous est rappelé encore de nos jours par la figure de l'ancien président Carlos Menem qui, au pouvoir de 1989 à 1999, se considéra comme le continuateur du général Perón.

### **Métissage onirique**

Nous avons pu observer de quelle manière l'imaginaire anarchiste transposé en Argentine s'accommoda de l'imaginaire du pays d'accueil, adoptant certaines représentations locales qui se montraient particulièrement perméables aux rêves anarchistes fondamentaux. Autrement dit, nous avons pu mettre en évidence la connivence de l'imaginaire anarchiste argentin et avec l'imaginaire anarchiste « source » (avec lequel il constitue une « communauté de rêverie ») et avec l'imaginaire argentin de l'époque (avec lequel il partage également des représentations).

Car, en effet, en tant que sous-ensemble socio-culturel le milieu anarchiste local s'insère, à travers un partage de rêves, dans une « communauté de rêverie » (G. Durand) bien plus large que celle constituée par les libertaires locaux : dans ce sens, les rêves d'Altérité et de Nomadisme, la révolte d'un homme *contre*, la foi millénariste, « l'alchimie

politique » (A. Pessin) à travers la violence, ainsi que le populisme libertaire, le constat d'une réalité abominable, les rêves de subversion du monde par la Révolution Sociale, et surtout le drame mythique de l'Anarchie (qui mène du chaos à la rédemption par l'intermédiaire du sacrifice), constituent des éléments fondamentaux du mythe anarchiste ; chacun de ces éléments aura une prégnance plus ou moins importante à tel ou tel moment de l'histoire, dans un milieu socio-culturel donné. Mais sans cette base mythique l'anarchisme serait autre chose que lui-même.

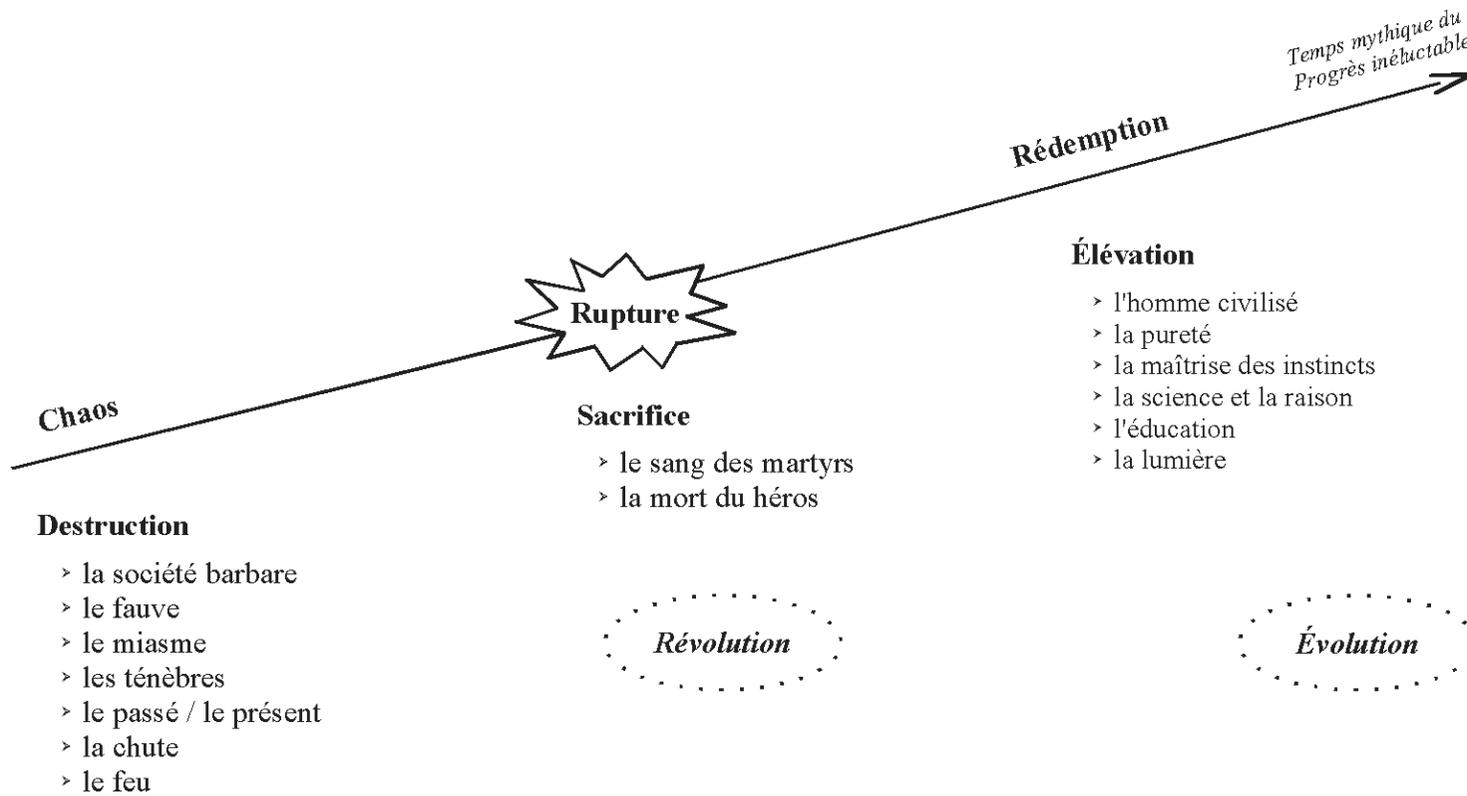
Et nous avons vu que ces éléments mythiques sont également présents dans l'imaginaire anarchiste argentin. Ce dernier participe donc, par les rêves qui sont les siens, à l'imaginaire anarchiste européen de l'époque.

Mais cette rêverie anarchiste commune trouvera à s'incarner, en Argentine, dans des symboles locaux.

Ainsi, nous avons vu que, aux côtés des figures de l'anarchisme européen tels que Bakounine, Kropotkine, Reclus, Malatesta ou Ferrer, le *gaucho* argentin trouvera une place importante dans le cœur des libertaires du pays au moment de se situer dans une lignée imaginaire : chaque anarchiste d'Argentine, quelle que soit sa provenance pourra, à tout moment, s'enorgueillir de porter au plus profond de son être, les traits de caractère de cet ancêtre légendaire indomptable, généreux et libre.

De la même manière, l'imaginaire libertaire trouvera à s'incarner dans l'art populaire argentin et latino-américain. En effet, il sera habituel pour les anarchistes du pays, entre 1900 et 1930, d'assister à des fêtes, des soirées, des piques-niques lors desquels le public peut apprécier des pièces de théâtre du dramaturge argentin González Pacheco ou du poète uruguayen Florencio Sánchez, inspirés par la cause libertaire. Aussi entendra-t-on lors de ce type d'événements culturels, des nombreuses chansons anarchistes composées avec les rythmes du pays, comme la *milonga* (proche du tango) et le *tango* argentins, ou d'ailleurs, comme la *guajira* et la *habanera* cubaines. Et les *payadas*, ces improvisations poético-musicales (dont l'origine se trouve dans le romance espagnol, « paguiar » signifiant « aller de village en village ») qui constituaient le principal mode d'expression artistique du *gaucho*, seront également adoptées par les libertaires du pays pour exprimer leur révolte et leur espoir. Cela montre à nos yeux la manière dont le mythe anarchiste s'accommoda du milieu socio-culturel argentin qui l'accueillit. La mythanalyse que nous avons entreprise nous a permis ainsi de mettre en évidence un métissage onirique qui, avec des rêves venus d'ailleurs incarnés dans des symboles locaux, constitue l'imaginaire anarchiste argentin.

Ce dernier, en tant qu'actualisation du mythe prométhéen, contribue, nous semble-t-il, à dévoiler une facette de l'imaginaire occidental contemporain, qui – comme nous le rappelle au quotidien l'actualité du monde – reste fondamentalement prométhéen.



Drame mythique de l'imaginaire anarchiste argentin

***BIBLIOGRAPHIE***



- 1 ABAD DE SANTILLAN (D.), *La FORA, ideología y trayectoria del movimiento obrero revolucionario en la Argentina*, Buenos Aires, Ediciones Nervio, 1978
- 2 ABAD DE SANTILLAN (D.), « El movimiento obrero. Anarquismo y socialismo », *Historia argentina*, tomo III, Buenos Aires, TEA, 1965
- 3 ABAD DE SANTILLAN (D.), LOPEZ ARANGO (E.), *El anarquismo en el movimiento obrero*, Barcelona, Ed. Cosmos, 1925
- 4 ARENDT (H.), *Essai sur la révolution*, Saint-Amand, Gallimard, 1985
- 5 ASSUNÇÃO (F.), « Reseñas del pasado en las márgenes del Plata », *La Nación*, Rincón gaucho, 24 Avril 1999
- 6 ASSUNÇÃO (F.), « Una cuestión de palabra », *La Nación*, Rincón gaucho, 19 Juin 1999
- 7 ASSUNÇÃO (F.), « Tras los rastros de un arquetipo », *La Nación*, Rincón gaucho, 22 Août 1998
- 8 ATAN (A.), *Cuatro Historias de Anarquistas. Testimonios orales de militantes del anarcosindicalismo argentino*, Buenos Aires, Gráfica MPS, 2000
- 9 AUZIAS (C.), « Qu'est-ce qu'une culture libertaire ? Comment se transmet-elle ? », dans PUCCIARELLI (M.) et PESSIN (A.) (comp.), *La culture libertaire*, Lyon, ACL, 1997, p. 383-395
- 10 AVRICH (P.), *Les anarchistes russes*, Paris, Maspéro, 1979
  
- 11 BACHELARD (G.), *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957
- 12 BACHELARD (G.), *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960
- 13 BACHELARD, (G.), *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949
- 14 BACHELARD, (G.), *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti, 1942
- 15 BACHELARD, (G.), *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Librairie José Corti, 1943
- 16 BACHELARD, (G.), *La terre et les rêveries de la volonté. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti, 1947
- 17 BACHELARD, (G.), *La terre et les rêveries du repos. Essai sur les images de l'intimité*, Paris, Librairie José Corti, 1948
- 18 BARRANCOS (D.), *Anarquismo, educación y costumbres en la Argentina de*

*principios de siglo*, Buenos Aires, Editorial contrapunto, 1990

19 BARRANCOS (D.), *La escena iluminada. Ciencias para trabajadores, 1890-1930*, Buenos Aires, Plus Ultra, 1996

20 BAYER (O.), « La influencia de la inmigración italiana en el movimiento anarquista argentino », dans *Los anarquistas expropiadores*, Buenos Aires, Legasa, 1986, p. 135-161

21 BAYER (O.), « Simón Radowitzky, ¿mártir o asesino? », dans *Los anarquistas expropiadores, Simón Radowitzky y otros ensayos*, Buenos Aires, Galerna, 1975, p. 79-118

22 BAYER (O.), *Les anarchistes expropriateurs*, Lyon, Atelier de Creation Libertaire, 1995 (pour la traduction française)

23 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, Buenos Aires, Hyspamérica, 1985

24 BAYER (O.), *La Patagonie rebelle. 1921-1922 : chronique d'une révolte des ouvriers agricoles en Argentine*, Lyon, ACL, 1996 (traduit par S. Guittard et F. Mintz)

25 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. Los Bandoleros*, T. 1, Buenos Aires, Planeta / Espejo de la Argentina, 1993

26 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. La Masacre*, T. 2, Buenos Aires, Planeta / Espejo de la Argentina, 1994

27 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. Humillados y Ofendidos*, T. 3, Buenos Aires, Planeta / Espejo de la Argentina, 1995

28 BAYER (O.), *La Patagonia rebelde. El Vindicador*, T. 4, Buenos Aires, Planeta / Espejo de la Argentina, 1997

29 BAYER (O.), « Lutte de classes sur fond d'estancias », dans SCHNEIER-MEDANES (G.) (dir.), *Patagonie. Une tempête d'imaginaire*, Autrement, Hors Série N° 94, Mai 1996, p. 165-180

30 BAYER (O.), *Severino Di Giovanni el idealista de la violencia*, Buenos Aires, Planeta, 1998

31 BAYER (O.), « El santo ácrata », *Página/12*, 9 Avril 1994

32 BELLONI (A.), *Del anarquismo al peronismo. Historia del movimiento obrero argentino*, Buenos Aires, Ediciones Documentos, 1960

33 BELLUCCI (M.) et CAMUSSO (C.), *La huelga de inquilinos de 1907. El papel de las mujeres anarquistas en la lucha*, Cuadernos del CICSO, Serie Estudios n° 58, Buenos Aires, Centro de Investigaciones en Ciencias Sociales, 1987

34 BERNAND (C.), *Buenos Aires 1880-1936. Un mythe des confins*, Paris, Autrement,

coll. Mémoires n°73, 2001

35 BERNARD-GRIFFITHS (S.) et PESSIN (A.), *Peuple, mythe et histoire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997

36 BERTOLO (M.), « El sindicalismo revolucionario en una etapa de transición (1910-1916) », *Estudios Sociales*, vol III, n° 4, Santa Fé, 1993

37 BERTOLUCCI (F.), « L'anarchisme en Italie entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle : les lieux et les mythes », dans DE BELLEFON (R.), MICHELS (D.) (comp.), *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Lyon, ACL, 2001, p. 27-49

38 BILSKY (E.), *La F.O.R.A. en el movimiento obrero (1900-1910)*, 2 tomes, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1985

39 BILSKY (E.), *La Semana Trágica*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1984

40 BITLLOCH (R. E.), *La théorie de la violence dans l'anarchisme argentin. 1890-1910*, Mémoire du Diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1982

41 BOZONNET (J-P), *Des monts et des mythes. L'imaginaire social de la montagne*, Presses Universitaires de Grenoble, 1992

42 BRAUN (C.) et CACCIATORE (J.), « El imaginario interior: el intendente Alvear y sus herederos. Metamorfosis y modernidad urbana », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 31-71

43 BREMOND (J.) et GELEDAN (A.), *Dictionnaire économique et social*, Paris, Hatier, 1981

44 BRONNER (G.), « Anarchie et littérature utopique deux logiques opposées? » dans PESSIN (A.) et TERRONE (P.), *Littérature et anarchie*, Toulouse, Presse Universitaires du Mirail, 1998, p. 83-94

45 BRUNEL (P.) (dir.), *Dictionnaire des Mythes Littéraires*, éditions du Rocher, 1988

46 CABALLERO (H.), « La expresión profunda del alma criolla », *La Nación*, Rincón gaucho, 4 Décembre 1999

47 CAMUS (A.), *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951

48 CARABALLO (L.), CHARLIER (N.) et GARULLI (L.), *Documentos de historia argentina (1870-1955)*, Buenos Aires, Eudeba, 2000

- 49 CARRIEGO (E.), *Cuentos y otras páginas*, Castellví, Santa Fé, s/d
- 50 « Causas y efectos. La tragedia de la Patagonia y el gesto de Kurt Wilckens » [Causes et conséquences. La tragédie de Patagonie et le geste de Kurt Wilckens], *Suplemento Quincenal La Protesta* [Supplément hebdomadaire La Protestation], 31 Janvier 1929, p. 34-53
- 51 CELLA (S.), « Mujeres de Buenos Aires », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 265-282
- 52 CELLIER (L.), *L'épopée humanitaire et les grands mythes romantiques*, Paris, SEDES, 1971
- 53 *Ciencia Social. Revista mensual de sociología, artes y letras* [Science Sociale. Revue mensuelle de sociologie, arts et lettres], II, N° 1, Buenos Aires, Juillet 1898
- 54 CIMAZO (J.), « Una innovación metodológica. La organización anarquista en la Argentina », *Jornadas Interdisciplinarias sobre anarquismo, Facultad de Filosofía y Letras [de la Universidad de Buenos Aires]*, 1991
- 55 CIMAZO (J.), « El anarquismo en la Argentina », Manuscrit, Buenos Aires, décembre 1996
- Ces manuscrits de Jacinto Cimazo m'ont été octroyés par M. Dardo BATUECAS, secrétaire général de la Fédération Libertaire Argentine
- 56 COLOMBO (E.), « Prologue » dans BAYER (O.), *Les anarchistes expropriateurs*, Lyon, ATCL, 1995 (pour la traduction française)
- 57 COLOMBO (E.), « Anarchisme et culture prolétaire en Argentine dans les années 1950 », dans PUCCIARELLI (M.) et PESSIN (A.) (comp.), *La culture libertaire*, Lyon, ACL, 1997, p. 163-171
- 58 COLSON (D.), « La science anarchiste », *Réfractations*, N° 1, hiver 1997, 89-118
- 59 COLSON (D.), *Petit lexique philosophique de l'anarchisme. De Proudhon à Deleuze*, Paris, Librairie Générale Française, Le livre de poche, 2001
- 60 COQUIO (C.), « Politique et poétique du trimard à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. George Bonnamour, Mécislas Goldberg » dans PESSIN (A.) et TERRONE (P.), *Littérature et anarchie*, Toulouse, Presse Universitaires du Mirail, 1998, p. 387-409
- 61 CORDERO (H. A.), *Alberto Ghirardo, precursor de nuevos tiempos*, Buenos Aires, Editorial Claridad, 1962
- 62 COSTANTINI (F.), *Romancero anarquiste*, La Loupe, E. Losfeld, 1973
- 63 CREAGH (R.), « Contre l'abolition du rêve », dans DE BELLEFON (R.), MICHELS

- (D.) (comp.), *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Lyon, ACL, 2001, p. 347-365
- 64 CRESTO (J.J.), « En la senda del triunfador », *La Nación*, Rincón gaucho, Buenos Aires, 6 Mars 1999
- 65 *Cuasimodo. Revista quincenal*, II, N°14, Buenos Aires, 4 Avril 1921
- 66 CUNEO (D.), *El romanticismo político*, Buenos Aires, Ediciones Transición, 1955
- 67 CHAUVIN (D.), « Mythocritique et hypertextualité. L'exemple de l'Apocalypse », *Revue IRIS*, 1993, N° 13
- 68 CHARDAK (H.), *Elisée Reclus. L'homme qui aimait la Terre*, Paris, Editions Stock, 1997
- 69 CHEVALIER (J.), GHEERBRANT (A.), *Dictionnaire des symboles*, Paris, R. Laffont, 1982
- 70 DE BASUALDO (J. A.), *El gaucho argentino. Bosquejo de su proceso étnico, histórico, psicológico y sociológico*, Buenos Aires, Aristides Quillet, 1942
- 71 DE BELLEFON (R.), MICHELS (D.) (comp.), *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Lyon, ACL, 2001
- 72 DE LA GUARDIA (A.), *Rodolfo González Pacheco*, Buenos Aires, Ediciones Culturales Argentinas, 1963
- 73 DEL BRUTTO (B.), « Los porteños y el cine », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 378-393
- 74 DEL CAMPO (H.), *De la FORA a la CGT*, Historia del movimiento obrero n° 38, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1973
- 75 DEL CAMPO (H.), *Los orígenes del movimiento obrero argentino*, Historia del movimiento obrero n° 25, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1972
- 76 DEL CAMPO (H.), *Los anarquistas*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1971
- 77 DEL CAMPO (H.), *El "sindicalismo revolucionario" (1905-1945). Selección de textos*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1986
- 78 DEVOTO (F.), ROSOLI (G.), *La inmigración italiana en la Argentina*, Buenos Aires, biblos, 2000
- 79 DIAZ (H.), *Alberto Ghirardo : anarquismo y cultura*, Buenos Aires, CEAL, 1991

- 80 DURAND (G.), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992
- 81 DURAND (G.), *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, Ellug, 1996
- 82 DURAND (G.), *Figures mythiques et visages de l'oeuvre, De la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Dunod, 1992
- 83 DURAND (G.), *L'imagination symbolique*, Paris, Quadrige / PUF, 1998
- 84 DURAND (G.), «Méthode archétypologique : de la mythocritique à la mythanalyse», dans DURAND (G.), *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, Ellug, 1996, p. 133-156
- 85 DURAND (G.), « Pas à pas mythocritique », dans DURAND (G.), *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, Ellug, 1996, p. 229-242
- 86 DUVIGNAUD (J.), *Hérésie et subversion. Essai sur l'anomie*, Paris, La Découverte, 1986
- 87 ECHEVARRIA MOLLOY (G.), *Una vida de héroe. Función y significado del mito*, Buenos Aires, Biblos, 2001
- 88 ELIADE (M.), *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard / Idées, 1963
- 89 ELIADE (M.), *Images et symboles. Essais sur le symbolisme magico-religieux*, Paris, Gallimard / Idées, 1980
- 90 *El Libertario* [Le Libéraire], I, N° 1, Buenos Aires, 22 Mai 1920
- 91 *El Libertario* [Le Libéraire], I, N° 15, Buenos Aires, 23 Octobre 1920
- 92 *El Obrero Panadero*. Organo de la Sociedad Cosmopolita de Resistencia y colocación de Obreros Panaderos [L'Ouvrier Boulanger. Organe de la Société de Resistance et d'Embauche des Ouvriers Boulangers ], I, N° 1, Buenos Aires, 16 Septembre 1894
- 93 *El Obrero Panadero*. Periódico defensor del gremio [L'Ouvrier Boulanger. Périodique défenseur de la corporation], I, N° 1, Buenos Aires, 6 Novembre 1899
- 94 *El Obrero Panadero*. Periódico defensor del gremio [L'Ouvrier Boulanger. Périodique défenseur de la corporation], I, N° 15, Buenos Aires, 9 Novembre 1899
- 95 *El Oprimido*. Periódico comunista anárquico [L'Opprimé. Périodique communiste-anarchiste], I, N° 1, Luján, 9 Septembre 1894
- 96 *El Oprimido*. Periódico comunista anárquico [L'Opprimé. Périodique communiste-anarchiste], IV, N° 27, Luján, 14 Mars 1897

- 97 *El Progreso. Periódico ateo* [Le progrès. Périodique athée], XXIX, N° 350, Buenos Aires, 15 Mai 126 depuis la Révolution Française
- 98 *El Rebelde. Periódico anarquista* [Le Rebelle. Périodique anarchiste], I, N° 1, Buenos Aires, 11 Novembre 1898
- 99 *El Rebelde. Periódico anarquista* [Le Rebelle. Périodique anarchiste], V, N° 94, Buenos Aires, 23 Novembre 1902
- 100 *El Rebelde. Periódico anarquista* [Le Rebelle. Périodique anarchiste], V, N° 104, Buenos Aires, 28 Mai 1903
- 101 *El Sol. Revista de arte y crítica* [La Soleil. Magazine d'art et de critique ], V, N° 174, Buenos Aires, 15 Juillet 1903
- 102 *¡El verbo Nuevo! Organo del gremio Obreros Panaderos de Buenos Aires* [Le verbe nouveau. Organe de la branche Ouvriers Boulangers de Buenos Aires], Año I, época IV, N° 20, Buenos Aires, Février 1912
- 103 FALCON (R.), *Los orígenes del movimiento obrero (1857-1899)*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1984
- 104 FERREYRA (M.), « El radicalismo: Hipólito Yrigoyen », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 164-180
- 105 FINGUERET (M.), « Las inmigraciones judías: del campo a la ciudad. Del gaucha judío al cuentero de barrio », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 302-310
- 106 FIORITO (S.), *Las huelgas en Santa Cruz*, Buenos Aires, CEAL, 1985
- 107 FLORIA (C.) et GARCIA BELSUNCE (C.), *Historia política de la Argentina contemporánea (1880-1983)*, Buenos Aires, Alianza Editorial, 1988
- 108 FONTANILLAS BORRAS (A.) et TORRES PANELLS (S.) (comp.), *Luce Fabbri. La libertad entre la historia y la utopía. Tres ensayos y otros textos del siglo XX*, Barcelona, édité par les auteurs, 1998
- 109 GALLONE (O.), « La literatura: del naturalismo al expresionismo », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 313-325
- 110 GARCIA COSTA (V.), *La fundación del Partido Socialista*, Documentos de Polémica N° 28, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1973

- 111 GELLI (P.), « Los anarquistas en el gabinete antropométrico. Anarquismo y criminología en la sociedad argentina del 900 », *Entrepasados*, vol II, n° 2, Buenos Aires, 1992
- 112 *Germinal*. Periódico anarquista [Germinal. Périodique anarchiste], I, N° 1, Buenos Aires, 14 Novembre 1897
- 113 *Germinal*. Periódico anarquista [Germinal. Périodique anarchiste], I, N° 2, Buenos Aires, 28 Novembre 1897
- 114 *Germinal*. Periódico anarquista [Germinal. Périodique anarchiste], I, N° 15, Buenos Aires, 19 Juin 1898
- 115 *Germinal*. Periódico anarquista [Germinal. Périodique anarchiste], II, N° 25, Buenos Aires, 5 Mars 1898
- 116 GHIRALDO (A.), *Alma gaucha. Drama en 3 actos y 8 cuadros*, Buenos Aires, Pascual Mediano Editor, 1909 (1ère édition 1906)
- 117 GHIRALDO (A.), *Carne doliente*, Buenos Aires, Las Grandes Obras, Año II, N° 34, 1923 (1ère édition 1906)
- 118 GHIRALDO (A.), *Humano ardor (Aventuras, luchas y amores de Salvador de la Fuente).* *Novela argentina*, Madrid, C.I.A.P., s/d (1ère édition 1928)
- 119 GILIMON (E. G.), *Hechos y comentarios seguido de Páginas Intimas y algunos artículos de varios escritores*, Buenos Aires - Montevideo, Imprenta B. Puey, 1911
- 120 GILIMON (E. G.), *Un anarquista en Buenos Aires (1890-1910)*, Buenos Aires, CEAL, 1971
- 121 GIRARD (R.), *La violence et le sacré*, Paris, Alban Michel / Hachette Littératures, 1990
- 122 GIRARD (R.), *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris, Grasset, 1999
- 123 GIUNTA (R.), « El imaginario exterior: Buenos Aires en los relatos de los viajeros », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 72-81
- 124 GODIO (J.), *El movimiento obrero y la cuestion nacional. Argentina : inmigrantes asalariados y lucha de clases 1880-1910*, Buenos Aires, Editorial Erasmo, 1972
- 125 GODIO (J.), *La semana trágica de enero de 1919*, Buenos Aires, Hispamérica, 1972
- 126 GOLDAR (E.), « La “mala vida” », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996,

p. 228-253

127 GOMEZ TOVAR (L.), GUTIERREZ (R.) et VAZQUEZ (S. A.), *Utopías Libertarias Americanas. La Ciudad Anarquista Americana de Pierre Quiroule*, Madrid, Ediciones Tuero, colección Investigación y crítica, 1991

128 GOMEZ TOVAR (L.), « *Geografía de lo imaginario* », dans GOMEZ TOVAR (L.), GUTIERREZ (R.) et VAZQUEZ (S. A.), *Utopías Libertarias Americanas. La Ciudad Anarquista Americana de Pierre Quiroule*, Madrid, Ediciones Tuero, colección Investigación y crítica, 1991

129 GRONDONA (M.), « Vigencia del sentir gaucho », *La Nación*, Rincón gaucho, 13 Novembre 1999

130 GUERIN (D.), *Ni Dieu ni maître. Anthologie historique du mouvement anarchiste*, Lausanne, La cité éditeur, 1965

131 GURVITCH (G.), *Proudhon. Sa vie, son oeuvre*, Paris, PUF, 1965

132 GUTIERREZ (R.), « La utopía urbana y el imaginario de Pierre Quiroule » dans GOMEZ TOVAR (L.), GUTIERREZ (R.) et VAZQUEZ (S. A.), *Utopías Libertarias Americanas. La Ciudad Anarquista Americana de Pierre Quiroule*, Madrid, Ediciones Tuero, colección Investigación y crítica, 1991

133 HAMILTON (E.), *La mythologie*, Versviers, Marabout, 1978

134 HERNANDEZ (J.), *Martín Fierro*, Buenos Aires, Kapelusz, septième édition, 1965

135 HOFMANN (B.), TOUS I (P. J.) et al. (eds.), *El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, Madrid, Iberoamericana, 1995

136 *Ideas y Figuras*. Revista semanal de crítica y arte [Idées et Figures. Magazine hebdomadaire de critique et d'art], I, N° 1, 13 Mai 1909

137 *Ideas y Figuras*. Revista semanal de crítica y arte [Idées et Figures. Magazine hebdomadaire de critique et d'art], VI, N° 125, 1° Mai 1915

138 ISOLA (V. G.), « Semblanza de un hombre de Estado: Julio Argentino Roca (1880-1914) », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 110-127

139 JATIB (G.), « Un arquetipo del Ochenta: Aristóbulo del Valle », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 159-163

- 140 *La Anarquía*. Boletín mensual de la Confederación Anarquista R. A. [L'Anarchie. Bulletin mensuel de la Confédération Anarchiste R. A.], I, N°1, Buenos Aires, Novembre 1912
- 141 *La Anarquía*. Boletín mensual de la Confederación Anarquista R. A. [L'Anarchie. Bulletin mensuel de la Confédération Anarchiste R. A.], I, N° 2, Buenos Aires, Janvier 1913
- 142 *La Antorcha*. Semanario [La Torche. Hebdomadaire], I, N° 4, Buenos Aires, 15 Avril 1921
- 143 *La Batalla*. Diario anarquista de la tarde [La Bataille. Quotidien anarchiste du soir], I, N° 44, Buenos Aires, 26 avril 1910
- 144 *La Escuela Popular*. Revista mensual. Organo de la Liga de Educación Racionalista [L'Ecole Populaire. Magazine mensuel. Organe de la Ligue d'Éducation Rationaliste], I, N° 1, Buenos Aires, 1° Octobre 1912
- 145 *La Protesta*. Diario de la mañana [La Protestation. Journal du matin], X, N° 881, Buenos Aires, 13 Novembre 1906
- 146 *La Protesta*, XIII, N° 1798, Buenos Aires, 14 Novembre 1909
- 147 *La Protesta*. Suplemento semanal [La Protestation. Supplement hebdomadaire], I, N° 1, Buenos Aires, 9 Janvier 1922
- 148 *La Protesta Humana*. Periódico anarquista [La Protestation Humaine. Périodique anarchiste], V, N° 157, Buenos Aires, 18 Janvier 1902
- 149 *La Protesta Humana*. Periódico anarquista [La Protestation Humaine. Périodique anarchiste], VI, N° 169, Buenos Aires, 18 Avril 1902
- 150 *La Protesta Humana*. Periódico anarquista [La Protestation Humaine. Périodique anarchiste], VII, N° 226 bis, Buenos Aires, 22 Août 1903
- 151 *La Protesta Humana*. Periódico semanal anarquista [La Protestation Humaine. Périodique hebdomadaire anarchiste], I, N° 28, Buenos Aires, 25 Septembre 1916
- 152 « Las cartas de amor de Severino Di Giovanni », *Clarín*, Buenos Aires, 27 Juillet 1999, p. 26
- 153 *La Voz de la Mujer*. Periódico comunista-anárquico [La Voix de la Femme. Périodique communiste-anarchiste], I, N° 1, Buenos Aires, Janvier 1896
- 154 *La Voz de la Mujer*. Periódico comunista-anárquico [La Voix de la Femme. Périodique communiste-anarchiste], II, N° 9, Buenos Aires, 1° Janvier 1897

- 155 *La Voz de Ravachol*. Periódico comunista anárquico [La Voix de Ravachol. Périodique communiste-anarchiste], I, N° 1, Buenos Aires, 11 Novembre 1895
- 156 *La Voz del Campesino* [La voix du paysan], I, N° 1, General Pico, La Pampa, Septembre 1925
- 157 LEGROS (P.), *Introduction à une sociologie de la création imaginaire*, Paris, L'Harmattan, 1996
- 158 LEVI-STRAUSS (C.), *Anthropologie structurale*, Paris, Agora, coll. Presses Pocket, 1974
- 159 LEWIN (R.), *Sébastien Faure et "La Ruche" ou l'Education libertaire*, La Botellerie, Editions Ivan Davy, Cahiers de l'Institut d'Histoire des Pédagogies Libertaires, 1989
- 160 LITVAK (L.), *La mirada roja. Estética y arte del anarquismo español (1880-1913)*, Barcelona, Ediciones del Serbal, 1988
- 161 LITVAK (L.), « La prensa anarquista. 1880-1913 », dans HOFMANN (B.), TOUS I (P. J.) et al. (eds.), *El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, Madrid, Iberoamericana, 1995, p. 215-236
- 162 LOMBROSO (C.), *Les Anarchistes*, traduit de la 2<sup>e</sup> édition italienne (1896), Paris, Ernest Flammarion Editeur, s/d
- 163 LOPEZ (A.), *Historia del movimiento social y la clase obrera argentina*, Buenos Aires, Editorial Programa, 1971
- 164 LOPEZ (A.), *La FORA en el movimiento obrero*, 2 t., Buenos Aires, CEAL, 1987
- 165 LOPEZ CAMPILLO (E.), « Vanguardia burguesa y cultura anarquista en la Revista Blanca (1923-1936) », dans HOFMANN (B.) et al., *El anarquismo español y sus tradiciones culturales*, Veubert-Iberoamericana, Madrid, 1995, 152-156
- 166 LORENZO (C. M.), *Les anarchistes espagnols et le pouvoir. 1868-1969*, Paris, Seuil, 1969
- 167 LOZANO (C.), « Buenos Aires, provincia pedagógica », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 414-428
- 168 *Lucha constructiva por la libertad y la justicia social. Posición del movimiento libertario ante la actual situación mundial y argentina*, Ediciones F.A.C.A., Buenos Aires, 1944
- 169 MAFFESOLI (M.), *Du Nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Paris, Librairie

Générale Française, 1997

170 MAFUD (J.), *El desarraigo argentino*, Buenos Aires, Americalee, 1959

171 MAFUD (J.), *Sociología del peronismo*, Buenos Aires, Americalee, 1974

172 MAITRON (J.), *Le mouvement anarchiste en France des origines à 1914*, Paris, Maspéro, coll. Bibliothèque socialiste, 1983

173 MARTINEZ CUITIÑO (V.), *El café de los inmortales*, Buenos Aires, Editorial Guillermo Kraft, 1949

174 MARTINEZ ESTRADA (E.), *Radiografía de la pampa*, Madrid, Leo Pollmann, colección archivos, 1991

175 MAS Y PI (J.), *Alberto Ghirardo*, Establecimiento Tipográfico E. Malena, Buenos Aires, 1910

176 MATAMORRO (B.), « La canción popular urbana », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 362-377

177 MATSUSHITA (H.), *Movimiento obrero argentino. 1930-1945. Sus proyecciones en los orígenes del peronismo*, Buenos Aires, Siglo Veinte, 1983

178 MATHIEU (V.), *Phénoménologie de l'esprit révolutionnaire*, Paris, Calmann-Lévy, 1974

179 MAURICE (J.), *L'anarchisme espagnol*, Paris, Bordas, coll. Études, 1973

180 MELGAR BAO (R.), *El Movimiento obrero latinoamericano. Historia de una clase subalterna*, Madrid, Alianza editorial, 1988

181 MIZRAJE (M. G.), « Título de mujer », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 283-301

182 MONNEROT (J.), *Sociologie de la révolution. Mythologie politique du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1969

183 MONTALDO (G.) et al., *Yrigoyen entre Borges y Arlt (1916-1930)*, Buenos Aires, Contrapunto, coll. Historia social de la literatura argentina, tomo VII, 1989

184 MORENO SAINZ (M.L.), « La figure du gaucho dans l'imaginaire anarchiste argentin : un exemple dans la littérature d'Alberto Ghirardo », DE BELLEFON (R.), MICHELS (D.) (comp.), *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire de femmes, d'hommes et de leurs imaginaires*, Lyon, ACL, 2001, p. 67-75

185 NAIFLEISCH (J.), « El imaginario global: Buenos Aires se aleja », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 82-88

186 NATAF (A.), *La vie quotidienne des anarchistes en France (1880-1910)*, Paris, Hachette, 1986

187 ORIOL (P.), « Ravachol saint et martyr » dans PESSIN (A.) et TERRONE (P.), *Littérature et anarchie*, Toulouse, Presse Universitaires du Mirail, 1998, p. 125-138

188 ORGAMBIDE (P.) (comp.), *Los desocupados. Una tipología de la pobreza en la literatura argentina*, Buenos Aires, Universidad Nacional de Quilmes, 1999

189 OVIED (I.), *El anarquismo y el movimiento obrero en Argentina*, México, Siglo XXI, 1978

190 OVIED (I.), « Influencia del anarquismo español sobre la formación del anarquismo argentino », *Movimiento obrero en América Latina* (numéro spécial), Estudios interdisciplinarios de América Latina y el Caribe, vol II, n° 1, Tel Aviv, 1991

191 PANELAS (C.), *Los gallegos anarquistas en Argentina*, Buenos Aires, Ediciones del Valle, 1999

192 PANETTIERI (J.) (comp), *Argentina: trabajadores entre dos guerras*, Buenos Aires, Eudeba, 2000

193 PASSARELLI (B.) (comp.), *La inmigración italiana*, Documentos de Polémica n° 26, Buenos Aires, CEAL, 1973

194 PEQUIGNOT (B.), PESSIN (A.), « Que met-on sous la notion de peuple ? », présentation au Colloque « Les peuples de l'art », Nantes, Novembre 2002 (à paraître en 2004)

195 PEREZ (A.), « La sonrisa del Arcángel. A setenta años de los fusilamientos de Di Giovanni y Scarfó », Brecha, Montevideo, 29 Juin 2001, <<http://www.brecha.com.uy/sic/n813/fusilam.html>> (page consultée le 26 février 2002)

196 PEREZ AMUCHASTEGUI (A.J.), *Mentalidades argentinas (1860-1930)*, Buenos Aires, Eudeba, 1965

197 PESSIN (A.), *La rêverie anarchiste. 1848-1914*, Lyon, Atelier de Creation Libertaire, 1999

198 PESSIN (A.), *Le mythe du peuple et la société française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris,

- PUF, coll. Sociologie d'aujourd'hui, 1992
- 199 PESSIN (A.), « Le mythe du peuple au XIX<sup>e</sup> siècle », *Sociétés et représentations*, N° 8, 2000, p. 131-144
- 200 PESSIN (A.), *L'Imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, coll. Sociologie aujourd'hui, PUF, 2000
- 201 PESSIN (A.), « L'encre et le sang » dans PESSIN (A.) et TERRONE (P.), *Littérature et anarchie*, Toulouse, Presse Universitaires du Mirail, 1998, p. 533-540
- 202 PESSIN (A.), « Autoportrait d'un monstre : Bakounine à la plume » dans PESSIN (A.) et TERRONE (P.), *Littérature et anarchie*, Toulouse, Presse Universitaires du Mirail, 1998, p. 21-29
- 203 PESSIN (A.), « Anarchie et anomie », *Réfractons*, n°1, hiver 1997, p. 161-170
- 204 PESSIN (A.), « Dynamique de la rêverie politique », dans PUCCIARELLI (M.) et PESSIN (A.) (dir.), *Les incendiaires de l'imaginaire*, Lyon, ACL, 2000
- 205 PUCCIARELLI (M.) et PESSIN (A.) (comp.), *La culture libertaire*, Lyon, ACL, 1997
- 206 PREPOSIET (J.), *Histoire de l'anarchisme*, Tallandier, coll. Approches, 1993
- 207 *Prometeo. Quincenario* [Prométhée. Bimensuel], I, N° 2, première quinzaine de septembre 1919
- 208 PUCCIARELLI (M. D.), *L'imaginaire des libertaires aujourd'hui*, Lyon, Atelier de Création Libertaire, 1999
- 209 QUIROULE (P.), *La Ciudad anarquista americana*, Madrid, Ediciones Tuero, col. Investigación y Crítica, 1991 (1<sup>ère</sup> édition 1914)
- 210 QUIROULE (P.), *¡Unificación!*, Editado por el Grupo Anarquista « Los Comunistas », Buenos Aires, 1921
- 211 QUIROULE (P.), *La teoría social constructiva del campesino argentino*, Editado por el Grupo Comunista Anarquista "Espartaco", Buenos Aires, 1921
- 212 QUIROULE (P.), *Ella y él. Preludiando al libre amar*, Asunción del Paraguay, Biblioteca de la Agrupación "El Combate", 1925
- 213 QUIROULE (P.), *Una nueva hipótesis sobre la formación del universo*, Entretenimientos racionalistas, Buenos Aires, 1917
- 214 QUIROULE (P.), *El Gran Crimen europeo. Drama en 4 actos y 18 cuadros*, Buenos Aires, A. Cerpi, 1917

- 215 QUIROULE (P.), « Nuestro concepto del arte », *La Revista Blanca*, Madrid, 15 Septiembre 1924, p. 28-30
- 216 QUIROULE (P.), « Crónica argentina », *La Revista Blanca*, Madrid, 1° juin 1924, p. 21-23
- 217 QUIROULE (P.), « El pensamiento del anarquismo argentino. "Mi Comunismo" (La felicidad universal), por Sebastián Faure », *La Revista Blanca*, Madrid, 1° Mai 1924, p. 10-13
- 218 QUIROULE (P.), « Una "iniciativa libertaria mundial" », *La Revista Blanca*, Madrid, 15 Août 1924, p. 26-28
- 219 QUIROULE (P.), « Crónica sud-americana. Desde Buenos Aires », *La Revista Blanca*, Madrid, 15 Octubre 1924, p. 27-28
- 220 QUIROULE (P.), « ¿Quién hace al individuo : la sociedad o la herencia? », *La Revista Blanca*, Madrid, 15 Janvier 1925, p. 20-22
- 221 RAMA (C.) et CAPPELLETTI (A.), *El anarquismo en América Latina*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1990
- 222 RAMA (C.), *Mouvements ouvriers et socialistes (chronologie et bibliographie) : l'Amérique Latine (1492-1936)*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1959
- 223 RESZLER (A.), *Mythes politiques modernes*, Paris, PUF, 1981
- 224 RIVIERE (C.), *Les liturgies politiques*, Paris, PUF, 1988
- 225 RIVIERE (C.), « Structure et contre-structure dans les rites profanes », dans SEGRE (M.) (sous la dir. de), *Mythes, rites et symboles dans la société contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 101-122
- 226 RIVERA (J. B.), RAMA (A.), *Poesía gauchesca*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1977
- 227 ROMANO (E.), « La fundación poética de una ciudad », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 196-212
- 228 SANCHEZ (A.), « Una crítica al sistema: católicos y nacionalistas », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 139-158
- 229 SANCHEZ (A.), « La prensa satírica », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos*

*Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 326-352

230 SANGUINETTI (H.), « El arte lírico y la sociedad porteña », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 394-413

231 SARLO (B.), « Modernidad y mezcla cultural », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 139-158, p. 183-195

232 SARMIENTO (D. F.), *Facundo. Civilización y barbarie*, Madrid, Ediciones Cátedra, col. Letras Hispánicas, 1993

233 SCHWARZBOCK (S.), « La Voluntad. Entrevista a Osvaldo Bayer », *El Amante. Revista de cine y otras pasiones*, Buenos Aires, 10 septembre 2000, <<http://elamante.com/nota/0/0594.shtml>> (page consultée le 26 février 2002)

234 SEBRELI (J. J.), « El hábitat de las burguesías y la clase media », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 139-158, p. 215-227

235 SELIER (Ph.), *Le mythe du héros*, Paris, Bordas, 1990

236 SELIER (Ph.), « Héroïque (le modèle – de l'imagination) », dans BRUNEL (P.), *Dictionnaire des Mythes Littéraires*, éditions du Rocher, 1988, p. 733-741

237 SURIANO (J.), *Anarquistas. Cultura y política libertaria en Buenos Aires. 1890-1910*, Buenos Aires, Ediciones Manantial, cuadernos argentinos, 2001

238 SURIANO (J.), *Movimientos sociales. La huelga de inquilinos de 1907*, Buenos Aires, CEAL, 1983

239 TARIZZO (D.), *L'Anarchie. Histoire des mouvements libertaires dans le monde*, Paris, Seghers, 1978

240 Tercer Certamen Socialista Libertario celebrado en La Plata los días 14 y 15 de Mayo de 1898 [Troisième Concours Socialiste Libertaire tenu à La Plata les 14 et 15 Mai 1898], Imprenta San Martín, 1899, p. 65-76

241 THOMAS (J.) (collectif), *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Paris, Ellipses, 1998

- 242 *Tribuna Obrera*. Diario de la mañana, defensor de la clase trabajadora [Tribune Ouvrière. Journal du matin, défenseur de la classe laborieuse], II, N° 161, Buenos Aires, 20 Avril 1921
- 243 TRONCOSO (O.) (comp.), *Los Orígenes del anarquismo en la Argentina*, Documentos de Polémica N° 17, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1972
- 244 TROUSSON (R.), « Prométhée », dans BRUNEL (P.) (dir.), *Dictionnaire des Mythes Littéraires*, Editions du Rocher, 1988, p. 1139-1152
- 245 *Valor constructivo del socialismo libertario*, Brochure éditée par le Consejo Local de la Federación Anarco Comunista de la Capital Federal, Buenos Aires, 1952
- 246 VAZQUEZ DE FERNANDEZ (S.), « Semblanza del socialismo libertario argentino », dans SAAVEDRA (M.) et al., *Historia de los argentinos*, Buenos Aires, Luis Dupuy, 1990, p.258-284
- 247 VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996
- 248 VAZQUEZ RIAL (H.), « Superpoblación y concentración urbana en un país desierto », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 21-28
- 249 VAZQUEZ RIAL (H.), « El Ochenta », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 91-109
- 250 VAZQUEZ RIAL (H.), « Los positivistas y la ideología del roquismo », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 128-138
- 251 VAZQUEZ RIAL (H.), « Tu cuna fue un conventillo. La vivienda obrera en Buenos Aires en la vuelta de siglo », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 254-264
- 252 VIÑAS (D.), « El teatro popular: Vaccarezza y Parravicini. Morcillas, lapsus y traición », dans VAZQUEZ RIAL (H.) (dir.), *Buenos Aires 1880-1930. La capital de un imperio imaginario*, Madrid, Alianza editorial, 1996, p. 353-361
- 253 VIÑAS (D.), *En la semana trágica*, Buenos Aires, Siglo Veinte, 1975
- 254 VIÑAS (I.), *Los orígenes del radicalismo*, Documentos de Polémica N° 32, Buenos Aires, CEAL, 1973

255 WOOLLANDS (L.), *Carta Gaucha y la descendencia del Viejo Vizcacha*, Buenos Aires, Impresiones El Sol, 1960

256 WUNENBURGER (J.-J.), *Imaginaires du politique*, Paris, ellipses, 2001

257 YUNQUE (A.), *La literatura social en la Argentina*, Buenos Aires, Claridad, 1941

258 ZARAGOZA (G.), *Anarquismo argentino (1876-1902)*, Madrid, Ediciones de la Torre, Coll. Nuestro Mundo N° 47, 1996

### **Films**

259 ARRUTI Mariana, *On les appelait Les prisonniers de Bragado*, Documentaire, Argentine, Les Films du Monde Libertaire, 1995 (VO soustrée en français)

260 ALVAREZ Eliseo (producteur), *Severino Di Giovanni. Una vida ... Una historia de pasión y muerte*, Documentaire, Argentine, Blakman, s/d (VO espagnol)

261 LEIRA Xan, *Patagonia Utopía libertaira*, Documentaire, Argentine / Espagne, Blakman, 1997 (VO espagnol et catalan)

262 OLIVERA Héctor, *La Patagonia Rebelde*, Fiction basée sur des faits réels, Argentine, Video Films S.R.L., s/d (VO espagnol)

### **Documents sonores**

263 *Marchas y canciones anarquistas*, recueil réalisé par Osvaldo Bayer, s/d, document en notre possession

## *ANNEXES*



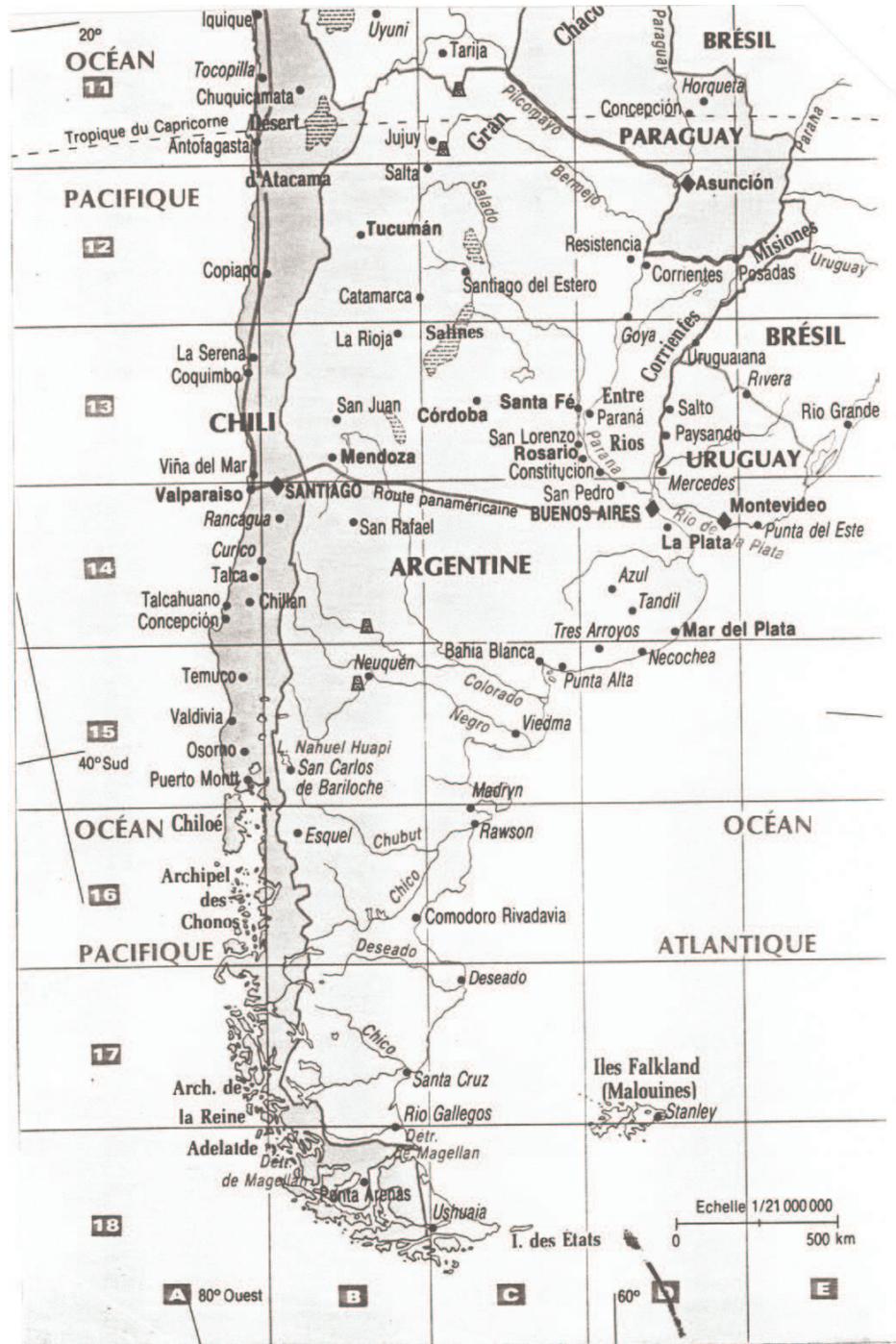
## Table des matières des Annexes

Carte de l'Argentine.....	301
Repères chronologiques.....	302
Repères biographiques.....	319
Iconographie / photos.....	331
Dessins : « contrastes » / « démocratie bourgeoise ».....	331
Dessin : « distribution des fruits du travail ».....	332
La tombe du colonel R. Falcón.....	333
« Hechos y comentarios », E. Gilimón.....	334
Dessin du peuple crucifié.....	335
Tableau des centrales ouvrières argentines (1890-1930).....	336
Immigration par nationalités (1891-1924).....	337
Grèves et grévistes en Argentine (1907-1930).....	338
Cercles libertaires à Buenos Aires (1897-1910).....	339
Pacte de solidarité de la F.O.R.A. (2 Août 1904).....	340
Déclaration de la F.O.R.A au Vème Congrès, Buenos Aires, 26 Août 1905.....	345
Principaux périodiques et revues anarchistes publiés en Argentine (1890-1930).....	346
Poésies et Chansons anarchistes de l'époque.....	351
Hijo del Pueblo, anonyme.....	352
Recitado, Paroles modifiées de l'Hymne National Argentin.....	353
Milonga Social del Payador Libertario.....	354
Milonga anarquista , signée « El Pobre Gaucho ».....	356
La Verbena anarquista, paroles anonymes sur l'air de « El Mantón de Manila », extrait de « La Verbena de la Paloma », par T. Bretón.....	358
Este y Aquel, F. Gualtieri, 1923.....	359
Guajiras Rojas, guajira anonyme, 1918.....	360
Marsellesa anarquista, 1907.....	361
Semana Trágica, F. Gualtieri, 1919.....	362
Maldita Burguesía, Habanera anonyme, 1907.....	364

---

Maldición de un maldito, Fernando Gualtieri, 1926 (Extrait).....	364
Guitarra Roja, Martín Castro, 1928.....	365
Guerra a la buerguesía ,Tango anonyme, 1901.....	366
El Deportado (anonyme, sur l'air de la chanson du vagabonde de « Alma de Dios » de E. Serrano), 1920.....	367
El Héroe, F. Gualtieri, 1924.....	368
Programme d'une soirée anarchiste type .....	370
Articles de presse sur S. Di Giovanni (juillet 1999).....	371
Tableau récapitulatif des activités illégalistes en Argentine.....	374

CARTE DE L'ARGENTINE



Source : BONNEROT (G.), *Atlas Historique et géographique*, Paris, Hachette, 1981, p. 33.

## REPÈRES CHRONOLOGIQUES

**Chronologie du mouvement anarchiste argentin, des événements les plus importants de l'histoire argentine et du mouvement anarchiste dans le monde, 1880-1930.**

en **gras** : événements ayant eu lieu en Argentine.

en *italique* : début de la parution de publications anarchistes (ou en rapport avec le mouvement ouvrier).

1880

**Vague d'immigration européenne.**

12 octobre : **Présidence Julio Argentino Roca et la vice-présidence Francisco B. Madero (du Partido Autonomista Nacional).**

14-22 Novembre : Congrès du Havre (France), qui marque la scission socialistes-anarchistes français.

1881

13 Mars : Attentat à la bombe du tsar Nicolas II à Saint-Petersbourg.

*Revista Social* en Espagne.

**Création de la Sociedad Dependientes de Comercio (Société des employés de commerce), de la Sociedad de Obreros Molineros (ouvriers des moulins) et de l'Union de Obreros Panaderos (Union d'ouvriers Boulangers).**

Création de la « Federación de Trabajadores de la Region Española » (qui remplace la Federación Regional Española), dissoute en 1884.

1882

Création du Parti Ouvrier Français.

**Création du Club Socialista « Vorwarts » par des immigrants allemands ayant fui l'Allemagne de Bismark, dans le but de répandre les idéaux de la social-démocratie allemande.**

**Création de l' « Unión de Oficiales Yeseros » (travailleurs du plâtre).**

**Grève des maçons et des travailleurs du plâtre à Buenos Aires.**

1883

8 Janvier : Procès de Lyon, dit « des 66 », France.

**Création de la Sociedad de Resistencia de Obreros Marmoleros (Société de Résistance de travailleurs du marbre).**

**Grève des menuisiers, des employés de l'entreprise téléphonique à Buenos Aires.**

9 Mars : Manifestation des sans travail (et pillage de trois boulangeries) à Paris.

été : Troubles agraires en Andalousie (Espagne) qui conduiront à une répression contre la société révolutionnaire secrète « Mano Negra ».

1884

**Grève des employés de la douane à Lanús (banlieue de Buenos Aires).**

Grèves à Montevideo.

**Création du « Círculo Comunista Anárquico » (Cercle Communiste Anarchiste)**

1885

**Arrivée de l'anarchiste belge Emile Piette et de l'anarchiste italien Errico Malatesta à Buenos Aires.**

**Création de la « Sociedad de Obreros Panaderos » par les italiens Ettore Mattei et Francesco Momo.**

**Grève des boulangers à Rosario (province de Santa Fé) et des cochers à Tandil (province de Buenos Aires).**

**Août : Création de la "Librería International" ( fondée par Piette et dirigée par Malatesta) à Buenos Aires. Parution de *La Questione Sociale* (dirigée par Malatesta, disparaîtra l'année suivante).**

1886

4 Mai : Des manifestations en demande de la journée de 8 heures est fortement réprimée par la police à Chicago ; cinq anarchistes en résultent condamnés à mort

(décembre 1887).

Projet de création de la 1ère Bourse du Travail à Paris.

**Création du Parti Socialiste argentin.**

**12 Octobre : Présidence de Miguel Juarez Celman, Carlos Pellegrini devient vice-président.**

**Création de la « Sociedad Rural Argentina » (qui représente les intérêts des grands propriétaires agricoles).**

1887

**Création du « Sindicato de Obreros Panaderos », première société de résistance, dont les statut et programme sont rédigés par Malatesta.**

**Création de l' « Unión Industrial Argentina » dont les membres représentent 60 % des industries importantes de Buenos Aires.**

1888

**Grève des cheminots à Buenos Aires.**

Pacto de Unión y Solidaridad de los Trabajadores de la Región Española (Pacte d'Union et de Solidarité des Travailleurs de la Région Espagnole) réalisé par la nouvelle « Organización Anarquista de la Región Española ».

1889

Constitution de la IIème Internationale à Paris. Le 1er Mai devient la journée des travailleurs.

1890

**1er Mai : Manifestation ouvrière à Buenos Aires convoquée par les socialistes, qui enverront une pétition au Congrès National avec des revendications ouvrières (résolutions du Congrès de Paris de 1889 plus des revendications spécifiques au pays, telles que l'inspection sanitaire obligatoire des lieux de travail et des logements.).**

**Parution de *El Perseguido*, périodique anarcho-communiste opposé à l'organisation.**

Juillet : Le président Juarez Celman démissionne après une tentative révolutionnaire du Parti Radical ; Pellegrini devient président de la nation.

**12 Décembre : *El Obrero* (qui disparaîtra trois ans plus tard), rédigé par le social-démocrate Lallement.**

1891

Janvier : Congrès anarchiste à Capolago (Italie), qui consolide le courant anarcho-socialiste (pro organisation) par la création d'une Fédération Italienne du Parti Socialiste Anarchiste Révolutionnaire.

**15 Août : Création de la Federación de Trabajadores de la República Argentina (FTRA) par initiative socialiste ; elle disparaîtra l'année suivante.**

**Arrivée à Buenos Aires de l'anarchiste français A. Vaillant (il y restera deux ans).**

**Création du groupe « Les Égaux » par des immigrés français et de l'« Agrupación Socialista de Buenos Aires » par des immigrés espagnols.**

1892

**12 Octobre : Présidence de Luis Saenz Peña, José Evaristo Urriburu devient vice-président.**

Juillet : Ravachol est condamné à mort en France.

Création de la Fédération des Bourses du Travail en France.

1893

**Parution de *La Liberté* à Buenos Aires, périodique anarcho-communiste en langue française (tendance pro terroriste) dont le principal collaborateur est Vaillant.**

9 Décembre : A. Vaillant lance une bombe dans la chambre de députés, il sera exécuté l'année suivante (France).

1894

**Parution de *La Vanguardia* (L'avant-garde), journal fondé par Juan B. Justo,**

**tête du Parti Socialiste Argentin.**

**Nouvelle tentative de fédération : Federación Argentina, qui disparaîtra l'année suivante.**

24 Juin : Le boulanger italien S. Caserio poignarde le président français Sadi Carnot (pour venger la mort de Vaillant), il sera décapité à Lyon le 15 août.

1895

**Janvier : Le président Saenz Peña démissionne, Uriburu devient président.**

**Vague de grèves, dont celle des ferroviaires est la plus importante.**

**Première tentative d'appel à la grève générale (mais échec).**

Naissance de la Confédération Générale du Travail en France.

4 Mai : Parution de la revue *Les Temps Nouveaux* à Paris, crée par Jean Grave. Cette revue publiera des nombreux articles sur le mouvement anarchiste argentin. Parution également de *La Sociale*, dirigée par Emile Pouget.

Octobre : Fernand Pelloutier inaugure sa (brève) collaboration à la revue *Les Temps Nouveaux* (en compagnie de Grave, Kropotkine et Reclus) avec l'article *L'Anarchisme et les Syndicats ouvriers*, qui expose les idées base du syndicalisme révolutionnaire.

**Le Partido Socialista Internacional, fondé en début d'année, devient le Partido Socialista Obrero Argentino (et il prendra l'année suivante son nom définitif : Partido Socialista Argentino).**

16 Novembre : Parution en France du *Libertaire*, fondé par Sébastien Faure.

1896

**Parution de « El Obrero », journal de vie éphémère fondé par A. Ghiraldo.**

1897

**Juin : Parution de *La Protesta Humana* (qui deviendra *La Protesta* en 1903), principal hebdomadaire puis périodique anarchiste argentin, dirigé par l'espagnol (catalan) G. Inglán Lafarga. Parution de « El Sol », hebdomadaire fondé par A. Ghiraldo.**

Le président du Conseil espagnol, Antonio Canovas del Castillo, est abattu par l'anarchiste italien Michele Angiolillo, en vengeance des travailleurs torturés dans la prison de Montjuich (Barcelone).

1898

**Juin : Arrivée de Pietro Gori à Buenos Aires où il restera jusqu'en janvier 1902.**

**Création d'une Fédération Libertaire des Groupes Socialistes-Anarchistes de Buenos Aires, de vie très courte.**

**12 Août : deuxième présidence de Julio A. Roca.**

10 Septembre : L'impératrice Élisabeth d'Autriche est poignardée par l'anarchiste italien Luigi Luccheni, à Genève.

**Décembre : Plusieurs groupes pro organisation de Buenos Aires réalisent un Pacte d'Alliance qui jette les bases pour la constitution de la Federación Libertaria (Fédération Libertaire).**

1899

**Juin : Projet de loi de Miguel Cané donnant au président de la république le pouvoir de déporter et de restreindre l'entrée au pays des « étrangers pouvant compromettre la sécurité nationale », ce projet anti-anarchiste restera en suspens jusqu'en 1902.**

1900

**Janvier : Grève des arrimeurs du port de Buenos Aires, de Bahía Blanca, et d'autres ports.**

29 Juillet : L'ouvrier textile Gaetano Bresci tue le roi Humbert Ier à Monza (Italie).

20 Novembre : Congrès International Anarchiste (interdit) à Paris.

1901

**25 Mai : Congrès constituant la Federación Obrera Argentina (F.O.A.), qui commence à publier *La Organización Obrera*.**

1902

**19-21 Juin : IIème Congrès de la F.O.A., qui marque la scission socialiste.**

**Création à Buenos Aires de la Casa del Pueblo (Maison du peuple), de vie éphémère.**

**Juillet-août : Grande grève de boulangers à Buenos Aires.**

**22 Novembre : Ley de Residencia (loi de résidence) abrogée sur la base du projet de M. Cané, qui permet la déportation des étrangers « indésirables ».**

Grève générale à Barcelone.

Début d'une campagne européenne pour les victimes espagnoles (« Mano Negra »), qui seront relâchées en mars de l'année suivante.

Parution de *Histoire des Bourses du Travail, origines, institutions, avenir* de F. Pelloutier.

1903

**7 Janvier : Les branches dissidentes (socialistes) de la F.O.A. constituent l'Unión General de Trabajadores (U.G.T.).**

**6-8 Juin : IIIème Congrès de la F.O.A.**

1904

**Mars : Parution de *Martín Fierro*, hebdomadaire qui, fondé par A. Ghiraldo, remplace *El Sol*.**

**Le Parti Socialiste obtient pour la première fois un siège dans la chambre de députés : Alfredo Palacios est élu député pour la circonscription de La Boca (quartier ouvrier habité par une majorité d'immigrés italiens).**

**1 Avril : *La Protesta Humana* devient quotidien et prends désormais le nom abrégé de *La Protesta*.**

**IIème Congrès de l'U.G.T. à Buenos Aires.**

**1 Mai : La manifestation ouvrière tenue à Buenos Aires est fortement réprimée par la police laissant un mort et des centaines de blessés.**

**6 Mai : Projet de Loi National du Travail, rejeté et par les travailleurs et par les**

**patrons.**

Naissance de « Solidaridad Obrera » (solidarité ouvrière) à Barcelone, organisation syndicale de tendance révolutionnaire qui contribuera à la création de la Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T.) en 1910.

Juin : Fondation, à Amsterdam, de l'Alliance Internationale Antimilitariste.

**30 Juillet-2 août : Le IVème Congrès de la F.O.A. (qui devient Federación Obrera Regional Argentina -F.O.R.A.-) approuve un "Pacto de Solidaridad" (Pacte de solidarité) qui deviendra le statut doctrinaire et tactique du mouvement anarchiste argentin.**

Grève générale de caractère insurrectionnel en Italie.

**12 Octobre : Présidence de Manuel Quintana, José Figueroa Alcorta devient vice-président.**

**Novembre : La grève des ouvriers de la raffinerie de Rosario (Santa Fé) est fortement réprimée par la police, laissant un mort et plus de cinquante blessés.**

**1-2 Décembre : Grève générale à Buenos Aires, Córdoba, La Plata, Santa Fé et plusieurs villes de campagne.**

1905

9 Janvier : Le « dimanche sanglant » inaugure la révolution en Russie, qui se terminera par le coup d'état tsariste du 3 juin 1907.

**4 Février : Une tentative (manquée) de coup d'état militaire (mais appuyé par le Parti Radical, secteur politique important) provoque l'application de l'état de siège pendant 30 jours.**

**6 Février : *La Protesta* est fermée et son directeur (A. Ghiraldo) emprisonné.**

**21 Mai : Manifestation ouvrière (F.O.R.A.-U.G.T.) de protestation contre la répression gouvernementale, laisse encore des morts et des blessés.**

27 Juin : Socialistes, marxistes et anarchistes fondent à Chicago l'Industrial Workers of the World (I.W.W.)

1 Juillet : Mort à Bruxelles d'Elisée Reclus.

**11 Août : Premier attentat anarchiste (manqué) commis à Buenos Aires contre le président Quintana par le catalan Salvador Planas.**

**12-18 Août : IIIème Congrès de l'U.G.T.**

**26 août : Vème Congrès de la F.O.R.A., qui recommande « d'inculquer aux ouvriers les principes économiques et philosophiques du communisme anarchiste ».**

1906

**12 Mars : Mort du président Quintana ; le vice-président Figueroa Alcorta assume la présidence de la nation.**

**22 Avril : Création d'une « Asociación Socialista Sindicalista » (adepte du syndicalisme révolutionnaire).**

1 Octobre : Création à Milan de la Confederazione Generale del Lavoro.

8-16 Octobre : Adoption de la Charte d'Amiens en France.

**19-23 Septembre : VIème Congrès de la F.O.R.A.**

1907

**25-27 Janvier : Grève générale.**

**Mars : Tentative manquée d'unification F.O.R.A.-U.G.T.**

**Juillet : Création d'un Comité Antimilitariste.**

**2-3 Août : Grève générale.**

**Le Parlement crée un Departamento del Trabajo (Département du Travail).**

24-31 août : Ier Congrès Anarchiste International à Amsterdam (initiative de la Fédération Communiste Libertaire Hollandaise), où l'Argentine est représentée par l'italien A. Ceccarelli.

**Décembre : VIIème Congrès de la F.O.R.A.**

1908

**13-14 Janvier : Grève générale contre la Loi de Résidence.**

**Décembre : Réunion antimilitariste de toutes les tendances, face aux rumeurs d'un imminent conflit armé Argentine-Brésil.**

1909

**Février : Grèves à Rosario (Santa Fé).**

**1er Mai : « Semana Roja » (semaine rouge) à Buenos Aires : la traditionnelle manifestation des travailleurs, brutalement attaquée par la police, se solde avec 8 ouvriers morts et plusieurs décennies de blessés.**

Juillet : Une grève générale à Barcelone finie avec une violente répression antiouvrière et anti-anarchiste dont le solde est de 200 morts. Suivent les exécutions de Montjuich.

**Septembre : Création de la Confederación Obrera Regional Argentina (C.O.R.A.) par fusion de toutes les tendances (F.O.R.A, U.G.T., Parti Socialiste et syndicalistes révolutionnaires) ; elle éditera le journal *La Confederación*.**

13 Octobre : Exécution de Francisco Ferrer, fondateur de « La Escuela Moderna », en Espagne.

**14-17 octobre : Grève générale pour répudier l'exécution de Ferrer.**

**14 Novembre : L'anarchiste polonais Simon Radowitzky tue le colonel Ramón Falcón, chef de la police de Buenos Aires, pour venger les victimes de la "semaine rouge". Suit la déclaration de l'état de siège, qui ne se lèvera qu'en janvier.**

1910

**23-25 Avril : VIIIème Congrès de la F.O.R.A. pour reconsidérer la fusion des organisations ouvrières. La F.O.R.A. continue d'exister malgré la fusion.**

**Mai : Grève générale prévue pour le 18, deux jours avant la célébration du centenaire de l'indépendance du pays, pour exiger l'abrogation de la loi de Résidence, la liberté aux prisonniers politiques et l'amnistie des déportés. Avant de déclarer l'état de siège le gouvernement emprisonne les principaux militants ouvriers et clôture locaux et journaux ouvriers.**

**27 Juin : Ley de defensa social (loi de défense sociale) limitant le droit de grève, d'association et d'expression, ainsi que l'entrée d'étrangers et condamnant toute méconnaissance de la Constitution et toute offense aux symboles nationaux.**

**12 Octobre : Présidence de Roque Saenz Peña ; Victorino de la Plaza, vice-président.**

30 Octobre : Fondation de la Confederación Nacional del Trabajo à Barcelone.

20 Novembre : Révolution mexicaine (Emiliano Zapata et Pancho Villa).

1911

8 Janvier : Mort de Pietro Gori en Italie.

**Publication du journal *El Libertario*, des revues *El Trabajo* et *La Cultura* ainsi que du porte-parole de la pédagogie rationaliste, *Francisco Ferrer*.**

1912

23-25 Novembre : Constitution, à Modène, de l'Unione Sindicale Italiana (U.S.I.), d'inspiration nettement syndicaliste.

**Décembre : Nouvelle tentative de fusion ouvrière à Buenos Aires (et nouvel échec).**

**Parution de *La Escuela Popular*, organe de la « Ligue d'Éducation Rationaliste ».**

**Grève paysanne, connue sous le non de « el grito de Alcorta » avec une importante participation féminine.**

**Loi de Suffrage universel masculin.**

1913

3 Février : Ouverture à Paris du procès de la « bande à Bonnot ».

Congrès syndicaliste à Londres (l'Argentine y est représentée).

8-13 Septembre : II ème Congrès de la Confédération Ouvrière Brésilienne à Rio de Janeiro (l'Argentine y est représentée), qui **approuve le Pacte de Solidarité de la F.O.R.A.** et propose la création d'une Fédération Continentale (qui ne se réalisera pas).

**Octobre : Plusieurs grèves ont lieu partout dans le pays ; dans l'une d'elles meurt tragiquement le secrétaire de la F. O. R. A et rédacteur de *La Protesta*, Constanzo Panizza.**

***El Obrero* (Buenos Aires), *La Rebelión* (Rosario), *El Combate* (Chacabuco), *Prometeo* (Diamante, Entre Rios). *La Protesta* recommence sa parution journalière ininterrompue jusqu'en 1919.**

1914

7 Juin : Début de la "Semaine rouge d'Ancône" en Italie ; Malatesta doit s'exiler à Londres.

**27-28 Juin : Congrès de la C.O.R.A.**

**Août : La F.O.R.A. publie un Manifeste contre la guerre.**

13-14 Septembre : L'U.S.I italienne fait scission entre une majorité opposée à la guerre et une minorité conquise à la cause de l'Entente et de la "guerre révolutionnaire", qui constitue l'Union Italienne du Travail.

**26 Septembre : Congrès de Concentration Ouvrière. Fusion ouvrière : la C.O.R.A. adhère à la F.O.R.A.**

**12 Octobre : Présidence de Victorino de la Plaza.**

Décembre : Malatesta publie un article contre la guerre dans le périodique anarchiste anglais *Freedom*.

1915

12 Février : Le hollandais F. Domela Nieuwenhuis, l'Italien E. Malatesta, le français L. Lecoin, l'anglais Thomas Keell et d'autres anarchistes signent un Manifeste ("L'Internationale et la guerre") contre la guerre en condamnant les deux camps.

**1er Avril : IXème Congrès de la F.O.R.A.. Une minorité anarchiste, opposée à la fusion des deux fédérations et à l'abandon du communisme anarchiste dans celle-ci, fait scission en méconnaissant ce congrès et en constituant la F.O.R.A. du Vème Congrès. Il existera désormais deux Fédérations : la F.O.R.A. du Vème Congrès et la F.O.R.A. du IXème Congrès.**

**Novembre : Parution de l'hebdomadaire anarcho-individualiste *Estudios* à Rosario, Santa Fé (fondé par Enrique Nido, José Torralvo et A. M. Dopico).**

1916

**Avril : Le candidat du Parti Radical (Unión Cívica Radical), Hipólito Yrigoyen, gagne les premières élections présidentielles au suffrage universel (masculin seulement), secret et obligatoire. Il assume la présidence en octobre (avec Pelagio B. Luna à la vice-présidence).**

1917

Révolution Bolchevique en Russie.

**Grèves des éboueurs, des cheminots et des travailleurs du port de Buenos Aires.**

**Parution de l'hebdomadaire anarchiste *La Obra (l'oeuvre)*, fondé à Buenos Aires par Teodoro Antillí et Rafael Gonzalez Pacheco.**

1918

**Juin : Parution de *El Burro (L'âne)*, journal anti-clérical publié par Oreste Ristori.**

**19-20 Juillet : grève de solidarité avec les cheminots (Ferrocarriles Sud y Pacífico) licenciés organisée par la FORA du Vè mais désapprouvée par la FORA du IXè.**

11 Novembre : Fin de la Première Guerre Mondiale.

Début du « trienio bolchevista » en Andalousie.

Renforcement et expansion du mouvement paysan conduit par Nestor Makno en Ukraine.

1919

**7-16 Janvier : La grève des travailleurs de l'entreprise métallurgique Vasena s'étend à tout le pays et devient une grève générale, ce qui déclenche les événements connus comme « Semana Trágica » (semaine sanglante) à Buenos Aires. Le mouvement se solde avec 55.000 travailleurs détenus ou déportés (parmi ces derniers, le secrétaire de la FORA du Vè), 700 morts et 2000 blessés.**

**Naissance de la première organisation fasciste argentine (paramilitaire et terroriste) : « Les Défenseurs de l'Ordre », devenue ensuite la « Ligue Patriotique Argentine », et dirigée par le général Dellepiane et par Manuel Carlés.**

Mars : Commune de Budapest. Béla Kun, envoyé à Budapest par Lénine et Zinoviev, s'allie aux socialistes pour prendre le pouvoir. La Hongrie devient une République de soviets, avec la participation anarchiste. Échec (démission de Béla Kun, occupation roumaine) au mois d'août.

**Mai : Premier épisode de l'anarchisme expropriateur commis à Buenos Aires par l'anarchiste russe Boris Wladimirovich.**

**Interdiction de la presse anarchiste.**

**Juillet : Parution à Buenos Aires des journaux *Bandera Roja* et *Tribuna Proletaria*.**

**Octobre : Réapparition de *La Protesta*. La FORA anarchiste fait un appel d'unification ouvrière sous la bannière du Pacte de Solidarité de 1904.**

24 Décembre : Retour (clandestin) en Italie d'Errico Malatesta.

1920

26 Février : Parution du quotidien anarchiste *Umanità Nova*, crée par Malatesta à Milan puis transféré à Rome.

5 Mai : Arrestation des anarchistes italiens Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti dans les Massachussets, accusés à tort d'avoir assassiné un caissier et un garde dans une banque en avril.

Grève générale de cheminots en France.

1-4 Juillet : II Congrès national de l'Union Anarchiste Italienne à Bologne, où le programme présenté par Malatesta est approuvé.

Août : Grand mouvement d'occupation d'usines dans le nord de l'Italie.

**Sept-Oct. : Le Congrès extraordinaire de la FORA du Vè compte 400 syndicats et se déclare une nouvelle fois anarcho-communiste .**

**Événements de « La Patagonie Rebelle » (O. Bayer) : Début des grèves en Patagonie dont la répression farouche se solde par des centaines de morts.**

1921

**Janvier : Un congrès de la F. O. R. A. du IXè avec l'assistance d'une délégation du Conseil Fédéral de la F. O. R. A du Vè se tient à La Plata (Buenos Aires) ; on y prône la fusion des deux fédérations.**

8 Février : Mort de Pierre Kropotkine à Moscou.

**Parution de *El Sol* (anarcho-bolchevique selon A Rama) et de « La Antorcha ».**

**Avril-Mai : Des dizaines d'ouvriers agricoles du Chaco (Estancia La Forestal) sont brutalement assassinés par des troupes nationales pendant une grève.**

Juillet : Sacco et Vanzetti sont condamnés à mort, ce qui donne lieu à une grande campagne internationale en leur faveur.

1922

**Mars : Naissance de L'Union Syndicale Argentine (U. S. A.) par fusion de la F. O. R. A. du IX<sup>e</sup> et du secteur anarcho-bolchevique de la FORA du V<sup>e</sup>. L'U. S. A. se substitue à la F. O. R. A. du IX<sup>e</sup> (syndicaliste), une seule F. O. R. A. survit et reste donc fidèle à l'anarcho-communisme. Parution de *Bandera Proletaria*, organe de l'U. S. A.**

**12 Octobre : Marcelo Torcuato de Alvear assume la présidence de l'Argentine.**

Octobre : Après la marche sur Rome, Mussolini forme son gouvernement.

1923

**25 Janvier : Kurt Wilkens, anarchiste allemand de la ligne tolstoïenne et pacifiste convaincu, tue pourtant dans les rues de Buenos Aires, le colonel Varela, chef de la répression des travailleurs de Patagonie.**

10 Mars : Assassinat de Salvador Seguí en Espagne.

31 Mars - 6 Avril : Le IX<sup>e</sup> Congrès de la F. O. R. A. (car celui tenu en 1915 est méconnu) réaffirme une fois de plus la « recommandation du communisme anarchiste approuvé par le V<sup>e</sup> congrès ». La dictature du prolétariat ainsi que « toute autre dictature que l'on tente d'établir pendant la période révolutionnaire » est fermement rejetée par ledit congrès<sup>796</sup>.

**Mai : Arrivée de l'anarchiste italien Severino Di Giovanni à Buenos Aires.**

**15 Juin : K. Wilkens est assassiné dans sa cellule par un fanatique de la Ligue Patriotique Argentine ce qui déclenchera une grève générale.**

23 Septembre : Pronunciamiento du général Primo de Rivera et directoire militaire en Espagne.

1924

1er Janvier : Premier numéro de la revue *Pensiero e Volontà*, dirigée par Malatesta.

29 Mai : Interdiction de la C. N. T. espagnole.

1925

Mars : Congrès de l'Association Internationale du Travail à Amsterdam.

---

<sup>796</sup> ABAD DE SANTILLAN, D. . *La F. O. R. A., ideología y trayectoria del movimiento obrero revolucionario en la Argentina*. Buenos Aires : ediciones Nervio, 1971, p.282-283.

**6 Juin : L'anarchiste italien Severino Di Giovanni interrompt une soirée au théâtre Colón de Buenos Aires qui fête, en présence du président argentin, le 25<sup>e</sup> anniversaire du royaume de Victor Emmanuel III, pour distribuer des pamphlets et crier contre Mussolini.**

**18 Octobre : Attaque infructueuse commandée par Buenaventura Durruti à une gare de tramway de Buenos Aires pour réunir des fonds. Ils essayeront de rattraper l'échec avec deux autres « coups » (Novembre 1925 ; janvier 1926).**

**9 Novembre : L'assassin de K. Wilckens est à son tour assassiné pour venger l'anarchiste.**

1926

**27 Février : L'Unión Ferroviaria (cheminots) constitue une troisième centrale syndicale, la Confederación Obrera Argentina (C.O.A.), socialiste.**

Mai : Renversement du régime parlementaire au Portugal.

1927

**3 Mai : L'anarchiste italien S. Di Giovanni pose une bombe au consulat italien de Buenos Aires (9 morts, 34 blessés). Il sera exécuté par la dictature militaire en 1931.**

Juillet : Constitution de la Fédération Anarchiste Ibérique (F. A. I.) par des groupes anarchiste espagnols et portugais réunis à Valence.

**Août : A l'annonce de l'exécution de Sacco et Vanzetti, 2 bombes éclatent à Buenos Aires (au monument Washington et à l'agence Ford).**

23 Août : Exécution des anarchistes italiens Sacco et Vanzetti à Boston.

**1<sup>o</sup> Octobre : Un groupe d'anarchistes expropriateurs (Rosigna, Vazquez Paredes et Moretti) attaquent un convoyeur de fonds à l'Hôpital Rawson de Buenos Aires.**

1928

**11-16 Août : X<sup>e</sup> Congrès de la F. O. R. A. à Buenos Aires.**

**12 Octobre : Hipólito Yrigoyen (Unión Cívica Radical) assume la présidence du pays.**

Novembre : Braquage d'une agence de change à Montevideo par trois anarchistes catalans.

1929

**I Congrès Anarcho-syndicaliste Latino-américain à Buenos Aires, qui fonde l'Asociación Continental Americana de los Trabajadores (A.C.A.T.).**

**25 Octobre : López Arango, rédacteur de La Protesta est tué par l'anarchiste Severino Di Giovanni.**

**24 Décembre : Attentat contre le président H. Yrigoyen.**

1930

**6 Septembre : Coup d'état militaire du général José Félix Uriburu, qui évince le président constitutionnel Hipólito Yrigoyen. Début de la « Décennie Infâme » en Argentine.**

**27 septembre : Constitution de la Confédération Ouvrière Argentine (C.G.T.) par fusion de l'Union Syndicale Argentine (U.S.A.) et la Confédération Ouvrière Argentine (C.O.A.), avec quelques syndicats autonomes. La F.O.R.A. anarchiste refuse de se fondre dans une centrale unique et continue donc son existence (clandestine) en parallèle.**

1931

**1<sup>o</sup> Février : Exécution de Severino Di Giovanni.**

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

### **ABAD DE SANTILLAN Diego** (Léon, Espagne, 1897 - Barcelone, 1983)

Pseudonyme de Sinesio Baudilio García Fernández, une des figures les plus proéminentes du mouvement anarchiste hispanophone.

Arrivé enfant en Argentine, il retourne à Madrid pour y obtenir son baccalauréat et réaliser des études (qu'il ne finira pas) à la Faculté de Philosophie et Lettres tout en participant à la vie politique du pays, où il est emprisonné en 1917. Deux ans plus tard il retourne en Argentine et s'occupe de la rédaction du quotidien anarchiste *La Protesta*. Correspondant de ce dernier à Berlin en 1922, il se consacre par ailleurs à la traduction de Bakounine, Rocker et Nettlau et revient en Argentine en 1927 où il assume la direction du quotidien libertaire.

En 1933, après le coup d'état militaire et la fermeture de *La Protesta* qui s'en suit, Abad de Santillán retourne en Espagne où il dirige l'hebdomadaire barcelonais *Tierra y Libertad*, participe à la Confederación Nacional del Trabajo (CNT) et à la Federación Anarquista Ibérica (FAI) et crée une revue – *Tiempos Nuevos* – ainsi qu'une maison d'édition - *Tierra y Libertad* -.

Après une participation très active dans la guerre civile espagnole qui lui vaut un exil forcé, il retourne une fois de plus en Argentine en 1940. Il y continue sa collaboration dans la presse libertaire du pays comme de l'étranger et se consacre désormais à l'écriture. En effet, outre son immense travail en tant que traducteur, il est l'auteur de très nombreux ouvrages sur le mouvement anarchiste argentin<sup>797</sup> et sur la révolution espagnole<sup>798</sup> mais aussi d'encyclopédies d'histoire argentine<sup>799</sup>.

### **ANTILLI Teodoro** (Argentine, 1885-1923)

Journaliste, il écrit dans deux revues argentines très connues à l'époque : *Mundo Argentino* et *Fray Mocho* puis en 1908 il fonde avec son ami libertaire Gonzalez Pacheco le journal *Germinal* et ensuite *Campana Nueva*. Collaborateur également dans plusieurs journaux anarchistes : *La Protesta*, *La Obra* et *La Antorcha* il devient en 1910 directeur du journal *La Batalla*. Il est en outre l'auteur de nombreux articles et essais

---

797 Parmi lesquels il faut citer : *El anarquismo en el movimiento obrero* (en collaboration avec E. López Arango, 1926), *El movimiento anarquista en la Argentina desde sus comienzos hasta 1910* (1930), *Reconstrucción social. Bases para una nueva edificación económica argentina* (en collaboration avec J. Lazarte, 1932), *La FORA. Ideología y trayectoria del movimiento obrero revolucionario en la Argentina* (1933).

798 *El organismo económico de la revolución* (1936), *Cómo vivimos y cómo podríamos vivir* (1936).

799 *De Alfonso XIII a Franco* (1974), *Historia Argentina* (en 5 volumes, 1965), *Gran Enciclopedia Argentina* (en 9 volumes).

publiés sous le titre « Salud a la anarquía! » (La Antorcha, 1924).

**ARANA Emilio** (mort en 1901),

Médecin d'origine Espagnole, il commence ses activités de militant anarchiste en 1896, dans la ville de Rosario (province de Santa Fé), où il restera très actif jusqu'à sa mort, en 1901.

**BARCOS Julio**, (Santa Fé, 1883- Buenos Aires, 1960)

Pédagogue et intellectuel très actif dans le milieu anarchiste argentin pendant les années 1910-1920, notamment en ce qui concerne l'éducation rationaliste, qu'il tentera de mettre en oeuvre dans plusieurs écoles ainsi que dans la fondation de la « Liga de Educación Racionalista » argentine. Il sera pendant un temps à la tête de l'Ecole Laïque de Lanús et de l'Ecole Moderne de Buenos Aires, dirigera le périodique *La Escuela Popular* et éditera la revue *Quasimodo*.

Parmi ses nombreux écrits, on peut citer : *Cómo educa el Estado a su hijo* [Comment l'État éduque son enfant], *La felicidad del pueblo es la suprema ley* [Le bonheur du peuple est la loi suprême] et *La libertad sexual de las mujeres* [La liberté sexuelle des femmes].

Il est en outre à l'origine de la Confédération des instituteurs argentins, même s'il s'éloignera assez tôt du milieu libertaire pour rejoindre ensuite un parti politique (l'Union Cívica Radical).

**BASTERRA Félix**

Il commence ses activités en tant qu'anarchiste en participant à la rédaction de *Ciencia Social*, dans les années 1890. En 1900 il devient directeur de *La Protesta Humana* mais cela ne durera guère, car il s'oppose à la ligue directrice de ce journal et partage les conceptions individualistes d'*El Rebelde*. En 1906 il intègre le quotidien conservateur *La Nación* et s'écarte de l'anarchisme<sup>800</sup>.

**CREAGHE John** (Dublin, 1841- Washington, 1922)

Après des études de médecine dans sa ville natale, il émigre en Angleterre où il édite *The Sheffield Anarchist*. Arrivé en Argentine dans les années 1880 il est un des premiers anarchistes partisan de l'organisation en Argentine. Conférencier acharné, il dirige à Buenos Aires *El Oprimido* entre 1894-97, collabore dans *La Protesta Humana* en y

800 SURIANO (J.), *Anarquistas. Cultura y política libertaria en Buenos Aires. 1890-1910*, p. 135.

installant une imprimerie qui permettra au périodique de devenir quotidien en avril 1904. Entre 1911 et 1915 il participe à la Révolution Mexicaine puis, après un nouveau mais bref séjour en Argentine, il s'installe définitivement aux États-Unis.

### **DI GIOVANNI Severino** (Chiti, Italie, 1900 - Bs As, 1931)

Severino Di Giovanni naît à Chieti, Italie, en 1901. Tout en travaillant comme maître d'école, il apprend le métier de typographe. En 1922 il abandonne l'Italie fasciste et débarque à Buenos Aires en 1923, avec son épouse et sa fille Laura née entre-temps au Brésil. Dans la capitale argentine, où naîtront ses deux autres enfants (Aurora et Ilvo), il exerce son métier de typographe et se met en contact avec des anarchistes et des anti-fascistes comme lui : en 1924 il écrit son premier article dans *L'Avvenire* mais dès l'année suivante il commence sa propre publication, *Culmine*. Cet « idéaliste de la violence », selon les mots d'O. Bayer, exhibe en 1925 sa première expression anti-fasciste à Buenos Aires, lors de laquelle il n'utilisera pas la violence. Mais à partir de cette date il réalisera plusieurs attentats à la bombe pour exprimer sa lutte contre le fascisme dans son pays d'origine, mais aussi pour répudier à sa manière le sort subi aux États-Unis par les anarchistes Sacco et Vanzetti ou bien en signe de protestation vis-à-vis des mauvais traitements dont est l'objet l'anarchiste russe Radowitzky dans la prison argentine d'Usuaia. Il se consacrera également, avec d'autres anarchistes individualistes, à « l'expropriation » pour financer sa cause. Ses activités seront sa perte : il sera condamné à la peine capitale en 1931 par la dictature militaire du Général Uriburu.

### **GHIRALDO Alberto** (Argentine, 1875- Chili, 1946)

Né à Mercedes, dans la province de Buenos Aires, en 1875, ce journaliste, poète et écrivain est parmi les plus célèbres des intellectuels libertaires argentins.

Entre 1897 et 1903 il édite la revue *El Sol* ; entre 1904 et 1906 il dirige le quotidien anarchiste *La Protesta* puis édite et rédige deux hebdomadaires littéraires : *Martín Fierro* (1904-1905) et *Ideas y Figuras* (1909-1916). En 1916 il part s'installer à Madrid, après des rudes querelles avec ses compagnons de *La Protesta* et des groupes anarchistes de Rosario et Buenos Aires, et s'éloigne de l'anarchisme. Vers 1936 il quitte l'Espagne pour s'installer au Chili, où il meurt en mars 1946.

Parmi ses oeuvres nombreuses, on peut citer :

Poésie : *Fibras* (1895), *Música prohibida* (1904), *Cancionero Libertario* (1938)

Téâtre : *Alas* (1906), *Alma gaucha* (1906), *Resurrección* (1910)

Prose : *Los Nuevos caminos* (1904), *La tiranía del frac* (1905), *Crónicas argentinas* (1912), *Humano ardor, novela autobiográfica* (1928), *Yanquilandia bárbara. Lucha contra el imperialismo* (1929), *La novela de la Pampa* (1943).

**GILIMON Eduardo G.** (Catalogne, ?-??)

Julio Godio, dans l'introduction du livre de Gilimón *Un anarquista en Buenos Aires (1890-1910)*, précise : « On sait peu de chose sur Eduardo G. Gilimón, anarchiste catalan, immigré en Argentine, agitateur en Espagne, en Argentine et en Uruguay » (p. 11). L'historien argentin soutient que l'anarchiste arrive en Argentine à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, collabore dans les pages de *La Protesta Humana* entre 1897 et 1910, date à laquelle il est expulsé du pays. Il tente donc de s'installer à Barcelone mais cette fois il est expulsé par le gouvernement espagnol et finit par s'installer à Montevideo, Uruguay, où « l'on perd ses traces » (ibid.).

**GONZALEZ PACHECO Rodolfo** (Argentine, 1881-1949)

Poète, dramaturge et journaliste, il est un des fondateurs du périodique *Germinal* puis un collaborateur assidu de *La Protesta*, où il écrit des textes courts et imagés, les célèbres « Carteles ». En 1910 il est à l'origine de *La Batalla*, périodique éphémère de Buenos Aires. Dans les années 1920, depuis les pages de *La Antorcha*, il se prononcera favorable aux actions illégalistes qui se succèdent à Buenos Aires, instaurant une forte polémique avec les rédacteurs de *La Protesta*.

**GORI Pietro** (Messina, Italie, 1865 – 1911)

Il est - outre le « poète de l'anarchie » dans son pays - un des orateurs les plus prestigieux. Il collabore avec Malatesta dans l'organisation anarchiste italienne et participe au Congrès de Capolago en 1891. Fondateur et directeur de deux périodiques libertaires (*L'amico del popolo*, le premier à se déclarer anarcho-socialiste et *La lotta sociale*, périodique scientifique et littéraire) dans son pays, il est en outre un important juriste, expert en criminologie et défendra en tant qu'avocat des nombreux anarchistes persécutés.

En 1898, après des troubles à Milan, il doit s'exiler. En juin de cette année il arrive en Argentine, où ses activités pluridisciplinaires seront fondamentales pour la consolidation du mouvement anarchiste de ce pays.

Peu après son arrivée en Argentine et par initiative d'un groupe anarcho-socialiste, Gori se consacre à parcourir le pays pour propager ses idées à travers des conférences dont les thèmes nous révèlent l'essentiel de sa philosophie : « Les droits des travailleurs et la question sociale », « L'organisation ouvrière », « La nécessité de l'organisation pour la lutte et pour la vie et le devoir de résistance », « La moral de solidarité dans la lutte et dans la vie sociale, comme opposition au dogme individualiste », « L'idée de justice dans les romans d'Émile Zola » et tant d'autres.

Bien que lors de l'arrivée de l'anarchiste italien le courant pro organisation prime déjà, il est indéniable que l'intense activité de Gori contribuera énormément à le consolider, notamment grâce à l'élargissement de la base des partisans anarchistes: ouvriers "modérés", classes moyennes et intellectuels suivent attentivement ses conférences en se "convertissant" parfois à l'anarchisme romantique de l'italien.

**GRUNFELD José** (né en Argentine en 1907)<sup>801</sup>

Lié au milieu libertaire depuis 1925, cet artisan-peintre fonde à Tres Arroyos (province de Buenos Aires) la « Biblioteca Rafael Barret » puis le groupe « Ideas » à La Plata, avec des ouvriers et des universitaires. Emprisonné en 1930 à cause de ses activités de militant puis de son objection de conscience, il sera libéré en 1932. Il devient militant de l'Union Socialiste Libertaire et des Jeunesses Socialistes Libertaires, participe à la création de la Fédération Anarcho-Communiste Argentine (FACA) en 1935 puis part en Espagne l'année suivante et devient secrétaire provisionnel de la CNT-FAI à Barcelone. En 1939 il revient en Argentine pour reprendre ses activités au sein de l'Union Socialiste Libertaire, du Syndicat d'Employés de Commerce et de la Fédération Libertaire Argentine, où il milite jusqu'à présent. En 1980 il participe à la création du Comité National Permanent pour le Syndicalisme Libre. Il reste très actif dans la FLA à Buenos Aires et fait partie du groupe « École pour la Démocratie ».

**GUAGLIANONE Pascual** (Argentin, 1882-1938)

Né à Buenos Aires, Guaglianone est un militant anarchiste actif: il collabore dans l'édition de *La Protesta Humana* et multiplie ses conférences, en espagnol comme en italien, en Argentine et en Uruguay. Après 1907 il prend ses distances du mouvement anarchiste pour se consacrer entièrement à l'enseignement universitaire. Il meurt dans sa ville natale en 1938.

**INGLAN LAFARGA Gregorio** (Catalogne, ? - ? 1929)

Cet ébéniste catalan arrive en Argentine vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec Rafael Roca, Pierre Quiroule et Manuel Reguera, il fonde le périodique anarchiste *El Perseguido*, publié entre 1890 et 1896, puis en 1897 il dirige *La Protesta Humana* (devenu plus tard *La Protesta*), le journal anarchiste argentin de plus longue vie. Après la création de la Fédération Ouvrière Argentine (ancêtre de la FORA) en 1902, il s'écarte du mouvement anarchiste.

**LOPEZ ARANGO Emilio** (Oviedo, 1891 - Buenos Aires, 1929) Voir Rama p. LIX

801 Cf. ATAN (A.), *Cuatro historias de anarquistas*, p. 81-89.

Après une adolescence passée à Cuba, ce libertaire espagnol arrive à Buenos Aires et y devient un militant actif chez les boulangers. Il participe à la rédaction de *El Obrero Panadero* et en 1916 devient rédacteur du quotidien *La Protesta*. Ami proche de D. Abad de Santillán, avec lui il combat farouchement, à travers les pages du quotidien anarchiste cité, les actions des anarchistes expropriateurs ; cette confrontation au sein du mouvement mène à son assassinat, en 1929, très vraisemblablement par Severino Di Giovanni.

### **MALATESTA Errico** (Italie, 1853-1931)

Il est sans doute la figure la plus proéminente de l'anarchisme italien. Déjà à seize ans il fait partie de l'A.I.T. au sud de l'Italie ; il sera désormais toujours lié à l'anarchisme. Sa participation - avec Carlo Cafiero- au Congrès de Rimini en 1872, année de la scission anarchiste, sera décisive pour la Fédération italienne : celle-ci rompra avec le Conseil de Londres, basculant dans la ligne bakounienne. Malatesta confie dans l'action révolutionnaire et violente des masses dans un soulèvement spontané, raison pour laquelle il se met à la tête du soulèvement paysan de Bénévent en 1874, mais il confie également dans le travail de conscientisation individuelle. Lorsque, après le Congrès de Londres en 1881, s'ouvre en Europe une période d'action individualiste basée sur la propagande par le fait, Malatesta s'efforcera, au contraire, de convaincre ses compagnons du fait que l'organisation est non seulement compatible avec l'idée anarchiste mais qu'elle est indispensable pour éviter l'isolement anarchiste du mouvement ouvrier et le fanatisme. Il est donc un fervent partisan de l'organisation conjointe des paysans et des ouvriers pour préparer la révolution : c'est ce qu'il prône dans sa première brochure de propagande "*Fra Contadini*" (Entre paysans) publié en 1884. Errico Malatesta arrive à Buenos Aires en février 1885. Pourquoi l'Argentine? Selon G. Zaragoza « L'élection de l'Argentine chez un homme qui passa plus de trente ans en exil est due peut-être à la facilité relative d'action dans ce pays, à la moindre répression policière, à la présence d'un groupe anarchiste italien qui pouvait l'accueillir (...), aux possibilités de faire un peu d'argent pour acheter ensuite une imprimerie en Europe dans un but de propagande révolutionnaire. Il ne faut pas non plus écarter le pur hasard, l'occasion propice »<sup>802</sup>. En tout cas, il a connaissance de l'existence du *Círculo Comunista Anárquico* qui reçoit *La Questione Sociale* et répand ses idées anarcho-communistes.

R. Falcon assure qu' « après avoir fui la prison de Florence, Malatesta arriva à Buenos Aires accompagné de Francesco Pezzi, son épouse Luisa Minguzzi de Pezzi, Galileo Palla et Cesare Agostinelli. Le couple Pezzi collabora directement avec Malatesta dans la publication de *La Questione Sociale*. Pendant son séjour en Argentine Palla fut impliqué dans une tentative de fraude bancaire, dans laquelle on prétendit aussi impliquer Malatesta. Palla fut libéré de l'accusation, sans qu'aucun des deux ait eu relation directe avec ce fait. Après quelques mois à Buenos Aires, Malatesta et ses compagnons firent un

---

802 ZARAGOZA (G). *Anarquismo argentino*, p. 89.

voyage en Patagonie pour retourner ensuite à la capitale »<sup>803</sup>.

**MATTEI Ettore** (Livorno, Italie, 1851 - Buenos Aires ,1915).

Né à Livorno, Italie, en 1851. Membre de l'Internationale depuis 1868 il devient très tôt « anti-autoritaire ». Émigré en France, après être passé par Barcelone, il s'occupe d'un groupe de propagande libertaire à Marseille et doit ensuite émigrer à nouveau ; cette fois c'est la ville de Buenos Aires qui l'accueille au début de la décennie 1880. Dans la capitale argentine il travaille en tant que comptable et multiplie ses activités de militant. Avec ses compagnons<sup>804</sup> Marino Garbaccio (boulangier), Miguel Fazzi (ébéniste) et Washington Marzorati (graveur), dans un but de propagande anarchiste, il constitue le « *Círculo Comunista Anárquico* » où sont distribués gratuitement des périodiques européens<sup>805</sup> : *Il Paria*, publié à Ancône, *La Questione Sociale*, édité par Errico Malatesta à Florence mais aussi le désormais parisien *La Révolte* de Jean Grave. En 1887 E. Mattei rédige *Il Socialista*, « *Organo dei Lavoratori* », joue un rôle important dans ce qu'on appellera la « Société Cosmopolite de Résistance des Ouvriers Boulangiers » (futur syndicat) dont il est le secrétaire, et devient en outre rédacteur en chef de *El Obrero Panadero*, périodique dudit syndicat. Il sera également, en 1897, un des créateurs du « *Círculo Internacional de Estudios Sociales* » (Cercle international d'études sociales) et d'une « Casa del Pueblo » (Maison du Peuple). Et bien sûr, en tant que militant, il sera délégué aux deux premiers congrès (1901 et 1902) de la récemment créé Federación Obrera Argentina (FOA) ainsi que membre du Comité administratif de cette fédération. Il meurt le 8 juin 1915 loin de sa terre natale, là où il avait passé plus de la moitié de sa vie : à Buenos Aires.

**MORAN Juan Antonio** (Argentin)

Docker très actif dans les années 1920, il est à deux reprises secrétaire général de la Fédération Ouvrière Maritime et un militant syndical activiste, très proche des expropriateurs.

En 1931 il tue dans un restaurant le major Rosasco, nommé par la dictature d'Uriburu responsable de la police à Avellaneda (ville frontalière de la capital argentine où il y a une grande concentration d'anarchistes).

**NIDO ENRIQUE** (Barcelone, 1869 – Rosario, 1926)

---

803 FALCON (R.), *Los orígenes del movimiento obrero*, p. 121.

804 Marino Garbaccio, boulangier; Miguel Fazzi, ébéniste et Washington Marzorati, graveur. Cf. ZARAGOZA (G.) op. cit. p. 82.

805 OVIED (I.) *El anarquismo y el movimiento obrero en Argentina*, p. 36.

Amadeo Lluán, dit E. Nido, est un pédagogue anarchiste proche de l'Espagnol Francisco Ferrer, avec qui il travailla pendant un temps.

Nido arrive en Argentine en 1909, après avoir passé un temps à Marseille, et s'installe à Rosario (Santa Fé). Cette année-là Francisco Ferrer est exécuté en Espagne ; en réaction à la mort de son ami, Nido réalise un attentat (manqué) contre le consul espagnol à Rosario, ce qui lui vaut une peine de 5 ans de prison. Après sa sortie de prison il installera une école rationaliste dans un quartier ouvrier de sa ville d'accueil et collaborera dans les pages de *La Protesta*, la principale publication anarchiste argentine.

Écrits : *El pensamiento filosófico y el anarquismo*, Rosario, 1921.

#### **PALMEIRO Juan Enrique** (né en 1918 à Buenos Aires)

Socialiste jusqu'en 1935, il devient anarchiste après la guerre civile espagnole et, adhérant au syndicat de chauffeurs, il devient membre de la FORA où il compte toujours parmi ses militants.

#### **PRAT José** (Espagne, ?- Barcelone 1932)

Il arrive à Buenos Aires, grâce à l'aide de son ami Ricardo Mella, après la répression qui suit l'attentat de la rue Cambios Nuevos (Barcelone, juin 1896). Il collabore dans *L'Avvenire* et *La Protesta Humana*. Très intéressé par la problématique des femmes, il est en outre le traducteur en espagnol de *Un episodio de amor en la colonia socialista Cecilia*, de Rossi. De retour à Barcelone, il dirige, entre 1903 et 1905, la revue *Natura*.

#### **QUIROULE Pierre** (Lyon, 1867 - Buenos Aires, 1938)

Pseudonyme d'Alexandre Falconnet, né à Lyon en 1867, il émigre avec ses parents à Buenos Aires où déjà vers 1890 il écrit des articles pour le journal anarcho-communiste *El Perseguido* et rédige un hebdomadaire en français, *La Liberté*. Il travaille pendant des années comme typographe à la Bibliothèque Nationale Argentine et collabore dans le principal journal anarchiste de l'époque, *La Protesta*, dont la maison d'édition publie en 1914 son ouvrage *La ciudad anarquista americana*. Il est l'auteur de romans (*Sobre la ruta de la anarquía*, 1912 ; *Espartaco Negro*, 1923), de pièces de théâtre (*El fusilamiento de Francisco Herrero o la infamia negra*, 1910 ; *El gran crimen europeo*, 1917) ainsi que de nombreuses brochures (*Ella y él. Preludiando al libre amar*, 1925). Il meurt à Buenos Aires en 1938.

#### **RADOWITZKY Simón** (Kiev, Russie, 1891 – Mexique, 1956)

Après avoir participé aux événements de 1905 en Russie, son pays d'origine, il arrive à Buenos Aires en mars 1908. Il y travaillera en tant qu'ouvrier mécanicien aux chemins de fers puis comme forgeron et comme mécanicien.

Il est l'auteur d'un attentat à la bombe, en 1909, contre le chef de la police de Buenos Aires, Ramón Falcón, et contre son proche collaborateur, qui résultent mort sur le coup. Cette bombe est la réponse au massacre commis par la police contre les manifestants ouvriers le 1<sup>o</sup> Mai 1909 (lors de la dite « Semaine Rouge » de Buenos Aires).

Simon Radowitzky fut condamné à la réclusion vie dans la prison d'Ushuaïa, échappant à la peine de mort grâce à son jeune âge (il commet l'attentat à 18 ans).

Le 9 novembre 1918 Radowitzky s'évade de la prison d'Ushuaïa aidé par les Argentins Apolinario Barrera et par Miguel Arcángel Roscigna. Mais après quelques prouesses aquatiques il est rattrapé par la police chilienne à Punta Arenas et emprisonné dans un bateau de guerre ; 23 jours après son évasion, il revient à la prison d'Ushuaïa.

La F.O.R.A. réalisera en 1928 une grande campagne pour la libération de l'anarchiste russe emprisonné dans le sud ; l'anarchiste individualiste Severino Di Giovanni protestera contre les mauvais traitements dont est victime Radowitzky en envoyant un colis piégé au directeur de la prison où il se trouve.

Il fut amnistié en 1930 sous condition d'abandonner le territoire argentin. Après un séjour en Uruguay il partira participer à la guerre civile espagnole de 1936 et finira ses jours au Mexique. Il y meurt le 4 mars 1956.

### **ROCA Rafael ( 1859-1893).**

A son sujet G. Zaragoza précise : « [ce cordonnier espagnol] arriva à Buenos Aires en 1888 ; il avait participé aux deux premiers périodiques anarcho-communistes espagnols, *La Justicia Humana* (1886) et *Tierra y Libertad* (1886-1889), de Barcelone ; il fut poursuivi par la police et vécut quelque temps à Paris. Roca était un révolté inné, d'un grand talent de propagandiste et d'une prose courageuse et sarcastique » Il collabora dans *El Perseguido* jusqu'à sa mort<sup>806</sup>.

### **ROSCIGNA Miguel Arcángel (Argentin)**

Ferronnier de métier, ce militant syndical métallurgiste fait partie des anarchistes expropriateurs. Il aura aussi une participation active au Comité de défense des prisonniers et déportés du pays, dont il est le secrétaire. Il participe avec la « bande à Durrutti », le 19 janvier 1926, au braquage d'une banque du centre de la capitale argentine, dans le but de remplir les caisses du groupe de l'anarchiste espagnol. L'année suivante, Roscigna réalise, avec trois compagnons, une « expropriation » (soit l'attaque

<sup>806</sup> ZARAGOZA (G.), op. cit., p. 114 ; 139.

d'un convoyeur de fonds) dans le but de financer la fabrication de fausse monnaie et de venir à l'aide des anarchistes emprisonnés en Argentine et en Uruguay. En 1929 il organise avec Gino Gatti l'évasion de plusieurs anarchistes emprisonnés à Punta Carretas, Uruguay, parmi lesquels se trouve son ami Emilio Uriondo, du groupe expropriateur. En 1931, après un grand déploiement de moyens policiers pour l'arrêter, il finit par se livrer à la police uruguayenne et est condamné à 6 ans de prison à Montevideo. En 1936 il est expulsé du pays et envoyé à Buenos Aires, où il disparaît mystérieusement.

### **TROITIÑO Adrián** (Espagnol, 1860-192?)

Arrivé à Buenos Aires vers 1880, ce boulanger galicien est un des délégués de sa branche au congrès de création de la Federación Obrera Argentina en 1901 ainsi qu'un militant actif parmi les boulangers de Buenos Aires et de Montevideo (Uruguay). Déporté dans son pays en 1903, il revient s'installer en Uruguay en 1904 où il continue ses activités de militant en y participant à des nombreuses grèves. Il y fonde, en 1920, le Sindicato de Vendedores de Diarios y Revistas (syndicat de vendeurs de journaux et magazines).

### **URIONDO Emilio** (Argentin)

Avec Di Giovanni, Roscigna, Vázquez Paredes, et Juan Sobradello (dit le « capitán Paz »), il fait partie des illégalistes qui opèrent en général, ensemble. Il participe à la tentative (manquée) d'évasion de son compagnon Sobradello (1929?), emprisonné à Buenos Aires .

### **VAILLANT Auguste** (France, 1861-1894)

Selon I. Oved, « Auguste Vaillant émigra en Argentine en 1891 et y resta deux ans. Il se consacra patiemment au travail paysan, il y souffrit la rigueur de l'exploitation dans la région frontalière, s'y révolta et incita ses compagnons puis retourna à Buenos Aires pour quitter bientôt le pays amèrement déçu. A son retour en France il s'inclina vite vers le terrorisme. »<sup>807</sup>. En effet, le 9 décembre 1893, il posa une bombe à la chambre de députés, ce qui lui valut la peine de mort.

### **VAZQUEZ AGUIRRE Eduardo María** (Lugo, 1887- Bs As, 1954)

Voici ce que O. Bayer écrit sur cet Espagnol : « Eduardo Vazquez Aguirre était arrivé en Argentine en 1906 et était (...) fiché comme agitateur anarchiste. Il avait dirigé la Société de Résistance de l'Union des Traminots. Le 21 mai 1921, il se trouvait au local

---

807 OVED (I.), op. cit., p. 56.

de la Société des Chauffeurs qui fut assailli par un groupe de jeunes de la Ligue Patriotique et il avait blessé l'un d'eux au bras. Il fut emprisonné plusieurs fois. Le 9 mai 1923, armé d'un revolver, il avait agressé, pour des problèmes de travail, le chef de la station de métro de Caballito de Subtes, ce qui lui vaut quatorze mois de prison. Il avait été [contrôleur<sup>808</sup>] de la compagnie de tramways Anglo, puis licencié pour avoir participé à la grève de la Semaine Tragique<sup>809</sup>. Il fournissait des explosifs et on lui surprit en train de jeter des clous pour crever les pneus des voitures de louage pendant la grève des chauffeurs »<sup>810</sup>.

### **WILCKENS Kurt** (Allemagne, 1896-Buenos Aires, 1923)

En 1910, après avoir travaillé en tant que mineur en Silésie, il émigre aux USA. Il y travaille d'abord dans une usine de poisson en conserve d'où il sera expulsé en raison de l'organisation d'un sabotage. Devenu mineur en Arizona dans les mines de charbon, il participe à une grève générale en 1916, ce qui lui vaut d'être emprisonné (au Nouveau Mexique puis à Fort Douglas). En 1917 il s'échappe du camps où il est arrêté pour aller travailler dans les récoltes à Seattle et en 1919 il tente de redevenir mineur au Colorado mais se fait arrêter par la police et finit par être expulsé du pays. Il revient en Allemagne en 1920 mais son séjour dans son pays natal sera bref : « A Hambourg, dans des cercles anarchistes, il apprend qu'en Argentine il existe un grand mouvement ouvrier libertaire et décide de voyager dans ce pays méconnu »<sup>811</sup>. Il arrive à Buenos Aires le 29 septembre 1920.

Il travaille au début dans la récolte des fruits à Cipolletti (province de Río Negro, au nord de la Patagonie), puis en tant qu'arrimeur à Ingeniero White (province de Buenos Aires) puis exercera à Bahía Blanca le métier pour lequel il s'était formé pendant sa jeunesse en Allemagne, celui de jardinier.

Il tue, en janvier 1923, le colonel Varela, chef des troupes nationales envoyées en Patagonie pour maîtriser les grèves des ouvriers agricoles qui auront lieu en 1920-1922 (événements connus comme la « Patagonie rebelle »).

Il est condamné à perpétuité et emprisonné à Buenos Aires. Il sera assassiné dans sa cellule, pendant son sommeil, par un partisan de la Liga Patriótica Argentina (organisation d'extrême droite), le 15 juin 1923.

---

808 La version originale dit : « había sido guarda del Anglo », ce qui signifie que Vázquez Aguirre avait travaillé comme contrôleur dans le tramway (et non pas comme gardien, tel que la traduction française l'indique).

809 7 au 16 Janvier 1919 : la grève de la compagnie de métallurgie Vasena devient une grève générale fortement réprimée. MLMS.

810 BAYER (O.), *La Patagonie rebelle*, p. 297-298. Nous nous sommes permis de restituer à la traduction française les majuscules qui figurent dans la version originale du livre (p. 422-423).

811 BAYER, *Patagonia Rebelde. El Vindicador*, p.211.

**WLADIMIROVICH Germán Boris (Russe)**

Médecin, biologiste et peintre russe ; polyglotte et auteur de plusieurs publications, dont trois livres de sociologie. Il appartient à une famille de la noblesse de son pays mais épouse à 20 ans une ouvrière révolutionnaire. et arrive en Argentine en 1909.

Expropriateur, il est condamné à perpétuité à Ushuaïa (où il y a déjà S. Radowitzky), pour avoir attaqué une agence de change en 1919. En prison il commence à se faire passer pour un fou dans le but d'être transféré à l'asile de la capitale où est interné Pérez Millan, l'assassin de K. Wilckens. Une fois dans l'asile en question, il planifie l'assassinat du membre de la Liga Patriótica, qui sera commis le 9 novembre 1925 par un déséquilibré (appelé Lucich) qui, contrairement à Boris, avait accès au pavillon où se trouvait l'ultra nationaliste argentin.

Il meurt en prison, à Buenos Aires, en 1925 (?)

ICONOGRAPHIE / PHOTOS

Dessins : « contrastes » / « démocratie bourgeoise »

C O N T R A S T E S

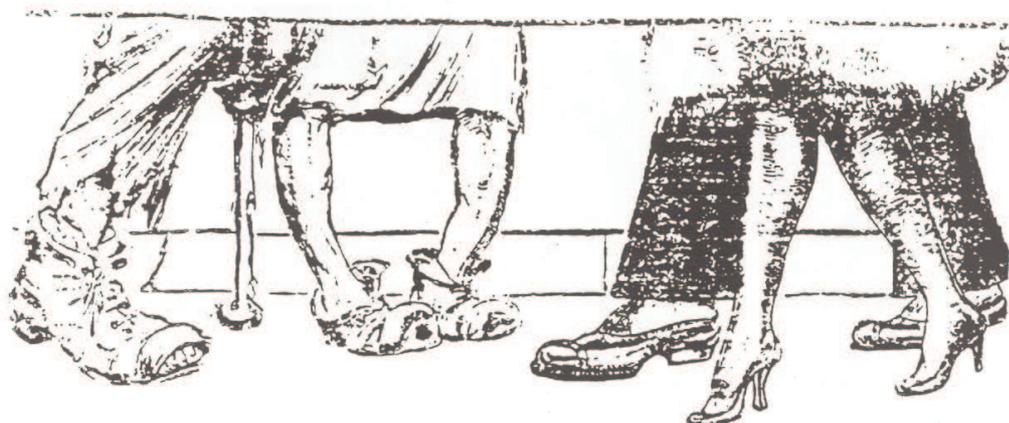


El obrero aislado solicita



El obrero organizado exige

3



DEMOCRACIA BURGUESA

4

*Contrastes (dessin paru dans La Protesta, février 1927)*

*Démocratie bourgeoise (dessin paru dans La Protesta, Août 1926)*

Source : DEL CAMPO (H.), *Los anarquistas*, p. 67.

Dessin : « distribution des fruits du travail »



Distribución de los frutos del  
trabajo...

1

*Dessin paru dans La protesta, 10 mai 1926*

Source : DEL CAMPO (H.), *Los anarquistas*, p. 68.

## **La tombe du colonel R. Falcón**



*Tombe du colonel R. Falcón, tué par S. Radowitzky en 1909.*

*Cimetière « La Recoleta », Buenos Aires.*

Crédit photographique : Gloria SAINZ

« *Hechos y comentarios* », E. Gilimón



*Couverture de la première édition de Hechos y comentarios, E. Gilimón, s/d.*

Source : édition illustrée par GODIO (J.) de GILIMON (E.), *Un anarquista en Buenos Aires*, Buenos Aires, CEAL, 1971.

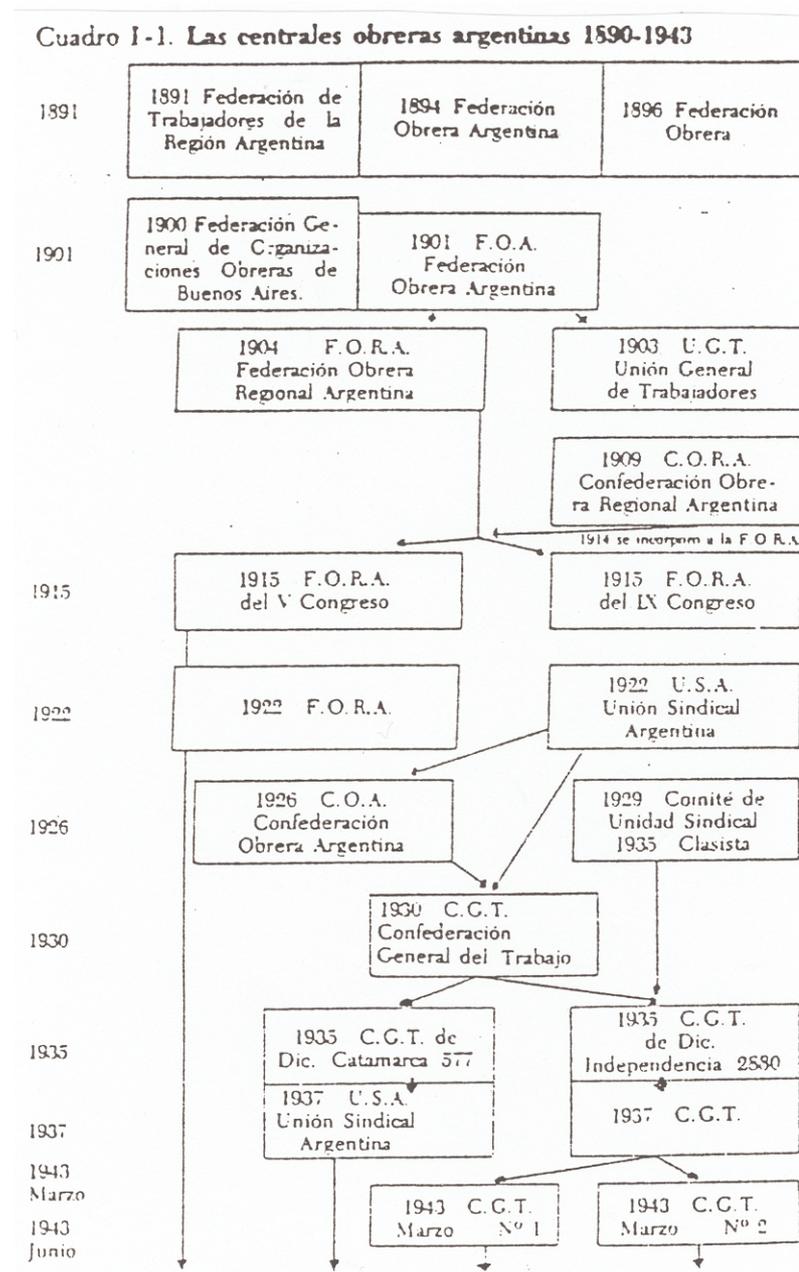
## Dessin du peuple crucifié



*Dessin paru dans La Protesta, 7 janvier 1924.*

Source : DEL CAMPO (H.), *Los anarquistas*, p. 59.

**TABLEAU DES CENTRALES OUVRIÈRES ARGENTINES (1890-1930)**



Source : MATSUSHITA (H.), *Movimiento obrero argentino, 1930-1945, sus proyecciones en los orígenes del peronismo*, p. 67.

## **IMMIGRATION PAR NATIONALITÉS (1891-1924)**

### **Inmigración entre 1891 y 1924**

<b>Período</b>	<b>Italianos</b>	<b>Espanoles</b>	<b>Franceses</b>	<b>Alemanes</b>
1891-1900	425.693	131.714	25.600	8.693
1901-1910	476.190	652.658	34.180	19.304
1911-1920	347.388	589.093	25.258	22.158
1921-1924	262.903	177.543	5.820	31.003
TOTAL	1.512.174	1.551.008	90.858	81.158

*Fuente:* Ministerio de Agricultura: Resumen estadístico del movimiento de la República Argentina, Buenos Aires, 1925, págs. 4 y 5. Fragmento.

Source : PANELAS (C.), *Los gallegos anarquistas en la Argentina*, p. 296.

**GRÈVES ET GRÉVISTES EN ARGENTINE (1907-1930)**

Date	nombre de grèves	nombre de grévistes
1907	231	196.017
1908	118	11.561
1909	138	4.762
1910	298	18.806
1911	102	27.992
1912	99	8.992
1913	95	23.698
1914	64	14.137
1915	65	12.077
1916	80	24.321
1917	138	136.062
1918	196	133.042
1919	367	308.967
1920	206	134.015
1921	86	139.751
1922	116	4.737
1923	93	19.190
1924	77	277.071
1925	89	39.142
1926	67	15.880
1927	58	38.236
1928	135	28.109
1929	113	28.271
1930	125	29.331

(Fuente: Adolfo Dorfman. *Historia de la industria argentina*. Escuela de Estudios Argentinos. Buenos Aires, 1942, p. 202.)

Source : DEL CAMPO (H.), *De la FORA a la CGT*, p. 78.

**CERCLES LIBERTAIRES À BUENOS AIRES (1897-1910)**

---

<i>Année</i>	<i>Nombre de cercles</i>
1897	6
1898	18
1899	7
1900	7
1901	12
1902	22
1903	7
1904	51
1905	25
1906	37
1907	40
1908	38
1909	37
1910	22

---

Source : SURIANO (J.), *Anarquistas*, p. 50.

**PACTE DE SOLIDARITÉ DE LA F.O.R.A. (2 AOÛT 1904)**

« Considérant :

Que le développement scientifique tend, de plus en plus, à économiser les efforts de l'homme pour produire ce qui est nécessaire à la satisfaction de ses besoins ; que cette même abondance de production déplace les travailleurs de l'atelier, de la mine, de l'usine et du champ, les faisant devenir des intermédiaires et faisant avec cette augmentation de salariés improductifs, de plus en plus difficile leur vie ; que tout homme a besoin pour se nourrir d'un certain nombre d'articles indispensables et donc de consacrer une certaine quantité de temps à cette production, tel que la justice la plus élémentaire le proclame ; que cette société porte dans son sein le germe de sa destruction dans le déséquilibre perpétuel entre les besoins créés par le progrès même et les moyens pour les satisfaire, déséquilibre qui cause les continuelles rébellions auxquelles on assiste sous forme de grève ; que la découverte d'un nouvel instrument de richesse et la perfection de celui-ci amène la misère à des milliers de foyers, tandis que la raison nous dit qu'à une production plus facile devrait correspondre une amélioration générale de la vie des peuples ; que ce phénomène contradictoire démontre que la présente constitution sociale est viciée ; que cette constitution viciée est la cause de guerres internes, de crimes, de dégénération<sup>812</sup>, perturbant le large concept que les penseurs les plus modernes, se basant dans l'observation et dans l'induction scientifique des phénomènes sociaux, nous léguèrent ; que cette transformation économique doit aussi se refléter dans toutes les institutions ; que l'évolution historique se fait dans le sens de la liberté individuelle ; que celle-ci est indispensable pour que la liberté sociale soit un fait ; que cette liberté ne peut se perdre en se syndiquant<sup>813</sup> avec les autres producteurs, mais bien au contraire, elle augmente grâce à l'intensité et à l'extension qu'acquiert la puissance de l'individu ; que l'homme est sociable et donc la liberté de chacun ne se limite pas par celle de l'autre, selon la conception bourgeoise, mais se complète avec celle des autres ; que les lois codifiées et fiscales doivent se transformer en constatation des lois scientifiques vécues de fait par les peuples et engendrées et élaborées par le peuple même dans sa continuelle aspiration vers le meilleur, lorsque la transformation économique qui détruira l'antagonisme de classe qui mène aujourd'hui l'homme à être un loup pour l'homme soit déjà un fait

812 En espagnol le mot « degeneración » signifie aussi bien « dégénération » que « dégénérescence ».

MLMS.

813 On a gardé le verbe car il constitue un néologisme aussi en espagnol. MLMS.

et fonde un peuple de producteurs libres pour qu'enfin le serf et le seigneur, l'aristocrate et le plébéien, le bourgeois et le prolétaire, la maître et l'esclave, qui avec leurs différences ensanglantèrent l'histoire, s'étreignent enfin sous la seule dénomination de frères :

Le IVème Congrès de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine déclare que celle-ci doit diriger tous ses efforts à obtenir l'émancipation du prolétariat, en créant des sociétés de résistance, des fédérations de métiers similaires, des fédérations locales, tout en consolidant la [fédération] nationale pour que de cette manière, en procédant du simple au complexe, élargissant les horizons étroits dans lesquels les producteurs vécurent jusqu'aujourd'hui, en leur donnant plus de pain, plus de réflexion, plus de vie, nous puissions former avec les exploités de toutes les nations la grande confédération de tous les producteurs de la Terre, et ainsi solidarisés nous puissions marcher fermes et décidés vers la conquête de l'émancipation économique et sociale.

1) L'organisation de la classe ouvrière de la République en sociétés de métiers.

2) Constituer avec ces sociétés ouvrières les fédérations de métiers et de métiers similaires.

3) Les localités formeront des fédérations locales ; les provinces, des fédérations communales<sup>814</sup> ; les nations, des fédérations régionales ; et le monde entier, une fédération internationale, avec un centre de relations et un bureau pour chaque fédération, de grande ou de petite taille, à l'intérieur de ces collectivités.

4) Le bureau central, nommé dans un but de relations et de lutte ; les organismes qui représentent les fédérations de métiers et de métiers similaires, ainsi que les individus ; tout en étant absolument autonomes dans leur vie interne et relationnelle, n'exerceront aucune autorité et pourront être remplacés à tout moment par le vote de la majorité des sociétés fédérées réunies en congrès, ou par la volonté des sociétés fédérées exprimée à travers leurs respectives fédérations locales et de métier.

5) Dans toutes les localités où il existe des sociétés adhérant à la Fédération Ouvrière Régionale Argentine celles-ci pourront établir un libre pacte local.

6) Une fois établis ces principes, base fondamentale pour notre organisation, on constituera les fédérations locales sur les bases de celles qui existent déjà.

7) Le bureau de la Fédération Ouvrière Régionale Argentine, c'est-à-dire le conseil

---

814 Le mot utilisé est « comarcales », dont la traduction littérale est « régionales ». Une « comarca » est une région ou une contrée. Pour éviter les confusions nous traduisons « comarcal » par « communal », terme qui garde le sens du Pacte. Il faut pourtant noter que le territoire argentin n'est pas divisé en communes mais en provinces ; cela ne change toutefois rien en ce qui concerne la traduction du texte. MLMS.

fédéral, aura neuf membres qui se distribueront les postes de la manière qu'ils considèrent la plus convenable. Le bureau central ou conseil fédéral sera en outre constitué d'un délégué pour chaque fédération locale, en caractère de secrétaires-correspondants, ayant le droit de vote, et qui devront traiter directement avec le conseil général.

8) Toutes les sociétés qui composent cette fédération se s'engagent à mettre en œuvre, entre elles, la plus complète solidarité morale et matérielle, tout en faisant tous les efforts et sacrifices que les circonstances exigent, pour que les travailleurs résultent toujours victorieux dans les luttes que la bourgeoisie provoque et dans les demandes du prolétariat.

9) Pour que la solidarité soit efficace dans toutes les luttes entreprises par les sociétés fédérées, elles doivent, tant que possible, consulter leurs respectives fédérations afin de connaître exactement les moyens ou ressources dont disposent les sociétés qui les composent.

10) Chaque société est libre et autonome au sein de la fédération locale : libre et autonome au sein de la fédération de métiers ou de métiers similaires ; libre et autonome au sein de la fédération communale ainsi que libre et autonome dans la fédération régionale.

11) Les sociétés, les fédérations locales, les fédérations de métiers ou de métiers similaires, et les fédérations communales, en vertu de leur autonomie, s'administreront de la manière qu'elles considèrent la plus convenable et prendront et pratiqueront tous les accords qu'elles considèrent nécessaires pour atteindre leurs objectifs.

12) Puisque chaque société a un droit d'initiative au sein de sa fédération respective, tous et chacun de ses adhérents ont le devoir moral de proposer ce qu'ils croient convenable, ce qui, une fois accepté par leurs respectives fédérations doit être informé par ces dernières au conseil fédéral qui, à son tour l'informera à toutes les sociétés et fédérations membres ; cela ne sera mise en pratique que par les sociétés qui l'acceptent.

13) Les congrès successifs seront ordinaires et extraordinaires. Ils se tiendront lorsqu'ils seront convoqués par la majorité des sociétés membres, représentées par leurs fédérations respectives qui communiqueront leur volonté au conseil fédéral pour matérialiser la convocation.

La date des premiers sera fixée lors de chaque congrès. En ce qui concerne l'endroit de réunion, il sera fixé par la majorité des sociétés membres qui seront consultées à telle fin par le conseil fédéral deux mois avant la date fixée au congrès précédent, dans le cas des ordinaires.

14) Les délégués pourront représenter toutes les sociétés de résistance qui, constituées en bonne et due forme, le leur demandent ; mais ils n'auront qu'une voix lorsqu'il s'agira de questions internes au congrès.

15) Pour être admis en tant que délégué au congrès, le représentant devra certifier sa

condition de membre d'une société adhérant à ce pacte et ne pas exercer ou avoir exercé quelque poste politique que se soit, entendant par cela députés, conseiller municipal, employés supérieurs de l'administration, etc.

16) Les accords de ce congrès qui ne soient pas révoqués par la majorité des sociétés présentes, seront respectés par toutes celles fédérées à jusqu'à présent et par celles qui adhéreront dans le futur.

17) Dans chaque congrès on déterminera la localité dans laquelle résidera le conseil fédéral et la cotisation que les sociétés membres devront payer pour la propagande, l'organisation et l'édition du périodique officiel.

18) Ce pacte de solidarité est modifiable à tout moment par les congrès ou par le vote de la majorité des sociétés fédérées ; mais cette fédération est indissoluble tant qu'il existe deux sociétés qui souhaitent maintenir ce pacte.

## ORGANISATION

Le congrès accorda le système d'organisation suivant :

1) Les travailleurs de chaque localité s'organiseront dans des sociétés de résistance et de métiers, constituant une section de métiers similaires pour ceux qui, peu nombreux, ne pourraient constituer une section.

2) Toutes les sociétés d'une même localité s'organiseront en fédération locale, dans le but de favoriser la propagande et de développer l'organisation, décidant à travers le conseil local, constitué de délégués de chaque société, de toute question qui concerne le travail.

3) Les fédérations locales de chaque province constituent la fédération communale et célèbrent leurs congrès de la région, nomment le conseil communal qui sera l'intermédiaire entre les fédérations locales, développera la propagande, encouragera l'organisation et communiquera au conseil fédéral tout ce qui concerne le mouvement ouvrier, l'organisation, les aspirations.

4) Les fédérations locales et communales constituent la Fédération Ouvrière Argentine, qui célébrera ses congrès nationaux<sup>815</sup>, dans lesquels les délégués des sociétés et des fédérations résoudre toutes les questions concernant la grande cause du travail et nommeront le conseil fédéral - qui est le centre de correspondance de toute la

---

815 Notons ici l'utilisation du terme « national » plutôt que celui de « régional ». MLMS.

République, l'intermédiaire entre toutes les sociétés et les fédérations - ; celle-là, entretenant des relations continuelles et solidaires avec tous les organismes ouvriers de la nation, servira comme moyen pour que les ouvriers de ce pays puissent mettre en œuvre la solidarité avec tous les travailleurs du monde afin d'aboutir à leur totale émancipation sociale.

5) Les sociétés d'un même métier des différentes localités constituent la fédération de métiers et les sociétés de métiers similaires d'une ou de plusieurs localités constituent l'union de métiers similaires.

6) Notre organisation, purement économique, diffère et s'oppose à celle de tous les partis politiques bourgeois et politiques ouvriers puisque, ainsi qu'ils s'organisent pour la conquête du pouvoir politique, nous nous organisons pour que les états politiques et juridiques actuellement existants puissent être réduits à des fonctions purement économiques, établissant à leur place une libre fédération d'associations libres de producteurs libres ».

Source : OVED (I.), *El Anarquismo y el movimiento obrero en Argentina*, p. 429-432.

---

**DÉCLARATION DE LA F.O.R.A AU VÈME CONGRÈS, BUENOS AIRES, 26  
Août 1905**

« Le Vè Congrès de la F.O.R.A., suivant les principes philosophiques qui ont donné raison d'être aux organisations des Fédérations Ouvrières déclare :

Qu'il approuve et recommande à tous ses adhérents la propagande et la diffusion la plus large allant dans le sens d'inculquer chez les ouvriers les principes économiques et philosophiques du communisme anarchiste.

Cette éducation, tout en empêchant qu'ils s'arrêtent à la conquête de [la journée de] huit heures, les mènera à leur complète émancipation et, par conséquent, à l'évolution sociale que l'on poursuit ».

Source : BILSKY (E.), *La FORA y el movimiento obrero*, t. 2, p. 215.

---

**PRINCIPAUX PÉRIODIQUES ET REVUES ANARCHISTES PUBLIÉS EN ARGENTINE  
(1890-1930)**

Sauf indication contraire, le lieu de publication est Buenos Aires.

L'indication d'une période n'implique pas forcément une parution constante.

*Afirmación. Publicación anarquista, 1928-1930*

*Agitación. Publicación del Comité de Agitación Pro-Libertad de Sacco y Vanzetti, 1926-1927*

*Alborada. Periódico anarquista, Rosario, 1924-1925*

*Almanaque Popular de la Questione Sociale, (en italien et espagnol), 1895-1902*

*Bandera Negra. Organo de la Asociación Antimilitarista Argentina, 1930-1932*

*Boletín de la Liga de Educación Racionalista, 1914-1915*

*Brazo y Cerebro. Periódico quincenal anarquista, Bahía Blanca, 1922-1930*

*Brisas Nuevas, Rosario, 1905-1906*

*Carácter. Publicación anarquista, Corrientes, 1930*

*Caserio. Periódico comunista-anárquico, 1896*

*Ciencia Social. Sociología, artes y letras, 1897-1900*

*Conciencia Libre, 1899*

*Criminología moderna, 1898-1903*

*Cuasimodo, 1921*

*Demoliamo, Rosario, 1893*

*El Azote. Periódico hebdomadario contra la lepra clerical y los gobernantes a base de machete, 1909-1913*

- El Combate. Periódico independiente, defensor de los intereses del pueblo, 1901-1902*
- El Cuartel, 1909*
- El Desheredado. Organo comunista anárquico, 1895*
- El Libertario, 1920*
- El Libertario. Decenario anarquista de la Alianza Libertaria Argentina, 1923-1930*
- El Obrero Panadero. Organo de la Sociedad Cosmopolita de Resistencia y Colocación de Obreros Panaderos, 1894-1930*
- El Oprimido. Periódico comunista-anarquista, Luján, 1894-1897*
- El Perseguido. Voz de los explotados. Periódico comunista anárquico, 1890-1897*
- El Progreso. Periódico ateo. Hacia la verdad por la ciencia, hacia la legalidad por la justicia, 1913-1915 (?)*
- El Rebelde. Periódico anarquista, 1898-1903*
- El Revolucionario, Barracas, 1895*
- El Sol. Revista de arte y crítica, 1900-1905*
- El Trabajo, 1921-1922*
- El Verbo nuevo. Organo del Gremio Obreros Panaderos de Buenos Aires, 1911*
- Elevación. Publicación ecléctica mensual, 1929*
- Escuela Popular. Organo de la Liga de Educación Racionalista, 1912-1914*
- Francisco Ferrer. Revista de enseñanza racional y científica, 1911-1912*
- Fulgor, 1896*
- Germen, 1906-1907*
- Germinal. Periódico anarquista, 1897-1898*
- Germinal, 1908*
- Humanidad. Revista Libertaria, 1927*

*Ideas y Figuras, Revista Semanal de Crítica y arte, 1909-1916*

*Il Paria, Rosario, 1899*

*La Anarquía. Boletín mensual de la Confederación Anarquista Región Argentina, 1912-1913*

*La Anarquía. Periódico comunista-anárquico, La Plata, 1895-1898*

*La Antorcha. Semanario anarquista, 1921-1931*

*La Autonomía Individual, 1897*

*L'Avvenire, en italien, 1896-1904*

*L'Avvenire. Pubblicazione anarchica di cultura e di lotta, 1923-1925*

*La Batalla. Diario anarquista de la tarde, 1910*

*La Escuela Popular, Organo de la Liga de Educación Racionalista, 1912-1914*

*La Fuerza de la Razón. Publicación comunista anárquica, Chivilcoy, 1896*

*La Expansión individual, 1896*

*La Liberté. Organe ouvrier paraissant tous les lundis, 1893-1894*

*La Lucha. Periódico comunista-anárquico, La Plata, 1894*

*La Miseria, 1890*

*La Nueva Aurora. Publicación del grupo « Sol del Porvenir », Rosario, 1895*

*La Nueva Era, 1901*

*La Nueva Humanidad, Rosario, 1896*

*La Obra. Periódico de ideas, 1918*

*La Organización Obrera. Organo de la Federación Obrera Regional Argentina, 1901-1909*

*La pampa libre. Publicación anarquista, General Pico, 1922-1930*

*La Protesta Humana. Periódico anarquista, 1897-1903*

*La Protesta. Diario de la mañana, 1903-1930 (puis par intermittence : 1930-1997)*

*La Protesta. Suplemento semanal, 1922-1926*

*La Protesta. Suplemento quincenal, 1927-1930*

*La Questione Sociale*, en italien, 1894-1896

*La Riscossa*, 1893-1894

*La Revolución Social*, 1896-1897

*La Verdad*, Rosario, 1896

*La Verdad. Editado por la Agrupación Anarquista « Aurora Libertaria »*, Tandil, 1923-1930

*La Voz del Campesino. Agrupación Libertaria de Trabajadores del Campo*, General Pico, 1925

*La Voz del Pueblo*, Córdoba, 1902-1903

*La Voz de la Mujer*, 1896-1897

*La Voz de la Mujer*, Rosario, 1900

*La Voz de Ravachol. Periódico comunista anárquico*, 1895

*Lavoriamo. Periodico de propaganda comunista anarchico*, 1893

*Le Cyclone. Organe communiste-anarchiste*, 1895-1896

*Los Nuevos Caminos. Arte-crítica, estudios sociales*, 1906

*Los mártires. Publicación eventual de la Liga de Propaganda Libertaria*, 1917

*Los Tiempos Nuevos*, 1900

*Luz y Vida*, 1908

*Luz al Soldado*, 1908-1913

*Martín Fierro. Revista Popular Ilustrada de Crítica y Arte*, 1904-1905

*Organización Obrera. Organo de la Federación Obrera Regional Argentina*, 1901-1935

*Prometeo*, 1919

*Ravachol*, 1895

*Rojo y Nagro*, Bolívar, 1899

*Rusia trágica. Organo del Grupo Pro-Ayuda al Movimiento Anarquista en Rusia, 1924*

*Sacco y Vanzetti. Publicación del Comité de Agitación pro-Sacco y Vanzetti, Tandil, 1927*

*Tierra y Libertad. Periódico libertario, San Fernando, 1922*

*Tribuna Obrera. Diario de la Mañana Defensor de la Clase Trabajadora, 1920-1921*

*Tribuna Proletaria. Organo defensor de los intereses gremiales, 1919-1930*

*Verbo Prohibido. Publicación anarquista, Rosario, 1930*

## POÉSIES ET CHANSONS ANARCHISTES DE L'ÉPOQUE

Sources :

- Recueil réalisé par Osvaldo Bayer dans « Marchas y canciones anarquistas », document audio en notre possession.

Interprètes : Héctor Alterio, Alejandro Marcial, Claudina Paz, Carlos Solari, Jorge Manzano, José Canet et Virgilio Expósito

- BAYER (O.), *La Patagonia rebelde*, Buenos Aires, Hyspamérica, 1985
- ZARAGOZA (G.), *Anarquismo argentino (1876-1902)*, Madrid, Ediciones de la Torre, Coll. Nuestro Mundo N° 47, 1996

Sauf précision contraire, les poésies et chansons qui suivent ont été transcrits du document sonore réalisé par O. Bayer.

### **Hijo del Pueblo**, anonyme

Chanté en tant qu'hymne anarchiste dans leurs manifestations de rue, soirées culturelles, assemblées syndicales, etc.

Hijo del Pueblo, te oprimen cadenas  
y esa injusticia no puede seguir  
si tu existencia es un mundo de penas  
antes que esclavo, prefiere morir!

Enfant du Peuple, des chaînes t'oppriment  
et cette injustice ne peut continuer  
si ton existence est un monde de peines  
plutôt qu'esclave, choisis de mourir !

Esos burgueses a faz egoistas  
que asi desprecian a la humanidad  
serán barridos por los anarquistas  
al fuerte grito de la libertad!

Ces bourgeois à visage égoïste  
qui méprisent ainsi l'humanité  
seront rasés par les anarchistes  
lors du cri fort de la liberté.

Ah rojo pendón, no más sufrir!  
la explotación ha de sucumbir!  
levántate, pueblo leal  
al grito de revolución social!

Oh rouge bannière, assez de souffrance !  
l'exploitation succombera !  
Lève-toi, peuple loyal  
au cri de « révolution sociale » !

**Recitado,** Paroles modifiées de l'Hymne National Argentin

Oíd, mortales el grito sagrado  
de anarquía y solidaridad  
oíd el ruido de bombas que estallan  
en defensa de la libertad.

El obrero que sufre proclama  
la anarquía del mundo al través  
coronada su sien de laureles  
y a sus plantas rendido el burgués.

El vil clero a la cara te escupe  
y el que manda te aplique su ley  
y el burgués tu sudor te arrebatara  
y te matan la patria y el rey.

Viva, viva la anarquía,  
viva el pueblo productor,  
libertad, igualdad y armonía  
arte, paz, justicia y amor !

### Milonga Social del Payador Libertario

Source : *Cancionero Revolucionario*, édité par « Librería La Escuela Moderna », Buenos Aires, s/d, version intégrale transcrite dans ZARAGOZA (G), op. cit., p. 499-500.

Grato auditorio que escuchas  
al payador anarquista,  
no hagas a un lado la vista  
con cierta expresión de horror,  
que sí al decirte quién somos  
vuelve a tu faz la alegría,  
en nombre de la Anarquía  
te saludo con amor.  
Somos los que defendemos  
un ideal de justicia  
que no encierra en sí codicia  
ni egoísmo ni ambición:  
el ideal tan cantado  
por los Reclus y los Grave,  
los Salvochea, los Faure,  
los Kropotkin y Proudhon.  
Somos los que propagamos  
la libertad verdadera,  
detestamos las fronteras  
porque indican opresión  
y por eso procuramos  
que toda la masa obrera  
no reconozca fronteras  
y viva en completa unión.  
Somos los que combatimos  
las mentiras patrioterías;  
porque son la ruina entera  
de toda la humanidad;  
porque la patria y sus leyes  
son las que engendran la guerra  
sembrando en toda la tierra  
la miseria y la orfandad.

Somos los que aborrecemos  
a todos los militares  
por ser todos criminales  
defensores del «burgués»;  
porque asesinan al pueblo  
sin fijarse de antemano  
que asesinan sus hermanos  
padres e hijos tal vez.  
Somos los que despreciamos  
las religiones farsantes  
por ser ellas las causantes  
de la ignorancia mundial;  
sus ministros son ladrones,  
sus dioses una mentira  
y todos comen de arriba  
en nombre de su moral.  
Somos los que procuramos  
la destrucción del dinero  
por ser éste el que al obrero  
le priva del bienestar;  
porque cayendo el dinero  
caerá la burguesía  
y reinará la armonía  
la paz y la libertad.  
Somos los que protestamos  
contra las autoridades  
por ser de las libertades  
el sempiterno panteón;  
y nosotros defensores  
de un ideal tan sublime  
de todo aquello que oprime  
buscamos la destrucción.

(...)

Somos, en fin, la vanguardia  
del gran ejército obrero  
que se despierta altanero  
del sueño que adormeció;  
que despreciando al Gobierno,  
Capital y Religiones,  
alza por fin sus pendones  
por su reivindicación.  
Somos esos anarquistas  
que nos llaman asesinos  
porque al obrero inducimos  
a buscar su libertad;  
porque cuando nos oprimen  
volteamos a un tirano,  
y siempre nos rebelamos  
contra toda autoridad.

Somos los que batallamos  
contra todos los mandones,  
no tememos las prisiones,  
ni el tormento inquisidor;  
somos los que condenados  
por todo gobierno falso  
no tememos el cadalso  
y morimos con valor.  
Somos, por fin, los soldados  
de la preciosa Anarquía  
y luchamos noche y día  
por su pronta aparición;  
somos los que sin descanso  
entre las masas obreras  
propagamos por doquiera  
la Social Revolución.

**Milonga anarquista , signée « El Pobre Gaucho »**

Source : El Perseguido, N° 54, 8 Janvier 1893, chanson entièrement reproduite dans ZARAGOZA (G.), op. Cit., p. 497-499.

Soy un nuevo payador  
del territorio argentino  
y voy buscando el camino  
de nueva felicidad.  
Solamente la verdad  
es el arpa en que yo entono  
y con mi canto pregono  
el sol de la libertad.

Soy el gaucho que cultiva  
y fecundiza la tierra  
en mi corazón se encierra  
todo un tesoro de amor  
mas como trabajador  
odio al rico propietario  
que desprecia al proletario  
robándole su sudor.

Cuando pienso que el obrero  
es quien todo lo produce  
y su vida se reduce  
a sufrir y más sufrir,  
siento en mi pecho latir  
con fuerza a mi corazón  
porque no encuentro razón  
de que esto pueda existir.

¿Cómo puede suceder  
que el obrero trabajando  
tenga que vivir penando  
sufriendo mil privaciones?  
Es seguro que hay ladrones  
que viven sin trabajar  
y mucho deben robar  
esos que tienen millones.

(...)

Yo conocía un doctor  
que era pobre y de repente  
me lo hicieron presidente  
y en cuatro años millonario.

Y el pobre gaucho, al contrario,  
siempre de mal en peor  
trabaja con gran fervor  
sin salir del proletario.

Otros conozco también  
que tienen cara de idiotas  
alardean de patriotas  
pero nunca trabajaron.  
Su capital lo robaron  
en nombre del patrisimo [sic]  
y con el mayor cinismo  
al pobre pueblo arruinaron.

Vendieron ferrocarriles  
la patria también vendieron  
todos los bancos fundieron  
y empeñaron la Nación.  
Mancharon el pabellón  
cubriendo ignominia tanta  
y el pobre pueblo se apunta  
temiendo la inquisición.

Par poder destruir  
tanto robo y tiranía  
yo proclamo la anarquía  
destructora de tiranos.  
Campesinos y artesanos  
ya se declaran en guerra  
para hacer sobre la tierra  
todos los pueblos hermanos.

Se acabaron los gobiernos  
que a los pueblos tiranizan  
y al obrero martirizan  
tomándolo de instrumento.

Y para mayor tormento  
se le insulta de mil modos  
y encima se montan todos  
como si fuera un jumento.

Venga pronto la anarquía  
y acabe la explotación  
que es de los pueblos baldón  
y humilla la humanidad.

Abajo la propiedad,  
libre la tierra, el taller,  
libre el hombre y la mujer,  
sea todo libertad.

Se borrarán las fronteras  
y libres ya las naciones  
destruirán los cañones  
instrumentos de tiranos.  
Los pueblos todos hermanos  
disfrutarán de alegría  
y será todo armonía  
entre los seres humanos.

La tierra será de todos;  
no habrá más que productores;  
se acabarán los señores  
que viven sin trabajar.  
Todos tendrán que empuñar  
el arado y el martillo.  
No quedará ningún pillo  
que viva de pasear.

En la colmena social  
de las leyes a despecho  
ninguno tiene derecho  
a comer la sopa boba.  
En una verdad de arropa  
que quien trabaja produce  
y con esto se deduce  
que quien no trabaja roba.

(...)

Abajo los usureros.  
Mueran todos los rentistas,  
todos los capitalistas  
y la religión impía.  
Que ya se aproxima el día

de la paz universal,  
y del concierto social  
bajo el sol de la Anarquía.

EL POBRE GAUCHO

**La Verbena anarquista**, paroles anonymes sur l'air de « El Mantón de Manila », extrait de « La Verbena de la Paloma », par T. Bretón

Dónde vas con paquetes y listas  
que de prisa te veo correr ?

Al congreso de los anarquistas  
para hablar y hacerme entender.

Explicame un momento siquiera  
anarquista, qué quiere decir ?

La inmensa phalange obrera  
que reclama el derecho a vivir.

El obrero que suda y trabaja  
dime cómo es que puede estar mal ?

Pues el burro que come la paja  
lleva el grano para otro animal.

Es extraño pero no lo entiendo,  
qué pretende tu nueva alusión ?

Que lo mismo le va sucediendo  
al obrero con su producción.

**Este y Aquel, F. Gualtieri, 1923**

Milonga dédiée à Simón Radowitzky, exalté par opposition au colonel Falcón qu'il tua avec une bombe en 1909.

Simón nació en un tugurio  
de un pueblo, de un continente  
como nace una una cimiento  
por una ley natural.  
Sin patria como el progreso  
como es el arte y la ciencia,  
el amor y la conciencia,  
sin patria como el Ideal.

Simón como hombre de ideas  
con conceptos libertarios  
divulgó en los proletarios  
el amor y la igualdad,  
una universal familia  
de cultos trabajadores  
sin esclavos, ni señores,  
sin leyes ni propiedad.

Falcón nació en un palacio  
sonriéndole la fortuna  
meciéndose en blanca cuna  
de pequeño Napoleón.  
Este reconoció patria,  
divisiones en la tierra  
fue profesor en la guerra,  
coronel de la nación.

Falcón, como buen soldado  
con arcaicos oropeles  
propagaba los cuarteles  
a la patria nacional.  
Y así requería patriotas  
debajo de su manto  
fueran a su voz de mando  
una avalancha mortal.

**Guajiras Rojas**, guajira anonyme, 1918

Deseo mi redención  
y vivir sin vividores  
que con los trabajadores  
hacen vil explotación.  
Política y religión  
desaparezcan del mundo  
y al abismo más profundo  
caigan violentamente  
Papa, rey y presidentes  
con todo el cortejo inmundo.

Que los seres que se aman  
sean libres para amarse  
sin tener que ir a humillarse  
ante un zángano haragán.  
Deseo con gran afán  
llegue el venturoso día  
que hundiendo a la tiranía  
en la fosa del pasado  
sea el amor libertado  
implantando la anarquía.

Que el pan que el obrero amasa  
coma con dicha cumplida  
y que le derecho a la vida  
goce sin traba y sin tasa.  
Que el albañil tenga casa  
y el sombrerero, sombrero  
que no se robe al obrero  
el fruto de su labor  
Y que no haya explotador,  
sacerdote ni guerrero.

**Marsellesa anarquista, 1907**

A la revuelta proletario  
ya brilla el día de la redención  
que el sublime ideal libertario  
sea el norte de la rebelión.

Dignifiquemos del hombre la vida  
en un nuevo organismo social  
destruyendo las causas del mal  
de esta vil sociedad maldecida  
Obreros, a luchar!  
A la revolución! Con decisión!  
A conquistar nuestra emancipación!

**Semana Trágica**, F. Gualtieri, 1919

Adressé au responsable (non précisé) des événements de la dite Semaine Tragique de Buenos Aires (7-16 Janvier 1919)

Oh, histriónico cretino, oh, satánico bribón  
los clarines tocan notas de vibrantes clamoreos  
preanunciando los derrumbes de tu casa y tu sistema  
y ni leyes, ni poderes, ni las fuerzas equipadas  
podran nunca detener la avasallante cometida  
de la proxima revuelta proletaria  
que fermenta en muchos pechos ya cercana a reventar.  
Barricadas, a millares se alzarán por esas calles  
y a la musica infernal de los fusiles  
y a la voz alentadora de la brava dinamita  
reventando en arsenales, en palacios y en conventos  
y doquiera fuerza viva defendiendo el tambaleante simbolismo gubernal (sic)  
Verás rostros encendidos  
Verás testas desgreñadas,  
Verás ropas destrozadas  
empapadas en la sangre de su mismo cuerpo herido  
Verás puños levantados,  
Verás dientes afilados  
Verás ojos llenos de odio  
escrutando tu fuerza (sic)  
para ver si tu carroña  
aún resiste a los embates  
de la furia popular.  
Para ti no habrá perdón  
Para ti no habrá piedad,  
tus infames fechorías

no se borran, no se olvidan  
ni se dejan de saldar.  
Mefistófeles infame  
traficante de conciencias obreriles  
inservil, degenerado,  
libertino, licencioso  
disoluto, pervertido,  
buonero miserable  
sin conciencia y sin pudor,  
vil chupóptero insaciable  
de la sangre dulce y pura  
de este pueblo laborioso,  
vil criatura indecorosa  
que no vales lo que vale  
el defecado de un obrero  
Hombre triste, hombre malo,  
hombre inútil, hombre inmundo  
pernicioso, testaferro, larva fétida y biliosa :  
yo te lanzo la blasfemia de este siglo  
yo compárote al infame papa negro de la Rusia  
yo te aplasto con la carga miserable de otro nombre  
yo te llamo con el nombre más inmundo  
yo te llamo Rasputin.

**Maldita Burguesía, Habanera anonyme, 1907**

Ay, maldita burguesía  
cuántos pesares haces sufrir  
mientras exista tu raza  
sera imposible vivir.

Pero el obrero con decision  
va preparando la revolucion  
y a cada infamia gubernamental  
surge un Caserio, un Nartal?

Vanga pronto la anarquía  
venga ya la libetad  
que cuando llegue ese día,  
sera la vida felicidad (bis).

**Maldición de un maldito, Fernando Gualtieri, 1926 (Extrait)**

Desde un recóndito punto asimétrico  
de este terraqueo mundo infernal  
se oye el omnímodo grito de un rápsodo  
apregon? ubérrimo del mal social  
Yo vengo grávido como una esférica  
mujer simbólica llena empreñez  
con viles(?) mágicas palabras bíblicas  
de un nuevo oráculo que yo forgé.

Cette chanson compte plus de 40 strophes.

### **Guitarra Roja, Martín Castro, 1928**

Ven guitarra libertaria,  
libertaria y redentora  
del que sufre, del que llora  
del delincuente y el paria  
tu acorde no es una plegaria  
del servilismo indecente  
el bardo altivo y valiente  
cuando te pulsa en sus manos  
ante todos los tiranos  
sabe atacarlos de frente.

Guitarra que entre mis manos  
vibras y ruges conmigo  
fiel amiga de este amigo,  
pregón de versos humanos  
y en tus trinos soberanos  
el libertario cantor  
se inspira en versos de amor,  
de rebelión y templanza  
augurando una esperanza  
en los hijos del dolor.

Guitarra, los payadores  
hicieron de tu cordaje  
palenque del caudillaje  
para amasar electores,  
rutinarios corruptores  
en vez de hacerte valer  
te hicieron envilecer  
con caudillos de partido.  
Guitarra, guitarra te han corrompido  
como a una débil mujer.

Guitarra, si en mi vejez  
llegara a hacerte profano  
quisiera ser un insano  
sin vista, y en la mudez  
si pierdo la rigidez  
del convencido varón  
antes de serte un baldón  
coyunda para tus notas  
quiero, quiero ver tus cuerdas rotas,  
quebrado tu diapasón.

**Guerra a la buerguesía ,Tango anonyme, 1901**

Très entendu dans les piques-niques anarchistes organisés dans l'Ile Maciel

Querrá la gente burguesa  
sin distinción de color  
que chupa la sangre humana  
del pobre trabajador.  
Mientras los unos revientan  
a fuerza de trabajar,  
otros se pasan la vida  
vagando sin cesar (bis).

Es un deber, justo ideal,  
que le pueblo luche por la existencia (bis).

Verán al que más trabaja  
no tiene ni qué comer  
y aquellos que nada hacen  
disfrutan a su placer  
ya que el derecho a la vida  
nos quita ese gran rival,  
obreros, tened conciencia  
y guerra al dios capital (repíte).

**El Deportado (anonyme, sur l'air de la chanson du vagabonde de « Alma de Dios » de E. Serrano), 1920**

Es trabajar sin descanso tu cruel destino  
o mendigar triste y manso por el camino  
desesperado ya de vivir  
lucho abnegado contra lo vil.

Anda deportado  
miserable y martirizado  
que tu ideal, quizá  
un día triunfará  
dando a los hombres  
amor y libertad.

**El Héroe**, F. Gualtieri, 1924

En hommage à Kurt Wilckens, qui tua le colonel Varela, responsable de la répression des grèves de Patagonie (1920-1921).

Source : BAYER (O.), *La Patagonia Rebelde*, op. cit., p. 390-396.

Une traduction en français existe dans BAYER (O.), *La Patagonie Rebelle*, op. cit., p. 274-279.

Mas un Hombre, un Valiente, un Hermano,  
 un buen hijo de acrática fe,  
 se indignó por el crimen sin nombre  
 que sufrió todo un pueblo con él.  
 Y se dijo a sí mismo: el que mata  
 sin que causa para ello medió  
 ¡no es posible que siga viviendo!  
 ¡No es posible que viva entre nos!  
 (...)  
 ¡La justicia anhelada se ha hecho!  
 ¡Kurt G. Wilckens la afrenta vengó!  
 Todo el pueblo argentino sintióse  
 libre al fin de una mancha tenaz,  
 que embargaba su espíritu noble  
 y humillaba su pálida faz.

Mas el héroe de aquella jornada  
 que cargóse a sí mismo la cruz,  
 cayó herido también por la bomba  
 que llenó el horizonte de luz.  
 Aguantó como un Cristo, la befa,  
 el insulto y la mofa oficial,  
 y tranquilo, sereno y dichoso,  
 soportó todo el odio estatal.  
 (...)  
 ¡Noble pueblo argentino! Tu frente  
 que bien limpio de afrentas quedó:  
 nunca olvides al héroe de Enero,  
 que con sangre su altruismo pagó!  
 ¡No lo olvides! Medita en el gesto  
 de ese mártir que tuvo otro igual:  
 aquel noble Simón Radowitzky  
 que aún vegeta en la Tierra Infernal.  
 Son dos héroes, dos grandes, dos nobles,  
 dos estrellas de claro esplendor,  
 que trazaron caminos felices,  
 con dos bombas cargadas de amor.

**Sacco y Vanzetti, Martín Castro, 1928**

Patria del rubio metal (bis)  
del oro diablo amarillo,  
país del yunque y del martillo  
y patria del liberal  
Norteamérica es genial  
en el arte de la guerra,  
es marca en candente yerra  
que ha de surgir y arrastrar  
como flagelo del mar,  
como azote de la tierra.

Por sobre sus fundiciones  
y el organismo mecánico  
sobre el amazón titánico  
de remaches y bulones  
se alzan como dos tendones  
dos banderas de ideal,  
dos gestos de alta moral  
con un amor espartaco,  
dos nombres: Vanzetti, Sacco  
que irán al sillón fatal.

## PROGRAMME D'UNE SOIRÉE ANARCHISTE TYPE

Source : La Protesta Humana, VII, N° 226 bis, 22 Août 1903

### Fiestas y conferencias sociales

#### SOCIEDAD ESTIVADORES DE LA CAPITAL

Esta sociedad festejará el 2° aniversario de la fundación de la Sociedad en el teatro San Martín calle Esmeralda. El 31 de Agosto de 1903.

#### PROGRAMA

1. Himno de los Trabajadores por la orquesta.
2. El Drama en 1. acto de Pedro Gori 1.° de Mayo.
3. Conferencia.
4. Hijos del Pueblo por la orquesta.
5. El Drama en 3 actos de Joaquin Dicenta «Aurora».
6. Conferencia.
7. Himno 1° de Mayo por la orquesta.
8. Juguete cómico «Gracias de Gedeón».
9. Poesías por una compañera.
10. Himnos revolucionarios.

ARTICLES DE PRESSE SUR S. DI GIOVANNI (JUILLET 1999)

DESPUES DE 68 AÑOS, DEVUELVEN ESCRITOS DEL ANARQUISTA A SU COMPAÑERA

# Las cartas de amor de Severino Di Giovanni

Josefa América Scarfó las recibirá hoy en la Casa de Gobierno • Estaban en el Museo de la Policía Federal desde 1931 • Ese año el anarquista fue fusilado

**N**o voy a ir a pedir nada, sino a recuperar algo que me pertenece. Esta será la actitud con que Josefa América Scarfó —según le confesó a Clarín— recibirá mañana a las cinco de la tarde de manos del ministro del Interior, Carlos Corach, las cartas de amor que hace más de 60 años le escribió su compañero, el anarquista Severino Di Giovanni.

A los 86 años, Scarfó sigue siendo una mujer intransigente. Para quien a los quince años romió por primera vez la tradición anarquista —ideas que ya como mujer madura difundió por medio de una editorial—, tratar con el poder político no es una cuestión menor. "Esta es una historia muy dolorosa y sólo yo sé cuánto me va a costar reencontrarme con esas cartas", dice.

Esta historia se volvió dolorosa el 1° de

**PALABRAS DE AMOR I**

"Amigo mío: tengo fiebre en todo mi cuerpo. Tu contacto me ha atestado de todas las dulzuras. Jamás como en estos larguísima días he ido bebiendo a sorbos los éxtasis de la vida."

febrero de 1931. Ese día, en la Penitenciaría de la calle Las Heras —donde hoy está el parque—, un pelotón de fusilamiento cumplió con el orden del presidente José Félix Uriburu. Di Giovanni no quiso que le cubrieran la cara. Segundos antes del estampido de los balazos, en el patio de la cárcel se escuchó el grito de "¡viva la Anarquía!".

Scarfó se resiste a mirar el trágico episodio como parte de la historia argentina. "Las cartas ya fueron divulgadas en libros, hubo transcripciones periodísticas y todo el mundo habla de ellas; yo no lo voy a hacer. Pertenecen a mi mundo privado y a nadie más", le dijo también ayer a Clarín.

El 30 de enero de 1931, en una requisa, los policías dieron vuelta la quinta Ana María, en Burzaco, donde Scarfó alcanzó a

**PALABRAS DE AMOR II**

"Te dije, en aquel abrazo expansivo, cuánto te amaba, y ahora quiero decirte cuánto te amo."

convivir con Di Giovanni sólo diez meses. Se llevaron desde panfletos que exhortaban a la "insurrección de la clase obrera" hasta las cartas de amor del anarquista.

Desde entonces, hasta hace quince días, cuando fueron entregadas al Ministerio del Interior, las cartas dormían en el Museo de la Policía Federal.

"Antes de morir quiero tener las cartas de amor y poder apretarlas contra mi pecho", le dijo América Scarfó, hace unos seis años, al escritor y periodista Osvaldo Bayer, quien ayer habló con Clarín desde Alemania.

Fue precisamente a través de Bayer que la mujer se enteró de que aquellas cartas



RETRATO DE UN ANARQUISTA. Severino Di Giovanni, en la Argentina.

—la mayoría escrita en italiano, algunas en francés— no habían sido destruidas. En Severino Di Giovanni, el idealista de la violencia, escribió entre 1968 y 1970, Bayer reprodujo las cartas.

Como estudioso del anarquismo, Bayer calificó a Di Giovanni como "un autodidacta" en el terreno literario. "Había sido maestro en Italia, pero sus estudios no eran universitarios. Jamás integró un círculo de intelectuales, y sus lecturas eran verdaderamente anárquicas: leía mucho, todo lo que le caía en las manos", cuenta Bayer.

El anarquista conoció a Scarfó en terreno de ella. Los hermanos de la chica, Alejandro y Paulino, habían quedado impresionados por el discurso encendido del anarquista. Pese a ser de una familia católica y de clase media, los tres jóvenes se hicieron anarquistas. Di Giovanni, perseguido por la Policía, aceptó la invitación para instalarse en una habitación de la casa de los Scarfó, en Villa Ortuzar. Di Gio-

**PALABRAS DE AMOR III**

"Sé el ángel celestial que me acompaña en todas las horas tristes y alegres de ésta, mi vida de insomnio y rebelde."

vanni llegó allí con su esposa Teresa Macullo y sus hijos. Allí, Di Giovanni, de 24 años, se enamoró de la chica, de 15.

Esta relación no fue ajena a la polémica. El escritor Alvaro Abós censuró a Di Giovanni por "haber abandonado a su mujer y sus tres hijos". También consideró la relación como una "fijación narcisista propia de una personalidad inmadura".

Bayer acude a las cartas para definir ese amor. "Hablaban de un amor que podría calificarse de puro, profundo, pero casi sin referencias de tipo carnal o sexual." Corach dijo que no habría problemas en devolver las cartas", cuenta Bayer. Mañana, las cartas del anarquista regresarán a su primera lectora.

**PERFIL**

## Un violento enemigo del sistema

En Chiti, una aldea italiana en la región de los Abruzzos, nació Severino Di Giovanni el 17 de marzo de 1900. Algunas crónicas indican que de joven se recibió de maestro. Pero el historiador Osvaldo Bayer asegura que no llegó a recibirlo.

Sobre lo que no hay duda es que durante su adolescencia, al mismo tiempo que aprendía los primeros pasos en el oficio de tipógrafo, abrazó las ideas anarquistas que lo llevaron a declararse enemigo del fascismo. Huyendo del régimen de Mussolini, que lo buscaba, el anarquista llegó a la Argentina en 1923. Ya estaba casado con su prima, Teresa Mescaliti, y tenía tres hijos.

En ese entonces sus ideas, más aceptadas que hoy, circulaban en el país en la voz de los inmigrantes españoles e italianos. En Buenos Aires publicaba el periódico *Cálmame* cuando, en junio de 1925, protagonizó su primer acto público: en una celebración que se hacía en el Teatro Colón por el 25° aniversario del reinado de Víctor Manuel III, irrumpió junto a algunos seguidores tirando contra Mussolini y tirando panfletos. Lo detuvieron y fue liberado. De allí en más sus actos fueron creciendo en violencia.

Las bombas que él fabricaba mataron a dos personas en el Cinbank, a otras nueve en el Consulado italiano y a otra en un ataque a la Catedral porteña. También mató a Emilio López Arango, director del periódico *La Protesta*, publicación anarquista que no compartía sus métodos.

Claro que para financiar su actividad también cometía robos, como el asalto a pagadores de Obras Sanitarias. El botín fue de 286.000 pesos.

En 1931 el régimen militar de Uriburu lo consideraba enemigo público. "Sepan Uriburu y su horda fusiladora que nuestras balas buscarán sus cuatros. Sepa el comercio, la industria, la banca, los terratenientes y hacendados que sus vidas y posesiones serán quemadas y destruidas", dijo en su panfleto *Intimidación*. Lo fusilaron el 1° de febrero de 1931.

sentía un gran respeto por el género femenino". Y asegura que Di Giovanni se separó en buenos términos de su mujer, y que recién afianzó su relación con Scarfó tres años después de haberla conocido.

Según la periodista María Luiza Magagnoli, autora del libro *Un café muy dulce* —que narra la vida de Scarfó—, el primer diálogo del anarquista con la adolecente fue en el jardín de la casa. "¿Cómo están las begonias?", preguntó Di Giovanni. "Están tristes", respondió ella.

Según la periodista, el anarquista le decía "soy tu rubio malo". La chica le contestaba "mi rubio adorado".

El 22 de junio pasado, después de una gestión que Bayer llevó adelante a través de Miguel Unamuno, el director del Archivo General de la Nación, el ministro Corach recibió a Scarfó y al periodista.

"Corach dijo que no habría problemas en devolver las cartas", cuenta Bayer. Mañana, las cartas del anarquista regresarán a su primera lectora.

Clarín, Buenos Aires, 27 Juillet 1999.



Clarín, Buenos Aires, 29 Juillet 1999.

EL MILITANTE ANARQUISTA Y UNA HISTORIA DE AMOR

# El Gobierno devolvió las cartas de Di Giovanni a su compañera

Josefa Scarfó (86) las recibió de manos del ministro del Interior en una ceremonia en la Casa Rosada • Estaban guardadas en los archivos de la Policía Federal • Severino Di Giovanni fue fusilado en 1931

ALBERTO GONZALEZ TORO

**P**ocas veces tenemos noticias tan agradables en la Casa de Gobierno", dijo el ministro del Interior, Carlos Corach. Eran las 17.25 de ayer, y el funcionario se disponía a devolver a Josefa América Scarfó las cartas y algunos poemas de amor que el anarquista Severino Di Giovanni le escribió a su compañera —en ese entonces una adolescente— en la segunda mitad de la década del veinte. "He venido a rescatar algo mío", dijo ella para justificar su presencia.

Esas cartas estuvieron guardadas hasta hace dos semanas en los archivos de la Policía Federal. Di Giovanni fue fusilado en 1931, durante el gobierno militar de José Félix Uriburu.

"Creemos que con esta entrega cumplimos con una obligación moral del Estado argentino", dijo en un momento Corach.

A su lado, seria y concentrada, Scarfó acariciaba el escritorio con sus manos. A escasos centímetros había una caja azul, con las 48 cartas. El ministro hacía repiquetear sus dedos sobre el cartón, y el jefe de la Federal, Pablo Baltazar García, a veces esbozaba una sonrisa.

"Tratamos de cerrar heridas de nuestra historia", reflexionó el ministro. Y al referirse a Di Giovanni, lo situó en el contexto histórico de su época.

—Murió por sus ideales —dijo Corach.



DEFINICION. "He venido a rescatar algo mío", dijo Josefa América Scarfó frente al ministro del Interior, Carlos Corach.

—Ideales revolucionarios —precisó Scarfó.

Corach afirmó que la relación entre el anarquista y Scarfó fue una "bellísima historia de amor". Después, el ministro se dirigió a la mujer: "Usted me dijo que sólo dos veces vino a la Casa de Gobierno". La respuesta fue inmediata: "Yo no vine, vino mi mamá". La madre de Josefa había estado en la Casa Rosada en el 31, implorando por la vida de su hijo, Paulino, que fue fusilado un día después que Di Giovanni. Josefa recordó: "Mi madre, una mujer tan noble, vino a arrodillarse para pedir clemencia por su hijo, mi hermano".

Cuando Corach abrió la caja, se pudieron ver las cartas amarillentas, la apretada caligrafía de Di Giovanni, algunas tachaduras. Sólo en ese momento, pero fugazmente, el rostro serio de la mujer dejó traslucir un gesto de gran ternura. Pasó una mano por su pañuelo rojo y miró a uno de sus hijos.

—El Presidente me autorizó a realizar este trámite... —se escuchó a Corach.

—Esta Casa (de Gobierno) tiene recuerdos muy dolorosos para mí. Aquí se dio el 'cúmplase' de Uriburu para fusilar a Di Giovanni. De aquí salieron los órdenes para matar a miles de jóvenes en la década del 70 —dijo Scarfó. Nadie le respondió.

Al iniciarse la reunión, Scarfó (conocida por sus amigos y familiares como Fina) había echado una mirada panorámica. Le sorprendió el gran número de periodistas. "Me pasó la vida huyendo del periodismo. A mi edad está prohibido sacarse fotos", dijo. La paradoja es que, a pesar de su rechazo por la prensa, un año después de

la muerte de Di Giovanni, empezó a trabajar como secretaria en el diario *Crítica*.

Ayer, ya con las cartas en su poder, se levantó rápidamente de su silla y eludió a los periodistas. "Yo no oigo bien, y si ustedes me preguntan va a ser un diálogo de sordos", había dicho. Con pocas palabras, agradeció al periodista y escritor Osvaldo Bayer, al director del Archivo General de la Nación, Miguel Unamuno, y a Corach, gestores de la devolución de las cartas.

Severino Di Giovanni — nació el 17 de marzo de 1901 en un aldea italiana, a 180

## Un hombre violento

Di Giovanni fue un hombre violento, que hacía del terrorismo una práctica cotidiana. Otros anarquistas le recomendaron la forma de hacer política. Mató y robó en nombre del "antifascismo". Y lo fusilaron antes de cumplir 30 años.

kilómetros de Roma—. Estaba casado con Teresa Masculli, con quien tuvo cuatro hijos. Habían llegado a la Argentina en mayo de 1923. Dos años más tarde fueron a vivir a la casa de la familia Scarfó, donde alquilaron una habitación. Allí Severino conoció a Josefa, que en ese tiempo estudiaba segundo año del Liceo. Fue un amor oculto, apasionado. "Amiga mía: Tengo fiebre en todo mi cuerpo. Tu contacto me ha atestado de todas las dulzuras. Jamás como en estos larguísima días he ido bebiendo a sorbos los elixires de la vida", le escribe en una de sus cartas. □

**OBRAS PUBLICAS**

LLAMADO A LICITACION PUBLICA

**REPARACION INTEGRAL SOLADOS CEMENTERIO DE LA RECOLETA**

**SINTEISIS:** Ejecución integral de solados en el Cementerio de la Recoleta y reconstrucción a nuevo de los desagües cloacales, pluviales y red de provisión y distribución interna de agua corriente.

• **PRESUPUESTO DE LA OBRA:** Un millón novecientos cincuenta mil pesos (\$ 1.950.000.-). • **PLAZO DE EJECUCION:** Dieciocho (18) meses. • **ADQUISICION DE PLEGOS:** Secretaría de Obras y Servicios Públicos y Transporte y Tránsito, Carlos Pellegrini 291, Piso 9º, Capital Federal, en el horario de 9 a 16 horas. • **VALOR DEL PLEGO:** Mil novecientos cincuenta pesos (\$ 1.950.-). • **CONSULTAS:** Deben presentarse por escrito en la Secretaría de Obras y Servicios Públicos y Transporte y Tránsito, en el mismo horario. • **LUGAR Y FECHA DE RECEPCION DE LAS OFERTAS:** Las ofertas deberán ser presentadas en la Secretaría de Obras y Servicios Públicos y Transporte y Tránsito, hasta el momento del Acto de Apertura. • **ACTO DE APERTURA:** 11 de agosto de 1999 a las 15 horas, en la Secretaría de Obras y Servicios Públicos y Transporte y Tránsito.

SECRETARIA DE OBRAS Y SERVICIOS PUBLICOS Y TRANSPORTE Y TRANSITO

**GOBIERNO DE LA CIUDAD**

**Telas Oñate**

• Tapicería • Cortinas • Decoración

Wardle Wayson 1788 (011) 4621-8800

**PLAN CANJE**

• Renault • Volkswagen • Fiat

**TOYOTA**

(011) 4621-8800

**ZONA**

SUPLEMENTO ZONA, DISTINGUIDO CON EL PREMIO DE PRENSA REY DE ESPAÑA.

TODOS LOS DOMINGOS CON ClarinX

Clarín, Buenos Aires, 29 Juillet 1999.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES ACTIVITÉS ILLÉGALISTES EN ARGENTINE

Date	Type d'action	Cible	Auteur	Nationalité	Commentaires	Conséquences pour l'auteur
11/01/1925	Attentat (à la bombe?)	Prés. Arg. M. Quijana	Salvador Planas	Canal	Tyrannicide	Condamné à 10 ans de prison à Buenos Aires.    6/1/1911
1938	Attentat (à la bombe?)	Prés. arg. F. Alcoria	Francisco Solano Regis	?	Tyrannicide	Condamné à 20 ans de prison à Buenos Aires    6/1/1911
14/11/1909	Attentat (à la bombe?)	Consul espagnol à Rosario	Enrique Neco	Argentin	Réaction à l'expédition de F. Ferrer en Espagne.	Condamné à perpétuité à la prison de Buenos Aires puis transféré à celle d'Ushuaia
9/11/1916	Évasion	Colonel R. Polkin, chef de la police de Buenos Aires	Simon Radovitch (bombe préparée par Andrés Vazquez Paredeas et Eduardo Vazquez Aguirre)	Pourrais (Espagnols)	Réaction à la répression du 1 <sup>er</sup> Mai 1919 (Semaine Sanglante de Buenos Aires)	Radovitch est retrouvé, emprisonné à nouveau à Ushuaia puis gracié et exilé au pays en 1930
1905/1919	Attaque à main armée	Prison d'Ushuaia	Simón Radovitch, aidé par Apollinaris Bonera et Miguel A. Rosadna	Russe, Argentins	Échec	Réaction à perpétuité dans la prison d'Ushuaia
25/11/1923	Bombe + revolver	Agence de change Pirazzo	Andrés Babby, G. Boris Wladimirovitch	Russe (nationalité Autrichienne), russe	Expropriation	Réaction à la répression des ouvriers grévistes de Rosario (1921-22)
17/11/1925	Attaque à main armée	Comme Varela	Kurt Wiebers	Allemand	Expropriation, financement de la lutte contre le dictateur Primo de Rivera en Espagne	Réaction à perpétuité à Buenos Aires (il y sera assassiné le 15/06/1928)
6/01/1925	Troubles + tracts	Gare de tramway de la capitale	Buenaventura Durand, les frères Francisco et Alejandro Acedo, Gregorio José Corles	Espagnols	Expropriation, financement de la lutte contre le dictateur Primo de Rivera en Espagne	Il quitte l'Argentine peu de temps après, sont arrêtés par la police française suite à la déposition d'un attentat contre le roi d'Espagne Alphonse XIII, en visite à Paris.
8/11/25	Assassinat au revolver	Gala au Théâtre Colón, en présence du président argentin M. T. de Alvear et de l'ambassadeur italien L. A. Marsocci	Saverio Di Giovanni	Italien	Expression anti-fasciste	Wladimirovitch ne sortira plus de prison. Il y mourra peu de temps après. Vazquez A. est mort à Buenos Aires en 1954. Luch est mort en 1955, inamé.
18/11/1925	Braquage	Banque San Martín	B. Duruf, Miguel A. Rosadna, Andrés Vazquez Paredeas	Russe, Canadien (Yougoslave)	Réaction à l'assassinat du fasciste allemand K. Wiebers	
16/01/1926	Attentat (à la bombe?)	Embarcadere des Etats-Unis	Saverio Di Giovanni	Espagnol, argentins	En faveur de Sacco et Vanzetti	
22/7/1927	bombe	Montmart, à Washington, Buenos Aires	Saverio Di Giovanni	Italien	en faveur de Sacco et Vanzetti	
22/7/1927	bombe	Compagnie américaine Ford	Saverio Di Giovanni	Italien	en faveur de Sacco et Vanzetti	
11/01/1927	Braquage	Convoyeur de fonds, Hôpital Rawson	Miguel A. Rosadna, Andrés Vazquez Paredeas, Antonio et Vicente Minetti	Argentin, espagnol, ?	Aide financière aux anarchistes emprisonnés en Argentine, fausse monnaie	
26/11/1927	Attentat à la bombe	Fabrica des nouvelles cigarettes marque "Stacco et Vanzetti"	Saverio Di Giovanni	Italien	Vengance de l'expulsion des anarchistes italiens aux Etas-Unis	
24/12/1927	Attentat à la bombe	City Bank, at Banque de Boston	Saverio Di Giovanni	Italien	Vengance de l'expulsion des anarchistes italiens aux Etas-Unis	
7/4/1928	Coils piégés	M. Pochini, Directeur de la prison d'Ushuaia, où se trouve S. Radovitch	Saverio Di Giovanni	Italien	Pochini est accusé par les anarchistes de trahir l'opinion S. Radovitch, Cordeiro, grandes campagnes pour sa libération.	
23/5/1928	Attentat à la bombe	Pharmacie propriété de M. Mastromanni, président du sous-comité fasciste de La Boca	Saverio Di Giovanni	Italien	Expression anti-fasciste	
22/10/1929	Assassinat au revolver	Chef du service Ordre Social de la police, M. Juan Vasar (à la ville de Rosario)	Saverio Di Giovanni	Italien	Expression anti-fasciste	
12/01/1930	Attentat à la bombe	Consulat, Italien à Cordoba	Saverio Di Giovanni et Paulino Scarfó	Italiens	Expression anti-fasciste	
20/06/1930	Braquage	Gare de la compagnie navale "La Central", à Buenos Aires	Atalio Pierelli (du groupe de Di Giovanni)	Italien	Expression anti-fasciste	Pierelli, délégué par la police.
07/06/1930	Attaque au véhicule de la Prison de Caseros (Buenos Aires)	La voiture transportant les anarchistes Alejandro Scarfó, Manuel Gómez Oliver, Simplicio de la Fuente et Mario de la Fuente, de la prison de Caseros au travers de la capitale	Saverio Di Giovanni, Silvio Astolfi, Emilio Ujorido, Lopez Dumplérez et Maximon, idéologue, Tameyo Gavilán	Italien, Italien, Argentin, ? , Argentin, Chilien	Financement d'une tentative (marquée) pour contribuer à l'évasion d'Alejandro Scarfó et 4 de ses compagnons, emprisonnés à Caseros (Buenos Aires).	
02/10/1930	Braquage	Convoyeur de fonds, Cobas Santarías (seniors des Eaux de la capitale)	Saverio Di Giovanni, Tameyo Gavilán, Braulio Rojas	Italien, Chilien, ?	Opération marquée : le véhicule transporté seulement des prostituées et un procureur.	
18/5/1931	Évasion	Prison de Montevideo, Uruguay	Saverio Di Giovanni et Miguel A. Rosadna	Italien, Argentin	Expropriation pour l'achat de faux aux anarchistes emprisonnés ainsi que l'édition de Di Giovanni	Il réécrit 3 mois : Pato González, le chef d'un des anarchistes et leur des employés attaqués. Quelques jours plus tard la police uruguayenne arrête Rosadna, Moretti et Vazquez Paredeas. Après 6 ans de prison à Montevideo ils sont expulsés à Buenos Aires. Desgras.
12/6/1931	Assassinat au revolver	Major Rosasco, nommé par le dictateur Urubru responsable de la police du quartier ouvrier Avellaneda	Lian Antonio Moran	Argentin, Espagnol, Italiens	Sévérité Vicente Salvador Moretti, son beau-frère et trois cadavres plus cinq prisonniers de mort commun.	Emprisonné à Buenos Aires jusqu'à 1935, kidnappé à sa sortie de prison puis retrouvé mort et mutilé.

Tableau récapitulatif des activités illégales en Argentine